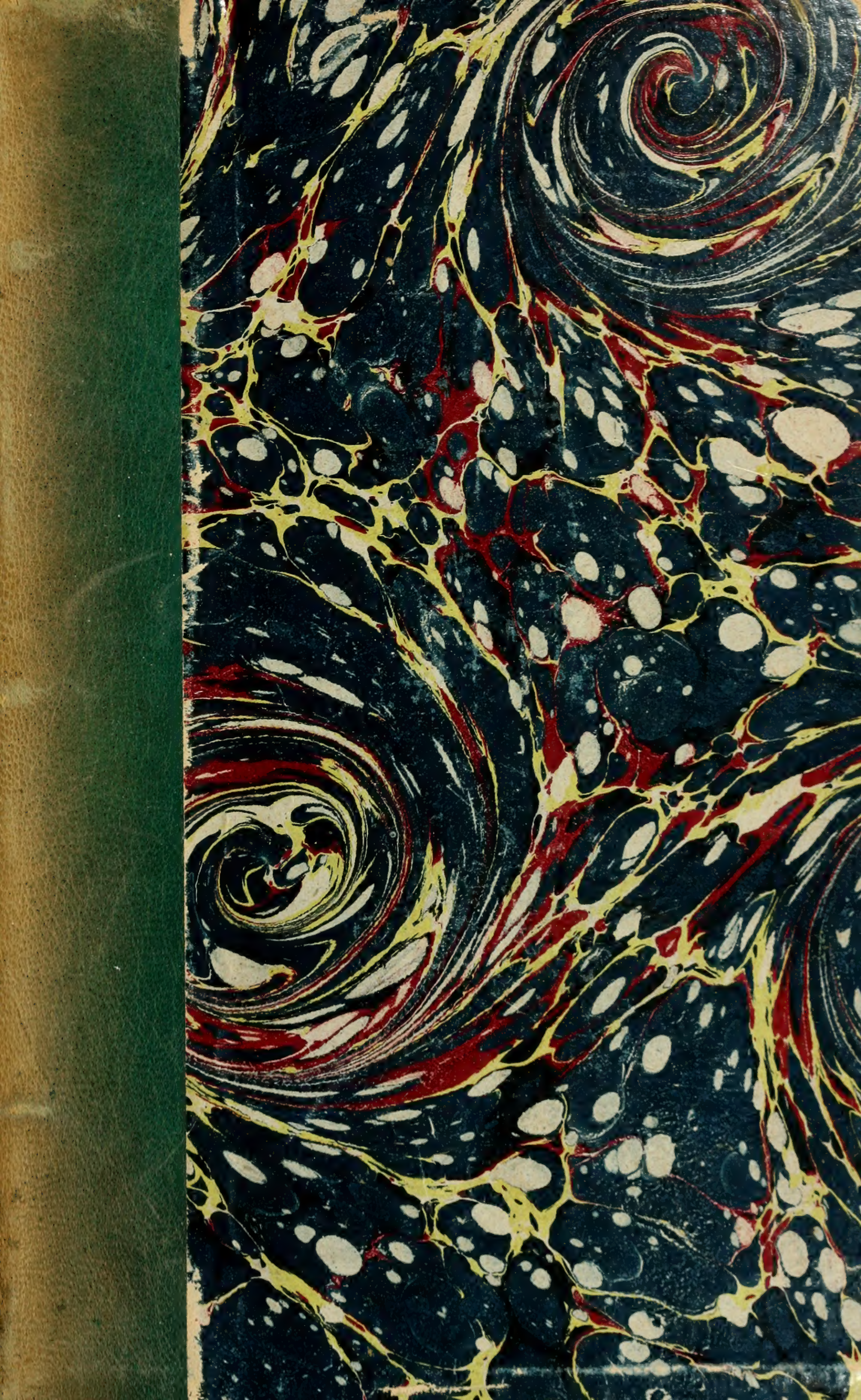
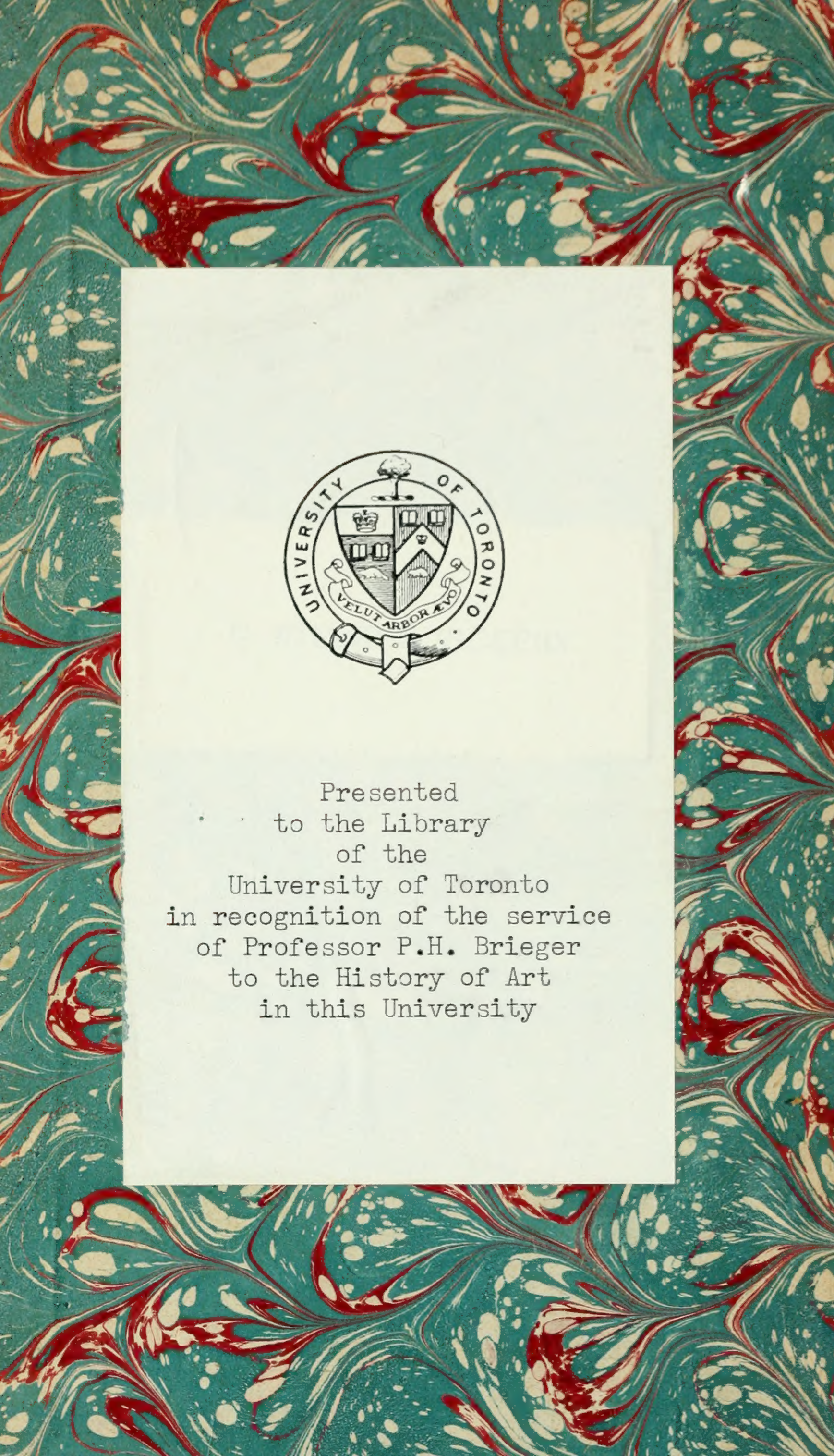



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



CONGRÈS
ARCHÉOLOGIQUE
DE FRANCE

LXXXIIIe SESSION

TENUE A

METZ, STRASBOURG ET COLMAR

EN 1920

PAR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE



A. PICARD
LIBRAIRE
82, rue Bonaparte

S^té GÉN^le D'IMPRIMERIE
ET D'ÉDITION
71, rue de Rennes

1922

Les communications relatives à la Société française d'Archéologie doivent être adressées à M. E. Lefèvre - Pontalis, Directeur de la Société, 13, rue de Phalsbourg à Paris (xviie) ou à M. Deshoulières, Directeur-Adjoint, 49, rue de la Tour à Paris (xvie).

CONGRÈS
ARCHÉOLOGIQUE
DE FRANCE

CONGRÈS
ARCHÉOLOGIQUE
DE FRANCE

LXXXIIIe SESSION

TENUE A

METZ, STRASBOURG ET COLMAR

EN 1920

PAR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE



A. PICARD
LIBRAIRE
82, rue Bonaparte

Ste GÉNle D'IMPRIMERIE
ET D'ÉDITION
71, rue de Rennes

1922

GUIDE ARCHÉOLOGIQUE

DU

CONGRÈS DE METZ, STRASBOURG, COLMAR

PAR

MM. E. LEFÈVRE-PONTALIS, F. DESHOULIÈRES,
J. BANCHEREAU, G. DURAND, A. BOINET,
F. RHEIN, R. FORRER, E. FELS
et l'abbé WALTER

GUIDE ARCHÉOLOGIQUE

DU

CONGRÈS

DE

METZ, STRASBOURG, COLMAR

1920

METZ

par M. AMÉDÉE BOINET

ÉPOQUE ROMAINE

L'oppidum gaulois connu sous le nom de *Divodurum*, « colline des dieux », en langue celtique, a été le berceau de la ville de Metz (1). Il était situé au confluent de la Moselle et de la Seille, sur une hauteur dont le point culminant est occupé aujourd'hui par la place Sainte-Croix et une partie de la rue des Trinitaires. Capitale des *Mediomatrici*, cette cité fut incorporée à l'empire romain en l'an 51 av. J.-C. Elle s'appela successivement *Divodurum Mediomatricorum*, *Divodurum Mediomatricum*, *Mediomatrici* et enfin, vers 400, *Mettis*, d'où le nom actuel de Metz (2). Elle fut comprise dans la province de Belgique lors de la division de la Gaule au temps d'Auguste et au IVe siècle dans la Belgique première dont la capitale était Trèves.

(1) Je tiens à exprimer ici toute ma gratitude à M. l'abbé Bour, professeur au Grand Séminaire, à M. Herpe, architecte en chef des Monuments historiques, et à mon excellent ami M. Roger Clément, conservateur du Musée et de la Bibliothèque de la ville, qui m'ont donné de très précieux renseignements sur les monuments de Metz.

(2) Cf. Lalance, *Les Origines de Metz*, dans *Le Pays Lorrain*, 1922.

Sous la domination romaine, Metz prit une grande importance et fut très florissante, comme en témoignent les très belles collections du musée de la ville. Parmi les constructions les plus remarquables, citons tout d'abord un aqueduc, élevé vers l'an 100 après J.-C. et qui avait une longueur de vingt-trois kilomètres. Il amenait l'eau de sources jaillissant près de Gorze et traversait la vallée de la Moselle, près d'Ars et de Jouy-aux-Arches, sur de grandes arcades dont une partie subsiste et qui sont malheureusement les seuls témoins encore debout, à Metz et dans les environs, de la civilisation romaine. Un second aqueduc recueillait l'eau de sources situées près de Lessy et ses traces se voient aux environs de Chazelles.

On a découvert, d'autre part, à Metz, en 1902-1903, les substructions et des restes d'un amphithéâtre remontant à la fin du premier siècle. Il s'élevait près de la gare actuelle des marchandises, à peu de distance de la Seille et par conséquent dans la banlieue immédiate de la ville. D'une décoration assez riche et plus grand que celui de Trèves, il pouvait contenir 25.000 spectateurs. Son grand axe mesurait 148 mètres et le petit 124. Près de cet édifice devaient se trouver les thermes. Enfin le musée de Metz renferme un nombre assez considérable de fragments provenant de monuments publics, de villas, de temples et surtout une admirable série de tombeaux et de stèles funéraires de puissantes familles messines ou de simples artisans.

Vers la fin du IIIe siècle, Metz, qui n'était pas jusque-là fortifiée à proprement parler, reçut une ceinture de murailles. En même temps, son périmètre fut réduit, ce qui amena la destruction ou l'abandon soit d'édifices importants, — tels que l'amphithéâtre, distant des remparts d'environ cinq cents mètres, et l'aqueduc, — soit de magnifiques tombeaux et de nécropoles. Pour bâtir le mur d'enceinte, on employa quantité de fragments des construc-

tions démolies ; on en a retrouvé une partie au cours des différents travaux de transformation de la ville. Il subsiste encore dans le jardin du gouverneur militaire de Metz, à l'emplacement de l'ancienne citadelle, une petite portion du mur romain.

De nouveaux édifices s'élevèrent à cette époque dans la cité des Médiomatriques, notamment un second amphithéâtre, près de la Moselle, au quai Saint-Louis actuel, et un palais assez vaste, sur la hauteur où avait pris naissance l'oppidum gaulois. Ce palais paraît avoir été plus tard la résidence des rois d'Austrasie. L'enceinte gallo-romaine fut en majeure partie détruite lorsque les Huns, conduits par Attila, incendièrent la ville en 451.

MONUMENTS RELIGIEUX

Cathédrale Saint-Étienne.

Histoire. — La cathédrale de Metz occupe l'emplacement d'un petit oratoire dédié à saint Étienne qui existait déjà au ve siècle et qui fut le seul édifice épargné par les Huns lorsqu'ils brûlèrent la ville en 451. Le siège épiscopal de Metz était alors installé dans l'église des Apôtres, en dehors de la cité, près des arènes romaines où saint Clément avait prêché l'évangile. Il fut transféré dans l'oratoire de Saint-Étienne après 511, quand Metz devint la capitale de l'Austrasie.

Vers 560-570, l'évêque Villicus construisit une nouvelle église qui fut terminée sous son successeur Pierre Ier, avant 581, et que le célèbre Chrodegand (742-766) décora avec un certain luxe deux siècles plus tard. C'est peut-être du temps de ce dernier que datait un chancel en pierre sculptée dont on a retrouvé des fragments en 1914. Sans insister sur la prétendue part de Charlemagne à une reconstruction de la cathédrale ou à son embellissement,

nous rappellerons que Charles le Chauve y fut couronné roi de Lorraine, le 9 septembre 869.

L'église qui a précédé immédiatement celle que nous voyons aujourd'hui a été commencée et construite dans ses parties principales sous l'évêque Thierry Ier (964-984) et consacrée par Thierry II, le 27 juin 1040. Par des textes, entre autres un Cérémonial de la cathédrale dont l'original remontait au moins au début du XIIe siècle, et par des fouilles effectuées en 1881 et en 1914-1916, on a une idée assez exacte de ce qu'était ce monument, dont la nef et le transept de la cathédrale commencée au XIIIe siècle suivent le même tracé. Il comprenait une nef avec bas côtés, qui ne dépassait pas le milieu de la quatrième travée de l'église actuelle, un transept assez débordant, un chœur construit sur une crypte et accosté de deux absidioles s'ouvrant sur le transept et de deux tourelles d'escalier. Une tour dominait la façade, sans doute à l'extrémité du bas côté nord, là où s'éleva plus tard la tour du Chapitre.

Tout à côté de cette église, à droite de sa façade, on avait bâti, dès le VIIIe siècle, une église dédiée à la Vierge, dite « Capella beatæ Dei genitricis Mariæ in monasterio sancti protomartyris Stephani sita » (1130), « Beata Maria infra Domum », dans la demeure épiscopale, (1192 et 1202), et enfin « Beata Maria rotunda », depuis 1207. Elle devint le siège d'une collégiale en 1130. La dénomination de Notre-Dame la Ronde qu'elle reçut à partir des premières années du XIIIe siècle donne à penser qu'elle fut réédifiée à cette époque ou à la fin du XIIe siècle sur un plan rond ou polygonal à l'imitation du Saint-Sépulcre. Cette reconstruction eut lieu par les soins du comte Henri de Salm. Nous verrons que cette petite église ne dura pas très longtemps.

La cathédrale gothique de Metz offre au point de vue de l'histoire de sa construction une particularité

extrêmement curieuse. Elle est en réalité formée de la réunion de deux églises distinctes, orientées différemment et qui avaient chacune leur chapitre spécial. Les trois premières travées formaient à l'origine l'église Notre-Dame la Ronde dont le chœur est devenu la chapelle du Mont-Carmel s'ouvrant sur le collatéral sud. Nous constaterons que ces deux églises furent élevées à vrai dire suivant un plan commun et qu'il y eut entente entre les deux chapitres.

La cathédrale proprement dite, qui comprend les cinq dernières travées. semble avoir été commencée vers 1220 si l'on s'en rapporte à deux bulles d'Honorius III adressées en cette année à l'évêque Conrad de Scharfenberg et par l'une desquelles des indulgences sont accordées à ceux qui contribueront « ad constructionem fabricæ ». Il ne peut s'agir sans doute, pour cette époque, que des premiers travaux de fondation. C'est selon toute vraisemblance sous l'épiscopat de Jacques de Lorraine (1239-1261), qui fut un grand bâtisseur, que la nouvelle cathédrale sortit réellement de terre. Dans une bulle d'Alexandre IV au Chapitre, en 1257, il est stipulé que les revenus de la première année des prébendes des nouveaux chanoines seront employés à l'œuvre de la cathédrale « entreprise depuis longtemps » (1). D'autre part, dans un mandement de 1259, Jacques de Lorraine ordonne de faire des quêtes pour la fabrique. Sous l'épiscopat de ce même prélat fut probablement commencée et élevée en partie la nouvelle église Notre-Dame la Ronde qui conserva son ancienne appellation, quoique n'ayant plus la forme ronde ou polygonale. Une bulle d'Alexandre IV, du 15 mars 1260, réserve, en effet, pour sa construction, les revenus de la seconde année des prébendes des nou-

(1) « Quam jamdudum incepistis construere opere plurimum sumptuoso. »

veaux chanoines. Elle fut séparée de la cathédrale par un mur assez haut.

Philippe de Florange, successeur de Jacques de Lorraine de 1261 à 1264 et qui vécut jusqu'en 1297 revêtu de l'importante fonction de trésorier de la cathédrale, aurait fait activer les travaux si l'on ajoute foi à son épitaphe où se lisait, entre autres, le vers suivant :

Amplificans sedem, constructam reddidit ædem.

Mais l'édifice était loin d'être achevé à la fin du XIII[e] siècle. Il semble même qu'il y ait eu un arrêt de la construction pendant le premier quart du XIV[e], période où la situation financière du chapitre fut très difficile. A partir de 1320, et surtout sous l'épiscopat d'Adémar de Monteil (1327-1361) qui paraît avoir voulu pousser le plus rapidement possible les travaux des parties hautes de la nef, on possède toute une série de mandements ordonnant des quêtes dans tout le diocèse ou accordant des indulgences à ceux qui contribueront de leurs deniers à la construction. Adémar de Monteil fit bâtir, au côté sud de la nef, la chapelle des évêques, très remaniée plus tard et où il fut enterré en 1361. On a dit sans preuve qu'un chanoine nommé Adam Pollet († 1353) en avait été l'architecte. En 1347, l'autel principal de Notre-Dame la Ronde fut consacré par le vicaire général d'Adémar de Monteil, Jean, évêque suffragant de Trèves. Un texte des registres capitulaires de l'année 1355 laisse entendre que les fenêtres de la nef existaient en partie à cette date. Un autre passage des mêmes registres indique qu'en 1366 on travaillait aux fenêtres et aux verrières de la nef et des « ailes », c'est-à-dire des bas côtés.

Sous l'épiscopat de Thierry Bayer de Boppard (1365-1383), qui fit élever quantité de constructions dans tout son diocèse, la nef fut complètement achevée. L'architecte du monument était alors le célèbre

Pierre Perrat († 1400), qui travailla également aux cathédrales de Toul et de Verdun et construisit à Metz l'église des Grands Carmes. Le chapitre l'autorisa en 1386 à être enterré dans la cathédrale, ce qui ne lui aurait point été accordé s'il n'avait pas effectué avant cette date des travaux de quelque importance. On peut supposer qu'il a commencé à diriger les chantiers de Saint-Étienne à partir de 1360-1370 et qu'il a entièrement terminé les parties hautes de la nef. Des textes de 1381 et 1384 se rapportent aux verrières que maître Hermann de Münster († 1392) fut chargé d'exécuter pour le « grand O » (la grande rose) de la façade occidentale achevée sans doute depuis peu. L'artiste fut enterré au pied de son œuvre et son épitaphe subsiste encore. En 1381, on plaça la cloche dite « la Mutte » dans un clocher de bois élevé sur la tour qui porte son nom. Vers 1380-1382, le mur de séparation qui existait entre la cathédrale et Notre-Dame la Ronde fut abattu. Cette dernière fut réduite dès lors à son ancien chœur qui est devenu la chapelle du Mont-Carmel, au sud, et qui fut séparé du collatéral par une grille ; ainsi la cathédrale fut agrandie de trois travées. Le Chapitre de Notre-Dame la Ronde subsista jusqu'en 1741.

En 1401, maître André « le Masson » succède à Pierre Perrat, mais on ne sait ce qu'il a pu construire. Sous l'épiscopat de Conrad Bayer de Boppard (1415-1459), on fait des quêtes pour la fabrique, notamment en 1415 et 1421. Ce prélat fait rebâtir en majeure partie la chapelle des évêques en 1442 par Jean de Commercy († 1446), collaborateur de Thierry de Sierck qui travailla à l'église Saint-Eucaire. En 1468, un incendie, survenu au cours de réparations, consuma en grande partie la toiture. L'architecte de la cathédrale était alors Hannes de Ranconval, fils de Henri de Ranconval qui construisit une partie de la Porte des Allemands. Il éleva en 1478-1483 le dernier étage de la tour de la Mutte avec sa pyramide de

pierre et fut aidé dans cette besogne par un certain François Le Prestre ou du Temple.

Des textes qui nous sont parvenus il résulte donc que la nef de la cathédrale a été bâtie avec une extrême lenteur, faute de ressources suffisantes et par suite de difficultés de toute sorte. Le transept et le chœur de l'église consacrée en 1040 subsistèrent, d'autre part, jusqu'à la fin du xve siècle. Pour la reconstruction de ces parties de l'édifice, nous possédons des dates précises.

Le bras nord du transept, dit chapelle Notre-Dame la Tierce, fut commencé en 1486, aux frais et sous l'impulsion de Jacques d'Amange, vicaire général de l'évêque Henri de Vaudémont. Le service divin y fut célébré en 1503. L'une des deux tourelles d'escalier, — dites tours de Charlemagne — celle du côté nord, fut démolie en 1497. L'année suivante le Chapitre se décide à reconstruire le chœur et le croisillon sud (chapelle Saint-Nicolas) ; les travaux sont entrepris dès le mois d'avril, mais ils sont poussés peu activement. Le bras sud du transept de l'ancienne église est abattu en 1503 ; de même, en 1504, la seconde tourelle de Charlemagne. Le 12 mai 1504, on pose la première pierre du nouveau bras méridional. La même année, Thibault de Lixheim exécute les vitraux de la grande fenêtre du bras nord. La construction du chœur est entreprise peu après et terminée en 1520. On lit la date de 1515 sur un des pilastres qui séparent à l'extérieur les travées de la claire-voie. En 1521, l'exhaussement du sanctuaire amène la découverte de sépultures d'évêques; en 1522, les stalles sont posées et le pavage terminé. L'année suivante, on commence le jubé exécuté aux frais du chanoine Martin Pinguet, archidiacre de Vic. Les vitraux du bras sud du transept, œuvres de Valentin Bousch, datent de 1521 à 1528; ceux des fenêtres hautes du chœur, dus au même artiste, de 1523 à 1539. Quelques-unes des verrières des chapelles absidales por-

tent les dates de 1522 et 1524. Enfin la cathédrale est bénie en 1546 par l'évêque basilitain Jean-André d'Arena, — et non Jean Huot — suffragant de Metz. Ajoutons que la tourelle de l'horloge, à l'angle sud de la façade occidentale, fut élevée en 1509.

Pendant plus de deux siècles après sa dédicace, l'histoire de Saint-Étienne n'est marquée par aucun fait saillant. En 1760-1762 et en 1764-1765, on bâtit sur le côté nord du transept et du chœur une salle servant de vestiaire et la grande sacristie. L'architecte J.-F. Blondel commence les travaux de la place d'Armes en 1764. On avait supprimé auparavant le cloître gothique de la cathédrale et un certain nombre d'églises anciennes qui l'environnaient : Saint-Paul, Saint-Pierre le Vieux, Saint-Pierre le Majeur ou Saint-Pierre aux Images, Saint-Gorgon, enfin la chapelle des Lorrains ou de la Victoire, érigée en souvenir du succès remporté sur le duc Nicolas de Lorraine, lorsqu'il tenta de s'emparer de la ville en 1473.

Blondel éleva en 1764 sur la façade occidentale, sur la place de la cathédrale nouvellement créée, un portail classique qui était en harmonie avec les nouvelles constructions de la place d'Armes, mais qui déparait l'édifice et masquait la galerie inférieure de la grande rose. Une inscription y fut gravée rappelant qu'il avait été édifié par le Chapitre et en partie avec les deniers du roi, en souvenir de la guérison de Louis XV lors de son séjour à Metz en août 1744. D'autre part, sur toute la face sud de la cathédrale se dressèrent une série d'arcades du même style formant une galerie continue, qui cachèrent complètement les deux portails ouverts de ce côté — dont l'un, celui de Notre-Dame la Ronde, à l'angle, était orné de nombreuses sculptures — et qui se terminaient à chaque extrémité par un pavillon plus élevé. En outre, Blondel fit supprimer sur la

place Saint-Étienne, devant l'autre façade latérale de l'église, les degrés de Chambres qu'il remplaça par une terrasse flanquée à droite et à gauche de rampes garnies d'escaliers. Enfin, à l'angle de la place de la cathédrale et de la rue d'Estrées s'éleva le vaste bâtiment qui sert aujourd'hui de marché couvert et qui devait être la résidence de l'évêque. Les plans en furent établis en 1765, sous la direction de Mgr de Laval-Montmorency, mais les travaux s'arrêtèrent peu après 1771 et on ne construisit que le rez-de-chaussée et le premier étage.

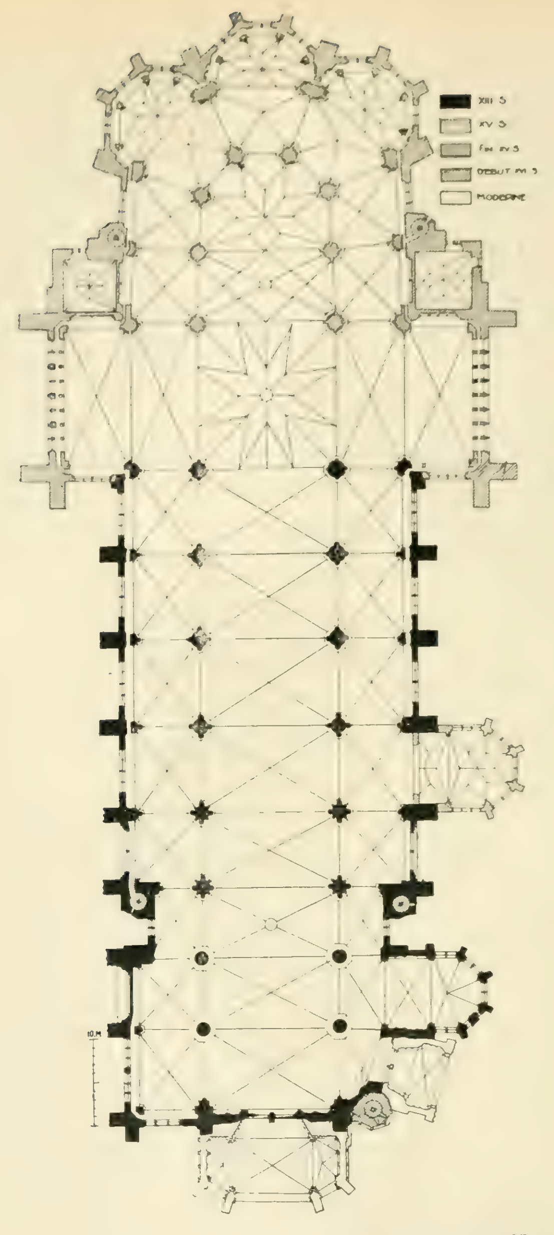
Sous la Révolution, la cathédrale de Metz fut l'objet, de la part de l'architecte Gardeur, dit Lebrun, d'actes de vandalisme à jamais regrettables. Pour désencombrer l'édifice et l' « approprier à l'usage paroissial », il modifia profondément de 1791 à 1793 l'aspect du chœur et du transept, supprima le jubé, plusieurs autels et de nombreux tombeaux. Peu après ces destructions, la cathédrale fut abandonnée, le culte étant alors suspendu, mais, à vrai dire, elle n'eut pas à souffrir à ce moment des fureurs du peuple. En 1801, Gardeur-Lebrun présenta un projet pour la restauration du culte, qui fut mis à exécution aussitôt.

Au XIXe siècle, l'architecte Deny éleva le dernier étage de la tour du Chapitre de 1839 à 1844. A partir de 1850, on restaura la chapelle du Mont-Carmel ou de Notre-Dame la Ronde. Sous la direction et sur les dessins de Viollet-le-Duc, une partie du mobilier fut renouvelée. Puis, à partir de 1860, on démolit les constructions de Blondel élevées contre la façade méridionale, ce qui eut pour effet de mettre à découvert le portail d'angle de Notre-Dame la Ronde dont les sculptures étaient malheureusement en grande partie mutilées.

Les 6 et 7 mai 1877, lors d'une visite de l'empereur Guillaume II, un incendie dévora la toiture de la cathédrale. Ce fut le point de départ des grands tra-

vaux de restauration de l'architecte Paul Tornow. Il fit tout d'abord, de 1880 à 1883, une nouvelle toiture dont le faîte s'éleva beaucoup plus haut que précédemment, ce qui eut pour effet de rendre les tours beaucoup moins élancées par rapport au grand comble. Cette modification, très critiquée à cette époque, entraîna la construction de pignons aux extrémités du transept (1884-1886). De 1880 à 1885, le portail d'angle de Notre-Dame la Ronde fut presque entièrement refait par le sculpteur Dujardin. En 1881, des fouilles faites au pied des piliers du carré du transept amenèrent la découverte de substructions de la cathédrale romane. La chapelle du Saint-Sacrement, ancienne chapelle des évêques, fut restaurée en 1888, la crypte, à partir de 1889 et surtout de 1896 à 1899. Le pignon de la façade ouest fut élevé de 1895 à 1897. En 1898, on démolit le portail de Blondel (1). Le porche qui le remplace fut construit de 1900 à 1903 et orné d'un grand nombre de sculptures dues au ciseau de Dujardin. Presque tous les vitraux de l'édifice ont été restaurés de 1906 à 1910 ; la flèche de la tour de la Mutte le fut de 1909 à 1911. Enfin l'aménagement d'un calorifère en 1914-1915 a eu pour résultat la mise à jour de nouvelles substructions de l'ancienne cathédrale, de tombes d'évêques, — comme celle de l'évêque Bertram, mort en 1212, — et de personnages divers, avec des restes de vêtements, des calices, des crosses, des croix de plomb, etc., d'inscriptions, de fragments d'un chancel mérovingien et du jubé de style Renaissance de Martin Pinguet. M. l'abbé Bour a longuement décrit tous ces objets et fait ressortir leur grand intérêt.

(1) Les deux statues de la France et de la Religion qui ornaient cette porte et sont dues au ciseau de Pierre-François Le Roy, se trouvent maintenant à Saint-Avold. L'inscription est au Musée.



Arch. de l'Œuvre.

Plan de la cathédrale.

Plan. — La cathédrale de Metz, qui a la forme d'une croix latine, comprend une nef de huit travées, accompagnée de bas côtés simples et de deux chapelles, au sud, un transept, un chœur d'une travée, une abside à cinq pans. Le chœur et l'abside sont entourés d'un déambulatoire sur lequel s'ouvrent trois chapelles rayonnantes. Ils sont édifiés, en outre, sur une crypte qui épouse leur plan. On pénètre dans l'édifice par cinq portes, une à la façade principale et deux sur chacun des bas côtés de la nef. Deux tours s'élèvent à la quatrième travée de la nef, sur les bas côtés, et deux tourelles d'escalier flanquent l'abside; enfin une tourelle d'horloge a été accolée à l'angle sud de la façade principale.

L'église n'est pas orientée. Son axe est dans la direction sud-ouest-nord-est et coupe à environ 45° la méridienne. Le chevet est donc tourné sensiblement vers le nord (1). Cette particularité s'explique par ce fait que la cathédrale ne pouvait, par suite du manque de terrain, se développer de l'est à l'ouest. On notera aussi une légère déviation de l'axe du chœur vers le nord. Par contre, l'église Notre-Dame la Ronde était orientée à peu près exactement, puisque son axe était perpendiculaire à celui de la cathédrale. Les matériaux employés proviennent des carrières de Jaumont, près de Saint-Privat-la-Montagne, au nord-ouest de Metz (2).

Nef. — La nef de la cathédrale de Metz, d'une ampleur magnifique et qui est assurément un des plus beaux vais-

(1) Pour plus de commodité et pour ne pas dérouter le lecteur, nous décrivons l'édifice comme s'il était orienté. Nous avons suivi sur ce point l'exemple et l'avis de maîtres autorisés.

(2) Les dimensions principales sont les suivantes : Longueur, dans œuvre : 123 mètres. Longueur du transept : 46 m. 80. Largeur totale de la nef et des bas côtés : 30 m. 28. Hauteur de la nef, sous clef de la nef : 41 mètres. Hauteur des bas côtés : 13 m. 30. Hauteur des grandes arcades de la nef : 12 m. 65. Hauteur de la tour de la Mutte : 88 m. 10.

seaux gothiques de la France, paraît au premier abord une œuvre très homogène dans sa structure générale. Cependant un examen attentif permet d'y découvrir dans les détails des différences assez sensibles. Examinons d'abord les piliers. Les deux premiers — dans la partie qui formait primitivement Notre-Dame la Ronde — sont de fortes colonnes à chapiteaux décorés de deux rangs de feuillages et surmontés de tailloirs octogones. La base de ces colonnes, composée d'un tore aplati sur un socle droit à huit faces, a été renforcée par un placage visiblement appliqué à une époque où le sol a été abaissé (vers 1380). Il est certain que les trois premières travées de la nef étaient à l'origine d'un niveau beaucoup plus élevé que les cinq autres.

Les autres piliers de la nef sont de deux modèles différents. Les quatre qui correspondent à la travée des deux tours sont plus massifs et cantonnés de huit colonnettes, tandis que tous ceux qui suivent n'ont que quatre colonnettes et sont du type d'Amiens, Chartres ou Reims. Leurs bases sont ornées de griffes de feuillages et de plus, du côté sud, on a sculpté sous le tore inférieur des bouquets de feuillages. Leurs chapiteaux sont à deux rangs de feuillages et sur leurs tailloirs polygonaux viennent retomber les colonnettes qui supportent les doubleaux, ogives et formerets. Les grandes arcades sont très moulurées et assez aiguës. Celles des quatre dernières travées, qui mesurent 9 m. 58 à 9 m. 92 d'axe en axe, sont sensiblement plus larges que celles des quatre premières. La deuxième et la troisième travées sont les plus étroites (8 m. 50).

Au-dessus des grandes arcades, dans toute la nef, règne une suite de petits arcs tréflés retombant sur des modillons décorés de feuillages, d'animaux ou même, dans les cinq dernières travées, de personnages grotesques. Nous avons là un curieux souvenir des corniches à arcatures de

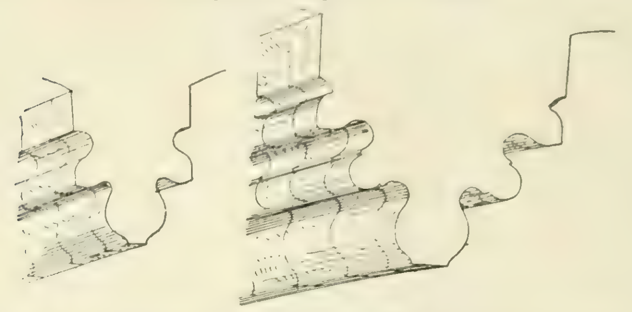
Arch. de l'Œuvre.

Coupe en long de la cathédrale de Metz.

l'époque romane. Plus haut, une claire-voie d'un dessin élégant se compose, dans chaque travée, de quatre arcades géminées et surmontées d'un quatrefeuille. Aux trois premières travées, sauf à la troisième au sud, les arcades sont tréflées et moins hautes. Il y a de ce fait plus d'espace entre le sommet des arcades et la frise sculptée au-dessus. On notera aussi que les quatre dernières travées de la nef étant plus larges d'un pilier à l'autre, les arcades de la claire-voie sont en conséquence d'un tracé moins aigu. Les tailloirs des chapiteaux des colonnettes sont octogones dans les trois premières travées et ronds dans les autres. La galerie est d'autre part voûtée par un berceau plein-cintre dans les trois premières travées et par des dalles plates dans les autres. Le mur de fond est complètement à jour dans toute la nef, excepté à la quatrième travée, à cause de la présence des tours en cet endroit. Le fenestrage de ce mur de fond reproduit presque exactement celui des arcades. Enfin à la seconde travée, au sud, c'est-à-dire du côté où a été bâtie la chapelle du Mont-Carmel — ancien chœur de Notre-Dame la Ronde — la claire-voie a été supprimée et remplacée par une grande arcade qui s'élève à peu près à la même hauteur que la galerie.

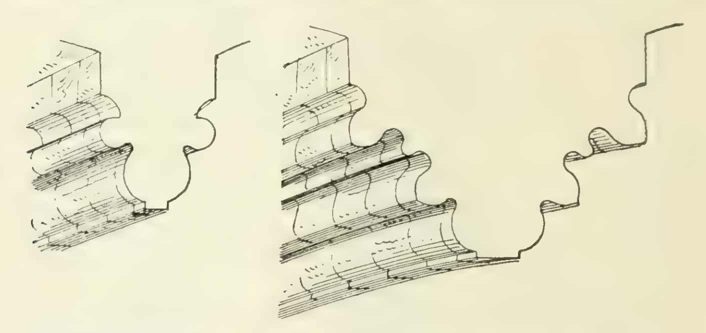
La claire-voie est surmontée d'une double frise sculptée qui se compose à la partie inférieure de panneaux rectangulaires ornés de feuillages auxquels se mêlent quelquefois des animaux dans les trois premières travées. On rencontre d'autres exemples de ces petites métopes vers 1250-1260 au revers du grand portail de la cathédrale de Reims et vers 1312 au tympan de la porte centrale de la façade occidentale de celle de Nicosie (Chypre) qui est une église champenoise. La partie supérieure est formée d'une draperie retenue par des crochets, élément décoratif qui se voit également à Reims, à l'extérieur et au revers de la façade, et plus tard à l'église

d'Avioth et à Notre-Dame de l'Épine. Cette double frise est un souvenir évident des tentures et des branchages dont on ornait les églises les jours de fêtes.



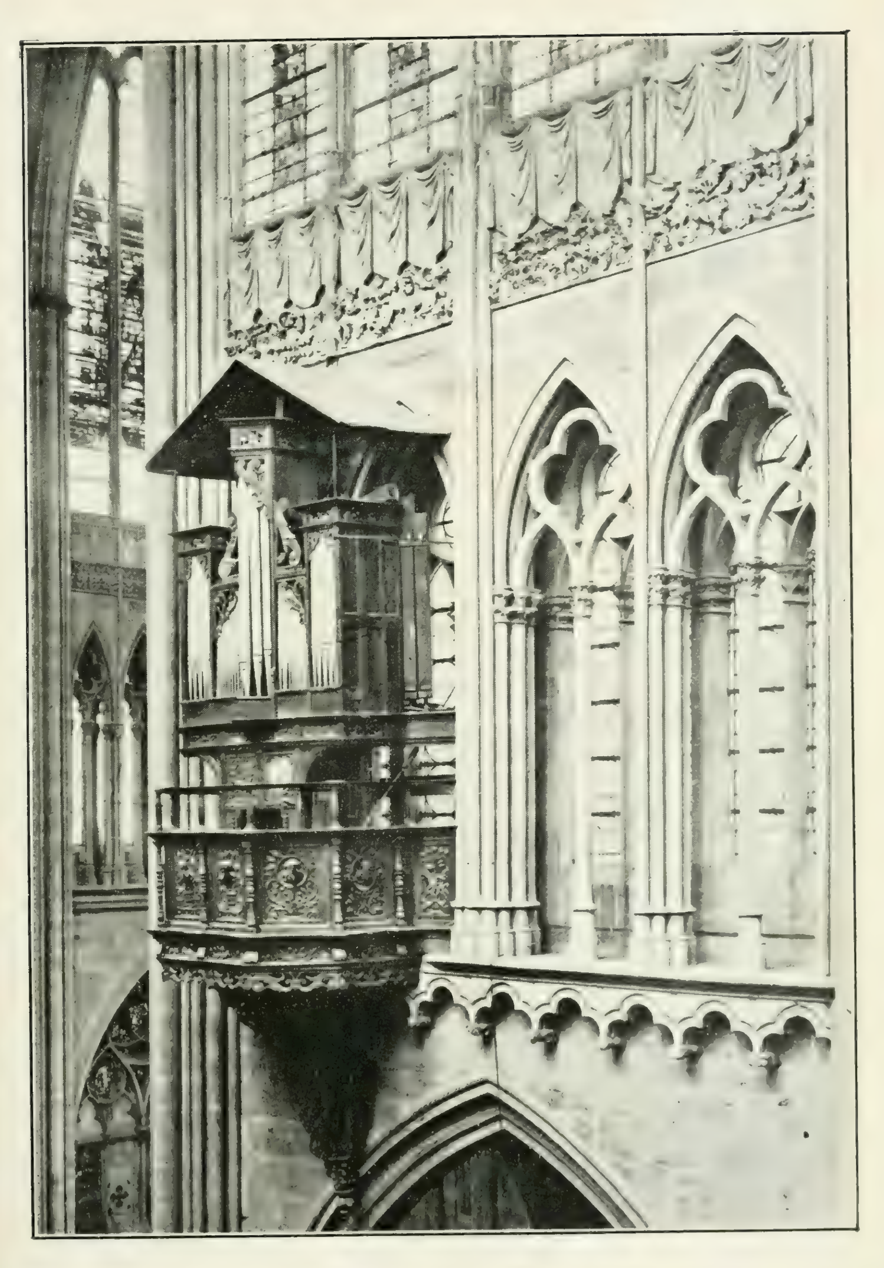
Ogives et doubleaux des trois premières travées de la nef.

Les fenêtres hautes, très élancées et de grande dimension, présentent deux lancettes géminées, tréflées ou non, surmontées de trois roses polylobées. Elles sont aveugles à la travée des tours. On notera aussi que les chapiteaux



Ogives et doubleaux des cinq dernières travées de la nef.

de leurs colonnettes sont à tailloir polygonal aux trois premières travées et rond aux cinq autres. Le magnifique fenestrage de la façade occidentale comprend deux étages ou galeries de huit lancettes, tréflées ou non, ainsi qu'une grande rose à seize rayons. Entre les deux galeries court une double frise de feuillages.

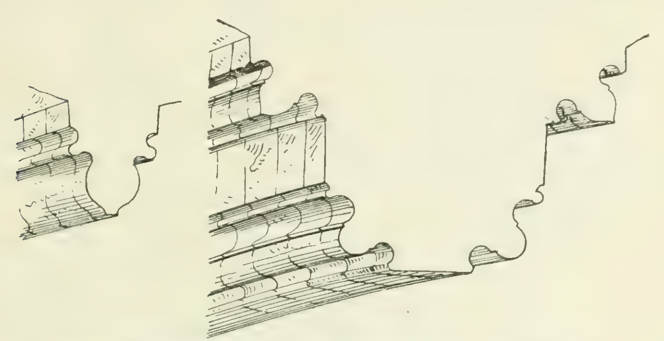


Cathédrale de Metz.

Orgue et claire-voie.

La nef est couverte de voûtes d'ogives simples, avec clefs ornées de feuillages. Les ogives et les doubleaux, dont le tore central est rehaussé d'un filet saillant, comme à Reims et à Amiens, retombent assez bas. Les voûtes des trois premières travées paraissent avoir été refaites au xve siècle, peut-être après un incendie survenu en 1468.

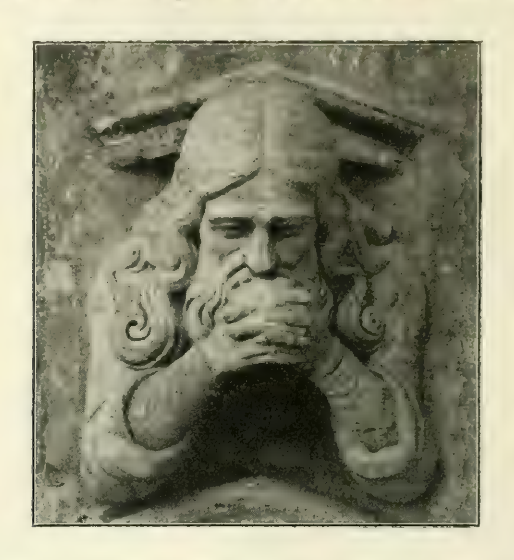
Bas côtés. — Les deux premières travées du bas côté nord ont la même largeur que les suivantes. A la pre-



Ogives des bas côtés et grandes arcades de la nef.

mière travée, où se trouve l'autel de Notre-Dame de Bon-Secours, le soubassement est orné au nord et à l'ouest de quatre arcades aveugles en tiers-point, très aiguës : au-dessus court une frise formée, comme dans le vaisseau central, de petits panneaux de feuillages. A la seconde travée s'ouvre l'un des deux anciens portails de Notre-Dame la Ronde dont le tympan est ajouré d'une rose à dix rayons. La troisième travée est très sensiblement moins large que les deux autres. Elle présente une portion de mur oblique entre sa fenêtre et l'arc doubleau qui la sépare de la travée précédente. Le bas côté sud est aussi de plan irrégulier pour les trois premières travées qui sont toutes plus étroites que les suivantes. La première travée est très rétrécie du côté sud, par suite

de la présence du portail d'angle construit en biais. On remarquera à droite, en sortant par ce portail, la présence, au-dessus de la porte d'escalier de la tourelle de l'horloge élevée au XVIe siècle, d'une arcade aveugle en tiers-point (ancienne fenêtre ?) et à gauche un groupe de quatre colonnettes qui descendent jusqu'à mi-hauteur de la porte et n'ont plus aucune utilité à présent. Leurs chapiteaux à crochets ou à feuillages collés à la corbeille sont surmon-



Cul-de-lampe de la chapelle du Mont-Carmel.

tés de tailloirs carrés. Faut-il voir là des restes de l'église Notre-Dame la Ronde élevée à la fin du XIIe siècle ou au début du XIIIe siècle ?

Sur la seconde travée s'ouvre la chapelle du Mont-Carmel, ancien chœur à cinq pans de l'église Notre-Dame la Ronde, précédé d'une travée droite. On y accède par cinq marches. Cette chapelle est éclairée par de hautes fenêtres à deux lancettes. A la partie inférieure du mur règne une série d'arcatures en tiers-point, comme à Saint-



E. Lefèvre-Pontalis, phot.

Chapelle de Notre-Dame la Ronde.

Vincent de Metz. Les deux grandes arcades qui font communiquer la seconde travée du bas côté avec la première et la troisième sont très aiguës et très surhaussées. Elles retombent au sud sur des culs-de-lampe à feuillages ou à crochets et sont surmontées d'une fenêtre



Cul-de-lampe de la chapelle du Mont-Carmel.

assez basse à deux lancettes accompagnées d'une rose polylobée. A l'entrée de la chapelle, deux autres culs-de-lampe représentent d'une part une truie qui allaite deux enfants, d'autre part un buste d'homme, les mains jointes, qui serait, dit-on, le portrait de l'architecte de la chapelle.

A partir de la quatrième travée, le plan des bas côtés est très régulier. Ils sont éclairés par des baies à deux lancettes géminées surmontées de roses polylobées. Au bas de ces fenêtres règne une coursière, comme à Saint-Vincent de Metz, détail qui trahit une influence champenoise. A la quatrième travée, celle des tours, la voûte est

percée de trous de cloches; de plus, on y a ouvert, au nord et au sud, une porte dont le tympan est ajouré. Ces deux portes étaient celles qui donnaient accès à l'origine dans la cathédrale. Le plan primitif ne comportait pas de chapelles latérales. Celle qui s'ouvre au sud sur la cinquième travée est, comme nous l'avons dit ci-dessus, une addition. C'est l'ancienne chapelle des évêques, fondée au XIV[e] siècle par Adémar de Monteil et reconstruite presque entièrement au XV[e] siècle, avant 1446, par Conrad Bayer de Boppard. Elle est d'assez grandes dimensions et son abside à cinq pans est précédée d'une travée droite. Les voûtes sont en étoile ou à liernes et tiercerons. Le soubassement des murs est décoré d'arcatures en plein-cintre à redents.

De l'examen de la nef de la cathédrale de Metz et de l'étude des textes qui la concernent, il résulte incontestablement que les travaux ont été menés très lentement et se sont trouvés interrompus pendant des périodes plus ou moins longues. Si les fondations des cinq dernières travées ont été établies à la fin du premier quart du XIII[e] siècle, il n'en est pas moins probable que les parties basses, avec leurs piliers cantonnés de quatre colonnettes et surmontés de chapiteaux à deux rangs de feuillages, n'ont été élevées qu'un peu plus tard. D'autre part, il ne faut pas oublier que les deux motifs décoratifs de la frise sculptée au-dessus de la claire-voie sont visiblement empruntés à la façade de la cathédrale de Reims commencée vers 1250-1260. De plus, le triforium avec son mur de fond complètement ajouré ne peut être de beaucoup antérieur au dernier quart du XIII[e] siècle. Quant aux trois travées de Notre-Dame la Ronde, nous pensons qu'elles ont pu être commencées un peu après les cinq autres. L'étude de certains détails architectoniques et décoratifs et des textes semble bien le prouver. Nous rappellerons que le grand autel de Notre-Dame la

Ronde a été consacré en 1347. Quant aux parties hautes des huit travées, elles n'ont été élevées certainement qu'au XIVe siècle, en majeure partie sous la direction de Pierre Perrat.

Nous insisterons enfin sur ce fait que la nef de la cathédrale de Metz accuse, dans les détails surtout, ainsi que nous le verrons d'ailleurs pour d'autres églises de la ville, comme Saint-Vincent, une influence champenoise très marquée. On notera à cet effet l'acuité des arcs très moulurés, la ressemblance de la claire-voie avec celles de la cathédrale de Troyes et de l'église abbatiale de Saint-Denis, la coursière des bas côtés, du déambulatoire et des chapelles rayonnantes, les portes à large linteau et à tympan ajouré, comme à la cathédrale de Reims et à Saint-Urbain de Troyes, enfin la double frise sculptée au-dessus de la claire-voie, dont les éléments décoratifs se rencontrent à la cathédrale de Reims et sont, nous l'avons fait ressortir précédemment, très particuliers à l'école de Champagne.

Transept. — Pour cette partie de l'édifice commencée en 1486, comme d'ailleurs pour le chœur terminé en 1520, il y a lieu tout d'abord de noter que les lignes générales de l'architecture et certains détails, comme le dessin du triforium et des fenêtres, accusent nettement le style du XIVe siècle. L'architecte a voulu achever l'église en harmonie avec les parties hautes de la nef. On a supposé que Pierre Perrat avait conçu les plans du transept et du chœur, mais cela est loin d'être prouvé. Le style flamboyant n'apparaît que très discrètement dans le tracé de certains fenestrages, dans la décoration des chapiteaux ou dans les frises de feuillages.

La travée de chaque croisillon qui correspond à l'ouest au bas côté de la nef date des XIIIe et XIVe siècles et ressemble aux travées voisines de la nef. On remarque

seulement que les petites arcades à modillons n'existent pas au-dessous de la claire-voie. Pour le reste du transept, nous indiquerons les dispositions essentielles suivantes : le soubassement des murs est orné d'arcatures en tiers-point, tréflées ou en plein-cintre, comme dans les deux chapelles de la nef et à Saint-Vincent de Metz. Les grandes arcades ou les fenêtres inférieures sont séparées de la claire-voie par un bandeau mouluré et de feuillages.

Au bas des fenêtres inférieures dont le remplage est nettement flamboyant se continue la coursière déjà signalée dans les cinq dernières travées des collatéraux. Les arcades en lancette de la claire-voie sont divisées par une colonnette piriforme qui soutient deux arcs tréflés et un quatre-lobes. Dans la travée qui correspond au bas côté du chœur, à l'est, la galerie étant plus élevée, la fenêtre haute a été sensiblement diminuée. Au-dessus du passage règne une frise de feuillages assez large, qui rappelle celle de la nef, mais la draperie a disparu. Celle-ci est quelquefois remplacée par une série d'arcatures. Les fenêtres hautes sont à quatre lancettes surmontées de roses polylobées.

Les murs nord et sud du transept sont entièrement à jour à partir des arcades du soubassement. Ils présentent deux galeries à huit lancettes chacune et au-dessus un grand fenestrage composé de quatre lancettes géminées surmontées de trois roses à huit ou douze rayons. La séparation entre les galeries et le grand fenestrage est marquée par des bandeaux moulurés, par une frise de feuillages ou encore par de petits compartiments vides ou contenant des arcatures. La coursière au bas des fenêtres inférieures et la claire-voie se continuent à la première et à la seconde galerie.

Le carré du transept, supporté par quatre gros piliers formés d'un faisceau de colonnettes qui montent jus-

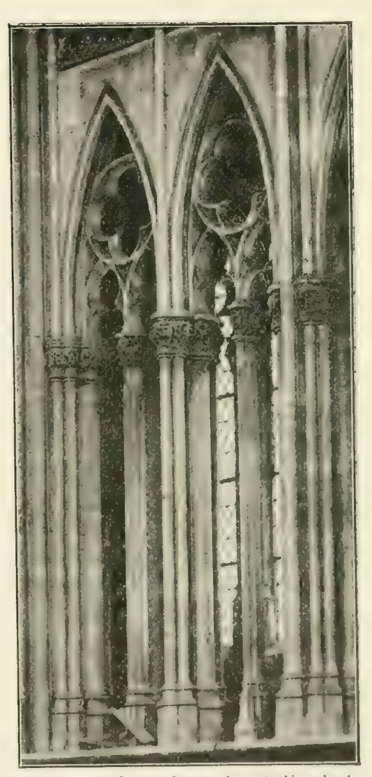


E. Lefèvre-Pontalis phot.

Transept de la cathédrale de Metz.

qu'aux deux tiers des fenêtres hautes, est couvert d'une voûte en étoile avec clef pendante ornée.

Chœur. — On y accède par douze marches. Les grandes arcades, très aiguës et très moulurées, sont moins hautes que celles du transept et de la nef, en raison de la surélévation du sol. De ce fait elles manquent d'élancement et d'élégance. Pour la claire-voie et les parties hautes, on a adopté les mêmes dispositions que dans le transept. On remarque en plus, entre les grandes arcades et la galerie, une suite de petites arcatures. Les nervures de la voûte de l'abside sont en étoile.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Claire-voie du chœur.

Dans les bas côtés du chœur et les chapelles rayonnantes, la coursière qui passe au bas des fenêtres se continue. A la première et à la seconde travée du bas côté nord, deux portes donnent accès au vestibule de la grande sacristie et à la tourelle d'escalier; la première est en anse de panier, la seconde de décor flamboyant avec arc en accolade. Au sud, sont deux portes de même style que cette dernière, l'une pour la salle qui fait pendant au vestibule de la grande sacristie,

l'autre pour la seconde tourelle d'escalier. Les vantaux de ces portes offrent soit un décor de serviettes, soit, au sud seulement, une ornementation Renaissance, avec médaillons contenant des bustes d'hommes et de femmes. Le soubassement du mur à la seconde travée est orné de deux arcatures en plein-cintre. Au-dessus règne un bandeau de feuillages. Le remplage des fenêtres percées à la première et à la seconde travée comprend deux lancettes géminées surmontées de roses polylobées. Sur la voûte de la première travée au nord, on voit les armoiries de l'évêque Henri de Lorraine (1484-1505).

Les trois chapelles rayonnantes, à cinq pans, sont ornées au bas du mur d'arcatures très moulurées en anse de panier ou en plein cintre. Leurs voûtes sont en étoile et elles sont éclairées par trois fenêtres. La clef de voûte de la chapelle centrale porte les armoiries du cardinal Jean de Lorraine, évêque de Metz de 1518 à 1550. On remarquera, aux angles de ces chapelles et du déambulatoire, des frises sculptées de figures grotesques.

Crypte. — La présence de cette crypte s'explique, comme pour l'église du Mont-Saint-Michel, par la déclivité très prononcée du terrain en cet endroit On y accède par deux escaliers aménagés à l'époque moderne entre le chœur et ses bas côtés. Elle offre le même plan que le chœur et l'abside. La partie centrale comprend un vaisseau de quatre travées flanqué de bas côtés simples. Les grandes arcades, en plein-cintre, sont supportées par des piliers carrés ou des colonnes dont les chapiteaux n'ont reçu aucune sculpture. Les murs latéraux sont décorés d'arcatures retombant sur des piliers engagés. Le vaisseau central est voûté d'ogives de profil carré, les bas côtés sont couverts de voûtes d'arêtes. Le déambulatoire est flanqué, comme à l'église supérieure, de trois chapelles à



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Chœur de la cathédrale de Metz.

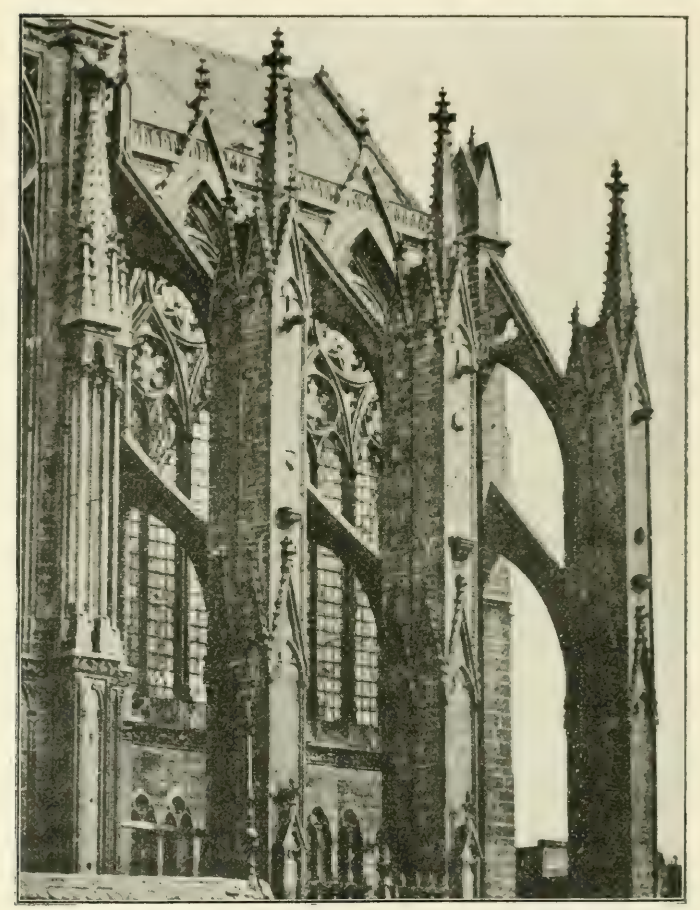
cinq pans. Ses voûtes sont très surbaissées et les ogives retombent en pénétration.

Élévation latérale. — L'examen des parties extérieures de la nef donne lieu aux remarques essentielles suivantes. Les fenêtres des bas côtés sont, à partir de la sixième travée, encadrées d'un cordon de feuillages qui ne descend que jusqu'à mi-hauteur de la fenêtre. Cette particularité se retrouve à l'église Saint-Vincent. Les bas côtés sont couverts d'une toiture plate ; leur corniche est décorée d'une frise de feuillages. A l'étage de la claire-voie, on remarque une autre frise de feuillages au-dessous de l'appui des fenêtres. Chaque travée de la galerie est séparée de sa voisine par un pilastre. Les fenêtres hautes sont surmontées de gâbles à crochets s'élevant plus haut que la balustrade qui borde la partie inférieure du grand comble. Il faut remarquer aux quatre dernières fenêtres de la nef au nord des repentirs assez curieux. Les meneaux sont plus épais jusqu'à une hauteur de quatre mètres : on a donc renoncé au XIVe siècle au plan primitif qui devait comporter un double fenestrage dont on voit des exemples sur les faces latérales des tours de la cathédrale de Strasbourg.

La nef est maintenue par un système d'arcs-boutants doubles qui s'appuient sur des colonnes engagées. L'arc-boutant supérieur est en général percé d'un oculus. Les culées, amorties par des pinacles fleuronnés, sont ornées à leur partie supérieure et à mi-hauteur de petits gâbles, sur les faces antérieures et latérales. Des statues modernes décorent les trois premières culées.

Les deux tours du Chapitre et de la Mutte sont dans leur structure générale à peu près semblables. Le rez-de-chaussée et les deux étages, qui correspondent à la galerie et aux fenêtres hautes, ont été élevés dans le troisième quart du XIIIe siècle. A la base est percé un portail dont le

tympan, supporté par un large linteau, est à jour et formé de deux arcs en tiers-point et d'une rose à huit lobes.



Cliché de l'Œuvre.

Arcs-boutants de la nef.

Au-dessus des portes des deux tours règne une série d'arcades aveugles en tiers-point couronnée par une frise de feuillages. Elle correspond à la claire-voie. A la tour



Arch. de l'Œuvre.

Cathédrale de Metz.

du Chapitre, ces arcades sont accompagnées, au-dessus, d'une autre arcature plus petite.

Le second étage des deux tours est complètement à jour et comprend sur chaque face deux arcades en tiers-point surmontées chacune d'un oculus et d'un petit arc en tiers-point également. Ces arcades et ces oculi sont doublés d'ouvertures du même genre. D'autre part, de chaque côté des tours, en avant des grandes baies, on voit les amorces d'un fenestrage qui n'a pas été exécuté. Nous avons déjà signalé du côté nord des repentirs du même genre.

La tour du Chapitre se distingue de celle de la Mutte par la présence de deux clochetons, à chacun des angles. et d'un Christ en croix, œuvre de Dujardin, sur le meneau qui sépare les deux arcades de la face antérieure. Il existait autrefois à cette même place, comme aux façades de la cathédrale de Toul et de Saint-Jean des Vignes à Soissons, un Christ qui pouvait remonter au XIIIe siècle.

Au second étage de la tour de la Mutte, sous un plafond de bois, on remarque les amorces sur culs-de-lampe d'une voûte qui n'a pas été exécutée.

Le troisième étage, élevé de 1478 à 1483 par Hannes de Ranconval, présente sur chaque face deux arcades géminées avec abat-sons, surmontées de roses polylobées et d'un gâble en forme d'accolade. Les contreforts sont ornés de gâbles, de pinacles et de statues modernes. Cet étage est couronné par une balustrade et à chacun des angles se dressent deux pinacles de faible épaisseur.

Le dernier étage, très restauré, comme nous l'avons vu, comporte une flèche de pierre entourée de petits arcs qui s'appuient sur huit pinacles très minces. D'autres arcs relient la base de la flèche aux pinacles qui s'élèvent aux angles de la balustrade.

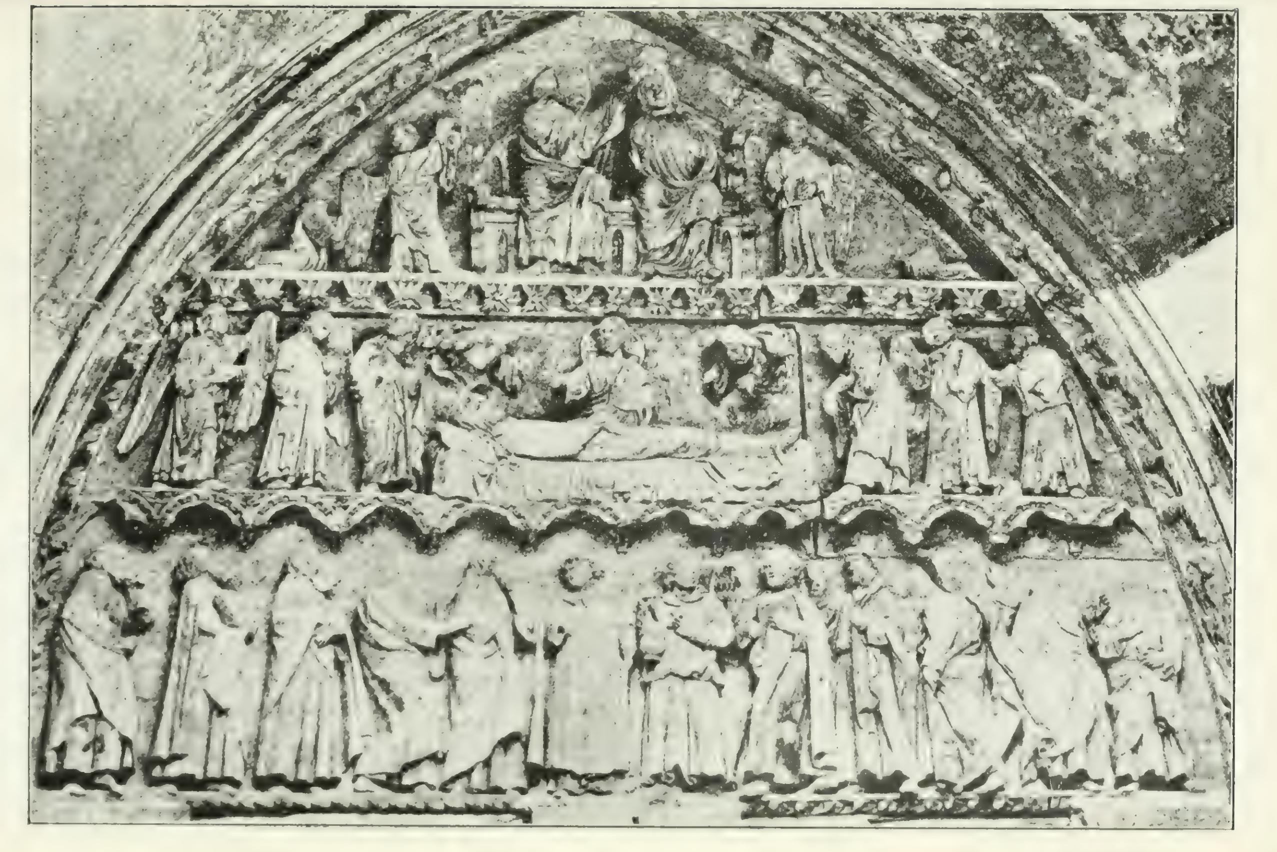
Le troisième étage de la tour du Chapitre, construit de 1839 à 1844 sur le modèle de la tour de la Mutte, n'est pas surmonté d'une flèche.

Les deux chapelles du Mont-Carmel et du Sacré-Cœur ou du Saint-Sacrement élevées au sud de la nef font largement saillie. L'archivolte de leurs fenêtres est encadrée d'un cordon de feuillages. La balustrade et les figures d'anges qui couronnent la chapelle du Mont-Carmel sont modernes.

La tourelle de l'horloge, datée de 1509, est à cinq pans et se termine par un lanternon moderne.

L'extérieur du transept et du chœur de l'édifice reproduit les lignes générales de l'architecture de la nef. On notera les détails suivants. Les gâbles au-dessus des fenêtres hautes sont en forme d'accolade ; les culées des arcs-boutants sont plus fortes ; les arcs-boutants eux-mêmes ne sont pas percés d'oculi. Les deux tourelles d'escalier polygonales qui flanquent le chœur s'élèvent à peine jusqu'à la balustrade du grand comble. Celle du nord s'appelle tourelle de la Boule d'or ; celle du sud tourelle de Charlemagne ou de Charles-Quint. Nous rappelons que les pignons du transept sont entièrement modernes. On remarque enfin, tout autour du chœur et du transept, notamment aux angles du bras méridional, des frises sculptées avec figurines et animaux : hommes nus combattant entre eux, un couple amoureux, un fou, un tireur à l'arbalète, etc. D'autre part, les pilastres qui séparent les travées du triforium du chœur sont ornés à leur partie supérieure de figures humaines dont quelques-unes jouent d'un instrument de musique.

Portails. — Au sud, la porte de Notre-Dame la Ronde et le porche qui la précède sont presque entièrement modernes, mais dans l'ensemble on a reproduit à peu près les dispositions primitives. Les seules sculptures anciennes, découvertes en 1860 sous un enduit, sont le tympan, qui représente sur trois registres la Mort et le Couronnement de la Vierge et qu'a restauré Dujardin, quelques

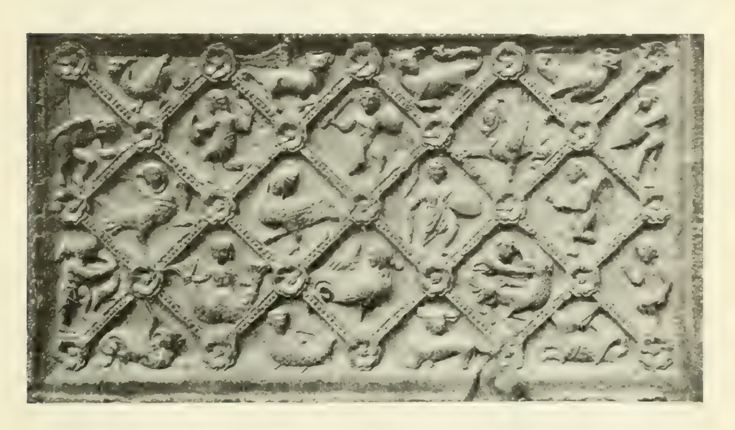


Arch. de l'Œuvre.

Tympan du portail sud.

bas-reliefs des parois latérales qui étaient plus ou moins mutilés (Portement de Croix, Flagellation et Crucifixion, à droite) et plusieurs figures placées sur l'archivolte d'entrée (Caïn et Abel et deux vierges sages, à droite). Ces sculptures réemployées et restaurées datent de la seconde moitié du XIIIe siècle. Toutes les autres sont l'œuvre de Dujardin. Le porche est surmonté d'une galerie à jour et d'un pignon décoré d'une rose. A chaque angle se dresse une niche en forme de clocheton qui abrite une statue.

Le portail percé au bas de la tour de la Mutte, encadré



Bas-reliefs du portail nord de Notre-Dame la Ronde.

par une archivolte sous un gâble de petite dimension, est dépourvu aujourd'hui de ses anciennes sculptures. Le trumeau supportait jadis une statue du Christ.

Le portail nord au pied de la tour du Chapitre, sans gâble, a été garni de sculptures modernes : au linteau, deux bas-reliefs représentent, d'une part, saint Clément tenant enchaîné le « Graouly » et baptisant la fille du gouverneur romain de la province, d'autre part la lapidation de saint Étienne ; au trumeau s'adosse une statue de saint Étienne. Les deux contreforts qui encadrent la

porte sont ornés de deux niches avec dais, dont les statues ont disparu, et d'une double arcature surmontée d'un





Bas-reliefs du portail nord de Notre-Dame la Ronde.

gâble. Leur partie inférieure est décorée d'une draperie semblable à celle que nous avons rencontrée à l'intérieur de la nef et de petits compartiments en forme de losange avec feuillages.

Le second portail de l'ancienne église Notre-Dame la Ronde, surmonté d'un gâble, s'ouvre dans la seconde travée. Les contreforts qui l'encadrent offrent la même décoration que ceux du portail précédent. Le linteau étroit supporte un tympan à jour orné d'une rose à dix rayons. Les niches des contreforts se continuent sur les piédroits. Elles ont perdu leurs statues. A la partie inférieure des contreforts et des piédroits on retrouve encore le motif des draperies sculptées, mais au-dessus figure en outre une curieuse décoration qui se compose d'une part, à gauche, de compartiments en losange où apparaissent des animaux réels ou fantastiques, des personnages grotesques, un chasseur d'ours, etc., ensemble qui rappelle le plafond peint du XIIIe siècle du Musée de Metz et les soubassements de la Porte rouge à Notre-Dame de Paris. D'autre part, à droite, des bas-reliefs rectangulaires disposés sur deux rangées représentent des scènes de l'histoire de l'Invention de la Sainte Croix et de la vie de David, le martyre de saint Étienne, sainte Marguerite, etc. Ces sculptures paraissent dater de la seconde moitié du XIIIe siècle.

On remarquera enfin, entre les deux portails qui viennent d'être décrits, une petite porte murée dont le tympan est orné d'une rosace sous un arc tréflé. Elle est à rapprocher de celle qui se voit à la façade occidentale de l'église Saint-Eucaire à Metz.

Façade occidentale. — Le porche, élevé en même temps que le grand pignon de 1895 à 1903, s'ouvre par trois baies surmontées de gâbles, de pinacles et d'une galerie à jour qui cachent en partie la galerie inférieure du grand fenestrage de la façade. Les bas-reliefs du tympan

de la porte et des parois latérales du porche représentent le Jugement dernier, des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, la vie de saint Paul, de saint Étienne, etc. Les grandes statues figurent les apôtres, des prophètes et des saints. L'empereur Guillaume II s'est fait représenter sous les traits de Daniel.

Mobilier et monuments funéraires. — A gauche de la façade principale, en entrant, est placée une grande et magnifique cuve de porphyre de l'époque romaine que l'on a supposée provenir des anciens thermes de Metz. Elle a servi de fonts baptismaux. Dans la chapelle absidale dédiée à Saint-Livier, on conserve, d'une part, un siège de marbre, dit siège de saint Clément et qui paraît remonter à l'époque mérovingienne, d'autre part, une copie de la statuette de bronze représentant Charlemagne à cheval, possédée par le Musée Carnavalet à Paris et qui a fait partie avant la Révolution du trésor de la cathédrale. Cette statuette semble bien dater de l'époque carolingienne et non, comme on a voulu le démontrer, de la Renaissance. Le bas côté sud de la nef renfermait, près du transept, un Saint-Sépulcre médiocre de la première moitié du XVIe siècle provenant de l'église de Xivry-Circourt (Meurthe-et-Moselle) et qui a été relégué dans la crypte. A la dernière travée de la nef, du côté sud, est suspendu un petit orgue avec tribune à pans coupés décorée de têtes humaines en relief. On y lit la date de 1537. L'ancien grand orgue était placé au côté nord de la nef, à la travée de la tour du Chapitre. Nous signalerons encore le lutrin du chœur, en cuivre et en forme d'aigle, œuvre exécutée à Luxembourg par Nicolas Beaufort, en 1724, la petite chaire roulante, de style Louis XV, placée dans le bas côté sud de la nef, et enfin un confessionnal du XVIIIe siècle, dans le bas côté nord.

Il ne reste presque rien des nombreux monuments funé-

raires qui peuplaient jadis la cathédrale. Lors des travaux de réfection de la crypte en 1899, on a découvert, noyées dans un mur, trois belles statues couchées d'évêques du XIVe siècle ; la première est celle d'Adhémar de Monteil (1327-1361) qui fut enterré dans la chapelle des évêques, aujourd'hui du Saint-Sacrement, la seconde représente peut-être Thierry Bayer de Boppard (1365-1383), inhumé dans la même chapelle ; la troisième n'a pu être identifiée. Ces trois statues sont actuellement dans la crypte. Dans le bas côté nord de la nef, à droite de l'entrée de la sacristie basse, on a reconstitué, avec les fragments retrouvés à cette place, le monument de Pierre Perrat († 1400). On l'a orné sans aucune raison d'une Vierge du XVIe siècle. La chapelle de Givry, dans l'axe de l'abside, renferme le tombeau de marbre blanc d'Anne d'Escars, cardinal de Givry, évêque de Metz († 1612). Élevé en 1614, il a été restauré en 1911.

Parmi les épitaphes, nous citerons celles des évêques Adémar de Monteil et Thierry Bayer de Boppard dans la chapelle du Saint-Sacrement, d'Hermann de Munster, auteur de la grande rose († 1392), dans la première travée du bas côté nord de la nef, du ménestrel Collignon Cassamus († 1396), tout à côté, du chanoine Henri de Frontigney († 1404), près du portail nord ouvert à la troisième travée. Celle de Pierre Perrat, à gauche de la porte de la sacristie basse, est une reconstitution. Nous mentionnerons enfin la tombe du grand évêque patriote, Mgr Dupont des Loges, dans la chapelle Saint-Livier.

Peintures murales. — Elles ont été en partie restaurées à une époque récente. Dans le collatéral sud de la nef, on remarque, sur le mur, à gauche de la chapelle du Mont Carmel, l'Annonciation, le martyre de saint Barthélemy le Christ en croix (début du XIVe siècle) ; au cinquième pilier du vaisseau central, du même côté, sainte Dorothée

(XIVe siècle); au sixième, l'épitaphe, avec l'image de la Pietà, de Guirault Duguot, seigneur de la Motte, qui défendit la ville en 1552, la Vierge et sainte Catherine (XIVe siècle), l'épitaphe du chanoine Hennequin Arnould de Hettange († 1462), avec la scène du Christ couronné d'épines; au septième pilier, la Vierge tenant l'Enfant



Quatre-feuilles de la grande rose.

et le *Noli me tangere* (XIVe siècle), une figure de saint abbé, accompagnée d'une inscription presque entièrement effacée et portant la date de 1481. Du côté nord, on notera encore, au sixième pilier, un saint Paul (XIVe siècle) et au septième, une Annonciation et l'épitaphe du chanoine Jacques Poulain († 1379), avec son effigie et celle de sainte Marguerite.

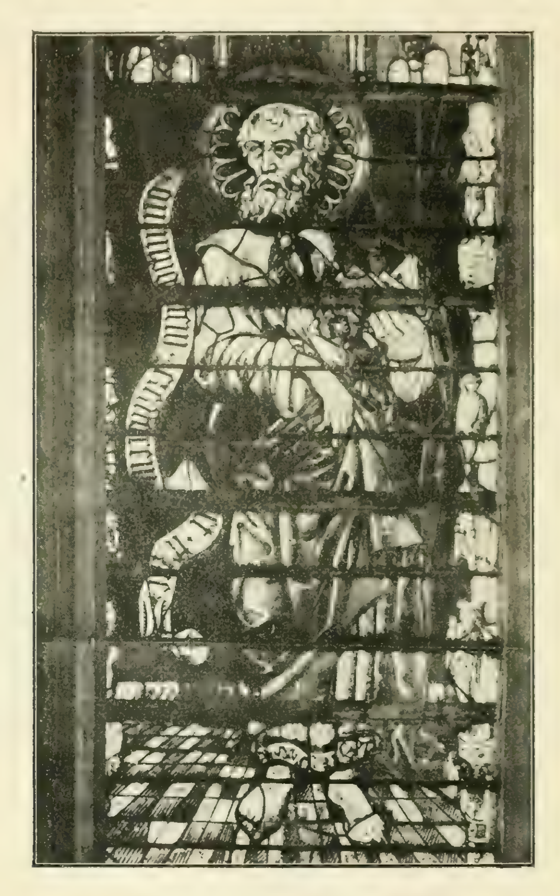
Vitraux. — La plupart des vitraux de la cathédrale sont de date assez récente et ne remontent qu'à la première moitié du XVIe siècle. Pour les époques antérieures, il n'a été conservé que des fragments des XIIIe et XIVe siècles, la grande rose de la façade occidentale, due à Hermann de Munster en Westphalie († 1392), artiste sur lequel nous n'avons malheureusement aucun renseignement, enfin les verrières du milieu du XVe siècle des trois premières fenêtres de la nef, au côté nord.



Grande rose. — Saint Jean.

Les auteurs de la plupart des vitraux des grandes fenêtres du transept et du chœur sont connus. Ce sont, d'une part, Thibauld de Lixheim, qui exécuta en 1504 les verrières du mur de fond du bras nord du transept, mais sur la vie et l'activité artistique duquel on ne sait rien; d'autre part, le célèbre Valentin Bousch, originaire de Strasbourg et mort à Metz en 1541. Ce dernier travailla aussi pour l'église Saint-Symphorien de Metz, aujourd'hui disparue, et celle de Sainte-Barbe, près Metz. L'église du prieuré de Flavigny-sur-Moselle conservait jadis des vitraux portant sa signature avec les dates de 1531 à 1533 et dont le plus remarquable représen-

tait le Déluge. V. Bousch laissa par testament au chapitre de la cathédrale tous ses dessins de vitraux pour les réparations à effectuer dans l'avenir. Les verrières de Saint-Étienne qui portent sa signature, dans le croisillon sud et dans le chœur, datent de 1521 à 1539 (1). On pourrait



Grande rose. — Saint Pierre.

(1) Je tiens à remercier M. l'abbé Foedit, prêtre-sacristain de la cathédrale de Metz, qui a bien voulu me donner de très précieux renseignements sur les vitraux de Saint-Etienne dont il poursuit l'étude depuis de longues années.

peut-être lui attribuer les vitraux des chapelles rayonnantes qui ne proviennent pas de l'église de Sainte-Barbe.

Grande rose. — Les vitraux exécutés à partir de 1384 par Hermann de Munster († 1392) et restaurés en 1909-1910 par C. de Bouché, de Munich, représentent le Christ en croix et seize anges avec des livres ou des instruments de musique. Les deux galeries renferment chacune huit figures de prophètes et d'apôtres qui tiennent des banderoles où on lit, pour les premiers, un verset pris dans leurs livres et pour les seconds un article du *Credo*. C'est une des façons courantes au moyen âge d'exprimer la concordance de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Vitraux de la nef. — Au nord, dans la première fenêtre, sont quatre figures de saints, du XVe siècle, en mauvais état. Dans la seconde verrière (1452), on voit saint Étienne et le donateur, le chanoine Hennequin Arnoult de Hettange († 1461), la Vierge, saint Pierre et saint Jean ; dans la troisième, offerte par le même personnage, sainte Catherine, sainte Apolline, sainte Barbe et sainte Marguerite.

Dans le bas côté nord, le premier vitrail, du XIVe siècle, représente des apôtres, le Christ, la Vierge et les rois de Juda. La septième baie, vitrée au XIIIe siècle, renferme l'Annonciation et un moine qui tient une grisaille. Il faut signaler en face, dans le bas côté sud, saint Paul et les martyres de saint Étienne et de saint Barthélemy, sur des panneaux de la même époque.

Vitraux du croisillon nord. — Dans la grande fenêtre du fond, les vitraux de style flamboyant qui portent la signature de Thibaud de Lixheim et la date de 1504 ont été restaurés en 1907-1910 par Geiges, de Fribourg. — Galerie inférieure : huit apôtres. — Galerie intermédiaire : sainte Agnès, sainte Marguerite, sainte Barbe, sainte Éli-

sabeth, sainte Apolline, sainte Odile, sainte Catherine, sainte Madeleine, avec les armoiries du cardinal Henri de Lorraine, évêque de Metz de 1484 à 1504. — Galerie supérieure : saint Antoine, saint Roch, un saint moine, saint Nicolas, saint Hubert, saint Michel, un saint moine avec un dragon, saint Laurent. — Au-dessus, dans les quadrilobes et les petites roses, le Couronnement de la Vierge, les évangélistes, des anges.

A l'ouest, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Benoît et un fondateur d'ordre ; saint Côme, saint Damien, un saint évêque, saint Martin.

A l'est, saint Clément, saint Nicolas, un saint évêque, un autre tenant un modèle d'église ; saint Christophe, sous lequel figure le donateur, Jacques Damange, vicaire général, qui a fait reconstruire en 1486 le bras nord du transept, et le martyre de saint Sébastien. Ces vitraux ont été attribués sans aucune preuve à Didier « le Woirier ». — Fenêtre inférieure, au-dessus de l'autel de l'Immaculée-Conception, restes de vitraux du début du XVIe siècle : vie de la Vierge, avec les armoiries du cardinal Henri de Lorraine († 1505).

Vitraux du croisillon sud. — La grande verrière du fond, exécutée, suivant une inscription, de 1521 à 1527 par Valentin Bousch, aux frais du chanoine Otton Savin, a été restaurée en 1906-1907 par Geiges, de Fribourg. Magnifique décoration de style Renaissance.

Galerie inférieure : sept saints évêques de Metz et Évrard Marlier, neveu d'Otton Savin, qui contribua aux frais de ces vitraux. — Galerie intermédiaire : sainte Barbe, sainte Catherine, la Vierge tenant l'enfant, sainte Anne, sainte Madeleine, sainte Hélène, sainte Apolline, sainte Marguerite. — Galerie supérieure : sept saints évêques de Metz et le chanoine Otton Savin. — Dans les quadrilobes, les quatre Pères de l'Église.

Arch. de l'Œuvre.

Gérard Marlier et son oncle Otton Savin.

A l'est, l'Annonciation, saint Didier et saint Jean l'évangéliste. Verrières données aussi par Otton Savin et exécutées par V. Bousch ; la seconde porte la date de 1528. — Dans la fenêtre inférieure, fragments de vitraux du XIIIe siècle : vie de saint Paul.

Vitraux du chœur. — Exécutés par V. Bousch dans le style de la Renaissance et restaurés en partie par C. de Bouché, ils sont datés de 1523 à 1539. Première fenêtre, à partir du côté nord : les évangélistes et le donateur, le chanoine Hugues Mathié. Au-dessus : la manne dans le désert, mort de Caïn, arche de Noé, tour de Babel et saint Hugues (1537-1538). — Seconde fenêtre : saint Étienne et le même donateur, saint Michel, saint Georges et saint Laurent. Au-dessus : David maîtrisant le lion, le serpent d'airain, sacre de David, la grappe de la Terre promise, l'Agneau divin (1539). — Troisième fenêtre : René II, duc de Lorraine de 1473 à 1508, et saint René, évêque d'Angers, Philippe de Gueldre, sa femme, et sainte Claire, abbesse. Au-dessous, le donateur, le chanoine Martin Pinguet, archidiacre de Vic (vers 1525). — Quatrième fenêtre, dans l'axe de l'abside : martyre de saint Étienne et le cardinal Jean de Lorraine, évêque de Metz de 1518 à 1550. — Cinquième fenêtre : Antoine de Bourbon, duc de Lorraine de 1508 à 1544, et saint Antoine, la duchesse Renée de Bourbon et saint René (1523). — Sixième fenêtre : saint Pierre, le Christ, le donateur, le chanoine Nicolas Richard († 1573) et saint Nicolas, saint Paul. Au-dessus : histoire d'Adam et Eve et le Saint-Esprit (1534). — Septième fenêtre : saint André, la Vierge et l'enfant, le donateur, le chanoine Jean This, trésorier de la cathédrale, et saint Jean-Baptiste. Au-dessus : histoire d'Adam et Eve, d'Abel et de Caïn (1536).

Les vitraux des chapelles rayonnantes, dont les dais

et les bordures sont du style de la Renaissance, ont été restaurés en partie par C. de Bouché. Au nord, dans la chapelle Saint-Joseph, les deux premiers vitraux à gauche proviennent de l'église de Sainte-Barbe, près Metz, fondée en 1516 par Claude Baudoche : trois femmes de cette famille agenouillées, avec un saint et une sainte ; François Baudoche († 1558), saint François, la fille de Claude Baudoche (?), sainte Claire ; l'Annonciation, un chanoine à genoux devant le Christ sortant du tombeau (1524). — Chapelle de Givry, dans l'axe de l'abside : saint Étienne, saint Paul ; au-dessous, un chanoine donateur agenouillé devant la Vierge tenant l'enfant (1522). — Chapelle Saint-Livier, au sud : un saint chevalier avec un faucon sur le poing, un saint évêque, au-dessous, le chanoine donateur et une sainte abbesse ; deux chevaliers agenouillés, un évêque, saint Pierre ; la Vierge et l'enfant, sainte Barbe. Les deux dernières verrières proviennent de l'église de Sainte-Barbe.

Cloches. — La tour de la Mutte, dont le nom vient du mot « ameuter », c'est-à-dire rassembler, convoquer, renferme la cloche dite « La Mutte » qui s'appela aussi « bancloche » et qui pèse 10.500 kilos avec le battant. Elle date de 1605 et a été fondue huit fois. Avant 1381, c'était la grosse cloche de l'église Saint-Eucaire qui servait de bourdon municipal. Dans la même tour a été placée aussi la « cloche du beffroi » qui se trouvait avant 1555 à l'église Saint-Thiébault. Nous mentionnerons encore deux cloches anciennes dans la tour du Chapitre, l'une, « Catherine », date de 1535, l'autre « Marie », de 1665 et pèse 7.800 kilos ; enfin dans la tourelle de l'horloge trois cloches du XIVe siècle, dont une de 1380.

Dépendances. — Parmi les dépendances de la cathédrale, il y a lieu de citer surtout, au nord du chœur, l'an-



Arch. de l'Œuvre.

Antoine de Bourbon, duc de Lorraine, et sa femme, Renée de Bourbon.

cienne sacristie de la fin du XVe siècle, avec une voûte en étoile ; elle sert maintenant de vestibule à la grande sacristie élevée en 1764-1765 par les soins du cardinal de Montmorency-Laval et dont les murs, couverts de belles boiseries, sont ornés de deux peintures du XVIIIe siècle représentant Jésus dans le temple et le Christ en croix. Elle renferme, en outre, le trésor de la cathédrale. Au dessous est la salle capitulaire. Contre le bras nord du transept a été élevé de 1760 à 1762 le vestiaire, qui communique avec la salle capitulaire. Enfin, au sud du chœur, se trouve l'ancienne « sacristie du Graouly » bâtie à la fin du XVe siècle et dite aujourd'hui sacristie de la maîtrise.

Trésor. — Le trésor de la cathédrale de Metz était autrefois d'une richesse incomparable, comme l'attestent



Manteau dit de Charlemagne.

les inventaires que nous en possédons depuis le XIIe siècle. A la suite de circonstances diverses et surtout au cours de la période révolutionnaire, il a été dépouillé de presque tout ce qu'il contenait de précieux. Les pièces qui méritent avant tout d'être citées aujourd'hui sont les suivantes : l'anneau d'or dit de saint Arnoul, avec intaille

en agathe (époque chrétienne primitive) ; le célèbre manteau dit de Charlemagne, en soie rouge rehaussée de fils d'or, d'origine byzantine (IXe ou Xe siècle) et qui est à rapprocher du suaire dit de saint Germain à Saint-Eusèbe d'Auxerre, — la bordure supérieure est une addition du XVIe siècle, — une crosse de la seconde moitié du XIIe siècle,



E. Prillot phot.

Crosse d'ivoire.

en ivoire, avec les figures des quatre fleuves du Paradis gravées sur cuivre au-dessus du nœud ; un petit autel portatif en agathe, du XIIe siècle, avec petites plaques d'argent gravées ou repoussées ; une belle crosse d'ivoire du début du XIVe siècle, dont la volute renferme le Christ en croix et la Vierge tenant l'enfant.

Le trésor contient encore un calice de la fin du XVe siècle, signé Housse, un calice émaillé et une monstrance du XVIIIe siècle avec les marques des ateliers d'Augsbourg, un grand crucifix d'ivoire du XVIIe siècle, les souliers dits de saint Chrodegand (742-766), des chasubles

du XVIIIe siècle dont celle du cardinal de Montmorency-Laval († 1790), etc. Mentionnons, pour terminer, deux curieux objets : d'une part, le « Gueulard », tête humaine en bois sculpté (XVe siècle), provenant des grandes orgues et dont la bouche s'ouvrait quand l'organiste touchait la note la plus basse du clavier ; d'autre part, le « Graouly », ou dragon de saint Clément, que l'on promenait tous les ans, jusqu'en 1786, à travers la ville, le jour de la procession des Rogations et dont Rabelais parle dans son *Pantagruel*. Le « graouly » actuel ne doit pas être antérieur au XVIIIe siècle.

Église Saint-Pierre de la Citadelle.

Histoire. — L'abbaye de religieuses bénédictines de Saint-Pierre-aux-Nonnains ou Saint-Pierre-en-Citadelle, « majus monasterium ou Haut-Moutier », a été fondée, suivant certains auteurs, vers 613 ou 620 par un certain duc Eleuthère qui aurait placé à sa tête, comme première abbesse, une de ses parentes nommée Waldrade. Elle est citée pour la première fois dans un diplôme de Charlemagne d'octobre 781, où elle est ainsi désignée : « monasterium superius Mettis civitate infra murum ad honorem sancti Petri constructum ».

Deux cents ans plus tard, les bâtiments étant dans un état de délabrement extrême, l'évêque Adalbéron en ordonna, vers 990, la reconstruction totale. Ce prélat fonda, en outre, tout à côté, comme dépendance et noviciat, l'abbaye de Sainte-Marie-en-Citadelle.

L'abbaye de Saint-Pierre, et notamment son église, souffrent d'assez graves dommages lors du siège de Metz par Charles-Quint en 1552. La construction de la citadelle (1556-1562) entraîna sa suppression ainsi que celle de Sainte-Marie. Les religieuses s'installèrent, non loin de la cathédrale, dans l'ancienne commanderie de Saint-

Antoine, rue des Piques actuelle. On ne conserva de l'antique monastère que l'église — dont le chœur, tout à fait en ruine, fut complètement démoli — et quelques bâtiments avoisinants sans intérêt qui servirent jusqu'à nos jours à des usages militaires. Des fouilles effectuées dans l'église en 1896-1897 ont donné lieu à des découvertes importantes et permis de déterminer assez exactement les dates des différentes parties de l'édifice.

Description. — La nef, qui seule est restée debout, mesurait primitivement 36 mètres de longueur sur 21 de largeur. Son tracé est irrégulier, car les murs ne se coupent pas à angle droit. Ces murs, qui remontent au VIIe siècle, sont formés de petits moellons coupés de cinq en cinq assises par un double rang de briques. Certaines de ces briques proviennent d'une fabrique importante qui était en pleine activité dans la région au IVe siècle et portent le nom d'un certain Adjutex dont on a retrouvé la signature jusqu'à Trèves, au palais impérial. On a donc utilisé au VIIe siècle des matériaux plus anciens.

Cette nef, qui comprenait à l'origine cinq travées, avec bas côtés simples, était couverte d'un plafond de bois. Il ne subsiste aucun vestige des piliers qui la supportaient. Sur les faces nord et sud, on remarquera, vers l'extrémité orientale du bas côté, une porte aussi ancienne que les murs et dont l'archivolte est formée de briques et de pierres alternant entre elles. Une autre porte de même époque, à l'extrémité est du bas côté méridional, devait donner accès à une sacristie. Enfin des fenêtres très étroites — il en subsiste deux murées au nord — étaient percées dans les murs des collatéraux. Le sol primitif, en béton de brique, a été surélevé de 0 m. 95 lorsqu'on modifia l'église au XVe siècle. Quant au chœur, on n'en a pas retrouvé les fondations. On a supposé qu'il pouvait être de plan carré.

C'est vraisemblablement vers 990, quand Adalbéron restaura le monastère, que furent élevés les piliers rectangulaires et les grandes arcades que l'on voit encore actuel-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Panneau de chancel.

lement. L'intérieur des piliers est formé de matériaux provenant de constructions antérieures. On a découvert à leur base, en 1896-1897, des restes d'un magnifique chancel en pierre sculptée de l'époque mérovingienne, qui rappelle celui de Saint-Clément à Rome. Ces précieux

fragments sont conservés au musée de la ville. Nous en parlerons plus loin.

Les grandes arcades reposent seulement sur des tailloirs sans aucun ornement. Les piliers présentent vers les



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Panneau de chancel.

bas côtés une saillie qui correspondait à un arc-diaphragme retombant sur un corbeau. Cette seconde église avait, comme la première, un plafond de bois. L'intérieur était fort simple et n'offrait aucune décoration.

Peu après cette reconstruction partielle, on aménagea,

au début de l'époque romane, dans la première travée de la nef, un narthex qui était surmonté d'une tribune et dont il ne subsiste que le côté oriental. Ce narthex communiquait au rez-de-chaussée, d'une part, sur le vaisseau central, par deux arcades retombant au milieu sur un pilier carré, d'autre part, sur les bas côtés, par une seule arcade. La tribune s'ouvrait sur le vaisseau central par quatre baies en plein-cintre retombant sur trois colonnettes isolées. Ces dernières, surmontées de chapiteaux de faible hauteur ou même de simples tailloirs, sont en partie murées sur la face qui a été conservée. Dans les arcs des baies de la tribune la brique alterne avec la pierre, mais d'une façon irrégulière. Au-dessus s'élevait sans doute un arc de décharge.

Le narthex ne dura pas très longtemps, car à l'époque romane même il fut supprimé. Sa face orientale fut alors entièrement murée et forma le mur extérieur de l'édifice. La nef fut ainsi réduite d'une travée. C'est alors qu'on perça au rez-de-chaussée, près du pilier carré primitivement isolé, une porte en plein-cintre et à l'étage de la tribune, dans chacune des deux baies du milieu, deux petites fenêtres.

A la fin du xve siècle, l'église reçut encore une modification. On accola aux piliers de la nef, sur les faces nord et sud, des colonnettes destinées à recevoir la retombée de voûtes d'ogives et de doubleaux, mais les collatéraux furent seuls voûtés, semble-t-il. Les voûtes du bas côté nord ont disparu. Les colonnettes elles-mêmes ont été très mutilées.

Dans le mur nord, à l'extérieur, est encastré un fragment d'inscription funéraire mentionnant un certain Thierry Drowin, chanoine et prévôt de l'abbaye, qui fit voûter (?) l'église et mourut un peu après 1480. Deux fenêtres de cette époque se voient au fond du collatéral nord et au mur sud. On notera enfin que le bas côté sud

E. Chauliat del.

Façade de Saint-Pierre de la Citadelle.

est séparé du vaisseau central par un mur qui a dû être élevé vers 1552.

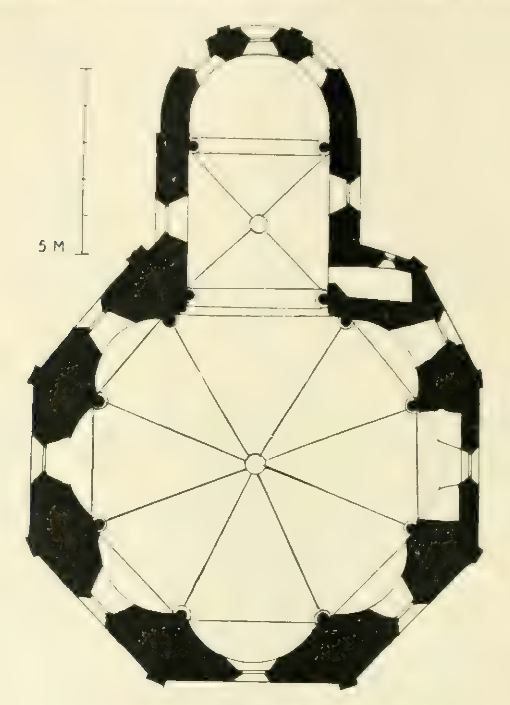
L'église était autrefois entièrement peinte. On voyait encore au milieu du siècle dernier les traces d'une décoration florale. D'autre part, les fouilles de 1896-1897 ont mis à jour des restes d'un beau pavage du XIIIe siècle, composé de carreaux de terre incrustée, sur lesquels se détachent des figures de personnages, de cavaliers et d'animaux. Ces fragments ont été déposés au musée de la ville.

Il existait au nord de l'église un cloître construit à la fin du XVe siècle dont il ne reste qu'une rangée de piliers alternativement forts et faibles, reliés par des linteaux. Cette disposition est exceptionnelle à cette époque.

Chapelle des Templiers.

Histoire. — D'après l'*Histoire générale de Metz* par les Bénédictins, les chevaliers du Temple se sont établis dans cette ville en 1133. Ils reçurent d'abord l'hospitalité de l'abbesse de Sainte-Glossinde qui leur céda une chapelle et un petit terrain dans la rue des Augustins actuelle. A une époque indéterminée, au plus tard à la fin du XIIe siècle, semble-t-il, ils s'établirent dans le quartier qui devait être occupé plus tard par la citadelle. C'est à ce moment que fut édifiée la chapelle que nous allons décrire. Lorsque l'ordre du Temple fut supprimé en 1312, les biens des Templiers de Metz furent partagés entre deux autres maisons d'Hospitaliers de la ville, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et ceux de l'ordre teutonique. Quand le maréchal de Vieilleville fit entreprendre en 1556 la construction de la citadelle, dont il ne reste plus trace aujourd'hui, les bâtiments de l'ancienne commanderie du Temple furent abattus, comme tout le quartier où ils se trouvaient englobés. On ne laissa subsister que

la chapelle et un petit édifice situé à peu de distance, dénommé salle capitulaire et qui a été démoli à son tour en 1904. L'église Saint-Pierre, tout à fait voisine de la chapelle, fut, nous l'avons vu, également épargnée. La chapelle des Templiers fut utilisée depuis le XVIe siècle

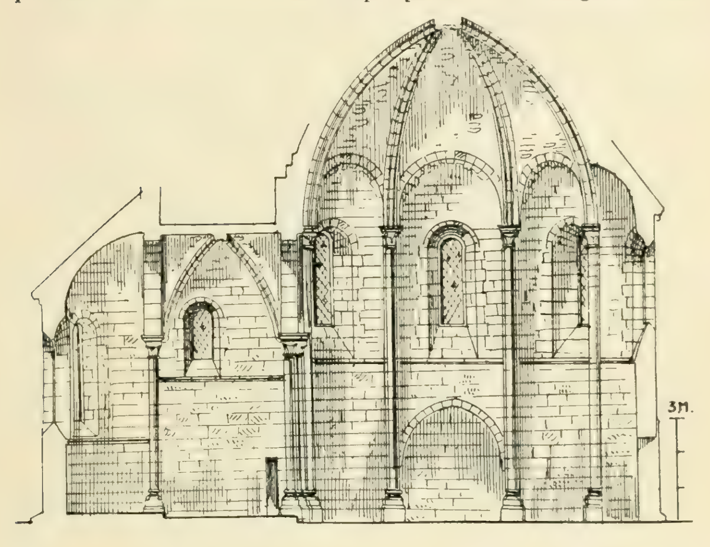


Plan de la chapelle.

à des usages militaires ; elle servit notamment de magasin à poudre et de station de télégraphie sans fil. Restaurée en 1864, elle est décorée de peintures et de vitraux modernes.

Description. — La chapelle des Templiers est un spécimen assez rare aujourd'hui des édifices de ce genre et

de plus, c'est le seul spécimen d'église en rotonde subsistant sur le sol lorrain. Son plan est un octogone, qui n'est pas tout à fait régulier, avec un chœur carré et une abside. Il offre la plus grande analogie avec celui de la chapelle des Templiers de Laon, élevée vers 1140, mais dont le porche est une addition. Sept pans de l'octogone sont



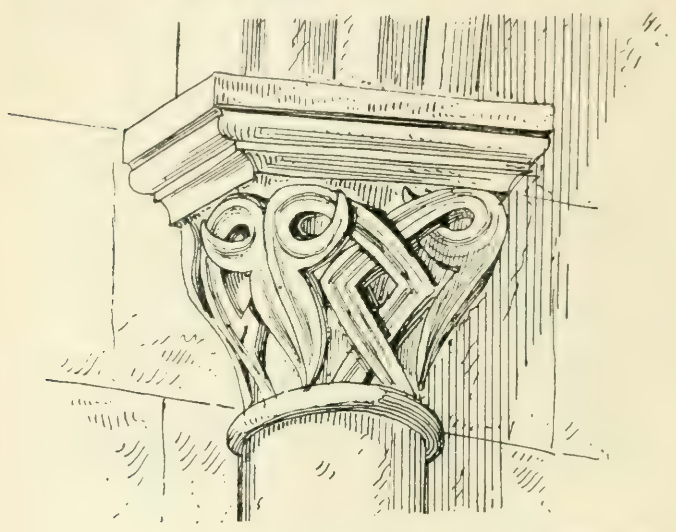
E. Chauliat del.

Coupe de la chapelle.

évidés en niches peu profondes, non apparentes au dehors. Cette particularité accuse une influence germanique. On la retrouve, par exemple, à Cologne — rotonde de Saint-Géréon et transept des Saints-Apôtres — et à Heisterbach, dans le déambulatoire et les bas côtés. Chaque côté de l'octogone est percé d'une fenêtre en plein-cintre très étroite et très ébrasée vers l'intérieur. Sous les fenêtres on remarque la présence d'un bandeau mouluré. L'octogone est couvert, comme à Laon, par huit branches d'ogives qui rayonnent autour d'une clef de voûte ornée

d'une colombe. Ces nervures, dont les deux tores sont séparés par une arête, retombent sur des colonnettes engagées.

Le chœur, beaucoup moins élevé que la rotonde, est encadré par un arc doubleau en tiers-point à ressaut qui retombe sur des colonnes engagées. Il est couvert d'une voûte d'ogives dont la clef est sculptée d'une figure



E. Chauliat del.

Chapiteau de la chapelle.

de l'Agneau tenant une croix. Les branches d'ogives retombent sur les murs en pénétration. Au nord et au sud s'ouvre une fenêtre en plein-cintre. Un arc doubleau qui repose sur deux colonnettes précède l'abside voûtée en cul-de-four et éclairée par trois baies.

Les chapiteaux de tout l'édifice, à tailloir carré, sont tantôt nus, tantôt décorés de feuilles d'eau plates ou recourbées, de fleurs de lis renversées aux pétales très aiguës, combinées avec des chevrons qui se croisent, motif qu'on rencontre dans certaines églises de Lorraine et d'Al-

sace. Par ses caractères architectoniques et la décoration de ses chapiteaux, la chapelle des Templiers paraît dater du dernier quart du XIIe siècle.

Une sacristie, de très petite dimension, avec deux fenêtres, a été aménagée dans l'épaisseur du mur, à l'angle sud-ouest du chœur. D'autre part, la seconde niche de l'octogone, à droite en entrant, a été transformée en chapelle, sans doute au XIVe siècle. On y voit une piscine portée sur deux colonnettes, et sur le côté ouest, un enfeu qui devait abriter un tombeau.

La chapelle était dès l'origine entièrement peinte ; la décoration actuelle est due au peintre Hermann Schaper. Dans la seconde niche transformée en chapelle, on voit des traces de peintures du début du XIVe siècle : la Vierge montrant à un personnage agenouillé le Christ en croix, un évêque et le martyre de plusieurs saints.

A l'extérieur, l'édifice est d'un aspect fort simple. Chaque angle est garni d'un contrefort de très faible épaisseur. La toiture de l'octogone qui repose sur une corniche à modillons est en ardoise et date de 1882. L'abside est couverte d'une toiture de pierre en demi-cône. L'entrée, de petite dimension, est surmontée d'un tympan sur lequel se détache la croix des Templiers. La présence d'un arc au-dessus de cette porte révèle l'addition d'un porche à une époque assez tardive. A gauche de cette entrée se trouvent deux enfeux, en forme d'arcades tréflées, de la première moitié du XIIIe siècle, avec traces de peintures et des fragments d'inscriptions peintes des XVe et XVIe siècles.

*
* *

A peu de distance de cette chapelle se trouvait autrefois un petit édifice de la première moitié du XIIIe siècle dénommé tantôt salle capitulaire, tantôt réfectoire des Templiers. Il a été démoli en 1904. Composé de deux nefs

à plafond de bois, supportées par des colonnes de pierre à chapiteaux ornés de crochets, il présentait sur la poutre maîtresse et les solives du plafond ainsi que sur les murs des peintures qui offraient un certain intérêt. On y voyait d'une part, des animaux, des rinceaux, des quatre-feuilles, etc., d'autre part, des chevaliers se chargeant la lance en avant, des saints sous des arcatures, l'Annonciation, etc. Ces peintures, que Viollet-le-Duc a décrites dans son *Dictionnaire d'architecture*, remontaient au XIIIe siècle peu avancé. Il existe au musée de la ville quelques fragments des peintures murales et des solives du plafond.

Église Saint-Vincent.

Histoire. — L'abbaye bénédictine de Saint-Vincent a été fondée en 968 par Thierry Ier, évêque de Metz, qui y fut enterré en 984. L'église actuelle, située place Saint-Vincent, a été commencée en 1248 par l'abbé Warin, mort en 1251 et qui, suivant le nécrologe de l'abbaye, en aurait fait élever la plus grande partie. Elle fut consacrée en 1376 par l'évêque Thierry de Boppard. Un incendie qui éclata en 1395 détruisit les parties hautes des deux clochers de l'abside et de la tour occidentale ainsi que les cloches. L'abbé Nicole de Gournay, mort en 1452, fit remplacer ces dernières, voûter le cloître et effectuer des réparations au « hault clochier », c'est-à-dire à la tour de la façade principale. Un autre incendie, en 1705, endommagea fortement les bâtiments monastiques et notamment la tour de l'ouest qui fut frappée quelques années plus tard par la foudre (1710). Elle fut dans la suite démolie et on éleva à sa place, de 1754 à 1756, les deux premières travées de la nef, sur le même modèle que celles du XIIIe siècle, puis de 1768 à 1786 une façade monumentale, imitée de celle de Saint-Gervais de Paris et au revers de laquelle on édifia une tribune d'orgue. Les travaux

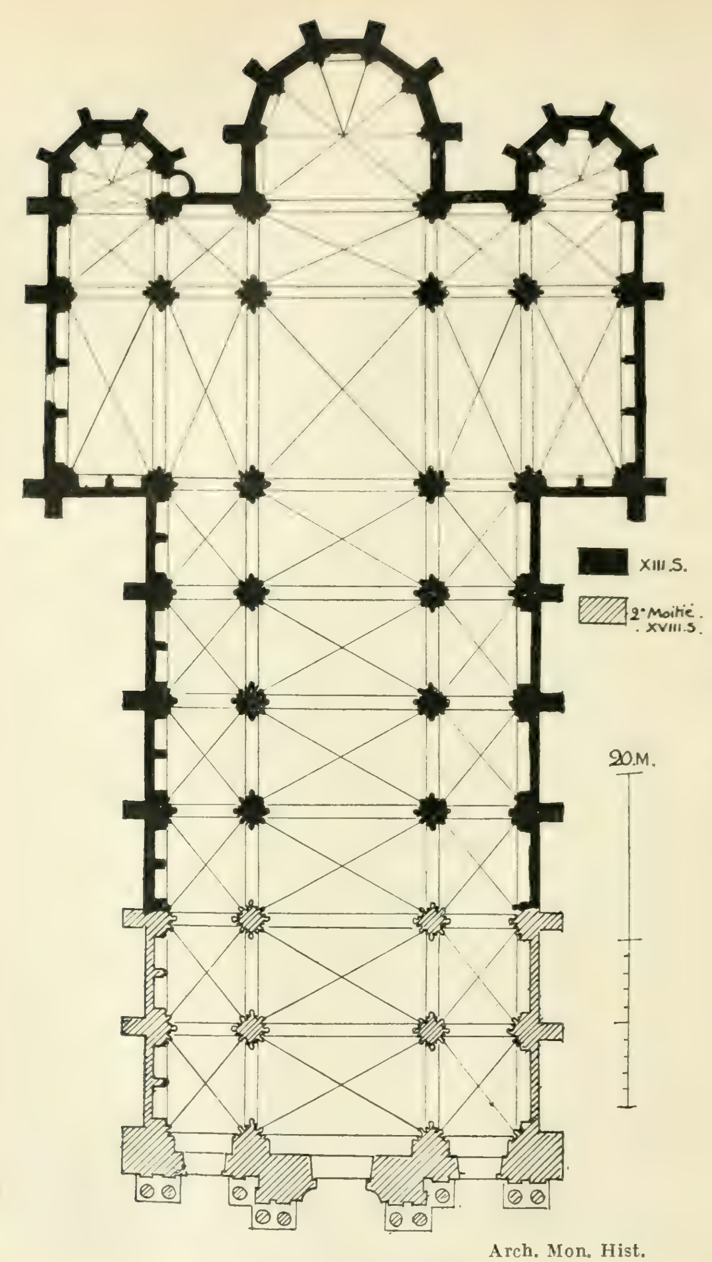
furent conduits par les architectes Barlet, Louis et Lhuillier. A la même époque, les bâtiments de l'abbaye furent reconstruits. L'église devint paroissiale à la Révolution ; le monastère fut transformé en caserne, puis en lycée, en 1804, et de nos jours en école communale.

L'église a été restaurée à partir de 1866 ; elle a été décorée, en 1850, 1868 et 1886, de vitraux sortis des ateliers Maréchal et Champigneulle, père et fils. La façade reçut en 1900 des statues et des bas-reliefs.

Intérieur. — L'édifice, de proportions très harmonieuses, d'une grande légèreté et d'une extrême sobriété dans ses lignes, comprend une nef de six travées, flanquée de bas côtés simples, un transept avec bas côté à l'est, un chœur d'une seule travée et une abside à sept pans. Une chapelle à cinq pans s'ouvre de chaque côté sur la travée du bas côté du transept la plus éloignée du chœur. Au nord et au sud du sanctuaire s'élève une tour dont le premier étage forme une tribune.

Les voûtes d'ogives et les doubleaux de la nef se distinguent par le filet en saillie sur leur tore central. Les piliers, cantonnés de seize colonnettes dont les chapiteaux sont décorés de feuillages, soutiennent de grandes arcades en tiers-point moulurées. Au niveau de l'appui des fenêtres, dont le meneau central est surmonté d'une petite rose, règne une coursière qui passe dans l'épaisseur du mur, comme en Bourgogne, et qui est soulignée par un cordon de feuillages.

Les bas côtés, voûtés d'ogives, sont garnis d'une série d'arcatures. Au nord, il y en a deux en tiers-point assez profondes, dans chaque travée. Au sud, il n'y en a qu'une, en plein-cintre et de tracé très surbaissé, comme à la cathédrale de Nicosie, dans l'île de Chypre, qui est un édifice champenois, et à Sainte-Gudule de Bruxelles. Les chapiteaux de ces arcatures, à tailloirs ronds, comme



Arch. Mon. Hist.

Plan de Saint-Vincent.

en Bourgogne et en Champagne, sont ornés d'un ou deux rangs de feuillages, ou quelquefois d'oiseaux et de bêtes fantastiques. Les fenêtres des bas côtés sont semblables à celles de la nef et s'ouvrent au niveau d'un passage champenois qui fait tout le tour de l'église. Celles du côté sud ont été bouchées au XVIIIe siècle. Les colonnettes de ces fenêtres ont des tailloirs ronds, comme en Champagne. On voit donc que l'influence du style gothique de cette province se fait sentir à Saint-Vincent, comme à la cathédrale de Metz.

Le transept présente les dispositions essentielles suivantes : les murs de fond sont décorés sur le soubassement de trois arcatures très larges et presque en plein-cintre, à moulures multiples. Au-dessus règne un bandeau mouluré ; les fenêtres, d'un modèle très élégant et formées de deux grandes lancettes géminées, occupent tout le reste de la surface du mur. Les deux travées ouest offrent à chaque bras des différences sensibles. Celle qui correspond au bas côté de la nef est semblable aux travées du vaisseau central, tandis qu'à la seconde le bandeau de feuillage est remplacé par un bandeau mouluré placé plus haut, ce qui diminue la hauteur de la fenêtre percée au-dessus. D'autre part, le passage supérieur est interrompu à la rencontre du mur du fond. Une double arcature en tiers-point, semblable à celles du bas côté nord de la nef, décore le soubassement du mur de la travée la plus rapprochée de la face nord ou sud du transept. A l'est, le mur sous la tribune des tours est orné d'une seule arcature très moulurée, dont les chapiteaux ont un tailloir rond. Les grandes arcades du bas côté du transept, plus élevées que celles de la nef, sont surmontées, comme dans la nef, d'un bandeau de feuillages. Les tribunes des tours atteignent le niveau de la voûte centrale et s'ouvrent par de grandes arcades. Elles accusent une influence de l'école germanique et rappellent celles qui

existent au-dessus des bras du transept à la collégiale d'Épinal et des absidioles à la cathédrale de Toul. Les deux chapelles ont une arcature inférieure dans chaque pan coupé. Celle du sud renferme derrière l'autel une niche en plein-cintre destinée à l'exposition d'une châsse.

L'abside à sept pans, dont les huit branches d'ogives rayonnent autour d'une clef centrale, est éclairée par de hautes fenêtres en lancette divisées par un meneau. Sous leur appui, des arcatures en tiers-point retombent sur des colonnettes.

Saint-Vincent n'a conservé aucune pièce de son ancien mobilier, excepté la jolie tribune d'orgue en pierre sculptée de style Louis XV, au revers de la façade. L'orgue a été installé en 1900. Les vitraux actuels sont tous modernes. Ceux du moyen âge furent détruits successivement par des ouragans ou des incendies. En 1872, la chapelle Sainte-Lucie, lieu de pèlerinage très fréquenté, a été revêtue de peintures dues à l'artiste messin Hussenot. On y conserve, dans une effigie en cire, les reliques de la sainte, rapportées d'Italie au xe siècle par l'évêque Thierry Ier.

Extérieur. — A l'extérieur, le monument est d'aspect très simple. La nef est épaulée par des arcs-boutants doubles. Une corniche de feuillage court sous le toit, tout le long de l'édifice. Les pignons du transept sont accusés par un bandeau de feuillage ; de même les fenêtres sont encadrées, jusqu'à mi-hauteur, d'un cordon de feuillage, comme celles des bas côtés de la cathédrale. On remarque au transept et à l'abside de curieuses gargouilles. Les clochers qui flanquent le chœur, suivant la tradition de l'école germanique, comprennent quatre étages : le rez-de-chaussée, l'étage de la tribune et les deux étages supérieurs qui s'ouvrent sur chaque face par deux arcades géminées retombant sur de minces et élégantes



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef de Saint-Vincent de Metz.

colonnettes. La toiture repose sur une corniche à feuillage supportée aux angles par de petites colonnettes.

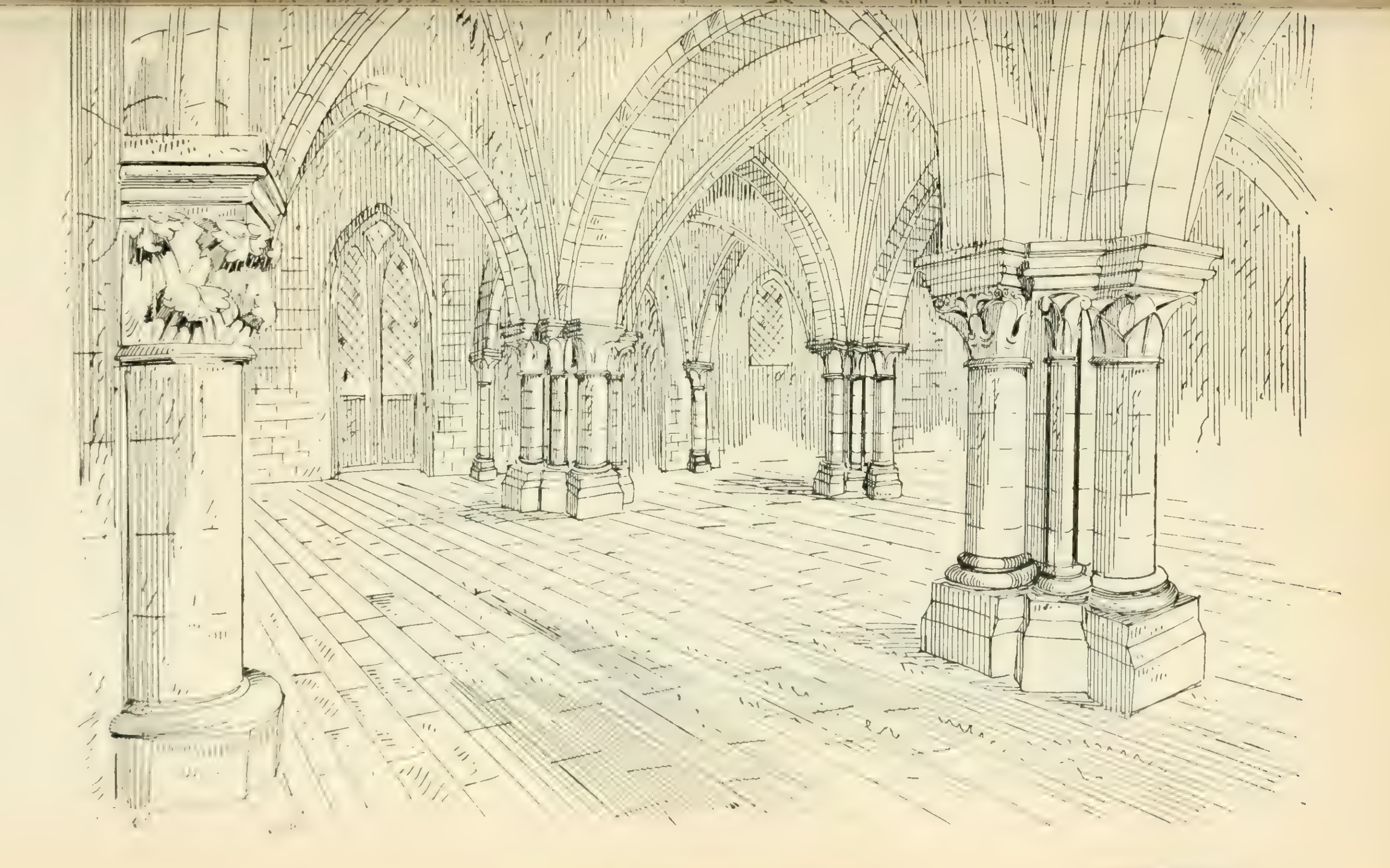
La façade, qui est un simple placage non en harmonie avec l'édifice, ressemble beaucoup, nous l'avons dit, à celle de Saint-Gervais de Paris. Elle comporte trois ordres d'architecture. Les statues de saint Vincent et de sainte Lucie, ainsi que les bas-reliefs représentant leur martyre, sont modernes, mais les anciennes portes en bois sculpté ont été conservées.

Église Saint-Martin.

Histoire. — Primitivement cette église s'appelait « Sanctus Martinus in curtis » pour la distinguer de l'abbaye du même nom édifiée au pied du Mont Saint-Quentin. Elle se trouvait, comme l'indique son ancienne dénomination, au milieu de jardins. Construite en partie sur le mur romain de la fin du IIIe siècle, elle est citée en 1212 dans un acte par lequel Frédéric II la place sous le patronage de l'hôpital Saint-Nicolas. La nef paraît avoir été commencée tout au début du XIIIe siècle. C'est à cette époque en effet que doit remonter le narthex qui supporte la tribune. On aurait élevé un peu plus tard les travées de la nef et la tribune. Le transept, le chœur, la sacristie et un petit bâtiment sur la rue des Huilliers ne datent que des premières années du XVIe siècle. Sur les murs ouest des deux bras du transept on lit, à l'intérieur, les dates de 1506 et 1509. Le bras sud du transept formait la chapelle des Baudoche, dédiée à saint Nicolas. Ceux-ci pouvaient y parvenir de leur hôtel situé en face de l'église par une galerie aménagée au-dessus de la rue. Dans le troisième quart du XVe siècle, on édifia sur le bas côté nord de la nef deux chapelles, dont celle attenant au transept a été fondée par Catherine de Gournay, veuve du chevalier Ponce Baudoche, et consacrée en 1467. Le mur qui sépa-

rait les deux chapelles a été abattu au XIXe siècle. La tour de la façade occidentale fut élevée en même temps que le chœur, mais en 1565, au moment où l'on construisait la citadelle, elle fut rasée jusqu'à la hauteur des voûtes pour des raisons d'ordre militaire. Elle fut surélevée, telle qu'on la voit aujourd'hui, en 1887, par l'architecte Wahn. En 1878, on restaura et reconstruisit en grande partie le chœur et le transept. Le bras sud du transept a été raccourci en 1817, lors du percement de la rue Lasalle. Enfin le second bas côté nord de la nef et la chapelle des fonts baptismaux à son extrémité ouest sont modernes.

Intérieur. — La nef, de sept travées, flanquée de bas côtés simples, présente une particularité fort intéressante. Les deux premières travées sont occupées sur toute la largeur de l'édifice par un narthex assez bas qui supporte une tribune. On retrouve ce détail de construction dans les églises Saint-Étienne de Corbie (1160-1180) et Saint-Genès de Flavigny (XIIIe siècle). La première travée est irrégulière et diminue de largeur du sud au nord. Ce narthex, voûté d'ogives, est soutenu par quatre piliers carrés isolés, cantonnés de six ou huit colonnettes engagées dont les chapiteaux, en général à feuilles plates et pointues, rappellent ceux de la nef de Saint-Pierre de Montmartre (XIIe siècle). Les tailloirs sont carrés et très moulurés. Cette partie de l'édifice date du commencement du XIIIe siècle. Les voûtes d'ogives et les doubleaux de la tribune, qui présente le même plan que le rez-de-chaussée, retombent d'une part, à la partie centrale sur deux colonnes à chapiteaux ornés de crochets et surmontés de tailloirs octogones, d'autre part, le long des murs, sur des colonnettes engagées ou des pilastres dont les chapiteaux sont garnis de feuillages découpés. Au-dessus de chacune des arcades faisant commu-



E. Chauliat del.

Narthex de Saint-Martin de Metz

niquer le vaisseau central de la tribune avec ses bas côtés, on remarque une arcade aveugle, en plein-cintre, divisée en deux plus petites. Les murs qui ferment les bas côtés, à



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef de Saint-Martin.

l'est, présentent un grand arc formeret en plein-cintre également, au-dessous duquel ont été percées plusieurs ouvertures dont une, beaucoup plus grande que les autres, est en anse de panier. Par son style, la tribune de Saint-Martin paraît un peu plus récente que le narthex.

Les cinq autres travées de la nef sont de proportions très heureuses. Les grandes arcades, en tiers-point et de profil rectangulaire, sont supportées par des colonnes dont les chapiteaux, presque tous à crochets, sont surmontés de tailloirs octogones où s'appuient trois colonnettes qui soutiennent les ogives et les doubleaux. Au-dessus des grandes arcades règne un faux triforium, comme à Longpont (Aisne). Il se compose à chaque travée de trois arcades en tiers-point moulurées à double rouleau, avec chapiteaux à crochets. Au nord, les bases de ses colonnettes reposent çà et là sur des consoles, détail qui accuse une époque un peu avancée du XIIIe siècle. Les fenêtres hautes, en tiers-point, très petites et d'un modèle fort simple, sont à deux lancettes. Séparées du triforium par un bandeau mouluré, elles ne présentent aucune mouluration et rappellent celles de Notre-Dame-en-Vaux à Châlons-sur-Marne. Les voûtes d'ogives de la nef sont plus élevées d'un mètre que celles de la tribune. Le bas côté sud a conservé ses anciennes fenêtres en plein-cintre, ébrasées vers l'intérieur et l'extérieur ; d'autre part, on remarque dans le premier bas côté nord des colonnes engagées avec chapiteaux à feuilles plates semblables à ceux du narthex. La partie inférieure de la tour occidentale renferme une salle assez basse voûtée d'ogives.

La chapelle de Catherine de Gournay, qui s'ouvre sur le bas côté nord, a, comme la chapelle voisine, une voûte en étoile. Sur cette voûte sont figurées les armes des de Gournay et des familles Louve, Renguillon, Papperel et Baral, dont certains membres furent enterrés dans l'église.

Les piliers du carré du transept sont de grosses colonnes sans chapiteaux où viennent pénétrer les nervures des voûtes. Les deux bras sont éclairés au nord, au sud et à l'est par de larges et hautes fenêtres. A l'ouest, le mur

a été percé de quatre petites baies, en partie murées, et d'une rose à seize rayons. Dans le bras sud, une des fenêtres et la rose ont été supprimées, lors du raccourcissement du transept en 1817.

L'abside, bâtie, suivant certains auteurs, sur une tour ronde de l'enceinte romaine, est à cinq pans et éclairée par de hautes fenêtres à deux lancettes ; son soubassement est orné d'une série d'arcatures flamboyantes, mais toute cette décoration a été presque entièrement refaite.

La sacristie, construite au début du XVIe siècle contre le croisillon nord du transept, est une grande salle à deux travées de grandeur inégale, voûtées en étoile et éclairées par des fenêtres à deux ou trois lancettes.

Extérieur. — L'extérieur du monument, qui offre peu d'intérêt a été très remanié et défiguré. Les contreforts de l'abside sont terminés par des gargouilles en forme d'animaux. Sur la première travée de la nef au sud s'ouvre un portail du XIIIe siècle, flanqué de chaque côté d'un groupe de trois colonnettes annelées, avec chapiteaux à crochets, et de deux colonnettes plus fortes, aux angles. Au-dessus s'ouvre une niche du XVe siècle, en anse de panier, surmontée d'un fronton et qui renferme une statue de saint Martin à cheval partageant son manteau. A droite de ce portail, on reconnaît un reste du mur d'enceinte romain.

Mobilier et vitraux. — La décoration intérieure de Saint-Martin comprend tout d'abord, dans le bras nord du transept, au mur septentrional, une série d'arcatures en plein-cintre ou tréflées, avec les armes des de Heu et des Baudoche. Ce sont les restes d'un monument funéraire du XIVe siècle, muré en 1726 et découvert en 1850. On lit au-dessous l'épitaphe de Jeanne de Heu, femme

de Jean Baudoche, maître-échevin de Metz en 1346. Elles sont accompagnées de deux sculptures de la même époque représentant, à droite, un tabernacle avec rideau, figuration très rare de l'Incarnation, à gauche, la Vierge donnant le sein à l'enfant. Au-dessous du tabernacle est l'épitaphe de Ponce de Gournay, maître-échevin († 1435). Plus haut, des peintures murales, très restaurées, du début du XVIe siècle, figurent la Visitation, l'Annonciation et la Présentation de la Vierge au Temple.

Dans la même partie de l'édifice sont des vitraux de la fin du XVe siècle ou du début du XVIe. Ceux de la fenêtre nord, qu'on a dit à tort provenir de la chapelle de Catherine de Gournay, représentent l'Assomption, — il faut noter que la Vierge est nue. — la Vierge montant les degrés du temple, son mariage, la Visitation. Au-dessous sont figurés des donateurs, sans doute membres des familles de Gournay et Baudoche. A la même série appartient un vitrail de l'Annonciation, placé dans la chapelle des fonts baptismaux. Dans la fenêtre orientale du même bras du transept, un grand vitrail de la même époque retrace les principales scènes de la Passion. Enfin à la fenêtre méridionale du bras sud, on remarque quatre figures de saints ; on y reconnaît saint Nicolas et saint Jean l'évangéliste (XVIe siècle). Les vitraux du chœur sont modernes et sortent des ateliers Maréchal et Champigneulle, de Bar-le-Duc.

L'église conserve encore dans la tribune au-dessus du narthex un joli buffet d'orgue de style Louis XV et daté de 1773. Plusieurs épitaphes se rapportant à des membres des familles de Gournay et Renguillon se trouvent dans la chapelle de Catherine de Gournay.

Église Saint-Eucaire.

Histoire. — La première mention d'une église dédiée à saint Eucaire, premier évêque de Trèves au IIIe siècle,

date de 944. La tour qui s'élève sur le chœur et la crypte, transformée en calorifère, remontent à la seconde moitié du XIIe siècle. On peut attribuer au XIVe siècle les travées de la nef et des bas côtés dont les voûtes d'ogives ne sont pas antérieures au XVe siècle et portent les armes de la famille d'Esch sur leurs clefs. En 1424, Nicole Grongnat, maître-échevin de Metz, fit élever contre le bas côté nord la chapelle d'Esch pour y enterrer sa femme Perrette d'Esch. Voûtée par les soins de l'échevin Jacques d'Esch, mort en 1499, cette chapelle devint en 1552 le siège de la confrérie de saint Blaise, dont le chef y fut déposé. En 1442, Thierry de Sierck, élève de Pierre Perrat, architecte de la cathédrale, commença la chapelle Saint-Nicolas qui forme le bras sud du transept. L'autre bras fut bâti en 1447 par son frère Jacomin Thierry.

En 1474, Claus de Ranconval, parent de Henri de Ranconval, architecte de la porte des Allemands, et de Hannes de Ranconval qui éleva l'étage supérieur de la tour de la Mutte, fut chargé d'exécuter « deux portals et autres ouvrages, l'un tout neuf, à la partie vers le Tillet, l'autre vers la rue Mabille ». Cet architecte a élevé aussi en 1475-1476, près de la cathédrale, la chapelle des Lorrains ou de la Victoire, détruite au XVIIIe siècle. Le portail « vers le Tillet », qui se trouvait à la seconde travée de la nef au sud, a été muré en 1828. Le portail « vers la rue Mabille » est celui de la façade, mais il a été seulement remanié par Claus de Ranconval, car il remonte au XIIIe siècle. La chapelle Saint-Joseph, dans le bas côté sud, est l'œuvre du même architecte. Le chevet fut rebâti vers 1500; ses verrières du XIXe siècle sortent des ateliers de Maréchal et Champigneulle.

Intérieur. — La nef du XIVe siècle, qui ne comporte que trois travées, n'est pas de proportions heureuses. Les

grandes arcades en tiers-point, larges et peu élevées, reposent sur des colonnes trapues, dont les chapiteaux à feuillages sont surmontés de tailloirs polygonaux et portent trois colonnettes qui soutiennent les doubleaux et les ogives. Les fenêtres hautes se divisent en deux lancettes tréflées. Les voûtes sont du xve siècle. La première travée avec la grande fenêtre de la façade a été presque entièrement refaite à la même époque et divisée en deux étages par une tribune d'orgue sur laquelle fut érigé un autel en l'honneur de saint Michel, démoli vers 1787. Les bas côtés ont été aussi très remaniés au xve siècle. La date de 1473 se lit sur un cul-de-lampe du côté de la chapelle des d'Esch, au nord. Celle-ci occupe la longueur d'une travée et demie de la nef et s'ouvre sur le bas côté par une grande arcade en plein-cintre. Elle a deux travées et ses ogives retombent sur des culs-de-lampe où l'on voit des anges portant des écussons grattés, un maître d'œuvre tenant une pierre, etc... La chapelle du bas côté sud voisine du transept a une voûte en étoile.

Le transept, dont les deux bras sont très allongés, a conservé à l'est, sous la tour, des colonnettes engagées de la fin du xiie siècle dont les chapiteaux sont décorés de feuilles d'eau enroulées aux extrémités. Le chœur, flanqué de deux travées rectangulaires, a une voûte en étoile. Ses piliers, très élevés, présentent des chapiteaux à feuillages couronnés de tailloirs arrondis. De larges et hautes fenêtres éclairent les murs nord, est et sud de cette partie du monument. Les soubassements des murs nord et sud sont ornés d'arcatures en plein-cintre. Enfin le chevet, à cinq pans et dont la voûte est en étoile, est percé de fenêtres à deux lancettes et décoré d'arcatures à la partie inférieure du mur.

Extérieur. — L'extérieur de Saint-Eucaire ne mérite pas de nous arrêter longuement. La partie la plus inté-

ressante est le clocher du carré du transept, de la fin du XIIe siècle, dont l'étage supérieur est percé sur chaque face de deux baies en plein-cintre à double rouleau, divisées elles-mêmes en deux plus petites et dont les arcs retombent sur des colonnettes. La façade occidentale, bâtie vers 1475-1480, a conservé un petit portail très simple du XIIIe siècle, dont le tympan, en plein-cintre, est orné d'une rosace sous un arc tréflé. Le petit porche qui s'élève au sud, contre la première travée de la nef, est moderne. L'ancien portail « vers le Tillet » qui s'ouvrait du même côté, sur la seconde travée, et qui est fermé à présent par une fenêtre, est surmonté d'un gâble en accolade et d'une galerie à jour.

Mobilier. — L'édifice a conservé peu de chose de sa décoration ancienne. On note seulement, dans la chapelle Saint-Blaise, deux sculptures intéressantes du XVe siècle : une Pietà et une sainte Véronique ; dans les arcatures des murs nord et sud du transept et du chœur, des peintures en assez mauvais état, en partie du XVIe siècle, représentant le Christ au tombeau et la mort de la Vierge, l'Adoration des Mages et la Visitation ; à certains piliers du chœur, du transept et de la nef, des figures peintes d'apôtres (XVIe s.) ; enfin sur la pile nord-est du transept une peinture représentant saint Clément et datée de 1523. La chapelle Saint-Blaise renferme l'épitaphe de Jacques d'Esch, échevin († 1499), qui en fit élever les voûtes, et celle de Jean d'Esch et de sa femme Catherine († 1439).

Église Saint-Maximin.

Histoire. — Cette église, dédiée à saint Maximin, évêque de Trèves († 350), s'appelait primitivement Saint-Maximin-aux-Vignes, « in vineis », ou Saint-Maximin outre-Seille. Il ne faut pas la confondre avec une autre

église du même nom qui avait été édifiée très anciennement sur la hauteur de Belle-Croix, devant la porte des Allemands. Ses parties les plus anciennes, à savoir, le chœur, le carré du transept et le clocher, remontent aux dernières années du XIIe siècle. Elle a été en majeure partie reconstruite au XIVe siècle et surtout au XVe. L'ancienne chapelle des Louve et des Gournay, accolée au bras sud du transept, a été fondée en 1365 par Poincignon Dieu Amy et sa femme, Alixette Mortels, et remaniée au XVe siècle. Elle était très célèbre à cause de sa riche décoration, mais les sculptures, les tombeaux et les vitraux de Valentin Bousch ont disparu. Henri de Gournay, agent diplomatique de Louis XIII, dont Bossuet prononça l'oraison funèbre, y fut enterré. Les deux bras du transept et la nef, avec ses bas côtés, datent du XVe siècle. A la même époque remonte la sacristie qui flanque l'abside au nord. Le portail central de la façade ouest a été élevé dans la première moitié ou le premier quart du XVIIIe siècle, mais ses deux portes latérales sont modernes (1872). A partir de 1846, on édifia le second bas côté sud de la nef et la chapelle du Bon Pasteur qui en occupe les deux dernières travées à l'est. En 1874, les fenêtres de la nef reçurent leur forme actuelle. Enfin une seconde sacristie a été bâtie en 1829, au sud de l'abside.

Intérieur. — Le chœur, à sept pans, est éclairé par des fenêtres très ébrasées, en plein-cintre et sans ornement. Les ogives, où se profile un listel entre deux tores, retombent sur des colonnettes à chapiteaux décorés de feuilles plates et se réunissant à une clef de voûte où est sculpté un « Agnus Dei ». Le carré du transept, qui remonte comme le chœur à la fin du XIIe siècle, est couvert d'une voûte d'ogives à huit branches dont le tore est flanqué de deux baguettes. Sur la clef se détache une figure de saint Michel. Les chapiteaux des grandes arcades,

plus ornés que ceux du chœur, présentent des feuilles découpées, des volutes, des fruits et, aux angles, des sortes de fleurs de lis. A l'entrée du chœur, on remarquera, à gauche, une colonnette Renaissance, avec chapiteau corinthien.

Les bras du transept comportent chacun deux travées dont celles du nord ont des voûtes en étoile. La chapelle des Gournay, au sud, du XIVe siècle, s'ouvre sur le transept par deux arcades en anse de panier, retombant au milieu sur une colonne isolée et surmontées de deux ouvertures en tiers-point. Elle se divise en trois travées et est éclairée par quatre fenêtres dont celle de l'est forme trois lancettes. La voûte a été refaite au XVe siècle. On remarquera sous la fenêtre centrale, au sud, au-dessus d'un enfoncement où sont placés des fonts baptismaux modernes, les restes de la décoration d'un tombeau de la Renaissance.

La nef, du XVe siècle, à sept travées, est supportée par des colonnes sans chapiteaux, au-dessus desquelles s'élèvent de grandes arcades en plein-cintre La clef de voûte de la dernière travée porte les armes des Louve. La première travée est occupée, sur toute la largeur de l'édifice, par une tribune d'orgue construite au XVe siècle.

Saint-Maximin n'a presque rien gardé de sa décoration ancienne. Nous avons noté, dans la chapelle de Gournay, à la voûte, un fragment, récemment découvert, de peinture murale du XVIe siècle représentant le Couronnement de la Vierge. On y voit aussi l'épitaphe du fondateur Poincignon Dieu Amy et celles de plusieurs membres des familles Louve et de Gournay. Enfin la fenêtre de l'est a été garnie à notre époque d'un vitrail figurant Henri de Gournay et Bossuet.

Extérieur. — Au dehors, il faut surtout remarquer le clocher, assez élevé, dont l'étage supérieur, percé sur

chaque face de deux baies géminées en tiers-point, accuse la fin du XIIe siècle. L'abside est ornée à chaque angle d'une colonnette à chapiteau godronné, surmontée elle-même d'une seconde qui monte jusqu'à la toiture. Enfin la porte centrale de la façade du XVIIIe siècle est encadrée de deux pilastres ioniques et couronnée d'un fronton courbe. Cette façade a conservé quelques fenêtres et une petite rose qui paraissent appartenir à la nef primitive du XIIIe siècle, ainsi que les deux contreforts encadrant la porte centrale.

Église Sainte-Ségolène.

Histoire. — D'après certains auteurs, sainte Ségolène, originaire d'Aquitaine, aurait été la sœur de saint Sigebald, évêque de Metz de 708 à 741. Elle fut en tout cas la première abbesse du monastère de Troclar, en Albigeois, qu'elle avait fondé. C'est en 912 qu'on constate pour la première fois l'existence à Metz d'une église portant son nom. Après la reconstruction des remparts de la ville au milieu du XIIIe siècle et par suite de l'accroissement de la population, on bâtit un nouvel édifice, mais dans des proportions assez modestes, car la nef ne comporta que trois travées. On conserva de l'édifice précédent la crypte qui existe encore sous le chœur actuel et qui peut dater du XIe siècle.

Sainte-Ségolène reçut au cours du moyen âge une décoration assez riche de vitraux et de peintures murales. Vers 1470-1480, on éleva une façade avec un porche orné d'un portail. En 1896-1898, le monument fut transformé et agrandi sur les plans de l'architecte Wahn. On ne conserva que le chœur, avec ses deux absidioles, et les colonnes des trois travées de la nef. Le transept fut démoli et réédifié sur une plus grande largeur. Le porche dont le portail ressemblait à celui de l'hôpital Saint-

Nicolas, daté de 1514, disparut complètement ainsi que la tour qui se trouvait au côté sud du chœur. La façade actuelle, dont les tours rappellent celles de Sainte-Élisabeth de Marbourg, offre un riche portail moderne où le sculpteur Dujardin a représenté notamment des scènes de la vie de sainte Ségolène.

Intérieur. — La crypte qui comprend un vaisseau central de deux travées, flanqué de bas côtés, est voûtée d'arêtes et supportée par deux gros piliers carrés dont les chapiteaux peu développés n'ont reçu aucune décoration. Elle ne correspond pas au chœur actuel et s'étend davantage au sud. Le chœur, à une travée, se continue par une abside à sept pans flanquée de deux absidioles polygonales. La partie inférieure des murs de l'abside et des absidioles est ornée d'arcatures tréflées, dont les chapiteaux ont un tailloir rond. Les arcatures du chevet sont doubles pour chaque pan et forment une sorte de double niche, la colonne centrale étant indépendante du mur. Les fenêtres de l'abside, à deux lancettes, sont très hautes. Celles de la travée du chœur sont d'un modèle plus simple et ne sont pas encadrées de colonnettes pour la retombée des arcs formerets; de plus, elles ont un meneau de plan trapézoïdal. Les fenêtres des absidioles forment une ou deux lancettes. Les arcs doubleaux du chœur retombent soit sur une colonne engagée, soit sur un pilastre.

Il n'est resté, des autres parties anciennes de l'édifice, que les colonnes, avec chapiteaux pour la plupart sans sculpture, des trois travées de la nef construites dans la seconde moitié du XIIIe siècle. On rencontre des piliers semblables avec chapiteaux nus aux églises d'Épinal, Saint-Dié, Remiremont, Munster et à l'ancienne cathédrale de Famagouste. Sur les tailloirs octogones s'appuient trois colonnettes qui supportent les retombées des ogives et des doubleaux. La nef de sept travées, séparée

du chœur par un transept peu saillant, est flanquée de bas côtés. Son architecture est heureusement conçue. La petite chapelle des fonts baptismaux située à côté de l'absidiole nord est moderne également (1857).

Mobilier et vitraux. — De sa décoration ancienne, Sainte-Ségolène n'a conservé que des fragments de vitraux dans l'absidiole nord, qui sont de date et d'origine diverses. On remarque une Crucifixion (début du XIIIe siècle), de curieux médaillons avec des animaux, oiseaux, lions, etc. (XIIIe siècle), d'autres restes de verrières, en majeure partie du XVe et du XVIe siècle, parmi lesquels on reconnaît des figures de donateurs : l'écuyer Gillat Bataille († 1439) et sa femme Colette Baudoche, un échevin de l'église, Jehan, et sa femme Catherine, ainsi que leurs deux filles, etc., saint Georges, le martyre de saint Sébastien, l'Annonciation, l'apparition du Christ à la Madeleine et sa Résurrection. Les peintures murales du XIVe et du XVe siècle qui se voyaient encore mais assez effacées dans le bas côté nord de la nef, avant la reconstruction de 1896-1898, et qu'on avait découvertes en 1850, offraient un grand intérêt au point de vue iconographique. Elles représentaient le Christ en croix, des scènes de la vie de la Vierge et surtout le « Dit des trois morts et des trois vifs » qui était également figuré jadis au couvent de Notre-Dame de Clairvaux, dit le Petit Clairvaux. Signalons enfin la balustrade de style gothique flamboyant de la tribune d'orgue et dans le croisillon sud un beau groupe en pierre sculptée de deux évêques assis, dans lesquels on a cru reconnaître saint Remi et saint Léger : c'est une œuvre de la seconde moitié du XVe siècle.

MONUMENTS RELIGIEUX DIVERS

Chapelle Saint-Genest, 3, en Jurue. — On ne connaît rien de précis sur ses origines. Dénommée jadis à tort la Synagogue, elle a été donnée en 1565 aux chevaliers de Malte qui aurait fait élever la tour carrée construite tout à côté. On peut y accéder par la porte de style flamboyant de la maison dite de Rabelais (n° 5). Elle se compose d'une travée carrée voûtée d'ogives retombant sur des chapiteaux à feuilles plates et volutes. On peut l'attribuer à la fin du XIIe siècle. On aperçoit au-dessus, à l'extérieur, quatre fenêtres en plein-cintre qui paraissent remonter à la même époque et une fenêtre à linteau, divisée en deux par une colonne et qui doit être un peu plus récente. La tour semble dater du XIIIe siècle.

Chapelle Saint-Jean-le-Petit, 13, en Vincentrue. — Petit édifice de trois travées voûtées d'ogives, du début du XIIIe siècle. A l'est, le mur est percé de deux fenêtres géminées en plein-cintre. Au sud, une salle de trois travées, voûtée d'arêtes, est éclairée par une fenêtre en plein-cintre.

Chapelle des sœurs de Charité, 34, rue de la Chèvre. — Cette chapelle, sur l'origine de laquelle on n'a jusqu'à présent aucun renseignement, a été construite au commencement du XIIIe siècle. Le vaisseau principal, divisé en trois travées et dont les grandes arcades sont supportées par des colonnes, est flanqué au sud d'un bas côté de même hauteur. Les voûtes sont ornées à l'intersection des ogives de têtes humaines et d'animaux. Le tympan du portail, à l'est, représente saint Michel terrassant le dragon.

Église de l'ancien couvent des Prêcheresses ou Dominicaines, 21, rue de l'Évêché. — Les Dominicaines s'établirent en cet endroit en 1279 et bâtirent leur église peu après. Elle a été transformée en magasin.

Église des Grands Carmes, rue Marchant et rue Paixhans. — Elle a été construite par le célèbre architecte Pierre Perrat, mort en 1400, et terminée en 1415. Il n'en reste qu'une très faible partie qui accuse des remaniements de la seconde moitié du XVe siècle.

Cloître du Couvent des Franciscains, 1, rue des Récollets. — Les bâtiments de ce couvent, qui appartint aux Récollets à partir de 1602, sont occupés par le Bureau de bienfaisance. Il reste trois côtés du cloître à plafond de bois, avec arcades en tiers-point du début du XIVe siècle.

Église Saint-Livier, 4, rue Saint-Médard. — Construite au XVe siècle, transformée en magasins et appartements, elle est très défigurée.

Église collégiale de Saint-Sauveur, 6, rue du Petit-Paris. — Elle a été démolie en 1798. Il ne subsiste plus qu'une petite partie des bâtiments annexes élevés dans la seconde moitié du XVe siècle, à savoir trois travées du cloître et une salle à deux travées doubles désignée sous le nom de salle capitulaire et qui porte aux clefs de voûte les armes du pape Pie II (1458-1464) et celles du chapitre de Saint-Sauveur, un « Agnus Dei ».

*
* *

Il faut encore mentionner un intéressant bas-relief, en forme de linteau, encastré dans le mur extérieur du Couvent des Carmélites, rue des Trinitaires. On peut l'attribuer au XIe siècle ou au début du XIIe. Il représente un



E. Prillot phot.

Linteau roman, rue des Trinitaires.

lion entre deux animaux fantastiques et appartient à tout un groupe de sculptures à faible relief et de style oriental qu'on rencontre dans la région de Metz, à l'église de Mey et à la façade d'une maison de Rozérieulles, ainsi qu'au musée de la ville où se trouvent des panneaux semblables provenant de Scy et de Moulins-lès-Metz.

Enfin on conserve dans la cour d'une maison de la rue Saint-Gengoulf, n° 28, une curieuse et célèbre Vierge sculptée, provenant de l'église Saint-Gengoulf, qu'on a, semble-t-il, beaucoup trop vieillie et qui nous paraît dater seulement du xiie siècle. Cette figure se détache dans une niche rectangulaire et nous offre un exemple très rare pour cette époque du type de la Vierge présentant le sein à l'enfant.

Vierge de Saint-Gengoulf.

*
* *

Parmi les édifices religieux des xviie et xviiie siècles, citons d'abord l'*église Notre-Dame ou de l'Assomption*, rue de la Chèvre. C'est l'ancienne église des Jésuites. Elle a été commencée en 1665 sur l'emplacement où s'élevait

le Temple des Calvinistes donné à cette congrégation par Louis XIV en 1642. Le portail a été élevé à partir de 1735. Enfin l'édifice, terminé en 1739, a été consacré en 1741. Il devint église paroissiale en 1803. La décoration intérieure est assez riche, mais ne date que du XIXe siècle.

Église Saint-Clément, rue du Pontiffroy. — C'est l'ancienne église des moines bénédictins de Saint-Clément qui s'établirent en cet endroit peu après que leur abbaye, située à côté de l'église actuelle du Sablon, eut été rasée en 1552, lors du siège de Metz par Charles-Quint. Les religieux firent construire un nouveau monastère en 1668. L'église, qui date de 1680-1693, a été commencée par un architecte italien du nom de Spinga et terminée par Louis et Barlet qui ont travaillé à Saint-Vincent. Sa riche façade est plus récente (1715-1737).

L'édifice présente, bien qu'élevé à la fin du XVIIe siècle, des éléments d'architecture et de décoration empruntés au moyen âge, comme on le remarque du reste dans beaucoup d'églises de Jésuites bâties à la même époque, par exemple à Cologne et à Luxembourg. La nef et les deux bas côtés, de même hauteur, sont voûtés d'ogives et les remplages des fenêtres sont flamboyants. Une large tribune s'élève au revers de la façade. Le chœur est flanqué, comme au moyen âge, de deux tours carrées et toute la construction est maintenue par des arcs-boutants dont les culées forment à leur partie inférieure les piliers du cloître bâti sur le côté nord. Au milieu de ce cloître est un puits orné des figures des quatre vertus cardinales (XVIIe siècle).

Église des Petits Carmes ou Carmes-Déchaussés, rue de la Bibliothèque. — Les Carmes-Déchaussés, venus à Metz en 1638, firent élever cette église à coupole centrale en 1670 par un architecte italien nommé Jean Betto. Elle

a été dédiée en 1675 et est occupée depuis 1811 par la bibliothèque de la ville.

Église de la Visitation, 40, rue Mazelle. — Le couvent de la Visitation a été fondé en 1633. L'église ne subsiste plus qu'en partie.

Église des Trinitaires, rue des Trinitaires. — Elle a été construite en 1720 et affectée en 1804 au culte protestant.

Église Saint-Simon, place de France. — Elle a été bâtie de 1737 1740. Une tour s'élève sur la façade.

Ancienne église abbatiale de Sainte-Glossinde, rue Sainte-Glossinde. — L'abbaye fut fondée vers 600 par sainte Glossinde, fille du duc Wintrion. L'église a été bâtie de 1752 à 1757, sous la direction de l'abbesse Marguerite-Eléonore Hotman par les architectes Barlet et Louis. La tour de la façade occidentale, qui date de 1755, a été très endommagée par un incendie et ne dépasse plus maintenant la toiture. En 1802, les bâtiments de l'abbaye de Sainte-Glossinde ont été transformés en évêché. L'église a été restaurée en 1909 et la peinture de la coupole du carré du transept apparut alors sous le badigeon. Le portail ouvert à la base de la tour a été muré. Il en existe un autre, à l'angle du bras nord du transept et de la nef, qui remonte aussi à la construction primitive.

La peinture de la coupole du transept (1756), œuvre de J. Girardet, de Lunéville, artiste de la cour de Stanislas Leczinski, n'est pas sans mérite ; elle a pour sujet une vision de Saint Jean (Apoc. IV). Les figures des évangélistes ornent les pendentifs. On notera aussi des restes de vitraux du xve et du xvie siècle dans les fenêtres du chœur ; ils représentent l'Adoration des Mages, l'Annonciation, la Crucifixion, saint Jean-Baptiste, sainte Barbe, sainte Glossinde, etc. Une crypte s'étend sous l'église.

Hôpital Saint-Nicolas.

L'hôpital Saint-Nicolas ou Grand Hôpital, place Saint-Nicolas, a été fondé à la fin du XIIe siècle et fut incendié en grande partie en 1492. Le portail d'entrée actuel, de style gothique flamboyant, porte la date de 1514. Il a été restauré en 1861. On l'a attribué, sans preuves certaines, à Claus de Ranconval qui travailla à l'église Saint-Eucaire et mourut à l'hôpital Saint-Nicolas. La statue de saint Nicolas est moderne. On remarque à l'intérieur, sur la rue, à gauche en entrant, une salle à deux nefs de trois travées chacune, voûtée d'ogives et d'arêtes retombant au centre sur deux colonnes isolées. Cette construction, dont la destination est inconnue, semble dater de la fin du XIIe siècle.

*
* *

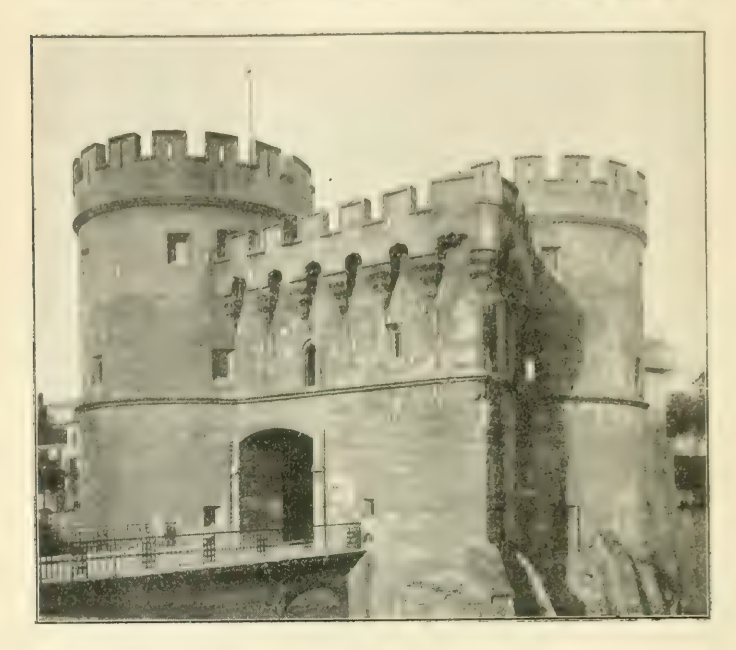
Enceinte du moyen age.

Le mur d'enceinte gallo-romain élevé à la fin du IIIe siècle et en partie détruit lors de l'incendie de la ville par Attila, en 451, fut réparé et consolidé après le départ des barbares et dans les siècles qui suivirent, notamment sous l'épiscopat d'Oillicus (c. 543-568) et surtout sous celui de Robert (883-917). Au XIIIe siècle, la ville avait pris une grande extension et triplé d'importance. On éleva, vers 1230-1250, une nouvelle ceinture de remparts qui se superposa en partie seulement, au sud-ouest, à celle existant déjà et qui engloba les quartiers d'outre-Moselle et d'outre-Seille. De cette enceinte du XIIIe siècle il ne reste rien aujourd'hui, excepté une partie de la porte des Allemands.

Porte des Allemands.

La porte des Allemands, située à cheval sur la Seille, à l'est de la ville, et qui dans sa forme actuelle ressemble

à un château-fort, a pris son nom de la présence, dans le voisinage, d'un établissement des chevaliers de l'Ordre teutonique ou frères hospitaliers de Notre-Dame des Alle-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Porte des Allemands.

mands, élevé peu après 1229 et démoli en 1552 lors du siège de Charles-Quint. Elle comprend deux parties distinctes. Du côté de la ville, la porte flanquée de deux tours rondes, réunies primitivement à leur partie supérieure, appartient à l'enceinte construite au milieu du XIII[e] siècle. La porte extérieure, formant éperon, avec deux grosses tours, rondes également et couronnées de créneaux, date, comme nous l'apprend une inscription placée sur la tour de gauche, de 1445 et a été bâtie par l'architecte « Henry de Busdorf, sire de Ranconval ». Des réparations impor-

tantes furent exécutées à la porte des Allemands au début du XVIe siècle, époque à laquelle on éleva, semble-t-il, les bâtiments qui relient les deux portes ; celui de droite, en entrant dans la ville, est supporté par une longue galerie à arcades. Sous une voûte qui donne sur la fausse braie au nord, on lit l'inscription : « Sr Philippe d'Ex (1), maistre et gouverneur de l'ouvraige en l'an 1529 ». Une autre inscription semblable, avec la date de 1531, se voyait autrefois à l'arche qui traverse la Seille. La partie supérieure des quatre tours a été refaite entièrement en 1859-1860. La construction à créneaux du côté de la ville est, d'autre part, une addition moderne (1892). En 1900, la ville est devenue propriétaire de la porte des Allemands et y a installé un musée. Les pièces intérieures des bâtiments reliant les tours ont été très modifiées et ne conservent plus aucune des dispositions anciennes.

De chaque côté de la porte des Allemands subsiste une partie de la fausse braie, avec parapet crénelé, qui fut élevée en 1526-1527 et renforcée au nord de deux tours. Sur la tour la plus rapprochée de la porte on lit le nom de Philippe d'Ex, accompagné de « trompes d'Allemagne », emblèmes de sa famille, et de figures grotesques. D'autres sculptures se voient encore sur le mur de la fausse braie et sur la seconde tour, notamment deux renards traînant un homme attaché à un bâton.

* * *

On peut voir encore sur l'avenue du Maréchal-Foch, un reste des remparts du moyen âge. C'est la tour Camoufle ou Commoufle qui était placée à l'angle de la fausse braie entre la porte Serpenoise et la porte Saint-Thiébault. De plan cylindrique, elle doit son nom à un

(1) Philippe d'Ex ou d'Esch, seigneur de Neufchâtel devant Metz, maître-échevin de la ville en 1502 et en 1527, n'était pas architecte.

maître bombardier de la ville qui l'aurait fait élever en 1437.

D'autre part, il a été conservé à l'extrémité du Moyen Pont et à l'entrée de la rue du Pont-des-Morts, une tour crénelée du XVe siècle, restaurée en 1861, qui a fait partie également de l'enceinte du moyen âge.

Lors du siège de Metz par Charles-Quint en 1552, le duc François de Guise fit démolir des fauxbourgs entiers et ainsi disparurent de nombreux établissements monastiques, tels que les abbayes de Saint-Clément et de Saint-Arnould. La construction de la citadelle en 1556-1562, sous la direction du maréchal de Vieilleville, entraîna aussi la disparition de tout un quartier et notamment de deux églises paroissiales et de l'abbaye de Saint-Symphorien. Seules les églises Saint-Pierre et des Templiers furent conservées pour des usages militaires.

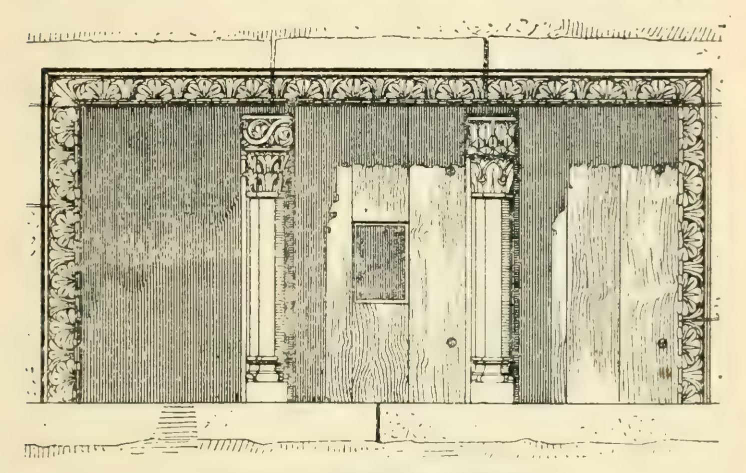
Les fortifications de Metz furent renforcées et modifiées par Vauban, à partir de 1674. Ces travaux furent continués au XVIIIe siècle par Cormontaigne, sous le gouvernement du maréchal de Belle-Isle (1727-1761). De l'enceinte des XVIIe et XVIIIe siècles il subsiste encore une partie, au nord-ouest de la ville ,au delà de la Moselle, entre et un peu au delà des portes de France et de Thionville. La citadelle a été démolie au cours de la seconde moitié du XIXe siècle.

HOTELS ET MAISONS

La ville de Metz a conservé un assez grand nombre de maisons du moyen âge dont plusieurs sont d'un réel intérêt. Les spécimens de constructions de style Renaissance y sont, par contre, assez rares. Comme nous l'avons d'ailleurs constaté pour les édifices religieux, les formes et traditions du moyen âge ont persisté à Metz, dans l'architecture civile, jusqu'en plein règne de François Ier.

Hôtel dit de Saint-Livier.

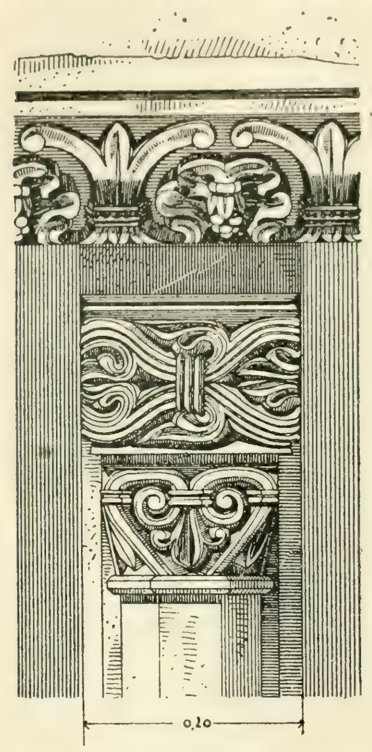
C'est la plus ancienne maison qui subsiste à Metz. Située à l'endroit le plus élevé de la ville, au nº 1 *bis* de la rue des Trinitaires, elle occupe, d'après la tradition, l'emplacement où serait né saint Livier qui fut décapité par les Huns, sur l'ordre d'Attila, en 451. C'est un type



Fenêtre de l'hôtel Saint-Livier.

très caractéristique et très rare aujourd'hui en France de demeure patricienne du moyen âge. On y reconnaît plusieurs époques. A la fin du XIIe siècle appartiennent les belles fenêtres rectangulaires à linteau, divisées en deux ou trois baies, qui se voient à la partie inférieure de la tour et à la façade postérieure et rappellent celles de certaines maisons de Cluny et de l'hôtel de ville de Saint-Antonin. Les tailloirs des chapiteaux des colonnettes qui divisent ces fenêtres sont ornés de rosaces, de rinceaux ou de volutes. Un cordon de palmettes, de perles ou de festons encadre ces fenêtres. Des fragments de la même époque sont conservés dans une cave et au musée de la ville.

Presque tout le reste de l'édifice date de la première moitié du XIIIe siècle, c'est-à-dire la plus grande partie de la tour qui s'élève à gauche et, sur la façade, le deuxième et le troisième étage dont les fenêtres ont la même forme que celles du XIIe siècle. On notera que ce type de fenêtres a persisté à Metz jusqu'à la Renaissance. La partie supérieure de la tour et les créneaux qui couronnent l'édifice paraissent assez postérieurs au XIIIe siècle. Enfin le rez-de-chaussée et le premier étage accusent un remaniement de la fin du XVIe siècle. L'intérieur n'a conservé aucune trace des dispositions anciennes.



Hôtel Saint-Livier.
Détails d'une fenêtre.

Sur une porte d'entrée élevée à gauche, vers 1620, on remarque les armes des familles de Gournay et de La Hillière dont plusieurs membres possédèrent l'hôtel aux XVIe et XVIIe siècles. La galerie supérieure est datée de 1599. La « grant maison Saint-Livier », comme on l'appelait au moyen âge, fut désignée sous le nom d'hôtel Saint-Blaise jusqu'en 1867.

Nous devons encore citer les constructions suivantes : *Hôtel des Perpignant* et plus anciennement des Gour-

nay, 13, place Saint-Martin. — Il devint au XVIe siècle l'hôtel de l'abbé de Saint-Symphorien et date de la seconde moitié du XIIIe siècle. La cave se divise en deux galeries voûtées d'arêtes et séparées par des colonnes à chapiteaux cubiques. On remarque au premier étage de belles fenêtres en tiers-point, groupées trois par trois.

Maison, 10, *rue du Haut-de-Sainte-Croix.* — Fenêtres à linteau du XIIIe siècle.

Maison, 10, *place Sainte-Croix.* — Curieuse maison des XIIIe, XIVe et XVe siècles, avec deux échauguettes crénelées.

Hôtel de la Bulette, 1, place Sainte-Croix, XIVe siècle. — Ses deux échauguettes sont couronnées de créneaux comme le dernier étage.

Hôtel de Heu, 19 et 21, rue de la Fontaine, XIVe et XVe siècles. — Signalons le double escalier tournant dans une tourelle de la fin du XVe siècle et à l'intérieur, une grande salle dont le plafond en charpente porte sur deux rangées de trois colonnes de pierre.

Maison, 7, *rue de la Fonderie*, XIVe siècle. — Fenêtres à linteau ou encadrées par un arc tréflé.

Hôtel du Passetemps, au bord de la Moselle, derrière le théâtre. — C'était une très importante demeure élevée pour Pierre Baudoche à partir de 1486; il n'en reste qu'une élégante tourelle octogone comprise aujourd'hui dans les bâtiments de l'orphelinat de Sainte-Constance. Une gravure de Châtillon de 1614 donne la vue générale de cet hôtel détruit en 1806.

Hôtel de Gargan, 9 et 11, en Nexirue.— Construit vers la fin du XVe siècle, il est couronné de créneaux. Ses fenêtres géminées en plein-cintre accusent une curieuse survivance des formes romanes. A gauche, la façade d'une maison réunie à l'hôtel porte la date de 1578, au-dessus d'une fenêtre.

Maison dite de Rabelais, 5, *en Jurue*. Fin du xve siècle. — Elle dépendait de la chapelle Saint-Genest. Rabelais y aurait habité lors de son séjour à Metz en 1546-1547 et écrit le quatrième livre de ***Pantagruel***. La porte est de style flamboyant.

Hôtel de Gournay, 63, rue Mazelle. — Dans un bâtiment au fond de la cour, on voit une belle cheminée sculptée de la fin du xve siècle, avec écusson soutenu par deux griffons. Du côté de la rue, une cave voûtée d'ogives est divisée en deux galeries par quatre piliers carrés.

Hôtel de Bretagne ou Burtaigne, 4, place des Charrons. — Bâti au début du xvie siècle, il appartenait à cette époque à la famille de Gournay. Les fenêtres sont surmontées de bandeaux moulurés interrompus par des frettes crénelées qui encadrent des têtes humaines, des animaux, des oiseaux, un lion tenant un écusson, etc.

*
* *

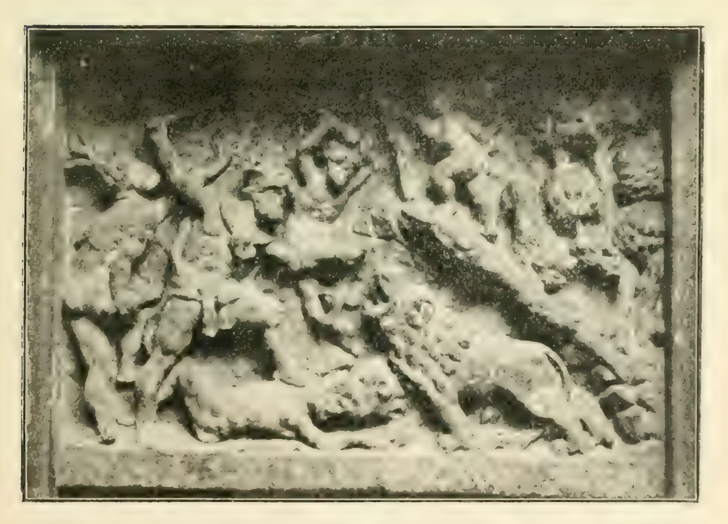
La ville possède encore quelques maisons de la Renaissance : notamment 33, *en Fournirue* au fond d'une cour. — C'est un beau spécimen d'architecture du temps de François Ier. Malheureusement les curieux bustes d'hommes et de femmes qui surmontaient les fenêtres du premier étage ont été vendus en 1913 à un Américain. A gauche, une tourelle d'escalier, dont l'entrée est surmontée d'un écusson avec un monogramme porte la date de 1529. A côté s'ouvre une autre porte, dont le tympan est orné d'un bas-relief qui représente des sauvages luttant contre des lions. A l'angle droit de la maison, on remarque, en outre, une très jolie niche, dépourvue aujourd'hui de statue, avec décoration de « putti » et de médaillons.

Maison, 6, *place des Charrons*. — Milieu du xvie siècle. Dans la cour, arcades supportées par des chapiteaux composites.

Maisons, 7 et 9, *rue du Neufbourg.* — Milieu ou troisième quart du XVIe siècle. Façade décorée de pilastres ioniques et doriques.



Bustes d'une maison Renaissance.



E. Prillot phot.

Bas-relief d'une maison Renaissance.

Place Saint-Louis. — Elle offre un aspect très pittoresque avec, à l'ouest, ses galeries ou portiques qui s'ouvrent par des arcades en tiers-point ou en plein-cintre et se

continuent sur une partie de la rue du Change. Ces portiques étaient occupés par les étaux des changeurs, ce qui explique le nom de place du Change donné à cette place jusqu'en 1707. C'est en cet endroit qu'on jouait les mystères au moyen âge. Certaines maisons remontent au XIVe et au XVe siècle et quelques-unes sont couronnées de créneaux. D'autres ne datent que du XVIe siècle et présentent des balcons de style Renaissance ; celle qui porte le n° 36 est datée de 1575.

* * *

Granges.

Grange de l'ancienne commanderie de Saint-Antoine 7, rue des Piques (hôtel de la ville de Lyon). — Grand bâtiment du XIVe siècle, à quatre étages, qui fut attribué en 1561 aux religieuses bénédictines de l'abbaye de Saint-Pierre-en-Citadelle et qui servit de magasin de piques pendant la Révolution. Il est éclairé par des fenêtres en arc tréflé ou à linteau, à trois, quatre ou cinq baies, et est couronné de créneaux sur deux faces. Dans la cour, à droite, s'élève un bâtiment moins haut avec une porte dont le tympan est décoré de figures encore inexpliquées. Dans les bâtiments, à gauche en entrant, il existe une salle du XIVe siècle à deux travées, dont la destination première est inconnue.

Grange du Saint-Esprit, 23, en Chaplerue. — Elle a appartenu au couvent de Notre-Dame de Clairvaux. Bâtie dans la seconde moitié du XVe siècle et achetée par la ville en 1514, après avoir été possédée quelque temps par l'hôpital Saint-Nicolas, elle conserve trois étages de fenêtres à linteau, à quatre, cinq ou six baies et a conservé des créneaux sur les deux faces latérales.

Grenier de la ville.

Cette très intéressante construction, située rue Chèvremont, a été élevée en 1457 et offre certaines analogies avec l'entrepôt de Nuremberg, remontant à la même époque. C'est un vaste bâtiment dont le rez-de-chaussée est surmonté de quatre étages de hauteur différente, di-



Grenier de la ville.

visés chacun en trois ou quatre vaisseaux de sept travées. Les plafonds de charpente s'appuient sur de grosses poutres qui sur toute la longueur de l'édifice reposent sur des colonnes trapues en pierre ou, au quatrième étage, sur des poteaux de bois. Au rez-de-chaussée la charpente est soutenue par de grandes arcades en pierre. Une construction plus basse, à gauche, renferme l'escalier. L'édifice est percé de fenêtres rectangulaires et couronné de créneaux.

Un contrefort, sur lequel on lit la date « 1536, 18e jour de février », a été appliqué après coup contre la façade qui donne sur la rue.

Hôtel de Ville.

Cet édifice a été construit de 1764 à 1771 par Gardeur-Lebrun sur les plans de Blondel. Il fait partie de l'ensemble de constructions conçu par ce dernier pour décorer la place d'Armes dont la création est due au maréchal de Belle-Isle. Nous avons dit précédemment que la réalisation de ce projet entraîna la démolition du cloître de la cathédrale et des églises voisines.

L'ensemble des bâtiments de la place d'Armes comprenait, à l'est, l'Hôtel de Ville, prolongé de chaque côté par un corps de bâtiment dont l'un, celui de gauche, dépendait de l'hôtel particulier du princier de la cathédrale ; à l'ouest, contre la cathédrale, une longue galerie à arcades, démolie à partir de 1860 ; au nord, un corps de garde, qui existe encore ; enfin, au sud, le Parlement, dont on n'éleva que la façade donnant sur la place. Tous ces travaux durèrent de 1764 à 1771.

Édifices publics divers.

Nous mentionnerons en quelques mots le *Théâtre*, place du Théâtre, bâti de 1739 à 1751 ; la *Préfecture*, place de la Préfecture, qui est l'ancien hôtel de l'Intendance, élevé de 1739 à 1743 et incendié en grande partie en 1803 ; le *Palais de Justice*, au nord-ouest de l'Esplanade, ancien palais du gouverneur de la province des Trois-Évêchés, qui fut construit à partir de 1776 sur les plans de Ch.-L. Clérisseau et décoré de sculptures dues à François Masson, mais en partie détruites pendant les troubles révolutionnaires.

Ponts.

Il ne reste aucun vestige des anciens ponts de Metz, excepté le « pont du Therme », situé entre le pont Moreau

et le pont Saint-Georges et dont le nom ne vient pas, comme on l'a souvent écrit, de la présence dans le voisinage de thermes romains, mais signifie très vraisemblablement borne, limite (terme). Il ne remonte peut-être qu'au début du XVIe siècle. Dans ses piles sont encastrées des pierres sculptées, à savoir deux stèles gallo-romaines et une figure de femme nimbée portant la date de 1516 et qu'on désignait jadis sous le nom de la reine Gilette, d'où le nom de « pont de la reine Gilette » donné souvent autrefois au pont du Therme.

Fontaines.

La ville de Metz a conservé quelques fontaines du XVIIIe siècle. Nous citerons celle de Saint-Nicolas, érigée en 1739 à gauche de la porte de l'hôpital du même nom, et la fontaine Coislin vers 1730, élevée contre la caserne de ce nom. Nous indiquerons enfin deux puits assez curieux, l'un, 12, rue des Bénédictins, daté de 1613, l'autre, 22, rue de Ladoucette, du XVIIIe siècle.

MUSÉES

Musée d'Antiquités et de Peintures.

Ce musée renferme une très riche collection lapidaire de l'époque gallo-romaine, qui témoigne de l'importance prise par la cité des Médiomatriques aux premiers siècles de notre ère. Cette collection est le résultat de fouilles effectuées au cours du XIXe siècle, principalement dans la ville même et aux environs immédiats.

On doit citer surtout la célèbre colonne de Merten, de 15 mètres de hauteur, découverte en 1878, au sommet de laquelle figure un cavalier (Jupiter?) foulant un monstre anguipède et dont l'interprétation n'est pas encore définitivement établie ; le grand bas-relief de Mithra, qui décorait le sanctuaire découvert en 1895 à Sarrebourg et détruit à la fin du IVe siècle ; une belle figure de Vic-

toire, trouvée à Montigny-Sablon, copie antique d'une statue grecque en marbre provenant de Tarente et érigée à Rome dans la « Curia Julia » par ordre de l'empereur



Bas-relief de Mithra.

Auguste; une statue d'Isis, découverte à la citadelle (art gréco-romain), une base de colonne ornée des figures d'Hercule et de deux déesses.

La série des autels et des stèles est très importante et provient de Soulosse, près de Neufchâteau (Vosges), Sarrebourg, Arlon, Tarquimpol, Havange, La Horgne-au-Sablon, Montigny, du Sablon, des lunettes d'Arçon et de Montigny, de la citadelle, du Hiéraple, etc. On y voit

figurés les dieux Apollon, Mercure et Sucellus, les déesses Hygie, Épona, Nantosvelta et Rosmerta, des déesses-mères, enfin beaucoup d'artisans tenant les instruments de leur métier : un tailleur de pierre, un forgeron,



Base d'une colonne romaine.

un serviteur portant un poulet sur un plat, des marchands dans leur boutique, des scènes de banquet, etc.

Il faut encore signaler des fragments du grand amphithéâtre de Metz, un autel romain trouvé en 1916 à Norroy près de Pont-à-Mousson et consacré vers 80 après J.-C. à Jupiter et à « Hercules Saxsetanus » par les soldats romains de la 14e légion, une très belle urne d'albâtre

(art égyptien), une montre de poche du IIIe siècle « viatorium pensile » objet très rare, une passoire en bronze pour le vin avec son récipient, des poteries et des verreries gallo-romaines, des sarcophages en plomb du IVe siècle, découverts à la Horgne-au-Sablon et décorés de centaures marins, de lions et de baguettes perlées, — on en a mis à jour d'analogues en Syrie, — enfin des fragments du sarcophage de Louis le Pieux, conservé jadis à l'église abbatiale de Saint-Arnould, œuvre des ateliers d'Arles, au IVe siècle, et sur laquelle était représenté le passage de la mer Rouge.



Stèle romaine de Soulosse.

Les collections du moyen âge renferment un certain nombre de sculptures et d'objets divers d'un réel intérêt. Nous mentionnerons tout d'abord les fragments de pierre sculptée d'un chancel du VIIe siècle ou du début du VIIIe, trouvés dans l'ancienne église Saint-Pierre-en-Citadelle et dont les motifs de décoration, qui se détachent à faible relief, accusent un mélange de l'art italo-byzantin, de l'art barbare et de l'art syrien. On y voit des entrelacs,

terminés quelquefois par des têtes de serpents, des nattes, des torsades, des serpents entrelacés, des rosaces, des étoiles à six rais, des roues en hélice, des cornes d'abondance et des vases d'où partent des rinceaux de feuilles de



Panneau de Moulins-lès-Metz.

lierre stylisées, de petites arcatures, des croix pattées, enfin un personnage nimbé, le Christ sans doute, sous un fronton porté par deux pilastres (1). Ce chancel ressemblait beaucoup à celui de Saint-Clément à Rome.

(1) Voir les deux photographies, p. 47 et 48.

Il faut signaler ensuite un bas-relief du XIe siècle ayant appartenu à l'église de Moulins, près de Metz, des chapiteaux et colonnes de l'hôtel Saint-Livier (XIIe siècle), un groupe formé d'un chevalier à cheval et d'un autre à genoux qui provient d'une maison de la rue du Champé (XIIIe siècle), des clefs de voûte à personnages de l'église des Célestins (XIVe siècle), une statuette de saint Paul, de



Bas-relief du XIIIe siècle.

l'école bourguignonne (XVe siècle), une statue d'évêque provenant de Bioncourt (XVe siècle), enfin une belle cheminée de la fin du XVe siècle ou du commencement du XVIe, placée autrefois au couvent de Sainte-Élisabeth.

Un plafond de bois peint du début du XIIIe siècle attire surtout l'attention. Découvert en 1896, dans une maison de la rue Poncelet qu'on a supposée avoir été jadis l'hôtel

du voué, autrement dit du bailli ou prévôt de l'évêque de Metz, c'est une œuvre infiniment rare et curieuse, avec toutes sortes d'animaux ou d'êtres humains, la plupart fantastiques, en partie empruntés aux bestiaires : licornes,



Plaque de l'évangéliaire d'Adalbéron.

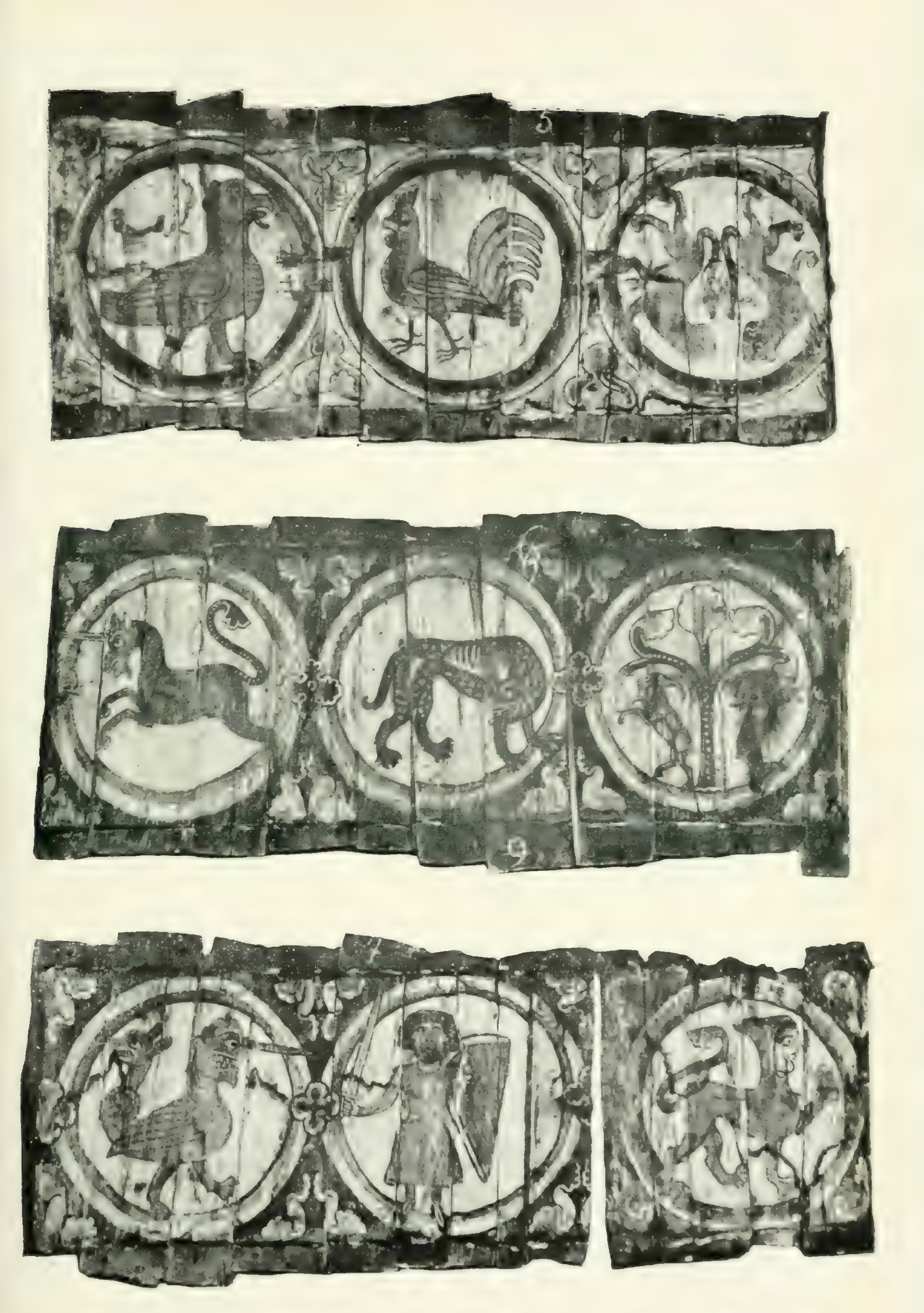
lions affrontés, sirènes, animaux de chaque côté d'un arbre, qui est le « hom » si fréquent dans l'art arabe, poissons à tête humaine, hommes à deux têtes et quatre bras.

Parmi les objets d'art figurent une plaque de reliure d'évangéliaire, en ivoire, trouvée dans la sacristie de la

cathédrale, avec l'effigie en buste d'Adalbéron Ier, évêque de Metz (929-964) qui représente la Crucifixion, une petite châsse en émail de Limoges du XIIIe siècle provenant de l'église de Varsberg, avec le sujet bien connu du martyre de sainte Valérie, un superbe portrait en émail de Charles IX, roi de France, par Léonard Limosin, enfin une belle horloge à gaine de style Louis XV.

Statue d'évêque.

La galerie de tableaux contient, parmi les œuvres les plus remarquables, un portrait de jeune prince de l'école de François Clouet, des portraits au crayon de Daniel Dumonstier, une tête de vieillard, par Rembrandt (1633), des portraits par Moreelse et Cuyp, le cardinal de Fleury et le maréchal de Belle-Isle, par Rigaud, la princesse de Lamballe, par Duplessis, le comte d'Angiviller, par Greuze (1763), la Montée au Calvaire, par Delacroix, le petit berger, par Corot, etc. Nous mentionnerons aussi la collection Auguste Migette († 1884), qui se compose de tableaux et de dessins exécutés par cet artiste, de monuments de Metz et des environs, en partie disparus ou modifiés.



Prillot phot.

Plafond du XIII[e] siècle au musée de Metz.

Musée de la Porte des Allemands.

Ce musée intéresse presque uniquement l'histoire de Metz, le costume, le mobilier et les traditions populaires



E. Prillot phot.

Médaillon d'un plafond de bois peint.

en Lorraine. Au rez-de-chaussée, les salles et la cour aménagée sur la fausse braie renferment des restes d'architecture gallo-romaine, des tombeaux et des sarcophages de la même époque ou de l'époque mérovingienne, des inscriptions du moyen âge ou des temps plus modernes.

Les pièces du premier et du second étage contiennent une série de documents, de gravures et de pièces imprimées sur l'histoire et le développement de Metz depuis l'époque romaine, des monnaies, médailles et

sceaux, un musée de la guerre de 1870, des meubles et costumes lorrains, des reconstitutions d'une cuisine et d'une chambre, des objets mobiliers d'église : cloche et fonts baptismaux romans, retables gothiques, statues de saints.

BIBLIOTHÈQUE.

La Bibliothèque de la ville, installée dans l'ancienne église des Petits Carmes depuis 1811, possède une collection importante de manuscrits dont un certain nombre — provenant en partie du magnifique legs du baron de Salis — sont ornés de peintures ou de dessins. Nous citerons dans l'ancien fonds : un recueil d'écrits théologiques du VIIIe siècle (no 134), une bible du IXe s. (no 7), un évangéliaire de l'école allemande (no 35) et un recueil d'écrits relatifs à saint Martin du XIe s. (no 304), le pontifical de Renaud de Bar, évêque de Metz (1302-1316) (no 43) ; dans le fonds Salis : un évangéliaire de l'école de Reichenau du XIe siècle (no 34), un évangéliaire exécuté à l'abbaye de Liessies, en Hainaut, en 1146 (no 5), un pontifical de l'église de Sens (no 23) et une remarquable apocalypse (no 38) en français du XIIIe siècle et enfin cinq miniatures détachées d'un exemplaire de l'ouvrage du roi René intitulé : « le Mortifiement de vaine plaisance ».

La série des incunables est assez riche. On y remarque notamment le plus ancien livre, actuellement connu, imprimé à Metz ; il contient le premier livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* et a paru en 1482 par les soins du carme Jean Colini et de Gérard de Villeneuve. Citons aussi le premier ouvrage édité en français à Paris (*Chroniques de France*, Pasquier Bonhomme, 1477, n. st.).

BIBLIOGRAPHIE (1). — *Austrasie* (*L'*), depuis 1837. —

(1) Pour les ouvrages et articles parus avant 1889, nous renvoyons au livre de Kraus cité plus loin et nous n'indiquons que ceux qui sont absolument essentiels à consulter.

Barbé (J.-J.) : *A travers le vieux Metz. Les maisons historiques*, 1913. — Bégin (E.-A.) : *Histoire et description pittoresque de la cathédrale de Metz...*, 1842-1843. — Bégin (E.-A.) : *Metz depuis dix-huit siècles*, 1843-1845. — Bergeret (A.) : *Metz monumental et pittoresque*, 1897. — Bour (Abbé) : *Die Benediktiner-Abtei S. Arnulf vor den Metzer Stadtmauern. Eine archäologische Untersuchung*, dans *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde*, 1907 et 1908. — Bour (Abbé) : *Gräberfunde in Metzer Dom. Eine historisch-archäologische Untersuchung*, dans *Metzer Dombau-Blatt*, n° 19 (1918). — Calmet (Dom Aug.) : *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine...*, 1745-1757. — Chabert (F.-M.) : *Les rues de Metz. Histoire et monuments*, 1858. — Chabert (F.-M.) : *Metz ancien et moderne ou description des monuments, rues, antiquités*, etc., 1881. — *Congrès archéologique de France. Séances générales tenues à Metz, Trèves... en* 1846, 1847. — Enlart (C.) : *Les traditions architecturales du pays messin*, dans *l'Austrasie*, 1906. — Espérandieu (Émile) : *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, t. V (1913) et t. VI (1915). — Fœdit (Jos.) : *Etwas vom Metzer Dom. Der grosse Radfenster des Westfront*, 1905. (Extr. de *Lothringer Volksstimme.*) — [François (Dom Jean), Dom Nic. Tabouillot et Dom Mauregard] : *Histoire générale de Metz par des religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Vanne...*, 1769-1790. — Hausmann (S.) : *Elsässische und lothringische Kunstdenkmäler*, 1900. — *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde* (nombreux articles de J.-B. Keune pour l'époque romaine), depuis 1889. Table pour les années 1889-1913. — *Jahresbericht des Vereins für Erdkunde zu Metz* (nombreux articles de J.-B. Keune). — Keune (J.-B.) : *Metz. Seine Geschichte, Sammlungen und Sehenswürdigkeiten*, 1907. — Keune (J.-B.) : *Die Templerkapelle auf der Citadelle zu Metz*, 1916. — Knitter-

scheid (Emil) : *Die Abteikirche St. Peter auf der Citadelle in Metz...*, dans *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte...*, 1897 et 1898. — Kraus (Fr.-X.) : *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, III, 1889, avec bibliographie détaillée pour chaque édifice. — *La Lorraine illustrée.* Préface d'Aug. Prost, 1886. — *Lothringen und seine Hauptstadt,* 1913. — *Mémoires de l'Académie de Metz,* depuis 1819. — *Mémoires et Bulletins de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle,* depuis 1858. — *Metzer Dombau-Blatt ou Bulletin de l'œuvre de la cathédrale,* depuis 1886. Texte en français et en allemand jusqu'au nº 18 inclus. — Paulus (Abbé) : *Supplément au catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de la ville de Metz* (*collection Salis*), dans *le Bibliographe moderne,* 1903 (Suite au catalogue de J. Quicherat publié dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements,* série in-4º, t. V, 1879). — Prost (Auguste) : *J.-F. Blondel et son œuvre,* 1860 (Extrait de *l'Austrasie*). — Prost (Auguste) : *La cathédrale de Metz. Etude sur ses édifices actuels et sur ceux qui les ont précédés ou accompagnés depuis le cinquième siècle,* 1885 (Extrait des *Mém. Soc. d'arch. et d'hist. Moselle,* XVI). — Sauerland (H.-V.) : *Les documents les plus anciens relatifs à la construction de la cathédrale de Metz,* dans *Metzer Dombau-Blatt,* nºs 10-11, 1896. — Sauerland (H.-V.) : *L'ancienne cathédrale de Metz. Son constructeur et l'époque de son édification, ibid.,* nºs 12-13, 1899. — Schmitz (W.) : *Der mittelalterliche Profanbau in Lothringen... aus der Zeit vom XII bis XVI Jahrhundert,* s. d. — Schmitz (W.) : *Eine frühgothische Kapelle in Metz* [chapelle des Sœurs de charité, rue de la Chèvre], dans *Zeitschrift für christliche Kunst,* 1897. — Schmitz (W.) : *Die kirchlichen Barockbauten in Metz, ibid.,* 1915. — Wolfram (G.) : *Die älteste Kathedrale zu Metz,* dans *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte...,* IV, 1892.

STRASBOURG

LES ENCEINTES ROMAINES ET DU MOYEN AGE

Par M. R. FORRER

Epoque préromaine. — L'emplacement de la ville actuelle de Strasbourg formait à l'époque préhistorique un groupe de plusieurs îles situées entre la Bruche, l'Ill et le Rhin. Ces îlots étaient habités par des pêcheurs et des bateliers faisant le trafic entre les deux rives du Rhin. Des haches en pierre, des silex taillés et des objets en corne de cerf recueillis dans le sous-sol de notre ville prouvent l'existence de ces habitants dès l'époque néolithique. L'âge du bronze et l'époque gauloise y sont représentés également par des haches, couteaux, poignards et bracelets en bronze, des restes de poteries.

Dès son origine, l'île occupée aujourd'hui par la cathédrale joue un rôle prépondérant, sans doute par son étendue et son altitude dominant les autres îlots. A en juger le nom celtique de Strasbourg, *Argentorate*, cette île formait déjà à l'époque préromaine une sorte de refuge fortifié par des palissades et par l'eau qui l'entourait dominant à la fois le passage du Rhin et la grande route commerciale formée par ce fleuve bien avant l'arrivée des Romains.

Le Castrum de Drusus. — A l'époque d'Auguste, ce point important pour la défense de la ligne du Rhin fut occupé par une garnison. C'était, selon toute probabilité, un de ces *castra* érigés par Drusus tout le long du fleuve. Des restes de fossés, des armes, des monnaies de cette

époque, un autel mentionnant le détachement qui a dû occuper le castrum, nous fixent à ce sujet. Cet autel, trouvé à Saint-Pierre-le-Jeune, est dédié au *Mars Loucetios* des Trevires et c'est un cavalier de l'*Ala Petriana Treverorum*, au nom de *Fittio*, qui l'a voué à cette divinité indigène. C'est à cette troupe de Trévires que nous attribuons les sépultures à incinération et le mobilier guerrier qui ont été exhumés en 1909 et 1910 à l'ouest du castrum, au Vieux-Marché-aux-Vins.

Le Castrum de la Secunda. — Vers l'an 12 après J.-C., la deuxième légion, venue d'Espagne, remplaça les auxiliaires Trévires aux bords du Rhin. Des stèles de soldats, découvertes aux bords de la route entre Strasbourg et Koenigshoffen, et une tuile signée LEG II trouvée rue du Dôme, donc dans l'emplacement du castrum même, en sont les preuves. Pour recevoir toute une légion, le camp fut agrandi, les sépultures furent reportées plus à l'ouest, là où l'on a rencontré les stèles que nous venons de mentionner. Les *canabae* s'étendent du quai Saint-Thomas, où devait se trouver le port de commerce, jusqu'à Saint-Pierre-le-Jeune, où habitaient des métallurgistes, où était très probablement un camp de manœuvres et où la découverte d'un masque de théâtre annonce la présence d'un établissement de ce genre. Le castrum proprement dit s'étendait de la place de la cathédrale en direction est jusqu'à Saint-Etienne, en direction nord-sud de la ligne sud de la place Broglie jusqu'à la ligne formée par l'Ill. Des traces de ce premier castrum légionnaire ont été retrouvées sous la forme de fossés à base pointue. L'enceinte proprement dite n'était certainement qu'un rempart construit en terre entre deux lignes de palissades.

L'enceinte en basalte de la XXIe légion. — La pacification de la Rhénanie eut pour conséquence le transport

de la deuxième légion en Grande-Bretagne, vers l'an 43 après J.-C. Aux traces de cette légion succèdent celles d'une occupation, très passagère par d'autres légions. Révélées surtout par des tuiles estampillées : ce sont, la quatrième, la quatorzième, la vingt-deuxième et surtout la vingt et unième légion qu'on voit passer. Cette dernière troupe, stationnée avant l'an 40 à Vetera, séjourna dans Argentoratum jusqu'en 75 environ. C'est très probablement à cette légion qu'est due la colonne militaire d'Offenbourg érigée en 74 après J.-C. par Cornélius Clemens, le long de la voie romaine qui se dirigeait de Strasbourg vers la Rhétie et l'Helvétie. Cette inscription est le premier monument lapidaire donnant le nom antique de Strasbourg sous la forme gauloise d'*Argentorate.*

L'activité de la XXI[e] légion s'étend sur plusieurs petits castra érigés le long du Rhin alsacien. A Strasbourg, il faut lui attribuer les restes d'une enceinte de basalte du Kaiserstuhl destinée à remplacer l'enceinte primitive construite en terre et bois. Mais il semble que cette enceinte de basalte n'a jamais été achevée, peut-être même n'a-t-elle jamais dépassé les premières fondations. Nous avons pu attribuer à cette légion les traces de plusieurs autres édifices : des restes de thermes place Saint-Thomas, un bâtiment rue du Dôme, le mur d'un autre sur la place du Château.

Les enceintes de la VIII[e] légion. — Vers l'an 89 après J.-C., la huitième légion prend possession du castrum pour y rester pendant plusieurs siècles. Les tuiles estampillées sont abondantes et variées. C'est cette légion qui a reconstruit le cœur de l'enceinte au moyen de pierres calcaires et de grès, avec des cordons de tuiles à trois rangs et à l'estampille LEG. VIII. AVG. Ce mur qui avait 0 m. 90 à 1 m. 10 de largeur était renforcé par des contreforts du côté intérieur. Il s'élevait sur le tracé

qu'avait occupé le mur en basalte et suivait à peu près les lignes du camp de la deuxième légion.

La frontière romano-germanique ayant été portée ensuite plus au nord, au *Limes* proprement dit, une partie de la garnison de Strasbourg occupa ces régions et le castrum devint surtout le grand centre d'administration. Les stèles de soldats de cette légion deviennent rares. Par contre, une inscription découverte rue des Frères mentionne la reconstruction du *tabularium*, d'autres inscriptions parlent de la restauration d'un temple en l'honneur des *Ilae Acadrubiis*, place Saint-Pierre-le-Jeune, d'un sanctuaire dédié à Mithra et érigé à Kœnigshoffen. Des restes de plusieurs très grandes statues d'empereurs, en bronze, donnent une idée de la splendeur de la ville romaine à cette époque. A Saint-Thomas, on érige de grands thermes à murs richement ornés de fresques. Sur la place Kléber nous avons trouvé d'autres fresques non moins artistiques. Une conduite d'eau, formée d'une double rangée de tuyaux en terre cuite, apporte de l'eau potable de Küttolsheim à Strasbourg. A Kœnigshoffen, nous avons constaté l'existence de grandes tuileries légionnaires. Les *canabae* ont pris une grande étendue. A leur périphérie surgirent partout des cimetières, mais les premières invasions changent peu à peu cette image d'une ville riche et heureuse.

L'invasion germanique de 233, sous Alexandre Sévère, détermina les habitants de Strasbourg à enfouir des trésors de monnaies et on les voit prendre la même précaution en 275 et en 298. La ville *extra-muros* fut à peu près détruite et la population se retira dans le castrum. Pour mieux résister aux assauts des barbares, une troisième enceinte, épaisse de 2 m. 50 et flanquée d'un grand nombre de fortes tours, s'éleva sur les lignes de la seconde, sauf au sud où elle se rapproche encore plus du cours de l'Ill. A l'exception de cette ligne sud, le nouveau mur, le troisième en

pierre, s'adosse directement au deuxième, de sorte que l'ensemble a une épaisseur d'environ 3 m. 50. Les tours ont la forme d'un hémicycle ; celles placées aux quatre angles, ignorées encore il y a peu de temps, sont rondes et d'un diamètre plus fort. Leur massif intérieur était renforcé par des poutres croisées. Les tours intermédiaires étaient espacées, non de 50 mètres suivant l'opinion



Tour entre les places Kléber et Gutenberg.

générale, mais de 22 à 25 mètres, ce qui rendait à l'enceinte l'aspect que nous reproduisons Le soubassement d'une tour, conservé entre les places Kléber et Gutenberg, est visible dans la cave de la brasserie du Grand Kléber. Nous avons découvert les substructions d'une autre en 1919 rue Brûlée. Des photographies de ces vestiges du mur et des tours, sont exposées au Musée archéologique du palais Rohan. Comme ailleurs pour ces enceintes de basse époque, nous avons pu constater dans cette troisième enceinte le remploi de stèles et de pierres arrachées à d'autres monuments romains détruits par les invasions.

Cette enceinte était limitée à l'est par l'église de Saint-Etienne et la préfecture. Elle obliquait au nord le long du Broglie et passait sur la place du Temple neuf. Puis elle se dirigeait à l'ouest par le Marché neuf, la ruelle de l'hôpital, la rue du Maroquin, traversait ensuite au



R. Forrer del.

Plan de l'enceinte romaine.

sud, le long de l'Ill, la place du Château et rejoignait Saint-Etienne par la rue des Veaux. Le croisée des deux voies principales forme la rue des Hallebardes et la rue des Juifs, mais la construction de la cathédrale a bouleversé le plan des rues antiques d'Argentoratum. A la suite de ces rétrécissements dus aux dangers de nouvelles invasions, les portes antiques de la rue Mercière et de la rue Brûlée furent supprimées pour rendre à l'enceinte son ancienne valeur défensive, tandis qu'on rouvrit celles de la rue des Hallebardes et de la rue du Dôme. Aux débuts du ve siècle, la ville romaine, jadis si florissante, était tombée

en ruines, la population était réduite à peu de chose et dominée par les conquérants germaniques.

Enceinte du moyen âge. — Le chroniqueur Kœnigshoven et plusieurs historiens de Strasbourg ont prétendu



R. Forrer del.

Plan des enceintes du moyen âge.

qu'une enceinte mérovingienne ou carolingienne aurait entouré les quartiers de la Grande Rue et de Saint-Thomas avant le xe siècle, mais aucune découverte n'est venue confirmer jusqu'à présent leurs hypothèses. Des remparts, flanqués de tours carrées dont on a trouvé les fondations, furent élevés entre 1202 et 1220 aux bords des canaux pour entourer les quartiers du Broglie, de Saint-Pierre-le-Jeune, de Saint-Pierre-le-Vieux et de Saint-Thomas. Au début du xive siècle, les quartiers marécageux de la Krutenau et de l'Hôpital, de l'autre côté de l'Ill, furent englobés dans un agrandissement de l'enceinte. Vers 1344, cette série de travaux était terminée et la limite méridionale

des remparts suivait les ponts couverts et la rue des Glacières, passait derrière l'hôpital civil et longeait la rue du Fossé-des-Orphelins. Les quatre tours carrées remaniées au XVe siècle qui dominent les ponts couverts faisaient partie de cette enceinte et sont bâties en grès très minces. Les portes en plein cintre de la première et de la seconde sont bouchées et des baies en tiers-point s'ouvrent dans les étages supérieurs.

Les guerres du XIVe siècle décidèrent les habitants de la ville à protéger par des murs les quartiers de l'ouest et du nord, travaux exécutés entre 1374 et 1390 ; le quartier Saint-Guillaume fut fortifié entre 1387 et 1441. Daniel Specklin, le célèbre constructeur de fortifications qui releva le plan de Strasbourg en 1577, remania l'enceinte de la ville vers la même époque en y ajoutant des portes et des tours capables de résister au tir de l'artillerie. En 1633, l'ingénieur Morshauser commença de nouveaux remparts flanqués de bastions qui passaient sur l'emplacement de la gare et ajouta des ravelins devant plusieurs portes. Après la réunion de Strasbourg à la France, Vauban éleva, en 1681, la citadelle qui commandait le passage du canal et du Petit Rhin. Au XVIIIe siècle, le bastion de la Bruche qui défendait les ponts couverts fut englobé dans l'enceinte de Vauban, assiégée par les Allemands du 14 août au 27 septembre 1870.

Bibliographie. — Appell (De). *Argentoratum*, dans *Bull. Soc. Mon. Hist. d'Alsace*, t. XII, p. 64 et t. XIII, p. 144. — Appell (De). *Geschichte der Befestigung von Strassburg*, 1902. — Blanchet (Adrien). *Les enceintes romaines de la Gaule*, 1907, p. 127. — Descharrières. *Observations sur les anciennes fortifications de Strasbourg.* — Forrer (R.). Articles dans les *Cahiers d'archéologie et d'histoire d'Alsace*, 1909-1921 et pl. XXXIV à XXXVI, année 1915. Article dans le *Bull. Soc. Mon. Hist. d'Alsace*, 1922-1923 — Kraus

(Franz Xaver). *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, 1876, p. 305. — Morlet (De). *Notice sur l'enceinte d'Argentoratum*, 1861. — Rimplers (G.). *Bedenken von Verstarkung der ehemaligen Fortification des Fischerthors.* — Schweighauser. *Mémoire sur les antiquités romaines de Strasbourg*, 1822. — Seyboth (Adolphe). *Le vieux Strasbourg*, 1890. — Silbermann (Andreas). *Local Geschichte der Stadt*, 1775.

MONUMENTS RELIGIEUX

CATHÉDRALE

par M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

Histoire. — La tradition qui faisait coïncider l'emplacement de la cathédrale avec celui du forum de la cité vient d'être confirmée par les fouilles de 1919. On a trouvé à cette époque sous l'abside de la crypte un gros massif de maçonnerie romaine, des marches, une aire de béton à deux mètres au-dessous du dallage (1). Néanmoins, l'existence d'une basilique chrétienne sous l'édifice reste douteuse, malgré la récente découverte aux abords de la cathédrale de tuiles estampillées de chrismes avec l'A et l'Ω et au nom de l'évêque Arbogast qui vivait au début du VIIe siècle. Il est probable que la première église chrétienne s'élevait près de Saint-Thomas.

Le moine Ermoldus Nigellus, exilé à Strasbourg, se fit gracier par Louis le Débonnaire, en 826, en lui dédiant un

(1) Je tiens à remercier cordialement notre confrère M. Gélis, inspecteur des Monuments historiques et M. Patrice Bonnet, architecte du Gouvernement, de leur aimable et précieux concours ainsi que M. Fritz Kieffer, directeur de l'imprimerie alsacienne, qui a bien voulu m'autoriser à reproduire les planches de l'ouvrage de l'abbé Dacheux.

poème où il cite les cinq autels de la cathédrale (1). Deux de ses vers :

Egregius doctor hinc, claviger inde polorum ;
Inter utraque micat mater optima Dei,

commentés par M. l'abbé Walter (2), semblent indiquer l'existence de deux absides opposées, comme à Saint-Gall, que le poète compare aux pôles de la terre. A l'ouest se trouvait l'autel de Saint-Pierre et, à l'est, celui de Saint-Paul, derrière l'autel de la Vierge placé au-dessus d'une crypte que l'évêque Remi avait fait bâtir vers 778. Les autels de la Croix et de Saint-Jean s'élevaient au milieu de la nef. On n'a trouvé jusqu'ici aucune trace de ce monument incendié en 873 (3), en 1002 (4) et détruit par la foudre le 24 juin 1007 (5).

En 1015 (6), quand les fondations de la cathédrale romane furent établies à 7 m. 60 de profondeur sur des pilotis, l'évêque Wernher encouragea l'enthousiasme des fidèles qui amenèrent des blocs de grès du Cronthal, mais vers 1050 (7), le pape Léon IX accordait encore des indulgences pour la continuation des travaux. Ce grand édifice, restitué par M. l'architecte Knauth (8) et dont le porche devait s'ouvrir par trois arcades entre deux tours (9), comme à Marmoutier, comprenait une

(1) *Carmen elegiacum*, dans *Mon. Germ. Hist. Poetae latini*, t. II, p. 78.

(2) Cf. *Assoc. fr. pour l'avancement des sciences, Congrès de Strasbourg*, 1920.

(3) Diplôme de Louis le Germanique, dans Mabillon. *De re diplomatica*, supp. app. 97, nº 12.

(4) *Chronicon Thietmari*, dans *Mon. Germ. Hist. SS.*, t. III, p. 794.

(5) *Chronique de Koenigshofen*, dans Schneegans. *Histoire de Saint-Thomas*, p. 291.

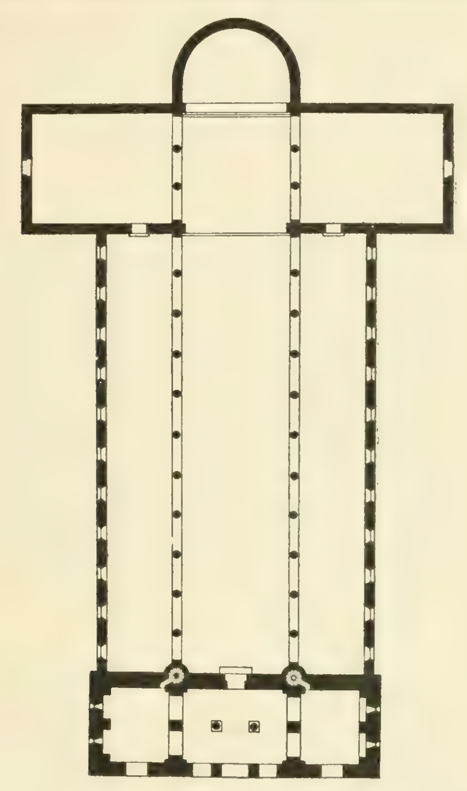
(6) *Annales Argentinenses*, dans *Mon. Germ. Hist. SS.*, t. XVII, p. 87.

(7) Grandidier. *Essais historiques sur la cathédrale*, p. 29.

(8) *Strassburger Munsterblatt*, 1912, p. 9 à 11.

(9) M. l'abbé Walter a démontré que le sceau du chapitre où se trouve représentée la façade romane n'avait aucune valeur documentaire. *Assoc. fr. pour l'avancement des sciences, Congrès de Strasbourg*, 1920.

nef lambrissée de onze travées large de 16 mètres, comme celle du XIIIe siècle, et bordée de colonnes, des bas côtés,



J. Knauth rest.

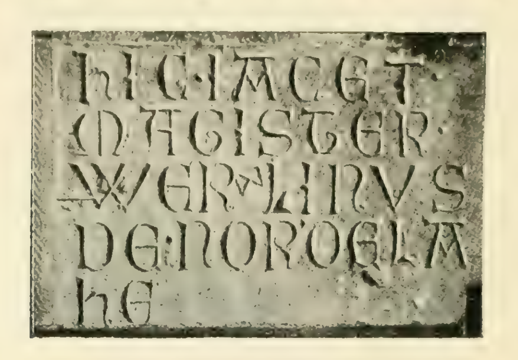
Plan de la cathédrale du XIe siècle.

un large transept et une abside bâtie sur la crypte actuelle qui fut reconstruite au XIIe siècle, mais dont l'hémicycle avec ses niches remonte au XIe siècle.

En 1130 ou 1136 (1) 1140, 1142, 1150 et 1176, cinq incendies endommagèrent l'édifice (2). L'évêque Conrad Ier

(1) *Strassburger Munsterblatt*, 1907, p. 11.
(2) *Annales Argentinenses*, dans *Mon. Germ. Hist. SS.*, t. XVII, p. 88 et 89.

commença la cathédrale actuelle par le transept aussitôt après ce dernier sinistre et son successeur Henri Ier, mort en 1190, fut enterré dans la chapelle Saint-André qui s'ouvre à l'est du croisillon sud. L'abside n'est pas antérieure à la fin du XIIe siècle. L'Œuvre Notre-Dame qui fonctionne encore aujourd'hui et qui était constituée dès l'année 1205 contribua beaucoup au succès de la reconstruction au XIIIe siècle, grâce aux dons et aux legs de ses



Epitaphe de Werlin.

bienfaiteurs qui furent inscrits sur un livre à partir de 1263. La surélévation des croisillons et la chapelle de Saint-Jean-Baptiste au nord du chœur remontent au milieu du XIIIe siècle. La nef, dont les voûtes centrales étaient achevées le 25 septembre 1275 (1), fut peut-être l'œuvre de deux architectes Werlin de Nordelahe, enterré à l'entrée de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, et Conrad Oleyman. La façade romane fut démolie l'année suivante quand l'évêque Conrad de Lichtenberg qui avait fait appel en 1275 à la générosité des fidèles (2), posa la première pierre de la façade gothique le

(1) Completa est structura media testitudinum superiorum. *Annales Argentinenses* dans *Mon. Germ. Hist. SS.*, t. XVII, p. 90.

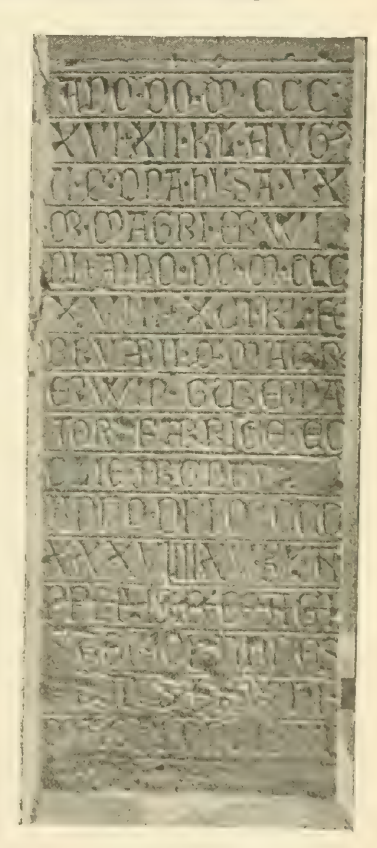
(2) Lettres d'indulgence dans le *Strassburger Munsterblatt*, 1912, p. 1.

2 février 1276 (1) et celle de la tour du nord le 25 mai 1277 (2).

L'illustre architecte Erwin, dit de Steinbach longtemps

Inscription de l'ancienne chapelle de la Vierge.

après sa mort, est cité pour la première fois en 1284. Son nom était inscrit sur la balustrade de la chapelle de la Vierge bâtie en 1316, près de la chaire, et dont un fragment est conservé dans la maison de l'Œuvre. Son épitaphe, gravée sur un contrefort au nord du chœur et visible dans une petite cour, le désigne sous le nom de *gubernator fabrice* et fixe la date de son décès au 17 janvier 1338. A cette époque, la façade devait atteindre le niveau de la grande rose. L'incendie de 1298 qui consuma la charpente de la cathédrale (3) n'avait pas interrompu les travaux. La chapelle Sainte-Catherine



Epitaphe d'Erwin.

(1) *Chronique de Specklin.*

(2) Ancienne inscription gothique dans une voussure du portail nord de la façade.

(3) *Annales Colmarienses*, dans *Mon. Germ. Hist. SS.*, XVII, p. 224.

qui communique avec le bas côté sud s'éleva de 1341 à 1349 (1) : en 1352, la première horloge était posée dans le croisillon sud.

Les maîtres de l'œuvre qui se succédèrent au XIVe et au XVe siècle poursuivirent l'achèvement de la façade et de la tour du nord. Ils se nommaient Jean, fils d'Erwin (1318-1339), Jean Gerlach (1341-1371), Conrad (1372-1382), auteur probable du malencontreux étage au-dessus de la grande rose destiné à étrésillonner les deux tours qui étaient montées en 1365 (2) jusqu'au niveau de la plate-forme, Michel de Fribourg (1382-1397) qui fit élever, après l'incendie de 1384 (3), le toit à huit pignons qui couronna la coupole du transept jusqu'en 1759, Claus de Lohre (1397-1399). Dans le registre de 1399 apparaît le nom d'Ulrich d'Ensigen, architecte de la cathédrale d'Ulm, qui bâtit l'étage octogone de la tour et qui mourut en 1419. Enfin Jean Hultz, originaire de Cologne, monta la flèche dont la croix et le fleuron furent posés le 24 juin 1439 : son ancienne épitaphe, datée de 1449, lui attribuait l'honneur d'avoir achevé la tour (4). Pendant la seconde moitié du XVe siècle, on répara le chœur de 1455 à 1460, la voûte et la toiture de la nef de 1459 à 1469.

(1) *Liber cap. Arg.*, f° 59, reproduit par Grandidier, p. 50.

(2) *Chronique de Koenigshofen*, Edit. Hegel.

(3) *Ibid.*, p. 25.

(4) Ses successeurs furent Mathieu Ensigen, 1450. — Jodoque Dotzinger (1452-1472). — Conrad Vogt (1480-1485). — Hans Meyer, 1485. Jacob de Landshut (1494-1509). — Hans Hammer (1510-1515). — Bernard Nonnenmacher (1520-1551). — Jérôme Fuerkorn (1552-1556). — Marx Schan (1556-1564). — Hans Uhlberger (1565-1576). — Hans-Thoman Uhlberger (1576-1608). — Hans-Karl Uhlberger (1608-1610). — Conrad Vogt (1611-1620). — Hans Jacob Winter, 1621. — Hans Heckler (1622-1643). — Hans-Georges Heckler (1654-1682). — Joseph Lautenschlager (1683-1712). — Jean-Michel Erlacher (1713-1759). — Jean Wagner (1760-1763). — Jean-Laurent Goetz (1764-1785). — Jean-Georges Goetz (1785-1794). — Antoine Klotz (1794-1811). — Spindler (1823-1835). — Gustave Klotz (1838-1880). — August Hartel (1889-1890). — Frantz Schmidt (1890-1894). — Ludwig Arntz (1897-1902). — Jean Knauth (1902-1920). — Clément Dauchy, 1920, sous les ordres de M. Danis, architecte en chef délégué par l'inspection générale.

En 1453, Jodoque Dotzinger, de Worms, fit sculpter les fonts baptismaux. La chaire, œuvre de Jean Hammerer, fut mise en place en 1486 pour le fameux prédicateur Geiler de Kayserberg qui s'attaquait aux farces burlesques et satiriques de la fête des Innocents et des « Roraffen », figures de Samson, d'un héraut d'armes et d'un bourgeois qui lançait des quolibets pendant l'office de la Pentecôte. Le buffet d'orgues est daté de 1489 et l'artiste Nicolas de Haguenau termina le maître-autel de bois sculpté en 1501.

L'architecte Jacques de Landshut fit construire la chapelle Saint-Laurent transformée en sacristie et le portail en avant du croisillon nord, de 1495 à 1505, et son successeur Jean Hammerer commença en 1515 la chapelle voisine de Saint-Martin qui communique avec les dernières travées du bas côté nord. Mathieu Zell, apôtre de la Réforme, qui s'était marié, fut installé dans la cure de la cathédrale le 29 novembre 1524 et la célébration de la messe fut suspendue en 1529, mais dès 1523 la célèbre Notre-Dame de Pitié, offerte à la cathédrale par l'appareilleur Conrad de Frankenburg au commencement du XVe siècle, avait été enlevée. Les statues de la Vierge et des saints, le grand crucifix du jubé et les pierres tombales disparurent de 1530 à 1534. A la suite des incidents tumultueux de 1559, la cathédrale fut fermée l'année suivante. Du 17 mai 1561 au 21 octobre 1681, date qui précéda de trois jours la visite de Louis XIV, l'édifice fut affecté au culte protestant. Pendant cette longue période, il faut signaler la réfection de la toiture de plomb de 1564 à 1569, l'installation de la seconde horloge en 1574 et les dégâts causés par la foudre en 1654 à la flèche de la cathédrale. L'architecte Heckler reconstruisit plus de vingt mètres de sa partie supérieure.

Vers la fin du XVIIe siècle, le chapitre de la cathédrale fut possédé de la manie de la destruction du mobilier

gothique. Le jubé fut abattu en 1682 sur les ordres de l'évêque Guillaume de Furstemberg qui paya tous les frais de la transformation du sanctuaire. La chapelle de Notre-Dame bâtie par Erwin près de la chaire disparut. Au milieu de l'abside, recouverte de stucs décoratifs, Frémery éleva en 1685 un autel flanqué de quatre anges, dont le baldaquin reposait sur deux colonnes pour remplacer le retable du XVIe siècle. Des boiseries et de nouvelles stalles furent mises en place, mais l'agrandissement du chœur devait être complété en 1732 par l'annexion de la dernière travée de la nef où l'on éleva deux tribunes à la place de l'escalier central qui descendait à la crypte. En 1743, l'architecte Massol, qui travaillait au palais de Rohan, commença la grande sacristie octogone accolée au mur oriental du croisillon nord. L'orage de 1759 alluma dans la charpente de la nef un terrible incendie qui fit fondre la toiture de plomb, tandis que le couronnement gothique de la coupole s'écroulait sur le maître-autel. Il fallut quatre ans pour réparer les dégâts : on refit le toit de la nef en feuilles de cuivre rouge, comme celui de la croisée, et Massol dessina un nouveau maître-autel. La nef fut badigeonnée en 1769. Quelque temps après, Jean Laurent Gœtz reconstruisit, de 1772 à 1778, en faux style gothique les boutiques adossées aux bas côtés pour remplacer les échoppes du moyen âge.

Au début de la Révolution, la Commune s'était contentée de faire marteler en 1791 les armoiries des Rohan et des chanoines sculptées sur le trône épiscopal et sur les stalles, mais quelques jours avant la fête de la Raison, célébrée le 20 novembre 1793, le mobilier, y compris la chaire, fut démonté. Monet, maire de Strasbourg, d'origine savoyarde, qui ne pouvait décider ses collègues de la municipalité à s'incliner devant les arrêtés de Saint-Just et de Lebas, finit par donner l'ordre de détruire toutes les statues extérieures, mais l'administrateur des

travaux publics, Gérold, en sauva soixante-sept. Le procès-verbal du 26 mars 1795 constate que soixante-quatre grandes statues furent brisées dans les portails de la façade et du transept (1). En 1794, un officier municipal, nommé Téterel, proposa d'abattre la flèche, mais on se contenta de la coiffer d'un immense bonnet rouge en tôle de fer.

Quand la cathédrale fut rendue au culte en 1801, d'importants travaux de restauration qui se continuent encore aujourd'hui se poursuivirent d'une façon méthodique et souvent exagérée. Les trois sculpteurs Malade, Vallastre († 1833) et Grass († 1876) entreprirent la réfection des statues et des bas-reliefs que le vandalisme révolutionnaire avait fait disparaître. Un déplorable badigeon jaunâtre déshonora la nef et le transept en 1836. Quelques années plus tard, Steinheil et Baptiste Petit-Gérard commençaient la restauration des verrières. A la suite d'un vœu émis par le Congrès scientifique de 1842 qui proposait de supprimer la décoration de style classique du sanctuaire, l'architecte Gustave Klotz se mit à l'œuvre de 1848 à 1850 pour réaliser ce programme. La nef fut débadigeonnée : on supprima la plate-forme qui reliait sa dernière travée au chœur et les murs latéraux de la croisée furent démolis. Le télégraphe aérien, installé sur la tour centrale en 1793, disparut en 1852.

Pendant le siège de Strasbourg qui dura du 14 août au 27 septembre 1870, les Allemands firent pleuvoir sur la cathédrale, comme sur celle de Reims de 1914 à 1918, une grêle d'obus de tout calibre. La charpente du XVIIIe siècle de la nef et du transept prit feu dans la nuit du 25 au 26 août, mais les voûtes résistèrent. Les pinacles, les balustrades, les gargouilles furent brisés ainsi que 1.221 panneaux de vitraux. La flèche qui reçut treize

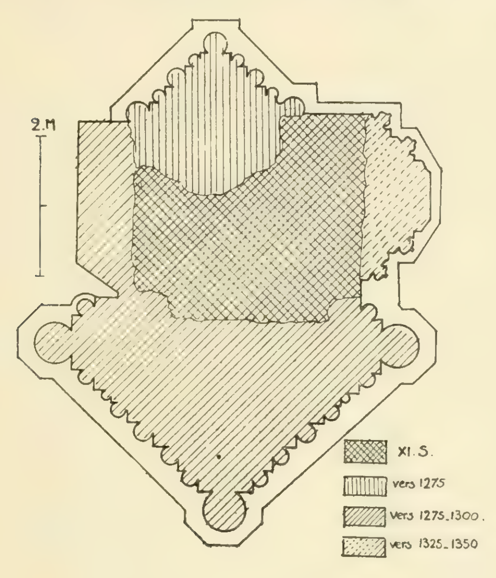
(1) Cf. Secker (Hans), *Die Skulturen des Strassbürger Munsters seit der franzosichen Revolution*, 1912.

projectiles fut découronnée le 15 septembre. Tous ces dégâts évalués à 600.000 francs furent réparés par l'architecte Gustave Klotz qui coiffa la tour centrale, de 1874 à 1878, d'un étage de baies surmonté d'une arcature et qui suréleva l'abside. En 1877, Steinlé et Steinheil commencèrent les peintures du sanctuaire.

C'est en 1903 que l'attention de M. l'architecte Knauth fut attirée sur l'écrasement des assises du pilier qui sépare les deux premières travées au nord de la nef. En 1907, il fit cercler ce support de bandes de fer ; cependant l'examen des fondations qui descendaient à six mètres de profondeur et qui reposaient sur une couche d'argile de 2 m. 50 consolidée par des pilotis ne fit constater aucun signe d'affaissement du sol. Il était donc évident que l'accident était causé par les charges transmises à la première pile par l'arc qui la reliait au gros pilier sud-est de la tour. Ce massif qui se compose d'un noyau du XIe siècle, renforcé au XIIIe et au XIVe siècle, supporte une pression de 7.500.000 kilos qu'Erwin n'avait pas pu prévoir au XIIIe siècle. On l'avait fondé avec une grande négligence, à 2 m. 60 de profondeur, en bascule sur les substructions de la façade romane dont il était séparé par une couche de terre et de décombres de 0 m. 20. En outre, la baisse constante de la nappe d'eau souterraine avait fait pourrir les pilotis. Si l'effondrement de la tour ne s'est pas produit, c'est que les charges se sont reportées sur la façade et sur les piles du nord. En 1665, l'architecte Heckler avait déjà constaté des fissures dans le premier support de la nef et la destruction des pilotis enfoncés dans le sol. Plus tard, on avait aveuglé par mesure de prudence la claire-voie et la fenêtre de la première travée. Le tremblement de terre du 16 novembre 1911 agrandit les lézardes de deux centimètres.

Après avoir étayé les voûtes et les arcades voisines du gros pilier de la tour en 1912 et en 1913, on injecta du

mortier de ciment sous pression dans les fentes du soubassement et dans les trous des pilotis, mais le résultat fut jugé insuffisant comme le projet d'élargissement des fondations ou d'addition de contreforts à l'angle sud-est de la tour. On commença donc par consolider les fonda-



P. Bonnet del.

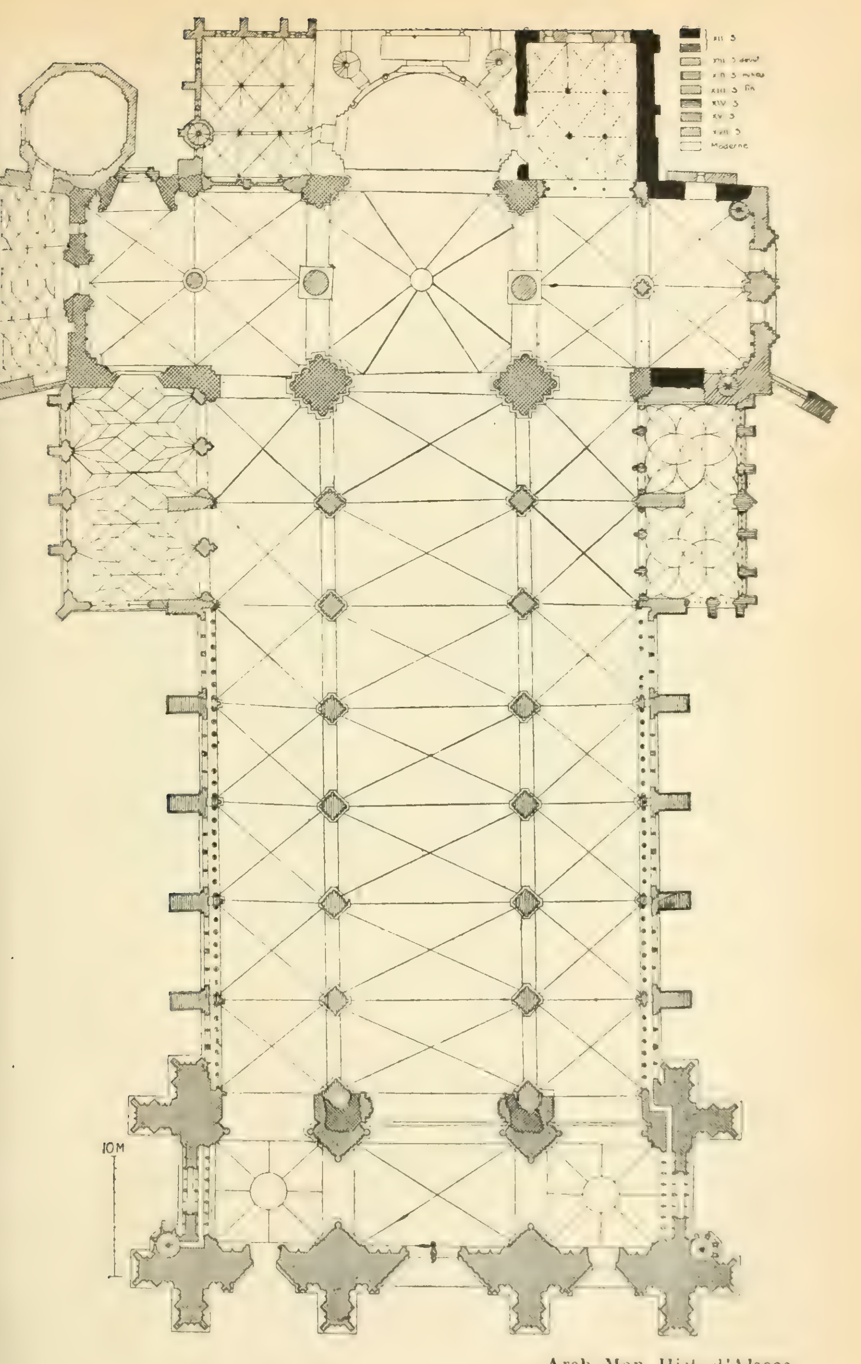
Pile sud-est de la tour nord.

tions de la façade par un mur formé de pieux en béton armé qui pénètrent dans la bonne couche de gravier, située à 8 m. 40 de profondeur, et qui sont reliés par une nervure supérieure. En 1918 et en 1919, un large anneau de béton fut établi dans le sol sur un plateau circulaire autour de la grosse pile sud-est, en passant sous les substructions romanes qui descendent à 6 m. 40. Ce pilier fut ensuite enveloppé jusqu'à la hauteur des chapiteaux d'un manteau de béton armé flanqué de quatre pieds qui se poseront, par l'intermédiaire de huit verrins hydrauliques,

sur quatre larges consoles d'angle. Des poutres d'acier diagonales qui traversent le mauvais soubassement permettront de le remplacer par un nouveau massif très solide relié à la fondation annulaire. Enfin on pourra démolir le manteau, restaurer le pilier et reprendre en sous-œuvre la première pile de la nef. La dépense est évaluée à 2 millions.

Plan. — Le plan de la cathédrale, qui mesure 103 mètres de longueur, comprend une nef dont les larges bas-côtés sont flanqués d'une grande chapelle latérale voisine des croisillons, un transept divisé en deux vaisseaux par quatre colonnes et une abside entre deux chapelles rectangulaires. Les assises de grès rouge extraites des carrières du Cronthal, de la haute vallée de la Bruche et de la Trinité, près d'Urmatt, portent deux trous peu profonds où venaient se loger les griffes de l'appareil élévatoire.

Travées sous les tours. — En avant de la nef, les trois travées qui se trouvent derrière la façade occupent l'emplacement d'un porche gothique projeté par l'architecte de la nef. Erwin, ayant déjà conçu des tours très élevées en 1277, renforça les deux piles isolées qui les soutiennent. On peut distinguer dans ces supports en losange un noyau central du XIe siècle formé par le mur de la façade romane et trois époques différentes du XIIIe et du XIVe siècle, à savoir : neuf colonnettes orientales, la partie centrale en ressaut où retombe un grand arc en tiers-point qui est collé sur un doubleau plus étroit et mouluré, enfin un groupe de colonnettes occidentales en amande avec filet central comme sur les autres. Il faut donc considérer le rectangle qui se trouve derrière la façade comme une œuvre postérieure d'une vingtaine d'années à la nef et aux bas-côtés terminés vers 1250. La



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Plan de la cathédrale.

croisée d'ogives centrale à lierne dont le boudin aminci est rehaussé d'un listel est encadrée par d'énormes doubleaux moulurés en tiers-point. Sous les deux tours, huit branches d'ogives et des formerets retombent sur trois colonnettes d'angle.

Au nord et au sud, le décrochement des assises est bien



Cliché du Munsterblatt.

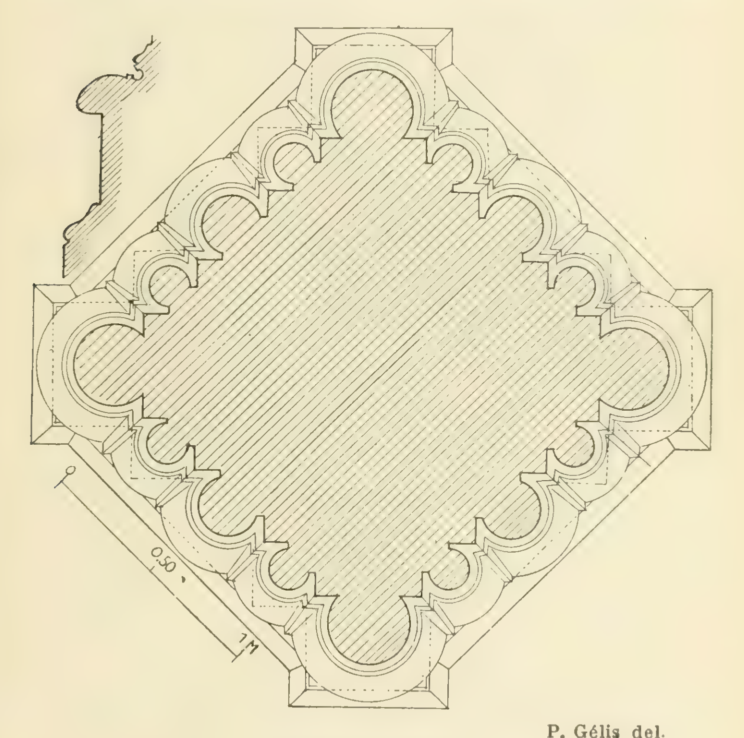
Arcature sous la tour du sud.

visible au point où les murs latéraux viennent se coller sur la première travée des bas-côtés. Une arcature qui se compose de huit petites arcades tréflées surmontées de gâbles et de pinacles règne sous la coursière et sous une baie dont les trois meneaux soutiennent deux quintefeuilles et une rose à douze rayons flanquée de quatrelobes.

A l'ouest, on voit un triplet aveugle de style rayonnant, à fenestrage simulé, et deux arcades à gâble de chaque

côté de la porte. Dans cette partie de la cathédrale tangente à la façade, les bases des colonnettes, dépourvues de scotie, reposent sur un socle plus élevé que dans les travées voisines.

Nef. — Large de 14 mètres et divisée en sept travées,

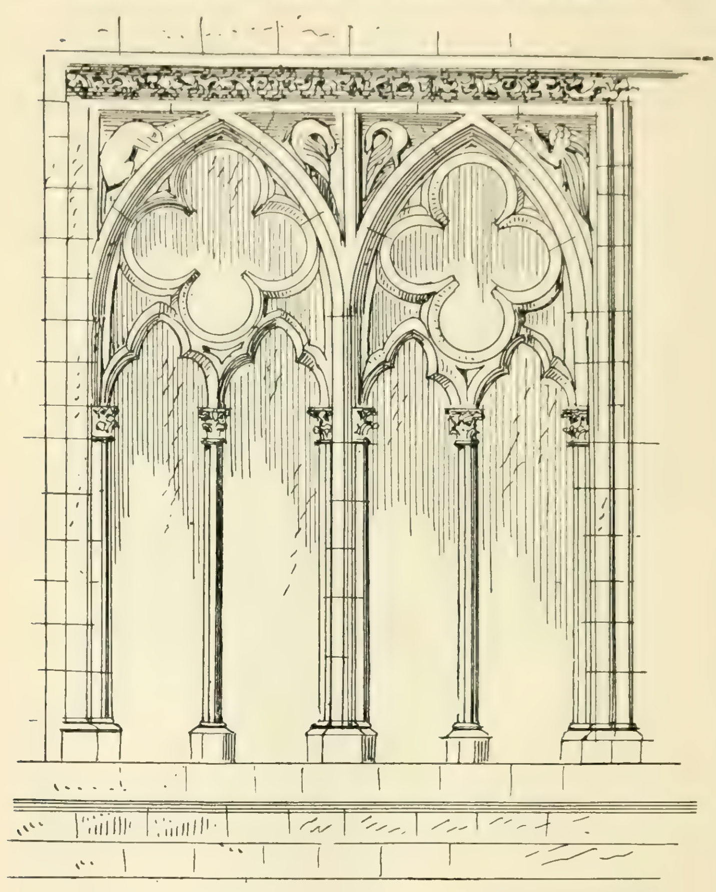


P. Gélis del.

Pilier de la nef.

elle fut bâtie en deux campagnes vers le milieu du XIIIe siècle, malgré son apparence homogène. Ses proportions sont engendrées par un triangle équilatéral dont la base correspond à la largeur des trois vaisseaux. Le raccord qu'on remarque entre la quatrième et la cinquième travée

coïncide avec une différence d'ornementation de la claire-voie par des animaux sculptés dans les écoinçons et avec un changement de dessin de l'arcature des bas-côtés. Un

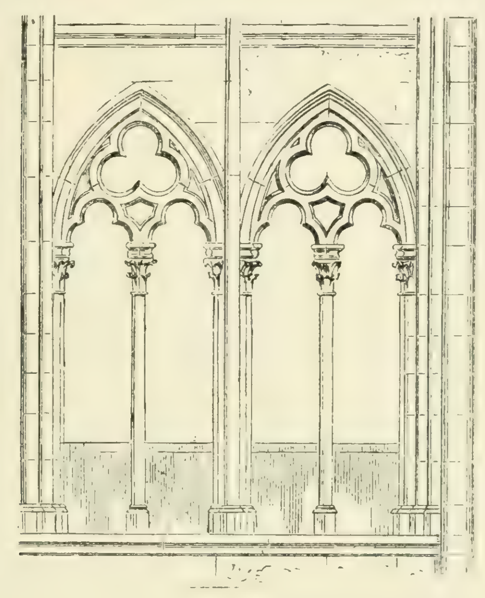


E. Chauliat del.

Claire-voie de la cathédrale.

listel se détache sur les trois tores en amande des voûtes d'ogives qui s'élèvent à 32 mètres de hauteur. Les clefs, trouées et flanquées de deux têtes, sont garnies d'un

cercle de feuillages. Les doubleaux en tiers-point à deux rouleaux, ornés de tores et de quatre baguettes en amande à filet central, s'appuient sur six colonnettes. Autour des piles losangées, on compte quatre colonnes d'angle et douze colonnettes dont les chapiteaux sont garnis de crochets au nord et de feuilles retroussées au sud. Les minces



Viollet-le-Duc del.

Claire-voie de Saint-Denis.

tailloirs à larmier reçoivent les grandes arcades en cintre brisé peu aigu qui ont 5 m. 86 d'ouverture : sur les claveaux on voit deux tores jumeaux à filet central accostés de quatre autres. Le tore très aplati des bases repose sur de petites consoles remplacées par des feuillages dans la cinquième et la sixième pile méridionale dont les socles sont plus hauts.

L'élévation de chaque travée n'est pas une réplique

absolue de celles de la nef de Saint-Denis, malgré une opinion très répandue. Les proportions sont différentes ainsi que l'épaisseur des piles. Le dessin de la claire-voie se compose d'arcades géminées et tréflées dont les arêtes biseautées retombent sur des colonnettes losangées. Un grand quatre-feuilles s'ouvre dans chaque tympan encadré par un arc brisé. Les écoinçons inférieurs sont ajourés, mais dans les écoinçons supérieurs des deux dernières travées on distingue de petits animaux. Les chapiteaux sans tailloirs sont ornés de feuillages, mais au nord on voit deux personnages qui se battent et deux femmes nues qui évitent le regard de l'homme : au sud Adam et Eve chassés du paradis et deux chimères. A Saint-Denis, les arcs moins larges soutiennent un trèfle et les colonnettes des meneaux descendent au niveau de la claire-voie, suivant une influence champenoise beaucoup plus accentuée dans la nef de la cathédrale et de Saint-Vincent de Metz. A Strasbourg, un cordon de feuillages passe sous les fenêtres hautes dont le meneau central à quatre colonnettes et les deux autres plus faibles portent quatre arcs en tiers-point, deux quatre-feuilles aux lobes arrondis et une petite rose à six redents brisés.

Au nord, sous l'avant-dernière arcade de la nef, s'élevait jusqu'en 1682 une élégante chapelle construite par Erwin en 1316 et consacrée à la Vierge. Une gravure du XVIIe siècle indique que ses deux murs latéraux étaient ajourés par de petites baies superposées et une arcade tréflée s'ouvrait à l'est et à l'ouest. La voûte d'ogives était surmontée d'une plate-forme bordée d'une balustrade formée des lettres de l'*Ave Maria* où le célèbre architecte avait signé son œuvre (1).

A l'entrée du transept s'élevait l'élégant jubé de la fin du XIIIe siècle détruit en 1682. Ses voûtes d'ogives, au

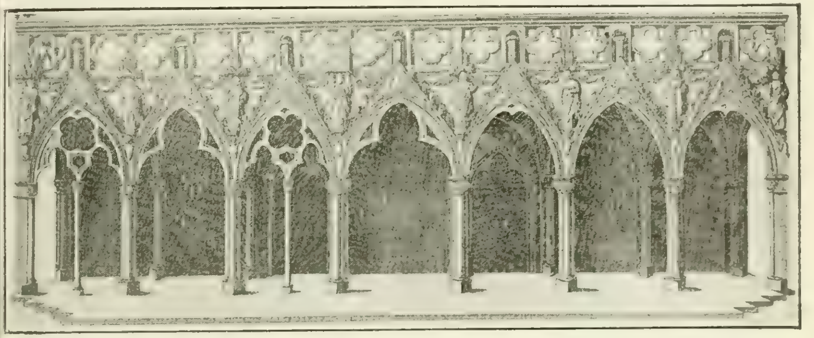
(1) Cf. la photographie de l'inscription conservée au musée de l'Œuvre, p. 117.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef de la cathédrale de Strasbourg.

nombre de sept, étaient encadrées par quatre arcades recoupées par une colonnette et deux arcs trilobés qui alternaient avec trois arcades tréflées. Dans les écoin-



Cliché Imp. alsacienne.

Jubé.

çons se détachaient huit statues d'apôtres dont il reste quelques fragments et la plate-forme était bordée de quatre-feuilles.

Bas-côtés. — Leur largeur de huit mètres est anormale. Sur chaque travée s'élève une voûte d'ogives dont le tore en amande à listel central est flanqué de deux baguettes. Les doubleaux en tiers-point, ornés d'un onglet entre deux boudins amincis, retombent sur des faisceaux de cinq colonnettes dont deux correspondent aux formerets et s'appuient sur la coursière qui passe au niveau des fenêtres, comme dans les cathédrales de Reims, de Toul, de Metz et à Saint-Denis. Dans les quatre premières travées (1), l'arcature inférieure se compose de colonnettes en délit et de sept arcs tréflés, garnis d'un boudin en amande et encadrés par un tore. Les chapiteaux à crochets ou décorés de feuillages sont couronnés d'un tailloir

(1) Trois inscriptions gravées dans le mur du bas-côté sud mentionnent la consécration d'autels en 1312, 1331 et 1334.

octogone mouluré en larmier et les tores très aplatis des bases s'appuient sur de petites consoles. On distingue dans les trèfles qui ornent les écoinçons des rosaces, des feuillages, des petits animaux et des figurines Le mur





E. Lefèvre-Pontalis phot.

Ecoinçons de l'arcature des bas-côtés.

de fond est garni de panneaux rectangulaires bordés d'un tore. Dans la cinquième travée nord, l'arcature moins élégante et plus archaïque forme une série d'arcs tréflés dont le boudin plus épais est rehaussé d'un cordon mou-



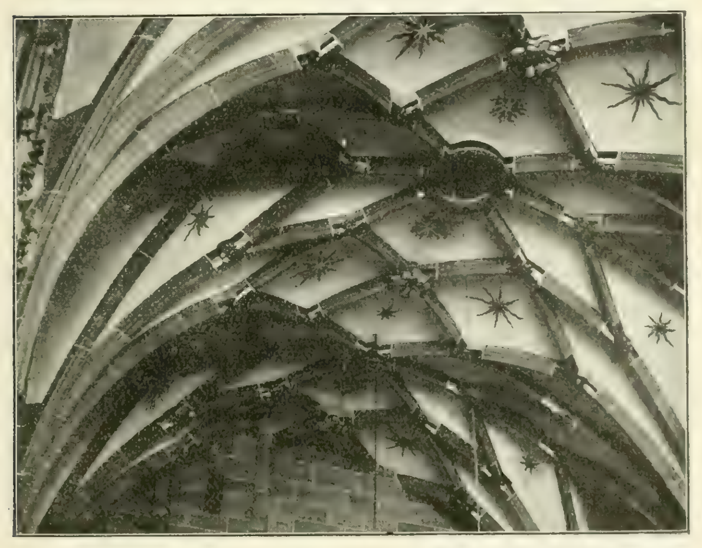
Cliché Imp. alsacienne.

Cathédrale de Strasbourg.

Bas-côté nord.

luré très saillant. Au sud s'ouvre une porte latérale en tiers-point entre des petites arcades tréflées du même type : son archivolte dépasse le niveau de la coursière. A droite s'élevaient les trois piles gothiques d'un ancien puits fermé en 1766. Chaque grande fenêtre inférieure, encadrée par une profonde voussure, est recoupée par un meneau central formé de deux hexagones accolés et par deux autres meneaux à six pans qui portent des arcs brisés, deux quatre-feuilles et une petite rose à six lobes.

Dans l'angle du bas-côté nord et du transept, la chapelle Saint-Laurent, jadis dédiée à saint Martin, cons-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Voûte de la chapelle Saint-Laurent.

truite de 1495 à 1505, s'élève au droit des deux dernières travées. Deux piles intermédiaires ornées de niches à dais flamboyants reçoivent les quatre arcades qui y donnent accès et correspondent à un groupe de sept colonnettes à filet central, engagées dans le mur extérieur, dont cinq

portent des ogives piriformes qui viennent rejoindre deux tiercerons. Il en résulte qu'au centre la voûte est garnie d'une série de quatre losanges enchâssés dans un autre beaucoup plus grand qui est flanqué d'une courte lierne. C'est un système de ramification très répandu en Alsace et en Rhénanie. Les fenêtres, dont l'une s'ouvre à l'ouest, sont divisées par deux meneaux qui portent des arcs trilobés, des quatre-feuilles et des mouchettes. Sous leur appui s'entre-croisent de petits arcs à redents tréflés.

La chapelle correspondante du bas-côté sud, sous le vocable de Sainte-Catherine, fut construite de 1341 à 1349 et correspond aux deux dernières travées, mais il fallut conserver la culée intermédiaire du XIIIe siècle, comme dans l'autre collatéral. Ses deux voûtes d'ogives sans doubleau furent reconstruites de 1542 à 1547 ; leurs nervures curvilignes se ramifient en dessinant un grand quatre-feuilles central entouré de quatre formes en amande. Elles retombent sur quatre piles cantonnées de fines colonnettes à filet, sur des petits fûts engagés et sur des culs-de-lampe à feuillages. Dans la première travée, une grande fenêtre à deux meneaux, reliés par des arcs tréflés qui portent trois quatre-feuilles, est encadrée par deux étroites baies à un meneau. La fenêtre de la seconde travée, remplie par une demi-rose sous l'archivolte en tiers-point et recoupée par deux meneaux, s'ouvre entre deux autres au-dessus d'une arcade à redents tréflés, flanquée de deux piscines trilobées. Deux baies de style rayonnant éclairent encore cette élégante chapelle à l'ouest.

Crypte. — Sous la croisée et sous l'abside qui se trouvent à un niveau plus élevé que le dallage de la nef s'étend une vaste crypte du XIe siècle longue de 26 m. 70 et revoûtée à deux époques bien distinctes du XIIe siècle. Les quatre premières travées occidentales forment trois vaisseaux bordés de colonnes monolithes. Des doubleaux

Arch. Mon. Hist. d'Alsace.



Cliché Imp. alsacienne.

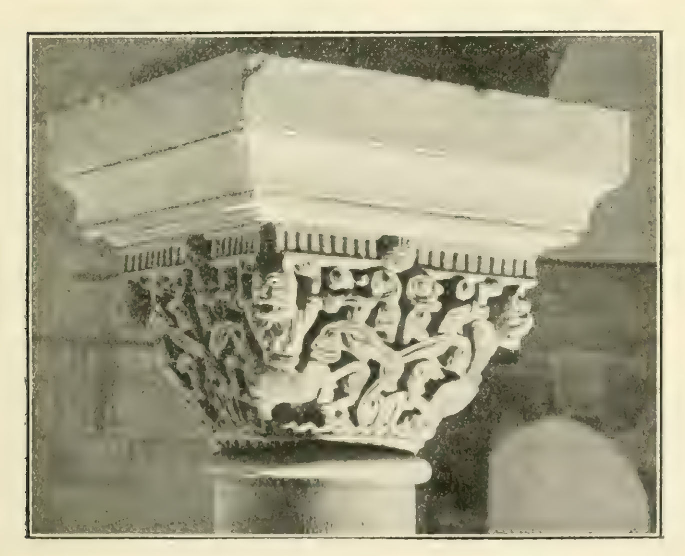
Crypte de la cathédrale.

en plein cintre séparent les voûtes d'arêtes flanquées de formerets qui décrivent la même courbe. Les chapiteaux cubiques sans décor, les tailloirs dont le tore se profile entre un listel supérieur et un cavet, les bases à griffes sont bien conservés. Les quatre travées orientales plus jeunes se distinguent par l'alternance des piles cruciformes et de colonnes plus basses que les précédentes (1). Au-dessus des arcades en plein cintre, trois voûtes en berceau sans doubleaux s'arrondissent en quart de cercle à l'extrémité des bas-côtés. Il faut signaler les remarquables chapiteaux des colonnes garnis de rinceaux et rehaussés de figurines sous les angles des tailloirs à cavet central. Un cordon de rinceaux du XIIe siècle accuse le niveau d'imposte de la crypte primitive qui conserve un témoin de l'ancienne arcature du chevet. Des fouilles récentes ont prouvé l'existence d'une aire de béton romain sous le dallage.

Transept. — La coupole centrale sur trompes en tiers-point du XIIe siècle s'élève sur un tambour dont les huit pans inégaux sont ajourés par huit fenêtres. Les piles occidentales romanes de plan cruciforme sont cantonnées de huit colonnes : sur les tailloirs des chapiteaux à feuilles plates se profilent un listel, un cavet et un tore. Les bases sont cerclées d'un énorme boudin flanqué d'une volute qui entoure une boule aux angles des socles dont la hauteur atteint 3 m. 20 à cause de la crypte. Le grand arc brisé à trois rouleaux, orné de deux tores d'angle, qui sépare la nef de la croisée plus basse et qui est surmonté d'un Jugement dernier peint par Steinheil en 1877 s'appuie de chaque côté sur une colonne sans base dont le chapiteau est au niveau de celui de la colonne occidentale primitive. Entre ces fûts, on voit le collage de la nef gothique

(1) Cette alternance, très rare dans les cryptes, se remarque également à Saint-Hilaire-en-Lignières (Cher) et à La Libarde (Gironde).

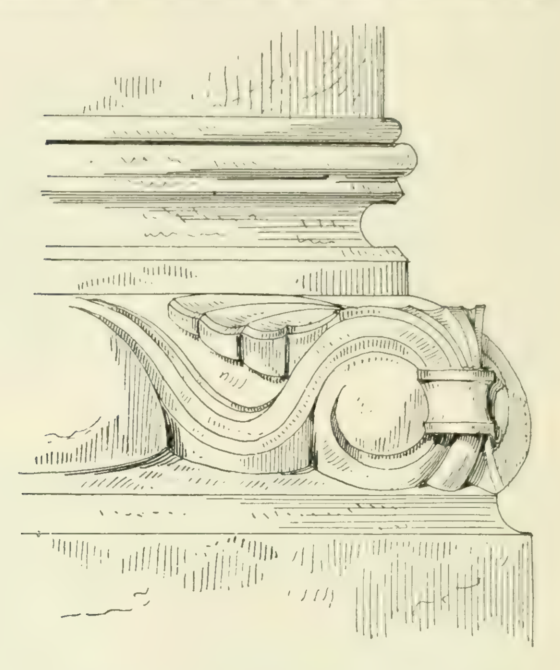




Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Chapiteaux de la crypte.

contre le transept, car le doubleau oriental et les ogives de la dernière travée retombent sur trois colonnettes posées sur des corbeaux du XII[e] siècle où se détachent au nord Samson sur un lion et au sud une figurine. Une



P. Gélis del.

Base de la pile nord-ouest de la croisée.

inscription fixe au 26 mars 1329 la consécration d'un autel adossé à la pile du sud-ouest. Au nord et au sud, une grosse pile cylindrique de la fin du XII[e] siècle, dont la base est cerclée d'un tore aplati et dont le chapiteau est orné de feuillages, reçoit deux arcs en tiers-point surhaussés ; leurs sommiers ne se trouvent pas au même niveau parce que les chapiteaux des colonnes engagées à l'est et à l'ouest sont plus bas que le chapiteau central.

Le croisillon nord fait mieux comprendre que celui du sud les intentions de l'architecte du XIIIe siècle. L'arc brisé à trois rouleaux qui le fait communiquer avec le bas-côté nord retombe sur six colonnes romanes. Au centre, une colonne isolée du XIIIe siècle. à bague centrale, où l'on a gravé dans la troisième assise l'épitaphe de l'évêque Henri Wahter, mort en 1426, est surmontée d'un chapiteau à crochets qui porte quatre croisées d'ogives en amande à listel central et quatre doubleaux en tiers-point. Dans les angles formés par le mur de fond s'élève une colonne dont la base à tore aplati est flanquée de griffes, comme celle qui est engagée au milieu du mur oriental entre deux colonnettes au niveau des fenêtres. A l'ouest, une grosse colonne engagée est coupée comme les deux colonnettes voisines couronnées d'un chapiteau à feuillages et d'un tailloir mouluré. Ces trois fûts, montés vers 1150 en face de l'autre faisceau, étaient destinés à porter le doubleau intermédiaire de quatre voûtes d'ogives projetées à un niveau plus bas que les voûtes actuelles, car il est impossible d'admettre l'hypothèse d'une croisée d'ogives unique ou d'une voûte sexpartite.

A l'est, un portail du XIIe siècle, remonté dans ce bras du transept, encadre les fonts baptismaux et une fenêtre murée du XIVe siècle recoupée par un meneau sous un quatre-lobes : de chaque côté, on voit les témoins d'une arcature primitive. L'archivolte en plein cintre, garnie de neuf boudins et surmontée d'un gâble plein avec bandes lombardes sur les rampants, retombe sur dix colonnes qui alternent avec des colonnettes. Les chapiteaux de droite sont garnis de fleurs d'iris et ceux de gauche de dragons qui s'enlacent par le cou et par la queue.

Une arcade tréflée, flanquée de quatre colonnettes et encadrée par deux tores, donne accès dans la chapelle orientale de Saint-Jean-Baptiste qui existait dès le XIIe siècle comme le prouvent deux colonnes romanes engagées

dans le mur méridional dont les chapiteaux à feuilles plates et à tiges perlées portent un arc de décharge en plein cintre. Cette chapelle, reconstruite vers 1250, est divisée en trois vaisseaux par deux piles occidentales quadrilobées et par deux colonnes dont les chapiteaux à crochets et les tailloirs octogones soutiennent neuf croisées d'o-



Cliché Imp. alsacienne.

Chapiteaux du portail roman.

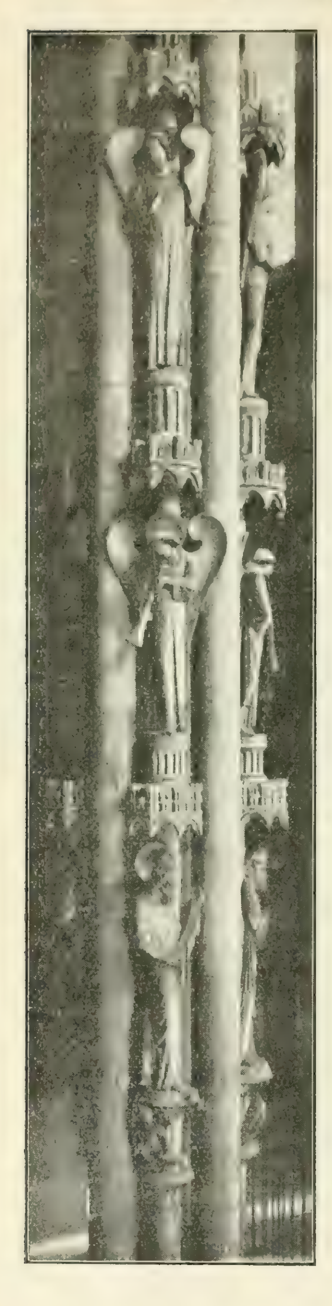
gives aux arêtes abattues, comme celles des doubleaux, et des formerets en tiers-point très surhaussés. A l'est, saint Jean tient un agneau sur une clef de voûte et un homme accroupi se détache sur un cul-de-lampe. Des fenêtres en tiers-point s'ouvrent à l'est et au nord sur une petite cour où il faut pénétrer pour lire l'épitaphe de l'architecte Erwin, de sa femme et de son fils, incrustée dans le mur latéral du chevet (1). La salle capitulaire qui surmonte la chapelle de Saint-Jean reproduit ses dispositions essen-

(1) Cf. p. 117.

tielles et ses voûtes d'ogives du XIIIe siècle aux arêtes abattues retombent sur des fûts monolithes et des chapiteaux à crochets.

Sur le mur oriental du croisillon nord, on voit un arc de décharge en plein cintre qui encadre deux arcades aveugles à boudin continu. Plus haut, deux grandes baies en tiers-point correspondent à celles du mur occidental qui se trouvent à des niveaux différents. Sous la première, un cordon de billettes relie les tailloirs de la pile sud-ouest de la croisée et du groupe central des trois colonnes engagées. Au-dessous, une arcade murée s'ouvrait au-dessus de l'autel de la chapelle flamboyante de Saint-Laurent. Dans le mur de fond, une porte en plein cintre est surmontée d'un arc en tiers-point saillant qui s'appuie sur deux colonnes. Cette disposition avait été imaginée au XIIe siècle pour faire retomber un doubleau et deux voûtes d'ogives sur un groupe de trois colonnettes. De chaque côté de la porte, trois petites arcades aveugles en plein cintre, soutenues par des colonnettes et des chapiteaux romans, sont encadrées par un arc brisé. On aperçoit plus haut deux baies en tiers-point et deux roses à six rayons reliés par deux petits arcs géminés en plein cintre.

Le croisillon sud, qui fut également remanié et surélevé au XIIIe siècle, conserve des témoins de l'œuvre du XIIe siècle dans le mur occidental. Ses quatre voûtes d'ogives du XIIIe siècle, dont le tore aminci est rehaussé d'un listel, et ses quatre doubleaux en tiers-point moulurés retombent au centre sur le célèbre pilier des anges entouré de quatre colonnes et de quatre colonnettes. Le premier rang de statues se compose des quatre évangélistes posés sur des chapiteaux à crochets au-dessus de leurs attributs. D'élégants dais à tourelles surmontent leur tête très expressive qui rappelle celle des apôtres et des prophètes de la cathédrale de Chartres : les plis de leurs vêtements sont du même style. Plus haut, quatre anges sonnent de la trom-



pette et quatre autres atteignent le niveau des voûtes qui retombent sur trois colonnes engagées dans les murs et soutenues à l'est par une figurine au dos courbé. Les bases à tore aplati du pilier s'appuient sur de petites consoles et des signes lapidaires sont gravés sur les assises.

A l'est, on pénètre dans la chapelle Saint-André par deux arcades en plein cintre qui retombent sur un trumeau. Il faut les attribuer au XIIe siècle, comme les quatre colonnes isolées qui limitent les trois vaisseaux et qui soutiennent les sept voûtes d'arêtes flanquées de formerets et les deux voûtes d'ogives à gros boudin terminé en pointe qui s'élèvent sur la travée centrale et à l'extrémité du bas-côté sud. Les chapiteaux, garnis de feuilles plates et de tiges qui se relient aux volutes d'angle, sont surmontés d'un tailloir en doucine et les bases à griffes se distinguent par la largeur de leur scotie. Une baie du XIIIe siècle à meneau central s'ouvre à l'est.

Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Pilier des Anges.



Cliché Imp. alsacienne.

Cathédrale de Strasbourg.

Pilier des anges. Saint Mathieu et saint Jean.



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Anges du pilier.

Derrière l'horloge, adossée au mur oriental du croisillon sud, on n'aperçoit qu'un arc de décharge, mais à gauche trois petits arcs en tiers-point, encadrés par un arc en

plein cintre dont le tore est rehaussé d'un filet, retombent sur des colonnettes et sur des chapiteaux à crochets du XIIIe siècle qui se trouvent en avant d'un passage bordé d'une balustrade flamboyante. Au-dessus de cette coursière, on voit une peinture murale du commencement du XVIe siècle qui représente la Nativité du Christ et l'An-



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Statue de saint Luc.

nonciation aux bergers. Plus haut, le meneau central de deux fenêtres gothiques porte deux arcs brisés et un cercle sans redents.

La face occidentale est ajourée dans la première travée par deux baies et dans la seconde par deux fenêtres en

tiers-point du XIVe siècle à meneau central. Il y eut un arrêt des travaux à la hauteur des fenêtres inférieures primitives, car le diamètre des colonnes d'angle change brusquement à ce niveau. En outre, l'une des trois colonnes qui s'interrompent au milieu du mur méridional et dont les lourdes bases à griffes remontent au XIIe siècle porte trois colonnettes plus minces posées sur des bases à tore aplati. A l'ouest, trois fûts engagés, qui ne sont pas en face du pilier des anges, ont été coupés et s'appuient sur un cul-de-lampe mouluré. Ils se terminent sans chapiteaux à l'assise qui correspond à l'appui des fenêtres basses du XIIe siècle, sous un cordon de billettes qui les contourne et se prolonge sur le mur. Au-dessus de ces colonnes inutiles, un cul-de-lampe orné de crochets porte deux branches d'ogives, un doubleau et deux formerets du XIIIe siècle. La même conclusion s'impose que dans l'autre croisillon, à savoir qu'au XIIe siècle les voûtes d'ogives étaient projetées à un niveau plus bas et qu'une grosse colonne isolée devait occuper la place du pilier des anges.

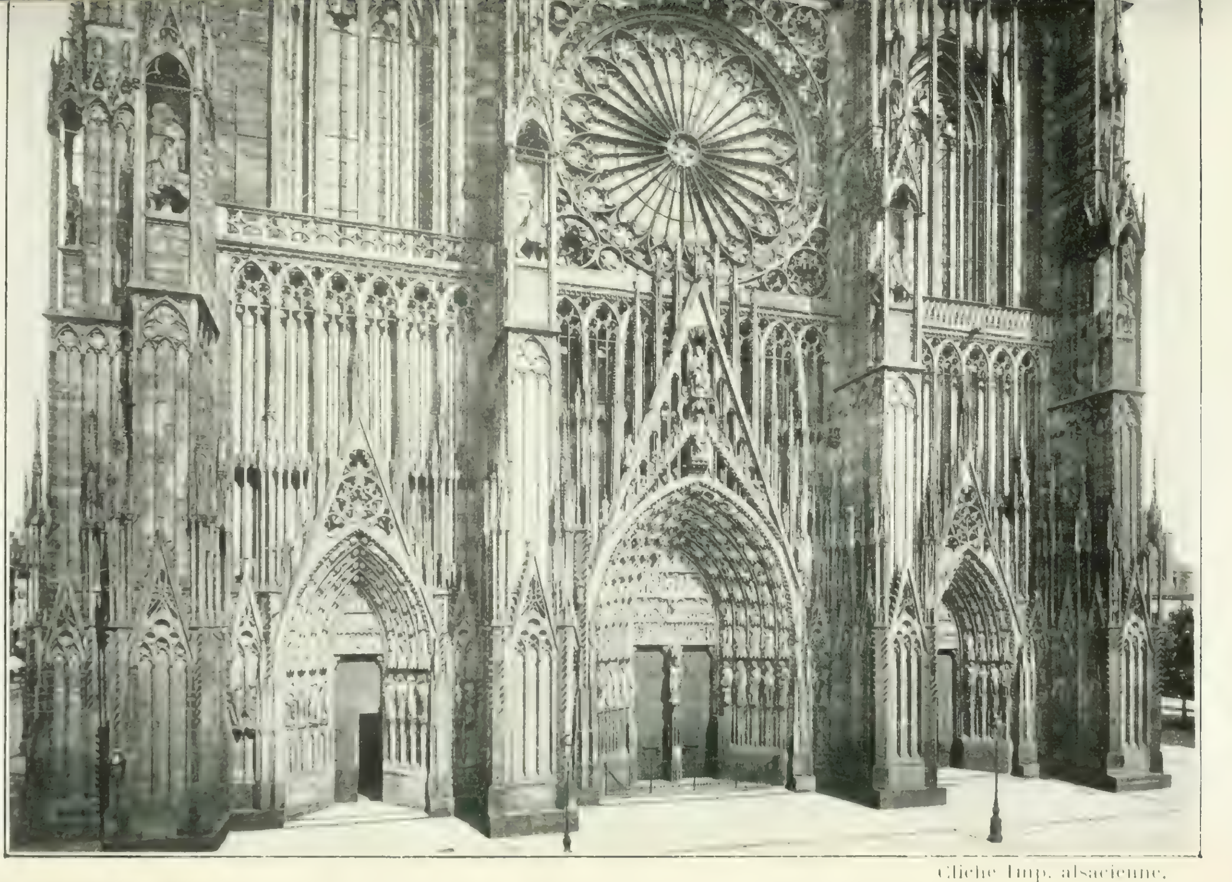
Au sud, à droite de la porte, on voit une arcade aveugle en tiers-point subdivisée par deux arcades en plein cintre. Les bases à gros tore flanquées de griffes, les chapiteaux garnis de feuilles plates, les tailloirs moulurés portent l'empreinte du style de la seconde moitié du XIIe siècle comme la grosse colonne d'angle et l'arcature de la face occidentale. La frise supérieure du XIIIe siècle, ornée de feuillages inclinés et de fruits d'arum, règne sous quatre baies en tiers-point qui s'ouvrent sous les deux roses : leur cercle central polylobé est entouré de deux rangs de huit cercles.

Abside. — Bâtie à la fin du XIIe siècle, recouverte de stucs et de boiseries au XVIIe siècle, restaurée d'une façon radicale au milieu du XIXe siècle, elle a perdu toute valeur archéologique. Sa voûte en cul-de-four brisé est encadrée

par un arc en tiers-point à trois rouleaux qui retombe sur quatre colonnes engagées. Trois larges arcades aveugles polylobées (1) modernes qui alternent avec deux arcades et tiers-point surhaussé décorent le soubassement. Au-dessus règne une coursière desservie par deux petites portes percées entre les trois fenêtres modernes, comme dans plusieurs églises rhénanes. Une gravure du XVIIe siècle qui représente le chœur précédé du jubé reproduit une grande baie du XIVe siècle à deux meneaux percée après coup au fond de l'abside et flanquée de quatre fenêtres romanes. Les peintures modernes du sanctuaire sont signées de Steinlé et de Steinheil.

Façade. — Le projet, conçu peut-être vers 1250 par l'architecte de la nef et conservé au musée de l'Œuvre, représente trois portails couronnés de gâbles moins élancés et une seule galerie dont les petites arcades trilobées sont surmontées de quatre-feuilles alternant avec des trèfles découpés dans les écoinçons, comme à la cathédrale d'Amiens. Erwin y substitua un autre dessin conforme à l'exécution : il prévoyait des arcatures à jour superposées, des gâbles sur les baies inférieures des tours, un cercle de redents autour de la rose, la galerie des apôtres et des tours beaucoup moins hautes à flèche octogone. La façade, chef-d'œuvre du style gothique rayonnant, fut commencée en 1276. Les observations techniques de M. l'architecte Knauth (2), qui a retrouvé les traces de l'incendie de 1298, prouvent qu'elle fut bâtie très lentement : à la mort d'Erwin, en 1318, les trois portails étaient achevés : son fils Jean monta la rose et le premier étage de la tour du sud qui est antérieur à l'étage correspondant de la tour du nord. Le second étage des deux tours était terminé en

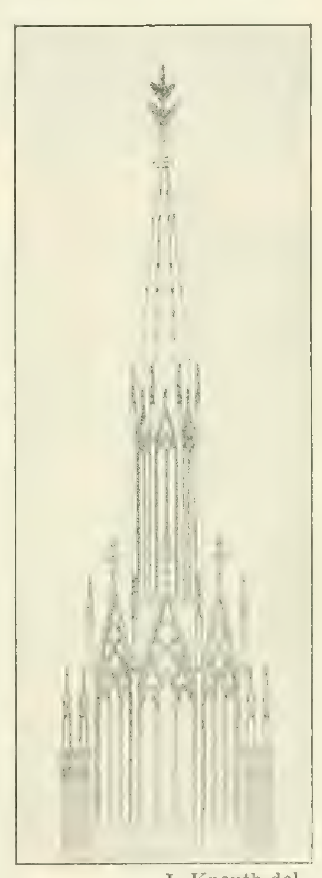
(1) On peut les comparer aux doubleaux d'une galerie du cloître de Saint-André à Cologne qui remonte au début du XIIIe siècle.
(2) *Strassburger Munsterblatt*, 1912, p. 33.



Cliché Imp. alsacienne.

Façade de la cathédrale de Strasbourg.

1365 et le mur intermédiaire au-dessus de la galerie des apôtres est peut-être postérieur à l'incendie de 1384. Le troisième étage octogone de la tour du nord avec ses quatre tourelles d'angle est l'œuvre d'Ulrich d'Ensigen, mort en 1419; la flèche ajourée fut terminée par Jean Hultz en 1439.



J. Knauth del.

Flèche projetée par Erwin.

La prédominance des lignes verticales, comme dans la façade de la cathédrale de Reims, caractérise celle de Strasbourg ainsi que les claires-voies qui bordent les quatre coursières en avant des fenêtres et de la rose. Comme l'emploi du grès rouge en délit présente beaucoup d'inconvénients, il a fallu étrésillonner les meneaux par des tirants de fer. En outre, toute cette dentelle de pierre se délite par suite des intempéries. La façade est donc condamnée à une restauration perpétuelle et les témoins de l'œuvre d'Erwin ont peu à peu disparu.

La mutilation des portails, en 1793, et le défaut d'entretien ont entraîné les architectes et les sculpteurs du XIX[e] siècle à refaire deux tympans, les voussures des portes, les gâbles, les pinacles, les statues équestres et leurs dais, le cadre de la rose, les balustrades et beaucoup d'autres

motifs de décoration. Six contreforts très saillants, garnis de crochets et de cinq faux fenestrages rayonnants, qui sont surmontés d'un gâble ajouré et flanqué de pinacles, s'élèvent jusqu'à la plate-forme. Revêtus d'une haute arcature tréflée, ils s'évident au niveau de la rose et du second étage par deux niches dont les trois arcades trilobées, qui retombent sur des faisceaux de colonnettes, encadrent la statue équestre moderne d'un roi de France ou d'un empereur d'Allemagne signée de Malade ou de Grass ; celle de Louis XIV, refaite en 1823, est l'œuvre de Vallastre.

La porte centrale en tiers-point est surmontée d'un gâble ajouré par huit arcades tréflées qui passent derrière des gradins où sont posés douze lions, mais l'avant-dernier à gauche est le seul témoin du XIIIe siècle. Onze pinacles très élancés et des anges se détachent sur les rampants. Au milieu du gâble inférieur, une Vierge moderne à l'enfant est assise sous les pieds de Salomon. La Vierge adossée au trumeau fut sculptée par Grass et les portes de bronze n'ont été mises en place qu'en 1879. Les dix niches des ébrasements renferment des statues de prophètes et d'une Sibylle posées sur des socles à pans coupés qui sont garnis d'une arcature de style rayonnant. On ne peut les identifier, mais il faut les attribuer à la fin du XIIIe siècle. Parmi les quatre autres prophètes voisins du portail, deux sont modernes, à savoir le premier à droite et le second à gauche.

Tous ces vieillards aux barbes bouclées, vêtus de robes à longs plis, tiennent des phylactères. Plusieurs sont coiffés d'un bonnet : deux ramènent leur manteau sur leur tête ; l'un porte la cape des grands prêtres et l'autre un cercle d'orfèvrerie autour de sa chevelure. Seule la troisième statue à gauche est celle d'un jeune homme imberbe, aux cheveux bouclés, vêtu d'un surcot à revers et coiffé d'un chaperon plissé : on suppose que c'est le portrait de







Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Cathédrale de Strasbourg.

Statues de prophètes.

l'un des sculpteurs. La Sibylle qui se mêle à gauche au groupe des prophètes est une jeune fille aux cheveux courts dont le manteau plissé s'entr'ouvre pour laisser voir la cotte serrée à la taille par une ceinture de cuir. Les dais, encadrés par des arcs tréflés et de petits gâbles, sont



Cliché Imp. alsacienne.

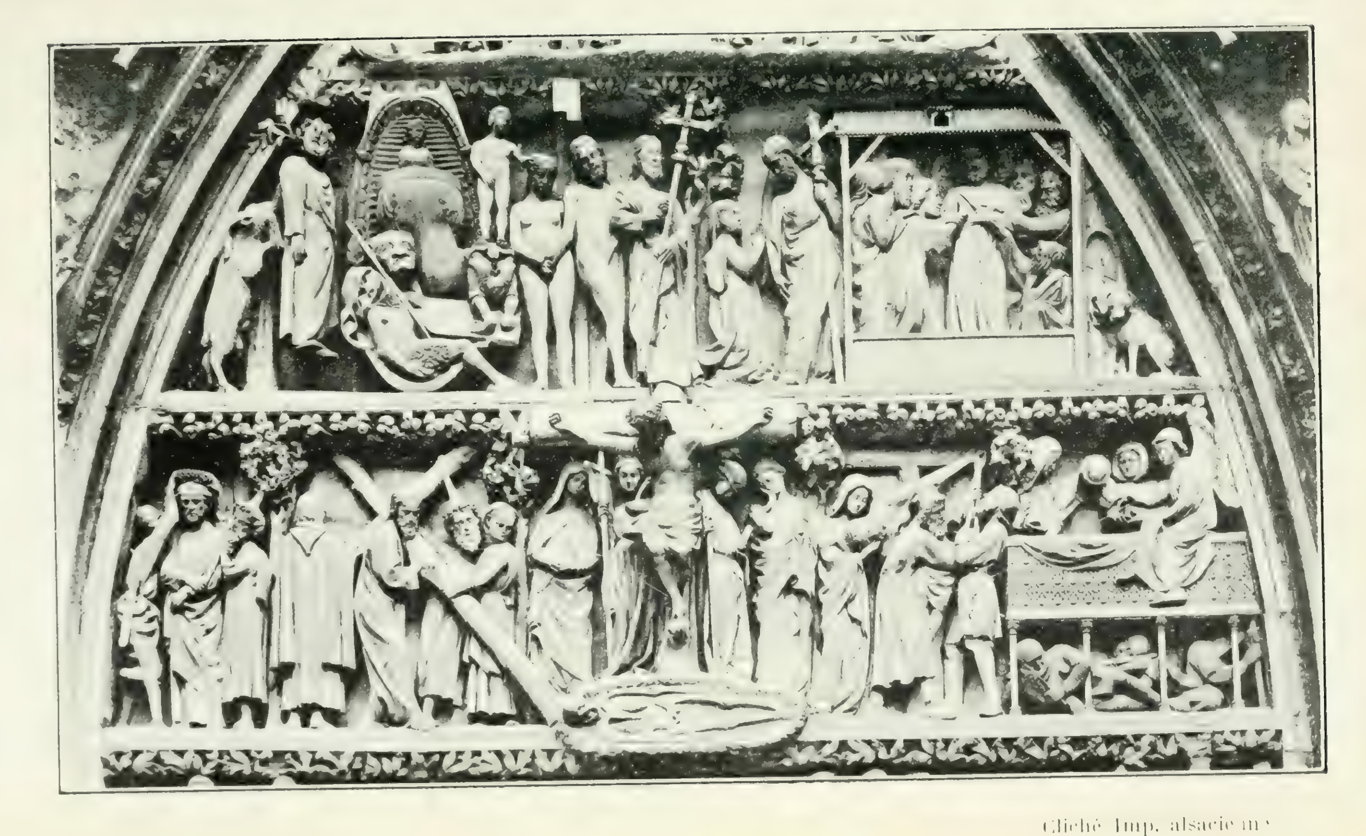
Tête de prophète.

modernes, comme toutes les statuettes des cinq voussures mutilées pendant la Révolution et remplacées par Malade et Vallastre au XIXe siècle : elles représentent des scènes de l'Ancien Testament et des miracles du Christ.

Le tympan est une œuvre du XIIIe siècle, sauf le quatrième registre qui représente l'Ascension et qui est moderne, comme la pendaison de Judas et le groupe voisin. Sur le linteau on voit l'entrée du Christ à Jérusalem avec Zachée monté sur un arbre, la Cène, où Judas est accroupi

au pied de la table, le baiser de Judas, l'arrestation du Christ qui touche l'oreille de Malchus, Jésus devant Pilate et la flagellation. Voici les scènes qui se succèdent sur le second registre : le Christ couronné d'épines, le portement de croix, le Christ crucifié et restauré entre l'Église et la Synagogue, au-dessus du cercueil d'Adam, la descente de croix, la résurrection. Plus haut, la pendaison de Judas, la descente aux limbes où le Christ délivre Adam et Eve, tandis que des démons sortent de la gueule de l'enfer, la Madeleine à genoux devant le Sauveur à côté de la maison où saint Thomas touche ses plaies.

Le portail latéral nord, dont l'archivolte en lancette est surmontée d'un gâble ajouré par de petits arcs tréflés qui entourent un quatre-feuilles central, se compose de voussures garnies de statuettes modernes. L'adoration des mages est sculptée sur le linteau, mais les têtes des personnages sont neuves ainsi que les bas-reliefs du tympan, qui représentent les mages devant Hérode, la Nativité, le massacre des innocents et la présentation au temple. Dans la fuite en Égypte, les restaurateurs ont conservé quelques témoins. Les huit niches semblables à celles du grand portail et les quatre niches latérales sont occupées par les statues des Vertus qui transpercent de leur lance les Vices qui ressemblent à des marmousets aplatis sous leurs pieds. C'est le thème habituel de l'iconographie du XIIe siècle dans le sud-ouest de la France, mais dans le porche nord de la cathédrale de Chartres et à la cathédrale de Laon cette représentation persiste encore au XIIIe siècle. A Strasbourg, les Vertus très déhanchées ne doivent pas être antérieures au début du XIVe siècle. Leur robe flottante, serrée à la taille par une ceinture, leur manteau retenu par une bride ou agrafé sur la poitrine, la couronne ou le cercle d'orfèvrerie qui entoure leur tête nue font ressortir leur parenté avec les Vierges du portail sud, mais comme les



Cliché Imp. alsacienne

Cathédrale de Strasbourg.

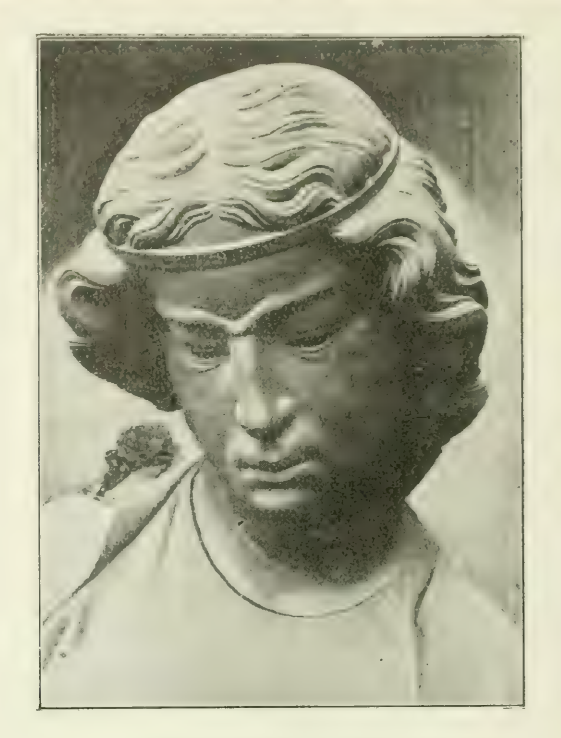
inscriptions peintes sur les phylactères se sont effacées, on ne peut les identifier.



Tête d'une vierge sage.

La composition du portail qui correspond au bas-côté sud est identique par le style de ses voussures en lancette ornées de statuettes neuves et de son gâble ajouré. Le

tympan complètement restauré ne conserve plus que quelques corps des personnages qui figurent dans la résurrection des morts dominée par la séparation des élus et



Tête d'une vierge folle.

des damnés et par l'Ascension. Le Christ et les Vierges sages occupent les niches latérales à droite ; les Vierges folles sourient au séducteur du côté gauche. Les unes, dont le visage est très calme, sont vêtues de robes à larges plis et portent leur lampe allumée ; les autres, très déhanchées, se font remarquer par l'expression de joie ou de tristesse empreinte sur leur visage. Le tentateur qui tient une pomme à la main se drape dans un surcot bien plissé et



Cliché Imp. alsacienne.

Cathédrale de Strasbourg.

Les Vertus et les Vices.

sa voisine aux fossettes saillantes semble prête à se dévêtir : la lampe est tombée à terre tandis que ses compagnes tiennent leur lampe renversée



Cliché Imp. alsacienne.

Le tentateur.

La représentation en pied des Vierges sages et des Vierges folles se voit également à la cathédrale de Magdebourg, mais elles sont beaucoup plus maniérées, tandis que la statuaire de la cathédrale de Strasbourg a subi l'influence de celle de Chartres et de Reims. Les statues des Vierges, mal calculées pour la dimension des niches, dépassent presque toutes les socles, décorés de quatre lobes qui renferment les signes du zodiaque, à côté des travaux des mois. Janus à table et le Verseau se trouvent sous les pieds du séducteur. Ce calendrier est du même type que ceux des autres cathédrales françaises.

Derrière les gâbles des trois portails passent deux coursières bordées, la première de petites arcades tréflées, la seconde d'un fenestrage à deux meneaux surmontés de quatre-feuilles et d'une petite rose à six lobes. Le troisième passage, bordé d'une balustrade, se trouve au niveau

de la grande rose centrale. En avant de ses seize formes en tiers-point, recoupées par un rayon qui porte deux arcs tréflés et un quinte-feuilles alternant avec les écoinçons ajourés, un cercle à redents tréflés se détache du mur, mais il est maintenu dans son cadre à chaque angle par une petite rose à cinq lobes entre deux quatre-feuilles. Cette rose, qu'on peut comparer à celles du transept de Notre-Dame de Paris, avait été prévue par Erwin dans son projet de façade ainsi que la galerie des apôtres dont toutes les statues détruites pendant la Révolution furent remplacées en 1849-1850 par Grass qui avait représenté le Christ dans une gloire en amande. En 1910-1911, le sculpteur Riedel y a substitué de nouveaux apôtres et de nouveaux anges musiciens, tandis que M. l'architecte Knauth faisait passer une poutre en béton armé au-dessus de la rose (1).

L'un des dessins sur parchemin conservés au musée de l'Œuvre prouve que la galerie des apôtres ne devait pas être surmontée d'un pignon et que les deux tours octogones couronnées d'une petite flèche s'élevaient beaucoup moins haut dans le projet primitif. Le déplorable mur du XIVe siècle qui termine la façade et qui monte jusqu'à la plate-forme est percé de deux grandes baies à trois meneaux de style rayonnant dont l'archivolte en tiers-point s'encadre dans un gâble simulé. Elles s'ouvrent sur une grande salle ajourée à l'est par une fenêtre à trois meneaux.

Tours. — Reprenons la description des tours au niveau de la rose et de la troisième coursière bordée d'une balustrade et de longs meneaux reliés par des arcades tréflées inscrites dans un gâble ajouré. Derrière ce fenestrage s'ouvre à l'ouest une grande baie en tiers-point recoupée

(1) *Strassburger Munsterblatt*, 1912, p. 97. F. Riedel est également l'auteur des deux statues d'évêques dont la rose est flanquée.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Calendrier. Verseau et Février.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Calendrier. Mois d'août.





E. Lefèvre-Pontalis phot.

Frise de la tour du nord.

par trois meneaux, deux quatre-feuilles et un large trèfle qui éclaire une salle voûtée d'ogives. Les faces latérales des tours, épaulées par des contreforts semblables à ceux de la façade et dont les niches renferment des statues équestres modernes, se distinguent par leurs grandes baies inférieures de style rayonnant précédées d'un fenes-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Frise de la tour du sud.

trage détaché et simulé qui s'appuie sur sept meneaux.

Une frise très originale du XIVe siècle passe sous la coursière du premier étage. Celle de la tour du nord représente David et Samson luttant chacun contre un lion, trois lionceaux qui s'éveillent au rugissement de leur père, symbole de la Résurrection, d'après un sermon d'Honorius commenté par M. Mâle, un chasseur perçant

de sa lance une licorne protégée par une vierge, Jonas sortant du ventre de la baleine, le Christ bénissant, le serpent d'airain, le pélican, le phénix, le sacrifice d'Abraham, l'aigle montrant le soleil à ses aiglons, une chasse à la licorne et au sanglier. Sur la frise du sud où M. Delahache voit le triomphe de l'esprit du mal, il faut signaler un juif torturé par deux diables, le combat d'un agneau à tête de moine contre un centaure, en présence d'un évêque à corps de lion, un homme nu à cheval sur un lion qui décoche une flèche à une sirène, quatre animaux à tête humaine qui jouent d'instruments de musique, une lutte entre deux joueurs de dés, un centaure qui fait danser un chien au son du tambourin, un montreur d'ours, une scène de luxure et des monstres qui se battent.

Au-dessus de la coursière, chaque tour est ajourée à l'est, au nord et au sud par une fenêtre en tiers-point à trois meneaux, surmontée d'une immense baie à deux meneaux et à double remplage de style rayonnant, qui s'ouvre entre de longues arcades tréflées à meneau central formant une claire-voie et qui éclaire une salle voûtée d'ogives. A ce niveau, l'escalier à vis se loge dans une élégante tourelle orientale à pans coupés qui est ajourée par des baies rectangulaires à meneau central. On parvient ainsi à 66 mètres de hauteur, en débouchant sur la plateforme occupée par la maison des gardiens qui est une affreuse bâtisse.

La tour du sud resta toujours inachevée, tandis que l'étage octogone de la tour du nord s'éleva dans le premier quart du XVe siècle. En pénétrant dans la cage qui repose sur quatre arcs de décharge en plein cintre, on distingue des signes lapidaires gothiques à côté des noms de visiteurs célèbres du XVIIe, du XVIIIe et du XIXe siècle. L'architecte Ulrich d'Ensigen avait l'intention de voûter l'étage inférieur par seize branches d'ogives amorcées qui devaient retomber sur des colonnettes logées dans les

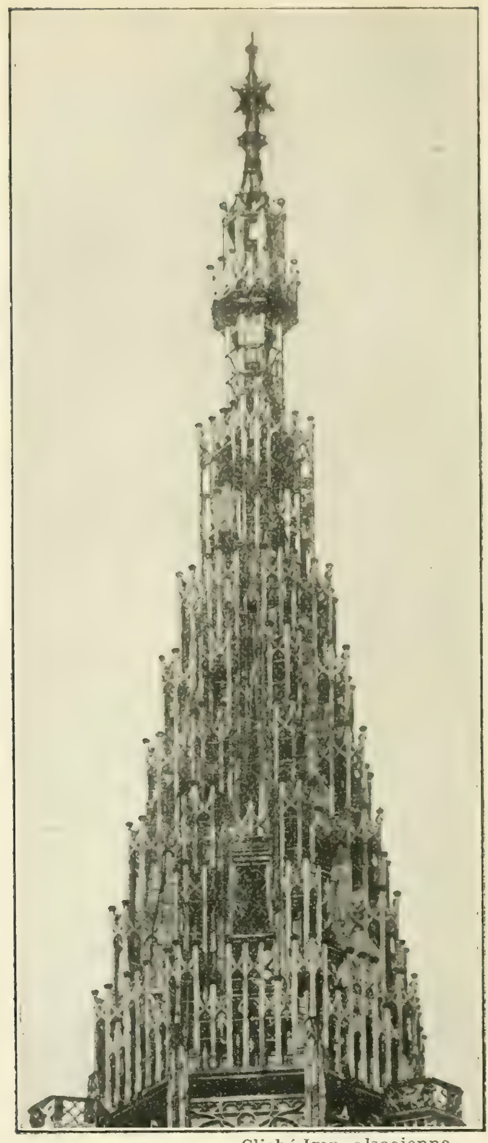
angles, mais il prit le parti de surhausser l'octogone d'un second étage moins élevé. Aux angles, quatre tourelles d'escalier hexagones à jour sont complètement détachées : leurs contreforts triangulaires sont garnis de niches et de pinacles, mais leurs flèches projetées n'ont jamais été exécutées.

Sur chaque face du clocher s'ouvre une longue baie en tiers-point, bordée d'un boudin en amande à filet saillant. Leur meneau central, étrésillonné par deux quatre-feuilles sur un arc tréflé porte deux arcs à trois redents et un quatre-lobes. L'archivolte moulurée à redents tréflés est surmontée d'un cordon en tiers-point renversé et d'un arc en accolade qui traverse la balustrade. Les huit piles sont garnies de niches qui renferment des statues modernes. Le second étage, en retrait sur le premier, est ajouré par huit baies en tiers-point et se termine par une balustrade formée de trèfles entre des triangles curvilignes trilobés, mais elle s'interrompt sur les pans non orientés où de grandes dalles relient la base de la flèche aux tourelles d'escalier.

Flèche. — La flèche octogone, terminée par Jean Hultz en 1439, devrait être beaucoup plus ornée, comme le prouve un dessin original conservé au musée de l'Œuvre, si l'architecte n'avait pas été guidé par des raisons d'économie (1), mais ses dispositions sont très originales. Ses huit arêtiers se composent de six clochetons hexagones en retrait les uns sur les autres qui s'appuient sur cinq colonnes reliées par des arcs tréflés dont l'un est inversé. Comme le noyau de l'escalier à vis de chaque tourelle porte un angle de la suivante, les marches gironnent en sens inverse quand on passe d'une tourelle dans l'autre.

A la base de la flèche court une balustrade bordée de

(1) Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, t. V, p. 139.



Cliché Imp. alsacienne.

Flèche de la tour du Nord.

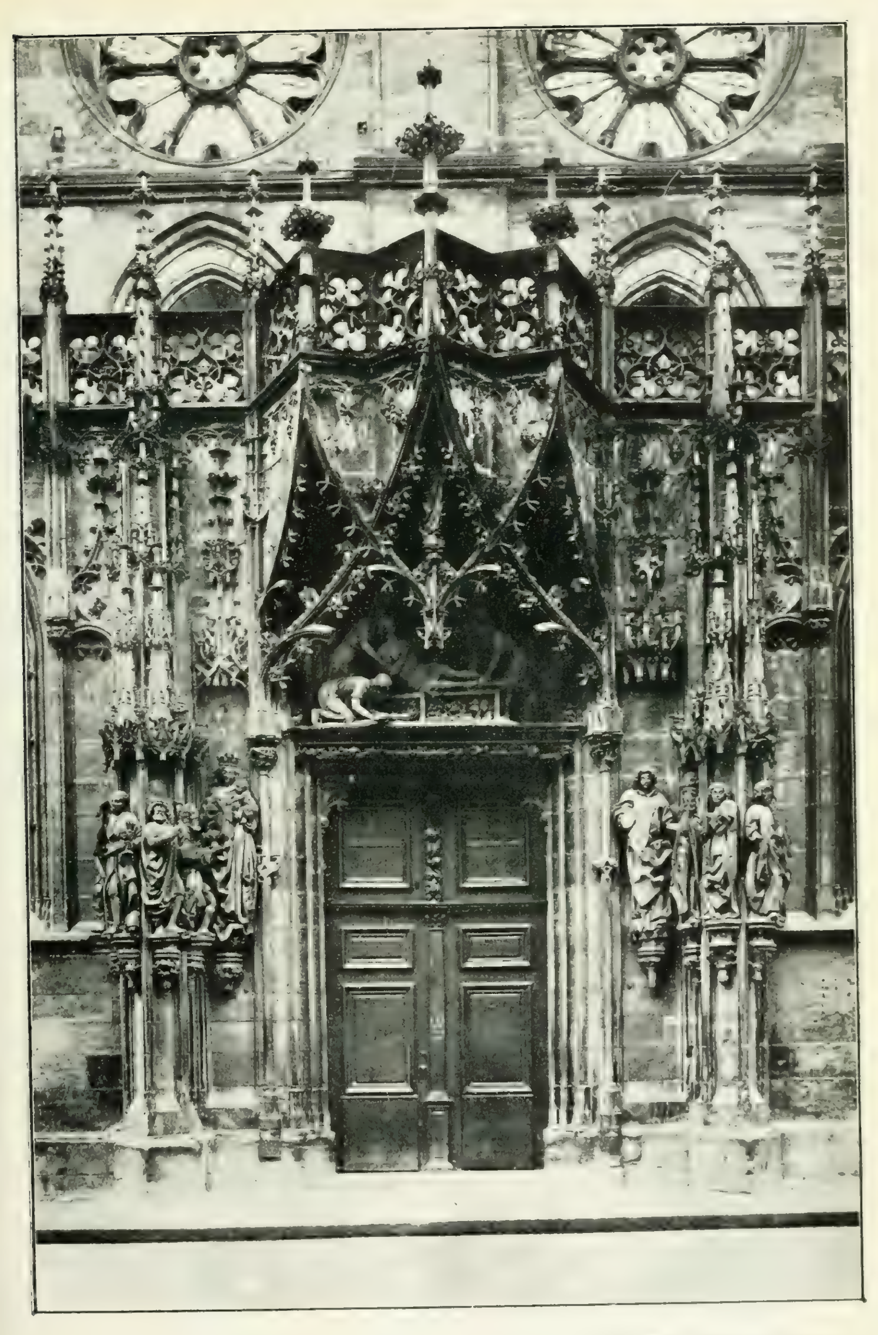
hautes colonnettes et d'arcs inversés qui ressemblent à une croix de Saint-André et qui se décrochent au milieu de chaque pan pour former un triplet. Au droit des deux premiers clochetons, trois bandeaux qui relient les arêtiers et qui portent des inscriptions à la gloire du Christ sont séparés par des trèfles et des quatre-feuilles. Sur les faces orientées s'élèvent quatre clochetons en forme de trapèze, posés sur quatre piles et amortis par un arc tréflé qui porte un quatre-lobes sous une balustrade. Le dernier étage de la flèche a le plan d'un losange, flanqué de quatre escaliers à jour, et porte le socle octogone du lanternon à huit pans, bordé d'arcs tréflés, qui s'évase et qui s'élève à 142 mètres de hauteur : c'est un prototype de ceux qui couronnent les dômes des clochers de la Renaissance. Ses quatre baies non orientées s'ouvrent sur une coursière dont la balustrade se compose d'arcs trilobés inversés. Ce lanternon et la partie supérieure de la flèche furent démontés à la suite du coup de foudre de 1654 et restaurés après le siège de 1870.

Élévation latérale. — Les fenêtres des collatéraux sont masquées par les portiques du XVIIIe siècle qui renfermaient des boutiques. Au nord, M. Knauth a construit un porche contre la chapelle de Saint-Laurent. Dans la cinquième travée du bas-côté sud, un portail trilobé dont les deux boudins continus décrivent une courbe en tiers-point s'ouvre dans l'atelier des tailleurs de pierre et des sculpteurs. Les arcs-boutants simples, dont l'écoinçon est ajouré par un quatre-lobes, ont été tous restaurés ainsi que leurs lourdes culées garnies de niches et de statues modernes et couronnées de pinacles pleins. Cependant la culée voisine du croisillon sud conserve trois statues gothiques. L'écoulement des eaux se fait, comme à la cathédrale du Mans, par deux gargouilles latérales neuves. Les fenêtres de la nef sont encadrées par un cordon de crochets.

Toutes les balustrades tréflées sont modernes, comme les escaliers qui relient les chéneaux supérieurs aux deux tours. Les fenêtres de la chapelle Saint-Laurent s'ouvrent sous un cordon en accolade, amorti par un fleuron, et celles de la chapelle Sainte-Catherine sont surmontées de gâbles à jour.

Le portail roman du croisillon nord, qui se trouve dans la sacristie Saint-Laurent, recouverte de nervures curvilignes du XVe siècle, est flanqué de six colonnettes dont les chapiteaux et les tailloirs garnis de palmettes reçoivent trois boudins; le tympan moderne représente l'Adoration des mages. Plus haut, entre deux éperons d'angle modernes, s'ouvrent les deux fenêtres en tiers-point et les deux roses déjà signalées. Une coursière très restaurée, bordée d'arcs en plein cintre qui retombent sur des colonnettes, et voûtée par des petits berceaux transversaux passe sous le pignon, orné de bandes lombardes et flanqué de deux clochetons gothiques modernes. En avant de cette façade, le portail Saint-Laurent, de style flamboyant, construit par Jacques de Landshut à la fin du XVe siècle, se compose d'une baie rectangulaire surmontée d'un groupe moderne du sculpteur Vallastre qui représente le martyre du saint. Le grand dais qui l'abrite se compose de trois arcs en accolade qui se recoupent en s'appuyant sur une clef pendante centrale et qui forment deux angles rentrants sous la balustrade tréflée rehaussée de fleurons. Les niches latérales surmontées de dais et de pinacles renferment dix statues du XVe siècle, à savoir la Vierge, saint Laurent, les rois mages, un pape, deux hommes vêtus de longues robes et un guerrier. A l'est s'élève la sacristie octogone du chapitre recouverte d'une coupole et bâtie par Massol en 1744.

Le croisillon sud, également épaulé par deux éperons modernes, conserve ses quatre baies jumelles et ses deux roses bordées d'une balustrade flamboyante ajoutée en



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Cathédrale de Strasbourg.

Portail Saint-Laurent.

1493 en même temps que le cadran de l'horloge. Une statue moderne de saint Arbogast occupe la niche centrale.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Tête d'un roi mage.

Le pignon est flanqué de deux clochetons neufs. Entre les deux portails en plein cintre, ornés de trois baies et de six

colonnettes qui ont remplacé les douze statues des apôtres détruites pendant la Révolution, le roi Salomon est assis sous le buste du Christ, mais ces figures sont modernes, comme les statues latérales d'Erwin et de sa fille Sabine qui sont l'œuvre de Grass. Sur le jambage de gauche, près de colonnettes à bague centrale, se détache la célèbre statue



Tête de la Synagogue.

de l'Église triomphante tenant une croix d'une main et un calice de l'autre : sa robe aux plis flottants est serrée à la taille par une ceinture. Elle fait pendant à la Synagogue qui tient une hampe brisée et dont la tête aux yeux bandés s'incline vers la terre. Ces deux répliques des statues du



Cliché Imp. alsacienne.

L'Église et la Synagogue.

croisillon sud à la cathédrale de Reims ne sont pas antérieures à la seconde moitié du XIIIe siècle. Le tympan du portail de gauche, qui représente la mort de la Vierge entourée du Christ et des apôtres, est un chef-d'œuvre de la sculpture gothique qui se distingue par un maniérisme précoce. L'artiste qui a figuré sur l'autre tympan le cou-



Cliché Imp. alsacienne.

Tympan d'un portail du croisillon sud.

ronnement de la Vierge entre deux anges était imbu de traditions moins réalistes. Les linteaux modernes sont d'un style très médiocre.

Au centre du transept s'élève une grosse tour octogone dont la galerie inférieure bordée de colonnettes et d'archivoltes en plein cintre remonte seule au XIIe siècle. Les baies en tiers-point supérieures et l'arcature qui règne sous le toit à huit pans, flanqué de lucarnes, furent construites sous la direction de l'architecte Klotz, en 1878. Au XIVe siècle, on avait monté au-dessus de la coursière huit pignons ornés de formes aveugles et dominés par une petite flè-

che, mais après l'incendie de 1759, la coupole fut coiffée d'un toit polygonal, ce qui permit d'installer sur la plate-forme un poste de télégraphie aérienne en 1793.

Au nord du chœur, une porte trilobée du XIIIe siècle donne accès dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. De l'autre côté, le portail en plein cintre de la chapelle Saint-André est encadré par trois boudins continus à bases romanes, mais il est masqué par un bâtiment du XIIIe siècle dont les baies en tiers-point sont recoupées par deux arcs en plein cintre. Le chevet plat où l'abside se trouve empâtée, derrière le cloître du XVIIIe siècle, a été surhaussé en 1879 par l'architecte Klotz qui a monté un clocheton circulaire à flèche conique de chaque côté du pignon. Il y a vraiment trop de pierres neuves, de sculptures et de statues modernes à l'extérieur de la cathédrale de Strasbourg.

MOBILIER DE LA CATHÉDRALE

Par M. Amédée BOINET

La remarquable collection de vitraux de la cathédrale de Strasbourg permet de suivre l'évolution de la peinture sur verre depuis la seconde moitié du XIIe siècle jusqu'au début du XVe. Répartie dans 71 fenêtres, elle se compose de 192 grandes figures, de 300 panneaux légendaires et de 80 médaillons, mais plusieurs verrières qui se trouvaient dans les fenêtres romanes ont été encastrées dans des baies gothiques et les réparations effectuées au XVIIIe siècle laissent beaucoup à désirer. Les dommages les plus graves que les vitraux eurent à subir furent causés par les obus allemands pendant le siège de 1870. Les ouvriers de l'Œuvre Notre-Dame ne purent démonter



Cliché Imp. alsacienne.

Cathédrale de Strasbourg.

Tympan du portail sud du transept.

que 670 panneaux sur 4.600 et 1.221 panneaux furent brisés ou très détériorés. Il fallut donc reprendre la restauration de toutes les verrières commencée vers 1845 par Baptiste Petit-Gérard et qui se trouvait à peu près achevée : son fils Pierre y travailla très activement.

Les vitraux qui remontent au XIIe et au XIIIe siècle portent l'empreinte d'une tradition byzantine très marquée, comme dans la cathédrale de Lyon. En effet, les grandes figures des fenêtres du chœur, du transept et de la nef sont inspirées de modèles plus anciens pris dans des manuscrits à peintures, surtout de la période ottonienne, comme l'indiquent les détails du costume. D'autre part, les vitraux du bas-côté nord exécutés au XIVe siècle rappellent ceux du XIIIe par leur technique et leur style ; enfin, des thèmes iconographiques de l'art roman persistent dans certaines verrières gothiques.

Vitraux de l'abside. — La fenêtre centrale renferme une Vierge peinte par Petit-Gérard, mais la figure de saint Henri au nord et celle de sainte Catherine au sud remontent au milieu du XIIIe siècle. Au fond de la crypte, un vitrail un peu plus ancien représente un ange qui tient un globe.

Vitraux du transept. — Au fond du bras nord, les médaillons de la fenêtre de droite datent de la seconde moitié du XIIe siècle : on y voit le Jugement de Salomon et l'ange de l'Annonciation, de style byzantin. Dans la baie de gauche, la Vierge assise, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Évangéliste barbu, le roi Salomon et la reine de Saba, David et Salomon sont de même époque, mais les deux panneaux inférieurs ne datent que du commencement du XIIIe siècle. A l'est, sous le Christ bénissant, la figure de saint Laurent doit remonter à la fin du XIIe siècle, tandis que trois petits bustes très restaurés,

qui représentent peut-être la Foi, l'Espérance et la Charité, ne doivent pas être antérieurs au XIIIe siècle. La Vierge et saint Jean-Baptiste qui se détachent dans la fenêtre voisine, peuvent être attribués à la fin du règne de saint Louis. La bordure rappelle l'écusson de vair de la corporation des pelletiers, mais elle encadrait peut-être leur patron saint Jacques à l'origine. Les vitraux des fenêtres occidentales sont modernes, comme ceux des deux roses.

Dans le bras sud, les vitraux des deux roses ont pour sujet une comparaison mystique entre les sacrifices de l'Ancienne Loi et ceux de la Nouvelle. Les modèles ont été pris dans l'*Hortus deliciarum*. Au centre de la rose de gauche, un personnage à deux têtes, image symbolique des prophètes qui lisent dans l'avenir, est entouré de bustes de femmes portant les offrandes des sacrifices et accompagnées d'inscriptions : l'agneau de l'innocence, le bouc du péché, le taureau symbole de la force, etc. Dans le second cercle, on reconnaît Moïse, Abraham et le chandelier à sept branches. Pour représenter la Nouvelle Loi, dans la rose de droite, le peintre-verrier du XIIIe siècle a dessiné au centre le buste de Melchisédech, figure du Christ, et dans les médaillons les Vertus personnifiées par des femmes, les quatre évangélistes avec les têtes de leurs attributs et le Christ bénissant. Les vitraux inférieurs ont été peints par Petit-Gérard.

Au-dessus de l'horloge, les quatre martyrs de la légion thébaine, saint Candide, saint Victor, saint Maurice et saint Exupère, en costume militaire de la fin du XIIe siècle, ont été très restaurés. Près de l'angle du chœur, saint Christophe, figure colossale de huit mètres de hauteur (XIIIe siècle), tient l'Enfant Jésus sur ses épaules. A gauche, saint Matthieu et saint Barthélemy remontent également au XIIIe siècle ; ces vitraux dénotent des influences byzantines. Les vignerons et les bouchers ont

donné les verrières occidentales du XIVe siècle qui représentent saint Florent et saint Biulfe.

Vitraux de la nef. — La première fenêtre du nord, voisine de la tour, fut vitrée à la fin du XIVe siècle. Au sommet, Ézéchiel et Aristote semblent contempler le combat des Vertus armées de lances et des Vices écrasés sous leurs pieds. Ce thème, si répandu dans les portails romans du sud-ouest de la France, se voit encore à la façade de la cathédrale, ainsi qu'au portail et sur un vitrail du XIVe siècle de l'église de Niederhaslach. On distingue à gauche, de haut en bas, l'Humilité et l'Orgueil, la Foi et l'Idolâtrie, la Simplicité et la Ruse, la Tempérance et la Gourmandise, la Justice et l'Iniquité. A droite, l'Espérance fait pendant au Désespoir, le Courage à la Trahison, l'Union à la Discorde, la Chasteté à la Luxure, la Charité à l'Envie. La seconde fenêtre est masquée par les orgues, mais la troisième renferme, comme la quatrième, huit grandes figures d'évêques peintes au début du XIVe siècle. Ces prélats n'ont pas tous occupé le siège de Strasbourg et leur nimbe ne doit pas laisser croire qu'ils ont été tous canonisés.

Dans la cinquième fenêtre se détachent deux saints martyrs, en costume de chevaliers du XIIIe siècle : *Dux Achacius* et *Dux Marcus*, ainsi que six évêques dont les figures ne sont pas antérieures au commencement du XIVe siècle. Huits guerriers martyrs décorent les panneaux de la première moitié du XIIIe siècle de la sixième fenêtre. Les papes saint Clément, saint Sixte, saint Urbain et saint Silvestre sont représentés dans la septième fenêtre, avec les quatre diacres saint Étienne, saint Laurent, saint Vincent et saint Cyriaque ; on peut dater ce vitrail de la seconde moitié du XIIIe siècle.

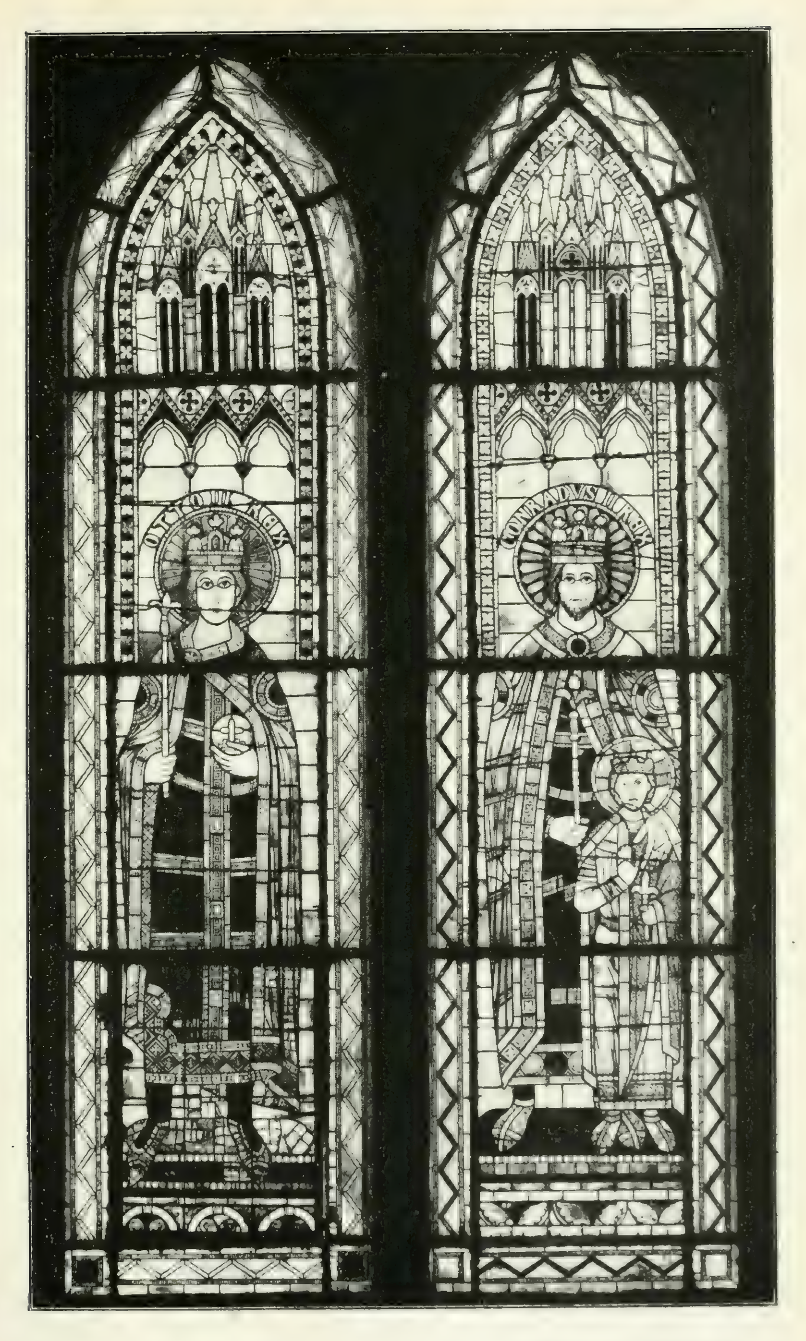
Au sud, la fenêtre haute de la première travée renferme un vitrail moderne et la seconde verrière, du XIVe siècle

et très endommagée par le bombardement de 1870, est consacrée au Jugement de Salomon. Dans les bordures on lit : « *Der Kunic ach Ez ist din so din Kindelin. Sol ich das Kint slahen in zwey?* » Dans les quatre grandes baies suivantes, vitrées au commencement du XIVe siècle, on voit huit figures de saintes ; quelques-unes portent la lampe des vierges sages, dans la sixième fenêtre. La septième verrière, de la fin du XIIIe siècle, représente la Vierge et onze saintes.

Les vitraux de la claire-voie sont des œuvres modernes de Maréchal, de Baptiste et de Pierre Petit-Gérard et de Ferdinand Huguelin.

Vitraux du bas-côté nord. — Ces belles verrières forment la célèbre série des rois et des empereurs. Ils sont nimbés, comme Justinien et Théodora dans les mosaïques de Saint-Vital de Ravenne, et portent le globe et le sceptre ; leurs vêtements sont copiés sur des modèles byzantins. Les figures des rois Henri, Frédéric, saint Henri II, dit de Bamberg, peintes dans la première fenêtre et celles d'Othon, d'Othon II, d'Othon III, de Conrad avec le jeune Henri III à ses pieds remontent à la seconde moitié du XIIe siècle, mais les dais et les bordures ne sont pas antérieurs au milieu du XIIIe siècle. Dans la troisième fenêtre, vitrée vers 1350, se détachent Philippe de Hohenstaufen (?), Henri de Bamberg, figuré de nouveau dans le panneau voisin, sous le nom d'*Henricus Claudus* parce qu'il boitait depuis l'accident dont il avait été victime à Rome, puis Frédéric Barberousse qui se noya dans une rivière de Cilicie.

C'est à la même époque qu'il faut attribuer la quatrième verrière où Charles Martel, Charlemagne, Pépin et Louis le Débonnaire sont représentés, ainsi que la cinquième ornée des figures de l'empereur Lothaire et de ses trois fils, Louis II, roi d'Italie et empereur, Lothaire II, roi



Cliché Imp. alsacienne.

Vitrail des Empereurs.

de Lorraine, appelé *Ludovicus* par erreur, et Charles qui régna sur la Provence.

Vitraux du bas-côté sud. — Les quatre premiers sont des œuvres de la seconde moitié du XIVe siècle. Dans la verrière voisine du transept, l'ange apparaît à sainte Anne, puis à Joachim qui se rencontrent à la Porte dorée. On voit ensuite la naissance de la Vierge et sa présentation au temple, la baguette de Joseph qui fleurit, les fiançailles de la Vierge, l'Annonciation, la Nativité et six autres scènes de l'enfance du Christ.

La fenêtre de l'avant-dernière travée renferme la scène de la femme adultère, la résurrection de Lazare, Zachée dans l'arbre à Jéricho, la Samaritaine, la Madeleine aux pieds du Christ, Jésus endormi dans la barque, la Transfiguration, la guérison du paralytique, la résurrection de la fille de Jaïre, la guérison du possédé, la multiplication des pains, la prédication de saint Jean, le baptême et la tentation du Christ, la guérison du lépreux, les noces de Cana, le sermon sur la montagne. La verrière de la cinquième travée reproduit l'entrée à Jérusalem, la Cène, le Lavement des pieds et onze scènes de la Passion ; celle de la quatrième, la Descente aux Limbes, la Résurrection, les différentes apparitions du Christ après sa mort, l'Ascension et la Pentecôte. Dans les roses de ces quatre baies, on voit le Christ bénissant, la Vierge tenant l'Enfant, sa mort et son couronnement. Dans la troisième travée, le Sauveur préside au Jugement dernier en tenant l'épée dans sa bouche et une énorme figure de diable entraîne les damnés dans l'enfer.

Vitraux sous les tours. — Au nord, un grand vitrail du commencement du XVe siècle nous montre la Création, l'histoire d'Adam et d'Eve, le meurtre de Caïn, l'arche de Noé et des médaillons avec le Christ bénissant.

Du côté sud, la fenêtre fut vitrée à la même époque; on y voit, au-dessus de deux donateurs agenouillés, le Jugement dernier — le Christ est entouré de la Vierge, de saint Jean-Baptiste et des apôtres — et les œuvres de miséricorde appliquées au Christ, avec des légendes comme celle-ci : « *Do ich hungerik was ir spiset mich nüt* ».

Vitraux des chapelles. - Dans la chapelle Saint-Laurent, les vitraux de la seconde moitié du XIVe siècle proviennent de l'ancienne église des Dominicains. Il a fallu les réduire pour les faire entrer en 1833 dans des fenêtres plus étroites. Les deux premiers fenestrages du nord encadrent les sujets suivants : Moïse dans son berceau flottant, le Baptême du Christ, l'Adoration des mages, la Présentation au temple, la Cène, la Pentecôte, l'Ascension, la Crucifixion, les trois mages devant Hérode. Dans les baies voisines, on distingue les principales scènes de la Passion, l'apparition du Christ à sa mère, l'Ascension et la Pentecôte. De petits médaillons renferment, en outre, des bustes du Christ et des prophètes.

Les vitraux de la chapelle Sainte-Catherine, qui communique avec le bas-côté sud, exécutés vers 1348, sont attribués au peintre-verrier Jean de Kircheim. Ils représentent les douze apôtres surmontés d'un dais très élevé et tenant un phylactère où se lit un article du *Credo*, sainte Madeleine et sainte Marthe.

Tombeaux. — Dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste qui s'ouvre dans le bras nord du transept, s'élève le remarquable tombeau de l'évêque Conrad de Lichtenberg († 1299) qui posa la première pierre de la façade. Le gisant, finement sculpté, dont la tête repose sur un coussin et dont les pieds s'appuient sur un lion, est couché sous un enfeu recoupé par deux faisceaux de petites colonnettes qui portent trois arcs trilobés et trois gâbles à jour rehaussés de crochets bien fouillés. En arrière, les petites voûtes

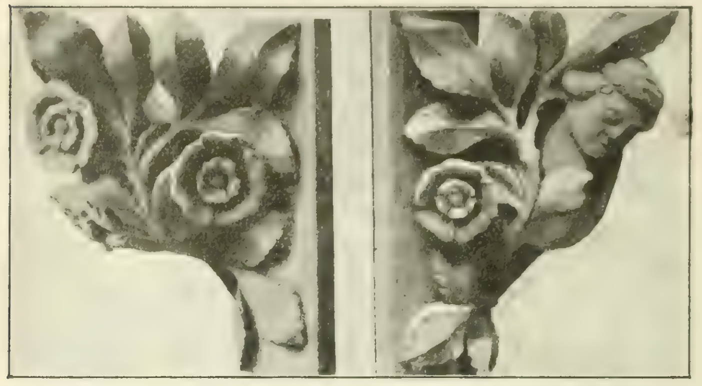
d'ogives simulées sont renforcées de liernes précoces. Le mausolée de François-Adolphe, comte de Rittberg, grand doyen de la cathédrale († 1690), dans la même chapelle,



Cliché Imp. alsacienne.

Tombeau de Conrad de Lichtenberg.

mérite d'être également signalé, ainsi qu'un certain nombre d'épitaphes, comme celles de Jean de Pfettisheim († 1368), de Rodolphe de Lüttishofen († 1411), de Jean Geiler de Kaysersberg, le fougueux prédicateur, sur la pile sud-



Cliché du Munsterblatt.

Crochets du tombeau de Conrad de Lichtenberg.

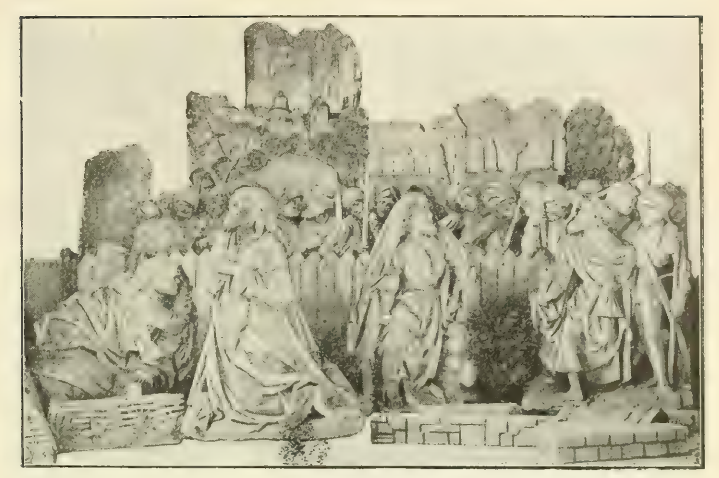
ouest de la croisée ; de Frédéric de Zollern († 1436), de Jean de Werdenberg († 1486) et de Berthold de Henneberg († 1495), dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste ; d'un margrave de Bade († 1478), de Jean, prince palatin du Rhin et de Bavière († 1487) et de Jean, baron de Brandis († 1512), dans la chapelle Saint-André ; de plusieurs évêques de Strasbourg et de Charles Saint-André Marnais de La Bâtie, premier gouverneur de la ville nommé par Louis XIV, dans la chapelle Saint-Martin.

Sculptures. — A l'entrée de la chapelle Sainte-Catherine, quatre statues, qui remontent au milieu du XIVe siècle, représentent sainte Catherine, saint Jean, saint Paul et sainte Élisabeth. Dans la même chapelle se trouve le célèbre bas-relief de la mort de la Vierge, daté de 1480 et donné par Conrad Bock et sa femme, et dans celle de



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Mont des Oliviers. — Le Christ et saint Jean.



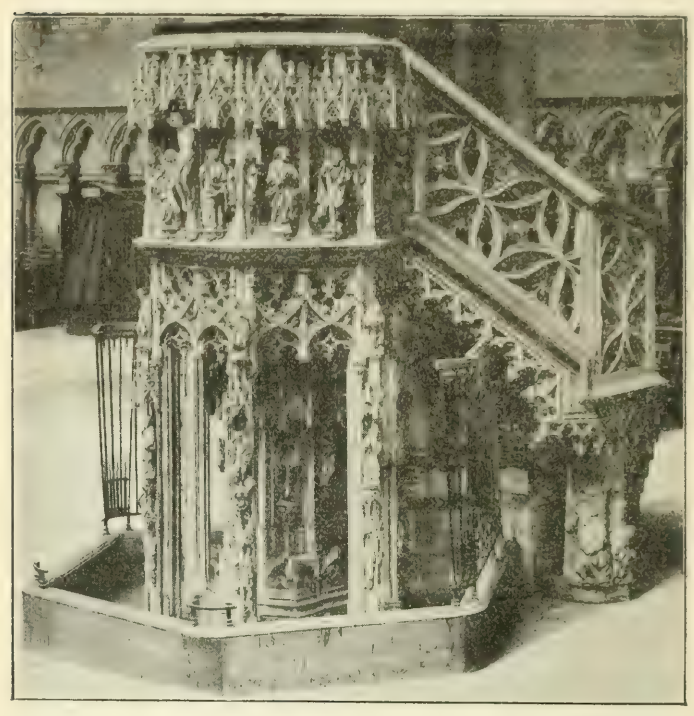
Cliché Imp. alsacienne.



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Mont des Oliviers. — Ensemble et détail.

Saint-Jean-Baptiste, un beau groupe du XVe siècle est formé par la Vierge et un donateur. Dans la chapelle Saint-André, Jérôme et Melchior de Barby († 1521) se sont fait représenter avec saint André et saint Pierre, aux pieds de la Vierge à l'enfant.



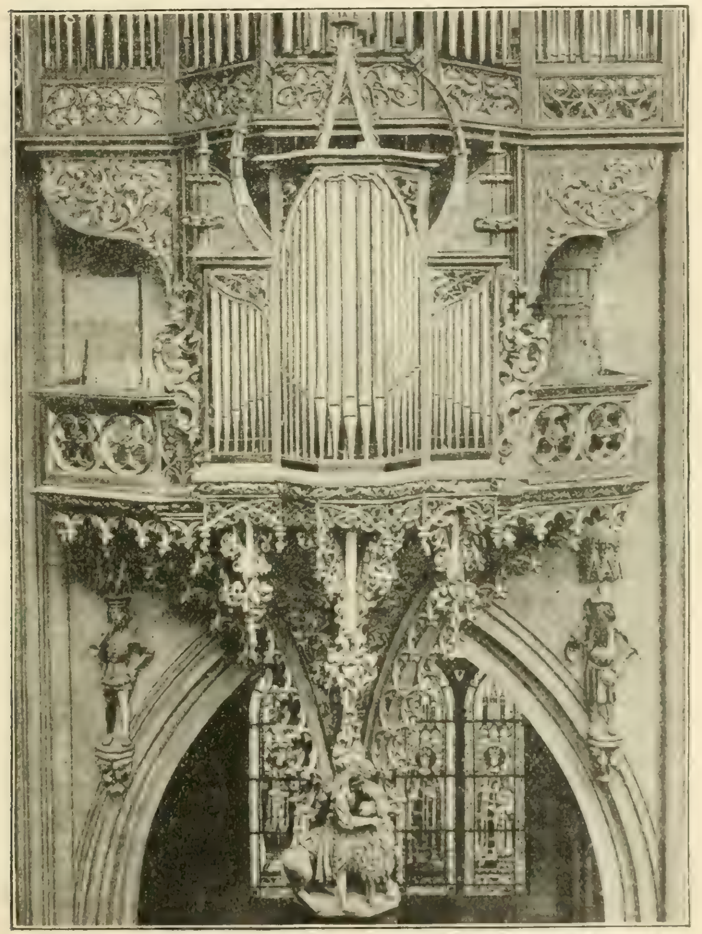
Cliché Imp. alsacienne.

Chaire.

Le célèbre groupe de pierre, connu sous le nom de Mont des Oliviers et qui se trouve dans la chapelle de Saint-Michel, à l'angle du bras sud du transept, avait été érigé en 1498 dans le cimetière de Saint-Thomas par un bourgeois de Strasbourg, Nicolas Rœder ; il fut transporté à la cathédrale en 1667. Au premier plan, le Christ à genoux,

dont l'expression est admirable, l'ange qui montre le calice et les trois disciples endormis. Au fond, les soldats guidés par Judas sont encadrés par le peuple qui descend de Jérusalem.

Chaire. — En 1485, Jean Hammerer, maître de l'Œuvre,



Cliché Imp. alsacienne.

Tribune des orgues.

fit sculpter la chaire de pierre de style flamboyant, adossée au quatrième pilier nord de la nef. Le dessin original, daté de 1484, est conservé au musée de l'Œuvre. Elle fut inaugurée par le célèbre prédicateur Jean Geiler, de Kaysersberg, précurseur de la Réforme. Autour du support



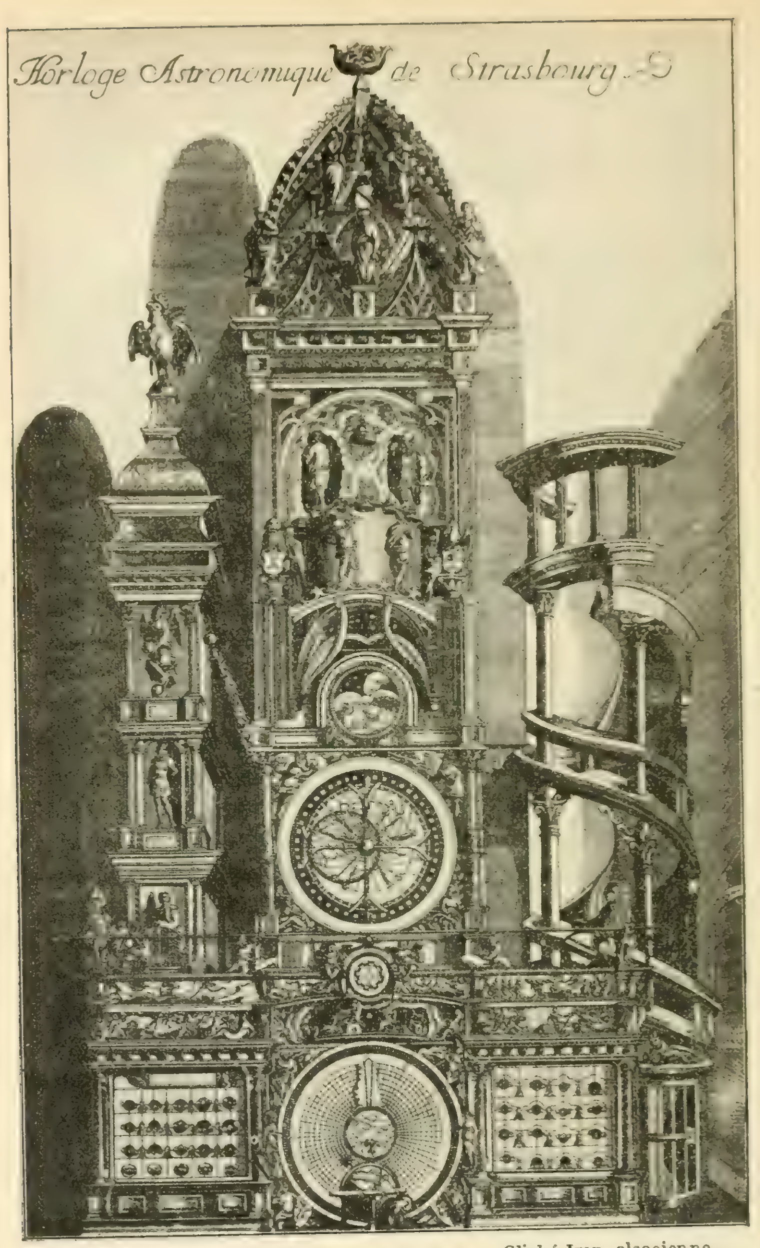
Cliché Imp. alsacienne.

Fonts baptismaux.

central, orné des statuettes de la Vierge, de saint Jean-Baptiste, de sainte Catherine, de sainte Barbe et d'un évêque, de petites piles renferment des niches où viennent s'encadrer les quatre évangélistes, les quatre Pères de l'Église et des personnages de l'Ancien Testament. Au-dessus, le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean, des apôtres et des anges qui tiennent les instruments de la Passion sont surmontés de dais, de pinacles et de fleurons. L'escalier, bordé d'une balustrade flamboyante, s'appuie sur une pile flanquée de statuettes dont l'une représente saint Alexis, costumé en pèlerin. L'abat-voix est moderne et fut sculpté par Vallastre en 1824.

Orgues et cuve baptismale. — Les orgues, qui s'accrochent à la seconde travée nord de la nef, se composent d'une tribune datée de 1489, à clef pendante, et d'un buffet supérieur de la même époque, mais l'instrument fut refait de 1713 à 1716 par André Silbermann. Dans le bras nord du transept, les fonts baptismaux octogones, sculptés par Jodoque Dotzinger en 1453, sont garnis sur chaque face d'une arcade en accolade qui se détache entre des formes curvilignes. Au-dessus, deux arcs géminés et inversés sont séparés par des losanges et des pinacles alternés.

Horloge. — Dans le bras sud du transept s'élève la célèbre horloge qui attire l'attention de tous les visiteurs. En 1547, l'Œuvre de Notre-Dame s'était adressée aux mathématiciens Michel Heer, Nicolas Bruckner et Christian Herlin pour remplacer l'horloge de 1352, mais leurs travaux s'arrêtèrent peu de temps après et ne furent repris qu'en 1571 par Conrad Dasypodius, professeur à l'Université, qui s'adjoignit David Wolckenstein, astronome de Breslau, les frères Isaac et Josias Habrecht, horlogers de Schaffhouse, l'architecte Uhlberger et enfin Tobias



Cliché Imp. alsacienne.

Horloge du XVIe siècle.

Stimmer, peintre et sculpteur. Cette seconde horloge fut inaugurée le 24 juin 1574 et fonctionna jusqu'en 1789.

L'horloge actuelle est l'œuvre d'un mécanicien de Strasbourg, Jean-Baptiste Schwilgué, qui y travailla de 1838 à 1842. Les pièces d'horlogerie du XVIe siècle, qui n'ont pu être utilisées, sont exposé au musée de l'Œuvre Notre-Dame, mais l'ancien buffet a été conservé.

Au bas et en avant de l'horloge est une sphère céleste qui indique le temps sidéral. Le soubassement même du buffet comporte trois compartiments, dont celui du milieu est consacré au calendrier. Une statuette d'Apollon marque avec une flèche la date sur un anneau mobile et une figure de Diane lui fait pendant. Aux angles, des peintures de Tobias Stimmer représentent l'Assyrie, la Perse, la Grèce et Rome. Les deux compartiments voisins se rapportent l'un, à gauche, au comput ecclésiastique, l'autre, à droite, aux équations solaires et lunaires. Dans les deux corniches superposées au-dessus, on voit des peintures de Stimmer ayant pour sujets : à gauche, la Création et la Résurrection des morts ; à droite, le Jugement dernier et le Triomphe de la Foi ; au milieu, la Mort et la Vie éternelle. Dans une ouverture inférieure apparaissent successivement les sept jours de la semaine sous l'aspect de sept divinités dans des chars antiques.

Au-dessus se trouve une galerie où sont placés deux lions avec les armes de Strasbourg et un cadran central indiquant le temps moyen. Ce cadran est encadré lui-même de deux figures d'anges dont l'un sonne sur un timbre le premier coup de chaque quart d'heure et l'autre retourne un sablier au dernier coup du quatrième quart de la sonnerie des heures.

Plus haut, un planétaire est construit d'après le système de Copernic. Dans les angles sont quatre peintures de Stimmer représentant les quatre âges de l'humanité. Ce planétaire est surmonté d'un globe qui est destiné à

rendre visibles les phases de la lune. Deux niches supérieures renferment des statuettes mobiles. Dans celle du bas, les quatre âges apparaissent tour à tour, quart d'heure par quart d'heure, devant la Mort ; dans celle du haut, les douze apôtres défilent devant le Christ au dernier coup de midi frappé par la Mort sur un timbre, tandis que le coq placé au sommet de la tourelle de gauche bat des ailes et chante trois fois.

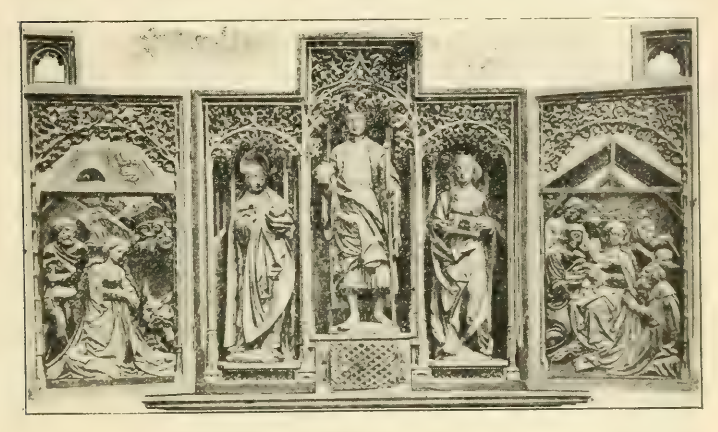


Ancienne figure de la Mort au Musée de l'Œuvre.

Le dôme qui couronne l'ensemble porte des statuettes du prophète Isaïe par Grass et des évangélistes. La tourelle de gauche est décorée de peintures : la muse Uranie et Copernic, par Stimmer, J.-B. Schwilgué, par Guérin (1843). Sur la face de la tourelle vers le chœur, on reconnaît les trois Parques. A droite, une seconde tourelle permet d'accéder aux étages supérieurs de l'horloge et à la galerie qui donne au dehors. Enfin, l'indication des heures, des minutes et des jours de la semaine se transmet à l'extérieur de l'édifice sur un cadran qui est au-dessus du portail sud.

Autels. — Le retable peint adossé au pilier sud-ouest

de la croisée est daté de 1522 et provient de l'église de Dangolsheim. Il est orné des trois statues de saint Nicolas, de saint Pancrace et de sainte Catherine : les bas-reliefs intérieurs des volets représentent la Nativité et l'Adoration des mages. Les figures de saint Corneille, de saint



Cliché Imp. alsacienne.

Retable de Dangolsheim.

Pancrace et de sainte Catherine sont peintes sur les panneaux extérieurs. La prédelle est ornée des bustes du Christ et des apôtres en relief.

Le somptueux autel de la chapelle Saint-Laurent, adossée au bas-côté nord, est l'œuvre de huit menuisiers qui vinrent s'établir à Strasbourg à la suite des armées de Louis XIV. Le maître-autel gothique avait été remplacé au début du XVIe siècle par l'artiste Nicolas de Haguenau, puis l'architecte Massol y substitua en 1765 un grand baldaquin démoli pendant la Révolution. Reconstruit dans des proportions plus modestes en 1807, l'autel du XVIIIe siècle est encore utilisé aujourd'hui.

Tableaux et peintures. — Il faut signaler, parmi les tableaux, la Fuite en Égypte, d'Alexandre Fragonard, le

Christ en croix, d'après Prud'hon, l'Assomption de la Vierge par Steiber, la Mise au tombeau par Klein et, à la sacristie du chapitre, l'Adoration des bergers par Guérin. La seule ancienne peinture murale encore intacte se voit au-dessus de l'entrée de la chapelle Saint-André dans le bras sud du transept. Inspirée de Martin Schœngauer, elle remonte au début du XVIe siècle et représente la naissance du Christ. Toutes les autres fresques de la cathédrale furent peintes de 1874 à 1878 par Steinlé et Steinheil.

166 **Tapisseries.** — Les quatorze belles tapisseries que les chanoines de Strasbourg achetèrent au chapitre de Notre-Dame de Paris en 1739 ne sont suspendues dans la nef qu'au moment de la Fête-Dieu. Tissées de 1640 à 1657, à la suite du vœu de Louis XIII et aux frais du chanoine Le Masle, chantre de Notre-Dame et secrétaire de Richelieu, elles ont fait partie de la décoration du chœur de la cathédrale de Paris. On y relève les armes et les initiales de Richelieu qui contribua peut-être à la dépense, et le blason du chanoine Le Masle ; une seule porte les armoiries de l'abbé Charpentier, autre secrétaire de Richelieu. Sept tapisseries sont signées par Pierre Damour, d'origine parisienne, établi d'abord à Reims, puis à Paris vers 1650 ; une autre porte la marque des ateliers de Bruxelles. Les deux premières reproduisent des tableaux de Philippe de Champaigne.

Tous les sujets sont empruntés à la vie de la Vierge ; à savoir : la naissance de Marie, sa présentation au Temple, son mariage, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité du Christ, l'Adoration des mages, la fuite en Égypte, la Purification, Jésus au milieu des docteurs, les noces de Cana, la mort de la Vierge, son Assomption et son couronnement. Des enfants se jouent au milieu des guirlandes de fleurs et de fruits dans les bordures.

Cloches. — Elles sont au nombre de neuf. Les quatre premières se trouvent dans la tour occidentale, à savoir : le gros bourdon, daté de 1427, signé du nom du fondeur Jean Gremp, de Strasbourg, et pesant 9.000 kilos, et trois autres cloches fondues au XIXe siècle. Dans la tour octogone du transept, la plus ancienne cloche (1596 ou 1695) sert de timbre à l'horloge. La plus lourde, du poids de 5.000 kilos, remonte à 1774 et les deux autres sont datées de 1787.

Musée de l'Œuvre. — Sur la place du château, dans la salle basse de la maison de l'Œuvre sont exposés les anciens dessins au trait sur parchemin de la façade de la cathédrale. Les deux premiers projets, conçus au milieu du XIIIe siècle par un prédécesseur d'Ervin, représentent le côté sud et ne diffèrent que par les crochets et les réseaux des gâbles ainsi que par les détails d'un écoinçon de la grande rose. Le troisième dessin du XIVe siècle, tracé sans doute par Erwin, est un projet de la tour du nord qui diffère de l'exécution par le gâble de la grande baie du premier étage et par l'absence de coursière : on y voit une partie de la galerie des apôtres couronnée de pinacles. L'avant-dernier étage octogone de la tour, ajouré par de grandes baies à meneaux dont les gâbles sont flanqués de pinacles, est coiffé d'un lanternon de même style, couronné d'une petite flèche avec crochets sur les arêtes. Sur d'autres parchemins, on distingue la partie centrale de la façade, la moitié de son élévation intérieure et la face latérale de la tour du sud (1).

Il faut compléter cette série par le dessin colorié conservé au musée de Nuremberg, qui représente la partie nord de la façade actuelle. Deux flèches dessinées au trait, l'une flanquée de quatre clochetons et l'autre plus richement décorée

(1) Cf. Kraus (Franz), *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, t. I, p. 498. — *Munsterblatt*, 1912.

que celle de la tour actuelle, car ce projet du xve siècle fut simplifié par raison d'économie, sont encadrées à côté de dessins du xviie siècle qui reproduisent le jubé et les façades latérales avant la construction des boutiques. Dans les archives de l'Œuvre, on conserve des plans de la façade à différents niveaux et des étages de la tour, des dessins originaux du portail Saint-Laurent, de la chaire et des orgues.

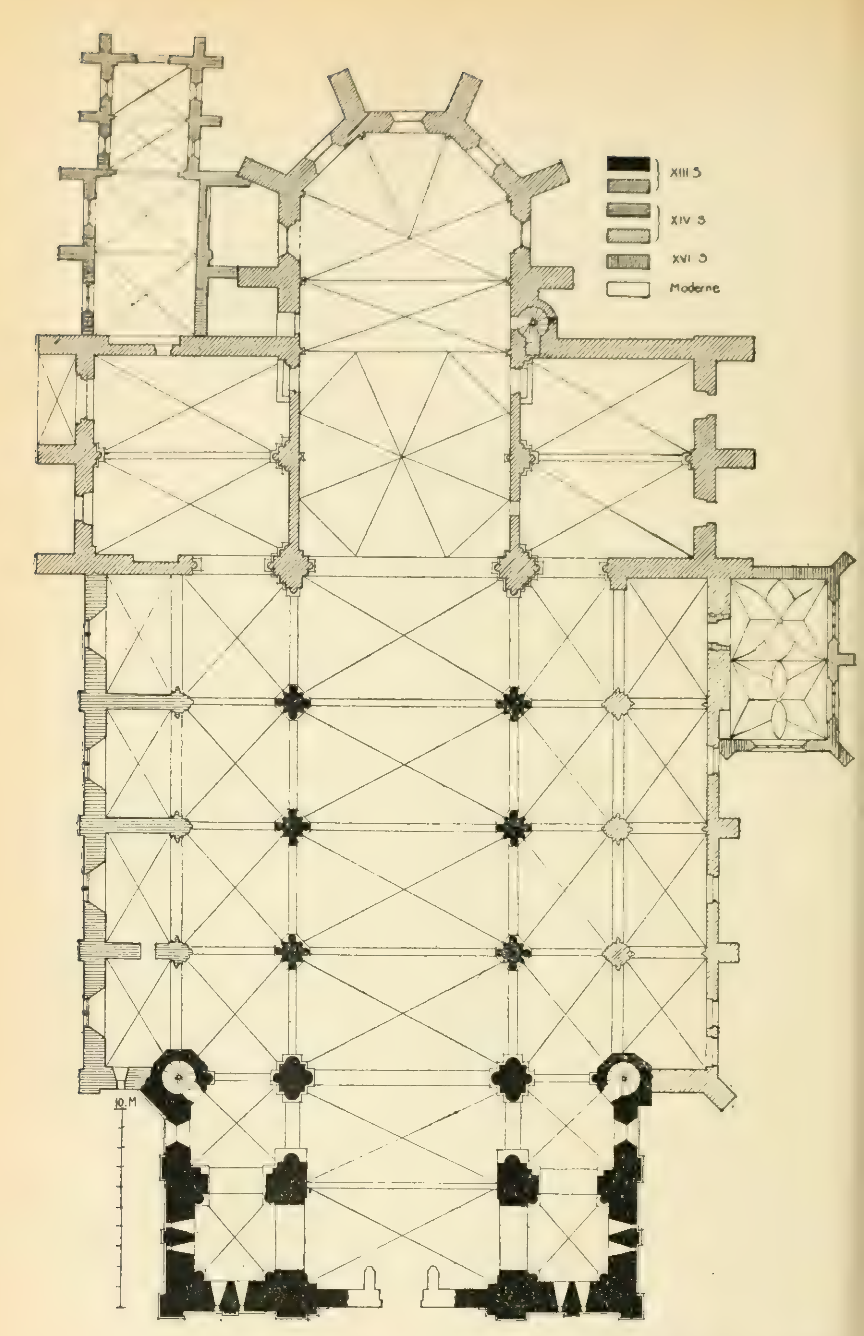
Plusieurs têtes du xiiie siècle, victimes du bombardement de 1870, une figurine sur un cul-de-lampe, une statue de saint Jean-Baptiste tenant l'agneau, trois statues d'une femme, d'un prophète et d'un diacre, de la même époque, méritent d'être signalées ainsi qu'une sainte Catherine et une porte de bois du xve siècle, un grand retable de bois du xvie siècle, orné des scènes de la Nativité, de l'Adoration des mages et de la Circoncision, une Vierge en pâmoison du xvie siècle et des petits vitraux civils du xviie et du xviiie siècle. Les Roraffen, grandes figures de bois articulées qui représentent Samson à cheval sur un lion, un héraut sonnant de la trompette et un bourgeois barbu dont la verve satirique se donnait libre cours pendant la messe de la Pentecôte, jusqu'à la Réforme, se trouvaient jadis dans la tribune de l'orgue. Des statues de bois, des rouages de l'horloge du xvie siècle et un cadran, daté de 1574, sont conservés dans la salle du fond. Enfin on remarque dans la cour de la maison un gisant du xiiie siècle, des pierres tombales du xive et du xve siècle et trois pinacles gothiques.

ÉGLISES PAROISSIALES

Par M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

ÉGLISE SAINT-THOMAS

Histoire. — Le monastère de Saint-Thomas fut fondé par saint Florent, évêque de Strasbourg, d'origine écossaise, qui fut enterré dans l'église en 680. Au IXe siècle, l'évêque Adeloch fit rebâtir l'édifice où il fut inhumé en 822, mais l'incendie de 1007 l'endommagea si gravement que l'évêque Guillaume Ier consacra en 1031 la collégiale qui succéda à l'abbatiale. On ne voit plus aucun témoin de ce monument dévasté par le feu en 1144, mais qui resta debout jusqu'au milieu du XIIIe siècle. L'église gothique actuelle fut commencée vers 1273 par la façade, comme le prouve le style des deux premières travées de la nef, et par le chevet. Burcard Kettener, receveur de la fabrique en 1313 et décédé en 1317, et son successeur Jean Erlin, mort en 1343, activèrent les travaux de la nef. La lanterne de la croisée, bâtie en 1347 en même temps que l'abside, fut remaniée au XVIe siècle et la tour occidentale fut exhaussée en 1366, d'après la chronique de Kœnigshoven. La plus ancienne chapelle latérale avait été fondée en 1290 à l'angle du transept et du bas-côté méridional, mais elle fut supprimée au XIVe siècle quand on ajouta le second collatéral au sud. Les chapelles du nord furent élevées au XIVe siècle en défonçant le mur extérieur et la chapelle des Évangélistes, qui communique avec le croisillon sud, date de 1521. Le mobilier et le cloître furent



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Plan de l'église.

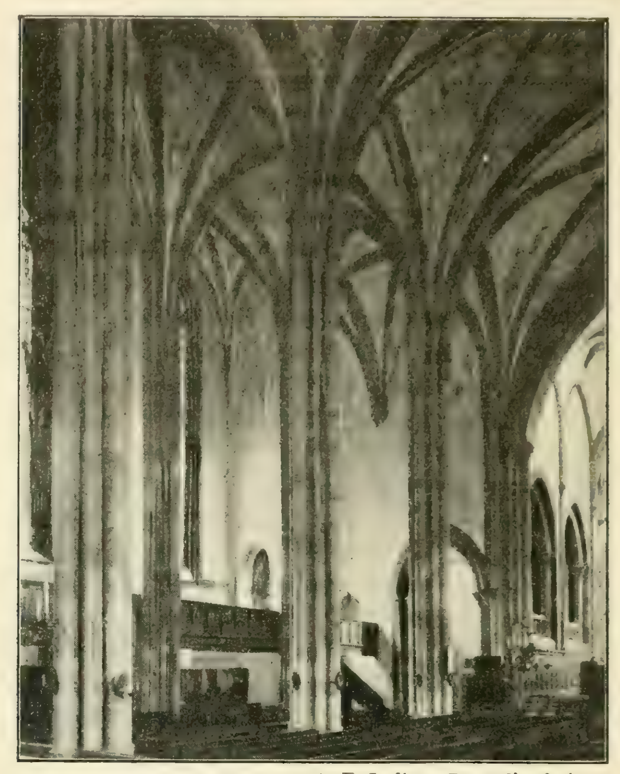
victimes de la Réforme et la restauration malencontreuse de 1679 fit disparaître le jubé.

Intérieur. — La nef de six travées, dont le bas-côté nord est bordé de chapelles, est flanquée de bas-côtés doubles au sud. Le transept, divisé par deux piles, précède une abside à cinq pans coupés. L'église commencée au XIIIe siècle avait des collatéraux simples et une nef moins haute, dont les deux voûtes d'ogives occidentales sont moulurées d'un listel entre deux cavets, profil gothique très répandu en Alsace. La première pile cruciforme n'a qu'une colonne à l'est et une autre posée sur un cul-de-lampe au droit d'un doubleau ; le second support carré, flanqué de quatre colonnes, reçoit l'une des grandes arcades en tiers-point à double rouleau. Les baies en cintre brisé des tribunes sont bouchées : au-dessus on ne voit aucune trace de fenêtre. Les deux premières travées des bas-côtés du XIIIe siècle sont voûtées d'ogives en amande avec filet saillant entre deux baguettes et éclairées par des fenêtres en tiers-point.

Les quatre travées du XIVe siècle, dépourvues de fenêtres, comme à Saint-Martin de Brive, à La Chaise-Dieu, à Saint-Étienne de Mayence et dans beaucoup d'églises gothiques allemandes, vu la hauteur des bas-côtés, sont voûtées d'ogives dont le filet se détache sur un tore en amande. Sur les piles rondes très hautes entourées de quatre colonnes et de quatre colonnettes, on voit des signes lapidaires. Les grandes arcades en tiers-point, dont le tore central est rehaussé d'un listel, retombent sur des colonnes et sur des chapiteaux à feuilles retroussées qui sont à un niveau plus élevé que les autres. Les tailloirs à pans coupés, les bases à tore très aplati et sans scotie portent l'empreinte du style gothique rayonnant.

Le bas-côté nord très élevé, voûté d'ogives à listel central sur un tore, fut agrandi vers la fin du XIVe siècle

au moyen de chapelles latérales qui n'avaient pas été prévues et qui sont encadrées par des colonnettes à filet saillant. Leurs croisées d'ogives moulurées retombent sur



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef.

des culs-de-lampe et le fenestrage de leurs larges baies se compose de deux meneaux reliés par des arcs tréflés sous un grand quatre-lobes. On y remarque les dais qui surmontaient les figures dans les vitraux gothiques. Pour doubler le bas-côté sud dans la seconde moitié du XIVe siècle, on conserva les trois colonnettes jadis engagées dans le

mur extérieur, en les incorporant dans les piles intermédiaires, caractérisées par des colonnettes dont le filet se continue sur les doubleaux et sur les arcades en tiers-point qui séparent les deux vaisseaux. Les fenêtres ressemblent à celles des chapelles latérales du nord.

Le carré du transept est surmonté d'une lanterne octogone qui n'était pas prévue au XIIIe siècle ; ses huit nervures à listel entre deux cavets rayonnent autour d'une clef centrale. Le tambour, ajouré par huit fenêtres du XVIe siècle à deux meneaux et à trois soufflets, s'appuie sur des pendentifs qui se trouvent au-dessous de quatre larges trompes. Les piles d'angle cruciformes, flanquées de quatre colonnes, remontent au XIIIe siècle ; à l'ouest une colonne engagée correspondait à la dernière arcade d'une nef plus basse. Les croisillons, dont les deux voûtes à double cavet furent refaites au XIVe siècle, sont éclairés par une fenêtre à meneau central. La pile à quatre colonnes du XIIIe siècle qui les divise, comme à la cathédrale et à Saint-Jean-aux-Bois (Oise), soutient deux arcs brisés nus à ressauts qui retombent sur des chapiteaux à crochets et qui portent un mur élégi par deux arcades aveugles.



Tympan de l'ancien portail.

Elle est flanquée d'un mur à balustrade flamboyante où venaient s'adosser les stalles. On y a encastré au sud un beau tympan en plein cintre du XIIIe siècle qui est peut-être celui du grand portail et qui représente saint Thomas touchant la plaie du Christ entre saint Jean et saint Pierre. Cette sculpture est apparentée au tympan de la mort de la Vierge à la cathédrale.

Le chœur dont le soubassement remonte au XIIIe siècle conserve une étroite voûte d'ogives à deux cavets qui s'élève au même niveau que les six nervures du XIVe siècle de l'abside à pans coupés. Les colonnettes du sanctuaire reposent sur un mur-bahut primitif qui devait marquer le niveau d'une coursière. Le meneau central des longues fenêtres correspond à un quatre-feuilles.

Extérieur. — L'ancien porche est aveuglé par un mur. Le portail et la rose modernes s'ouvrent dans la façade dont le parement restauré encadre les fenêtres géminées des bas-côtés et celles des tribunes. Le clocher occidental du XIIIe siècle, frappé par la foudre en 1571, est ajouré sur chaque face par deux baies en tiers-point recoupées par une colonnette et deux petites arcades ; un oculus s'ouvre dans le tympan. Des bandes lombardes, dont la baguette contourne les modillons, soulignent l'étage supérieur percé de huit baies du XVIe siècle à moulures continues. A l'angle nord-est s'élève une tourelle d'escalier du XIIIe siècle et sur les côtés de la façade on voit une petite galerie bordée de colonnettes et voûtée par des berceaux transversaux.

Le porche du croisillon nord, qui date du XIVe siècle, est voûté d'ogives. On y a incrusté le petit linteau en bâtière d'une porte romane qui représente le buste de l'évêque saint Florent flanqué d'une orante et d'un loup qui tient une brebis dans sa gueule : c'est une allusion aux bêtes sauvages qu'il éloignait de l'abbaye d'Haslach.

La tour-lanterne centrale, coiffée d'un toit à huit pans qui domine une balustrade neuve, est entourée de huit profondes arcades superposées. Autour de l'abside, il faut signaler plusieurs pierres tombales avec armoiries du



Tombeau de l'évêque Adeloch.

xve et du xvie siècle, des débris de gâbles gothiques qui semblent provenir du dais d'un tombeau, des fragments de balustrades quadrilobées et une cuve baptismale du xve siècle. Au sud du chœur s'élevait un cloître gothique démoli au xvie siècle : ses arcs surbaissés encadraient un triplet et deux trèfles percés dans les écoinçons.

Tombeaux. — Le tombeau en bâtière de l'évêque Adeloch († 830), qui se trouve dans la chapelle du xvie siècle adossée au croisillon sud, n'est pas antérieur au xiie siècle. Dans les huit petites arcades en plein cintre de l'une des faces principales, des palmettes encadrent les bustes de l'évêque et d'un martyr. De l'autre côté, le buste du Christ se détache entre un ange et un évêque à genoux flanqués d'une sirène sur un poisson et d'un homme qui saisit deux serpents par le cou. Aux deux bouts, on voit un rinceau de pampres, un homme à genoux devant l'évêque assis

qui porte une lance avec son gonfanon ; une femme porte une palmette à côté du prélat.

Les plus anciennes pierres tombales du transept sont



Détails du tombeau d'Adeloch.

celles du prévot Radwin, mort en 1332, et d'un chevalier autrichien nommé Jean de Taler, mort en 1356, vêtu d'un manteau à capuchon et encadré par un arc tréflé : un chien est couché à ses pieds. Des épitaphes du XIVe, du XVe, du XVIe et du XVIIe siècle mentionnent les noms de chanoines, de prévots, de prêtres et de paroissiens de l'église : l'un d'eux qui se serait laissé mourir de faim en 1710 est représenté par un squelette sur une claie d'osier.

Le monument funèbre de Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne, nommé maréchal de France en 1744 et mort à Chambord le 30 novembre 1750, est une œuvre célèbre de Pigalle qui y travailla pendant vingt ans. Louis XV lui commanda en 1756 ce mausolée où le maréchal, inhumé le 30 août 1777, descend vers le sarcophage qui se trouve à ses pieds. A sa droite se dresse le lion hollandais ; le léopard britannique roule dans la poussière et l'aigle germanique s'enfuit. La France en larmes



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Tombeau de Maurice de Saxe.

s'efforce de repousser la Mort qui soulève le couvercle du cercueil, tandis que l'Amour éteint son flambeau. A gauche, Hercule, vêtu d'une peau de lion, incarne la force physique et morale accablée par la douleur.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Tombeau de Maurice de Saxe.
Tête de la Mort.

ÉGLISE SAINT-PIERRE-LE-VIEUX

Cette église, déjà citée en 1132 et reconstruite en 1381, fut agrandie en 1428. Sa nef, réservée au culte protestant, renferme un beau jubé du xve siècle dont les colonnes

soutiennent des voûtes d'ogives piriformes. Au-dessus des sept arcades en tiers-point, garnies de moulures en pénétration, règne une balustrade flamboyante, mais les statues adossées aux écoinçons et posées sur des culs-de-lampe ont disparu. Le clocher latéral nord est une œuvre du xve siècle, comme l'indique le fenestrage flamboyant de ses baies ; à côté s'élève une élégante tourelle d'escalier hexagone de la même époque, coiffée d'une flèche qui est ajourée par des trèfles, des losanges et des soufflets.

L'église catholique est presque entièrement neuve : sa façade vient d'être terminée et l'ancien croisillon nord est devenu le chevet. Elle renferme quatre panneaux en bois du xvie siècle, sculptés par Wagner, qui représentent des scènes de la vie de saint Pierre, de saint Euchaire, de saint Valère et de saint Materne. Le passage qui débouche sur la Grande-Rue renferme des épitaphes du xviie siècle dont la plus artistique est celle de Jean Kien († 1678) ornée d'un ange pleurant.

ÉGLISE SAINT-PIERRE-LE-JEUNE

Histoire. — Un petit monastère de moines irlandais avait été fondé au viie siècle sur l'emplacement actuel de cette église. L'évêque Guillaume Ier, frère du pape Grégoire V, qui avait reconstruit Saint-Thomas, commença l'église romane par le chœur vers le milieu du xie siècle et Léon IX consacra l'édifice en 1051. La chronique de Konigshoven fixe à l'année 1290 la reconstruction du chevet de l'église gothique actuelle dont l'architecte Heilmann Hasenlacher mourut vers 1335. Des incendies éclatèrent dans la tour occidentale en 1337 et en 1407. Hugo Zorn († 1334) fonda la chapelle qui s'élève au nord-ouest de la nef et donna 21.000 gulden d'or à la fabrique. Le croisillon nord s'élevait en 1360. La chapelle de Saint-

Nicolas, fondée par le prévôt Nicolas de Kagenecke († 1364), renfermait la tombe de l'architecte Guillaume de Marbourg qui mourut en 1363.

A la fin du xve siècle, l'architecte Pierre de Molsheim construisit à l'entrée du chœur la chapelle de la Trinité fondée en 1491. Un vicaire, nommé Jean Tollt, donna un retable à l'église en 1496. En 1683, le chœur fut réservé aux catholiques et la nef aux protestants qui ont repris possession de tout l'édifice en 1897. Les restaurations déplorables exécutées de 1898 à 1901 par l'architecte Schæfer, de Carlsruhe, et la reconstruction du portail méridional garni de statues grotesques, prouvent à quel point les architectes allemands ne savent pas apprécier la saveur des vieilles pierres. Les peintures modernes rendent très difficile l'étude archéologique du monument.

Intérieur. — Le plan de l'église comprend une courte nef flanquée d'un bas-côté et d'une chapelle, un transept dont le croisillon sud communique avec les doubles collatéraux du chœur qui se termine par une abside polygonale accostée d'une chapelle de la même forme au sud. La nef se compose d'une seule travée voûtée d'ogives à listel entre deux cavets qui vient se coller contre le clocher-porche roman dont le premier étage a été transformé en tribune. Cette tour fut englobée dans œuvre au xive siècle, quand on éleva le bas-côté nord et la chapelle méridionale à cinq pans, voûtée par six nervures en amande et éclairée par des baies à fenestrage rayonnant.

Les arcs en tiers-point de la croisée, voûtée d'ogives à double cavet, retombent sur de hautes piles octogones, comme celles des croisillons surmontés de deux croisées d'ogives, mais le bras méridional est plus saillant que l'autre. Les fenêtres hautes sont recoupées par deux meneaux. Le chœur, qui remonte au xive siècle, se divise en six travées dont les arcades en tiers-point retombent

sur des piles carrées aux angles abattus qui sont fondées au sud sur l'ancien mur d'enceinte. Les ogives et les doubleaux s'appuient sur des culs-de-lampe. Le bas-côté nord est éclairé par des triplets ; entre les deux collatéraux du sud, des colonnes isolées portent les doubleaux et les nervures à deux cavets des voûtes d'ogives. Les fenestrages à deux meneaux sont modernes. Au sud, des fouilles dans les premières travées ont fait découvrir une petite crypte préromane flanquée de deux arcs de décharge en plein cintre dont les claveaux sont très étroits. On y a trouvé un cercueil de pierre et une tombe de moellons à emboîtement. A l'extrémité du second bas-côté s'élève une chapelle à pans coupés du XVe siècle très restaurée où des liernes et des tiercerons se détachent sur la voûte d'ogives. Elle renferme une cuve baptismale octogone garnie de mouchettes, dont le couvercle est moderne.

Au milieu du chœur s'élève un remarquable jubé du XIVe siècle dont les cinq voûtes d'ogives à filet central retombent sur quatre colonnes isolées et sur des chapiteaux à deux rangs de feuillages. Deux portes tréflées alternent avec les trois baies de fond dont le meneau, flanqué de deux colonnettes latérales, soutient deux arcs trilobés et un quatre-feuilles. La plate-forme qui porte un orgue du XVIIIe siècle est bordée d'une balustrade dont les contre-courbes encadrent des arcs tréflés. Ce jubé, orné en 1620 de peintures qui représentent les Évangélistes et leurs attributs, est flanqué à l'est d'une tribune du XVIIIe siècle sous laquelle se trouve une inscription de 1263 relative à une donation de terres à Kriegesheim. L'abside polygonale, voûtée par sept branches d'ogives et éclairée par de longues fenêtres à meneau central, est garnie de belles boiseries du XVIIIe siècle de même style que la chaire. La petite chapelle d'axe, rebâtie en 1898, est recouverte d'ogives, de liernes et de tiercerons à bouts coupés.

Extérieur. — La façade se confond avec le soubassement du clocher-porche qui ne semble pas antérieur au XIIe siècle en raison du profil en doucine de ses bandes lombardes qu'on peut comparer à celles de l'église de Rosheim. Au second étage, quelques pilastres romans apparaissent encore, mais le troisième étage et la bâtière sont modernes. L'architecte badois Schæfer a recouvert d'un enduit, de 1898 à 1901, tous les parements de briques des façades latérales et il a reconstruit les arcs-boutants. Les fenestrages, les balustrades, les gargouilles, le porche polychromé adossé au flanc méridional du chœur sont des œuvres de la même période : seule l'archivolte tréflée du portail du croisillon sud remonte au XIVe siècle.

Le cloître, en partie démoli pendant la Révolution et reconstruit en 1897, se trouve au nord de l'église. Ses arcades en plein cintre retombent sur des colonnettes qui alternaient avec des piles cannelées ou quadrilobées. Dans la galerie de l'est, voûtée d'ogives à deux cavets du XIVe siècle, quatre arcs en plein cintre encadrent trois meneaux reliés par des arcs tréflés. Parmi les épitaphes et les pierres tombales avec effigie relevées contre les murs du cloître et de l'église, il faut signaler celles du chevalier Trachenfels († 1350), du prêtre Jean Durningen († 1362), du prévôt de Grostein († 1376), d'un membre de la famille de Windecke, de Lambert de Ruschenberg († 1462), du chanoine Barthélemy († 1474), du chantre Jacob Hugen († 1481), du chevalier Adam Zorn († v. 1485), du chanoine Guillaume Salisius, en cuivre incrusté, du chanoine Philippe Endigen († 1505).

ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE.

Cet édifice qui faisait partie d'un monastère de religieuses fut rebâti vers 1172. Sa nef de huit travées qui était voûtée d'ogives et bordée de piles alternées ou de

colonnes a été remplacée par une salle sans caractère. Le carré du transept, flanqué de colonnes engagées qui portent des arcs brisés, est voûté d'ogives dont le tore se détache entre de grosses perles, comme dans le croisillon sud et retombe sur des sommiers garnis de volutes tandis qu'une voûte d'arêtes recouvre le croisillon nord. Les absidioles sont encore intactes : dans l'abside voûtée en cul-de-four et où des bandes lombardes forment une frise, comme dans le transept, trois fenêtres s'ouvrent au-dessus d'une arcature. On y voit une Notre-Dame de Pitié sculptée en 1501 par Nicolas de Haguenau qui proviendrait de l'ancien maître-autel de la cathédrale. Des bandes lombardes contournent le chevet. La tour centrale et la façade romane avaient été surélevées au XIIIe siècle. Le portail ressemble à ceux du croisillon sud de la cathédrale, mais son tympan qui représentait le martyre de saint Étienne n'existe plus.

ÉGLISE SAINT-GUILLAUME

Commencée en 1306, grâce à la générosité de la famille des Mullenheim, cette église fut rebâtie vers 1485. Sa nef unique lambrissée, du XVe siècle, est éclairée de chaque côté par quatre fenêtres dont le meneau soutient un trèfle ou un quatre-feuilles. Dans la tribune méridionale, un panneau de bois peint, du XVe siècle, représente un épisode de la vie de saint Guillaume qui se fait river une cotte de mailles sur le corps par deux forgerons, en guise de cilice. La chaire, soutenue par un pélican, est une œuvre du XVIIIe siècle. Le chœur très profond, surmonté d'un plafond de bois et terminé par une abside à cinq pans, renferme un jubé de style flamboyant dont les trois arcades en tiers-point, avec leur cordon en accolade, retombent sur des colonnes ; les culs-de-lampe des écoinçons por-

taient des statues. La voûte d'ogives centrale, renforcée de liernes et de tiercerons, et les deux autres portent la plate-forme bordée d'une balustrade tréflée. Il faut signaler

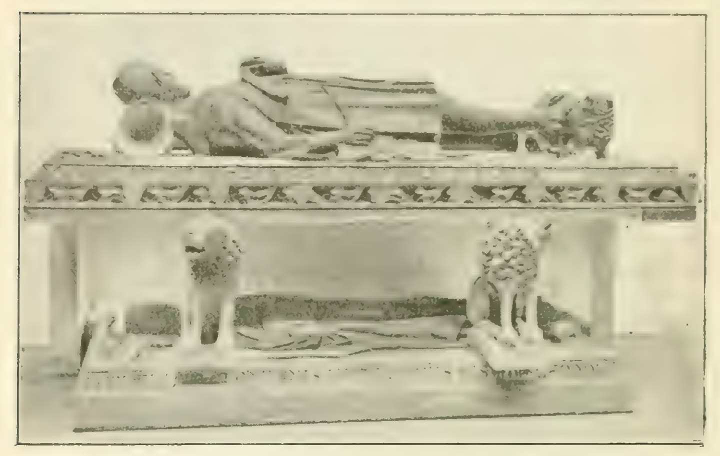


Scène de la vie de saint Guillaume.

dans le chevet une armoire eucharistique du XVe siècle et les orgues du XVIIIe siècle placées dans le chœur.

Tombeaux. — Deux enfeus du XVe siècle sont encore intacts au nord de la nef, mais celui de l'abside, dont l'archivolte en accolade est garnie de crochets, renferme le

célèbre tombeau d'Ulrich, comte de Werd, mort en 1344, œuvre de Wolfelin de Rouffach. La tête du chevalier, vêtu d'un haubergeon et d'une cotte d'armes, chaussé de solerets, repose sur un grand heaume, comme en Angleterre : on voit son épée et ses gants de chaque côté du corps et deux lions à ses pieds. Au-dessous, son frère, le



Collection Mon. Hist.

Tombeau d'Ulrich de Werd.

chanoine Philippe, landgrave d'Alsace, avec un chien à ses pieds, porte une chasuble plissée. Il était mort en 1332, mais comme la superposition des deux gisants n'avait pas été prévue, les deux lions qui portent la dalle supérieure dépassent le bord de la tombe inférieure et sont posés sur le linceul du chanoine. Des épitaphes du XVIe siècle et sept pierres tombales armoriées du XVIIIe siècle garnissent les murs du sanctuaire.

Vitraux. — Notre confrère M. A. Boinet les décrit ainsi :

« Dans la fenêtre de la façade, des panneaux de la seconde

« moitié du XIVe siècle qui proviennent de l'ancienne église « des Dominicains représentent le baiser de Judas, le Christ « devant Pilate, la Flagellation, Jésus couronné d'épines, « l'arbre de Jessé, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, « la Descente de croix, la Mise au tombeau, la Résurrec- « tion et la Pentecôte.

« Au nord de la nef, la première verrière du milieu du « XVe siècle, où saint Vit porte un livre et où sainte Mar- « guerite se tient à côté du dragon, est consacrée à la légende « de sainte Catherine. Ses fiançailles mystiques précèdent « sa discussion avec des philosophes et son refus d'adorer « les dieux. Elle visite un ermite, prie devant un autel, « reçoit un ange dans sa prison, bénit ceux qu'elle a con- « vertis et qui vont être brûlés avant sa flagellation. Dans « la seconde baie, on reconnaît saint Guillaume, avec le lys « qui sort de son tombeau, les armes des Mullenheim, un « clerc à genoux devant une église et des scènes légendaires « de la vie de sainte Catherine, à savoir : la décapitation du « général Porphyrus, la visite de l'impératrice, la compa- « rution devant l'empereur.

« Dans la troisième fenêtre, saint Guillaume, vêtu d'une « cotte de mailles sur la peau, étudie les livres saints dans « sa cellule, se présente devant le cardinal qui l'absout, « se fait ermite, donne ses biens aux pauvres, rend visite « au pape, s'agenouille dans une chapelle et reçoit le car- « dinal dans sa cellule. Les douze apôtres de la quatrième « baie sont des répliques du maître-graveur E. S. Plus haut, « trois anges tiennent le livre des Évangiles et la Trinité « fait pendant au couronnement de la Vierge. La Cruci- « fixion entre saint Jean et la Vierge est peinte sur la ver- « rière suivante.

« Du côté sud où les vitraux ont été très endommagés « par le bombardement de 1870, les deux premières fenê- « tres renferment la messe de saint Grégoire, des scènes « de la Passion, la Résurrection, la pêche miraculeuse, les

« pèlerins d'Emmaüs, l'Ascension, l'apparition à saint « Thomas et à la Madeleine. Puis viennent, dans la troi-« sième baie, la Vierge et l'enfant, l'*Ecce homo*, le baiser de « Judas, Jésus au milieu des docteurs, saint Pierre dans « sa barque à côté de panneaux modernes. Plusieurs scènes « de l'enfance du Christ occupent la fenêtre suivante et « dans la dernière, on remarque l'*Ecce homo*, un arbre de « Jessé avec les armes des Bœcklin, sainte Anne dans le « temple, l'apparition de l'ange à Joachim, la rencontre à « la Porte dorée, la Nativité de la Vierge, qu'on voit aussi « gravir les degrés du temple, comme à Walbourg.

« Dans le chœur, il faut signaler le Christ qui trône sur « l'arc-en-ciel entre la Vierge et saint Jean, Ananias chez « Saül, la Flagellation, Jésus couronné d'épines, l'appari-« tion à Madeleine et saint Pierre ouvrant la porte du ciel, « mais plusieurs autres panneaux sont modernes ou trop « restaurés. »

MONUMENTS CIVILS

par M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

ANCIEN HOTEL DE VILLE

Au XVe siècle, la Pflalz, réunie par une passerelle à un bâtiment du XIVe siècle, s'élevait au nord de la place Saint-Martin, devenue place Gutenberg, à côté de la Monnaie et de la Chancellerie, mais de 1582 à 1585, les architectes suisses Jorg Schmitt et Paul Maurer élevèrent l'ancien hôtel de ville, transformé en Bourse de commerce, qui ressemble à la maison des corporations de Bâle. Les arcades en plein cintre du rez-de-chaussée, au nombre de quatorze à l'est, de dix au nord et de treize au sud où elles s'appuient sur des assises en bossage, renferment des boutiques. La

porte centrale, datée de 1555, est amortie par un fronton flanqué de deux lions et soutenu par deux colonnes cannelées. Au premier étage, de grandes baies recoupées par deux meneaux s'ouvrent entre des pilastres cannelées qui alternent avec des pilastres à rosace centrale : sur les linteaux un mascaron se détache entre deux longues volutes.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Ancienne douane.

Le second étage dont les fenêtres à deux meneaux sont plus simples est accusé par un entablement. Trois rangs de petites lucarnes en grès rouge aèrent les combles très élevés, mais au sud et sur la cour on voit des lucarnes à fronton curvilignes du style de la Renaissance.

ANCIENNE DOUANE

Ce vaste édifice, dont la plus ancienne partie date de 1538, fut agrandi au XVe et au XVIe siècle et très restauré au XIXe siècle. Il s'élève près du pont du Corbeau, au bord

de l'Ill où les bateaux pouvaient accoster pour payer le droit accordé à la ville en 1414. Ses arcades surbaissées, ses fenêtres à meneaux cruciformes, ses cinq pignons à gradins crénelés et ses porches lui donnent une silhouette pittoresque. En face, le musée historique est installé dans la Grande Boucherie du XVIe siècle dont les fenêtres sont divisées par des meneaux cruciformes. Sa porte s'ouvre entre deux cariatides et le balcon qui domine la cour s'appuie sur des consoles.

VIEILLES MAISONS

Les maisons de pierre et de bois de Strasbourg ne sont pas antérieures au XVIe siècle, sauf celle de l'Œuvre Notre-Dame : on en compte 151 datées. Les unes se distinguent par leurs loggias rectangulaires ou à pans coupés et par leurs pignons à gradins ou à contre-courbes, les autres par leurs pans de bois garnis de trèfles et de quatre-lobes, par leurs portiques et leurs balcons couverts, par l'ornementation des fenètres flanquées de colonnettes et par leurs peintures trop restaurées. Les combles, dont la pente rapide empêchait l'accumulation de la neige, sont recoupés par des planchers et percés d'étroites lucarnes. La charpente, généralement dépourvue de poinçons et de faîtière, est caractérisée par l'épaisseur des chevrons.

Quartier de la petite France. — La rue du Bain-des-Plantes, qui se relie à la Grande-Rue par celle du Fossé-des-Tanneurs, conserve au n° 25 une belle maison à pans de bois de 1561. Sous l'encorbellement, l'arcade de la boutique remaniée en 1676 est ornée à la clef de l'enseigne des deux tonneliers. Le n° 27, daté de 1574, les n°s 31 et 33 se font remarquer par les pans de bois formés de croix de saint André. Au bord du canal, deux balcons couverts servaient à étendre les peaux d'une tannerie. Au coin de



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Rue du Bain-des-Plantes, à Strasbourg.

la rue des Moulins, une grande maison de bois, bâtie en 1566, conserve des fenêtres flanquées de colonnes.

Sur le quai des Moulins s'élèvent deux maisons de bois et sur le quai de la Bruche une maison de pierre de 1522



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Maisons, rue du Bain-des-Plantes.

dont la jolie niche Renaissance renferme une statuette de hallebardier à culotte bouffante coiffé d'un chapeau à plumes ; un chien se trouve à ses pieds. Au n° 1 du quai Saint-Jean, une belle maison du XVIe siècle dont les bois

décrivent des contre-courbes, suivant l'usage alsacien, est éclairée par des fenêtres à meneaux imbriqués qui s'ouvrent entre des colonnettes posées sur des masques ; des rinceaux passent sous leur appui.



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Niche, quai de la Bruche.

Grande-Rue. — En face de Saint-Pierre-le-Vieux, la maison de bois, n° 8, datée de 1672, conserve les colonnes qui encadrent ses fenêtres et qui s'appuient sur des têtes

ainsi qu'une belle lucarne. Plus loin, au n° 99, la loggia d'une maison du XVIe siècle repose sur un encorbellement



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Cour, 138 Grande-Rue.

décoré d'un réseau flamboyant. Le pignon à trois gradins est orné de grandes volutes. En face, la maison Renaissance n° 120 se distingue par sa porte flanquée de niches à coquille, par sa loggia ornée de femmes qui tiennent des guirlandes de fruits et par ses fenêtres à deux meneaux.

Il faut entrer dans la cour du n° 138 pour voir un portique à colonne centrale sous un large balcon encadré par quatre arcades de bois surbaissées et bordé de balustres. Cette disposition se répète au second étage souligné par un cordon d'oves : des volutes se détachent dans les écoinçons comme au premier. Au nord, six baies et des lucarnes sont bien conservées, mais les deux autres côtés de la cour sont dénaturés.

Quartier Saint-Thomas. — Au n° 10 de la rue des Dentelles, à l'enseigne de l'agneau, une maison à pans de bois, datée de 1575, a des liens découpés en trèfles et en quatre-feuilles, comme à Saverne et à Beauvais, sous les fenêtres flanquées de colonnes. Dans la rue de l'Ail, n° 19, une porte, datée de 1608, est flanquée de pilastres qui sont garnis de coquilles et de rinceaux. L'entablement, coupé par deux grosses volutes, surmonte le médaillon de l'enseigne des trois lièvres au-dessus de deux colombes. Plus loin s'élèvent deux beaux pans de bois. Le restaurant du Pigeon, 23, rue des Tonneliers, est installé dans une maison de bois du XVIe siècle très bien conservée. Sous les fenêtres du premier étage, on voit des amours et des pigeons. Les trumeaux et les meneaux sont décorés ainsi que les sablières et les appuis des baies ornés d'oves. Une loggia du XVIe siècle, rue du Poumon, n° 6, s'appuie sur trois corbeaux qui portent des dalles garnies de motifs géométriques.

Deux belles maisons de pierre s'élèvent à l'angle de la rue de la Douane et de la rue du Bateau, la première, bâtie en 1586, conserve ses deux arcades surbaissées, son vestibule plafonné orné de pilastres et flanqué de portes aux moulures recoupées, ses deux loggias à trois pans qui font saillie sur les deux étages et ses fenêtres à meneaux. Les deux pignons à contre-courbes qui se rejoignent sur l'angle sont ornés de volutes et rehaussés de neuf petits obé-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Maisons, rue de la Douane.

lisques. Au fond de la cour où l'on pénètre par une porte latérale décorée de rosaces et de coquilles, la seconde maison datée, de 1580, se distingue par son pignon à huit gradins.

Quartier Saint-Nicolas. — Sur le quai du même nom, il faut signaler au n° 13, une loggia portée au premier étage sur trois corbeaux et un pignon à six gradins qui couronne une maison de pierre de 1660, une maison de bois au n° 15, moins belle que celle du n° 16, datée de 1575, avec trèfles et quatre-lobes sous l'appui des fenêtres géminées qui s'ouvrent entre deux colonnettes et la loggia du XVIIe siècle du n° 20 portée sur un masque, un lévrier et une cigogne. La maison de pierre n° 23 qui renferme le musée alsacien mérite d'attirer l'attention : sa porte, flanquée de deux arcades, est surmontée d'une loggia du XVIe siècle dont les dalles s'appuient sur des consoles ornées. Des fenêtres à meneaux éclairent les deux étages. La cour est encadrée par des portiques sous des balcons de bois soutenus par des poteaux et bordés de balustres, mais le pan de bois supérieur, exposé à l'est, provient d'une autre maison. Au n° 24, une loggia Renaissance, datée de 1600, s'appuie sur un large cul-de-lampe.

Dans la rue d'Or qui relie le quai Saint-Nicolas à la place de l'Hôpital, s'élève au n° 7 une maison de bois avec deux arcades inférieures et une lucarne au niveau de la toiture et au n° 9 une des plus anciennes maisons de Strasbourg qui peut remonter à la fin du XVe siècle. C'est la seule dont la sablière moulurée, soulagée par des contrefiches, s'appuie sur trois colonnes de bois : l'encorbellement du premier étage est très accentué.

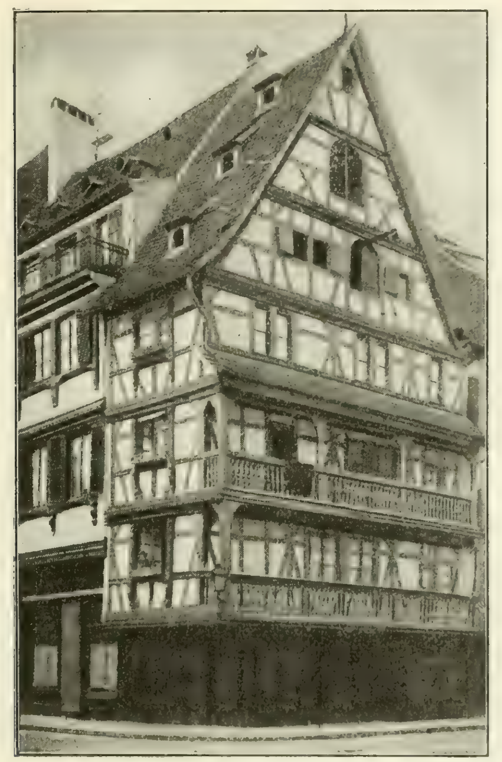
Quai des Bateliers. — La porte de la maison n° 1 donne accès dans la cour de la célèbre hôtellerie du Corbeau qui existait dès le XIVe siècle et dont le puits est daté

de 1560. Le duc de Bavière y descendit en 1573, Turenne en 1647, Jean Casimir, roi de Pologne, en 1669, Frédéric II en 1740 et Joseph II, empereur d'Autriche, en 1777. A gauche s'élèvent une maison de bois avec trèfles découpés, puis une tourelle à pans de bois du XVI[e] siècle qui renferme un escalier de pierre à noyau hélicoïdal, comme il en existe un grand nombre en Alsace. Cet escalier dessert les deux étages de l'hôtellerie dont les balcons couverts s'appuient sur des poteaux. Une passerelle traverse la cour dont les autres maisons de bois sont très défigurées. Au n° 11 du même quai, une loggia fait saillie sur une façade du XVI[e] siècle. La maison de pierre n° 23, datée de 1676, se distingue par son encorbellement, par les rinceaux qui décorent l'allège des fenêtres du premier étage encadrées par deux colonnes : on voit des losanges et des trèfles sous les baies supérieures. Les corbeaux moulurés du n° 26, les trilobes découpés sous les fenêtres du n° 27 et du n° 36 sont encore intacts.

Quartier de la Cathédrale. — Les maisons à pans de bois de la rue des Grandes-Boucheries, n° 3 et n° 7, et de la rue du Vieil-Hôpital, n° 3, n° 5 et n° 7, méritent d'être signalées, comme celles de la rue du Maroquin, n° 5, à l'enseigne du satyre, du n° 7, du n° 9, datée de 1605, du n° 27 dont les fenêtres sont bien décorées. La maison de pierre n° 11 est datée de 1651 : sa porte s'ouvre entre deux niches à coquille et sa loggia d'angle est ajourée par des baies. Place du Marché-aux-cochons-de-lait, s'élève une belle maison de bois du XVI[e] siècle dont les balcons sont bordés de balustres. Sur le pan de bois du n° 8, on voit des trèfles irréguliers sous l'appui des fenêtres encadrées de colonnette. Au n° 1 de la rue des Voiliers, cinq corbeaux de pierre décorés portent la date de 1672.

Dans la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons, 52, une belle maison de pierre de la Renaissance est datée de 1586.

Sa loggia, divisée en trois étages, s'appuie sur trois corbeaux et son pignon est garni de grandes volutes. Rue Mercière, n° 14, une belle maison de bois du XVIe siècle à



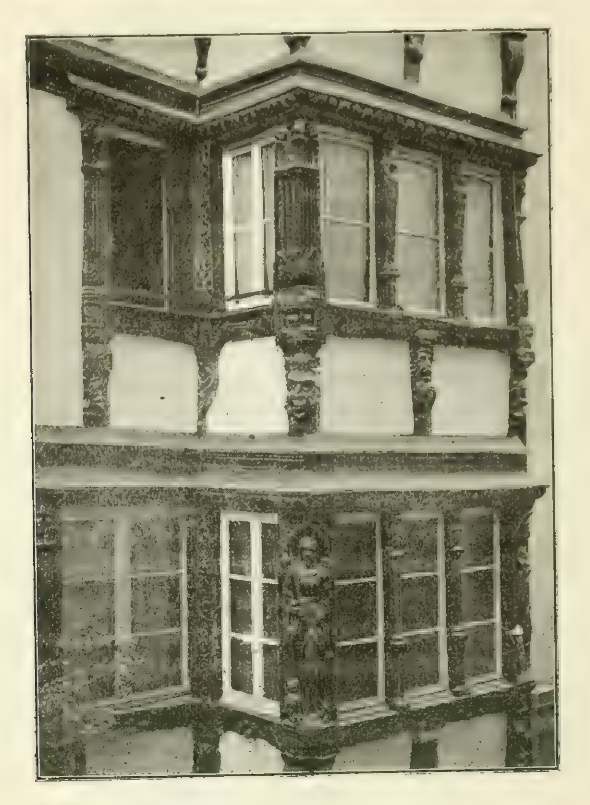
E. Lefèvre-Pontalis phot.

Maison, place du Marché-aux-cochons.

trois étages est ajourée par des fenêtres à meneaux sculptés dont l'appui correspond à des losanges. Celle du n° 12 est une œuvre de la Renaissance. En face, dans la rue des Tailleurs, une belle loggia de pierre, datée de 1609 et percée de baies à deux meneaux, est flanquée des statues de la Force et de la Charité. Plus haut, des pilastres cannelés

reposent sur des mascarons et des colonnes glâbées décorent le troisième étage.

Au coin de la rue Mercière et de la place de la Cathé-



Loggia, rue des Tailleurs.

drale, la pharmacie du Cerf, datée de 1567 sur le chapiteau de la colonne d'angle, est encadrée par trois arcades en anse de panier ornées de chimères et de branches écotées. La boutique est recouverte de deux voûtes d'ogives dont les nervures piriformes ou écotées se ramifient autour d'un losange et d'un carré central orné de quatre têtes



Maison Kammerzell, à Strasbourg.

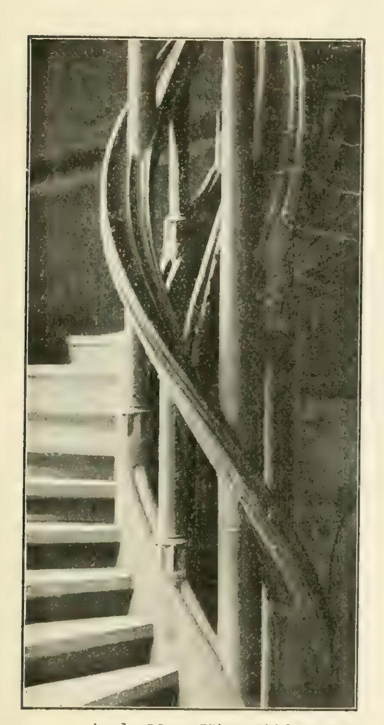
d'animaux. La célèbre maison Kammerzell, fondée en 1467 par le drapier Hans Joerger, reconstruite en 1589 par Martin Braun, marchand de fromages, fut beaucoup trop restaurée en 1892. Ses quatre arcades de pierre surbaissées portent trois étages en pans de bois du XVIe siècle. Trois statuettes d'angle représentent la Foi, l'Espérance et la Charité posées sur un aigle, un griffon et un pélican. Les nombreuses fenêtres ne sont séparées que par des poteaux décorés de figurines, comme dans les maisons d'Hildesheim. Sous leur appui, on voit des anges qui jouent de divers instruments, les signes du zodiaque, des musiciens, des marmousets, des rinceaux. Les peintures des hourdis sont modernes ainsi que la plupart des statuettes. A l'ouest, une lucarne est flanquée de deux cariatides qui portent le costume masculin du XVIe siècle. A côté, dans la rue des Orfèvres, une maison de bois du XVIe siècle se distingue par l'encorbellement du premier étage, par les trèfles et les quatre-feuilles formés par les liens qui s'entrecroisent sous les fenêtres.

Au sud de la cathédrale, l'Œuvre Notre-Dame occupe deux maisons séparées par une cour. Celle de gauche, connue sous le nom de *Frauenhaus*, renferme le musée lapidaire. Sa façade bâtie en 1347, mais très remaniée au XVIe siècle, et son pignon très aigu, flanqué de dix gradins à chaperon, sont percés de fenêtres à meneaux qui éclairent les cinq étages, car les combles sont recoupés par trois planchers. La remarquable charpente sans faîtière se compose de chevrons portant ferme qui sont reliés par trois extraits retroussés. Le grand escalier à vis de la Renaissance où l'on pénètre par trois arcades au rez-de-chaussée se compose d'un noyau évidé cerclé de colonnettes en délit qui traversent la rampe pour soutenir le limon. Sous les marches, le berceau rampant est orné de cannelures et de branches écotées. Le dernier palier est bordé d'une balustrade dont les tiges recourbées encadrent

Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Charpente de la maison de l'Œuvre Notre-Dame.

un petit réseau de style flamboyant. La voûte se compose de douze nervures entrecroisées qui s'appuient sur six consoles et trois colonnettes viennent buter autour de sa clef. Au-dessus, une terrasse, bordée d'une balustrade, couronne la tourelle à pans coupés ajourée par des fenêtres à meneaux cruciformes.



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Escalier de la maison de l'Œuvre

La maison de droite, de la fin du XVIe siècle, se divise également en cinq étages dont trois se trouvent dans le pignon aux rampants curvilignes ornés de volutes et de pots à feu ; des meneaux cruciformes recoupent les fenêtres. A l'est, le balcon latéral est soutenu par des nervures en pénétration qui se recourbent en formant des triangles curvilignes. Au fond de la cour, Hans Ulberger bâtit, de 1579 à 1585, un pan de bois qui s'appuie sur un grand corbeau orné de mouchettes, de rinceaux, de têtes de lions et de béliers. Au nord du château, rue de la Râpe, il faut signaler une loggia de la Renaissance.

Quartier Saint-Étienne. — La maison de bois n° 1 de la place du même nom conserve des fenêtres encadrées d'ornements et de colonnes : on remarque aux angles des

colonnes superposées ; c'est une disposition assez rare. En face, la grande maison Renaissance *Zum Ritter*, repeinte en 1899, se distingue par ses deux loggias qui reposent sur un cul-de-lampe de style classique et qui sont couvertes d'une terrasse. De chaque côté du pignon central, rehaussé



Phot. Mon. Hist. d'Alsace.

Balcon de la maison de l'Œuvre.

de petits obélisques et de grandes volutes, s'ouvrent des lucarnes flanquées de pilastres et surmontées d'un fronton incurvé. Les maisons de bois n°s 6 et 11 ont des colonnes d'angle et des fenêtres ornementées ; les peintures de celle qui est datée de 1492, au n° 16, représentent des amours et des enfants qui portent des écus armoriés, mais elles ont été restaurées en 1900.

HOTELS ET MAISONS DU XVIIIe SIÈCLE

Château de Rohan. — Les évêques de Strasbourg qui habitaient souvent leur palais de Saverne avaient donné à leur évêché au moyen âge l'aspect d'une maison de campagne entourée de vergers et de communs, comme l'indique une gravure du XVIe siècle, mais le cardinal Armand-Gaston de Rohan-Soubise fit bâtir le château de 1731 à 1742, sur les plans de Robert de Cotte, premier architecte du roi, par Joseph Massol qui éleva plus tard la sacristie du grand chapitre au nord de la cathédrale. Résidence officielle des quatre Rohan qui se succédèrent sur le siège épiscopal jusqu'à la Révolution, le château devint bien national, puis hôtel de ville jusqu'en 1806. La municipalité l'offrit à Napoléon qui fit aménager quelques appartements. Aujourd'hui ce beau palais abrite le musée des Beaux-Arts.

La grande porte, flanquée de quatre colonnes et de trophées, est surmontée d'une terrasse où se dressent les statues de la Foi et de la Charité par Robert Le Lorrain. Cet artiste, auteur du célèbre haut-relief des chevaux du Soleil qui décore l'hôtel de Rohan, à Paris, sculpta d'autres figures du château, des groupes d'enfants, des trophées, les têtes qui se détachent sur la clef des arcades et des fenêtres. Au fond de la grande cour d'honneur, bordée de deux ailes dont les arcades masquent les écuries et les communs, s'élève une façade à deux étages de style classique avec fronton central. La façade opposée, sur l'Ill, est plus haute d'un étage, à cause de la pente du terrain : son avant-corps dont le fronton s'appuie sur quatre colonnes corinthiennes est surmonté d'un dôme.

Une balustrade de pierre avec pots à feu borde les combles aplatis qui se relient à ceux des pavillons d'angle. La terrasse qui longe la rivière fait ressortir l'harmonie des lignes de ce beau monument.

La salle du Synode, dont l'ornementation de style Louis XV est très remarquable, est voisine de la salle des Évêques et de la chambre du Dais qui ont vue sur l'Ill. Les appartements et les salles de réception de l'évêque communiquent de plain-pied avec la cour par de larges vestibules d'angle entourés de colonnes. Toutes ces pièces sont décorées de boiseries du meilleur goût

Lycée. — Au chevet de la cathédrale s'élevait au XIIIe siècle le Bruderhof, reconstruit de 1571 à 1575, dont Wendel Dietterlin avait peint les imposantes façades. Vers 1682, ce bâtiment fut démoli et remplacé par le collège des Jésuites rebâti par Massol en 1757. Ses façades d'excellente proportion sont d'un style très simple.

Évêché. — Rue du Parchemin, n° 3, s'élève l'évêché, jadis hôtel du grand doyen de la cathédrale, bâti par l'architecte Armand La Gardelle en 1727, mais ses beaux salons furent redorés pendant l'occupation allemande. L'ordonnance de la façade est encore intacte.

Hôtel de Ville. — La rue Brûlée est le centre de l'art du XVIIIe siècle à Strasbourg. Au n° 9, Joseph Massol construisit en 1731 l'hôtel de Hesse-Darmstadt qui est devenu l'hôtel de ville en 1805. Au fond de la cour rectangulaire, l'avant-corps curviligne, décoré de colonnes et amorti par un fronton, se détache entre deux ailes. L'élégante décoration des fenêtres mérite d'attirer l'attention.

Hôtel du gouverneur militaire. — L'ancien hôtel des princes de Deux-Ponts, n° 13, bâti au milieu du

XVIIIe siècle sur l'emplacement de l'hôtel des Mullenheim, a été affecté aux chefs militaires depuis la Révolution. Ses escaliers et les plafonds des grandes pièces sont bien conservés. Plus loin s'élève l'hôtel de Marmoutier, daté de 1757 et transformé en banque.

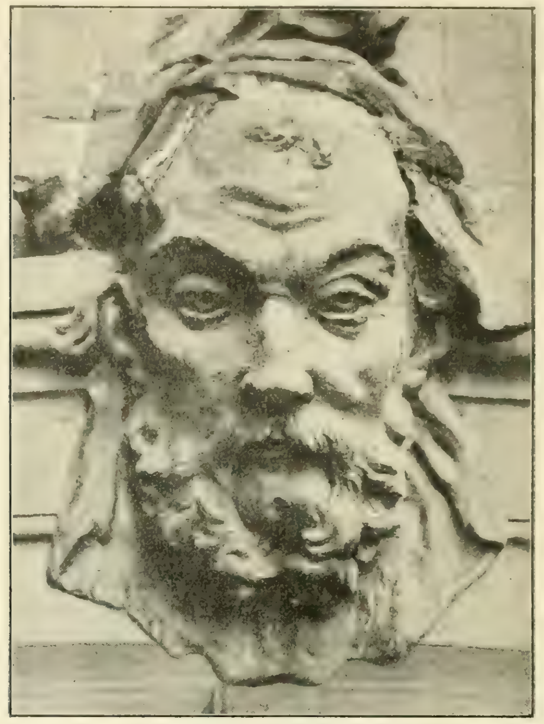
Hôtel de la Préfecture. — La grande porte du n° 19, surmontée de deux lions, donne accès dans la cour de l'hôtel de Klinglin, le préteur royal, construit vers 1730, agrandi en 1755 et incendié pendant le siège de 1870. La façade restaurée est une œuvre remarquable composée suivant le principe du fronton central. Cet hôtel est affecté aux services du Commissariat général.

Aubette. — Jacques-François Blondel qui avait projeté la transformation monumentale de Strasbourg en 1767, comme à Metz, est l'auteur de l'Aubette en bordure de la place d'Armes devenue place Kléber.

Autres hôtels. — Rue de la Nuée-Bleue, 25, s'élève encore une belle construction du XVIIIe siècle : c'est l'hôtel du prieur de la cathédrale. Dans la rue des Juifs, il faut signaler au n° 27 l'hôtel de l'abbaye de Neubourg, bâti en 1779, qui communique avec celui que Christine de Saxe, abbesse de Remiremont et tante de Louis XVI, se fit construire 17 rue des Charpentiers : c'est une œuvre du meilleur style.

Maisons. — Leurs façades de pierre très régulières se distinguent surtout par l'ornementation des fenêtres caractérisée par des têtes humaines ou des masques qui se détachent sur la clef des archivoltes très surbaissées. Parmi les plus remarquables, nous citerons, 9, rue de l'Épine, une maison qui a conservé les vantaux sculptés de sa porte, les coquilles et les feuilles à la clef de ses

arcades et de ses baies ; rue de l'Écurie n° 4, les bustes qui symbolisent les quatre saisons au-dessus des fenêtres; n° 7, les balustrades d'appui en fer forgé des deux étages;



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Mascaron d'une fenêtre.

n° 9, où l'Hiver est représenté sous les traits d'un vieillard, tandis que le Printemps, l'Été et l'Automne sont figurés par trois femmes qui portent des fleurs et des fruits sur leur chapeau de feutre retroussé.

Sur le quai des Bateliers, n° 9, on remarque d'élégants balcons de fer forgé avec des rosaces en tôle repoussée. En face, de l'autre côté de l'Ill, des têtes se profilent

au-dessus des fenêtres, comme au n° 19 du quai Saint-Nicolas. On peut encore citer la maison, 9, rue de la Douane, dont les consoles très saillantes sont ornées de



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Mascaron d'une fenêtre.

feuillages, celles qui portent le n° 1, rue de l'Étal et la maison voisine, le n° 137, Grande-Rue; les façades, n° 8, rue des Hallebardes, n° 15, rue de l'Arc-en-Ciel, n°s 7 et 17, rue du Dôme et la Vierge placée dans une niche, 7, rue des Écrivains. Place Saint-Étienne, n° 7, les deux portes, les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage présentent des mascarons dont les sculpteurs ont su varier

l'expression. Enfin, dans la rue des Juifs, la maison nº 11 est datée de 1731, et l'architecte Massol se fit construire en 1765 une charmante demeure au nº 36. Les escaliers droits des maisons du XVIIIe siècle sont bordés de lourds balustres de bois ou de rampes de fer forgé.

MUSÉE PRÉHISTORIQUE ET LAPIDAIRE

par M. R. FORRER

L'ancien musée de Strasbourg comprenait la collection archéologique de l'historien Daniel Schœpfling, quatre-vingt-dix stèles et pierres sculptées, des vases et des monnaies de l'époque romaine, des sculptures du moyen âge et des tableaux de la Renaissance, mais dans la nuit du 24 au 25 août 1870, l'incendie allumé par les obus allemands vint anéantir presque toutes ces antiquités, qui étaient déposées au rez-de-chaussée de la Bibliothèque. La Société pour la conservation des Monuments historiques d'Alsace, fondée en 1854, en recueillit quelques débris et put obtenir des dons qui formèrent le noyau d'un nouveau musée installé dans le château de Rohan depuis 1896.

La découverte du cimetière romain du faubourg National, par le chanoine Straub, les fouilles de tumuli, de sépultures néolithiques et du temple de Mithra de Kœnigshoffen que j'ai dirigées, les travaux de voirie et de canalisation surveillés avec le plus grand soin, la construction de maisons nouvelles sur les fondations de l'enceinte romaine qui renfermaient des inscriptions, des stèles et des autels, ont enrichi le musée préhistorique et gallo-romain qui occupe aujourd'hui douze salles du rez-de-chaussée du palais de

Rohan, du côté de l'Ill. Le catalogue manuscrit comprend 33.000 numéros.

Les collections préhistoriques se composent de silex et d'ossements d'animaux disparus, le mammouth, le rhinocéros, le renne, provenant surtout de nos stations quaternaires du Loen d'Achenheim et de Hochfelden. La collection des poteries néolithiques trouvées dans des fonds de cabanes et dans des sépultures d'Alsace est la plus importante de France. Une douzaine de tombes néolithiques renferment des squelettes étendus ou accroupis et tout leur mobilier funéraire, à côté de modèles des huttes primitives. Une grande salle est réservée aux objets des âges du bronze et du fer : on y voit les restes d'un char à quatre roues, des queues-d'aronde de bois qui servaient à relier les pierres du mur celtique de Sainte Odile.

La période romaine est représentée par les armes et les ustensiles trouvés dans le sol de Strasbourg, par un très beau fourreau d'épée en bronze orné de bas-reliefs et signé du nom du fabricant, des restes de casques et d'enseignes et par de nombreuses fresques fort bien conservées. Il faut signaler une table d'offrande, des plans et des photographies de l'enceinte romaine, des bustes, des statuettes, des stèles mutilées, des bas-reliefs. On remarquera les débris de plusieurs groupes du cavalier et de l'anguipède, le dieu asiatique Eon qui tient un sceptre avec un lion à ses pieds, les stèles du légionnaire Largennius et du conducteur d'une voiture chargée de vivres, un pédagogue qui écrit à côté d'un enfant, un sarcophage flanqué de deux Parques, des inscriptions. Les poteries sigillées, d'abord importées d'Italie et de la Gaule méridionale, furent ensuite fabriquées en Alsace, comme le prouvent les fours et les moules que nous avons découverts avec un grand nombre de noms de potiers à Ittenwiller et surtout à Heiligenberg, dans la vallée de la Bruche.

Une salle renferme le produit de nos fouilles dans le

grand sanctuaire de Mithra découvert à Kœnigshoffen, des autels, des inscriptions et surtout le grand bas-relief qui représente ce dieu égorgeant un taureau et entouré des dadophores, du soleil et de la lune. On peut le comparer à celui du musée de Metz.



Buste romain.

La belle verrerie, les vases gravés à sujets chrétiens, des ornements funéraires, proviennent du cimetière gallo-romain de Strasbourg. Les dernières salles renferment des bas-reliefs d'Hercule et de Mercure qui tient un marteau à la main, un buste de femme, des statues équestres de Jupiter découvertes au Donon pendant la guerre, des tombes

en forme de maisonnette, trouvées près de Saverne, les tuyaux de la conduite qui amenait dans la ville d'Argentorate l'eau des sources de Kuttolsheim, des meules, des trésors de monnaie enfouis lors des invasions germaniques.

Dans la salle mérovingienne, sont exposés les bijoux,

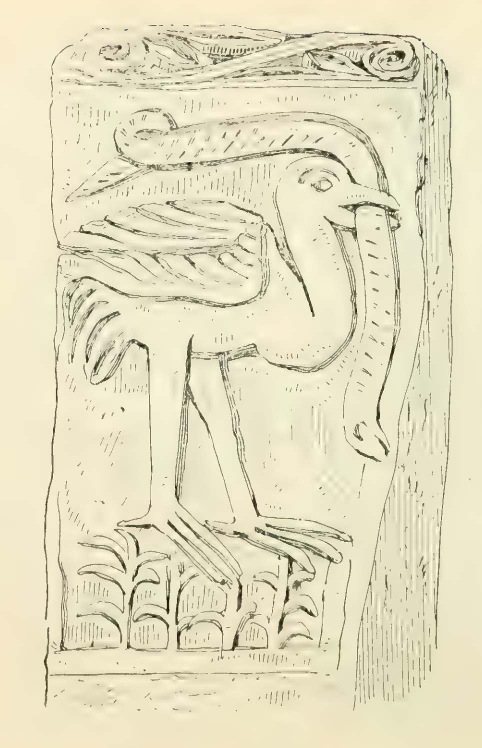
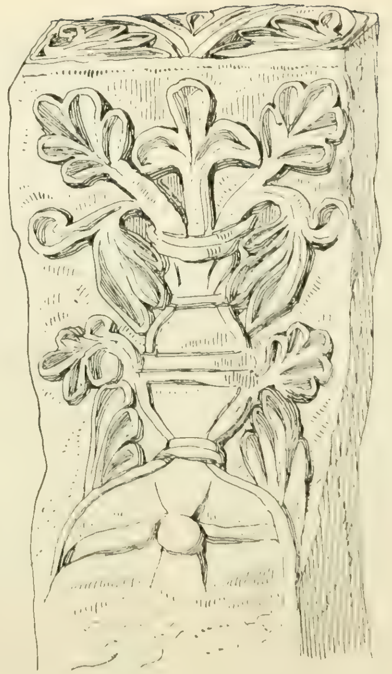




E. Lefèvre-Pontalis phot.

Chapiteaux du cloître d'Eschau.

les poteries, les armes et un grand nombre d'objets exhumés dans les cimetières francs, le magnifique casque plaqué d'or et d'argent de Baldenheim, des tuiles qui portent l'estampille de l'évêque Arbogast, des petites croix, des fibules chrétiennes.


E. Chauliat del.

Corbeaux du cloître d'Eschau.

On se prépare à exposer dans d'autres salles de ce musée des sarcophages et des couvercles des époques carolingienne, romane et gothique. Une crypte renfermera le tympan de la porte romane de l'église de Mutzig, orné d'un



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Cuve baptismale d'Eschau.

agneau, ainsi que les corbeaux et les chapiteaux trapézoïdaux avec inscriptions qui proviennent de nos fouilles et de celles de l'abbé Müller dans l'abbaye d'Eschau. Ces curieuses sculptures de la fin du XIIe siècle qui reliaient les colonnettes jumelles du cloître représentent l'Annoncia-

tion, la Nativité, l'Annonciation aux bergers, l'Adoration des mages qui sont ensuite reçus par Hérode, la Présentation au temple et le baptême du Christ où la colombe tient dans son bec un petit broc d'eau qu'elle verse sur la tête du Sauveur. On remarque dans la même série deux béliers affrontés, deux bœufs qui boivent à une fontaine, un cheval sellé, des personnages couchés, Samson qui ouvre



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Cuve baptismale de Mutzig.

la gueule d'un lion, une cigogne qui tient un serpent dans son bec, un vase garni de palmettes.

Une grande cuve baptismale ronde, du XIIe siècle, de l'abbatiale d'Eschau est ornée de bas-reliefs qui représentent l'Annonciation, la naissance du Christ, l'Annonciation aux bergers, la Présentation au temple, l'entrée du Christ à Jérusalem, la Cène, la Crucifixion, la Résurrection, la Pentecôte. Il faut encore signaler un bénitier roman monté sur une colonnette chevronnée, un tympan du XIIIe

siècle où figurent un évêque et deux personnages, des tombes plates du XIVe et du XVe siècle, dont la plus belle est celle d'un chevalier († 1471), inhumé à Neuwiller, des fonts baptismaux du XVe siècle, des épitaphes en caractères hébraïques.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Statue de saint Christophe.

En 1919, nous avons installé dans le jardin du Palais du Rhin un second musée lapidaire. On y a transporté des sarcophages gallo-romains dont les lourds couvercles sont flanqués d'acrotères, des cercueils de grès rouge qui se distinguent par des stries en arête de poisson. Les cercueils mérovingiens sont recouverts de dalles, les sarcophages carolingiens et romans ont un emboîtement pour la tête du défunt ; un couvercle en bâtière est garni d'une grande croix avec l'inscription QUIESCANT IN XPO. Sept colonnes du XIIe siècle de l'église de Mutzig sont surmontées de gros chapiteaux cubiques dont deux se divisent en deux godrons sur chaque face, comme dans le porche de Marmoutier. Il faut attribuer à la même époque la cuve baptismale du même édifice, qui mesure 1 m. 60 de diamètre et 0 m. 90 de hauteur ; elle est ornée d'une arcature en plein cintre surmontée d'un rang de palmettes. A côté, des chapiteaux cubiques romans sont décorés d'une large feuille entre des

lions, des harpies et des monstres ; quatre palmiers se détachent sur une corbeille.

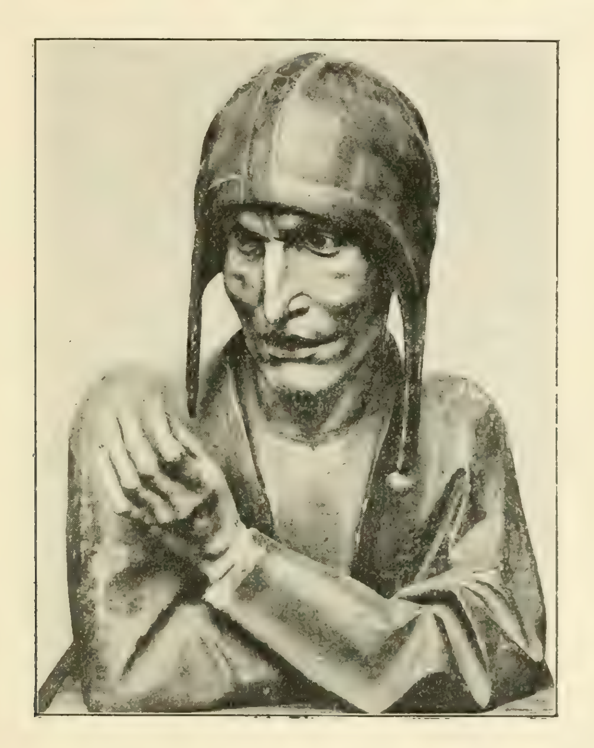
La Société des Monuments historiques d'Alsace se propose de répartir entre les différents musées de la ville ses importantes collections qui comprennent des statues gothiques de pierre et de bois représentant des Vierges, une Notre-Dame de Pitié, saint Christophe, saint Remi, des vitraux du XIVe siècle provenant de l'église de Mutzig, des verrières du XVIe siècle, des bahuts, des tableaux de l'école rhénane, des monnaies et des médailles.

Musée des Arts décoratifs. — La collection de ferronnerie, d'orfèvrerie et de tissus, les meubles anciens et modernes, les panneaux en marqueterie de Ch. Spindler, occupent maintenant une aile du château de Rohan, mais les faïences et les porcelaines décorées de fleurs qui sortent des ateliers célèbres de Charles, de Paul et de Joseph Hannong attirent surtout l'attention. Ces trois maîtres travaillèrent dans leur fabrique de Strasbourg de 1721 à 1782.

Musée historique. — Dans les Grandes Boucheries, près du pont du Corbeau, on a réuni les documents qui se rapportent à l'histoire de la ville, à savoir les plans, les gravures, les portraits, les médailles, les armes, les drapeaux, des balcons de fer forgé et des souvenirs du siège de 1870.

Musée alsacien. — La maison n° 23 du quai Saint-Nicolas renferme le musée alsacien qui contient d'intéressantes collections exposées dans les pièces qui bordent une cour dominée par des balcons de bois. La salle du culte juif où se trouvent un tabernacle du XVIIIe siècle, un bouclier de David daté de 1771, des candélabres et des lustres, des plats de cuivre et d'argent, des tentures

rituelles est au premier étage, à côté d'une cuisine de ferme décorée de pots et d'ustensiles variés. Un laboratoire d'alchimiste rempli de vases et de cornues, une grande salle dont le poêle de faïence, l'horloge et les meubles



Hôpital Saint-Nicolas. Buste de bois.

portent l'empreinte de l'art alsacien, attirent également les visiteurs. Plus haut, il faut signaler la salle des corporations, la chambre des costumes et des coiffures, le cabinet de travail du pasteur Oberlin, des pendules, des enseignes, des plaques de tonneaux décorées de figurines qui tiennent des brocs et des marteaux, des masques de bois servant de dégorgeoir pour le blé dans les moulins.

Dans l'hôpital Saint-Nicolas, on conserve quatre bustes de bois du XVIe siècle qui représentent des donateurs et qui n'ont jamais fait partie du maître-autel de la cathédrale, comme on l'a prétendu.

BIBLIOGRAPHIE

Généralités. — Architekten und Ingenieur-Verein : *Strassburg und seine Bauten*, 1894. — Blaum (E.) : *Strassburger Holzbaukunst in XVI und XVII Jahrundert.* — Bruck : *Die e's issiche Glasmalerei*, 1902. — *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace.* — *Congrès scientifique de Strasbourg*, 1842. — *Congrès archéologique de Strasbourg*, 1859. — Coqueugnot : *Mémoire historique sur les anciens monuments de Strasbourg*, 1822. — Dehio : *Handbuch der deutchen Kunstdenkmaler.* — Hallays : *Notes sur l'art du XVIIIe siècle en Alsace*, dans *A travers l'Alsace*, 1919. — Haussmann, Leitschuh et Seyboth : *Monuments de la sculpture en Alsace*, in-fol. — Hegel : *Die Chroniken von Closener und Konighofen*, 1870. — Kraus (Franz-Xaver) : *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, 1876. — Laugel (A.) : *L'art alsacien, ses origines*, 1905. — Leitschuh : *Strassburg*, 1904, in-4o. — Ménard (René) : *L'art en Alsace-Lorraine*, 1876. — Piton (Frédéric) : *Strasbourg illustré*, 1855. — Polacsek : *Monuments de l'architecture en Alsace*, 1906, in-fol.— Reuss (Rodolphe) : *Histoire de Strasbourg.* — *Revue d'Alsace.* — *Revue catholique d'Alsace.* — *Revue alsacienne illustrée.* — Schad : *Summum Argentoratensium templum*, 1617. — Schauenbourg (De) : *Verrières des églises d'Alsace*, dans le *Congrès archéologique*, 1859, p. 211. — Schœpflin : *Alsatia illustrata* 1751, 2 vol. in-fol. — Schneegans (Louis) : *Essai historique sur la cathédrale de Strasbourg*, dans la *Revue d'Alsace*,

1836. — *Les architectes de Strasbourg*, dans les *Annales archéologiques*, 1848. — Schweighauser et Golbéry : *Antiquités de l'Alsace*, 1828. — Seyboth : *Strasbourg historique et pittoresque*, 1844. — *Das alte Strassburg. von 13 Jahrhundert bis zum Jahre* 1870. — Silbermann : *Local Geschichte der Stadt* 1775. — Specklin (Daniel) : *Collectanea in usum chronici Argentoratensis bis* 1589. — Statsmann (Karl) : *Alt Strassburger Holzarchitektur* dans *la Revue alsacienne illustrée*, 1906, p. 36 et 153. — Wiebeking : *Nouvelle description de Strasbourg*, 1842.

Cathédrale. — Archives de l'Œuvre Notre-Dame. — Behr : *Strassburger Munster*, 1732. — Blumstein et Seyboth : *Urkunden des Stifs genant unser Lieben Frauen Werk*, 1900. — Clauss : *Das Munster und seine Grabinschriften*, dans le *Munsterblatt*, 1905. — Detroyes : *L'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg*, dans la *Revue catholique d'Alsace*, 1862-63-64. — Dacheux (Le chanoine) : *La cathédrale de Strasbourg* 1900, in-fol. — Dasypodius (Conrad) : *Warhafftige Ausslagung des Astronomischen Uhrwercks zu Strassburg*, 1578. — Dehio : *Das Munster unseren Lieben Frau* dans *Strassburg und seine Bauten*, 1894. — Delahache : *La cathédrale de Strasbourg, étude historique et archéologique*, 1910. — Dumont : *La cathédrale de Strasbourg*, dans la *Revue archéologique*, 1871. — Eissen : *Un chapitre inédit de l'histoire de la cathédrale*, dans la *Revue d'Alsace*, 1854. — Guerber (l'abbé) : *Essai sur les vitraux de la cathédrale de Strasbourg*, 1848. — Guiffrey (Jules) : *Etude sur les tapisseries de la cathédrale de Strasbourg*. dans la *Revue alsacienne illustrée*, 1902. — *La vie de la Vierge. Monographie des tapisseries de la cathédrale de Strasbourg*, 2 vol. in-fol. — Guilhermy (De) : *Description des localités de la France*, t. XVI. Bibl. nat. mss. — Grandidier (l'abbé) : *Essais historiques et topographiques sur la cathédrale de Strasbourg*, 1782. — Hanauer : *L'Œuvre Notre-Dame de*

Strasbourg, dans la *Revue catholique d'Alsace*, 1901. — Klotz : *Mémoire sur la restauration du chœur*, dans le *Congrès archéologique de France*, 1859, p. 121. — *Recherches sur un bas-relief en bronze attribué aux anciennes portes de la cathédrale* dans le *Bull. Soc. Mon. Hist. d'Alsace*, 1874. — Knauth (J.) : *Der Lettner des Munsters*, dans le *Munsterblatt*, 1903. *Das Strassburger Munster uns die Cheopspyramide*, dans la *Revue alsacienne illustrée*, 1907. *Das architektonische Ornament am Strassburger Munster*, dans le *Munsterblatt*, 1907-1908. *Erwin von Steinbach, dans le Munsterblatt*, 1912. — Kraus (Franz-Xaver) : *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, p. 341. — Kunse (Hans) : *Bestand und Anordnung der Glasgemœlde der Strassburger Munsters*, dans le *Munsterblatt*, 1912. — Lasteyrie (Ferdinand de) : *Histoire de la peinture sur verre*, 1843, in-4°, passim. — Mâle (Emile) : *L'art religieux du XIII*e *siècle*, passim. — Meyer-Altona (Ernest) : *Die alteren Skulpturen des Strassburger Munster*, 1894. — Michel (André) : *Histoire de l'art*. — Miller : *Description nouvelle de la cathédrale de Strasbourg*. — Petit-Gérard (Baptiste) : *Quelques études sur l'art verrier et les vitraux d'Alsace*. — Piton (Frédéric) : *La cathédrale de Strasbourg*, 1863. — Ranck : *Das Strassburger Munster und seine Baumeister*, 1883. — *Rapport de la Commission de restauration de l'abside de la cathédrale* dans le *Congrès scientifique*, 1842, p. 594. — Secker (Hans) : *Die Skulpturen des Strassburger Munsters seit der franzosichen Revolution*, 1912. — Schneegans (Louis) : *Kleine Munster chronik*. dans *Alsatia*, 1856-1857. — Schuber : *Das Strassburger Munster*, 1817. — Schwilgué : *Description abrégée de l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg*, 1844. — Stolberg : *Tobias Stimmers Malereien an der astronomischen Munsteruhr zu Strassburg*, 1898. — *Strassburger Munsterblatt*, 6 livraisons, 190?-1912. — Straub (L'abbé): *Le symbolisme de la cathédrale de Strasbourg*, 1855. — Strobel :

Notice sur la cathédrale de Strasbourg, 1844. — Teutsch : *La tombe d'Erwin*, dans la *Revue d'Alsace*, 1836. — Ungerer (A. et T.) : *L'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg*, sous presse. — Viollet-le-Duc : *Dictionnaire d'architecture*, passim. — Walter (L'abbé) : *Les cathédrales carolingienne et romane de Strasbourg*, dans le *Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, 1920. — Welschinger (H.) : *Strasbourg*, 1905. — Wentzcke (P.) : *Urkunden und Regesten zur Baugeschichte des Strassburger Munster*, dans le *Munsterblatt*, 1907-1908. — Wiebeking : *Description de la cathédrale de Strasbourg*, 1826, in-4°.

Eglises. — Straub (L'abbé) : *L'abbaye de Saint-Etienne*, dans la *Revue catholique d'Alsace*, 1860. — Roehrich : *Geschichte der Kirche St Wilhem in Strassburg*, 1856. — Horning (W.) : *Urkundliches uber die Jung St Peter Kirche und Gemeinde*, 1888-1890. — *Die Jung St Peter Kirche und ihre Kapellen*, 1890. — Lambs (J.) : *Die Jung St Peter Kirche in Strassburg*, 1854.— Strobel : *Geschichte der Kirche zum Alten S. Peter*, 1824. — Cahier et Martin (Les PP.) : *Tombeau d'Adeloch à Saint-Thomas de Strasbourg*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. IV, p. 260. — Heitz : *Die St Thomas Kirche in Strassburg*, 1841. — Rocheblave : *Jean-Baptiste Pigalle*, 1919. — Schmidt (Charles) : *Histoire du chapitre de Saint-Thomas de Strasbourg pendant le moyen âge*. — Schneegans : *L'église de Saint-Thomas de Strasbourg et ses monuments*, 1842.

Musées. — Espérandieu : *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, t. VII, 1918, p. 140 à 170. — Forrer (R.) : *Das Mithra-Heiligtum von Konigshofen*, 1915. — Henning (Rudolf) : *Denkmaler der Elsassischen Altertums zu Strassburg*, 1912. — Straub (Chanoine) : *Le cimetière gallo-romain de Strasbourg*, 1880.

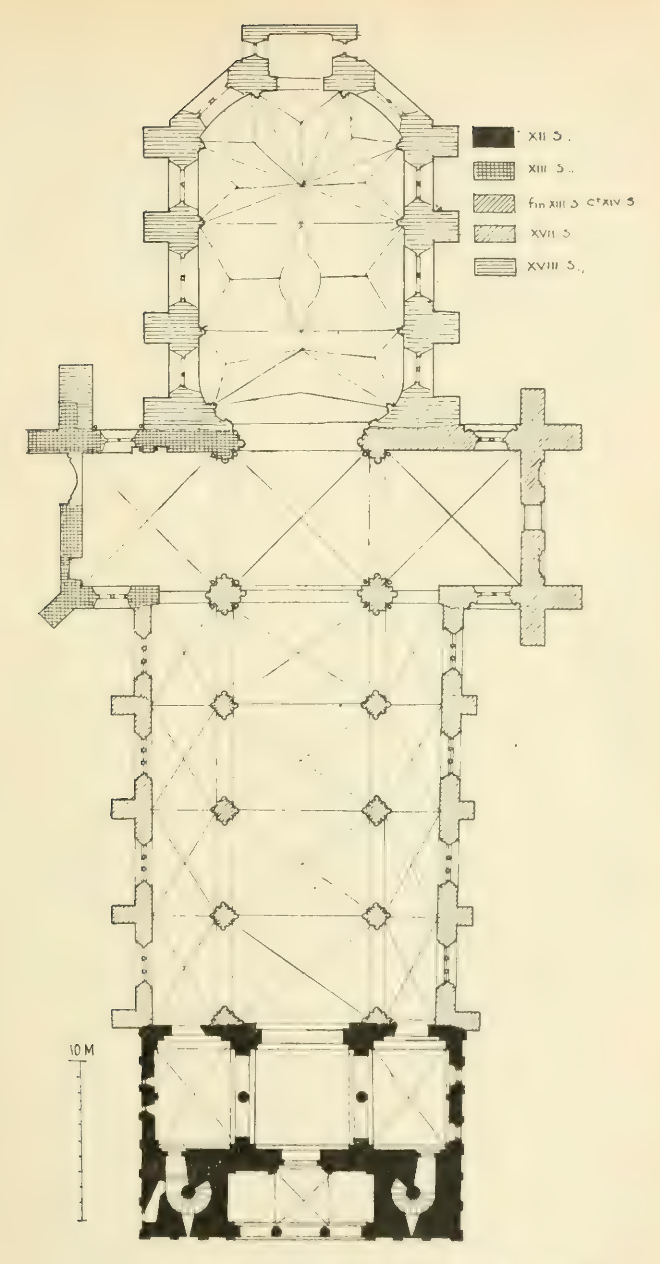
PREMIÈRE EXCURSION

MARMOUTIER

Par M. J. BANCHEREAU

Histoire. — Saint Léobard, disciple de saint Colomban, fonda, vers la fin du VIe siècle, un petit établissement religieux qu'on appela « Leobardi Cella » et que Childebert II dota d'un vaste domaine connu sous le nom de Marche d'Aquilée. Vers 724, les bâtiments tombaient en ruines, peut-être à la suite d'un incendie, ou plutôt en raison du manque d'entretien, lorsque l'abbé Maur obtint de Thierry IV confirmation des donations et des privilèges, fit réparer les bâtiments, augmenta le nombre des moines et leur imposa une règle ; on le regarde comme le second fondateur du monastère qui prit le nom de Mauri monasterium : Maurmoutier, devenu par corruption Marmoutier.

En 827, un incendie détruit l'église et les bâtiments conventuels sous l'abbé Cels, qui s'adresse à Louis le Débonnaire ; celui-ci soumet l'abbaye à la juridiction de l'évêque de Metz, Drogon, son frère adultérin, qui fait restaurer les bâtiments, reconstruire l'église et, en 833, transfère solennellement à Marmoutier les reliques de saint Céleste et saint Auteur, deux de ses prédécesseurs sur le trône épiscopal. On lui attribue l'église primitive que l'évêque de Strasbourg, Erchambaud, consacre en 971. Nous ne savons rien ensuite de l'histoire des cons-



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Plan de l'église.

tructions jusqu'au XVIe siècle, époque à laquelle, presque déserte et fort appauvrie, l'abbaye fut saccagée pendant la guerre des Paysans. En 1704, après la réunion de l'Alsace à la France, elle recouvre ses biens, les bâtiments sont restaurés et elle demeure prospère jusqu'à la Révolution qui la supprime.

Intérieur. — L'église comprend une nef de cinq travées, flanquée de bas-côtés et précédée d'un porche, un transept et un chœur de deux travées à chevet polygonal ; la première travée de la nef doit être considérée comme un narthex, nous l'étudierons avec la façade dont elle fait partie. La nef est voûtée d'ogives : les grandes arcades, en tiers-point, reposent sur des piles cruciformes cantonnées de huit colonnes engagées, surmontées de chapiteaux à double rang de feuillages ; les colonnes qui portent les doubleaux montent jusqu'à la naissance de la voûte et sont, depuis le bas des fenêtres hautes, cantonnées dans l'angle du dosseret de colonnes engagées, sur lesquelles retombent les branches d'ogives ; les moulures sont fort simples et assez lourdes. Les doubleaux sont décorés d'un gros boudin en amande avec un très large listel, dégagé par deux cavets et les ogives sont ornées d'un listel entre deux cavets. Dans chaque travée, la nef est directement éclairée par une fenêtre haute, divisée en quatre panneaux par des meneaux qui portent des arcs en tiers-point surmontés de roses à trilobes et quatre-feuilles.

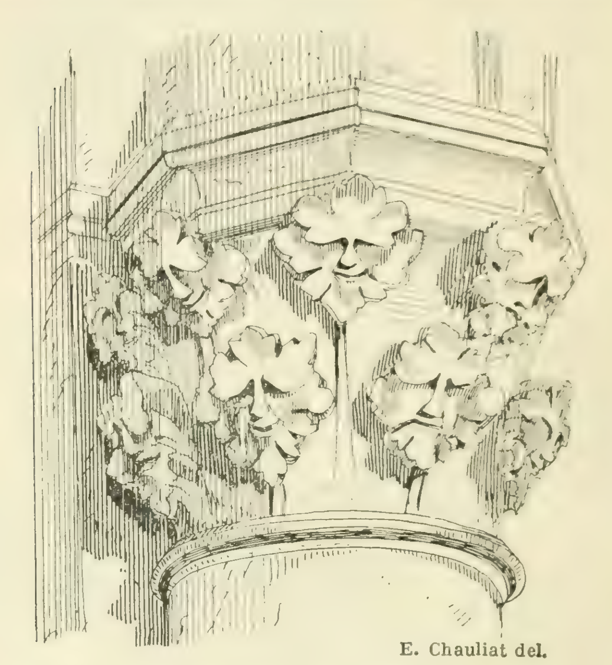
Les bas-côtés sont voûtés d'ogives ; les nervures retombent, contre le mur gouttereau, sur de gros culots ornés de feuillages et de personnages couchés, rappelant ceux du XIIIe siècle, dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste, à la cathédrale de Strasbourg ; une grande fenêtre moderne en plein cintre s'ouvre dans chaque travée et éclaire les bas-côtés. Toute cette partie de l'église, nef et bas-côtés, date du début du XIVe siècle et est assez lourde de lignes,



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Culs-de-lampe des bas-côtés.

quoique la sculpture soit très soignée ; la construction, d'après le style des chapiteaux, a dû être conduite du chœur vers le porche. Les bases sont peut-être de l'extrême fin du XIIIe siècle, ainsi que les chapiteaux des piles les plus rapprochées du chœur, mais près du porche, les cha-



Chapiteau de la nef.

piteaux sont très avancés et sur l'un d'eux on voit un double rang de feuilles terminées par des têtes humaines.

A la dernière travée, près du transept, les colonnes présentent des départs de nervures prismatiques, souvenirs probables d'un jubé disparu. Le carré du transept est voûté d'ogives qui reposent sur des piles cruciformes cantonnées de huit colonnes. La partie orientale, la plus ancienne, peut remonter à la fin du XIIIe siècle, si l'on en

croit les chapiteaux à crochets des colonnes qui descendent jusqu'au sol, mais du côté de la nef, les feuillages redressés des chapiteaux sont plutôt inspirés par le XIVe siècle. La colonne portant les doubleaux s'arrête sur une console décorée de feuillages, la clef de voûte du carré s'orne d'un agneau crucifère.

Les bras du transept sont voûtés d'ogives, leur plan est semblable, mais leur construction est différente et ils ont subi de nombreuses modifications au cours des siècles. Le croisillon nord est éclairé, à l'est et au nord, par de grandes fenêtres analogues à celles de la nef, celle de l'est ayant été relancée après coup dans une ouverture plus ancienne dont on voit les traces. La partie inférieure des murs est fort antérieure à la partie haute qui est en retrait et montre des reprises de construction. Il y a dans ce croisillon des traces évidentes de remaniements que le badigeon et l'enduit ne permettent pas de préciser, mais que la décoration fait sentir très nettement ; les voûtes semblent de la même campagne que celles de la nef. De grandes arcades aujourd'hui aveuglées s'ouvraient sur des chapelles orientées, entre des colonnes ornées de bagues et surmontées de chapiteaux à crochets. A l'extrémité du croisillon nord s'ouvrait une porte actuellement murée, dont on retrouve, dans une sacristie récemment construite, les deux colonnes extérieures surmontées de chapiteaux fort riches, à palmettes avec bouts de tiges entrecroisées, qui doivent être de la fin du XIIe siècle ; l'archivolte a disparu sous un enduit et le tympan est nu.

Le croisillon sud paraît être de construction plus homogène et doit remonter à la fin du XIIIe siècle ; il est éclairé à l'est par une grande fenêtre au sud et, par un triplet dont les baies sont encadrées de colonnes ornées de bagues et de chapiteaux de l'extrême fin du XIIIe siècle. Les piles voisines du carré portent, à 0 m. 60 environ du sol, un chapiteau mutilé surmonté d'un départ de nervures qui

semblent être les vestiges d'une tribune, dont on comprend l'existence en examinant la porte qui s'ouvre au sud du croisillon, porte fort basse, dont la base des colonnes est enterrée, de 1 m. 50 paraît-il, ce qui est manifestement visible à l'extérieur. Il devait exister là une sorte de chapelle basse, surmontée d'une tribune, sur laquelle des fouilles nous renseigneraient peut-être ; elles seraient d'ailleurs fort utiles pour éclairer de nombreux points, en nous montrant probablement que les murs extérieurs ont été remontés aux XIIIe et XIVe siècles sur des bases du XIIe, en nous faisant sans doute retrouver sous le chœur une crypte dont l'absence semble anormale et en nous indiquant le plan primitif du chevet.

Le chœur date du XVIIIe siècle et fut construit par l'abbé Anselme III, comme nous l'apprend une inscription avec cryptogramme (1), gravée à l'extérieur sur la corniche. Ce grand sanctuaire, un peu plus large que la nef, se compose de deux travées inégales et d'un chevet polygonal, il est voûté d'ogives dérivées de celles du XVIe siècle, dont les liernes et les tiercerons forment un réseau assez compliqué ; ces nervures, au profil lourd et mal dégagé, retombent sur des colonnes engagées, ornées de chapiteaux à guirlandes. L'ensemble est éclairé par de grandes fenêtres ouvertes dans chaque travée et dans chaque pan du chevet ; au fond du sanctuaire est ménagée dans le mur une de ces niches dont l'éclairage vient d'en haut, suivant un procédé en usage à cette époque.

Façade. — La façade est la partie la plus ancienne et la plus connue de l'édifice ; elle se compose d'une travée ouverte sur l'église, véritable narthex, et d'un porche encadré de deux tours renfermant des escaliers d'accès aux étages supérieurs. La nef et les bas-côtés du narthex

(1) ChorVs Iste aeDIfICatVs et ornatVs est ab anseLMo tertIo abbate ; en additionnant les lettres hautes, on trouve 1769.

sont couverts de coupoles, celle de la nef est percée d'un œil ; les baies en plein cintre donnant accès à l'église



E. Lefèvre-Pontalis phot.

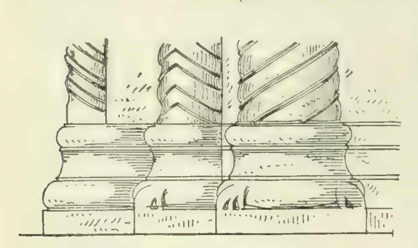
Porche occidental.

sont étroites et ont été ébrasées pour se raccorder avec la nef et les bas-côtés. Les grandes arcades en plein cintre sont recoupées en deux arcades jumelles séparées par une

colonne ronde, portant un chapiteau cubique orné, et appuyées contre les murs sur des pilastres à tailloir mouluré ; la même disposition se retrouve sur les arcatures qui garnissent les murs gouttereaux. Les bas-côtés sont éclairés par des fenêtres en plein cintre placées, une dans chaque arcature et deux au-dessus de l'imposte.

Par deux escaliers à gros noyau, pris dans les blocs de maçonnerie qui encadrent le porche, on accède à trois salles dont l'une, située au-dessus de la nef, est couverte, sous le clocher, d'un plafond de bois appuyé sur des arcs en plein cintre retombant sur les tailloirs moulurés de piles à ressaut ; cette salle, sorte de tribune, s'ouvrait autrefois dans la nef par une baie actuellement murée, elle est accostée de deux salles voûtées d'arêtes, placées au-dessus des collatéraux. On remarque une disposition identique à Saint-Servais de Maestricht où le transept occidental est surmonté d'un étage voûté.

Le porche rectangulaire qui précède le narthex est couvert d'une voûte d'ogives centrale entre deux voûtes en berceau : ses gros boudins non dégagés semblent être plutôt un ornement sur une arête qu'un élément constructif. La double archivolte du portail, en plein cintre, à tympan nu, repose sur des colonnes décorées de chevrons, de cannelures, de tores, dont les chapiteaux cubiques, fort simples, portent de gros tailloirs ornés de billettes. Vers l'extérieur, ce porche s'ouvre par trois baies, dont celle du milieu est plus large et plus haute ; les arcs en plein cintre à double rouleau retombent contre le mur sur des pilastres à tailloir mouluré, au centre sur des colon-



Bases du portail.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Narthex de Marmoutier.

nes à chapiteaux cubiques doubles dont la corbeille et le tailloir sont décorés de palmettes et de rinceaux sculptés en méplat.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Fenêtre au nord du porche.

Dans son ensemble extérieur, la façade forme un gros massif de maçonnerie rectangulaire à deux étages, que surmonte une toiture mouvementée qui lui donne un caractère assez élégant. Au-dessus du porche, un pignon à faible rampant est encadré par deux tours dont la souche carrée, ornée de gâbles, est terminée par des tam-

bours bas et octogones, raccordés par des talus et coiffés de toits en pavillon. Un clocher carré surmonte le narthex dont les murs latéraux sont surmontés de gâbles décorés d'une corniche en damier ; l'étage supérieur du clocher, au-dessus d'une corniche montrant la même décoration, est percé, sur chaque face, de deux baies géminées encadrées de grands arcs.

Des bandes et des arcatures lombardes constituent les éléments essentiels de la décoration de cette façade, dont les motifs de sculpture sont sobres : un rang de modillons supporte les retombées des arcatures de la corniche de l'étage supérieur, quelques pierres, taillées en cuvette, des personnages ; trois fenêtres en plein cintre sont encadrées de billettes, de rinceaux, de palmettes, décor fort riche, mais sans aucun relief qui est un souvenir de l'art carolingien. On peut les comparer à celles de la façade d'Alet (Aude) et de l'abside de San Abondio, à Côme.

Il est impossible d'admettre que cette façade puisse être attribuée à Drogon et fasse partie de l'église commencée en 971 ; elle remonte au plus à la fin du XIe siècle et resta le seul témoin de constructions de cette époque alors qu'au XIIIe et au XIVe siècle, on reprit le transept et la nef.

Extérieur. — La nef est épaulée par des arcs-boutants très inclinés, le transept et le chœur sont soutenus par de gros contreforts. Des traces du cloître et des bâtiments monastiques se voient encore au sud, mais des travaux de terrassement et des aménagements nouveaux ont modifié l'état des lieux et il est difficile d'interpréter certaines particularités de la porte qui s'ouvre à l'extrémité du croisillon sud entre deux gros massifs de maçonnerie surmontés de glacis. Les pierres de ce croisillon portent souvent des marques de tâcherons et de ces trous prévus pour faciliter la pose, au milieu de chaque pierre, trous



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Façade de Marmoutier.

qui, dans la région, apparaissent à la fin du XIIIe siècle et se rencontrent jusqu'au XVe siècle.

Mobilier. — Dans les bras du transept, contre la paroi occidentale, sont adossés quatre monuments funéraires élevés à la mémoire de membres de la famille de Wangen de Geroldseck, avoués de l'abbaye. Ils furent tous édifiés en 1621, portent des traces de polychromie et ont été l'objet de mutilations à l'époque révolutionnaire. On y remarque un certain nombre de priants, saint Georges terrassant le dragon, l'adoration des bergers, l'Immaculée Conception et la crucifixion. Toutes ces sculptures, dont la dernière est particulièrement bien traitée, sont en relief et encadrées d'écussons à lambrequins.

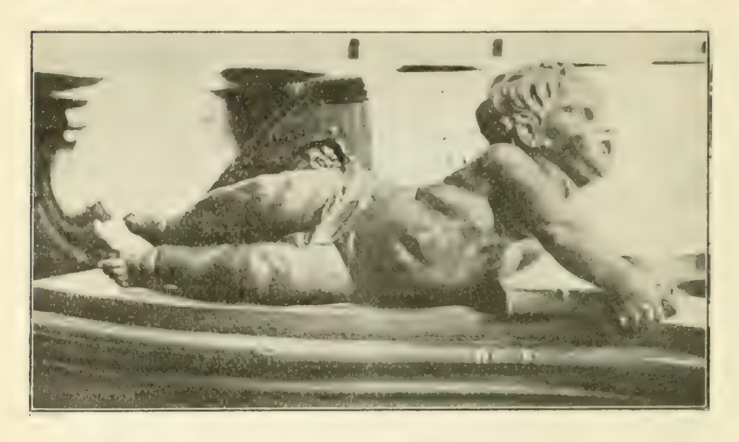


E. Lefèvre-pontalis phot.

Colonne sous un dais des stalles.

Deux rangs de stalles surmontées de hautes boiseries entourent le chœur : on peut les comparer à celles de Neubourg transportées à Saint-Nicolas de Hagueneau. De chaque côté de l'autel, des trônes pour l'abbé et le célébrant sont placés sous des dais formés de branchages et d'arbres ; c'est un remarquable spécimen de

la sculpture sur bois du XVIIIe siècle rococo, le travail est fort soigné, la composition harmonieuse, quoique l'on puisse discuter la beauté et le goût des ornements trop nombreux et trop chargés. Les extrémités des rangs



Attribut de saint Jean.

inférieurs de stalles portent quatre sujets en ronde bosse d'une exécution parfaite, représentant les symboles des évangélistes. Les panneaux sont ornés d'emblèmes et sur la corniche des statues de bois un peu mutilées sont les fragments des scènes d'un calendrier. L'ancien tabernacle, sculpté en même temps que les stalles, est encore visible derrière l'autel moderne, d'un goût discutable qui a remplacé celui du XVIIIe siècle.

Bibliographie. — *Gallia christiana nova*, 1731, t. V. — Golbery et Schweighauser : *Antiquités d'Alsace*, 1828, t. II. — J. Gailhabaud : *Monuments anciens et modernes*, 1850, t. II. — *Congrès archéologique tenu à Strasbourg en* 1859. — L. Spach : *L'abbaye de Marmoutier et le comte de Lindelsberg*, 1861. — Kraus : *Künst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, 1876, t. I. — Sigrist : *L'abbaye de Marmoutier*, 1899 et *Revue cathol. als.* de 1882 à 1887. — Dehio : *Handbuch der Künstdenkmäler.*

NEUWILLER

Par M. J. BANCHEREAU

Histoire. — Sigebaud, évêque de Metz, fonda dans la première moitié du VIIIe siècle, à Neuwiller, une abbaye bénédictine sous le vocable de saint Pierre et de saint Paul (1) et la tradition veut que saint Pirmin en ait été le premier abbé. Nous savons encore qu'un incendie ayant détruit l'église et une partie des bâtiments monastiques, Drogon, évêque de Metz, fit en 816, réparer le désastre et en 824 envoya dans la nouvelle église les reliques de saint Adelphe, un de ses prédécesseurs sur le trône épiscopal. L'histoire de l'abbaye reste ensuite assez obscure jusqu'au XIIe siècle, mais on sait que les reliques attiraient à Neuwiller un grand concours de pèlerins et qu'après deux incendies, survenus au XIe siècle, les Bénédictins durent reconstruire entièrement leur église ; ils décidèrent alors de transporter les reliques de saint Adelphe dans une collégiale qu'ils firent élever, sous le vocable du saint, en dehors de l'enceinte de l'abbaye et les confièrent à un chapitre fondé sous leur autorité, qui existait en 1162 (2). La nouvelle église devait être en partie construite à cette époque.

En 1439, le pape Innocent IV accorde des indulgences aux visiteurs du sanctuaire de Saint-Pierre et Saint-Paul. On peut en conclure, non pas que l'édifice était terminé, mais que les travaux étaient ralentis et que l'on cherchait à se procurer de nouvelles ressources. Comme nous

(1) Diacre Paul, *Gesta episcoporum Mettensium*.

(2) Compromis entre l'abbé Ephraïm et Philippe, économe de la collégiale

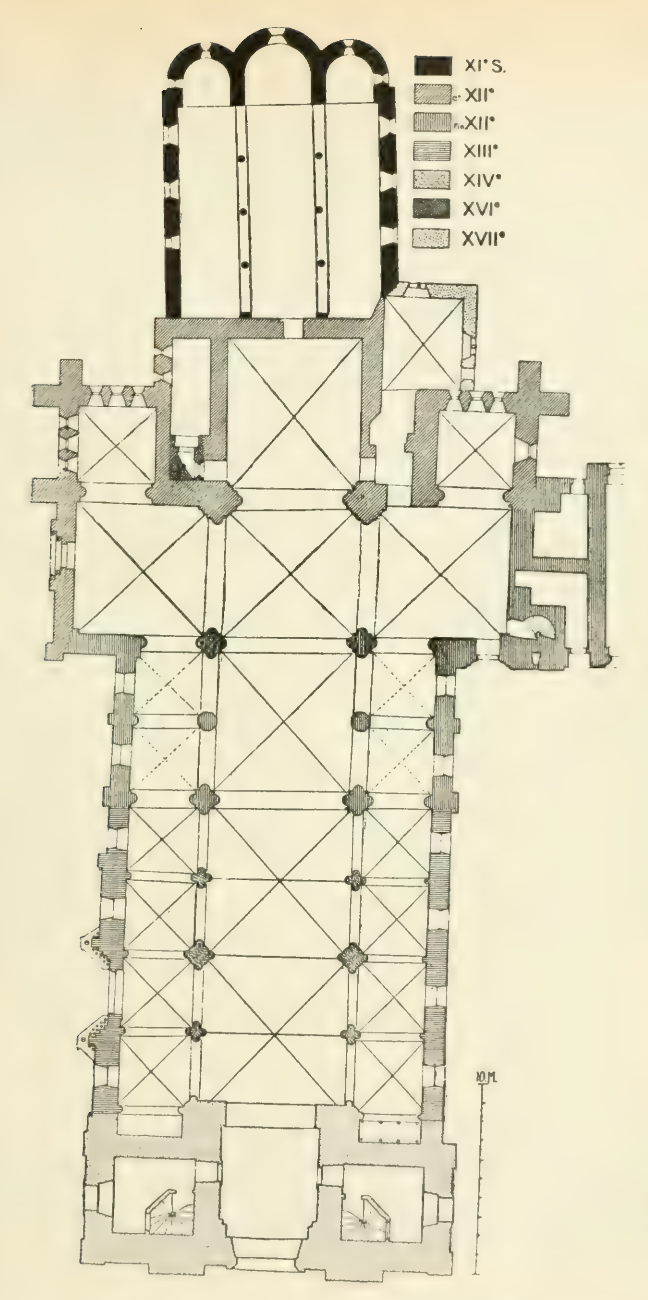
le verrons, le chœur et le transept devaient être achevés ; la nef ne fut commencée qu'au XIIIe siècle.

Dès le XIVe siècle, une certaine licence paraît régner dans l'abbaye et en 1496, suivant en cela une mode assez commune alors dans cette région, sous l'abbé Ugo de Fegersheim, elle se transforma en un chapitre qui supprima, en l'absorbant, celui de la collégiale de Saint-Adelphe. Le comte Philippe IV de Hanau-Lichtenberg, dont les ancêtres avaient été de grands bienfaiteurs de l'abbaye, et qui en était prévôt, embrasse en 1562 la religion nouvelle et introduit la Réforme à Neuwiller ; il fit signifier au chapitre de mettre à la disposition des protestants l'église Saint-Adelphe et, sur le refus des chanoines, il y eut conflit et lutte. En 1563, un arrangement intervint qui attribua aux réformés la nef de Saint-Adelphe, laissant le chœur aux catholiques et la tradition rapporte que, la prise de possession ayant été immédiate, le mur qui sépara dès lors les deux parties de l'édifice fut élevé en une nuit.

L'abbaye est pillée pendant la guerre de Trente ans et ne rentre en possession de ses biens qu'en 1648 ; vers cette époque on élève une façade et un porche à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul et au siècle suivant on le surmonte d'un clocher carré. La Révolution supprime le chapitre et, en 1828, le chœur de Saint-Adelphe, qui réclamait d'urgentes et importantes réparations fut vendu et démoli ; de 1852 à 1855, l'église Saint-Pierre et Saint-Paul fut restaurée par les soins de M. Bœswillwald.

ÉGLISE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL

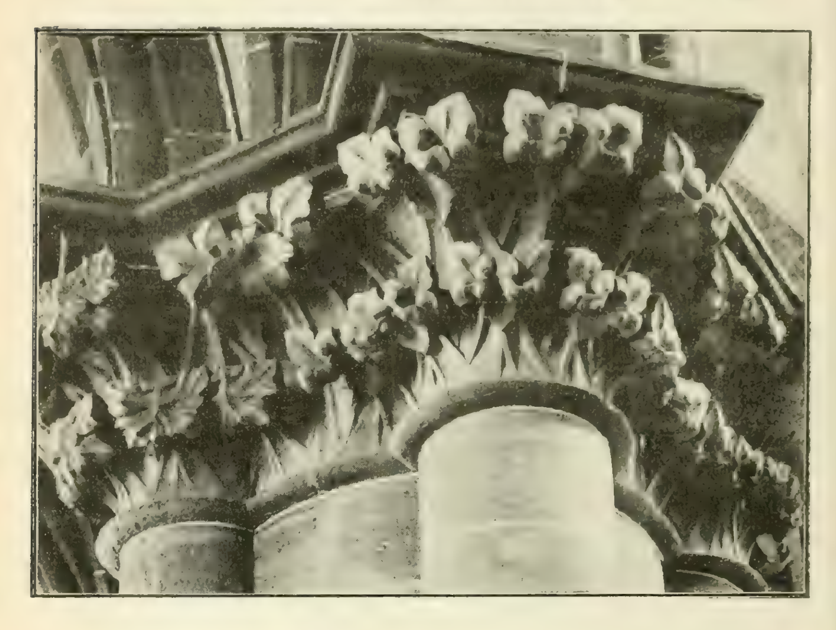
Intérieur. — L'église possède une nef de six travées, flanquée de deux bas-côtés, un transept avec deux absidioles et un chœur à chevet plat ; une chapelle à deux



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Plan de Saint-Pierre et Saint-Paul.

étages est adossée au mur du chevet. Les quatre premières travées de la nef sont, deux par deux, couvertes de voûtes sexpartites, aux ogives moulurées d'un filet dégagé par deux cavets, avec alternance de piles fortes et de piles faibles. Les premières sont formées d'un massif rond flanqué de quatre colonnes engagées, dont le tailloir supporte un faisceau de trois colonnettes engagées sur les-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Chapiteaux de la nef.

quelles retombent toutes les nervures, tandis que les piles faibles se composent d'un faisceau de quatre colonnes rondes dont les tailloirs ne portent qu'une seule colonnette sur laquelle retombe la nervure intermédiaire ; mais si les bases sont encore du XIIIe siècle, les chapiteaux ornés de deux rangées de feuillages retroussés appartiennent au



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef de Saint-Pierre de Neuwiller.

XIVe siècle. Les grandes arcades sont en tiers-point et une fenêtre haute, divisée en deux panneaux sous un quadrilobe, éclaire directement chaque travée de la nef. Les bas-côtés sont voûtés d'ogives reposant sur des colonnes et des culots et sont également ajourés par des fenêtres. Les deux dernières travées de la nef continuent l'alternance, mais elles ne sont couvertes que d'une seule voûte d'ogives sur plan carré ; la pile rectangulaire est flanquée de trois colonnes surmontées de chapiteaux cubiques écrasés, l'une d'elles monte du sol jusqu'à la naissance du doubleau de profil carré et reçoit également les ogives au profil en amande et les formerets. La pile faible est octogone et porte un chapiteau carré sur le tailloir duquel repose une plate-bande moulurée allant rejoindre un bandeau plat. Au-dessus des arcs brisés des grandes arcades sont deux fenêtres en plein cintre ; les bas-côtés sont voûtés d'arêtes et éclairés par une fenêtre dans chaque travée.

Le transept est voûté d'ogives où une amande se détache sur un tore, ses piles sont carrées, cantonnées de colonnes engagées ; celles du côté de la nef sont plus anciennes ; leurs chapiteaux sont cubiques, tandis que les piles du chœur sont surmontées de chapiteaux à feuillages ; les bases portent des griffes et quelques-unes sont seulement épannelées. Les bras du transept n'ont qu'une seule travée, ils sont voûtés d'ogives comme le carré, celui du nord s'éclaire par une rose à remplages ondulés qui rappelle un peu celle du croisillon nord de la cathédrale de Strasbourg et qui, relancée après coup, a modifié la courbe du formeret ; le croisillon sud est éclairé par deux fenêtres en plein cintre. Sur chaque bras s'ouvre, dans une arcade en plein cintre, une chapelle orientée de plan rectangulaire, voûtée d'ogives; chacune d'elles est éclairée, au fond et latéralement, par des triplets, les chapiteaux des colonnes, assez avancés, sont ornés de crochets naissants, tandis que les bases ont encore des scoties peu prononcées. Ces chapelles sont

plantées sur le côté extérieur de chacun des bras et laissent, entre elles et le chœur, place pour un passage qui conduit à la chapelle du chevet ; le passage nord est actuellement fermé et son entrée occupée par un Sépulcre. Dans la chapelle sud, on voit une piscine à deux cuvettes de l'époque romane, dont le large linteau est supporté en son milieu par une colonnette à chapiteau cubique.

Le chœur est exhaussé de quelques marches au-dessus d'une crypte où l'on accède par un escalier placé dans l'axe de l'église, comme en Lombardie ; il se termine par un chevet plat, mais des substructions visibles dans la chapelle basse du chevet montrent nettement qu'il fut d'abord prévu en forme d'hémicycle. Sommes-nous en présence d'une reconstruction ou d'un repentir? Le premier chœur, en cul-de-four, fut-il, après un incendie du XIe siècle, remplacé par le chœur actuel, ou bien l'architecte modifia-t-il son plan au cours des travaux? Il nous est fort difficile de répondre aujourd'hui : pourtant certains détails de construction de la crypte, les ouvertures dont on voit encore les traces, me font croire que le chœur en hémicycle existait avant la construction de la chapelle du chevet et que l'établissement de cette dernière rendit nécessaire la modification du plan lors d'une reconstruction au XIe siècle. Le chœur est aujourd'hui composé d'une seule travée profonde voûtée d'ogives semblables à celles du transept, retombant contre le chevet sur de longs culots ; il est éclairé au fond par deux fenêtres et sur chaque face latérale par une seule également en plein cintre. Ce transept et ce chœur sont postérieurs à la dernière travée double de la nef et doivent dater de l'extrême fin du XIIe siècle, peut-être même seulement du commencement du XIIIe siècle, ainsi que peut l'indiquer l'examen des bases et des chapiteaux.

La crypte qui s'étend sous le chœur est rectangulaire et voûtée en berceau, elle est éclairée par deux fenestellæ

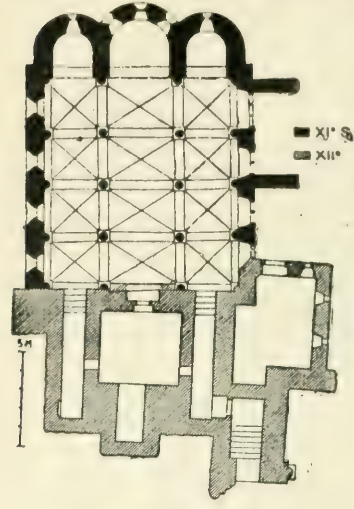
percées dans les murs latéraux, mais au fond elle est aujourd'hui largement ouverte et un escalier moderne de quelques marches permet de descendre dans la chapelle basse du chevet. C'est une modification assez récente, qui remplace une petite fenêtre, car on ne pouvait autrefois accéder à cette crypte que par l'escalier pratiqué dans les marches du chœur.

Au-dessus des chapelles des croisillons sont des salles voûtées d'ogives où l'on pénétrait primitivement par des ouvertures donnant sur les croisillons et actuellement murées, de plus celle du nord s'ouvrait sur le croisillon par une large baie qui fait supposer que cette salle devait être une sorte de resserre, où l'on monte aujourd'hui par un escalier en vis, au noyau en spirale, qui fut construit au XVIe siècle, au-dessus même du passage. Du côté sud, on arrive actuellement à la salle haute, qui devait être le trésor, par une ga erie de bois en encorbellement qui court sous les fenêtres hautes du croisillon. Elle fut établie au XVIe siècle pour rejoindre l'escalier en vis qui descendait du dortoir à l'extérieur de l'église et aboutissait à l'angle sud-ouest du croisillon, à côté d'une porte qui s'ouvrait sur le cloître.

Chapelle du chevet. — Au chevet est accolée une chapelle à deux étages dont l'orientation est sensiblement la même que celle de l'église, mais dont l'axe est un peu reporté vers le nord ; nous avons vu dans les bras du transept les passages qui conduisaient à la chapelle basse et, dans la crypte, le large escalier qui depuis peu y donne accès ; la chapelle haute est sans communication directe avec elle et on y pénètre seulement par une porte ouverte derrière l'autel dans le mur du chevet.

La chapelle basse, dédiée à sainte Catherine, est composée d'une nef de quatre travées, flanquée de bas-côtés, également voûtés d'arêtes et terminés par des absidioles

en cul-de-four. Les grands arcs en plein cintre retombent sur six colonnettes monolithes et contre le mur sur des colonnes engagées ; leurs chapiteaux sont cubiques et leurs bases sont formées de deux tores séparés par une large scotie. Chaque travée et chaque abside est éclairée par une fenêtre en plein cintre. Au centre de la nef, le pavage est creusé d'une ouverture circulaire appelée communément *Edelbrünnlein*, dans laquelle on a voulu reconnaître un baptistère, mais en raison des faibles dimensions du cuvelage, je crois plutôt qu'il faut y voir un puisard d'assainissement rendu nécessaire par l'humidité du sol ; en outre l'attribution de baptistère est assez récente et ne repose sur aucun texte ni sur aucune tradition.



Plan de la crypte.

La chapelle haute, dédiée à saint Sébastien, a le même plan que celle de Sainte-Catherine : ses grandes arcades retombent sur des colonnes à chapiteaux cubiques décorés de sculptures méplates représentant des animaux affrontés et adossés dans des rinceaux de feuillages, chapiteaux fort beaux, mais peu variés ; les bases sont semblables à celles de la chapelle inférieure. Cette chapelle, avant sa restauration, était couverte d'un toit unique à deux versants qui partait du niveau inférieur des fenêtres actuellement ouvertes dans chaque travée ; M. Bœswillwald refit les culs-de-four des absidioles, remonta les murs des bas-côtés et des grandes arcades et fit poser une char-

pente apparente pour couvrir la nef et chacun des bas-côtés ; en même temps, il ouvrait dans chaque travée de la nef et des collatéraux et dans chaque absidiole, une



Dr Loison phot.

Chapiteau de la chapelle Saint-Sébastien.

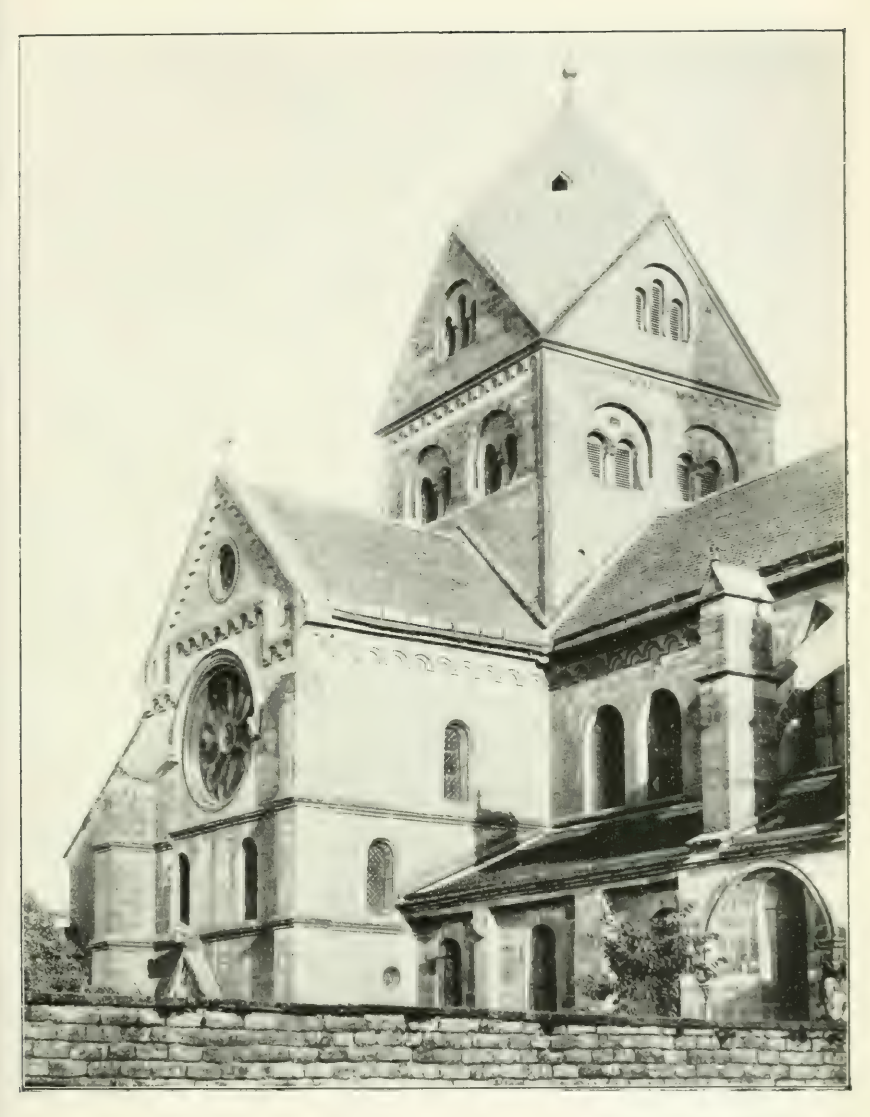
fenêtre semblable à celles de la chapelle basse ; cette restauration paraît justifiée, quoiqu'elle ait, en son temps, donné lieu à de vives critiques.

Dans la construction des autels de pierre de la chapelle haute on a utilisé des fragments décorés d'entrelacs qui doivent provenir d'une construction carolingienne, probablement le seul souvenir de l'édifice élevé par Drogon au IXe siècle, car on ne peut admettre que la chapelle de

Saint-Sébastien, pas plus que celle de Sainte-Catherine, ne soient des œuvres carolingiennes, comme le soutiennent de nombreux auteurs ; ces deux chapelles ont été élevées au plus tôt à la fin du XIe siècle, les chapiteaux et les bases ont partout le même profil, et si les chapiteaux de la chapelle inférieure semblent plus anciens, on reconnaît de suite qu'ils sont de même forme et que l'absence d'ornementation seule leur donne un caractère archaïque. Ces chapelles sont cependant, avec la crypte, les parties les plus anciennes et elles existaient avant l'église actuelle, puisque dans la construction on a ménagé de chaque côté du chœur des passages descendant à la chapelle basse ; pour expliquer les motifs qui les ont fait établir, il faut se souvenir que ce n'est pas un cas isolé et qu'à toute époque on a ainsi accolé aux églises des constructions parfois fort importantes, comme la chapelle Saint-Piat à Chartres, celle de Saint-Germer, pour ne citer que celles-là.

Extérieur. — L'église est précédée d'un porche dont la souche est peut-être plus ancienne, mais qui, au XVIIe siècle, fut orné d'une façade classique à fronton triangulaire ; au siècle suivant, il fut surmonté d'une tour carrée à deux étages : le premier, très élevé, est ouvert sur chaque face par de grandes baies rectangulaires ; le second, ajouré de larges oculi, est couronné d'une galerie à balustres ; aux angles se dressent huit énormes statues un peu lourdes qui écrasent l'édifice.

Sur la croisée se dresse une tour carrée à quatre pignons, coiffée d'un toit en pavillon posé sur l'angle ; chacune des faces porte un arc de décharge encadrant deux fenêtres géminées et chaque gâble porte un arc de décharge encadrant un triplet ; les croisillons sont terminés par des pignons. Les rampants des pignons et des gâbles, les corniches du chevet et du clocher, du croisillon et de la partie romane de la nef sont uniformément ornés d'arcatures



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Saint-Pierre de Neuwiller.

Tour centrale.

lombardes. La nef et les bas-côtés des deux travées romanes sont épaulés par des contreforts plats, tandis que les travées de la partie gothique possèdent des arcs-bou-



Dulong de Rosnay phot.

Tympan du portail nord.

tants fort simples dont les culées sont chargées de gros massifs.

Du côté nord, deux portes donnent accès dans l'église, l'une d'elles, à l'extrémité du croisillon, date du XIIe siècle, avec son arc en plein cintre sous un gâble orné d'arcatures lombardes ; deux colonnes aux chapiteaux très restaurés, décorés de personnages et d'animaux, portent de chaque côté la retombée des archivoltes dont la moulure est un gros boudin orné de palmettes. Le tympan est supporté

par deux consoles ornées de personnages ; au centre, sous une arcature trilobée, le Christ bénit entre deux moines agenouillés que présentent des anges thuriféraires et de chaque côté se tiennent saint Pierre et saint Paul,



Dulong de Rosnay phot.

Corbeau du portail nord.

sous des arcatures au-dessus desquelles se dressent les toits ronds de petits édifices.

L'autre porte s'ouvre dans la seconde travée, elle ne date que du XIIIe siècle et est plus importante ; une profonde voussure à cinq archivoltes l'encadre, supportée de chaque côté par neuf colonnettes se chevauchant, en délit et ornées de bagues et de chapiteaux à palmettes ;

sur des socles et sous des dais, de chaque côté, adossés aux contreforts sont deux statues de saint Pierre et de saint Paul, remontant au XIIIe siècle, mais qui ont subi une restauration radicale ; le tympan en plein cintre est orné d'un bas-relief moderne.

Le croisillon sud communiquait avec le cloître par une



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Porte du croisillon sud.

porte : et son archivolte en plein cintre est ornée de palmettes sculptées sur un gros boudin ; toute cette partie a été fortement enterrée et le sol exhaussé ne laisse voir aucune base. Sur une moulure du socle de la seconde travée,

on déchiffre une inscription dont l'écriture semble du xve siècle, et où on peut lire ces vers :

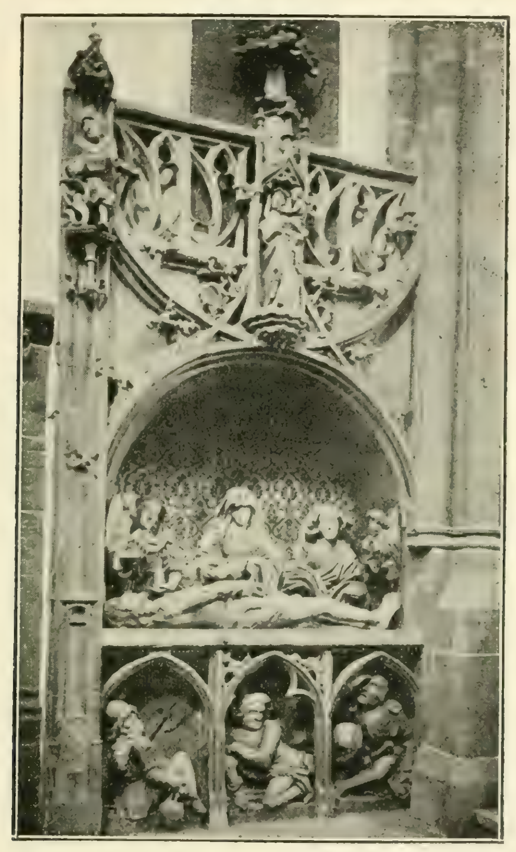
Vos qui transitis nostri memores rogo sitis
Quod sumus hic eritis fuimus quando quod estis.

De nombreuses marques de tâcherons visibles sur le mur du XIIIe siècle figurent surtout des lettres de l'alphabet.

Mobilier. — A l'extrémité occidentale du bas-côté sud, on a relégué le tombeau ou plutôt la châsse de pierre de saint Adelphe, qui fut, au XVIe siècle, rapportée de la collégiale et dont il reste de nombreux fragments en partie brisés et remontés. Ce tombeau rectangulaire, sous lequel on pouvait passer, était porté par huit colonnes monolithes, disposées quatre de chaque côté et sur lesquelles retombent des arcs trilobés surmontés de grands gâbles ornés d'animaux dans des rinceaux de feuillages ; à travers l'ajourement des gâbles, on aperçoit le sarcophage de pierre. Ce monument, fort mutilé, appartient au milieu du XIVe siècle, il rappelle beaucoup dans sa décoration celui qui fut élevé dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste de la cathédrale de Strasbourg, sur le tombeau de l'évêque Conrad de Lichtenberg et pourrait être attribué à Erwin, si l'on se souvient que les Lichtenberg furent prévôts de l'abbaye et que cette famille est placée au premier rang de ses bienfaiteurs.

Un autre monument, venu de Saint-Adelphe, est un Sépulcre qui fut placé, comme dans un enfeu, dans la porte du passage nord conduisant à la chapelle Sainte-Catherine. Ce Sépulcre est du type commun dans la région, le Christ étendu sur le linceul est soutenu par Nicodème et Jacques d'Arimathie, la Vierge se désespère entre saint Jean et Mari -Madeleine, deux angelots accompagnent la scène ; sous le tombeau, trois arcatures abritent trois soldats endormis. Le Sépulcre est encadré par une

arcade en anse de panier surmontée d'un gâble et flanqué de deux pilastres que terminent des pinacles réunis au



J. Banchereau phot.

Sépulcre.

gâble par une balustrade flamboyante. Dans la niche centrale, est une Vierge portant l'enfant, que le déhanchement et l'allure archaïque pourraient faire supposer plus ancienne que le Sépulcre, mais qui doit être de la même

époque, 1487, comme nous l'indique une date gravée sur la pierre. Sur chacun des pilastres était assis un prophète, mais il n'existe actuellement en place que le pilastre de gauche, la pile du carré remplace celui de droite dont, faute de place, les fragments ont été déposés dans la chapelle Sainte-Catherine, au milieu de nombreux débris lapidaires. Ce Sépulcre présente une particularité fréquente en Alsace : dans la poitrine du Christ est une petite cavité fermée par une porte de fer et dont on a fait un tronc, mais qui servait autrefois de tabernacle, le Jeudi Saint, pour la réserve des présanctifiés.

Dans le croisillon sud, une Vierge assise portant l'enfant paraît plus jeune que celle du Sépulcre.

Les fonts baptismaux, venus de Saint-Adelphe, sont circulaires, ornés de trois arcatures lombardes et reposent sur trois animaux à têtes de lion, de moine, de femme ; c'est un bel exemple de fonts rhénans du XIIe siècle, où les influences lombardes sont très manifestes.

Les stalles du chœur, œuvre correcte du XVIIIe siècle, ont été apportées de Stützelbronn.

Un des monuments les plus intéressants du mobilier est la série de quatre tapisseries qui représentent la vie de saint Adelphe et qui proviennent de la collégiale, où elles étaient suspendues dans le chœur au-dessus des stalles des chanoines.

L'église possédait autrefois d'autres objets remarquables : un vitrail de saint Timothée est allé enrichir le musée de Cluny et est remplacé par une copie ; un retable du martyre de saint Sébastien est une des plus belles pièces exposées au musée de Strasbourg.

De nombreux débris lapidaires ont été déposés dans la chapelle Sainte-Catherine et pour la plupart proviennent du chœur démoli de Saint-Adelphe.

La sacristie possède quelques livres de chœur provenant de l'abbaye et remontant au XIVe siècle.

BATIMENTS CONVENTUELS

Au sud de l'église, dans le prolongement du croisillon, sont les restes des bâtiments monastiques qui disparurent



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Salle capitulaire.

peu à peu, lorsque l'abbaye fut transformée en chapitre et que de confortables maisons s'élevèrent autour de la vaste cour qui s'étend au nord et à l'ouest de l'église.

A l'extrémité du croisillon, un passage voûté s'ouvrait du côté du cloître sous une arcade en plein cintre à gros boudin décoré de palmettes qui retombe sur des colonnes en délit ornées de bagues et surmontées de chapiteaux à crochets. Le linteau à encorbellement porte un tympan décoré de sept grosses rosaces, ou gros boutons plats, disposés sans symétrie.

La salle capitulaire est au sud du passage, elle a conservé ses fenêtres en tiers-point, mais les remplages en ont disparu ; au centre les retombées des voûtes sont reçues sur deux élégantes piles formées de quatre colonnettes séparées par des rangées de têtes de clous, les chapiteaux montrent un crochet naissant. Cette salle était éclairée à l'est par une grande rose entre deux fenêtres.

Les autres constructions ont perdu tout leur caractère ; la salle qui faisait suite à celle du chapitre, devait être le chauffoir dont il nous reste le magnifique conduit extérieur de la cheminée ; il doit, comme la salle capitulaire, remonter au XIIIe siècle. Sur une souche carrée, s'élève une colonne ronde adossée que surmonte un tambour ajouré de hautes ouvertures en tiers-point, le tout coiffé d'une mitre conique à écailles terminée par un fleuron ; c'est un bel et rare exemple de ces tuyaux de cheminée et le seul connu en Alsace.

TAPISSERIES DE NEUWILLER (1)

La suite de tapisseries, actuellement conservée dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Neuwiller, fut exécutée pour l'église Saint-Adelphe. Ces tapisseries étaient suspendues au-dessus des stalles des chanoines, dans le chœur au chevet polygonal de cette collégiale qui abritait la châsse et les reliques du saint évêque de Metz. La

(1) Nous tenons à remercier Mme J. Banchereau d'avoir bien voulu rédiger cette notice. (N. de la R.)

tenture comprend quatre panneaux d'un mètre de hauteur et de 4 m. 97 de largeur, chaque pièce présente cinq scènes de la vie du saint, sans autre séparation que la banderole inscrivant la légende ; elles ont pu être inspirées par un livre, imprimé en 1506, et leur succession suit exactement le récit naïf, et même fabuleux, de l'auteur, Jacob Wimpheling, poète et théologien alsacien, mort en 1528, qui dédia son volume au comte Philippe II de Hanau. Ce prince, qui mourut en 1504, était fils de Philippe Ier, un cadet de la maison de Hanau, qui avait épousé Anne, fille du comte de Lichtenberg et d'Élisabeth de Hohenlohe, et, par cette alliance, était devenu le chef de la puissante famille de Lichtenberg et prévôt de l'abbaye de Neuwiller. Homme d'une grande piété, Philippe II avait fait un voyage en Terre Sainte et il se flattait en outre de l'amitié de Maximilien d'Autriche et de son épouse Marie de Bourgogne. Nous ne sommes donc pas surpris de rencontrer sur les tentures, à côté des écus des Hanau, des Lichtenberg et des Hohenlohe, celui du Saint-Sépulcre rappelant le voyage en Terre Sainte et celui de Bourgogne, en témoignage de l'amitié dont s'honorait le comte de Hanau.

C'est Philippe III, fils de Philippe II, qui fit imprimer l'ouvrage de Wimpheling et nous lui attribuerons volontiers le don de la tenture, que son père avait peut-être commandée, car à côté des écus dont nous avons déjà fait mention, nous voyons aussi celui de Bade ; or, Philippe III épousait, en 1503, une fille du margrave de Bade, Sybilla, qui mourut en 1518. Il nous est permis, en présence de la mention de toutes ces familles sur les tapisseries, de considérer Philippe III comme le donateur et de placer entre 1503 et 1518 la date de cette œuvre, quoique les costumes des personnages dénotent le xve siècle : on voit encore des chaperons, des souliers

à la poulaine et une architecture gothique, mais on sait que l'Alsace est en général imprégnée d'archaïsme dans ses monuments.

La première tapisserie de la tenture nous montre le père et la mère de saint Adelphe recevant la révélation de l'ange, puis la naissance du saint ; celui-ci entend les leçons d'un maître, ensuite il est sacré évêque et il bénit la foule. Cette pièce porte les écus de Lichtenberg, de Hohenlohe, de Bade, de Hanau, de Jérusalem et de Bourgogne.

Sur la seconde, on voit les scènes principales de sa vie épiscopale, il ressuscite les morts, guérit les malades et distribue des aumônes, il accueille les pèlerins et leur lave les pieds, la dernière scène est celle de sa mort ; un seul écu se présente, celui de Lichtenberg, écartelé de Hohenlohe, de Bade et de Hanau.

La troisième pièce représente le tombeau du saint, son ouverture et la reconnaissance des reliques, leur transport, en grande pompe, à Neuwiller, où nous voyons l'église Saint-Adelphe elle-même, dont les cloches sonnent à toute volée et enfin le miracle du cellérier.

Sur la dernière pièce sont figurés d'abord la scène du sacrilège puni, les miracles opérés autour du tombeau, les deux miracles de l'enfant tombé dans le puits et de celui qui sort sain et sauf de la chaudière d'eau bouillante ; ensuite Robert de Bavière, évêque de Strasbourg, vient en 1468, à Neuwiller, où il ouvre la châsse de saint Adelphe pour en vérifier les reliques et les exposer à la vénération publique et nous voyons enfin le saint lui-même entouré d'anges, assis sur un trône et accueillant les fidèles. Ces deux dernières pièces portent seulement les écus de Lichtenberg et de Hohenlohe.

Ces tapisseries sont en très bon état, mais ont été très fortement réparées lors du Congrès archéologique tenu en Alsace en 1859, à la demande de l'abbé Straub ; elles





J. Banchereau phot.

Tapisseries de Neuwiller.

furent envoyées aux Gobelins. La Société française d'archéologie se chargea des frais et permit de les exposer à Paris en 1868. Les teintes dominantes sont le bleu, le rouge, le vert, le jaune et le noir ; elles sont tissées entièrement de laine fine, et la soie et les fils métalliques, qui s'y trouvent, sont dus vraisemblablement à la restauration. Les ciels sont clairs et coupés seulement par les banderoles blanches portant des légendes allemandes en caractères gothiques, avec mots alternant en rouge et en noir. Le groupement des personnages, sans entassement, est assez harmonieux. Cette tenture peut être rapprochée du fragment du musée d'Orléans : Jeanne d'Arc se présentant au roi Charles VII ; de la Tente blanche, une des plus belles pièces du musée de Bâle, qui porte l'écusson d'une famille bâloise (1490) ; des personnages conduisant en laisse des animaux fantastiques, au même musée ; du roi jouant aux échecs, au musée de Colmar ; enfin, le musée de Besançon conserve une tapisserie représentant des fiançailles, un tournoi et un embarquement, qui correspond exactement comme facture à la tenture de Neuwiller.

L'atelier de Bâle, dont on connaît encore mal l'histoire et la durée, doit avoir produit ces tentures si caractérisées par la physionomie des personnages dont les traits fins et réguliers sont tous semblables ; les visages offrent dans un ovale très pur de grands yeux regardant toujours de côté ; le même maintien noble se retrouve chez tous les sujets représentés. Les banderoles flottantes portent dans toute cette production des légendes allemandes, enfin, les différentes scènes, qu'elles soient religieuses ou civiles, sont sur le même plan, sans séparation, comme dans la tapisserie pseudo-allemande du XVe siècle, conservée au musée germanique de Nurenberg.

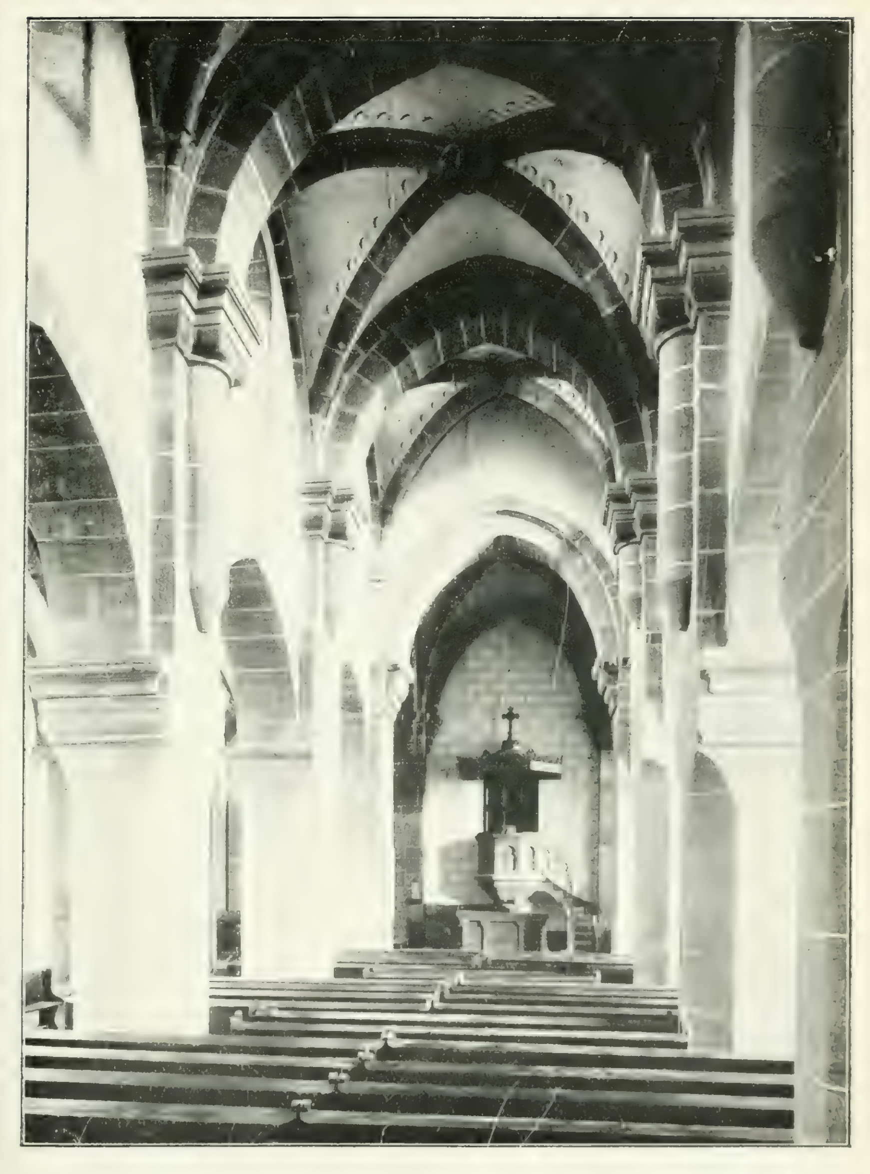
Pendant longtemps, on attribua toutes ces tapisseries à l'Allemagne, mais des travaux récents ont démontré qu'il

fallait rendre à la ville de Bâle la fabrication de ces belles tentures qui sont parvenues assez nombreuses jusqu'à nous.

Bibliographie. — Straub : *Bulletin des monuments d'Alsace*, IIe série, V, 1868. — Guiffrey : *Rev. als. ill.*, t. X, 1908. — Lehmann : *Histoire du comte de Hanau-Lichtenberg*. — Wimpheling : *Vita sancti Adelphi patroni collegii Novillarem*... J. Prys, 1506 (Bibl. Strasbourg, 1566). — *Acta sanctorum*, t. 40. — E. Lehr : *L'Alsace noble*.

ÉGLISE SAINT-ADELPHE

Intérieur. — L'ancienne collégiale de Saint-Adelphe est aujourd'hui l'église réformée de Neuwiller, il n'en reste que la nef de cinq travées, flanquée de bas-côtés et le transept dont les bras sont très profonds. La nef est voûtée d'ogives, comme le transept, les bas-côtés sont voûtés d'arêtes ; les piles octogones de la nef furent peut-être retaillées, celles du transept sont carrées, les doubleaux brisés retombent sur des colonnes engagées qui s'arrêtent à hauteur des tailloirs et s'amortissent en cônes ; le profil des doubleaux est carré, celui des ogives est un simple tore en amande. Il y a une certaine similitude entre Saint-Adelphe et la dernière travée de Saint-Pierre et Saint-Paul, nous n'avons pas ici d'alternance, mais les profils sont sinon identiques, du moins fort semblables. Les colonnes engagées dans les deux édifices s'appuient sur un large dosseret ; les départs des doubleaux, des ogives et du formeret ont les mêmes profils, les chapiteaux se ressemblent et un petit ornement fort simple enveloppe le départ des ogives. Les mêmes ouvriers ont dû travailler sur les deux chantiers, toutefois à Saint-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef de Saint-Adelphe, à Neuwiller.

Adelphe, l'absence de décoration coûteuse est caractéristique dans tout l'édifice.

Chaque travée de la nef est directement éclairée par



Coupe transversale.

des fenêtres hautes et le croisillon sud comme la façade par des roses à remplages polylobés.

La construction n'est pas absolument homogène et il y eut reprise de travail à l'avant-dernière travée de la nef dont la partie occidentale semble un peu plus jeune, mais l'église fut entièrement construite au XII[e] siècle.

A l'extrémité du croisillon nord, dans une sorte d'enfeu très mutilé, on a rassemblé quelques statues : les piles du transept, à l'est, portent des sculptures méplates représentant des animaux, des arbres, des palmettes : ces sculptures, que rien ne justifie à cette place, sont probablement des remplois ou des fantaisies.

Les arcades qui s'ouvraient autrefois sur le chœur et les chapelles latérales sont murées et le chœur qui servait aux catholiques a été complètement rasé, il datait du XIV[e] siècle selon certains auteurs et nous n'en retrouvons à l'extérieur que deux colonnes adossées reposant sur des consoles au-dessus des chapiteaux de l'arc triomphal ; un dessin de Schweighauser, exécuté en 1828, nous montre les ruines du chœur et laisse supposer deux travées et un chevet polygonal.

Extérieur. — L'extérieur de l'église est fort simple : sur la croisée s'élève une tour carrée dont chaque face est éclairée, sous de grands arcs, par des baies géminées en plein cintre avec une colonnette à chapiteau rectangulaire ; un clocher moderne coiffe cette tour qui est fort restaurée. La façade est flanquée de deux tours rondes qui restèrent longtemps inachevées et dont la partie supérieure est une construction récente. La porte est en plein cintre, les deux archivoltes retombent sur des colonnes à bagues et à chapiteaux ornés de feuillages, le linteau à encorbellement porte un tympan dont la sculpture a été remaniée récemment ; de chaque côté se montrent les amorces d'un porche et au-dessus est une rose. Les corniches de la nef et de la tour carrée du transept sont ornées d'arcatures lombardes, des contreforts saillants épaulent les bas-côtés et le transept ; la partie de la façade qui surmonte la corniche à arcatures est entièrement moderne.

Sous le bras sud se trouve un ossuaire dont on voit encore les portes de pierre à l'extrémité du croisillon.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Façade de Saint-Adelphe, à Neuwiller.

Cloche. — Dans la tour, une cloche de 1431 fut fondue par Jean Gremp de Strasbourg.

Bibliographie. — *Gallia christiana nova*, 1731, t. V. — Golbery et Schweighauser : *Antiquités d'Alsace*, 1828, t. II. — *Congrès archéologique tenu à Strasbourg* en 1859. — Straub : *L'ancienne abbaye de Saint-Pierre-Saint-Paul à Neuweiller* dans la *Rev. cath. als.*, 1862. — Dag. Fischer : *Abtei und Stadt Neuwiller*, Saverne, 1876. — Kraus : *Künst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, 1876, t. II. — Dehio: *Handbuch der Künstdenkmæler.*

SAINT-JEAN-DES-CHOUX (1)

Histoire. — Les origines de la fondation de cette abbaye ont été éclaircies par Schœpflin dans son *Alsatia diplomatica.* — En 1126, le comte Pierre de Lützelbourg cédait à l'abbaye bénédictine de Saint-Georges, dans la Forêt-Noire, ses biens situés sur le territoire de Meyenheim, afin que celle-ci y élevât un monastère de femmes relevant de la règle de saint Benoît. L'église primitive de ce village, nous dit l'acte de fondation, était tombée de vieillesse et avait été renversée : « *collapsa fuerat atque destructa* ». Une construction provisoire dut s'élever rapidement, car, dès l'année 1127, le 5 février, l'évêque Etienne de Metz venait consacrer la nouvelle église.

La fondation des comtes de Lützelbourg prospéra rapidement, elle recrutait ses abbesses parmi les plus illustres familles de la région et elle parvint à se dégager

(1) Cet article a été rédigé grâce aux notes et aux intéressantes observations que notre jeune confrère M. Étienne Fels a bien voulu nous communiquer.

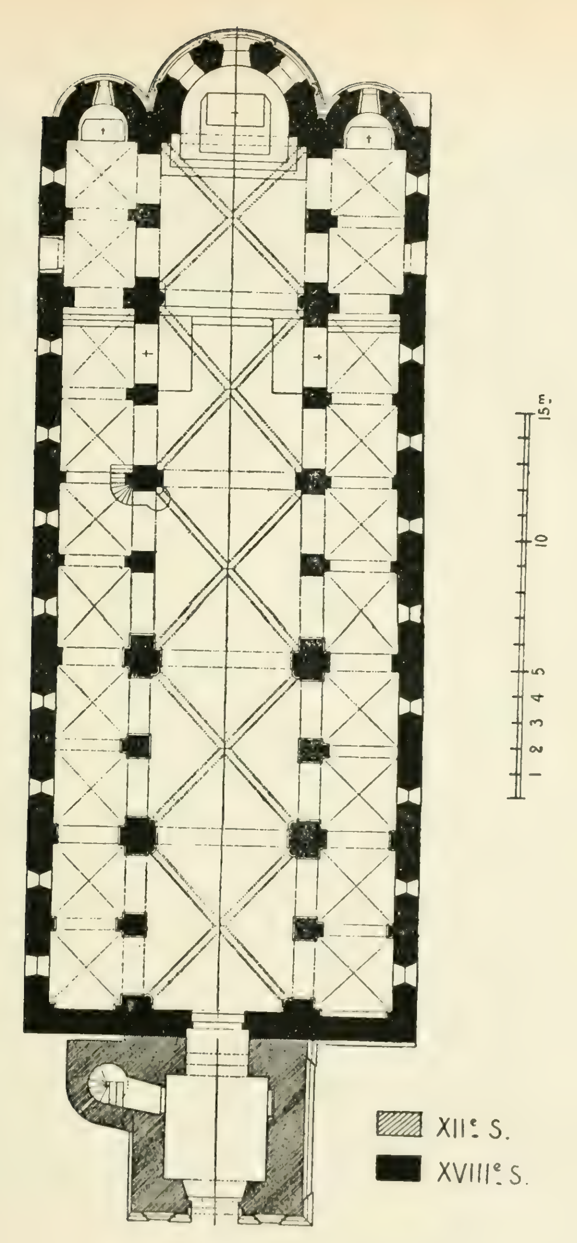
de la tutelle de l'abbaye mère pour se placer sous le patronage bienfaisant des évêques de Strasbourg. Elle jouit ainsi de plusieurs siècles de prospérité. Cependant au XVe siècle la décadence commença. Saint-Jean fut pillé une première fois par les Armagnacs en 1439, puis, en 1525, par les paysans insurgés. La guerre de Trente ans porta un coup plus funeste à l'abbaye : les troupes de Mansfeld y mirent le feu et l'église seule, grâce à sa construction robuste, fut épargnée par les flammes.

Après la tourmente, les Bénédictines revinrent dans leur abbaye dévastée et entreprirent de la reconstruire, mais les fonds manquaient. Ce ne fut qu'au XVIIIe siècle, grâce à la générosité des évêques de Strasbourg, que les bâtiments claustraux purent être achevés et une tour nouvelle s'éleva en 1733 sur les ruines d'un clocher roman. Lors de la Révolution, la dissolution de la communauté fut proclamée, les bâtiments conventuels furent vendus et disparurent rapidement. L'église seule a résisté à ce nouvel assaut et s'est conservée jusqu'à nous.

Plan. — Cet édifice, régulièrement orienté, présente un plan d'une grande unité et fort simple ; une nef de quatre travées carrées, des bas-côtés ayant un nombre double de travées, un chœur avec collatéraux, se composant d'une travée droite semblable à celles de la nef et qui se termine par une abside et deux absidioles plantées sur la même ligne (1).

L'absence de transept qui caractérise ce plan est une singularité dans l'art roman du pays. On ne peut rapprocher de Saint-Jean que l'église de Sigolsheim, postérieure il est vrai, mais qui s'inspire de dispositions analogues. On a voulu comparer Saint-Jean aux vieilles basiliques à

(1) Dimensions : longueur, 42 m. 50, largeur totale, 14 m. 60, hauteur sous clef, 11 m. 30, largeur d'une travée, 6 m. 40.



Relevé de M. Fischer

Plan de l'église.

piliers et à charpente apparente de Dompeter d'Avolsheim et d'Altenstadt près de Wissembourg, mais la simple inspection du plan révèle l'alternance des supports. De là à supposer que le projet initial comportait des voûtes sur la grande nef, il n'y a qu'un pas bien mince, mais que, faute de preuves, nous n'osons franchir. D'autre part, le plan de cette église n'a rien qui puisse nous étonner, étant donné les dispositions habituelles des églises bénédictines.

Nef. — L'aspect intérieur de l'église confirme l'impression d'unité donnée par le plan, la construction, tout en grès rose du pays, présente un appareil déjà soigné dont les assises ont des dimensions assez considérables. Le plein cintre règne partout en maître.

La travée est divisée par une pile carrée qui reçoit, sur une imposte chanfreinée, la retombée des arcades. Ces dernières, par l'intermédiaire d'impostes identiques, reposent, de l'autre côté, sur des piles fortes de plan cruciforme, deux des saillies correspondent aux arcades, les deux autres aux doubleaux de la nef et des bas-côtés.

Ces piles ont une largeur variable suivant les travées mais toujours supérieure aux piles intermédiaires (1), il est donc impossible de voir, à Saint-Jean, une basilique dont les piliers sont tous égaux comme l'ont prétendu certains archéologues (2). Ils ajoutent que les dosserets correspondant aux doubleaux de la nef ont été plaqués après coup sur ces piles, lors du voûtement de l'église. Il est facile de se convaincre, en examinant l'appareil même, qu'il n'en a pas été ainsi : d'abord les assises du dosseret et de la pile se correspondent exactement, de plus le dosseret est appareillé en besace. L'alternance des piles avait donc été prévue dès les débuts de la construction.

(1) Cromback note 0 m. 90 pour les piles faibles, 1 m. 10 pour la plus petite des piles fortes.
(2) Polaczek, *Uebergangstil in Elsass.*



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef de Saint-Jean-des-Choux.

Dans les deux premières travées de la nef cependant, des colonnes recevant les retombées des croisées d'ogives ont été logées après coup dans les angles des piles fortes, modifiant ainsi la disposition primitive. En effet, ici les assises ne sont pas en correspondance, de plus l'imposte de la pile séparant la deuxième travée et la troisième avait été décorée de palmettes ; or le motif se trouve brutalement interrompu par suite de l'entaille que l'on a dû pratiquer dans l'imposte pour loger la colonnette.

Au niveau de l'entablement des fenêtres, un cordon chanfreiné ne s'interrompt sur aucun des membres d'architecture qu'il rencontre.

Les piles fortes servent de point de départ à des doubleaux épais sans mouluration, primitivement en plein cintre, et si déformés par le temps qu'ils ont pris un tracé en anse de panier. Les ogives se composent d'un gros boudin engagé dans un épannelage rectangulaire, elles retombent sur des culots, sculptés en forme de masques, et, dans les deux premières travées, sur les colonnes ajoutées après coup que nous avons signalées.

La construction de cette voûte témoigne encore de l'inexpérience du maître d'œuvre : le départ des doubleaux et des ogives est appareillé dans la même assise, ce qui prouve que les deux membres d'architecture ont été élevés en même temps. Il n'est pas possible, par suite, de croire, comme on l'a prétendu, que les ogives ont été relancées sous des voûtes d'arêtes déjà existantes, cela supposerait l'antériorité du doubleau. N'est-il pas plus vraisemblable d'admettre que les voûtes n'aient été exécutées que vingt-cinq ou trente ans après le début de la construction : dans ce cas rien ne s'opposerait à ce que ce soit encore les voûtes actuelles (1). On peut les attribuer au milieu du XIIe siècle

(1) En tout cas aucun témoin d'un voûtement antérieur ne nous est parvenu et l'alternance des piles nous dispose à écarter l'hypothèse d'une charpente apparente.

et les classer parmi les croisées d'ogives les plus anciennes de l'Alsace.

Les formerets, complètement empâtés dans le badigeon, semblent être en appareil d'échantillon médiocre, ils s'amincissent aux retombées puis s'arrêtent brusquement, lorsque la place leur fait défaut, au-dessus du départ des ogives. En dessous s'ouvre une fenêtre en plein cintre assez ébrasée. Dans les deux dernières travées de la nef, deux baies secondaires ont été ouvertes de part et d'autre de la fenêtre existante, dès l'époque romane, semble-t-il.

La fenêtre haute de la première travée de la nef est beaucoup plus grande que les autres, elle entame même le formeret, mais elle est moderne et toute la voûte a été très remaniée.

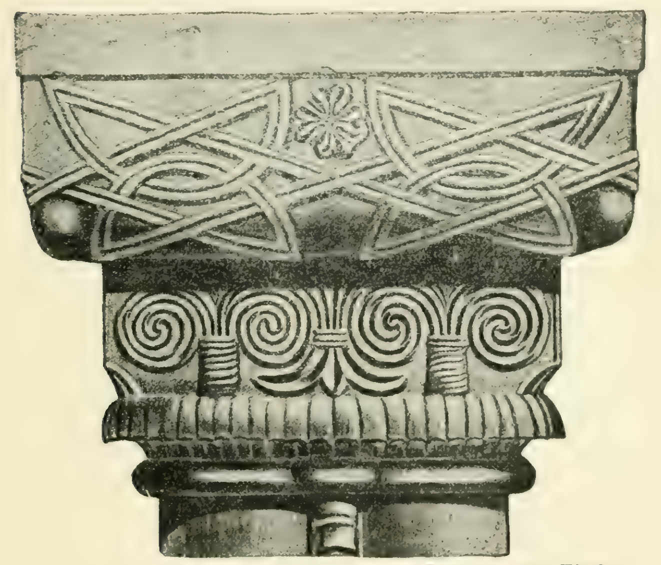
Bas-côtés. — A une travée de nef correspondent, nous l'avons dit, deux travées de bas-côtés. Celles-ci sont fort simples ; les piles fortes et les piles faibles jouent le même rôle, un dosseret faisant corps avec elles reçoit, sur une imposte chanfreinée, la retombée de doubleaux déformés de la façon la plus curieuse, mais dont le profil est analogue à ceux de la nef. Un dosseret identique fait saillie sur le nu du mur et reçoit la retombée du doubleau. Les voûtes en blocage grossier ont l'aspect très archaïque, les arêtes saillantes dans le bas s'effacent rapidement et la voûte prend la forme d'une coupole. Elle s'appuie directement sur le mur dépourvu de formerets. Une fenêtre de petite dimension s'ouvre dans l'axe de chaque travée.

Les bases, dissimulées dans la nef par le plancher, sont ici visibles. Dans les travées voisines du chœur un simple glacis termine les piles ; dans celles de l'ouest au contraire, la base moulurée de deux gros tores et d'une large scotie fait son apparition, il y a même des griffes. Comme les ogives, dans les travées correspondantes de la nef, retombent non plus sur de simples culots, mais sur des

colonnes accolées aux piles, on peut présumer que ces travées ont été exécutées postérieurement.

Chœur. — Le chœur est élevé de trois marches au-dessus de la nef. La travée droite reproduit dans son ensemble les dispositions de celle-ci; mais les arcades, comme les impostes des piliers ont été abaissées. Ces dernières, au lieu d'être simplement chanfreinées, ont de nombreuses moulures, ou sont décorées de palmettes.

Le dosseret qui sépare le chœur de la dernière travée



Relevé de M. Fischer.

Chapiteau du chœur.

de la nef s'interrompt à hauteur d'homme pour faire place à deux colonnes jumelles fort courtes. Leur chapiteau, orné de palmettes à enroulements, est surmonté d'un tailloir recouvert d'entrelacs d'un dessin fort particulier qui trahit des influences lombardes et carolingiennes. Aux angles sont sculptées des sortes de

boules qui se retrouveront plus d'une fois dans les chapiteaux romans de la région. Si l'on considère que dans l'abbaye bénédictine de Saint-Georges, dans la Forêt-Noire, disparue depuis longtemps, le seul fragment de décoration sculptée qui se soit conservé est un chapiteau surmontant deux colonnes jumelles d'un dessin identique à celui de Saint-Jean-des-Choux, on peut se demander si des ouvriers venus de Saint-Georges n'auraient pas travaillé à la construction de l'abbaye alsacienne.

L'abside s'accole directement à cette travée droite, éclairée par des fenêtres assez grandes et peu ébrasées, dont l'unique décoration consiste en une tablette chanfreinée qui marque le point de départ de la voûte en cul-de-four. Cette moulure, identique à celle de la nef, accentue encore le caractère d'unité de l'ensemble.

Les bas-côtés du chœur, dont le parti général reste le même que dans ceux de la nef, nous ramènent cependant à une campagne légèrement postérieure. Ici les formerets ont été prodigués sans discernement, on en voit, du côté du mur, le long des arcades et même contre les doubleaux. Les voûtes sont mieux construites, les arêtes ne se perdent plus dans le blocage et des culots, disposés dans les coins, semblent indiquer que l'architecte a eu l'intention de lancer sous ces voûtes des croisées d'ogives qui, dans la suite, ne furent pas exécutées.

Les absidioles, fort petites, sont absolument nues à l'intérieur. Les fenêtres anciennes ont disparu ; elles ont été remplacées par des baies modernes plus grandes et rectangulaires.

Dans le bas-côté sud, on a employé, lors de la construction de la sacristie, les montants et le tympan d'une porte fort ancienne exécutée sans doute dès le début de la construction et qui s'ouvrait autrefois, deux travées plus loin, dans le mur du bas-côté, pour servir de passage entre

l'église et les bâtiments conventuels. Les montants de la porte offrent une décoration assez fruste où les entrelacs se marient aux palmettes. Le tympan représente l'Agneau



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Tympan de la porte de la sacristie.

crucifère, tracé par un ciseau malhabile, entre deux arbustes stylisés. Tout autour une décoration de palmettes contrariées se raccorde aux montants.

Extérieur. — A l'extérieur, la tour, très simple, élevée au XVIIIe sicèle, doit ressembler dans son allure générale à la tour romane disparue. Les murs de la nef ainsi que ceux des bas-côtés sont recouverts d'un épais badigeon destiné à cacher la grossièreté de l'appareil, tout en blocage, de médiocre dimension. Aux angles, des assises régulières ont été disposées en besace. Les murs goutterots de la nef, ajourés de fenêtres en plein cintre, sont absolument nus, et la division des travées n'est pas accusée à l'extérieur. Il en était de même autrefois pour les murs des bas-côtés. A l'époque moderne, des contreforts puissants, sans ressauts, sont venus les épauler.

L'église de Saint-Jean a eu la bonne fortune, assez rare, de conserver les toits qui couvrent, dans leur disposition primitive (1), la nef et les bas-côtés. Celui de la grande nef s'amorce sur un pignon ancien, du côté de l'est, et sur le clocher à l'ouest, l'ancienne corniche, en forme de doucine, sur laquelle il s'appuie a été également conservée. Elle se termine aux angles par des animaux monstrueux accroupis, ours et lions, semble-t-il, reposant sur des arcatures qui s'amorcent en retour des murs, mais s'interrompent dès la fin de l'assise.

Le toit des bas-côtés prend naisance juste au ras des fenêtres hautes et repose sur une corniche de même profil que celle de la grande nef.

Abside. — L'abside et les absidioles présentent un appareil beaucoup plus soigné et une décoration bien plus riche que le reste de l'église, aussi faut-il leur attribuer une date voisine du troisième quart du XIIe siècle. Elles sont proches parentes des absides de Rosheim et de Saint-Etienne de Strasbourg.

Un socle, mouluré de deux tores, séparés par un cavet, sert de base à l'abside principale. Au-dessus s'élèvent les assises circulaires d'un appareil bien taillé. Trois grandes fenêtres, très ébrasées, y sont été aménagées. Celle d'axe est encadrée par deux colonnes striées de chevrons analogues à celles qui décorent la porte sud de Rosheim ; elles supportent des chapiteaux à palmettes qui servent de départ à un boudin circulaire strié également et encadrant le cintre de la fenêtre. Au niveau de l'appui, deux monstres accroupis ont été sculptés. le même procédé décoratif se retrouve à l'abside de la cathédrale de Spire. Les deux fenêtres latérales, richement décorées, sont moulurées de deux tores séparés par une gorge profonde.

(1) La charpente cependant est moderne.

Des colonnes qui jouent le rôle des contreforts encadrent ces fenêtres, elles prennent naissance sur le socle mouluré pour aller se raccorder aux culs-de-lampe d'une arcature à double ressaut, qui court sous une corniche ornée de trois rangs de billettes, analogue à celle de Rosheim. Ces culs-de-lampe, têtes monstrueuses, oiseaux, figures humaines, rinceaux, plantes grasses, présentent cette particularité, qui se retrouve à l'abside de la cathédrale de Bâle, d'être groupés symétriquement de part et d'autre de l'axe de l'église.

Le raccord entre l'abside et les absidioles se fait par deux colonnes encastrées entre les deux hémicycles et dont les chapiteaux ne supportent rien. Nous ne connaissons pas d'exemple d'un parti analogue.

Les absidioles offrent une réduction de la décoration de l'abside. L'appareil est beaucoup moins soigné, les lits sont plus irréguliers. Le socle mouluré a disparu. Un agrandissement récent a modifié la forme de l'unique fenêtre placée dans l'axe. Deux pilastres engagés rappelant les colonnes de l'abside soutiennent une arcature dépourvue de ressauts et de culs-de-lampe. Au-dessus court une corniche beaucoup moins riche que celle de l'abside ; les trois rangs de billettes y ont fait place à deux cavets superposés. On peut se demander si ces deux absidioles, beaucoup plus grossières, ne marquent pas la transition entre la nef encore archaïque et l'abside principale dont l'appareil autant que la décoration dénotent une technique tout à fait savante.

Mobilier. — L'église a conservé une porte romane datant de la construction primitive et ornée de pentures de fer d'un travail remarquable. On peut voir également dans la sacristie des fragments de tapisserie datant des XVe et XVIe siècles et encore bien conservés, ils représentent des scènes de chasse, le Jugement de Salomon, une Vierge de

pitié, etc. — Les orgues ne sont pas dénuées de valeur et datent de 1725.

Bibliographie. — Cromback (L) : *Die Klosterkirche von S. Johan bei Zafern*, dans *l'Elsassische Monatsschrift* Saverne, 1910. — Fischer (Dagobert) : *L'abbaye de Saint-Jean-des-Choux* dans le *Bull. des Monum. hist. d'Alsace*, 1863. — Gerspasch : *Les tapisseries de Saint-Jean-des-Choux*, dans *la Revue Alsacienne*, X, 1880. — Grandidier : *Histoire d'Alsace*, pièces justificatives, t. III, nº 608. — Kraus : *Kunst und Alterthum in Elsass Lothringen*, 1876. — Polaczek : *Der Uebergangstil im Elsass*, 1894. — Schœpflin : *Alsatia diplomatica*, 1775. — Straub : *Visite à Saint-Jean-des-Choux* dans le *Congrès archéologique de Strasbourg*, 1859.

SECONDE EXCURSION

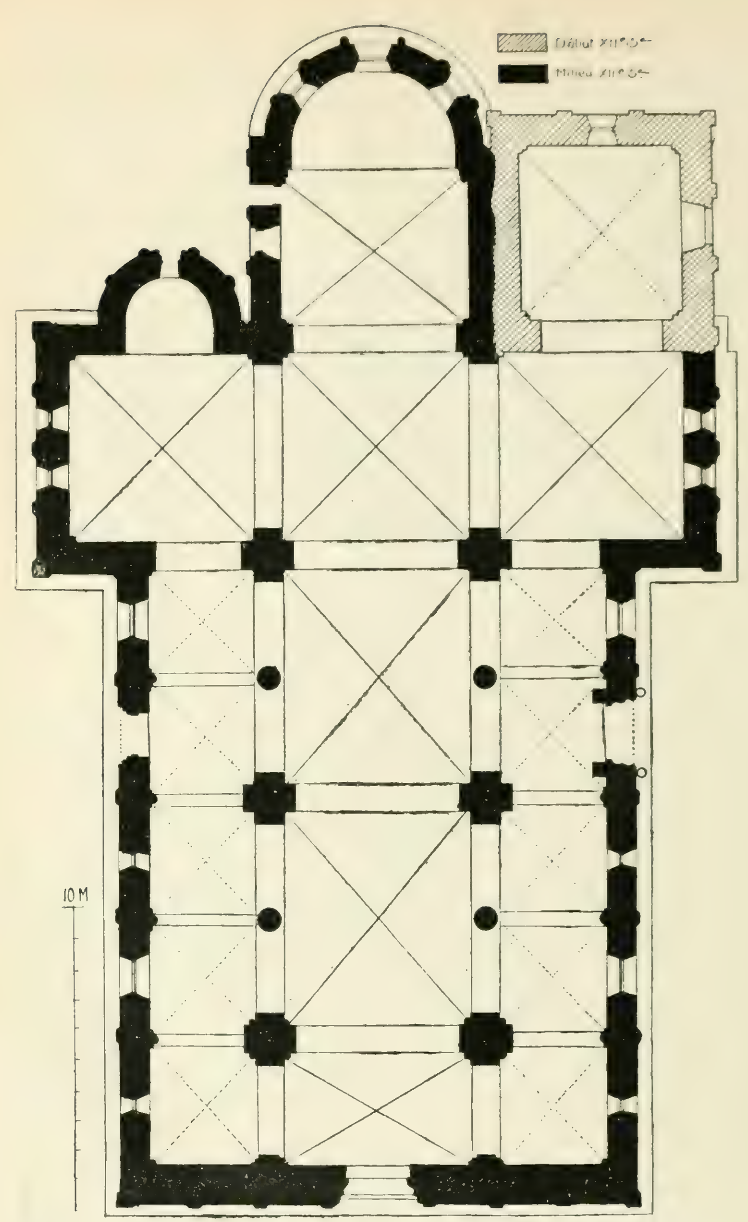
ROSHEIM

Par M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

La ville de Rosheim, incendiée en 1132, assiégée en 1213, ravagée par le feu en 1385, pillée au xve siècle par les Armagnacs et dévastée pendant la guerre de Trente ans, avait conservé son enceinte du xiiie siècle réparée au xve siècle jusqu'à nos jours, mais la démolition très regrettable du front nord en 1919 a fait disparaître les courtines et deux portes. Celles qui s'élèvent encore aux deux extrémités de la grande rue se composent d'une arcade en tiers-point surmontée d'une tour carrée. Vers l'ouest, on remarque une maison du xiie siècle, la plus ancienne de l'Alsace, dont les assises d'angle taillées en bossage et les murs construits en blocage de grès rouge sont encore intacts. Au rez-de-chaussée, un petit triplet éclaire le cellier : au premier étage s'ouvrent deux baies géminées séparées par un meneau triangulaire percé d'un trou de verrou et amorties par un grand linteau où l'appareilleur a découpé deux fausses archivoltes en plein cintre qui encadrent deux têtes. Les corbeaux qui précèdent et surmontent la baie rectangulaire du grenier semblent destinés à porter des auvents, comme ceux qui se voient encore à l'est au-dessus d'une fenêtre.

ÉGLISE

Intérieur. — Dédiée à saint Pierre et à saint Paul, cette église de la seconde moitié du xiie siècle, qui a été



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Plan de l'église.

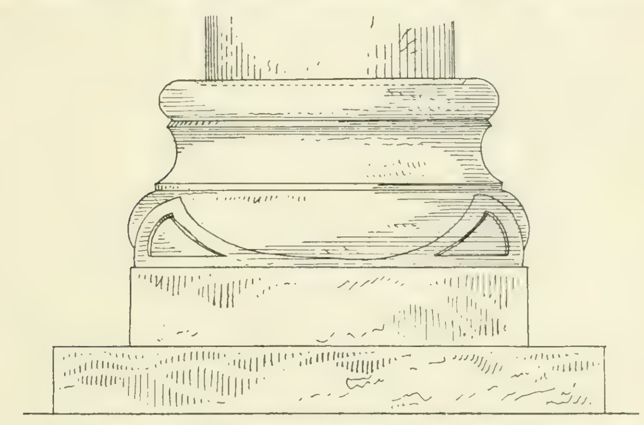


E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef de l'église de Rosheim.

restaurée par M. E. Bœswillwald et par l'architecte Ringeissen, offre un grand intérêt archéologique. En la bâtissant sur un plan basilical et cruciforme, on a conservé à l'est du croisillon sud un chevet plat plus ancien transformé en sacristie. L'emploi du grès jaune donne à l'appareil du monument un caractère particulier.

La nef, large de 6 m. 25 et divisée en cinq travées, est recouverte de trois voûtes d'ogives modernes dont les gros boudins retombent en pointe sur des culs-de-lampe et des têtes humaines, comme dans plusieurs églises rhénanes. Les doubleaux en plein cintre se composent de deux rouleaux non concentriques et les formerets



P. Gélis del.

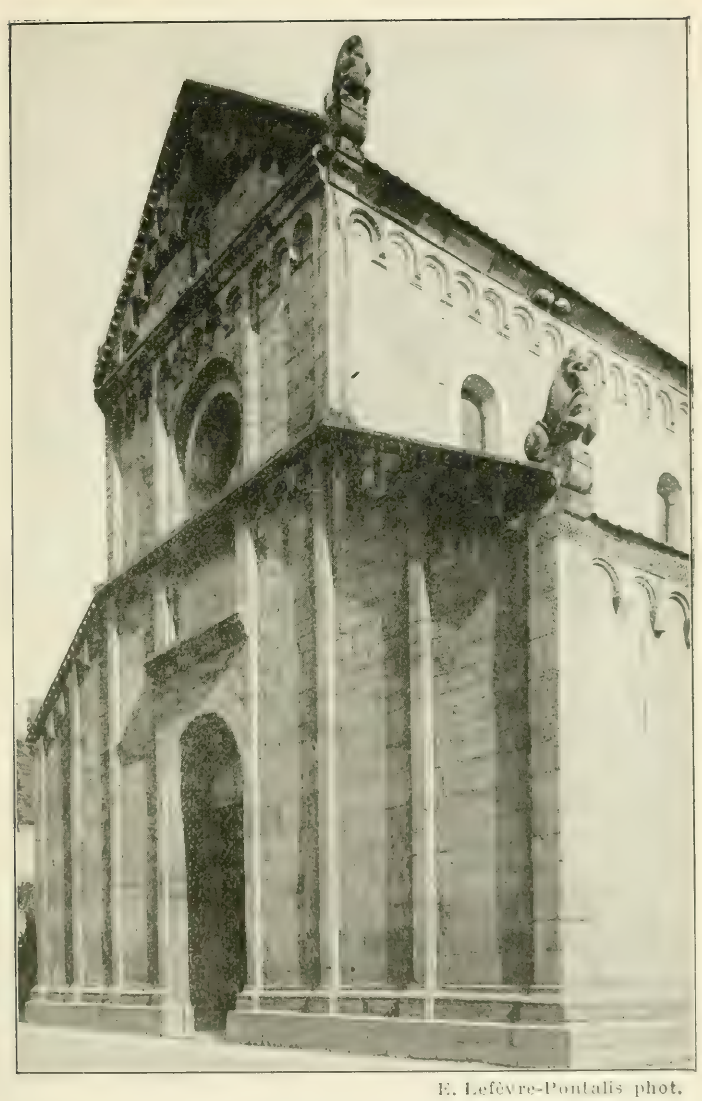
Base d'une colonne de la nef.

décrivent une courbe en tiers-point. A la travée simple, tangente au mur de façade, succèdent deux travées doubles dont les piles fortes cruciformes, cantonnées de quatre colonnettes d'angle, alternent avec de grosses colonnes monolithes et tronconiques qui portent des arcades en plein cintre sans moulures. Les chapiteaux cubiques ont été remplacés : l'un d'eux se distingue par un cercle de têtes au-dessus de l'astragale. Sur les tailloirs, une large

doucine se profile sous un filet. Les bases à griffes mesurent 0 m. 46 de hauteur et leurs deux tores encadrent une scotie; celles du sud sont seules anciennes. Les baies géminées supérieures sont neuves, car la poussée des voûtes d'ogives, dépourvues d'arcs-boutants, avait fait déverser les murs gouttereaux, comme dans la nef de l'église d'Altorf qui présente à l'intérieur et à l'extérieur les mêmes particularités. Dans les bas-côtés, des formerets en plein cintre sont bandés sous les voûtes d'arêtes modernes dont les doubleaux décrivent la même courbe en retombant sur des colonnes engagées dans le mur extérieur. Des portes latérales s'ouvrent dans la quatrième travée.

La voûte d'ogives torique du carré du transept s'appuie, comme les quatre doubleaux en plein cintre à deux rouleaux qui l'encadrent, sur des piles cruciformes, mais dans les croisillons, les nervures carrées des voûtes s'appuient sur des colonnettes. Deux fenêtres surmontées d'une baie ajourent les murs de fond. L'absidiole du nord est voûtée en cul-de-four et une tribune moderne surmonte la chapelle rectangulaire antérieure au croisillon sud. Le gros boudin des ogives du chœur se termine en cône renversé au-dessus des chapiteaux cubiques. Sous le cul-de-four de l'abside, décorée de peintures modernes, s'ouvrent trois fenêtres en plein cintre sans colonnettes, comme celles du chœur; la baie centrale est plus large que les autres.

Extérieur. — La façade est garnie de bandes lombardes superposées qui forment trois petites arcades dont les baguettes descendent sur les pilastres. Sept torsades continues décorent la porte surmontée d'une niche rectangulaire où venaient se loger trois statues. Un oculus entouré de billettes cerclées éclaire la nef sous le pignon orné de bandes lombardes et d'une statue romane de saint Pierre. Un gros pigeon moderne couronne le chaperon.



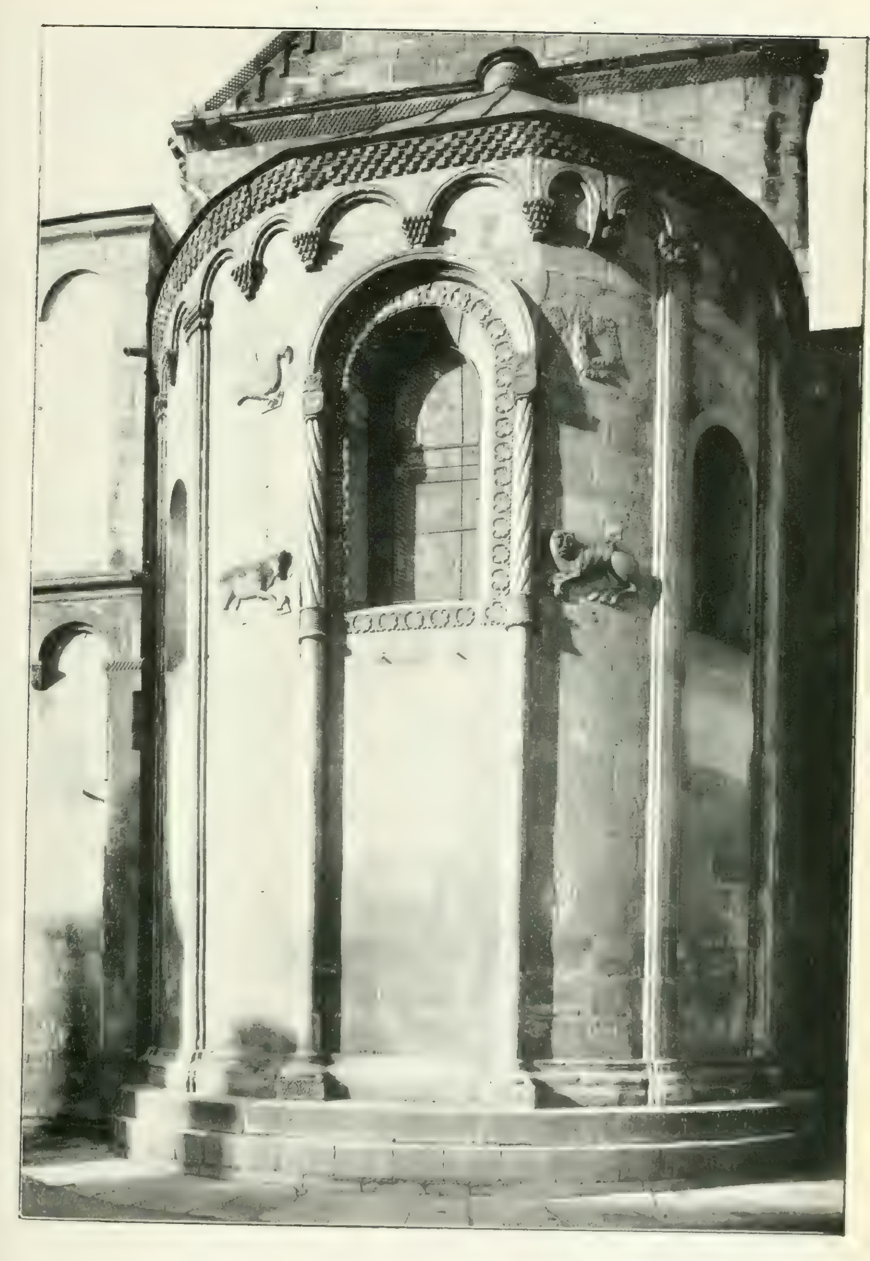
E. Lefèvre-Pontalis phot.

Façade de l'église.

mais au pied des rampants, deux grands lions du XIIe siècle dévorent un homme, comme à la base des demi-pignons des bas-côtés. Les sculpteurs de ces curieux motifs qu'on retrouve au sommet des croisillons s'inspirèrent peut-être de groupes romains du même genre conservés dans le musée lapidaire de Strasbourg ou plutôt de ces lions qui encadrent la plupart des portails romans de la Lombardie. Une légende locale prétend bien à tort qu'il faut y voir les enfants d'un comte de Salen dévorés par des loups.

La moulure continue qui règne sur le soubassement des bas-côtés a le profil d'une base et les pilastres à quatre tores des murs extérieurs correspondent à des bandes lombardes ornées de deux baguettes, comme à l'église d'Altorf. Deux boudins continus encadrent la porte du nord et deux lions dévorants se détachent au niveau de l'imposte. Le portail du sud en plein cintre s'ouvre entre deux colonnes décorées de chevrons et de rinceaux; sur leurs chapiteaux cubiques et sur les tailloirs en damiers retombent un rinceau et des palmettes entre deux grosses torsades qui ont de lourdes bases comme les fûts.

Les croisillons sont rehaussés de bandes lombardes moulurées et éclairées par des fenêtres basses à boudin continu, mais celui du sud est plus richement décoré; une torsade encadre la baie supérieure. Au bas des rampants à damiers du pignon qui s'appuie sur un cordon de palmettes et de billettes, un lion dévore un oiseau et une tête d'animal avale deux hommes; l'oculus central est flanqué d'un personnage attaqué par un monstre. La corniche du transept se compose d'arcades toriques et d'un cordon de damiers qui s'appuie sur des modillons neufs et anciens garnis de billettes. L'absidiole du nord est entourée de pilastres à quatre baguettes sous des bandes lombardes jumelles; un lion et un agneau se détachent sur des corbeaux. La chapelle rectangulaire



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Abside de l'église de Rosheim.

méridionale, un peu plus archaïque, qui s'élève dans l'angle du chœur et du transept, se distingue par des bandes lombardes à petits ressauts dont les pilastres sont flanqués de tores et par des modillons revêtus de lignes brisées, mais l'étage supérieur ne date que de 1712, comme la tourelle d'escalier.

Le clocher octogone central est une œuvre du XIVe siècle, comme le prouvent ses quatre baies principales dont le meneau soutient deux arcs tréflés et un quatre-feuilles qui alternent avec d'autres baies trilobées plus étroites, mais sur les glacis d'angle triangulaires de l'ancienne tour romane sont encore posés, comme à Guebwiller, un lion et deux figurines dont l'une tient une bourse et l'autre sa barbe dans sa main. La première n'est pas le portrait de l'architecte, comme on le croit généralement.

Autour du chevet, il faut signaler le bandeau de billettes qui encadre l'archivolte de la fenêtre au nord du chœur, les pilastres à quatre baguettes qui correspondent aux petites arcades jumelles soutenues par des masques et des corbeaux garnis de billettes et surtout la riche fenêtre qui s'ouvre dans l'axe entre deux contreforts-colonnes à fût hélicoïdal. Bordée de palmettes sur son appui, ses piédroits et ses claveaux, comme à Marmoutier et à San Abondio de Côme, elle est flanquée des animaux symboliques des évangélistes, mais l'ange de saint Matthieu a été martelé. Cette abside peut se comparer à celles de Saint-Jean-des-Choux et de Sainte-Foy de Sélestat, mais ses détails plus fins, comme ceux de la façade, indiquent une période avancée du XIIe siècle.

ANDLAU

Par M. J. BANCHEREAU

Histoire. — La légende rapporte que Richarde, épouse de l'empereur Charles le Gros, reçut de sainte Odile, dans une vision, l'ordre d'élever un monastère sur le lieu où elle verrait se produire un événement extraordinaire et significatif. Ayant rencontré, dans le val d'Eléon, une ourse, accompagnée de ses petits, qui grattait le sol comme pour y tracer une enceinte, elle reconnut le signe annoncé; c'est ainsi qu'elle fit construire l'abbaye d'Andlau, vers 880, où elle ne tarda pas à se retirer, lorsqu'elle fut répudiée ; elle y mourut vers 896. Le pape Léon IX, alsacien de naissance, à son retour du concile de Mayence, s'arrêta à Andlau en 1049 ; il canonisa Richarde, et, retirant du sarcophage de pierre, où ils reposaient, les ossements de la sainte, il les exposa dans une châsse placée derrière le maître-autel qu'il venait de consacrer. L'abbesse Mathilde, sœur de l'empereur Conrad II, gouvernait alors l'abbaye; elle passe pour avoir construit la nouvelle église que l'on venait d'édifier, mais qui brûla en 1160 et fut aussitôt rebâtie par l'abbesse Hadzigue.

L'abbaye jouissait au moyen âge d'une grande célébrité et possédait d'immenses revenus ; deux pèlerinages fameux s'y rencontraient au pied du mont Sainte-Odile : celui de Notre-Dame d'Andlau et celui de sainte Richarde. Elle fut peut-être, lors de sa fondation, soumise à la règle de saint Benoît, en tout cas elle devint de bonne heure, si elle ne le fut dès l'origine, un chapitre de dames nobles placé sous la direction d'une abbesse; les dames devaient, pour entrer, justifier de seize quartiers de noblesse, elles pouvaient se retirer et se marier, l'abbesse seule était sou-

mise à des vœux. Sainte Richarde avait également fondé dans les environs une abbaye d'hommes, qui, d'abord soumise à l'autorité de l'abbesse d'Andlau, sut bientôt s'en affranchir.

Pendant la guerre des Suédois, Andlau fut abandonné par l'abbesse et par ses dames qui se refugièrent à Soleure, en Suisse, les bâtiments monastiques furent saccagés, l'église subit de nombreux dommages et, lorsque l'abbesse Sophie d'Andlau revint habiter les ruines de son abbaye, elle fit exécuter d'importants travaux, comme en témoigne son épitaphe qui nous donne l'année de sa mort survenue en 1444 (1). Les abbesses furent autorisées, en 1521, à porter le titre de princesses du Saint-Empire, elles siégeaient déjà par légat à la diète. L'abbaye retrouvait sa prospérité quand, en 1652, au cours de la guerre des bandes de Lorraine, le feu détruisit une partie de l'église et des bâtiments monastiques; deux pierres tombales nous apprennent que l'abbesse Cunégonde de Beroldingen, qui gouverna l'abbaye de 1666 à 1700, fit faire d'importants travaux à l'église et que l'abbesse Cléophe de Falchsland, qui lui succéda, fit achever la tour et l'autel. Le chapitre fut supprimé à la Révolution et l'église fut restaurée en 1860.

Intérieur. — Cet édifice comprend une nef de cinq travées, flanquée de bas-côtés, un transept et un chœur de deux travées à chevet plat ; des tribunes couvrent les bas-côtés et les croisillons, sous le chœur et le carré du transept s'étend une vaste crypte rectangulaire, le tout est précédé d'un porche surmonté d'une tour carrée.

La nef date de la fin du XVIIe siècle (2); elle fut reconstruite sur les anciennes fondations, mais les bases, dépour-

(1) *Venerabilis domina Sophia de Andelau huius monasterii abbatissa ejusdem « Deo largentiæ reparatrix ».*

(2) Une clef de voûte de la nef porte la date de 1700.

vues de griffes, des piles du XIIe siècle sont restées intactes et l'architecte a conservé l'ordonnance de l'église romane ; c'est un exemple d'archaïsme remarquable, car les profils et la décoration des parties hautes rappellent seuls la date de la reconstruction. Des piles cruciformes portent, sur des chapiteaux simplement moulurés, la retombée des arcs en plein cintre de la nef qui, comme les bas-côtés et les tribunes, est voûtée d'ogives formées d'un boudin dégagé par deux cavets, tandis que le profil des doubleaux est carré. De grandes fenêtres en plein cintre éclairent chaque travée des bas-côtés et des tribunes, qui sont bordées de balustres d'un assez lourd dessin ; au-dessus des grandes arcades un oculus s'ouvre vers le comble.

Les quatre piles de la croisée sont cruciformes et remontent à la construction du XIIe siècle ; leurs bases sont ornées de griffes et leurs chapiteaux peu épais semblent plutôt de gros tailloirs décorés de ces palmettes qui apparaissent si souvent sur les frises et les bandeaux des églises rhénanes. La voûte d'ogives date du XVIIe siècle comme celle de la nef, dont les profils se retouvent ici identiques ; la reprise de la maçonnerie au XVIIe siècle est très visible dans les piles du carré du côté de la nef. Le sol des croisillons est au même niveau que celui des bas-côtés, mais le carré et le chœur sont surélevés de quelques marches au-dessus de la crypte.

Des voûtes, établies sur plan carré, au-dessous des tribunes des croisillons, reposent sur des ogives qui retombent au centre sur un pilier cruciforme, du côté de la croisée sur une pile carrée et contre le mur sur des pilastres peu saillants ; les tribunes sont couvertes de deux travées de voûtes barlongues, tout cet ouvrage est du XVIIe siècle, mais les balustrades du côté du carré sont du XVe ; du côté nord le dessin est formé par des mouchettes inscrites tête-bêche dans des cercles; du côté sud, la balus-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef de l'église d'Andlau.

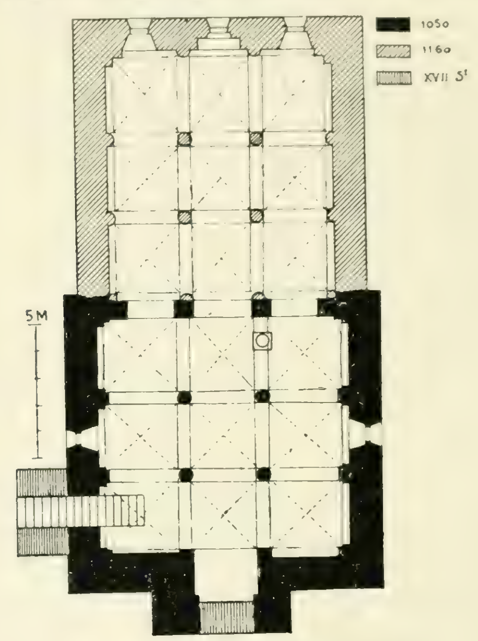
trade plus restaurée présente des quadrilobes. On accède à chaque tribune par un escalier ajouré en vis, construit au XVe siècle, mais très restauré et placé auprès de chacune des piles occidentales du carré.

Le chœur, voûté d'ogives comme la nef, se trouve éclairé par deux fenêtres en tiers-point, ouvertes dans la dernière des deux travées qui le composent, et son chevet plat est percé d'une fenêtre en plein cintre surmontée d'un large oculus. Au niveau des chapiteaux, court une corniche composée de modillons en quart de rond fretté; cet ornement, fréquent à l'époque romane dans la région, doit, comme les piles du carré, être un souvenir des constructions entreprises au XIIe siècle par l'abbesse Hadzigue et la corniche n'est peut-être que l'imposte de l'ancienne voûte en berceau du chœur.

Dans la quatrième travée du bas-côté sud, s'ouvre une chapelle accolée qui, selon la tradition, s'élève sur l'emplacement d'une autre plus ancienne, construite sur le tombeau de sainte Richarde ; elle est voûtée d'ogives et renferme, encastrée dans le mur, une tombe de pierre à emboîtement qui passe pour être celle où reposa primitivement la sainte.

Crypte. — Dans la vaste crypte qui s'étend sous tout le chœur et sous le carré du transept, on reconnaît aisément deux parties d'âge différent. La crypte occidentale est regardée comme l'œuvre de sainte Richarde, mais l'examen ne permet pas de la faire remonter au delà du XIe siècle. On y accédait primitivement, selon la tradition lombarde, par un escalier ouvert dans l'axe de la nef, mais aujourd'hui supprimé et remplacé par un autre qui débouche dans le croisillon nord. Cette crypte comprend une nef de trois travées et deux bas-côtés d'égale hauteur et de même largeur, le tout est recouvert de voûtes d'arêtes dont les compartiments sont séparés par des dou-

bleaux au profil carré, qui retombent contre le mur sur des pilastres et au centre sur quatre colonnes monolithes aux fûts légèrement coniques. Les chapiteaux cubiques, de forme aplatie, sont surmontés d'un gros tailloir chanfreiné et les bases sont formées de deux gros boudins séparés par une large scotie. Les murs de chaque travée sont ornés d'une grande arcature en plein cintre fort basse et une fenêtre s'ouvrait autrefois dans la seconde travée. On peut comparer la disposition des arcatures et des



E. Chauliat del.

Plan de la crypte.

chapiteaux de cette crypte à ceux de la chapelle voisine de Sainte-Marguerite, à Epfig, dont la constrution remonte également au XIe siècle.

La crypte orientale, placée sous le chœur, a le même plan que sa voisine, dont elle constitue le prolongement

après défoncement du mur du chevet, comme l'attestent les traces de cette opération et le raccord de la construction qui sont nettement visibles. Les dimensions ne sont pas identiques à celles de la crypte orientale, elle est moins large et plus haute ; voûtée d'arêtes, ses doubleaux, comme dans la cathédrale de Strasbourg, retombent au centre sur quatre colonnes monolithes, contre le mur sur huit colonnes engagées et dans les angles sur des pilastres. Les chapiteaux sont plus élevés et légèrement coniques, le tailloir est moins lourd, les bases ont le boudin supérieur plus fin, tout dénote enfin une date très postérieure de construction. Des fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans le mur du chevet, à l'extrémité de la nef et de chacun des bas-côtés, l'autel est construit de maçonnerie et doit être aussi ancien que l'édifice.

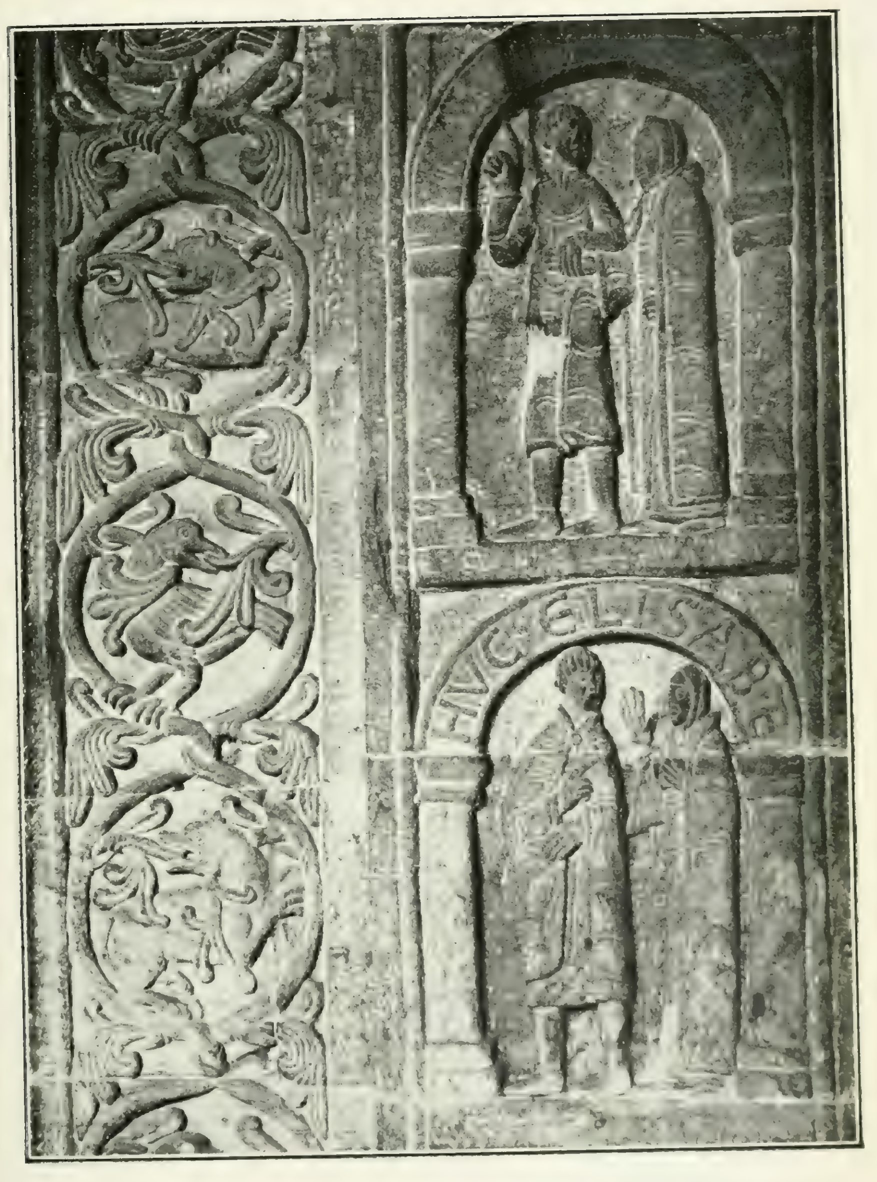
J'attribue volontiers la crypte occidentale, qui s'étend sous le carré, à l'abbesse Mathilde qui travailla vers 1050, mais je ferai remonter la crypte orientale aux constructions de l'abbesse Hadzigue, postérieurement à 1160, ainsi que le chœur et le carré du transept jusqu'à la naissance des voûtes, les bases des piles de la nef, l'étage inférieur du porche et peut-être quelques substructions visibles dans le sous-sol des sacristies actuelles, à l'est du bras du transept du côté sud du chœur et qui semblent des vestiges d'absidioles en hémicycle. On pourrait en déduire que le plan du XIIe siècle comportait un chevet plat flanqué de deux absidioles, comme en possèdent encore les églises de Guebwiller et de Murbach, mais pour se prononcer, il faudrait appuyer cette hypothèse sur des fouilles.

Dans la crypte occidentale, le sol présente deux ouvertures rondes, l'une près de l'entrée ressemble à un puisard, l'autre, à côté d'un pilier, serait, selon la légende, ménagée pour permettre d'apercevoir le sol que grattait l'ourse de sainte Richarde. Le souvenir de ce fauve était conservé

dans l'abbaye par une statue de pierre, actuellement déposée dans la crypte et qui remplaçait l'animal vivant qu'on nourrissait jadis, mais auquel on dut renoncer à la suite d'accidents.

Porche. — L'église est précédée d'une massive construction rectangulaire de la largeur de l'édifice : elle comprend un porche encadré de gros massifs de maçonnerie dans lesquels sont placés des escaliers en vis à gros noyaux, éclairés par des sortes de meurtrières très étroites, qui conduisent à l'étage des tribunes et dont les entrées s'ouvrent dans les bas-côtés. Les murs extérieurs sont épaulés par de simples plates-bandes ou contreforts de peu de relief et au niveau de la nef court une frise sculptée. Le porche rectangulaire s'ouvre largement vers l'extérieur à l'ouest, par une baie en plein cintre et à l'est par un portail donnant dans l'église; ses faces latérales sont ornées d'une grande arcature et il est couvert d'une voûte d'arêtes qui retombent dans les angles sur des colonnes engagées, dont les chapiteaux, posés de biais, sont décorés de feuillages et d'animaux adossés. Une base continue court comme un socle au pied du mur.

Le portail de l'église est le plus important et constitue un des plus remarquables morceaux de sculpture romane de la région. C'est une œuvre d'aspect archaïque, tant par le peu de relief des personnages et des ornements, tous exécutés en cuvette et méplats, que par la nature de la décoration végétale. La porte est encadrée de deux pieds-droits doubles qui supportent, ceux de l'intérieur, un linteau, ceux de l'extérieur, une corniche, et qui sont surmontés d'un tympan. Le tout est abondamment sculpté; sur les pieds-droits intérieurs, les plus larges, de petits personnages sortent à mi-corps du sol et tiennent dans les mains des branches entrelacées où sont perchés des oiseaux. Le linteau est orné d'une suite de



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Bas-reliefs du portail d'Andlau.

scènes de la Création qui se développent sans séparation à la suite les unes des autres ; on y voit, de gauche à droite : la création de la femme, puis Dieu, couronné du nimbe crucifère, introduisant Adam et Eve dans le



J. Banchereau phot.

Bas-reliefs du portail.

Paradis terrestre par une porte garnie de pentures et surmontée d'un petit toit et leur montrant l'arbre de vie ; la faute occupe le milieu du linteau, suivie de l'expulsion par un ange nimbé, armé du glaive et vêtu d'une longue robe ; une porte s'ouvre sur la dernière scène et nous

voyons nos premiers parents assis mélancoliquement sous un arbre.

Les deux pieds-droits extérieurs sont légèrement en saillie et constituent une sorte d'encadrement ; chacun contient cinq arcades superposées, portées par un petit personnage cariatide. Sous chaque arcade en plein cintre, retombant sur deux colonnettes, sont deux personnages, un homme et une femme conversant entre eux ; quelques-uns semblent désignés par des inscriptions en relief : nous lisons en haut à gauche sur le premier arc HILDDEBOT . SVFIA et sur la bande qui sert de base à l'arcature BEREWART . HEMOA, puis sur le second arc AITERIC . GEDER et à droite sur le quatrième arc HVC . ELISABE. Que signifient ces inscriptions ? quelques auteurs au lieu de BEREWART . HEMOA, ont lu BEREWARTHE . MON, reconnu dans MON l'abréviation de monachus et conclu à une signature d'artiste, or le point est très nettement placé entre le T et l'H et la dernière lettre est un A bien formé et non un N. Il faut plutôt supposer que ces personnages ont été figurés pour rappeler, suivant un usage recontré autre part en Alsace, notamment sur des fragments lapidaires provenant d'Isenheim et actuellement au musée de Colmar, des bienfaiteurs de l'abbaye et de l'église romane en construction, aussi Grandidier me semble reconnaître avec raison dans HVC et ELISABE, Hugues comte de Metz et de Dabo, qui fut avoué de l'abbaye en 1154, et Elisabeth sa femme, ce qui confirmerait que le portail fait partie des constructions édifiées par l'abbesse Hadzigue après l'incendie de 1160.

Au-dessus des pieds-droits, la corniche est décorée d'un double rang de palmettes dont le dessin se rapproche de celles des chapiteaux de la croisée du transept. Le sujet central du tympan a plus de relief que les autres sculptures du portail, il est taillé dans une pierre différente et est certainement d'une autre main. Nous y voyons le

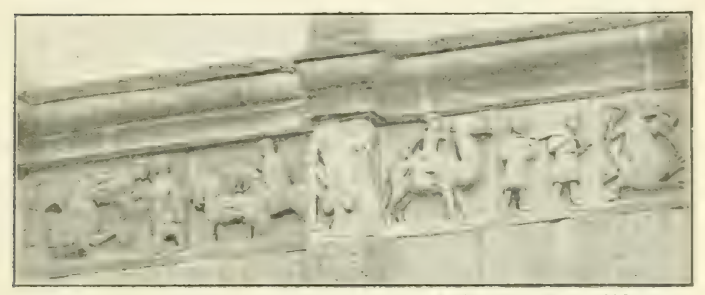


E. Lefèvre-Pontalis phot.

Tympan du portail d'Andlau.

Christ assis sur un trône, remettant les clefs à saint Pierre qui se tient à sa droite et un livre à saint Paul debout à sa gauche ; ces personnages sont accostés de deux scènes de chasse qui, comme les autres sculptures du portail, sont en faible relief, elles paraissent ajoutées pour remplir l'espace que le sujet central ne garnissait pas complètement : derrière saint Pierre, un personnage armé d'un arc, lance une flèche vers un oiseau perché sur un arbre, derrière saint Paul, c'est avec une fronde qu'un chasseur vise un oiseau perché sur une vigne. Le sujet central est-il un remploi venu d'un autre monument ? peut-être est-ce un souvenir de l'église incendiée avant son achèvement ?

Sur la frise qui court au sommet de la façade sur les



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

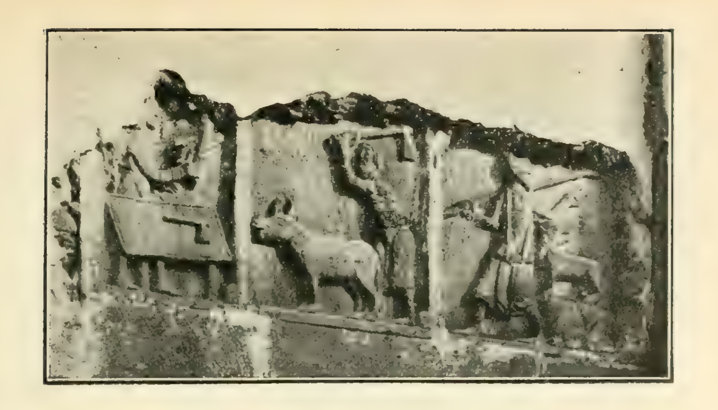
Motifs de la frise.

faces nord et ouest, nous voyons une série de scènes où figurent des animaux fantastiques, des guerriers combattants, des sujets de chasse et des travaux divers qui n'ont pas été expliqués. Au-dessus de la clef qui surmonte l'entrée du porche se trouve une pierre sculptée, sans doute aussi un remploi, et sur laquelle on voit le Christ debout, bénissant un petit moine qui sort d'un édicule ; la tradition veut y reconnaître Richarde devant son monas-

tère ; aux sommiers des archivoltes sont d'autres remplois qui montrent au sud Samson et le lion, au nord David et Goliath. Les reconstructions ont été si nombreuses dans l'église d'Andlau qu'il serait téméraire de rechercher l'emplacement primitif des nombreux remplois encastrés dans l'édifice actuel.

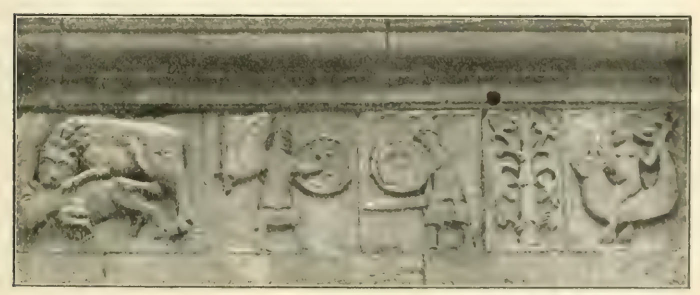
Abstraction faite du Christ du tympan et des quelques morceaux remployés à l'extérieur du porche, les sculptures de la frise et du portail ont une analogie frappante avec les productions de l'art roman de l'Italie du Nord. Nous retrouvons dans le portail d'Andlau le même enlacement de branches, les cariatides en faible relief et les personnages debout sous des arcatures qui décorent les portes de la cathédrale de Modène. Dans cette dernière, sur les retours des pieds-droits de la porte pontificale, attribuée à Wiligelmo ou Guglielmo, qui travaillait au début du XIIe siècle, un prophète se tient debout sous chaque arcature, comme les donateurs que nous voyons deux par deux à Andlau ; mais c'est surtout dans le portail della Pescheria, où se lit le nom de Nicola ou Niccolo, qui travailla au milieu du siècle et signa également les portails de San-Zenon et de la cathédrale de Vérone, que se rencontrent les plus nombreux points de ressemblance, notamment dans la disposition des cariatides levant dans leurs mains des branches qui s'enlacent de la même façon. En outre, comme à Andlau, on y trouve une frise historiée dont les personnages sont accompagnés de noms qui permettent de les identifier avec les héros des romans du cycle breton, narrant les exploits du roi Artus. La création de la femme et la faute de nos premiers parents, traitées d'une manière un peu différente, et des scènes de chasse ornent encore plusieurs frises et bandeaux de la cathédrale italienne.

Le plan de l'église d'Andlau est un plan rhénan-alsacien, mais la sculpture du portail et celle de la frise sont inspirées par l'Italie. On peut se demander si des artistes ita-









Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Frise du porche.

liens qui travaillèrent au milieu du XIIe siècle en Emilie et en particulier à Modène, n'ont pas été appelés à contribuer à la décoration de la riche abbaye alsacienne : là ils ont taillé le marbre, ici le grès et, de ces matières différentes, sont sorties des œuvres un peu lourdes, plates, dont les figures manquent de relief, mais absolument semblables de composition et d'exécution.

Aux deux angles de la façade d'Andlau, de fausses gargouilles encastrées dans la frise, représentant des combats d'animaux, nous rappellent aussi celles des églises romanes de la vallée du Pô.

Extérieur. — Le clocher carré, qui s'élève sur la partie centrale du porche, a été édifié au XVIIe siècle, c'est une tour à deux étages, percée de grandes baies en tiers-point, que couronne une terrasse avec galerie à balustrades sur laquelle est posée une petite tour octogone terminée par un toit en charpente. Une toiture unique recouvre la nef et les bas-côtés, encadrant le clocher, et un petit clocheton de bois se dresse à l'intersection des faîtages de la nef et du transept. De gros contreforts montent jusqu'à la toiture et épaulent l'édifice, ceux de la nef et du bras sud sont du XVIIe siècle, tandis que le chevet, comme la façade, est épaulé de plates-bandes peu saillantes.

Quand on examine le mur du chevet extérieurement, on peut, malgré le ravalement qui a tenté d'uniformiser l'appareil, reconnaître par la disposition des assises et par des traces encore visibles de taille, que le chœur était primitivement éclairé par un triplet, que les murs goutterots et la plus grande partie du mur du chevet avec ses quatre plates-bandes, sont de la construction du XIIe siècle, jusqu'à hauteur de la corniche intérieure. Au XVIIe siècle, dans cette partie de l'édifice, on se contenta de modifier la disposition des ouvertures et d'exhausser les murs. En poursuivant cet examen, on constate que le croisillon nord, avec

ses contreforts d'angle et ses pierres à trous de pose, est une construction du xve siècle, que les fenêtres ont été ouvertes après coup et que des sortes d'arcs de décharge, dont rien ne justifie la présence, pourraient bien marquer l'emplacement des ouvertures primitives. Par contre, le croisillon sud est entièrement du xviie siècle, ses murs sont homogènes et ses contreforts sont plantés normalement.



Dulong de Rosnay phot.

Christ d'un tympan.

L'énorme toiture et le maigre clocher actuel couronnent assez maladroitement l'édifice et nous font regretter les toits distincts de la nef et des bas-côtés, jadis étagés avec plus d'élégance ; nous regretterons aussi la tour octogone qui devait s'élever sur le carré du transept et les tours du porche, analogues à celles de Sainte-Foy de Sélestat ou de Marmoutier, qui ont dû faire de cette église un des beaux spécimens de l'architecture rhénane de l'Alsace, avant que

des guerres successives aient nécessité des travaux de reconstruction aussi importants que ceux qui nous ont donné l'édifice actuel.

Dans le mur du croisillon sud, on a remployé, extérieurement, un tympan sculpté qui nous montre le Christ tenant un phylactère avec cette inscription : IRMENGART DA REQVIEM VITE NOBIS SITIENTIBVS IN TE ; de chaque côté du nimbe crucifère sont l'A et l'Ω, à la droite du Christ dont la tête est mutilée, un petit personnage, probablement une femme, porte un livre et tient la main droite ouverte sur sa poitrine. Ce morceau semble être du même artiste que le groupe qui orne le tympan du portail et doit provenir des anciennes constructions, le nom d'Irmengart (1) indique qu'il fut destiné à l'ornementation de l'abbaye.

Mobilier. — De l'ancien mobilier, fort riche, il reste la châsse de sainte Richarde, monument de pierre qui se dresse au fond du chœur; c'est un petit édifice à double pignon, porté sur quatre hautes colonnettes à chapiteaux du XIVe siècle, un des pignons est adossé au mur de chevet et les faces latérales sont divisées en deux panneaux surmontés chacun d'un grand gâble, une galerie ajourée relie les gâbles et les pignons ; une porte murée s'aperçoit dans la face antérieure. Quatre scènes de la vie de Richarde sont sculptées sur les panneaux des faces latérales ; malheureusement, ce monument a subi de telles restaurations qu'il a perdu la plus grande partie de son intérêt archéologique.

Dans le mur septentrional du chœur, est creusée une armoire eucharistique à fronton du XVIIe siècle et fermée par une porte de fer.

De chaque côté du chœur, sont rangées des stalles de bois à hauts dossiers surmontés de dais, qui se trouvaient au-

(1) Irmengart était fille de la sœur de Charles le Chauve qui, dépourvu de postérité, adopta son fils, ce fut la cause de la cabale montée contre Richarde et de sa réputation ; elle mourut saintement dans un couvent de Plaisance où elle s'était retirée.

trefois dans la crypte et qu'on eut l'heureuse idée de mettre en lumière en les apportant à cette place. Elles sont au nombre de sept de chaque côté (1), les formes sont assez simples, les miséricordes ne sont ornées que de feuillages et les accoudoirs sont surmontés de têtes assez archaïques ; du côté de la nef, les jouées portent des sculptures en relief sur chacune des faces : à l'intérieur des hommes cueillent des fruits, à l'extérieur des prophètes tiennent des phylactères. Du côté du chœur, les jouées sont découpées en forme d'arcatures tréflées dont les chapiteaux des colonnettes antérieures sont, au sud, décorés d'une tête d'évêque et, au nord, d'une tête de femme coiffée du hennin. La sculpture de ces stalles est soignée, mais les feuillages sont plutôt d'une facture inférieure, les visages arrondis et rieurs sont bien de l'art alsacien et c'est l'œuvre d'un artiste local qui ne manquait pas de talent. On ne peut, pour dater ces stalles, interroger les écussons qui sont peints sur les clefs des dais et qui sont d'une restauration récente ; la décoration et les profils seuls peuvent nous guider et nous permettre de les attribuer à l'extrême fin du XVe siècle.

J'attribue à la même époque la Vierge de bois qui est placée sur l'autel de la crypte, elle est assise et tient l'enfant sur son genou ; malgré sa pose archaïque, il est impossible de soutenir que cette statue soit contemporaine de Richarde comme le veut la tradition et nous devons supposer qu'elle remplace et rappelle une Vierge plus ancienne disparue pendant un pillage de l'abbaye. Une Vierge de pitié, qui lui est sensiblement contemporaine, se voit également dans la crypte.

La chaire de l'église qui date du XVIIIe siècle est portée par une statue de Samson et constitue une très belle pièce de sculpture sur bois.

A l'extérieur de l'église sont reléguées des pierres tom-

(1) Il y avait à Andlau neuf dames capitulaires et trois dames domicellaires.

bales intéressantes pour l'histoire de l'abbaye, elles sont rongées par la pluie et les eaux du toit et mériteraient plus de respect.

Bâtiments abbatiaux. — Les bâtiments de l'abbaye furent reconstruits au XVIIe et au XVIIIe siècle, pourtant on y rencontre quelques traces des constructions antérieures : des ouvertures du XVIe siècle, une jolie porte fortement inspirée par la Renaissance italienne et, au sud de l'église, dans un mur, des vestiges d'arcatures romanes ; la tradition veut qu'un cloître ait existé de ce côté et des traces en étaient, paraît-il, encore visibles, il y a quelques années, dans un jardin qui renferme un puits de la fin du XVe siècle, surmonté d'une statue de sainte Richarde accompagnée de son ourse.

Le village fort pittoresque d'Andlau possède un très grand nombre de maisons du XVIIe et du XVIIIe siècle, les maisons de bois manquent en général de décoration, les maisons de pierre présentent des ornements sculptés.

BIBLIOGRAPHIE. — *Gallia christiana nova*, 1731, t. V. — Golbery et Schweighauser : *Antiquités d'Alsace*, 1828, t. II.— A. Ramé : *Notes sur quelques châteaux d'Alsace* dans le *Bull. Mon.*, 1855. — *Congrès archéologique tenu à Strasbourg en* 1859. — Deharbe : *La Crypte d'Andlau-au-Val* **et** *sa fondatrice* dans la *Rev. cath. als.*, 1862. — Deharbe : *Sainte Richarde, son abbaye d'Andlau, son église, sa crypte*, Paris, 1874. — Bécourt : *Andlau*, Nancy. — Kraus : *Künst ùnd Alterthùm in Elsass-Lothringen*, 1876, t. II. — Dehio : *Handbùch der Künstdenkmæler.*

COLMAR

Par M. ANDRÉ RHEIN

Colmar (*Columbarium*, *Columbria*, Colombier en 1632) apparaît pour la première fois dans l'histoire, au IXe siècle, comme un fief royal dépendant du domaine des Carolingiens. On sait que les Annales de Saint-Bertin placent « *juxta Columbariam* » le célèbre champ du mensonge où l'empereur Louis le Pieux dut, en 833, s'humilier devant ses fils avant d'être déposé par eux à Saint-Médard de Soissons.

Le XIIIe siècle fut, pour la ville, une époque très agitée : à des querelles intestines, s'ajouta le trouble apporté par les guerres que soutenait l'empereur Frédéric II. C'est au même moment qu'apparaissent la municipalité et les élus des corps de métiers qui eurent ensuite sur la vie de la cité une si puissante influence.

La Réforme religieuse du XVIe siècle provoqua de nouvelles discordes, les deux partis obtenant successivement le pouvoir. La guerre de Trente ans eut aussi, au siècle suivant, son contre-coup en Alsace : en 1632, les troupes suédoises occupèrent la ville et la conservèrent pendant deux ans jusqu'à ce que, le 1er novembre 1634, une garnison française sous les ordres d'Achille de Longueval, vînt les remplacer.

C'est en 1698 que fut établi à Colmar le Conseil supérieur de Brisach qui avait les attributions d'un Parlement pour l'Alsace.

Parmi les hommes célèbres qui, à des titres divers, illustrèrent Colmar, il convient de citer : Gaspard Isenmann

(1433-1466), le maître probable de Schongauer; — Martin Schongauer lui-même qui, bien que n'étant pas né à Colmar, y résida longtemps et y produisit ses œuvres les plus remarquables; — Mathias Grünewald, qu'attira aussi la réputation artistique de la ville et, beaucoup plus près de nous, le général Rapp (1772-1821) et l'amiral Bruat (1796-1855).

ÉGLISE DE SAINT-MARTIN

L'église Saint-Martin, qui a toujours été l'édifice religieux le plus important de Colmar, tire son origine d'un modeste oratoire élevé, au IXe siècle, par les moines de l'abbaye de Münster.

Le 9 janvier 1234, le pape Grégoire IX autorisa l'érection d'une collégiale, mais ce n'est pourtant que trois années plus tard, en 1237, que l'évêque de Bâle, Henri de Thoune, établit définitivement un chapitre à Saint-Martin. A la tête de celui-ci se trouvait un prévôt élu par les chanoines, mais qui devait recevoir l'investiture de l'abbé de Münster. En outre, un doyen, nommé directement par l'abbé, était chargé de remplir les fonctions curiales. Quant aux chanoines, désignés par l'élection, ils n'étaient pas astreints à la vie commune.

La fondation du nouveau chapitre eut pour conséquence la reconstruction complète de l'église romane qui avait, sans doute, remplacé l'oratoire primitif. Les travaux commencèrent par le transept et se poursuivirent, pendant plus d'un siècle, par la nef, la façade et le chœur. Les ressources nécessaires furent, à diverses reprises, sollicitées des fidèles au moyen de concessions d'indulgences, accordées notamment en 1284 par Henri, évêque de Bâle, en 1286, 1300, 1313 et 1317 par plusieurs évêques italiens.

C'est seulement au milieu du XIVe siècle que l'église

fut achevée par la construction du chœur. Tous les revenus disponibles furent, en 1350, affectés à cette œuvre, à laquelle la tradition attache le nom de Guillaume de Marbourg, architecte, qui mourut le 12 février 1366 et fut inhumé à Saint-Pierre-le-Jeune de Strasbourg. Cette même année, des ressources étaient encore nécessaires, puisque le chapitre et la municipalité attribuèrent aux travaux les produits des canonicats vacants.

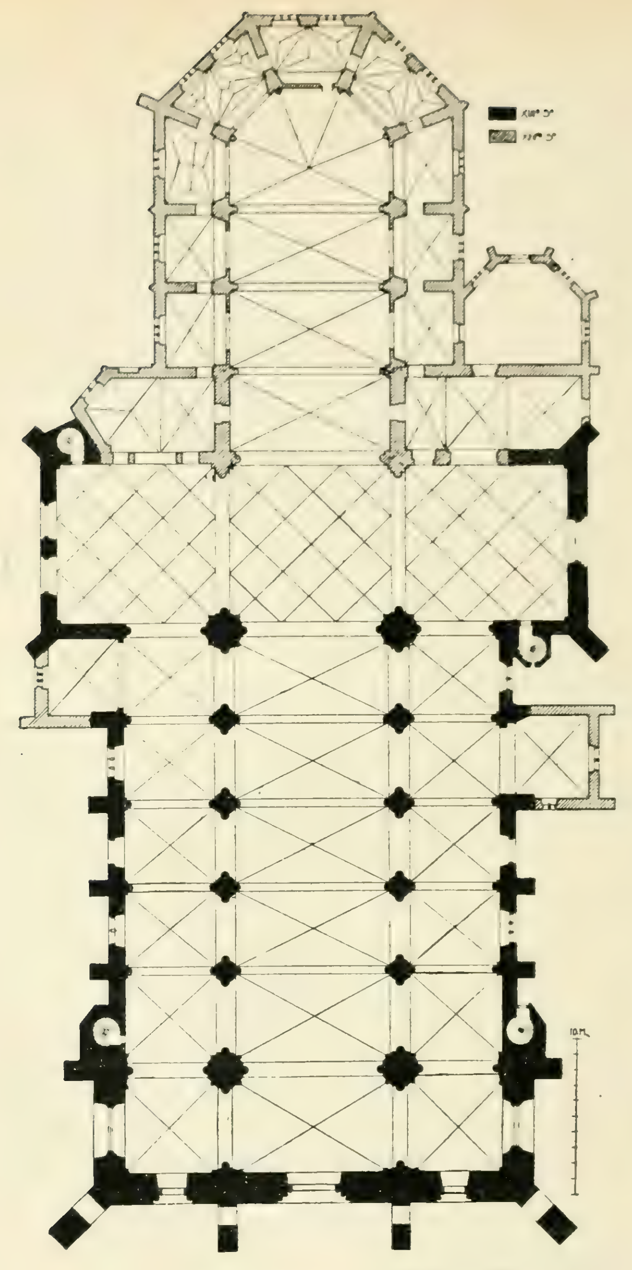
Au siècle suivant, les revenus du chapitre devaient se trouver sensiblement réduits car, en 1440, l'évêque de Bâle, Frédéric zu Rhein, fut contraint, pour ce motif, de réduire à douze le nombre des chanoines.

Une restauration de l'église eut encore lieu en 1559 et, le 23 mai 1572, un incendie ravagea la tour. En 1720, le maître-autel qui datait de 1464 s'écroula et on détruisit le jubé.

Le chapitre disparut lors de la Révolution et, depuis 1802, Saint-Martin est l'église paroissiale de Colmar.

Intérieur. — La nef compte six travées, dont une au revers de la façade. La première pile est octogone et flanquée de quatre colonnes engagées et de quatre colonnettes sur les pans biais ; ses chapiteaux sont ornés de deux rangs de bouquets de feuilles relevées.

Les piles des cinq travées qui constituent la nef proprement dite sont cylindriques et flanquées de quatre colonnes, celle de la nef s'élevant jusqu'à la retombée des voûtes, engagée à même dans le mur. Les bases sont moulurées d'un tore déprimé sur un tore débordant soutenu ou non par de petites consoles. Les chapiteaux, à corbeille nue largement concave, sont surmontés d'un tailloir rond en larmier ; seul, celui de la dernière pile du côté sud est garni de bouquets de feuilles. Les arcades, en tiers-point aigu, comptent deux voussures dont les arêtes sont creusées d'une gorge.



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Plan de l'église Saint-Martin.

On sait que les architectes rhénans usèrent rarement du triforium ; aussi voyons-nous un mur entièrement nu s'élever jusqu'au cordon horizontal qui passe à l'appui des baies en tiers-point subdivisées en trois arcs tréflés au-dessous de trois quatre-feuilles. La première travée est, en raison de la présence des tours, dépourvue de tout éclairage et le remplage de la cinquième fenêtre comporte deux arcs, partagés eux-mêmes en deux formes, et un trèfle.

Les nervures des voûtes et les doubleaux, moulurés d'un filet entre deux gorges, retombent, avec les formerets, sur les chapiteaux à crochets fleuris qui couronnent les colonnes engagées, un peu au-dessus du cordon horizontal. Le premier doubleau compte deux voussures. Les clefs sont ornées de feuillage, sauf celle de la quatrième travée qu'ajoure un œil.

Le style des bas-côtés correspond à celui de la nef. Les voûtes, semblables à celles déjà décrites, retombent, contre le mur extérieur, sur des supports formés, le premier d'une demi-pile octogone, les suivants d'une colonne engagée et de deux colonnettes reliées par des gorges et les deux derniers du côté nord d'une colonne engagée dans un dosseret. Les chapiteaux, à corbeille concave, sont garnis de crochets et de bouquets de feuilles et surmontés ou non de tailloirs ronds ; ceux des deux dernières colonnes nord font retour sur le dosseret. Les fenêtres en tiers-point sont subdivisées par des remplages variés.

Au sud de la cinquième travée et au nord de la sixième, des chapelles rectangulaires ont été établies après coup, mais à une époque sans doute peu éloignée de la construction de la nef. Elles portent le nom de leurs fondateurs, les comtes de Limperg et de Beblenheim.

Les grosses piles qui supportent le carré du transept vers l'ouest sont cylindriques et entourées de huit colonnes qui alternent de force, tandis que celles de l'est, contem-

poraines du chœur, sont cruciformes et flanquées de colonnes engagées et de colonnettes d'angle. Les premières ont des chapiteaux à crochets, surmontés de tailloirs ronds en larmier, analogues à ceux de la nef. Par contre, les chapiteaux de la pile nord-est sont ornés de feuilles appliquées et couronnés de minces tailloirs en retraite et ceux de la pile sud-est, qui doivent appartenir à une époque intermédiaire, présentent des crochets fleuris avec des tailloirs du second type. Les grands arcs sont en tiers-point et comptent deux voussures dont les arêtes sont creusées de cavets. La voûte est portée, comme il arrive souvent dans la région, sur un réseau de nervures se recoupant à angle droit ; un œil est ménagé à la clef.

Les croisillons, bien que débordants, ne forment qu'une seule travée. Leurs murs nus sont percés de fenêtres à remplage ; au fond, s'ouvrent de vastes baies. Les voûtes sont établies d'après les mêmes principes que celle du carré du transept.

Dans le croisillon nord, le mur oriental est en outre ajouré de trois arcs en tiers-point, un grand entre deux petits, que surmonte un arc noyé dans la paroi. Ces arcades donnent accès à une chapelle qui présente d'assez singulières dispositions ; elle se compose en effet de deux travées : l'une, contre le chœur, de plan rectangulaire, constitue l'entrée du déambulatoire dont il sera plus loin question ; l'autre, terminée, vers le nord, par une abside à quatre pans, rappelle les absidioles plantées de biais que construisit l'école champenoise. La voûte à quatre branches de la première travée et la voûte à cinq branches de la seconde retombent sur des consoles décorées de têtes et de feuillage. Sur l'une des clefs, est représentée l'Annonciation.

A l'est du croisillon sud, une autre chapelle, d'un type non moins exceptionnel, sert actuellement de sacristie. Elle comprend une partie droite et une abside à cinq pans.

La partie droite est couverte, du nord au sud, de trois voûtes d'ogives à quatre branches, dont l'une, celle du nord, est partiellement établie au-dessus d'un passage bas, couvert lui-même de trois voûtes d'ogives, qui met en communication le croisillon avec le déambulatoire et est surmonté d'une petite tribune. L'abside possède une voûte à six branches que supportent des culots.

Le chœur compte trois travées droites et une abside à cinq pans. Bien qu'il soit entièrement entouré d'une ceinture de chapelles peu élevées qui communiquent entre elles de façon à former un véritable déambulatoire, ce plan ne s'accuse pas tout d'abord aux regards et on peut, croyons-nous, reconnaître dans ce fait une sorte de compromis entre les nécessités du culte qui, dans une église de cette importance, exigeaient un nombre élevé d'autels et les habitudes de la région où les chœurs sont presque toujours dépourvus de bas-côtés. La partie inférieure des murs latéraux est ainsi toute disposée pour recevoir les stalles des membres du chapitre et c'est seulement au-dessus de celles-ci que de grands oculi ouvrent dans les chapelles. Les remplages qui les garnissent actuellement sont l'œuvre d'une restauration moderne et il en est de même des statues que des consoles soutiennent à leur hauteur. A un niveau inférieur à celui des fenêtres de la nef, sont percées de hautes baies en tiers-point qui sont subdivisées en trois arcs trilobés surmontés de quatre-feuilles ou de trèfles.

Les nervures des voûtes, moulurées d'un tore à filet entre deux cavets et deux baguettes, retombent, avec les doubleaux de même profil et les formerets, sur trois colonnettes à filets et deux engagées. Ces colonnettes, que couronnent des chapiteaux garnis de bouquets de feuillage et des petits tailloirs en retrait, sont portées, un peu au-dessus du cordon horizontal qui passe à l'appui des fenêtres, sur des consoles, très finement décorées, où

sont représentées les scènes de la Passion. D'autres sujets, empruntés à la vie de la Vierge (Annonciation, Assomption, Couronnement) décorent les clefs de voûte.

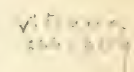
Le chœur se termine par une abside à cinq pans, dont le premier est bâti dans le prolongement des murs latéraux. Les chapelles rayonnantes communiquent avec l'abside au moyen de cinq arcades en tiers-point dont les moulures, formées d'un filet entre deux doucines, descendent le long des piédroits. Les baies sont semblables à celles de la partie droite et il en est de même des colonnettes qui reçoivent les retombées de la voûte à six branches. A la clef, saint Martin est représenté partageant son manteau.

Les chapelles latérales, de plan rectangulaire, sont éclairées par des baies à remplage et voûtées comme le chœur; des portes à moulures continues les font communiquer. Du côté du chœur, des arcs en tiers-point, sur lesquels est porté l'étage supérieur, sont aveuglés par des murs de refend où sont percés les oculi déjà signalés.

Autour de l'abside, cinq chapelles trapézoïdales, également reliées par des portes, présentent une disposition analogue et sont, à l'exception de la première de chaque côté, éclairées par deux baies en tiers-point. Leurs voûtes offrent une grande variété. Sur la première chapelle nord, se trouve une voûte à liernes et tiercerons du type habituel. La chapelle qui lui fait vis-à-vis est ramenée au plan rectangulaire par un petit berceau en triangle et, sur l'espace ainsi constitué, est établie une simple voûte à quatre branches. La deuxième chapelle nord possède trois voûtes triangulaires, non séparées les unes des autres par des doubleaux et comportant chacune six nervures qui partent deux à deux de leurs supports et viennent aboutir à une sorte de clef formée de trois courtes branches. Enfin, la deuxième chapelle sud et la chapelle centrale sont couvertes de trois voûtes à trois branches, suivant un pro-

cédé rationnel qui, comme on sait, est d'un usage assez fréquent dans des régions très diverses et notamment à Paris.

Mobilier. — Saint-Martin conserve, principalement dans les fenêtres de l'abside, un certain nombre de vitraux



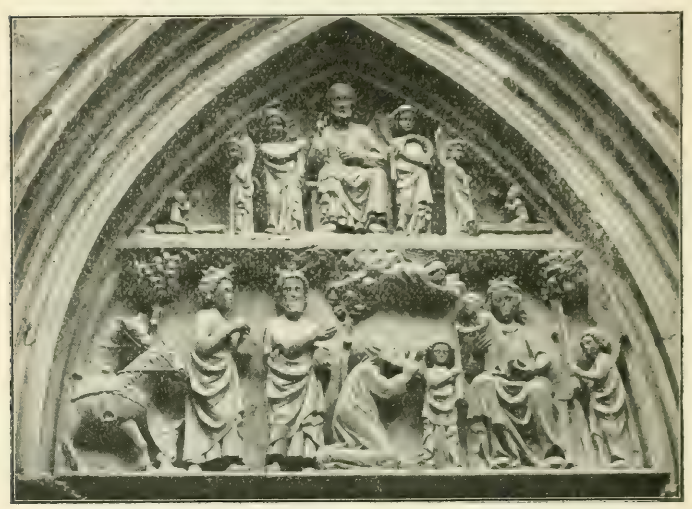


La Vierge au buisson de roses.

anciens qui proviendraient en partie de l'église des Dominicains ; ceux qui garnissaient autrefois le chœur passent pour avoir été emportés en 1815 par le général de Frimont, commandant des troupes autrichiennes qui occupèrent Colmar. Il faut aussi noter quelques vestiges de peintures murales, une tombe plate datée de 1406 dans la deuxième

chapelle au nord du chœur, un crucifix du XVIe siècle dans la chapelle absidale et un triptyque du XVe siècle dans une des chapelles du sud. Mais l'œuvre la plus précieuse que possède l'église est sans contredit la Vierge au buisson de roses, célèbre tableau d'autel peint en 1473 par Martin Schongauer et qui, emporté par les Allemands à Munich, fut rendu à Saint-Martin en 1919.

Extérieur. — La façade occidentale, de la fin du XIIIe siècle, est divisée en trois parties par de puis-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Tympan du portail occidental.

sants contreforts rectangulaires, placés de biais aux angles, que traverse, au niveau du sol, un passage sous des arcs brisés. Dans la partie centrale, entre deux arcs aveugles surmontés de petits gâbles, s'ouvre un portail en tiers-point, assez étroit par rapport à son élévation ; ses deux voussures, moulurées d'un tore en amande, reposent sur des colonnettes de même section, dont les

chapiteaux sont garnis de deux rangs de feuillage. L'arc est occupé par un tympan à deux registres représentant, celui du bas, l'Adoration des Mages, celui du haut, le Christ juge entre les anges et, aux extrémités, la Résurrection des morts figurée par deux petits personnages nus. Le portail, flanqué de clochetons portés sur les colonnes qui reçoivent, d'autre part, la retombée des arcs aveugles, est couronné d'un haut gâble à remplage en partie ajouré, dont l'angle supérieur fut décoré après coup d'une statuette de saint Martin partageant son manteau.

Au-dessus est percée une vaste baie en tiers-point subdivisée en deux arcs et une rose. Un passage permet de circuler à la base du pignon aigu qui ne fut pas construit avant le XIVe siècle et qui est entièrement garni de remplage. Dans les parties latérales s'ouvrent, au rez-de-chaussée, des portails trilobés surmontés de gâbles et, au premier étage, des baies en tiers-point partagées par un meneau.

La façade devait être terminée par deux tours. Seule, celle du nord a été achevée ; elle ne comprend qu'un étage isolé, du XIVe siècle, qui présente une grande élévation et est percé de baies à remplage. Les contreforts d'angle sont, à ce niveau, garnis de niches renfermant des statues, disposition que nous retrouverons le long du chœur et qui dénote une influence directe de la cathédrale de Reims.

Les faces latérales des bas-côtés sont ajourées de baies et munies de contreforts qui supportent les culées des arcs-boutants et sont décorés de gâbles. La corniche soutient une balustrade formée de rectangles ou de triangles lobés, qui fut refaite à l'époque flamboyante au-dessus de la troisième travée sud. A la quatrième travée du même côté, s'ouvre une petite porte tréflée et, à la travée suivante, se trouve la chapelle ajoutée que nous avons signalée précédemment ; son pignon est surmonté d'un ange jouant de la trompette.

Du côté nord, la quatrième travée est percée d'un charmant portail en tiers-point qu'encadre un tore en amande porté sur des colonnettes de même section dépourvues de base ; leurs chapiteaux à deux rangs de feuillage, sans astragale, sont couronnés d'un mince tailloir. Un cordon, également décoré de feuillage, contourne l'archivolte. Le tympan, qui a été refait il y a peu d'années sur les données primitives, représente le Christ entre deux anges, et ce thème est complété par quatre petits médaillons consacrés aux symboles des Évangélistes. L'un d'eux, où figure l'aigle, est placé à la partie inférieure du tympan et moderne comme lui, mais les trois autres, appliqués contre la voussure de l'arc, sont authentiques et l'ange qui occupe le médaillon supérieur, situé à la clef, place sur la tête du Christ une couronne. Une chapelle masque l'angle formé par la nef et le croisillon.

Les fenêtres hautes sont ébrasées et dépourvues de mouluration. Les arcs-boutants, qui s'appuient contre le mur sur des consoles, sont épaulés par des culées surmontées de pinacles. Au sommet du mur, une balustrade, formée de triangles tréflés, repose sur une corniche de crochets fleuris.

Dans le mur du fond du croisillon sud est ouvert un portail qui renferme les morceaux de sculpture les plus remarquables de toute l'église. Les trois voussures en tiers-point dont il est formé sont moulurées de boudins amincis et munies aux sommiers de congés en demi-cercle ; elles retombent sur six colonnes monolithes de granit rouge, dont les bases sont profilées d'une scotie entre deux tores, l'inférieur débordant et porté sur des consoles. Des tailloirs en biseau ornés de feuilles surmontent les chapiteaux recouverts de crochets fleuris disposés sur deux rangs. Entre les colonnes, une gorge, décorée de feuilles, de têtes et de diverses figurines grotesques, est creusée dans les angles des ressauts et les voussures sont de même séparées



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Saint-Martin de Colmar.

Tympan du portail sud.

par des cordons de feuillage. Enfin, la porte est, sur le nu du mur, encadrée d'un cordon reposant sur des consoles à têtes et d'où se détachent quatorze statuettes abritées sous autant de dais. On remarque notamment un musicien, un évêque, un roi, Janus à deux visages et, sous le quatrième dais à gauche, la célèbre figure d'un artiste, peut-être l'architecte même de l'église, avec l'inscription française : *maistres Humbret.* Des anges thuriféraires occupent les deux places supérieures ; ils encensent une figure située à la clef de la troisième voussure et qui représente Dieu bénissant et tenant le livre sur lequel sont inscrites les lettres A et Ω.

Un trumeau, formé d'une colonne refaite à l'époque moderne, sépare la porte en deux baies et soutient le tympan. Celui-ci est divisé, d'une manière assez insolite, en deux registres par un arc en plein cintre. Le premier est consacré à la légende de saint Nicolas : à la droite du saint, les trois jeunes filles qu'il sauva du déshonneur, accompagnées de leur père ; à sa gauche, les trois jeunes hommes ressuscités. Le registre supérieur, qui a reçu la forme d'un croissant, représente la Résurrection des morts. La disposition singulière de ces registres peut faire douter que le premier, tout au moins, ait été destiné à la place qu'il occupe. De plus, bien qu'ils semblent l'un et l'autre à peu près contemporains, leur style montre qu'ils sont l'œuvre de deux ateliers différents et il est permis de reconnaître dans les figurines qui garnissent celui du bas, une parenté avec certaines statues de la cathédrale de Strasbourg et notamment avec les célèbres Vierges folles.

Un passage, bordé d'une balustrade, est ménagé, au niveau du premier étage, devant la grande baie que nous avons décrite à l'intérieur. De chaque côté de celle-ci, le mur est décoré d'arcs trilobés aveugles, surmontés de gâbles, qui abritent, l'un, une Vierge portant l'Enfant, l'autre, un saint évêque, probablement saint Martin ou

saint Nicolas. Les contreforts biais qui flanquent les angles du croisillon sont, à cette hauteur, garnis de niches contenant, celle de gauche, une statue d'évêque refaite au XVI[e] siècle, celle de droite, un ange portant le soleil. A la base du pignon, qu'ajoure un oculus redenté, un passage est soutenu en encorbellement par une série de consoles sur lesquelles on remarque la Vierge-Mère, les trois mages, un chevalier, des personnages nus, un ange. Contre le mur oriental s'élève une chapelle terminée par une abside polygonale.

Le croisillon nord présente, en son ensemble, la même disposition. Dans le mur du fond, s'ouvrent deux portes géminées en tiers-point, dont les trois voussures, moulurées de tores en amande, reposent sur des colonnes de même section, couronnées de chapiteaux à deux rangs de feuilles, dépourvus d'astragale. La voussure intérieure est tréflée et une décoration de feuillage et de monstres en garnit les écoinçons. Enfin, des cordons de feuilles découpées contournent les portes et sont portés sur des colonnes en délit détachées du mur. Une coursière passe devant une grande baie en tiers-point dont le remplage décrit trois arcs subdivisés, le central plus élevé, les deux latéraux surmontés chacun d'un cercle quadrilobé. Un second passage, en encorbellement sur des consoles ornées de têtes et de bustes, est établi à la base du pignon. La chapelle qui flanque le croisillon est terminée, dans la direction du nord, par une abside à deux pans qu'épaulent de petits contreforts à angle aigu.

Nous avons signalé, en décrivant l'intérieur, que les collatéraux du chœur et le déambulatoire étaient remplacés par une ceinture de chapelles relativement basses communiquant entre elles au moyen de simples portes. Quels que soient les motifs qui guidèrent l'architecte dans le choix de cette disposition, il put, grâce à elle, éviter à cette place l'emploi des arcs-boutants et résister

directement à la poussée des voûtes au moyen de puissants contreforts qui s'élèvent jusqu'au point voulu en traversant les combles des chapelles. Il jugea par contre inutile de munir celles-ci de pareils organes en raison de la faible portée des voûtes ; leur paroi extérieure est donc dépourvue de toute saillie et simplement ajourée des baies dont nous avons déjà indiqué la forme et l'emplacement.

Les fenêtres hautes forment avec elles, par leur grande élévation, un frappant contraste. Elles sont séparées les unes des autres par les contreforts dont la partie supérieure est occupée, devant le glacis terminal, par une élégante niche abritant une statue de prophète, de saint ou de roi. La présence de niches en un pareil endroit montre à l'évidence que l'architecte a voulu imiter celles qui décorent de si magnifique façon les culées des arcs-boutants de la cathédrale de Reims, et, de même que dans ce dernier édifice le motif se continue contre les tours de la façade et du transept, ainsi à Colmar, pour compléter l'ordonnance choisie une statue analogue est placée, au même niveau que celles des contreforts, dans l'angle formé par le chœur et les croisillons.

ÉGLISE DES DOMINICAINS

Les religieux de saint Dominique furent appelés à Colmar en 1260 malgré l'opposition du chapitre de la collégiale. La construction de leur couvent commença en 1278 et, cette même année, l'évêque de Bâle procéda à la consécration du cimetière et de l'autel de la Vierge. En 1283, la première pierre du chœur fut posée par l'empereur Rodolphe de Habsbourg et une nouvelle bénédiction d'autels eut lieu en 1291. Les religieux furent chassés au XIVe siècle par Louis de Bavière et leur église transformée

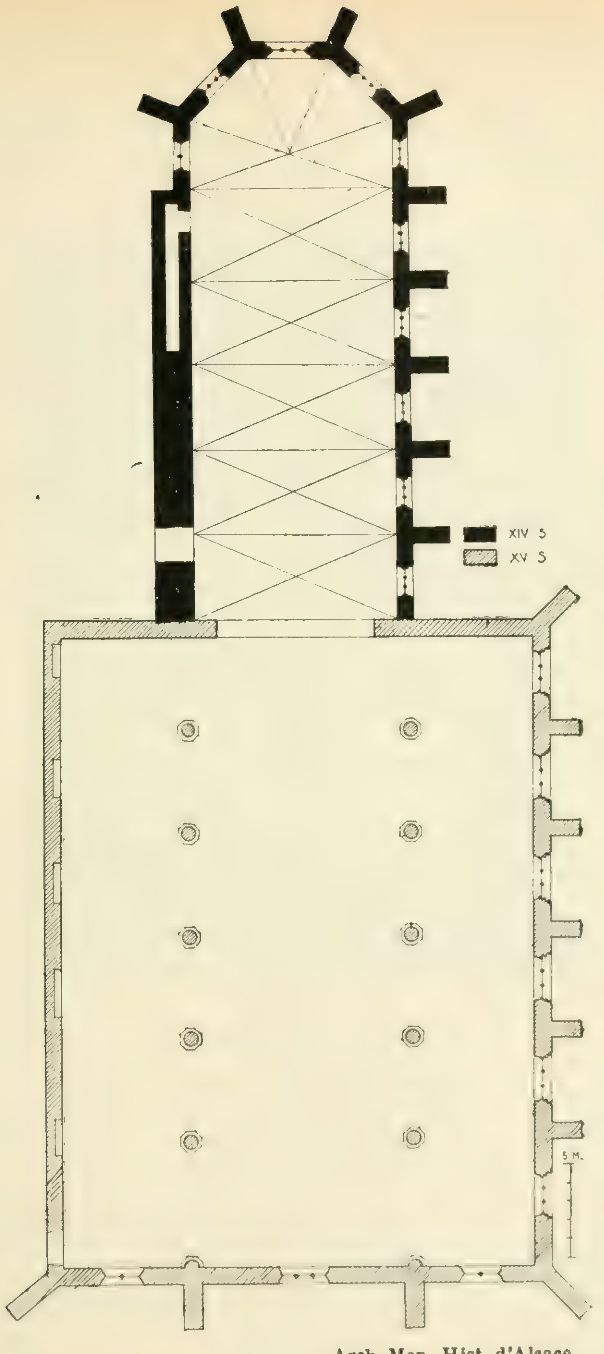
en écurie, mais ils rentrèrent bientôt et Charles IV se déclara leur protecteur.

La Révolution ferma le couvent en 1792. L'église, cédée à la ville en 1795, puis achetée par l'État en 1807, devint ensuite un marché aux grains ; restaurée à partir de 1894, elle fut rendue au culte et sert actuellement d'annexe à la paroisse Saint-Martin. Les bâtiments monastiques, utilisés en 1795 comme caserne de gendarmerie, sont maintenant transformés en école.

L'église se compose d'une nef du XVe siècle, très haute et non voûtée, accompagnée de deux collatéraux presque aussi élevés qu'elle et immédiatement suivie d'un long chœur du XIVe siècle, voûté et dépourvu de bas-côtés. Ce plan, universellement adopté dans la région rhénane pour les églises des ordres mendiants, répondait aux besoins de ces religieux qui, à côté d'un chœur destiné aux offices conventuels, désiraient posséder une nef vaste et claire pour leurs prédications publiques. C'est à ce type de construction qu'appartenait le Temple Neuf de Strasbourg, ancienne église dominicaine, que les obus allemands incendièrent pendant le siège de 1870.

Les six travées de la nef obscure reposent sur des colonnes très élancées dont les bases à gorge déprimée sont montées sur des socles octogones. Les arcades en tiers-point, moulurées d'un large filet entre deux cavets, retombent en pénétration dans les piles ; contre le mur de façade, elles s'appuient sur une pile engagée et, contre le mur oriental, sur des consoles. Au-dessus des arcades, s'étend un plafond de bois et, à l'ouest, s'ouvre une baie en tiers-point à remplage. Les collatéraux sont couverts d'un plafond incliné et le mur du sud est percé d'une série de fenêtres.

Le chœur, plus étroit que la nef, compte cinq travées. Ses voûtes d'ogives à arêtes abattues retombent, avec les doubleaux et les formerets de même profil, sur des con-



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Plan de l'église des Dominicains.

soles octogones nues ou décorées de crochets fleuris ; des couronnes de feuillage garnissent les clefs. Les fenêtres,



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef et chœur.

brisées et subdivisées, ont une grande élévation mais, du côté nord, en raison de la présence du cloître, elles ne sont ajourées que dans leur partie supérieure. L'abside à cinq pans est également éclairée par de hautes baies à remplage ; les six nervures de la voûte, moulurées d'un tore à filet entre deux gorges et deux baguettes, partent du sol où des bases suivent leur profil.

Au nord de la dernière travée du chœur, s'ouvre une porte tréflée dont les écoinçons sont ornés d'animaux. Dans l'abside, une élégante piscine est encadrée dans un panneau rectangulaire qui renferme deux arcs tréflés, un quatre-feuilles aveugle à remplage et des rosaces d'angle. Le chœur reçut, en 1749, toute une décoration de magnifiques boiseries comprenant un autel surmonté d'un retable et une cinquantaine de stalles, sur lesquelles on remarque deux panneaux représentant les quatre Évangélistes.

L'extérieur de la nef est flanqué de contreforts rectangulaires, ceux des angles placés de biais. Les fenêtres, encadrées d'une moulure continue formée d'une gorge entre deux baguettes, sont subdivisées par deux meneaux qui portent trois arcs tréflés, deux cercles et une rose à six lobes.

Au sud, une porte en tiers-point comprend deux voussures, l'une qui repose sur de minces colonnettes à chapiteaux décorés d'une double rangée de feuillage, l'autre à moulure continue. Suivant une disposition assez peu agréable à l'œil et dont nous retrouverons un exemple dans le chœur de Rouffach, les piédroits, singulièrement brisés au-dessous du niveau de l'imposte, forment une sorte d'encorbellement de façon à donner à la baie plus de largeur utile. Le trumeau, où s'adosse une statue moderne de la Vierge-Mère, abritée sous un dais, supporte le tympan. Celui-ci, que rien dans la décoration ne distingue du linteau, est divisé en deux arcs aigus renfermant un arc tréflé et un trèfle, redentés tous deux et ornés dans leurs écoinçons de petits animaux et de bouquets de feuillage, l'écoinçon supérieur étant en outre occupé par un quadrilatère curviligne encadrant un quatre-feuilles également redenté.

Au nord de l'église, s'étend un beau et vaste cloître du XIVe siècle. Les galeries nord et sud comptent onze arcades : celles de l'ouest et de l'est, neuf. Toutes sont en tiers-point

et creusées sur leurs arêtes d'un cavet se terminant en pointe ; elles étaient autrefois subdivisées par des arcs secondaires qui ne devaient présenter aucune liaison avec l'arc principal, car on trouve des marques d'appareil à l'endroit où ils étaient appliqués. Un toit sur charpente couvre les galeries.

ÉGLISE DES FRANCISCAINS

Les Franciscains, communément appelés *Barfüsser* (déchaussés) ou Minorites, s'installèrent à Colmar, au milieu du XIIIe siècle, dans un couvent élevé grâce aux aumônes des bourgeois. En 1297, ils étaient quarante religieux et tenaient une école de latin. Ils montrèrent un grand dévouement pendant les épidémies de peste de 1315 et surtout de 1549 où, à l'exception du gardien, ils furent tous victimes du terrible fléau. Leur église, dédiée à la Très Sainte-Trinité, était déjà terminée en 1282, mais dut être reprise en 1491.

La Réforme provoqua le départ des religieux et la ville de Colmar, qui avait fait l'acquisition du couvent le 7 novembre 1543, concéda l'église en 1568 au culte protestant. Fermé bientôt après, le nouveau temple fut rouvert en 1575, mais il changea encore de destination en 1627, lorsque l'ancien couvent fut donné par édit aux Jésuites pour y fonder un collège. Ceux-ci durent l'abandonner cinq années plus tard quand les Suédois s'emparèrent de la ville et le culte réformé s'installa à nouveau dans l'église. Toutefois, on construisit un mur en 1718 entre la nef et le chœur qui sert de chapelle catholique à l'hôpital récemment établi dans les bâtiments conventuels.

La nef compte sept travées. Les piles, de plan octogone, reçoivent en pénétration les arcades en tiers-point moulurées d'un filet entre deux doucines et deux cavets. De pe-

tites baies sont percées dans la partie supérieure du mur et une charpente apparente supporte la toiture.

Des collatéraux élevés, également dépourvus de voûtes, accompagnent la nef ; celui du sud renferme une longue tribune de bois établie au XVIIe siècle pour le culte réformé. Dans la paroi méridionale, sont noyées des arcades en tiers-point soutenues par des piles octogones, à chapiteaux moulurés, qui ne correspondent pas exactement à celles de la nef ; elles sont sans doute antérieures à la dernière réfection de l'église et furent bouchées à ce moment, comme le montre le style des fenêtres percées dans le mur qui les aveugle. A l'extrémité du collatéral sud, se trouve une chapelle rectangulaire faisant saillie à l'extérieur. Elle se compose de deux travées : la première divisée par deux doubleaux en trois portions de voûte triangulaires et inégales que couvrent deux systèmes de voûtes à trois branches et une petite voûte présentant une seule arête ; la seconde simplement voûtée sur quatre branches. Les nervures, moulurées d'un tore à filet entre deux cavets, retombent, au nord, en pénétration dans des colonnes engagées et partent de fond au sud.

Contre le mur droit qui, vers l'est, termine la nef et ses collatéraux, est adossé un jubé ouvert par sept arcades dont les moulures, formées d'un filet entre des doucines, des cavets et des tores, descendent jusqu'au sol. Les sept voûtes d'ogives, sur lesquelles il est porté, sont moulurées d'un tore à filet entre deux cavets et retombent en pénétration.

Le chœur, plus étroit que la nef et d'une grande élévation, comprend quatre travées et une abside à cinq pans. Les voûtes qui le couvrent sont portées sur des nervures et des doubleaux, moulurés d'un filet entre deux tores, qui se relient, sans l'intermédiaire de chapiteaux, à des colonnettes de même section soutenues par des culots un peu au-dessous de l'appui des baies. Celles-ci, hautes et étroites,

sont munies d'un remplage décrivant trois arcs tréflés et un quatre-feuilles.

Dans une sacristie, sont conservés de beaux vitraux des XIIIe, XIVe et XVe siècles, ainsi qu'une remarquable collection d'incunables et de livres rares.

PRIEURÉ DE SAINT-PIERRE

Le prieuré bénédictin de Saint-Pierre est la plus ancienne maison religieuse de Colmar. Il fut fondé, sans doute au Xe siècle, par l'abbaye de Payerne (auj. canton de Vaud) dont il continua à relever. En 1251, un incendie ravagea le monastère et détruisit l'église qui possédait trois tours ; une nouvelle reconstruction eut lieu vers 1536.

Lorsque les guerres provoquées par la Réforme eurent fait tomber Payerne entre les mains des protestants bernois, les Bénédictins quittèrent le prieuré et la ville de Colmar l'acheta en 1575 pour la somme de 27.000 florins. De 1658 à 1679, l'église servit au culte réformé, mais, peu de temps après, Louis XIV donna l'ancien prieuré aux Jésuites d'Ensisheim qui y créèrent un collège en 1720 et firent complètement reconstruire l'église de 1742 à 1750 par l'architecte Jean-Jacques Sarger de Strasbourg († 1752). La suppression de l'ordre entraîna, en 1765, le remplacement des Jésuites par des prêtres séculiers. Neuf ans plus tard, fut établi à Saint-Pierre un collège royal qui devint, au XIXe siècle, le Lycée de Colmar.

La chapelle est un très bel édifice du XVIIIe siècle, surtout remarquable par les vastes tribunes qui surmontent les bas-côtés, ainsi que par une abside occidentale où l'on peut reconnaître une tardive influence des traditions rhénanes.

COMMANDERIE DE SAINT-JEAN

La commanderie de Saint-Jean, fondée à Colmar au début du XIIIe siècle, subsista jusqu'à la Révolution. C'est dans cette maison qu'au moyen âge les empereurs avaient coutume de descendre lorsqu'ils étaient de passage dans la ville.

Il n'en subsiste plus guère qu'une porte du XVe siècle, en tiers-point et tréflée, moulurée d'un tore en amande sur des colonnettes semblables couronnées de chapiteaux à feuillage. L'église, qui avait été consacrée en 1256, servit longtemps de magasin et fut passablement défigurée ; elle a été presque entièrement reconstruite depuis peu pour servir de chapelle aux sœurs de Ribeauvillé.

COUVENT DES DOMINICAINES D'UNTERLINDEN

Le célèbre couvent d'Unterlinden fut fondé, au début du XIIIe siècle, par deux pieuses veuves, Agnès de Mittelheim et Agnès de Herckenheim, sur l'emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui et qui était alors, comme son nom l'indique, planté de tilleuls. En 1232, les religieuses quittèrent ce lieu et s'installèrent à Ufmühlen, sur la route d'Ingersheim, près d'un ancien moulin acquis de l'abbaye de Münster, mais, dès 1252, afin d'échapper aux risques de la guerre, elles revinrent à l'endroit où elles s'étaient primitivement établies et c'est sans doute à ce moment qu'elles abandonnèrent la règle dite de saint Augustin pour embrasser celle de saint Dominique.

L'église et le couvent, placés sous le vocable de saint Jean, furent consacrés en 1269 par Albert le Grand, évêque de Ratisbonne. Dès lors et pendant tout le moyen âge, le monastère d'Unterlinden demeura célèbre par la sainteté de ses religieuses, leur vie mortifiée et le mysticisme de

leurs écrits. Une réforme dut néanmoins être opérée en 1419, mais, dans la suite, le monastère résista aux troubles amenés par le protestantisme et ce n'est que le 20 juin 1792 que la Révolution provoqua sa ruine définitive.

Les bâtiments conventuels, transformés tout d'abord en quartier de cavalerie, abritent, depuis 1849, ainsi que l'église, le musée et la bibliothèque de la ville.

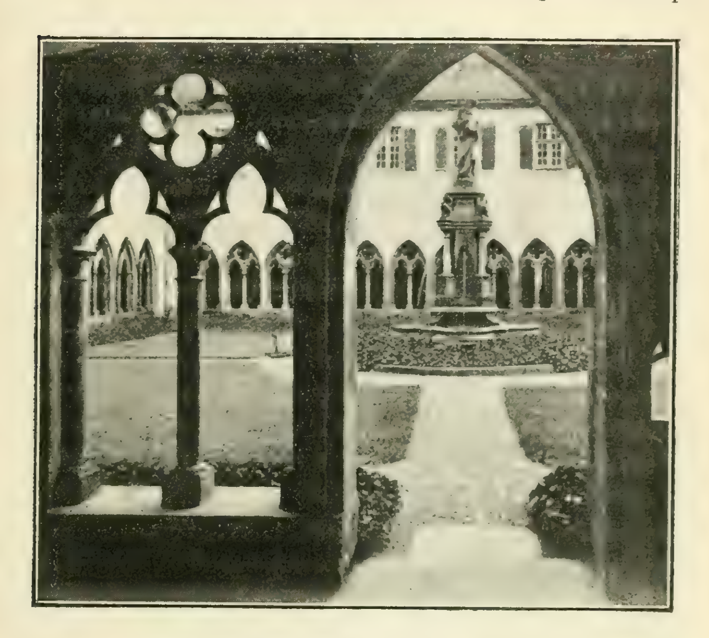
La nef de l'église, qui a été complètement modernisée au XVIIIe siècle, était primitivement flanquée au sud d'un bas-côté qui communiquait avec elle par des arcades en tiers-point, à arêtes nues, portées sur des piles cylindriques. Leurs bases, montées sur des socles octogones, étaient moulurées d'une scotie entre deux tores et leurs chapiteaux, décorés de deux rangs de crochets fleuris, ne comportaient pas de tailloirs. Ces arcades furent aveuglées, au XVIIIe siècle, par un mur où sont percées de vastes baies en plein cintre sans caractère et on boucha les oculi primitifs. Un simple toit sur charpente couvrait la nef.

Le chœur est ouvert par un grand arc en tiers-point dont les arêtes sont creusées d'une gorge et qui retombe sur des piédroits. Il se compose de sept travées voûtées d'ogives : les doubleaux et nervures aux arêtes abattues sont portés, de même que les formerets, sur des consoles ornées de crochets ou de deux rangs de feuillage et surmontées de tailloirs octogones. Les clefs sont garnies de couronnes ou de bouquets traités avec une remarquable finesse, et sont flanquées de têtes. Le mur sud est ajouré de baies en tiers-point nues, subdivisées en deux arcs et un oculus. Par contre, il n'en existe pas au nord en raison de la présence du cloître, mais une porte en tiers-point, tréflée, est portée sur des colonnettes et sur des chapiteaux à feuillage sans tailloirs. Du même côté, un enfeu renferme la pierre tombale du chevalier Werner d'Hattstatt († 1283).

L'abside à cinq pans, encadrée par un doubleau sur colonnes engagées dans un dosseret aux angles abattus,

est éclairée par des fenêtres semblables à celles du chœur et couverte d'une voûte à six branches portée sur colonnettes.

Le cloître, qui s'étend au nord de l'église, est l'œuvre de « frère Volmar, convers et architecte », ainsi que nous l'ap-

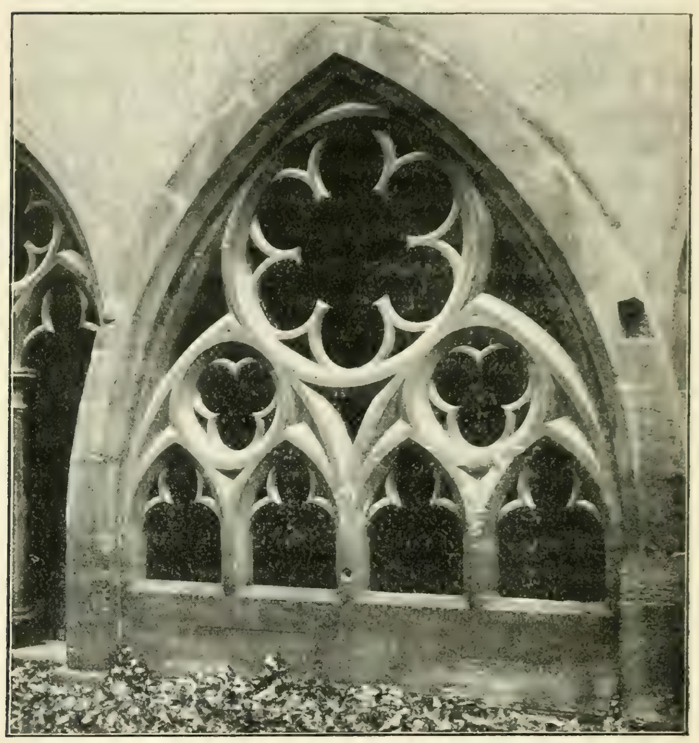


Cloître des Unterlinden.

prend le livre des anniversaires du couvent, actuellement conservé dans la bibliothèque. On croit qu'il fut élevé en même temps que les bâtiments contre lesquels il est appliqué, soit de 1275 à 1289.

Ses galeries, qui ne furent jamais voûtées, comptent quatorze arcades du nord au sud et, de l'ouest à l'est, treize arcades en tiers-point, dont l'angle est mouluré d'une gorge continue et qui sont subdivisées par un remplage en deux arcs tréflés et un quatre-feuilles. Des colonnettes, à chapiteaux nus et tailloirs octogones, reçoivent les arcs secon-

daires ; leurs bases sont formées d'un simple tore aplati, sauf quelques-unes, dans les galeries ouest et sud, qui comportent une scotie entre deux tores et sont soutenues par de petites consoles. Vers le milieu de la galerie occidentale, à côté d'une porte ouvrant dans le préau, deux arcs ordi-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Arcade du lavabo.

naires sont remplacés par une vaste baie garnie d'un remplage d'une seule pièce, où deux arcs brisés, subdivisés en deux arcs trilobés et un trèfle, sont surmontés d'un cercle à six lobes ; cette baie encadre une longue auge qui, comme l'indique sa situation en face de la porte du réfec-

toire, servait de lavabo. Un étage supérieur fut construit, au XVIIIe siècle, au-dessus des galeries.

Le bâtiment à l'ouest du cloître est presque complètement dénaturé à l'intérieur, mais ses murs sont assez bien conservés. La salle qui l'occupe vers le nord est ouverte sur la galerie par une série de baies en tiers-point partagées en deux arcs et un cercle tréflé ; elle a en outre gardé, vers l'extérieur du monastère, deux petites baies brisées, surmontées d'un oculus et divisées par un meneau où est réservée une gâche pour recevoir les targettes des vantaux. Plus au sud, entre cette salle et l'église, se trouve l'ancien réfectoire où l'on accède par une porte en tiers-point, moulurée d'un boudin et d'un cavet, qui sépare en deux groupes quatre arcs en plein cintre du XIIe siècle. Leurs arêtes abattues retombent sur des colonnettes jumelles dont les bases sont formées d'une gorge entre deux tores et les chapiteaux décorés de feuilles et de volutes, mais, comme la retombée des arcs occupe un espace plus considérable que l'assiette fournie par les chapiteaux, la différence est rachetée de part et d'autre, suivant un procédé dont on peut voir un autre exemple dans la chapelle du Mont-Sainte-Odile, par un encorbellement formé d'un segment d'arc. Une tradition toujours vivace voit dans cette construction, évidemment antérieure au monastère actuel et soigneusement respectée par les travaux subséquents, un reste de la maison où s'établirent les deux fondatrices. Au-dessus de ces arcs, mais ouvrant également du réfectoire sur le cloître, s'étend une série de petites baies nues et ébrasées.

Dans le bâtiment nord, il ne reste plus rien qui mérite d'être signalé ; une salle abrite une belle cheminée de pierre provenant du Wagkeller et datée de 1536.

L'aile orientale renfermait la salle capitulaire qui a perdu aujourd'hui tout caractère, mais est toujours ouverte sur le cloître par un arc légèrement tréflé, dont la mouluration, formée d'un tore en amande entre deux cavets, part du sol ;

de chaque côté, se trouve une baie en tiers-point nue, partagée en deux arcs tréflés et un cercle à cinq lobes. En outre, cette salle a conservé, vers l'est, une fenêtre en tiers-point également subdivisée. On peut enfin remarquer de l'extérieur une série de petites baies rectangulaires, maintenant bouchées, qui éclairaient primitivement le chapitre et, au premier étage, des fenêtres très étroites en tiers-point et géminées qui donnaient dans les cellules ; deux arcs sont taillés dans leur linteau et un petit oculus ajoure leur écoinçon.

ÉGLISE DES CATHERINETTES

Le couvent des Dominicaines de Sainte-Catherine, communément désigné sous le nom de « Catherinettes », fut fondé en 1220 à Katzenthal, puis transféré en 1287 à Ammerschwihr et enfin à Colmar en 1312. Une première dédicace du chœur, du maître-autel et du cimetière eut lieu en 1371 et l'église fut à nouveau consacrée le 14 février 1436 par l'évêque de Bâle, Antoine. Après la Révolution, les bâtiments du monastère servirent d'hôpital militaire. Ils sont actuellement transformés en école et l'église est devenue une salle de conférences et de concerts.

La nef unique, éclairée au sud par quatre hautes baies brisées et couverte d'une toiture sur charpente, communique avec le chœur par un arc en tiers-point mouluré d'un bandeau entre deux doucines. Le chœur, qui se termine par un chevet plat percé de trois fenêtres, possédait cinq voûtes d'ogives, actuellement détruites, mais dont les sommiers subsistent encore. Des consoles, ornées de feuillage ou de figures monstrueuses, reçoivent les nervures moulurées d'une gorge entre deux biseaux, les doubleaux formés d'un filet entre deux cavets et les formerets qui présentent le même profil.

Les bâtiments monastiques entourent le cloître situé au nord de l'église et datent également de la reconstruction du XVIIIe siècle.

MUSÉE D'UNTERLINDEN

Musée de peinture. — Nous avons vu que le couvent des Dominicaines d'Unterlinden avait été transformé en musée (1).

C'est dans l'église que sont réunies, à côté de quelques tableaux modernes, des œuvres peintes et sculptées d'artistes des XVe et XVIe siècles qui sont justement célèbres.

On attribue à Gaspard Isenmann une Passion en sept panneaux, provenant de Saint-Martin de Colmar et qu'il aurait exécutée vers 1462; les personnages, aux types caricaturaux, costumés en acteurs de mystères, sont nettement inspirés des retables flamands.

Martin Schongauer est représenté par des œuvres autrement célèbres. C'est à ce maître, né à Colmar vers 1450, auteur de la fameuse *Vierge au buisson de roses* à l'église Saint-Martin, qu'est due une Passion en seize panneaux qu'il peignit vers 1475, mais où cependant la collaboration de quelques élèves est indéniable. On y voit la Flagellation, la Descente de croix, la Mise au tombeau, et, au revers des panneaux, des scènes de la Vie de la Vierge.

Du même artiste, le musée possède encore deux retables qu'il peignit pour la commanderie des Antonites d'Isenheim. Le premier est connu sous le nom de retable des Stauffenberg, nom des donateurs, où une Pietà, entre

(1) Nous devons à M. Marcel Aubert les notes qui ont permis de rédiger cette notice sur le musée de Colmar et nous lui adressons nos remerciements.

l'Annonciation et la Crucifixion, atteste une très certaine influence du Tournaisien Rogier de la Pasture et du Colonais Stephan Lochner, les deux sources d'inspiration du maître de Colmar. L'autre est le retable de Saint-Antoine qui était composé d'une belle Vierge de bois sculpté — peut-être celle de la collection Spetz — et de panneaux sur lesquels sont peints l'Annonciation, la Nativité et saint Antoine, ermite. Le dessin est encore sec et rude, mais le choix des sujets, comme le caractère des figures, annoncent l'extraordinaire polyptyque que va peindre, pour ces mêmes Antonites d'Isenheim, Mathias Grünewald d'Aschaffenbourg.

Ce grand retable, qui est à Colmar depuis la Révolution, avait été transporté à la Pinacothèque de Munich en 1917, mais, à la suite de la victoire française, les Allemands durent le rendre au musée des Unterlinden, le 29 septembre 1919.

Dépourvu seulement de son couronnement gothique, il se présente sous trois aspects différents, suivant que l'on ouvre une ou deux des paires de volets qui recouvrent le corps du retable.

Fermé, on voit au centre une Crucifixion : sur la croix, formée par deux branches d'arbre clouées, pend le corps du Christ sanglant, meurtri et hérissé d'échardes arrachées aux verges de la flagellation, la bouche tordue et la figure contournée. Saint Jean-Baptiste se tient à droite dans une attitude farouche, tandis que la Vierge tombe évanouie dans les bras de saint Jean l'Evangéliste. La prédelle et les volets fixes représentent le Christ au tombeau, saint Sébastien et saint Antoine.

En ouvrant la première paire de volets, on se trouve devant une peinture plus calme et plus apaisante. On y reconnaît l'ange annonçant à Marie sa divine maternité, dans une chapelle gothique illuminée par un rayon de soleil qui traverse, sans se briser, un vase rempli d'eau, symbole de la pureté de la mère de Dieu. A côté des anges charmants,



Retable d'Isenheim au musée de Colmar.

Saint Jérôme, saint Antoine et saint Augustin.

colorés par d'invisibles vitraux, jouent de la viole et chantent devant la Vierge enfant, puis Marie caresse l'Enfant Jésus, tandis que, dans le ciel entr'ouvert, voltigent des angelots.

Le troisième aspect du retable est consacré au triomphe de saint Antoine dont la statue de bois, sculptée à la manière bourguignonne par Nicolas de Haguenau, occupe le centre, accostée de celles de saint Augustin et de saint Jérôme.

Sur le volet de gauche est peinte la Tentation de saint Antoine, scène de violence où l'on voit l'ermite tourmenté et renversé par de hideux diables dont l'un, le corps bosselé d'abcès, est représenté avec un réalisme repoussant. Mais le volet de droite est tout empreint de sérénité, c'est saint Antoine, sous les traits du précepteur du couvent Guido Guersi, identifié par ses armoiries, qui, dans un paysage fleuri, s'entretient avec saint Paul.

Ce polyptyque si complet, si varié, si puissant dans sa composition, si extraordinaire dans son exécution, n'est pas seulement l'œuvre capitale de Mathias Grünewald, c'est le chef-d'œuvre de la peinture allemande ancienne.

Musée lapidaire. — Dans le cloître, a été disposée une importante collection d'antiquités romaines et franques, ainsi que des fragments d'architecture du moyen âge. On y voit notamment plusieurs autels païens, dont quatre sont dédiés à Mercure, un bas-relief en pierre des Vosges trouvé à Biesheim et représentant un soldat, plusieurs tombeaux provenant notamment de Horbourg. Les tombes franques sont également assez nombreuses.

Parmi les chapiteaux de l'époque romane, signalons ceux de l'hôpital de Rouffach, dont l'un représente les élus dans le sein d'Abraham, de Sigolsheim et de l'abbaye d'Alspach où l'on voit un moine donnant la communion à une mourante, sans doute sainte Marie l'Égyptienne

et le moine Zosime, comme le prouve l'inscription *Maria* (1). A côté, sur une dalle de même provenance, le lion de saint Marc est figuré tenant le livre des Evangiles. Une colonne, surmontée d'un chapiteau cubique, appartenait à l'ancien prieuré de Saint-Pierre, où est actuellement établi le lycée de Colmar.



Lion de l'abbaye d'Alspach.

On peut également voir plusieurs autres morceaux de sculpture du XIIe siècle, dont l'un se trouvait à Isenheim. C'est aussi du célèbre Préceptorat des Antonites de cette dernière localité que furent retirés de nombreux fragments du XVe siècle actuellement déposés au musée. Des anges musiciens figuraient dans les voussures du portail central de Thann.

(1) D'autres scènes légendaires de la vie de cette sainte sont représentées sur un chapiteau roman du musée de Toulouse décrit par M. Mâle dans la *Revue archéologique*, 1892.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Chapiteaux d'Alspach et de Rouffach.

Beaucoup de pierres tombales du XIIe au XVIIe siècle y ont également trouvé place, notamment celle du fondateur de l'abbaye de Marbach, celle d'Agnès des Herckenheim, l'une des fondatrices des Unterlinden, celle de Hunolt de Limperg qui se trouvait dans une des chapelles de Saint-Martin.



Puits du musée.

Une grande salle, qui s'ouvre sur la galerie occidentale du cloître, renferme l'importante collection de moulages donnée au musée par M. Klem, qui a reproduit les tympans, les chapiteaux et les motifs de sculpture de Saint-Martin



H. Heuzé phot.

Les membres du Congrès, à Colmar.

de Colmar, la frise gothique des tours, les écoinçons des arcatures des bas-côtés et plusieurs statues de la cathédrale de Strasbourg.

Notons enfin de très nombreux fragments d'architecture qui proviennent des monuments et maisons de Colmar et sont très précieux pour l'histoire artistique de la ville : statue de Christ de l'église des Dominicains, croix gothique du clocher des Catherinettes, linteaux de porte, fontaines, niches, statuettes, sculptures diverses de pierre et de bois, un puits du XVIe siècle élevé par la corporation des tailleurs.

Les salles du musée contiennent également des objets variés, d'époques très diverses, mais appartenant pour la plupart à la Haute-Alsace : poteries, bronzes, boucles de ceinture, sceaux, faïences, meubles, tapis, etc.

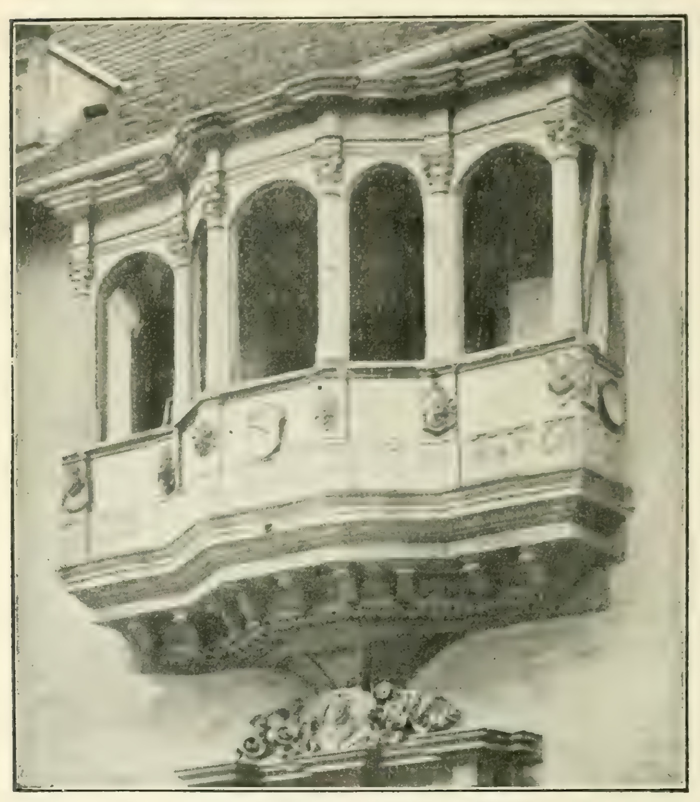
CONSTRUCTIONS CIVILES

Colmar a conservé un grand nombre de constructions civiles anciennes, publiques et privées, qui donnent à ses rues un charme tout spécial. Nous nous bornerons à signaler les principales.

L'ancienne Douane (Kaufhaus) est un très beau et très pittoresque édifice,construit en 1480,par la ville pour emmagasiner le blé, le vin et autres denrées sur lesquelles les diplômes des empereurs Louis de Bavière et Charles IV lui avaient donné droit de douane. Elle se compose de deux corps de bâtiment réunis par une galerie portée sur arcades.

Le commissariat de police est une charmante maison, construite en 1585 dans le style de la Renaissance italienne, qui remplaça une ancienne chapelle dédiée à saint Jacques et fait face au portail sud de Saint-Martin. Son élégante loggia, encadrée par des colonnes et des arcades, s'appuie sur les modillons d'un cul-de-lampe.

La maison dite des chevaliers de Saint-Jean, rue Saint-Jean, est un curieux édifice Renaissance très restauré, formé de deux bâtiments qui encadrent une cour et sont



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Loggia de la Renaissance.

reliés entre eux, au droit de leur façade, par deux galeries superposées, ouvertes l'une et l'autre par cinq arcades en plein cintre sur colonnettes et voûtées la première d'arêtes et la seconde d'ogives ; cette dernière est en outre décorée d'un balcon de pierre richement sculpté.

Le bâtiment des arcades, 11-19, Grand'rue, fut construit en 1606 par la ville, sur l'emplacement de l'ancien cimetière des Franciscains, pour servir de demeure aux ministres



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Maison, rue Saint-Jean.

protestants ; il était alors désigné sous le nom de « newenbau ». Son rez-de-chaussée est ouvert par dix arcades en plein cintre et de hautes échauguettes octogones en garnissent les angles.

Citons encore : la maison Pfister, à l'angle de la rue des Marchands et de la rue Mercière, de 1537 et 1538, cons-



Dr Loison phot.

Maison, rue des Juifs.

truite par Louis Scherer, chapelier venu de Besançon ; — la maison au cygne, à l'angle de la rue des Marchands et de la rue Schongauer, faussement appelée maison Schongauer ; — un grand logis à côté du commissariat de police, que son style permet d'attribuer au xve siècle ; — la maison Chevallier, 2, rue des Marchands, à pans de bois, avec une tourelle d'angle à deux étages en encorbellement ; une inscription rappelle qu'elle avait été rasée en 1358 pour punir la ville d'un soulèvement contre l'Empire ; — la maison



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Maison Pfister, à Colmar.

Molly, rue des Juifs, qui possède, dans la cour, une remarquable galerie de bois sculpté, datée de 1598 ; — la maison des Têtes, 19, rue des Têtes, datée de 1609, avec un pignon à volutes ; — la maison Kern (marché aux fruits) et une



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Maison des Têtes.

autre maison, place Jeanne-d'Arc, avec des pignons semblables ; une maison, 36, Grand'rue, où on voit une bretêche rectangulaire de 1668.

Bibliographie. — Kraus (Fr. X.) : *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, Strasbourg, Schmidt, 1884-1892, 4 vol. in-8° ; t. II, p. 223-401 et la bibliographie qui y est indiquée. — Baquol : *L'Alsace ancienne et moderne*, éd. par Ristelhuber. — Clauss (M. B.) : *Wœrterbuch des Elsass*, Saverne, Fuchs, 1895-1914, in-8° ; p. 195-227 (Bibliographie, p. 226). — *Congrès archéologique de France*, XXVe session, Strasbourg, 1859, *passim*. — Ménard (René): *L'art en Alsace-Lorraine*, Paris, 1876, in-4° : p. 252-273. — Woltmann (Dr Alfred): *Geschichte der deutschen Kunst im Elsass*, Leipzig, 1876, in-8° ; p. 171, 185, 203, 226. — Bussierre (vicomte de) : *Fleurs dominicaines ou les mystiques d'Unterlinden à Colmar*, Paris, Poussielgue, 1864, in-12°. — Réau (Louis), dans l'*Histoire de l'art*, publ. sous la dir. d'André Michel, t. V, 1re partie ; p. 24-26, 73-77 (Bibliographie, p. 94-95). — Huysmans (J. K.) : *Trois primitifs*, Paris, Messein, 1905. — Schneider (Dr Frédéric) : *Mathias Grünewald et la mystique du moyen âge*, dans la *Revue de l'art chrétien*, XLVIIIe année, 1905, p. 83-94, 157-161. — Réau (L.) : *Le retable d'Isenheim* dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, 1909. — Marguillier (Auguste) : *Le retable d'Isenheim au musée de Colmar*, dans *L'art et les artistes*, n° 175, 1917, p. 9-14. — Waltz (André) : *Bibliographie de la ville de Colmar*, Colmar, impr. Jung, 1902, in-8°, XXI, 540 p. — Waltz (André) : *Bibliographie des ouvrages et articles concernant Martin Schongauer, Mathias Grünewald et les peintures de l'ancienne école allemande à Colmar, la Société Schongauer et le Musée des Unterlinden*, Colmar, impr. Jung, 1903, 52 p. (extr. du *Bull. de la Soc. Schongauer*). — Walter : *La Merveille et le mystère de retable d'Issenheim*, Colmar, 1920. — Girodie (André) : *Martin Schongauer*, Paris, Plon, 1912. — Réau (Louis) : *Mathias Grünewald et le retable de Colmar*, Paris, Berger-Levrault, 1920. — Réau (Louis) : *Colmar*, Paris, Laurens, 1921.

TROISIÈME ET QUATRIÈME EXCURSIONS

KAYSERSBERG

Par M. ANDRÉ RHEIN

La ville de Kaysersberg (Keisersberg en 1227, Kesersperg, *Cæsaris mons*, Mont libre sous la Révolution) fut fondée par les Hohenstaufen dans le district de Sigolsheim. Dès le XIIe siècle, cette importante situation stratégique, qui commande le débouché de la vallée de la Weiss, était occupée par un château ; celui-ci fut probablement à l'origine un fief de la maison d'Eguisheim et il appartint ensuite aux familles de Horbourg et de Ribeaupierre. L'empereur Frédéric II le fit acheter, le 1er mai 1227, par son fils Henri pour protéger les possessions impériales environnantes contre les attaques du duc de Lorraine avec lequel il se trouvait en guerre. Fortifié à nouveau par Wœlfelin de Haguenau, il soutint, après l'excommunication de l'empereur en 1245, une attaque du parti pontifical et ne tomba qu'en 1248 entre les mains du duc Mathieu de Lorraine. Repris en 1261 par Rodolphe de Habsbourg, landgrave d'Alsace, il demeura dès lors propriété de l'empire.

La population augmentant rapidement, l'empereur Adolphe de Nassau éleva, le 18 mars 1293, l'agglomération formée au pied du château au rang de ville libre impériale. Toutes les possessions de l'empire situées à l'ouest de Colmar constituèrent, depuis 1330, le bailliage impérial de Kaysersberg, placé sous les ordres d'un fonctionnaire qui résidait au château. Kaysersberg se rallia, le 23 septembre 1354, à la ligue des dix villes d'Alsace. Le 18 mai 1525,

des bandes de paysans y pénétrèrent sans résistance et se livrèrent au pillage. Les Suédois s'emparèrent de la ville en 1632 et elle fut enfin, en 1648, réunie à la France qui conserva ses libertés.

ÉGLISE

L'église paroissiale, placée sous le vocable de l'Invention de la Sainte-Croix, appartient à trois époques distinctes : le transept au XIIe siècle, la nef à la première moitié du XIIIe, les bas-côtés et le chœur au XVe siècle.

Intérieur. — La nef compte trois travées. Ses piles, de plan rectangulaire, sont flanquées de quatre colonnes engagées, dont les bases, moulurées d'une large gorge entre deux tores, sont munies aux angles de griffes en boule ; les chapiteaux, décorés de feuilles, de palmettes, de volutes et de têtes, sont surmontés de tailloirs carrés formés d'un filet, d'un cavet et d'un tore. Les arcades brisées ont, au nord, leurs arêtes largement abattues et creusées d'une gorge et sont, au sud, moulurées d'un filet et d'une doucine. Au XVe siècle, la troisième arcade fut, de part et d'autre, remplacée par deux arcades plus étroites, aux arêtes rabattues, qui retombent en pénétration dans une pile cylindrique commune construite à cet effet. Contre la pile ouest du carré du transept, subsistent les premières assises de la colonne du XIIe siècle qui recevait l'arcade primitive.

Au-dessus des piles, la colonne qui regarde la nef est engagée dans un dosseret ; le tailloir de son chapiteau se continue en cordon à l'appui des fenêtres hautes. Celles-ci, conservées intactes au nord, sont géminées, brisées et nues ; au sud, elles ont été refaites dans un style insignifiant. La première voûte est portée sur des nervures moulurées d'un tore en amande entre deux cavets et deux baguettes ; les

ogives des deux suivantes sont formées d'un filet entre deux tores. Elles reposent sur les colonnes dont nous avons parlé et, aux deux extrémités de la nef, sur des colonnettes d'angle, à chapiteaux biais, soutenues par des consoles en encorbellement. Le premier doubleau présente un bandeau entre deux tores et le second est dépourvu de mouluration. Il en est de même des formerets brisés qui encadrent les fenêtres.

Les bas-côtés furent entièrement reconstruits au xve siècle et sensiblement élargis. Ils sont éclairés par des baies à remplage flamboyant. La première pile extérieure est constituée, tant au nord qu'au sud, par une colonne engagée dans un dosseret et, bien que les bases et les chapiteaux soient incontestablement du xve siècle, on peut se demander, d'après l'aspect du fût, si l'architecte n'utilisa pas pour la construction de celui-ci, des matériaux plus anciens. Il faut noter que, sur les piles de la nef, les chapiteaux font retour du côté des collatéraux ; celui qui est situé au nord de la première pile a été profondément pioché. Les nervures des voûtes décrivent de multiples ramifications et retombent sur les supports déjà indiqués et, dans la troisième travée, sur des consoles appliquées contre la pile construite lors du dédoublement de l'arcade. Comme il arrive le plus souvent à cette époque dans la région, il n'existe pas de formerets.

Le carré du transept, sur lequel s'élève la tour, remonte, comme nous l'avons vu, au xiie siècle et est sensiblement plus étroit que la nef. Il est ouvert, à l'ouest et à l'est, par des arcades élevées, en tiers-point, dépourvues de mouluration et retombant sur des piédroits garnis, à l'imposte, d'un cordon formé d'un filet et d'une doucine. Au nord et au sud, il communique avec ses bas-côtés par des arcades basses en plein cintre se reliant directement aux piédroits qui les supportent ; à la base, court une moulure profilée d'un listel et d'un cavet. Les angles des piles sont occupés,

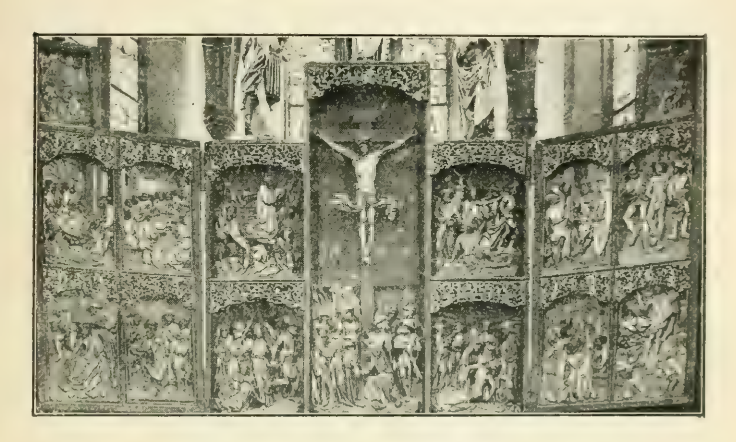
vers l'intérieur, par des colonnettes. Celles de l'ouest montent d'un jet jusqu'à la retombée des voûtes ; par contre, celles de l'est sont interrompues, à une hauteur d'environ quatre mètres, par des chapiteaux nus ou décorés de feuilles recourbées. Cette disposition ne doit pas faire supposer que la voûte ait été primitivement projetée à un niveau plus bas, mais elle indique plutôt la présence d'une poutre de gloire qui aurait reposé sur les chapiteaux inférieurs. La voûte d'ogives n'est pas antérieure au xve siècle ; elle comporte quatre branches, moulurées d'un filet entre deux biseaux et deux cavets, qui rayonnent autour d'un œil central.

Au droit de cette travée, les collatéraux furent aussi refaits à la même époque. Ils sont couverts, au sud, d'une voûte à quatre branches et, au nord, de deux voûtes semblables, retombant en pénétration dans les murs et, au-dessus de l'arcade, sur une console commune.

Bien que datant également du xve siècle, le chœur donne peut-être l'impression d'avoir été construit un peu avant la réfection des bas-côtés de la nef. Il comprend deux travées droites et une abside à trois pans. La première travée, qui est seule flanquée de collatéraux, communique avec ceux-ci par des arcades brisées nues, portées sur des piédroits aux arêtes abattues, au-dessus desquelles sont percées de petites baies à remplage. La deuxième travée et l'abside sont éclairées par de hautes fenêtres en tiers-point, également garnies de remplage. Deux voûtes à quatre branches couvrent la partie droite et, sur l'abside, une voûte à deux branches moulurées d'un filet entre deux cavets, vient s'appuyer contre l'arc de tête et retombe sur des consoles formées de demi-pyramides octogones. Sous le chœur, s'étend un caveau dont la voûte est portée sur un pilier central.

Au-dessus du maître-autel, un vaste retable en bois formant triptyque, dont le style accuse le début du xvie siècle,

est orné, au centre, de la Crucifixion et, autour, de douze panneaux sculptés où sont figurées les scènes de la Passion. Au revers, des peintures, qu'on peut attribuer à la fin de ce



Retable du maître-autel.



Le Christ et les apôtres.

même siècle, représentent l'Annonciation et l'Invention de la Croix.

Dans le collatéral nord, un Sépulcre, qui porte la date de 1514, est encadré sous un arc, garni d'un remplage res-

tauré à l'époque moderne, qui repose sur des colonnettes dont les chapiteaux sont ornés de feuilles de vigne et de grappes de raisin. Sur la poitrine du Christ couché, on a ménagé une entaille formant coffret et destinée à recevoir les Présanctifiés après la messe du Jeudi-Saint. Autour du Christ, se trouvent trois saintes femmes portant des aromates et deux anges thuriféraires. Sur le soubassement, les gardes du tombeau, accroupis, ont subi de graves mutilations qu'on peut supposer dues, comme il est arrivé ailleurs, par exemple à Solesmes, à un acte de fanatisme religieux.

Deux cuves baptismales du xve siècle, en forme de calice octogone, sont placées dans le bas-côté sud. L'une a ses pans ornés de remplages flamboyants et l'autre est décorée de cercles et de rosaces.

Extérieur. — La façade occidentale est percée d'un portail qui, malgré son aspect archaïque, ne doit pas être antérieur au début du xiiie siècle. Il est formé de trois voussures en plein cintre, séparées par des boudins d'angle et creusées, sur leurs arêtes, d'un cavet entre deux baguettes ; la voussure supérieure comporte en outre une décoration de boules et de fleurs à quatre pétales. Les six colonnes, monolithes, ont des bases moulurées d'une gorge entre deux tores et sont couronnées de chapiteaux garnis de feuilles recourbées, au milieu desquelles on remarque des aigles et une sirène à deux queues, motif fréquent dans toutes les régions où le style lombard exerça quelque influence. Des rinceaux décorent les tailloirs formés d'un filet et d'un biseau et des boules sont placées dans les gorges creusées dans les angles des piédroits.

Un tympan sculpté soutenu sur des consoles, où sont figurées des cariatides, occupe l'arc du portail. Il représente le Couronnement de la Vierge entre les archanges Michel et Gabriel, thème qui ne paraît guère dans l'iconographie avant le xiiie siècle. Une inscription donne le sens

de la scène et le nom des personnages qui y prennent part : MICHAHEL - IHC - HIC - CORONAT - MARIA - GABRIEL. A gauche, un homme, sans doute le maître d'œuvre ou le sculp-



Dr Loison phot.

Tympan du portail.

teur, tient une croix et un livre ouvert, sur lequel est inscrit son nom : CVN RA DVS ; à côté de lui, est placée une pique de tailleur de pierre.

Au-dessus du portail, une fenêtre du XIIIe siècle avancé, qui est actuellement bouchée, repose sur quatre colonnettes dont les chapiteaux à feuillage sont couronnés de tailloirs circulaires. Plus haut encore, les combles sont ajourés par une baie, dont la forme en croix rappelle également l'architecture lombarde. La corniche qui suit les rampants du pignon, conforme au type si fréquemment employé en Bourgogne, est constituée par une série de modillons nus reliés les uns aux autres par des queues qui décrivent un demi-cercle en se rejoignant.

La différence d'appareil rend facilement reconnaissable à l'extérieur l'élargissement des bas-côtés effectué au

xve siècle. L'architecte de cette époque, sans se soucier de la toiture des collatéraux, prolongea les rampants de la partie centrale de façon à former un vaste pignon englobant toute la façade, mais il ne continua pas alors la corniche bourguignone primitive.

Sur les faces latérales, il n'y a guère à signaler que cette même corniche en haut des murs de la nef. Les parois des bas-côtés datent du xve siècle ; ils sont percés, au sud, d'une porte rectangulaire, actuellement bouchée, que surmonte une inscription où l'on trouve la date de cette partie de l'église (20 juillet 1448) :

> ANNO - DNI - M^O - CCCC^O - XLVIII° -
> IPO - DIE - SCE - MARGARETE - VIR
> GINIS - INCEPTUM - EST -ISTUD - E
> DIFICIUM.

CHAPELLE DE SAINT-MICHEL

La petite chapelle Saint-Michel, située au nord de l'église, est datée de 1463 par une inscription ; elle comprend deux étages.

La salle inférieure, qui sert d'ossuaire, est couverte de deux voûtes d'arêtes ; le doubleau, légèrement brisé et mouluré d'un tore en amande entre deux cavets, retombe en pénétration dans les murs. On y voit un bénitier soutenu par une colonne hélicoïdale, dont la base est ornée d'une tête de mort.

L'étage supérieur compte également deux travées couvertes de voûtes dont les nervures ramifiées sont formées d'un filet entre deux cavets et pénètrent dans des colonnettes engagées. Les fenêtres brisées sont garnies de remplages flamboyants et le chevet plat est également percé d'une baie. Sur les voûtains de la deuxième travée, des peintures représentent les quatre docteurs de l'Église latine

qu'accompagnent les symboles des Evangélistes. On conserve encore dans la chapelle haute un grand crucifix du XVIe siècle et une statue de bois, figurant le Christ monté sur l'ânesse, que les enfants de Kaysersberg promenaient



Maison de bois.

autrefois dans les rues lorsqu'ils allaient quêter les œufs de Pâques.

A côté de la chapelle Saint-Michel, s'étend l'ancien cimetière, dans lequel une galerie de bois du XVIe siècle abrite un certain nombre de fragments recueillis dans la ville. On y

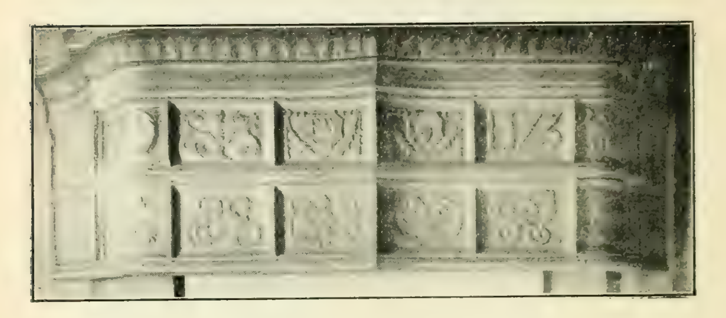
remarque notamment une statue du Christ au jardin des Oliviers de 1610, des chapiteaux du XVIe siècle, de vieilles enseignes, etc.

VIEILLES MAISONS

La fontaine, située devant la façade de l'église, date de 1745.

L'hôtel de ville est une belle construction de 1604, restaurée en 1727. Sur la façade, une bretèche renferme une petite pièce voûtée d'ogives. A l'intérieur, la grand'salle fut décorée en 1605.

Kaysersberg possède encore un grand nombre de maisons anciennes qui en font l'une des plus curieuses localités de la Haute-Alsace. Elles sont principalement groupées autour du vieux pont fortifié, daté de 1576 et 1616, qui traverse la Weiss et d'où l'on jouit d'un admirable coup d'œil. Tout à côté du pont, une maison de pierre, connue sous le nom de « maison du prévôt » ou « maison des dîmes », est couronnée par un vaste pignon dont l'angle supérieur est abattu. Plus loin, une belle maison de bois, récemment restaurée et convertie en musée, possède, à la base du pignon, une coursière desservant le second étage. Sur l'autre rive,



Cheminée de la Renaissance.

se trouvent une petite chapelle et une maison de bois datée de 1594. Vers le milieu de la grand'rue, un vaste et beau logis, dit aujourd'hui « au lion d'or », est surmonté de deux grands pignons ; il fut construit en 1521 par Renaud Wiedan, dont les initiales sont répétées à plusieurs endroits. Dans la cour, un escalier à vis conduit aux étages supérieurs, où se trouve une remarquable cheminée Renaissance de 1573.

Sur la hauteur qui domine la ville, se dressent les ruines, maintenant peu importantes, du château que Frédéric II fit élever au début du XIIIe siècle et qui fut détruit à plusieurs reprises, en dernier lieu pendant la guerre de Trente ans.

Bibliographie. — Kraus (F. X.) : *Op. cit.*, t. II, p. 194-214 (Bibliographie). — Baquol : *Op. cit.* — Clauss (M. B.) : *Op. cit.*, p. 538-544 (Bibliographie, p. 544). — *Congrès archéol.*, 1859, *passim.* — Ménard (R.) : *Op. cit.*, p. 273. — Woltmann (A.) : *Op. cit.*, p. 87. — Scherlen (Auguste) : *Inventar des alten Archivs der Stadt Kaysersberg*, Strasbourg, Fuchs, 1914, gr. in-8°, VIII-251 p.

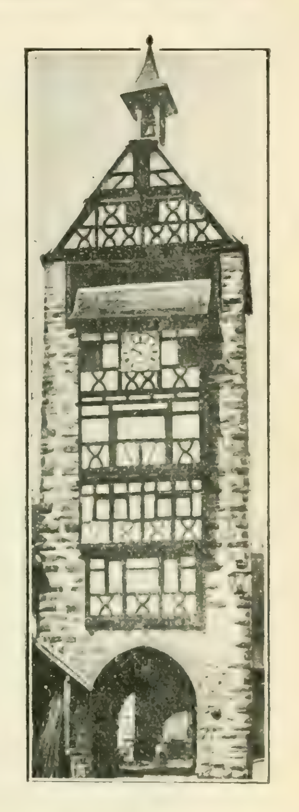
RIQUEWIHR

Par M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

Cette petite ville, déjà mentionnée à la fin du XIe siècle, appartenait au XIIIe siècle aux comtes de Horbourg qui la firent fortifier en 1291, mais la maison de Wurtemberg en fit l'acquisition en 1324. Après le siège et le pillage de 1333, ses bourgeois s'enrôlèrent dans la ligue des villes d'Alsace contre les Anglais en 1365 et luttèrent contre le landgraf en 1390. Riquewihr fut réuni au comté de Montbéliard en 1397 à la suite du mariage d'Henriette de Montfaucon avec Eberhard de Wurtemberg. En 1489, les habitants obtinrent des lettres de liberté et la corporation des vignerons rédigea ses statuts en 1522. Les Autrichiens furent maîtres de la ville de 1519 à 1526 et Riquewihr fut pillé en 1525 pendant la guerre des Paysans. Puis vint une période de prospérité qui permit à de riches familles d'élever de belles maisons. La seconde enceinte, construite de 1615 à 1621, n'empêcha pas les Impériaux de saccager la ville en 1635. La première garnison française s'y installa en 1643 et Turenne en chassa les Allemands en 1675. La seigneurie qui dépendait toujours du comté de Montbéliard fut séquestrée par Louis XV et réunie à la France par le traité de Paris en 1796.

L'enceinte du XIIIe siècle, encore intacte au sud-est, est percée en haut de la Grande-Rue d'une porte en tiers-point, dite *Dolder*, flanquée d'assises en bossage et de rainures de herse. Au XVe siècle, on la renforça de deux massifs de maçonnerie pour installer un pont-levis, puis vers 1550, elle fut surmontée d'une tour carrée dont le

pan de bois occidental se distingue par des croix de Saint-André curvilignes. L'étage supérieur renferme un musée où la Société d'archéologie de Riquewihr a réuni des fusils de rempart, des armes, des canons, des serrures, d'anciens outils de tonnelier, des gravures et des monnaies. En avant du Dolder qui se relie par une courtine à une tour d'angle pentagonale, dite des Voleurs, s'élève une autre porte bâtie vers 1500 dont l'arc surbaissé est surmonté d'une bretèche.



Le Dolder

Les trois églises de Riquewihr étaient bâties sur la même place : la plus ancienne, celle de Notre-Dame, qui remontait au XIVe siècle, est convertie en habitation et le temple protestant est moderne. Les maisons de pierre, presque toutes datées du XVIe et du XVIIe siècle, se distinguent par leurs loggias, leurs pignons ondulés, leurs escaliers à noyau évidé, l'étroitesse de leur cour où l'on entre par une grande porte cintrée et qui renferme un vieux puits. Au bas de la Grande-Rue, le château, construit de 1539 à 1540 par le comte Georges de Wurtemberg-Montbéliard et transformé en école, est éclairé par des fenêtres à meneau et flanqué d'une tourelle d'escalier à pans coupés. En face s'ouvre la rue des Ecuries où s'élève une maison de 1577 avec une porte en accolade et une loggia sur trois corbeaux. Plus

loin, la rue de la Monnaie rappelle le souvenir de l'atelier monétaire fondé en 1591. Sur une petite place voisine, la grande auge monolithe de la fontaine est datée de 1741.

La maison Irion, 9, Grande-Rue, bâtie en 1606 par



Maison A. Preiss.

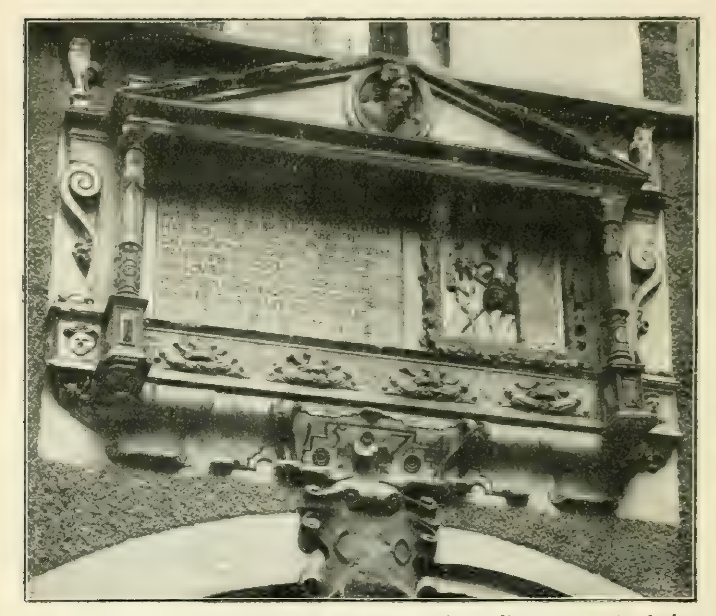
l'architecte wurtembergeois Schickhardt, conserve une petite porte à fronton, une loggia d'angle et des ornements classiques. Au nº 15, une grande porte cochère donne accès dans la cour de la maison Adolphe Preiss, bordée de deux galeries de bois à balustres qui sont soutenues

par des poteaux où des tores s'enroulent en spirale. Au fond de la cour, un puits daté de 1603 est dominé par un pan de bois décoré d'imbrications, de têtes et d'une longue figure d'angle. A l'intérieur, l'escalier et les cheminées bien moulurées méritent d'attirer l'attention. A droite de l'entrée, on remarque une fenêtre à deux meneaux sous une baie dont le linteau est garni de deux arcs tréflés et d'accolades simulées.

En face de cette maison, une loggia, datée de 1574 et surhaussée en 1709, précède celle qui porte le n° 17 bâtie en 1565, mais en montant l'escalier on arrive au premier étage où une porte en tiers-point, encadrée par des moulures piriformes, est datée de 1426. La maison n° 19, construite en 1595, conserve une porte ornée de pointes de diamant. Dans la rue Kilvan qui s'ouvre à droite, on voit une boutique entre trois piliers de pierre destinés à soutenir un pan de bois et au n° 4 une porte de 1618 dont le chambranle est coupé par de faux joints en creux.

Aux n°s 32 et 54 de la Grande-Rue, des pans de bois en encorbellement s'appuient sur des rez-de-chaussée de pierre. L'arcade du n° 37 donne accès dans une cour où s'ouvrent à droite des baies géminées du XIVe siècle et deux petites arcades brisées percées dans une dalle. Le logis du fond, éclairé par des fenêtres à meneaux cruciformes, est flanqué d'une tourelle d'escalier de 1523 ; à gauche un pignon à gradins de briques est percé de petites baies superposées du XIVe siècle. La maison Jean Preiss, ancienne hôtellerie de l'Etoile, porte le n° 40 et la date de 1686. Au rez-de-chaussée, des fenêtres à meneaux s'ouvrent dans le mur qui porte un pan de bois flanqué de longues figures d'angle. Les baies sont encadrées de torsades et de pampres : sous leur appui passe un cordon de fruits. Sous la fenêtre centrale on voit un vigneron qui tient un broc de vin et un hanap ; son chien se dresse sur ses pattes.

Derrière cette auberge, la cour des Vignerons, très pittoresque, conserve deux maisons de bois de 1605 dont le balcon supérieur est bordé de croisillons. Dans la courette du n° 43, des poteaux soutiennent un pan de bois ; au fond on lit sur une maison la date de 1664. Plus loin, dans la cour du n° 46, une porte de 1613 dont le fronton s'appuie sur deux colonnes posées sur des têtes de lions donne



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Inscription d'une maison, rue du Cerf.

accès à la maison bâtie par Jérémie Lichtenaer ; on monte au premier étage par un escalier à noyau hélicoïdal. Le pan de bois du n° 48, construit en 1661, mais malheureusement recouvert d'un enduit, se distingue par une fenêtre encadrée de deux cariatides qui portent des raisins et par deux longues figures d'angle barbues dont l'une représente un tonnelier. La cour de la Dîme, au n° 52, appar-

tenait aux seigneurs de Ribeaupierre. Dans la rue des Cordiers, n° 7, les fenêtres du XVIIe siècle sont encadrées de bois sculptés.

A l'angle de la Porte Haute, on voit une fontaine de 1560 très restaurée. Elle précède la curieuse rue des Juifs où s'élève une maison de bois de 1671 avec une belle fenêtre et qui aboutit à une cour sans caractère. De l'autre côté de la Grande-Rue, la rue du Cerf renferme d'intéressantes demeures : au n° 2, une inscription de 1574,



Rue Saint-Nicolas.

flanquée de deux colonnettes, est surmontée d'un fronton qui abrite un bas-relief où la Mort saisit Conrad Ortlieb, fondateur de la maison, qui porte une culotte bouffante. La porte en plein cintre donne accès dans le pressoir qui communique avec une cour très étroite ; au pied de l'escalier à noyau évidé, bâti en 1575, un puits avec deux piles sculptées porte la date de 1576. En face, l'ancienne auberge du Cerf dont l'enseigne se trouve au musée de Colmar remonte à l'année 1566.

Dans la rue Saint-Nicolas, n° 6, s'élève une jolie maison de pierre de 1605 avec une galerie et un vieux puits. Au n° 7, on remarque la date de 1604 et des fenêtres à meneau, comme au n° 12, bâti en 1581, dont la loggia d'angle repose sur trois corbeaux. Plus loin, une maison du XVIIe siècle conserve sa grande porte cintrée. Dans la rue Latérale, on voit, au n° 13, deux balcons de bois sur poteaux dans la cour ; au n° 10, une fenêtre de 1572 au fond de la cour bordée de balcons de bois à balustres ; au n° 6, une loggia de 1554 qui s'appuie sur un cul-de-lampe à trois pans. Les bains communaux, bâtis en 1618, occupaient la maison n° 3.

La maison Hugel, rue du Cheval, datée de 1581, possède une loggia soutenue par trois corbeaux, une cour dont le puits fut décoré en 1587, un escalier à noyau en hélice dans une tourelle à pans coupés et une galerie de bois. Rue Porte-Neuve, nos 13 et 15, deux maisons du XVIe siècle renferment des escaliers à vis encore intacts. Enfin, dans la rue de la Couronne, n° 6, il faut signaler la plus belle maison de pierre de Riquewihr, bâtie en 1610, avec sa loggia qui s'appuie sur un cul-de-lampe orné de deux têtes de lion, ses fenêtres superposées dans le pignon dont les rampants ondulés sont garnis de volutes, sa cour bordée d'un balcon de bois sur des poteaux. Plus loin, une maison de pierre de 1604 s'élève en face d'une loggia de bois sculptée en 1683.

Bibliographie. — Abel (H.-V.) : *Reichenweiler*, 1905. — *Bulletin de la Société d'archéologie de Riquewihr*, 1898-1914. — *Der Horchporten Reichenweier*, 1918. — Dietrich (J.) : *Notice sur Riquewihr*, dans la *Revue d'Alsace*, 1856, p. 406. — Kraus (Franz-Xaver) : *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, 1884, t. II, p. 553. — Schœpflin : *Alsatia illustrata*, 1751, t. II, p. 74-78. — Werlinger (Charles) : *Riquewihr au* XVe *siècle*, dans l'*Annuaire de l'Est*, 1898, p. 552.



L. Lefèvre-Pontalis phot.

Cour de la maison Hugel, à Riquewihr.

CINQUIÈME EXCURSION

ROUFFACH *

Par M. ANDRÉ RHEIN

Rouffach (*Villa Rubeaca* en 770, *Villa Ruwacha* en 876) fut bâti au pied de la colline où s'élevait autrefois l'important château d'Isenbourg, ancienne villa royale dont Dagobert II fit don en 662 aux évêques de Strasbourg et qui devint dès lors l'une des résidences de ces prélats. En 1107, le roi des Romains Henri V pilla et incendia la ville, d'où ses troupes avaient été chassées, l'année précédente, par les habitants. Philippe de Souabe s'en empara en 1199, mais, cent ans plus tard, le siège prolongé que lui fit subir Adolphe de Nassau n'aboutit qu'à un échec. Des massacres de juifs eurent lieu en 1308 et 1338 : depuis cette époque, ils ne séjournèrent plus dans le pays.

La ville fut assiégée de nouveau en 1444 par les Armagnacs, occupée en 1633 par les Suédois sous le rhingrave Othon-Louis, puis la même année par les Impériaux, enlevée une fois encore en 1634 par les Suédois qui mirent à mort cinq prêtres dans l'église. En 1635, elle fut prise par Charles IV de Lorraine et, dix jours plus tard, par le général français de Rohan. Enfin, en 1672, les Français en prirent définitivement possession.

Rouffach est la patrie de Wœlfelin, maître d'œuvre de l'église au XIVe siècle, qui est également l'auteur du tombeau du landgrave Ulric de Werd à Saint-Thomas de Strasbourg et de celui de la comtesse Irmingarde, fonda-

* 16 Klm. au sud de Col[illegible] ([illegible])

trice de l'abbaye de Lichtenthal. François-Joseph Lefebvre, dont le père était meunier et qui devint maréchal de France et duc de Dantzig, y naquit aussi le 25 octobre 1755.

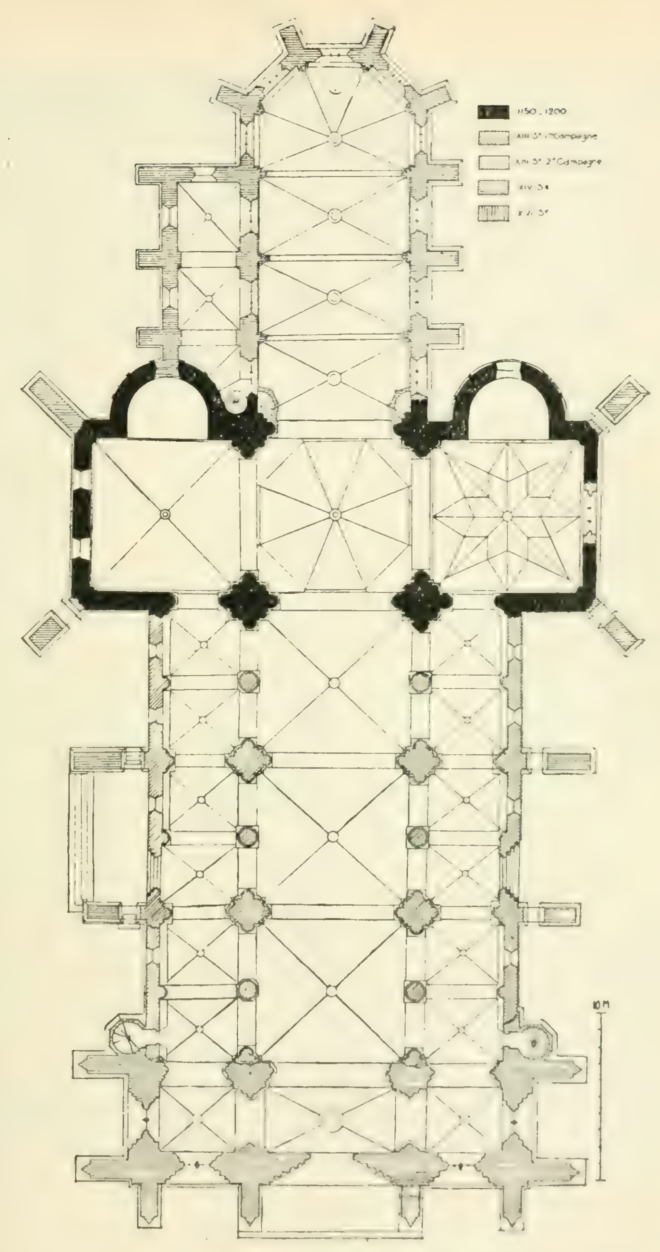
ÉGLISE

L'église paroissiale, placée sous le vocable de l'Assomption de Notre-Dame, mais communément désignée sous le nom de Saint-Arbogast, n'est pas signalée avant l'an 1100, quoiqu'elle existât sans doute bien antérieurement. Dépendant, sous l'ancien régime, du diocèse de Bâle, elle avait pourtant comme collateur l'évêque de Strasbourg et c'est de ce dernier diocèse qu'elle relève depuis 1802.

L'édifice actuel, classé en 1845 au nombre des monuments historiques, appartient pour sa plus grande partie aux XIIe et XIIIe siècles. Il se compose d'une nef, flanquée de bas-côtés, d'un transept qui renferme deux absidioles et d'un chœur qui précède une abside à cinq pans.

Intérieur. — La travée située au revers de la façade se distingue nettement des suivantes et a été, comme la façade elle-même, construite seulement vers la fin du XIVe siècle. Les arcades en tiers-point par lesquelles elle communique avec les bas-côtés reposent sur des piles, de plan assez compliqué, présentant une suite de courbes et de contre-courbes qui se terminent en larges filets continuant la mouluration des arcs. A l'imposte, des chapiteaux, ornés de deux rangs de feuillage assez finement refouillé, sont compris entre une astragale et un mince tailloir qui suivent le mouvement des moulures. Au-dessus des arcades, s'ouvrent des baies en tiers-point subdivisées par un remplage. Les nervures de la voûte, percée d'un œil à la clef, sont ornées d'un tore à filet entre deux doucines.

La nef proprement dite fut construite, de l'est à l'ouest,



Arch. phot. Mon. Hist. d'Alsace.

Plan de l'église.

pendant le cours du XIIIe siècle. Elle comprend trois vastes travées de plan carré, correspondant chacune à deux travées des collatéraux. On sait que cette disposition fut communément en usage dans l'architecture romane de la vallée du Rhin et qu'elle se maintint après l'adoption de la voûte sur croisée d'ogives. Par une conséquence logique, les supports alternent de force et, ici comme dans la plupart des monuments analogues, nous trouvons des piles fortes, formées d'un massif cruciforme flanqué de quatre colonnes engagées et de quatre colonnes d'angle, et des piles faibles cylindriques.

Le style des bases et des chapiteaux dénote une différence manifeste de campagne entre les deux travées orientales d'une part et la travée occidentale d'autre part. Moulurées, dans la partie la plus ancienne, d'une large gorge entre deux tores d'un profil véritablement attique et munies, aux angles du socle carré qui les supporte, de grosses griffes en feuille, les bases présentent, vers l'ouest, une scotie plus fine et sont montées sur des socles octogones. Il faut toutefois noter que les piles du sud, bien qu'appartenant à la seconde des deux campagnes, ont eu leurs bases exécutées pendant la première ; ceci peut être observé à la première pile faible et même aux colonnes engagées dans la première pile forte, tandis que les piles qui leur font vis-à-vis au nord ont des bases à tore débordant, soutenu sur de petites consoles. Les chapiteaux qui se prolongent tous sur les ressauts des piles sont garnis, dans les deux travées orientales, de deux rangs de crochets vigoureux et, aux piles plus modernes, de crochets fleuris et débordants. Tous les tailloirs sont de plan carré et moulurés d'un filet, d'un tore, d'un cavet et d'un tore.

Les arcades, au nombre de deux par travée, sont relativement étroites et composées de deux voussures en tiers-point que garnissent aux angles des boudins dont la retombée est accusée par de petits congés en demi-cercle, motif



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef de l'église de Rouffach.

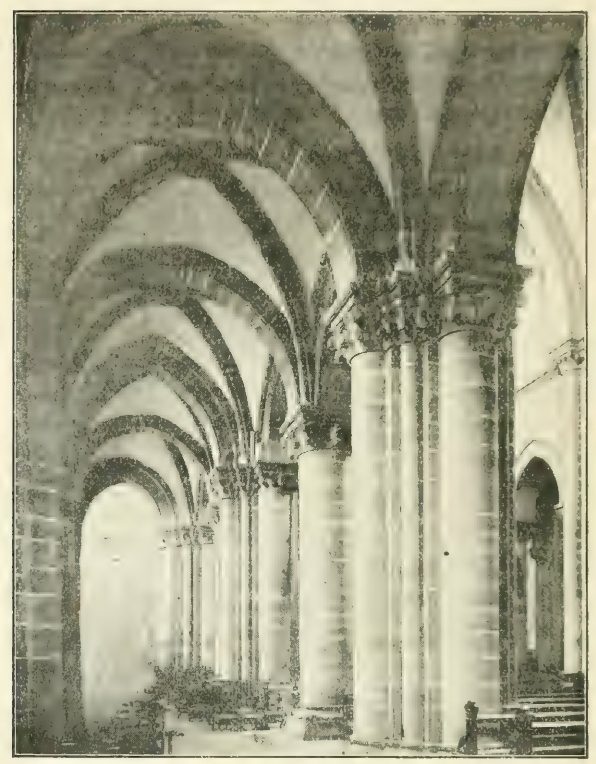
de décoration qui tire son origine de l'architecture bourguignonne et fut fréquemment employé dans toutes les provinces de l'est. Au niveau de la retombée des voûtes, des chapiteaux, semblables à ceux déjà décrits, couronnent les colonnes engagées et les colonnes d'angle. Les hauts tailloirs qui les surmontent, formés d'un filet, d'un tore, et de deux rangs de damiers, sont reliés, d'une pile forte à l'autre, par un bandeau horizontal pareillement décoré. Les chapiteaux de la première pile, plus modernes comme nous l'avons dit, sont garnis de crochets et leurs tailloirs de bouquets de feuilles rappelant des crosses de fougère ; le même ornement se retrouve, dans la première travée, sur une partie du bandeau horizontal, marque évidente du point où commence, à ce niveau, la deuxième campagne. Dans les lunettes encadrées par les formerets, trois fenêtres en arc brisé sont percées dans chaque double travée ; la première seule comporte une baie centrale plus large subdivisée par un remplage en deux arcs tréflés et un oculus.

Les grandes voûtes d'ogives, de plan carré, sont portées, dans les deux travées les plus anciennes, sur de puissantes nervures rectangulaires simplement moulurées de boudins d'angle et les doubleaux, en tiers-point, qui comptent deux voussures, ont un profil identique. Il en est de même des formerets, mais la présence de sommiers contre la pile du carré du transept montre que, lors de la construction de celui-ci, des arcs plus puissants étaient projetés. Les clefs sont décorées d'un cercle. La voûte de la première travée, qui s'appuie à l'est sur des sommiers antérieurs, possède des nervures de la fin du XIIIe siècle, moulurées d'un tore à filet entre deux baguettes ; la clef est garnie d'une rosace de feuillage et flanquée de quatre têtes.

La première travée des collatéraux correspond à la travée d'avant-nef et date de la même époque. Elle est éclairée par des baies en tiers-point subdivisées en deux

arcs tréflés et un losange curviligne à quatre lobes. La voûte repose sur des colonnettes d'angle et possède une clef en couronne de feuillage.

Les six travées suivantes appartiennent au XIIIe siècle ;



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Bas-côté nord.

on y remarque les mêmes différences de campagne que nous avons signalées dans la nef. Toutefois, comme les murs extérieurs ont été naturellement construits avant les piles, la deuxième campagne n'est indiquée que par la première colonne d'angle du bas-côté nord et celle qui lui fait suite.

Par une conséquence assez logique, mais dont il n'a été tenu compte que dans de rares édifices, à Saint-Pierre et Saint-Paul de Neuwiller, Saint-Jacques de Reims, Cernay-lès-Reims, Champeaux et Chaalis, l'alternance de force que présentent les supports de la nef se retrouve dans les bas-côtés : aux piles les plus puissantes correspondent, contre le mur extérieur, des demi-piles de même composition qui reçoivent des doubleaux formés de deux voussures, tandis que, vis-à-vis des piles faibles, des demi-fûts cylindriques, engagés à même dans la paroi, supportent des doubleaux à simple voussure. Les nervures des voûtes, moulurées d'un tore en amande entre deux baguettes, ont leurs sommiers ornés de trois petits demi-cercles et se réunissent autour d'une clef garnie d'un bouton. Dans les murs, s'ouvrent des baies en tiers-point.

Le carré du transept appartient à la seconde moitié du XIIe siècle. Ses piles, de plan cruciforme, sont flanquées de colonnes engagées et de colonnes d'angle ; leurs bases, de profil attique, sont munies de grosses griffes formées d'une simple feuille et leurs chapiteaux, bas et nus, décorés de feuilles d'angle, sont couronnés de tailloirs moulurés d'un filet, d'une baguette, d'une gorge et d'une baguette. A partir de ce niveau, la construction, sensiblement plus moderne, paraît contemporaine de celle de la nef et dénote par conséquent une œuvre du XIIIe siècle. Les grands arcs en tiers-point, qui comptent deux voussures, sont semblables aux doubleaux que nous avons décrits ; à la hauteur de leurs retombées, les colonnes d'angle sont surmontées d'une seconde colonne dont le tailloir octogone supporte, sur l'un et l'autre pan, deux arcs qui retombent par ailleurs sur l'extrados des grands arcs. Au-dessus, la croisée passe au plan octogone au moyen de quatre trompes encadrées d'arcs en plein cintre. Une voûte, portée sur huit nervures de profil rectangulaire, repose, ainsi que les formerets, sur des consoles.

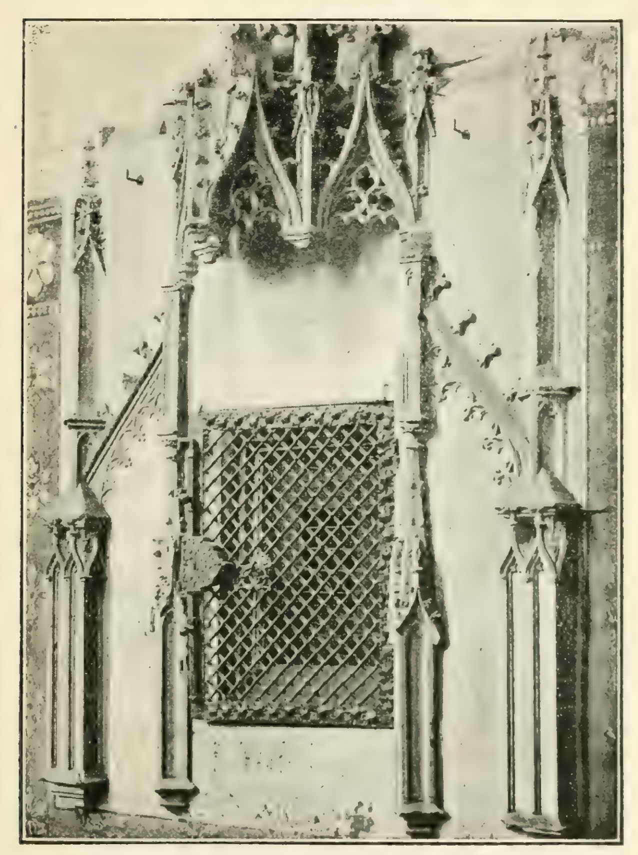
Les croisillons, qui datent du XIIe siècle, n'ont qu'une travée, mais débordent néanmoins sur les murs extérieurs. Celui du nord a seul été conservé dans son état primitif. Il est couvert d'une grande voûte d'ogives, dont les nervures, rectangulaires et simplement moulurées de boudins d'angle, retombent, avec les formerets, sur des colonnes dont les chapiteaux sont ornés de feuilles formant crochets. Le mur occidental est percé de deux baies nues en plein cintre ; dans celui du fond, s'ouvrent deux fenêtres semblables assez espacées et, plus haut, deux autres plus rapprochées. Enfin, à l'est, se trouve une haute absidiole en hémicycle, construite au milieu du mur et, par conséquent, en dehors de l'axe du bas-côté ; elle est couverte d'un cul-de-four et éclairée par une simple baie.

Le croisillon sud présentait les mêmes dispositions, mais il a été l'objet, au début du XVIe siècle, de travaux qui en ont sensiblement altéré le caractère. Le mur du fond fut alors ajouré d'une vaste baie, à remplage flamboyant, divisée par une traverse horizontale. De même, la voûte primitive fut démolie à l'exception de ses sommiers et remplacée par une voûte munie de liernes, de tiercerons et de nervures secondaires, dont la clef armoriée porte la date de 1508.

Le chœur, qui ne paraît pas antérieur au XIVe siècle, se compose de trois travées droites auxquelles fait suite une abside à cinq pans. Les murs latéraux sont percés de hautes baies en tiers-point dont le remplage décrit trois lancettes surmontées de deux quatre-feuilles et d'un cercle à six lobes. Dans la deuxième travée, des portes s'ouvrent de chaque côté ; celle du nord, qui donne accès à la sacristie, est encadrée par des colonnettes brisées et formant encorbellement, suivant le procédé dont nous avons vu un exemple au portail sud de l'église des Dominicains de Colmar. Le tympan, qui repose sur des chapiteaux à

double rang de feuillage, est décoré d'un simple trèfle sur lequel se détache un agneau crucifère.

Les nervures des voûtes, moulurées d'un tore à filet entre



Dr Loison phot.

Tabernacle du chœur.

deux cavets et deux baguettes, retombent, avec les doubleaux de même profil et les formerets, sur trois colonnes dont les chapiteaux sont ornés de deux rangs de crochets fleuris et de tailloirs octogones garnis d'un filet, d'un

cavet et d'une baguette. Ces colonnes sont elles-mêmes portées en encorbellement, au niveau de l'appui des fenêtres, sur des consoles garnies de charmantes figurines représentant des anges et divers personnages. Les clefs, en couronne de feuillage, sont flanquées de têtes d'anges ou de diables.



Dulong de Rosnay phot.

Escalier du jubé.

Les cinq pans de l'abside, dont le premier se trouve dans le prolongement des murs de la partie droite, sont ajourés de baies semblables à celles déjà décrites. La voûte à six branches est également supportée par des groupes de trois colonnettes, dont deux sont réservées aux formerets. Contre le mur nord, se trouve un élégant tabernacle du xve siècle, fermé par une grille et surmonté d'un dais.

Le chœur était anciennement limité par un jubé de pierre du xive siècle, dont la disparition doit être vivement regrettée, si l'on en juge par les vestiges qui subsistent contre les piles du carré du transept. On y voit encore les deux escaliers, compris dans de légères tourelles, qui donnaient accès à l'étage supérieur. Nous devons signaler aussi dans l'église les stalles du xviiie siècle, des fonts baptismaux octogones du xve siècle placés dans le croisillon sud et, dans la première travée du bas-côté nord, une pierre tombale sur laquelle est représenté un chevalier en haut-relief.

La sacristie, du xive siècle, située au nord du chœur, compte trois travées. Les nervures de ses voûtes, moulurées d'un filet entre deux cavets, reposent, avec les doubleaux pareillement profilés et les formerets en biseau, sur des consoles présentant trois arêtes ou sur des colonnettes surmontées de chapiteaux à crochets fleuris.

Extérieur. — La façade occidentale est comprise entre deux tours. Une inscription donne la date de 1314, mais il semble bien que les parties basses puissent seules être attribuées à cette époque et que les étages supérieurs ne furent élevés qu'à la fin du xive ou au début du siècle suivant. Le portail en tiers-point, à moulures continues, qui a subi de graves mutilations au moment de la Révolution, est surmonté d'un gâble à remplage. Au-dessus, s'ouvre dans le mur, légèrement en retrait, une rose enca-

drée dans un panneau rectangulaire dont les écoinçons inférieurs sont ajourés, comme à la cathédrale de Strasbourg. Le pignon est traversé par un passage ouvert à l'extérieur par trois baies tréflées couronnées de gâbles. Les tours comportent deux étages percés de hautes baies à remplage flamboyant et sont flanquées de contreforts que décorent des niches abritées sous des pinacles. Un troisième étage fut construit, à l'époque moderne, sur la tour nord ; sur celle du sud, il est resté amorcé.

Contre les faces latérales des bas-côtés, sont appliqués, seulement au droit des piles fortes, des contreforts qu'un passage traverse au niveau du sol, comme dans un certain nombre de monuments de la région et qui servent de culées aux arcs-boutants. Au sud de la troisième travée, s'ouvre une porte du XIIIe siècle, en plein cintre, sans tympan, dont les trois voussures, moulurées d'un boudin entre des gorges garnies de boutons et de rosaces, reposent sur six colonnettes d'angle ; les bases sont de profil attique, les chapiteaux décorés de feuilles formant crochets et une tête occupe la clef de l'arc. Au-dessus, règne une corniche ornée de tiges entrecroisées, dont le style archaïque accuse, selon toute vraisemblance, le XIe siècle ; des plaques de la même époque, recouvertes de feuillage traité en méplat et d'oiseaux, sont incrustées dans le mur et proviennent certainement, comme la corniche, d'un édifice antérieur. Une autre porte du XIIIe siècle, située du côté nord, compte deux voussures garnies d'une tête à la clef et retombant sur des colonnes en hélice portées elles-mêmes sur des culots.

Les murs de la nef sont percés de baies réunies, par groupes de trois, sous un arc d'encadrement soutenu par des colonnettes d'angle. La corniche est formée d'une série de petits arcs et d'une frise de bâtons brisés et de palmettes plates ; dans la première travée seulement, on remarque des bouquets de feuilles d'un style plus avancé.

Les arcs-boutants, très peu élevés au-dessus des toits des bas-côtés, s'appuient sur des contreforts décorés de statues.

Les fenêtres qui ajourent les croisillons ont été décrites en même temps que l'intérieur. Il faut seulement signaler que celles des faces latérales semblent bien avoir été changées de place après coup, car on voit encore, à côté d'elles, la trace des baies primitives. Le pignon du croisillon nord, qui paraît avoir été surélevé, est garni de bandes lombardes. A l'est, l'absidiole en hémicycle est revêtue d'arcs nus en plein cintre portés sur de hauts piédroits à chapiteaux également dépourvus de décoration.

La croisée du transept est surmontée d'une tour octogone, dont la souche seule est ancienne ; elle est entourée, un peu au-dessous de son couronnement, par un cordon de damiers. L'étage supérieur fut construit à l'époque moderne. Le chœur est simplement flanqué de contreforts.

ÉGLISE DES FRANCISCAINS

Les Franciscains Conventuels s'établirent à Rouffach en 1250 et furent, en 1435, remplacés par les Récollets. De leur couvent, il subsiste une vaste église qui passe pour avoir été commencée en 1280. La nef compte six travées ; les arcades reposent sur des piles cylindriques dont les bases débordantes, montées sur des socles octogones, sont soutenues par huit petites consoles décorées de feuillage. Les chapiteaux furent refaits au XVIII[e] siècle et les parties hautes remaniées à la même époque. Le chœur, du XV[e] siècle, dépourvu de collatéraux, est éclairé par de hautes baies en tiers-point et terminé par une abside à trois pans ; il renferme des stalles du XIV[e] siècle. Il faut remarquer, à l'extérieur, les contreforts que des arcades traversent au ras du sol et, du côté nord, sur l'emplacement de l'ancien cimetière, une fort belle chaire extérieure.

SYNAGOGUE

Il existe, dans une rue voisine de l'église, quelques restes d'une ancienne synagogue du XIVe siècle. La porte tréflée, moulurée d'un boudin d'angle, renferme un tympan entièrement occupé par une inscription hébraïque. La salle est couverte d'un plafond soutenu sur des piliers de bois et une série de niches rectangulaires est ménagée dans les parois.

VIEILLES MAISONS

Parmi les maisons anciennes de Rouffach quelques-unes remontent au XVe et même au XIVe siècle ; l'une de ces dernières, située au numéro 2 de la rue de la Poterne, est datée par une inscription de l'an 1362. Mais la plupart ne sont pas antérieures au XVIe siècle, comme le prouve le style de leurs bretèches d'angle et de leurs pignons découpés en volutes. L'une des plus belles est la halle au blé construite en 1540. Deux maisons voisines, également surmontées de pignons et datées l'une de 1575 et l'autre de 1715, montrent la longue survivance de cette disposition dans l'architecture civile de l'Alsace.

Bibliographie. — Kraus (F. X.) : *Op. cit.*, t. II, p. 564-585 (Bibliographie). — Baquol : *Op. cit.* — Clauss (M. B.) : *Op. cit.*, p. 927-936 (Bibliographie, p. 936). — *Congrès archéol.*, 1859, *passim.* — Woltmann (A.) : *Op. cit.*, p. 104, 181, 186. — Polaczek (Ernst) : *Der Uebergangstil im Elsass*, Strasbourg, 1894, in-8° ; p. 25-28. — Id. : *Denkmæler der Baukunst in Elsass*, Strasbourg, 1906, in-4° ; p. 56-57. — Walter (Théob.) : *Beitræge zur Geschichte der Stadt Rufach*, Colmar et Strasbourg, 3 vol. gr. in-8°.

THANN

Par M. ETIENNE FELS

Histoire de la ville. — La fondation de Thann, étroitement liée aux origines de son fameux pèlerinage, remonte à une tradition légendaire. On rapporte à ce sujet qu'un serviteur de saint Thiébaut, évêque de Gubbio, en Ombrie, mort en 1160, s'étant emparé du pouce du défunt, le dissimula dans la crosse de son bâton pour l'emporter dans sa patrie. Après avoir franchi les Alpes, il s'arrêta un soir dans une forêt de sapins au pied des Vosges et s'y endormit. A son réveil, il lui fut impossible de retirer son bourdon du sol. Au même moment, trois lumières merveilleuses se mirent à briller sur la cime des arbres voisins et le seigneur de l'Engelbourg les ayant aperçues du haut de son château, descendit en hâte sur le lieu du prodige. Il fit vœu d'élever une chapelle sur l'emplacement que la relique elle-même avait désigné et tout aussitôt le bâton se déracina sans efforts. De nombreux miracles ne tardèrent pas à attirer les pèlerins et une ville nouvelle se développa autour du sanctuaire. Elle reçut le nom de Thann en souvenir de la forêt de sapins où le prodige s'était manifesté.

La réalité des faits correspond bien peu, à ce qu'il semble, avec ce récit légendaire (1). La relique vénérée à Thann serait une parcelle du corps de saint Thibaut l'ermite, fils d'un comte de Champagne et non pas de l'évêque de Gubbio qui s'est appelé Ubald, non Théobald. Son arrivée à Thann doit se placer aux environs de l'année 1300 et le comte Thibaut de Ferette qui fut le premier seigneur de ce nom

(1) Voyez à ce sujet l'étude critique de Lempfrid : *Die Thanner Théobaldssage* dans le *Bulletin des Monuments historiques d'Alsace*, 2e série, tome XXI.

résidant au château de l'Engelbourg ne paraît pas avoir été étranger à sa venue.

En effet, Thann était à la fin du XIIIe siècle une toute petite localité, dont les habitants, encore peu nombreux, allaient assister à la messe soit au château, dans la chapelle Sainte-Catherine, soit à l'église de Vieux-Thann. L'existence d'un lieu de culte ne devient certaine qu'au début du XIVe siècle, mais il ne devait s'agir encore que d'une chapelle, car son desservant résidait à Vieux-Thann.

En 1324, la ville, avec le reste du comté de Ferette, passa sous la domination autrichienne à la suite du mariage de Jeanne de Ferette avec Albert de Habsbourg. C'est aux environs de cette date que se place la brusque expansion de la localité, — la vogue grandissante du pèlerinage dut en être la cause directe. Thann reçut des ducs autrichiens d'importants privilèges, dès 1344 sa juridiction s'étendit sur les habitants des villages avoisinants, en 1360 les fortifications étaient commencées, peu après la ville recevait le droit de battre monnaie, Saint-Thiébaut devenait église paroissiale en 1389, puis était élevée au rang de collégiale en 1442, à la suite du transfert à Thann, par le concile de Bâle, du chapitre de Saint-Amarin.

Thann n'eut pas à souffrir des guerres occasionnées par la Réforme et, comme les possessions autrichiennes, elle demeura catholique, mais le pèlerinage reçut un coup dont il ne se releva jamais complètement.

La guerre de Trente ans n'épargna pas plus la petite cité que les autres villes d'Alsace. Les Suédois la prirent et la perdirent jusqu'à trois fois. Les faubourgs furent brûlés, la population écrasée de contributions de guerre. Le traité de Westphalie, en plaçant Thann sous l'autorité directe du roi de France, ramena quelques années de paix ; cependant, en 1674, les Brandebourgeois s'emparèrent à nouveau de la ville. Les victoires de Turenne la délivrèrent définitivement, mais le château qui avait offert à l'ennemi

un point d'appui dangereux fut démantelé par ordre de Louis XIV.

ÉGLISE SAINT-THIÉBAUT

Histoire de la construction. — Les sources d'archives semblent bien indiquer qu'il n'y a pas eu d'église à Thann avant le début du XIV[e] siècle. On éleva alors une construction fort simple dont les documents nous ont conservé des mentions fréquentes sous le nom de *Vorkirche*, c'est-à-dire d'église provisoire. Il y a lieu de croire que cette chapelle primitive n'a pas entièrement disparu aujourd'hui (1).

On a remarqué il y a déjà longtemps que le mur du bas-côté sud était fait d'un blocage grossier, recouvert dans la suite d'un parement de pierres de taille. A quatre mètres environ au-dessus du sol court un bandeau mouluré en doucine, qui correspond à une reprise de l'appareil et indique sans doute la hauteur du mur primitif sur lequel était posée une charpente apparente. Le collatéral se termine à l'est par une tour construite en cailloutis aggloméré de mortier dont l'étage inférieur est voûté d'ogives au profil triangulaire (2). En établissant les conduites du calorifère, on a mis à jour, il y a quelques années, les assises de départ d'un mur, parallèle au mur encore existant du bas-côté et placé à quelque distance de la souche des piles qui séparent le collatéral de la nef.

(1) Nous empruntons ce qui suit relativement à la construction de cette première église à l'ouvrage déjà cité de Lempfrid. Ce qu'il avance nous paraît fort vraisemblable. Si toutefois ses assertions, dont une part ne peut plus être vérifiée dans l'état actuel de l'édifice, restent un peu aventureuses, cette étude conserve le grand mérite d'avoir fait justice la première des innombrables erreurs archéologiques dont l'auteur de la chronique de Thann au XVIII[e] siècle s'était rendu coupable en faisant remonter l'origine de l'édifice jusqu'au XII[e] siècle.

(2) Contre le mur est de la tour s'élevait autrefois un autel de pierre fort simple qui a été démoli lors de la restauration de M. Boeswillwald pour être remplacé par un autel de style flamboyant.

A l'aide de ces divers éléments, il devient aisé de reconstituer cette église primitive. Elle occupait l'emplacement du bas-côté sud actuel et se composait d'une nef plafonnée fort simple et d'une tour dont l'étage inférieur voûté servait de chœur (1). Le profil des ogives s'accorde avec celui qui était en usage au début du XIVe siècle.

Bientôt cette sorte de chapelle dut devenir insuffisante et une construction plus importante fut projetée. On jeta bas le mur nord et on établit à quelque distance les fondations des piles qui devaient mettre en communication une nef plus grande avec l'ancienne devenue un simple bas-côté. Le mur sud reçut un parement de pierres de taille ; on y perça des fenêtres plus hautes. La vieille tour fut conservée pour continuer à servir de chœur provisoire. Cependant il semble bien qu'elle ait été condamnée à disparaître dans ce premier projet. La plantation des piles indique quatre travées égales, comme dans le bas-côté nord élevé postérieurement, or la tour empiète de plus de moitié sur la dernière travée ; s'il était entré dans le plan de l'architecte de la conserver, il aurait disposé autrement ses piles, la dernière serait venue s'accoler à l'angle même de la tour. On voit sculpté sur l'un des chapiteaux l'écusson des Habsbourg, ce qui indique une date postérieure à 1324. Il paraît vraisemblable de mettre l'achèvement de ce bas-côté en rapport avec une consécration importante qui eut lieu en 1346.

Jusqu'à quel point les travaux furent-ils poussés dans les années suivantes? Il est difficile de le dire; on admet couramment, sur la foi d'une vieille inscription aujourd'hui disparue, que les fondations du chœur et de la tour nord furent plantées en 1351. En tout cas, peu après le milieu du siècle, d'innombrables malheurs s'abattirent sur la ville

(1) Cette disposition se retrouve encore aujourd'hui dans nombre d'églises rurales et de chapelles d'Alsace.

et suspendirent pour un temps toute activité constructive. Ce fut d'abord le fameux tremblement de terre de 1356 auquel succédèrent pendant près de vingt ans les ravages de la peste et les incursions des routiers anglais. Le calme étant revenu, les travaux reprirent ; en 1380 apparaît le sceau de l'œuvre et en 1386 il est fait mention d'un maître d'œuvre, Hans Werlin (1). Si tant est que l'on ait planté les fondations du chœur et de la tour nord en 1351, elles n'avaient eu le temps que de s'élever à quelques hauteurs d'assises et c'est à la campagne 1380-1423 qu'il faut attribuer la construction du chœur tout entier. Tout concorde en faveur de cette dernière date pour marquer l'achèvement des travaux : la dédicace solennelle de l'église par Thibaut, archevêque de Besançon, les millésimes des vitraux et les documents d'archives qui sont parvenus jusqu'à nous.

Il faut rapporter à cette campagne d'autres travaux encore. On se résolut vers la fin du XIVe siècle à conserver la vieille chapelle sous la tour, sans doute à cause de la vénération dont elle était l'objet. On voûta alors les trois travées et demie du bas-côté sud. Elles n'avaient pu l'être avant l'interruption des travaux en 1356 puisqu'on projetait alors la démolition de la tour afin d'obtenir quatre travées égales. Le style du grand portail indique nettement que ce dernier fut exécuté aussi au cours de la même campagne (2).

En 1430, comme nous l'apprend une inscription encore en place, on procédait à la pose de la première pierre du bas-côté nord, qui recevait déjà ses vitraux en 1455. Son élégant portail devait être terminé peu après le milieu du

(1) Les archives mentionnent encore Kühnemann Birklin en 1397 et Jean Gerber en 1417.

(2) Le simple examen des moulures des parties basses de la façade permet d'affirmer que le portail a été élevé entre la campagne qui se termine en 1355 (bas-côté sud et contrefort voisin) et celle qui commence en 1430 (bas-côté nord).

siècle, une de ses statues porte la date de 1456 (1). Ce n'est qu'après l'achèvement de ce collatéral et la construction des arcs-boutants qui le surmontent que l'on put enfin lancer les voûtes de la grande nef (2). Ces dernières ne sauraient être de beaucoup antérieures à la fin du xve siècle. On y voit des clefs de voûte en bois sculpté d'un art très avancé; cependant le réseau des nervures fort simple reproduit celui qui se trouve au-dessus du chœur.

La nef était évidemment couverte tout entière lorsqu'en 1498 Remy Faesch commença à élever l'élégant pinacle qui termine le pignon de la façade (3). Cet habile architecte, originaire de Bâle, construisit en l'espace de dix années, de 1506 à 1516, comme il a pris soin de nous le dire lui-même dans une inscription encore en place, l'octogone élancé qui sert de support à la flèche. Cette dernière dut être achevée par lui quelques années plus tard. L'église eut dès lors l'aspect qu'elle présente encore aujourd'hui. Le xviie siècle ne fit qu'y ajouter une chapelle pentagonale accolée au bas-côté sud, la Révolution fut cause de quelques mutilations au grand portail, et le xixe siècle vit une remise en état complète de l'édifice (4).

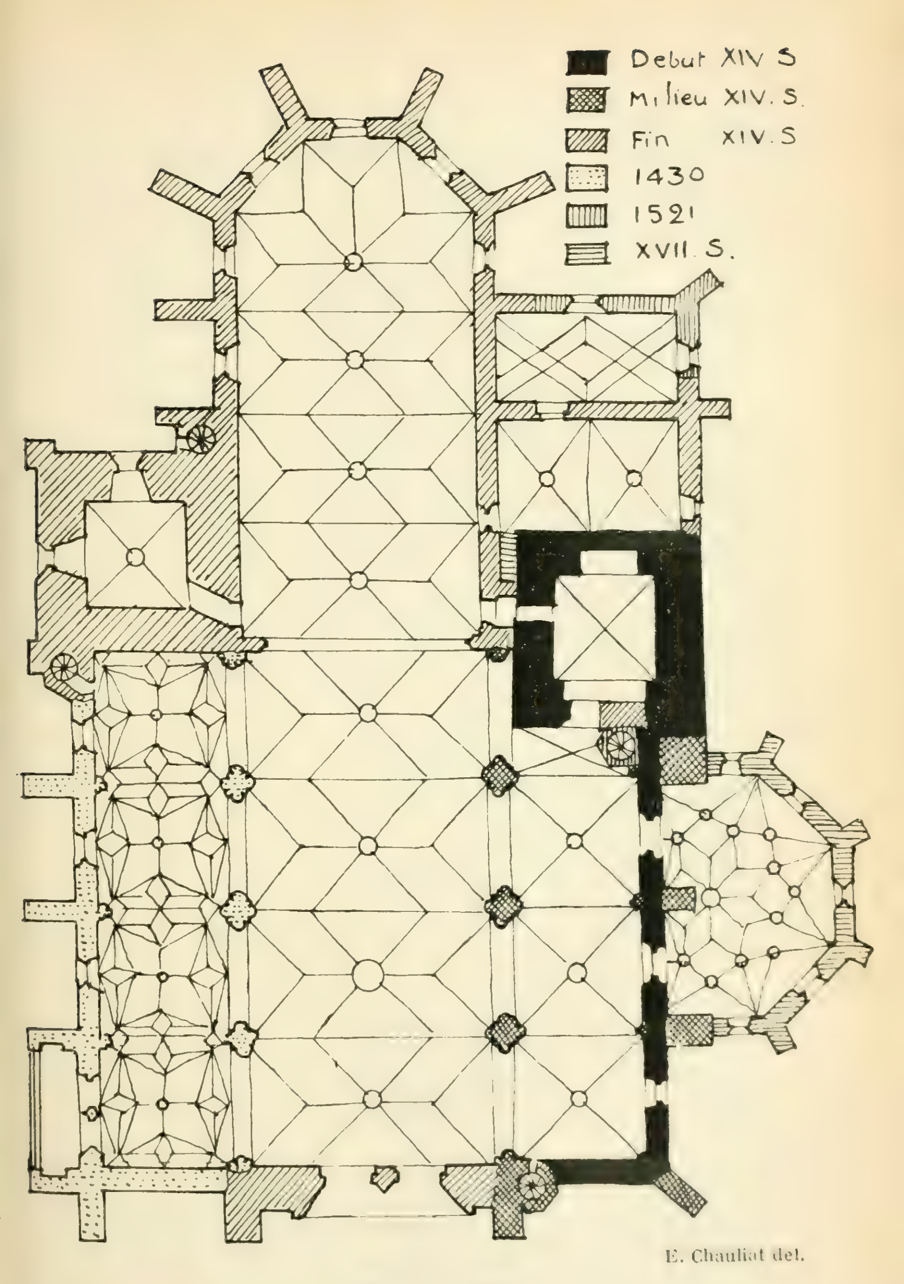
Plan. — L'église de Thann, pour avoir été élevée au cours d'une campagne qui a duré près de deux siècles,

(1) Les archives de Saint-Martin de Colmar nous ont conservé le nom du maître d'œuvre auquel il convient d'attribuer la construction du bas-côté et du portail, il est question, à la date de 1449, de « Meister Bernhard, werkmeister zu Thann ».

(2) Nous savons que depuis 1423, date de l'achèvement du chœur et du portail, la nef avait été aménagée d'une façon provisoire pour les besoins du culte.

(3) Inscription gravée dans la pierre avec le monogramme de Faesch.

(4) Une première restauration fut confiée vers 1860 aux soins de Bœswillwald, une deuxième beaucoup plus radicale fut entreprise par Winkler de 1880 à 1890. Ce dernier modifia fâcheusement la disposition de la façade en établissant au-dessus du portail une arcature disproportionnée et d'un effet décoratif médiocre.



E. Chauliat del.

Plan de l'église.

présente une unité remarquable, due en majeure partie à la régularité de son plan. La nef, fort courte, se compose de quatre travées rectangulaires, les bas-côtés qui la bordent ont un nombre égal de travées mais celles-ci sont carrées. Plantées en retour sur les collatéraux, à la place du transept, s'élèvent les deux tours, la seule anomalie du plan étant la disposition irrégulière de la tour sud qui empiète sur la dernière travée, mais nous avons vu qu'elle appartenait à un édifice antérieur et que sa disparition avait été prévue dans le projet initial. Un chœur très profond fait suite à la nef, il comprend trois travées rectangulaires et se termine par un chevet polygonal. Les deux sacristies placées à l'angle du chœur et de la tour sud, ainsi que la chapelle pentagonale qui s'ouvre dans le collatéral du midi, sont venues s'adjoindre au plan initial sans en altérer l'unité.

L'absence du transept, à la place duquel s'élèvent les tours, trahit une influence venue de la Souabe où cette disposition a été fort en usage. La cathédrale d'Ulm en fournit un exemple célèbre. Il est à remarquer d'ailleurs qu'il ne s'agit pas d'un rapprochement fortuit entre Ulm et Thann, mais de rapports étroits qui s'affirment non seulement dans le plan, l'élévation et le réseau des voûtes, mais encore, nous aurons l'occasion d'y revenir, dans la statuaire et les vitraux (1).

Nef. — Les divers éléments dont se compose la nef ne sont pas contemporains. Cependant l'unité de l'ensemble a été obtenue par le développement logique d'un projet initial qu'ont respecté les maîtres d'œuvre successifs.

(1) Une importante disposition de la cathédrale d'Ulm ne se trouve cependant pas reproduite à Thann, c'est la plantation d'une énorme tour à la façade. Elle ne paraît avoir été prévue qu'après 1392, date à laquelle Ulrich d'Ensingen prit la direction des travaux. Thann s'inspire du plan primitif d'Ulm et non pas du plan modifié par ce dernier maître d'œuvre.

Les arcades qui séparent la nef du bas-côté sud ont été construites vers le milieu du XIVe siècle. Les piles qui les supportent s'élèvent sur des socles polygonaux (1), elles forment un faisceau de huit colonnettes séparées par des gorges. Deux de ces premières correspondent aux doubleaux des voûtes de la nef et du bas-côté, les six autres, par groupe de trois, reçoivent la retombée des arcades dont elles reproduisent le profil. Il n'y a pas de chapiteaux, le départ de l'arcade est marqué seulement par un léger filet qui s'accuse le long des boudins.

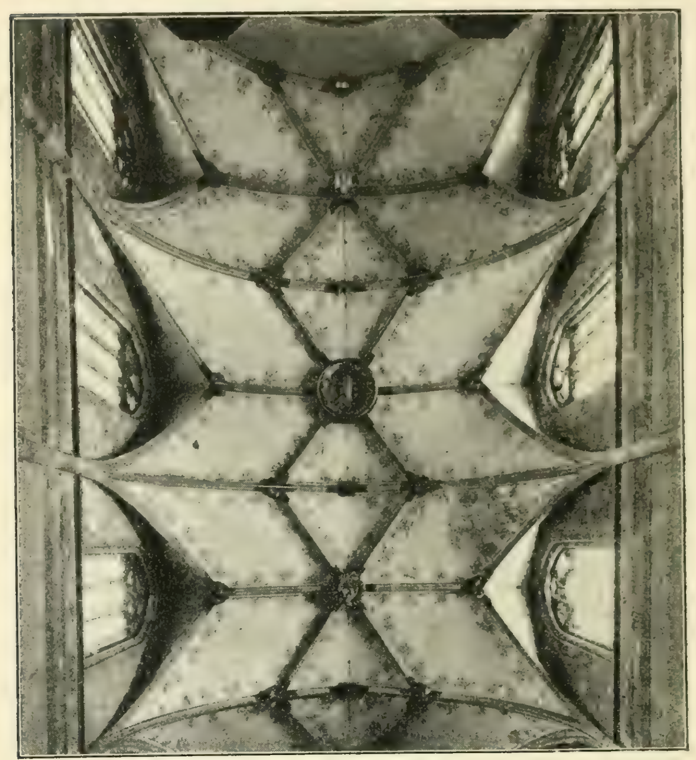
Du côté nord, les arcades séparant la nef et le bas-côté ont été construites en même temps que ce dernier, après 1430. Les piles s'inspirent, dans leur disposition générale, de celles du sud : même colonnette engagée montant au doubleau de la grande voûte, même parti pris de reproduire le long des piles le profil des arcades sans qu'aucune moulure ne souligne le départ de ces dernières. Chaque colonnette prend son point de départ sur un socle polygonal particulier, les bases se composent de deux tores assez petits qui sont placés en retrait l'un sur l'autre et séparés par un talus qui reproduit les pans du socle. Un bandeau méplat, accosté de deux gorges profondément évidées, remplace le boudin central des arcades, enfin à la clef de ces dernières les deux boudins extérieurs se pénètrent et réapparaissent dans le cavet qui les encadre.

Un espace privé de décoration s'étend entre les arcades et les fenêtres hautes. Les traces d'une grande composition peinte, que l'on discerne encore aujourd'hui sur le mur du fond au-dessous de la rose, permettent de supposer qu'autrefois tout un cycle de fresques recouvrait le mur de la nef à cette hauteur. Une corniche moulurée en

(1) Les bases sont fort simples, leur mouluration reste assez archaïque : tore supérieur extrêmement réduit, scotie large et profonde, tore inférieur saillant et aplati.

doucine court au niveau de l'entablement des fenêtres ; ces baies, suivant un parti d'un usage général en Alsace à cette époque, sont de dimensions fort médiocres.

Une rose de proportions tout à fait mesquines s'ouvre



Stuber phot.

Voûtes de la nef.

dans le mur occidental ; la hauteur démesurée du portail qu'elle surmonte explique pourquoi le maître d'œuvre n'a pu lui donner de plus grandes dimensions.

Les voûtes de la nef, élevées à la fin du XVe siècle, reproduisent la disposition des voûtes du chœur terminées dès

1423. Elles sont établies suivant un parti original qui tend à atténuer la division en travées pour faire dominer l'impression d'unité de l'ensemble. Les croisées d'ogives ont disparu, le profil des doubleaux ne diffère pas de celui des autres nervures, des liernes transversales se divisent en deux tiercerons qui vont se perdre en pénétration dans les colonnettes montant aux doubleaux (1). Des nervures parallèles à ces tiercerons partent des clefs de voûte et forment une série de losanges intermédiaires (2).

De petits sujets sculptés, personnages tenant des banderoles, anges, musiciens, écussons, soulignent les points de rencontre des nervures. Les clefs de voûte sont richement décorées ; on aperçoit sur l'une Véronique et la Sainte-Face, sur une autre saint Thiébaut, mitré et crossé, entre deux pèlerins, sur une troisième la Vierge tenant l'Enfant. Une quatrième enfin offre des dimensions tout à fait extraordinaires, c'est une clef de voûte mobile en bois sculpté, destinée à livrer passage aux matériaux que l'on hissait directement sous les combles (3). Elle représente une Vierge de miséricorde abritant sous son manteau un pape, un cardinal, un empereur et un roi.

Bas-côtés. — Le collatéral sud constitue, nous l'avons indiqué, la partie la plus ancienne de l'église. Son achèvement doit se placer au milieu du XIV[e] siècle. Les formes

(1) Cette disposition des nervures constitue à Ulm tout le système des voûtes de la nef.

(2) Le système de voûtement en réseau losangé, qui rend absolument insensible la division en travées et où se perçoit le désir d'obtenir l'unité de l'espace, constitue un des éléments originaux et caractéristiques du gothique flamboyant dans les régions germaniques. Ce parti recevra tout son développement dans le voûtement des Hallenkirchen.

(3) On voit encore sous les combles à peu de distance de cette clef de voûte une grande roue à échelons qui a servi de treuil. Une seconde roue se trouve au-dessus du chœur à proximité d'une autre clef de voûte mobile.

conservent encore une grande simplicité. La voûte est supportée par des croisées d'ogives à profil torique (1) qui retombent ainsi que le doubleau voisin sur un massif prismatique engagé dans le mur, au sud, et du côté de la nef, sur le tailloir d'un chapiteau historié soutenu par une colonnette engagée dans les piles (2).

Ce bas-côté prend jour par des fenêtres assez étroites (3) : celle qui éclaire la première travée a seule conservé son réseau primitif, il ne s'y rencontre encore aucun élément flamboyant. Les fenêtres qui s'ouvrent dans les travées voisines ont été débarrassées de leurs meneaux et prolongées jusqu'au sol, elles servent maintenant de passage entre le bas-côté et la chapelle de la Vierge. Cette chapelle fut élevée, comme nous l'apprennent des inscriptions et des documents d'archives, aux frais de la famille Ruost de Sickingen, entre 1629 et 1631 (4). C'est une construction pentagonale recouverte d'un réseau de nervures en étoile et dans laquelle s'ouvrent des baies à remplage flamboyant. Elle pourrait être facilement attribuée à la fin du xve siècle si les sortes de gousses côtelées, qui servent de culots, et la forme des écussons ne venaient trahir une époque bien postérieure. Il y a là un exemple tout à fait remarquable de la persistance des traditions gothiques bien avant dans les temps classiques. Le cas n'est pas isolé d'ailleurs dans les constructions religieuses élevées en

(1) Le profil prismatique des nervures domine partout ailleurs.

(2) Ces chapiteaux du collatéral sud, les seuls qui se rencontrent dans toute l'église, sont décorés l'un de l'écusson des Habsbourg, les deux suivants des symboles des Evangélistes, le dernier enfin représente la tentation d'Adam et d'Eve.

(3) Au niveau de l'entablement des fenêtres court un bandeau mouluré en doucine qui correspond à un rétrécissement de l'épaisseur du mur. Il indiquerait, si l'on en croit Lempfrid, la hauteur des murs de la chapelle primitive.

(4) Une clef de voûte porte le millésime de 1630, une inscription encastrée à l'extérieur au-dessus d'une porte bouchée aujourd'hui est datée de 1631.

Alsace à cette époque. Ainsi l'église des Jésuites à Molsheim peut en fournir la preuve.

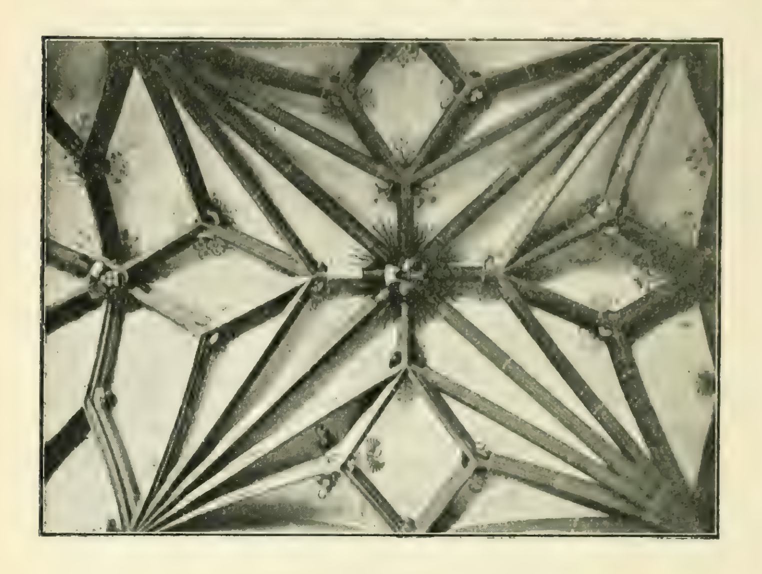
La vieille tour, appartenant à la chapelle primitive, limite à l'orient le bas-côté. Elle s'y raccorde d'une façon si maladroite et elle détermine, en empiétant sur la dernière travée, une telle irrégularité dans le plan qu'à coup sûr sa démolition avait été prévue ; dans la suite, pour des raisons que nous ignorons, on se résolut à la conserver. Sous cette tour s'ouvre une chapelle voûtée qui a servi de chœur à la première église, elle communiquait avec l'ancienne nef par une arcade très large ; cette dernière, après la construction du bas-côté, se trouva complètement désaxée et il fallut la dissimuler par un massif dans lequel on réserva le passage actuellement encore en usage (1). La chapelle, placée sous le vocable de saint Thiébaut, est un médiocre espace carré, recouvert d'une voûte basse sur croisées d'ogives dont les branches vont retomber sur des culots décorés de feuillages très frustes. L'épannelage triangulaire extrêmement grossier de ces nervures empêche tout essai de date précise, il paraît vraisemblable cependant d'attribuer, comme l'a fait Lempfrid, cette construction aux premières années du XIV[e] siècle. La chapelle prend jour par une baie unique remaniée au XVI[e] siècle, époque à laquelle diverses modifications furent apportées à l'aspect extérieur de la tour.

Le collatéral nord offre, avec celui du midi, un contraste frappant, tant dans la régularité du plan que dans la décoration qui revêt un caractère d'extrême richesse. Élevé entre 1430 et 1455, comme nous l'apprennent deux inscriptions encore en place aujourd'hui (2), ce bas-côté

(1) A l'angle de la tour et du collatéral se trouve un escalier à vis conduisant dans l'ancienne salle capitulaire. Le simple examen de l'appareil et des moulures prouve qu'il a été ajouté après coup; il porte d'ailleurs la date de 1521 et le monogramme de Remy Faesch.

(2) La première de ces dates est donnée par la pierre de fondation du bas-côté, l'autre se lit dans un vitrail.

présente les caractères d'un art fort avancé et tout à fait original. La voûte en constitue le principal ornement. Les nervures, multipliées à profusion, dessinent, sans souci du rôle architectonique qui leur était autrefois dévolu, un



Voûte du bas-côté nord.

réseau extraordinairement compliqué de losanges, dont les combinaisons réalisent une harmonieuse alternance d'étoiles à quatre et six rais. La logique rigoureuse du vieux génie gothique s'est transformée en un pur jeu de formes décoratives, les doubleaux ont disparu, mais l'unité d'espace a été réalisée.

Renchérissant encore sur l'exubérante richesse de cette voûte, le maître d'œuvre disposa, aux points de rencontre des nervures, des clefs sculptées, des écussons, de petits personnages tenant des phylactères. Dans une travée, des anges encadrent une Vierge au croissant dessinée à la clef, chacun d'eux tient à la main une banderole où se lit un

des versets de l'*Ave Maria* (1). Une série de pénétrations savantes fait retomber des voûtes sur des supports d'une élégante complication. Enfin de larges baies, décorées d'une rangée de panneaux peints qui représentent des saints sous des accolades, complètent l'harmonie de l'ensemble.

Chœur. — Le chœur, terminé dès 1423, est comme le bas-côté nord un morceau d'architecture de premier ordre dont l'originalité réside moins cependant dans la structure et les formes décoratives que dans un contraste adroitement ménagé avec la nef. Celle-ci, achevée quelque cinquante ans plus tard, reproduit ses proportions et jusqu'à la disposition de ses voûtes, mais au point où les deux réseaux de nervures auraient dû se souder l'un à l'autre, en réalisant l'unité de l'espace et en quelque sorte la fusion intime des deux parties de l'église, s'élève une puissante arcade surmontée d'un mur plein qui établit entre elles une division extrêmement nette. D'un côté la nef, plutôt sombre, reçoit un jour limité par d'étroites fenêtres, la décoration reste assez pauvre, la mouluration sans accent : de l'autre se développe le chœur inondé de lumière par des baies si démesurément hautes qu'elles ont été refendues en deux par un meneau horizontal formant étrésillon. Les étroits massifs qui séparent les fenêtres, les proportions élancées de ces baies, le profil aigu des voûtes, tout concourt à accentuer les lignes verticales, rendues très sensibles déjà par le jeu ascendant des moulures.

Si l'on reprend l'examen des détails, il faut noter les formes avancées du fenestrage où apparaît pour la première fois le décor flamboyant (2), ainsi que la brusque

(1) La date de 1629 qui se trouve peinte sur une de ces banderoles correspond à une remise en état de l'église dont la chronique nous a conservé le souvenir. La décoration des voûtes du collatéral nord fut alors rafraîchie.

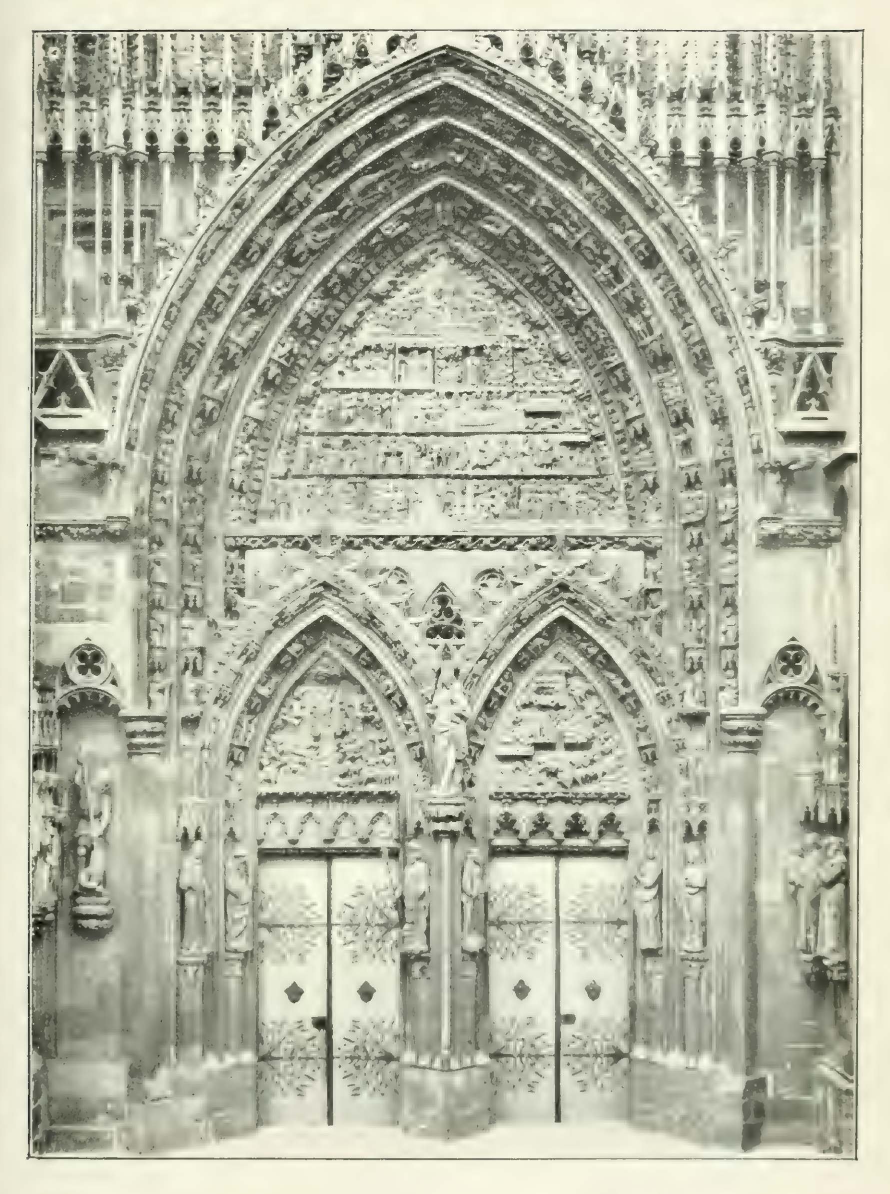
(2) La fenêtre d'axe reproduit à Thann exactement le remplage de la même fenêtre d'Ulm.

interruption des colonnettes recevant la retombée des voûtes par une série de dais sous lesquels s'abritent les statues des douze Apôtres (1). Une porte basse met en communication le chœur avec la chapelle de la tour sud. Le tympan qui la surmonte est décoré d'une sculpture assez fruste qui représente saint Thiébaut entre deux pèlerins. Plus loin, une autre porte donne accès aux sacristies. La première, voûtée d'ogives, est contemporaine de l'achèvement du chœur ; la seconde, recouverte de nervures en losanges, est datée de 1520 et porte le monogramme de Faesch.

Façade. — Construite en plusieurs campagnes, la façade manque d'unité, tandis que le côté nord de l'église où s'ouvre un portail flamboyant est plus richement décoré que le côté sud contigu à l'ancien cimetière. A l'ouest, deux fenêtres sont percées dans l'axe des collatéraux et le portail central, encadré par deux puissants contreforts, est surmonté d'une arcature moderne qui a valu de justes critiques à l'architecte Winkler. Une rose s'ouvre sous le grand pignon bordé d'une balustrade à réseau flamboyant et percé de deux baies. Au sommet, la statue de saint Thiébaut est abritée sous un dais qui porte le monogramme de Faesch et la date de 1498. Il faut attribuer aussi à cet architecte le lanternon ajouré qui est une élégante réplique de la flèche et qui couronne la façade.

Le grand portail qui mesure dix-huit mètres de hauteur et huit de largeur est une des œuvres de sculpture du moyen âge les plus importantes dans la région rhénane. Il se divise en trois parties : un épais massif de grès rouge supporte un énorme tympan encadré par cinq voussures. Dans cet ensemble se trouvent encastrées deux portes

(1) Ces statues, comme on le prétend, sont anciennes ; mais elles ont été restaurées à tel point qu'elles ont aujourd'hui perdu tout caractère.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Portail de l'église de Thann.

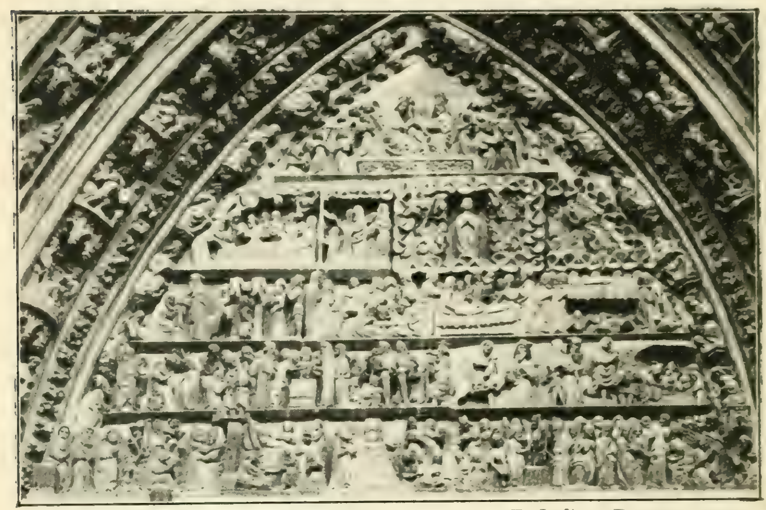
jumelles plus petites qui ont chacune leur tympan et leur archivolte.

Le brusque rétrécissement du grand tympan entre le premier et le deuxième registre, laissant place pour un cordon de voussures supplémentaire, une curieuse ouverture qui se voit dans le massif de soutènement au-dessus du trumeau, des différences de style, la disparition, dans les tympans inférieurs, des registres qui subsistent encore dans le grand tympan pourraient faire penser que les divers éléments dont se compose le portail ne sont pas contemporains. Ce serait une erreur que de le croire. Déjà le programme iconographique révèle à lui seul l'unité de l'ensemble. La vie de la Vierge se trouve représentée sur le tympan supérieur avec un grand luxe de détails ; cependant la Nativité et l'Adoration des Mages font défaut dans la composition. L'omission de ces œuvres fondamentales resterait inexplicable si justement elles n'avaient été sculptées sur un des tympans inférieurs (1). Dès lors comment ne pas admettre qu'au moment de l'exécution du grand tympan les tympans inférieurs n'aient pas été déjà prévus. Si l'on examine le costume des hommes d'armes, heaume conique relié à la cuirasse par cette pièce en usage vers 1400 que l'on appelle le camail, costume qui se retrouve dans chaque tympan et même dans les voussures, on ne pourra plus mettre en doute l'exécution simultanée des diverses parties du portail.

Les anomalies que nous avons signalées trouvent leur justification dans ce fait que les registres du grand tympan, dont le poids était énorme, n'ont pas été superposés mais disposés en gradins. Il en résulta un épaississement

(1) Le désir bien net de ne pas représenter la Nativité et l'Adoration des Mages dans le tympan supérieur se perçoit d'autant mieux que les scènes des reproches de saint Joseph à la Vierge et de la Circoncision se trouvent sculptées l'une à la suite de l'autre dans le même bloc de pierre.

forcé du massif de soutènement, qui vint noyer en partie la quatrième voussure pour se mettre à l'alignement du premier registre du tympan, placé en saillie de près de vingt centimètres sur le cordon de feuillages qui marque le départ des voussures. Il fallut au contraire gagner de la profondeur pour permettre le raccord des voussures



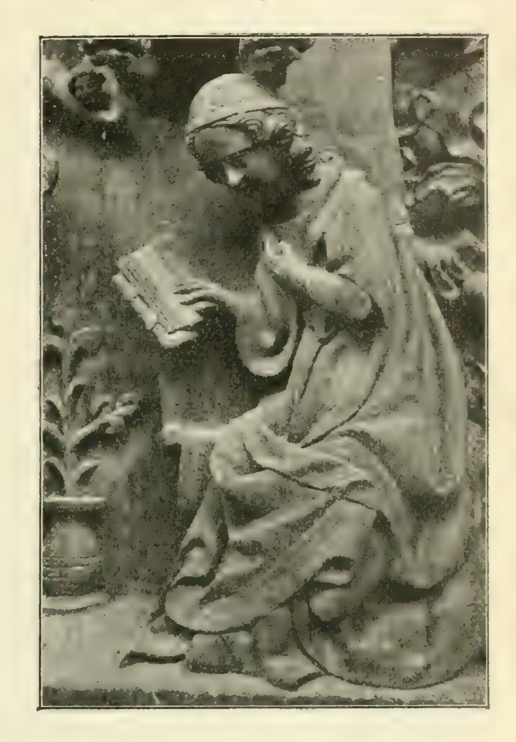
E. Lefèvre-Pontalis phot.

Grand tympan supérieur.

avec les registres supérieurs, le seul moyen d'y parvenir était de rajouter un cordon supplémentaire. Ce parti présentait pourtant un inconvénient, il fallait entamer le tympan pour loger la voussure nouvelle et c'est ainsi que s'explique le rétrécissement entre le premier et le deuxième registre. Quant à l'orifice que l'on aperçoit dans le massif de grès, il trahit un artifice de construction dû également au poids excessif du grand tympan. Deux pierres inclinées l'une sur l'autre traversent le massif de part en part et déchargent le trumeau en transmettant

la poussée sur les côtés. L'espace vide existant entre les deux blocs a été décoré d'un remplage vers l'extérieur.

L'étude de l'iconographie et du style nous retiendra moins longtemps, elle nécessiterait une description détaillée que nous ne pouvons entreprendre ici. Le grand tympan représente la vie de la Vierge; on reconnaît sans peine l'histoire d'Anne et de Joachim sculptée sur le premier registre, puis les scènes de l'Enfance avec les omissions dont nous avons donné la cause, enfin la mort de Marie, son Assomption et son Couronnement dans le ciel. Tout ce récit a le caractère d'une pieuse légende où les traits apocryphes abondent, travaux de la Vierge dans le temple, apparition du bon larron à la Sainte Famille fuyant en Égypte, guérison miraculeuse d'un petit lépreux rapportée dans l'Évangile de l'Enfance, chute des idoles, et d'autres encore.



Vierge de l'Annonciation.

Le style du tympan prête à la critique ; à part quelques scènes empreintes de grâce et de charme comme le Ma-

riage de la Vierge et surtout l'Annonciation, le reste des sculptures témoigne d'un art malhabile et même grossier. Les personnages sont lourds et courtauds, la draperie à gros plis est absolument dénuée d'élégance, seul le geste



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Petit tympan de droite.

vaut par une naïve bonhomie. La composition est souvent défectueuse, l'ordonnance des scènes où se pressent de multiples personnages qui paraissent à l'étroit dans la division en registres prête à la confusion. Cependant la recherche du détail pittoresque, l'effort pour varier les attitudes, pour animer en quelque sorte la sculpture fait prévoir déjà l'art des tympans inférieurs, les derniers,

où la suppression de la division en registres a permis de réaliser l'unité du sujet, retracent dans des scènes pleines de vie et de mouvement la naissance et la mort du Sauveur.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Petit tympan de gauche.

A droite se déroule le cortège des Mages, les serviteurs et les hommes d'armes à cheval débouchent d'une sorte de chemin creux, tandis que les rois mettent pied à terre devant l'étable et offrent leurs présents à l'Enfant (1). Derrière, on aperçoit la campagne où le sculpteur a naïvement disposé des moutons et quelques arbres, les anges

(1) La tête du roi nègre est une restauration moderne.

apparaissent aux bergers et leur annoncent la naissance du Rédempteur. Le tympan de gauche représente la scène du Calvaire. Autour du Christ en croix (1) et des larrons se presse une foule de juifs et de soldats parmi lesquels on reconnaît Longin, le porte-éponge, le centurion. Au premier plan, la Vierge tombe pâmée entre les mains des Saintes Femmes, la Madeleine et saint Jean se désespèrent au pied de la croix et les bourreaux tirent au sort les vêtements du Christ.

De telles scènes sont absolument nouvelles dans l'art des pays du nord. Elles ne sauraient s'expliquer que par des influences venues de l'Italie où les cavalcades orientales ont inspiré les artistes dès le milieu du XIVe siècle (2) et où les peintres siennois avaient créé et répandu les crucifixions à multiples personnages. Mais les influences venues d'au delà des Alpes ne suffisent pas à expliquer entièrement cet art nouveau où la tendance au réalisme, le besoin du détail pittoresque qui animera la scène ont disloqué la traditionnelle division en registres (3), où tout est devenu vie et mouvement.

Le sculpteur en rejetant loin de lui les entraves et les conventions antérieures n'est plus resté fidèle au vieil esprit gothique, il n'a plus compris le rôle de son art, subordonné en quelque sorte à l'architecture. Il règne dans son œuvre une confusion pittoresque qui lui fait perdre tout caractère monumental, les tympans se sont transformés en retables. Plus encore, ils ont été conçus comme de véritables sculptures sur bois et l'influence de cet art si populaire en Allemagne à la fin du moyen

(1) Le Christ est moderne ; c'est une restauration extrêmement fade du début du XIXe siècle.

(2) Le plus ancien cortège des Mages de l'art italien est un bas-relief de Saint-Eustorge de Milan, daté de 1347.

(3) L'ordonnnance par trop monumentale du grand tympan a empêché de réaliser une scène unique et a fait prévaloir l'ancienne division en registres.

âge se trahit tant dans l'esprit de la composition que dans son exécution technique.

L'étude des trois archivoltes présente un intérêt purement iconographique, car le style ne peut s'élever dans ce cadre étroit jusqu'à une véritable originalité. La voussure extérieure qui encadre le grand tympan est occupée par des anges musiciens ; dans le cordon suivant s'étagent les rois de Juda ancêtres de Marie qui précèdent des deux côtés du portail les Évangélistes opposés aux Pères de l'Église. La voussure suivante est consacrée à la création du monde et à la faute de nos premiers parents (1), enfin le dernier cordon intérieur ainsi que les archivoltes des petits tympans sont décorés de quarante-huit sujets sculptés qui représentent les saints honorés à Thann et dans le diocèse de Bâle. Les douze apôtres, les grands saints du moyen âge voisinent avec les saints locaux parmi lesquels on reconnaît sainte Ursule, les Dix mille martyrs, sainte Odile et saint Léger, saint Ulrich, sainte Afre, enfin l'empereur saint Henri et sa femme sainte Cunégonde.

Les gorges moulurées qui font suite aux voussures sont ornées de statues assez médiocres et extrêmement restaurées. Seule la Vierge du trumeau témoigne d'un art plus délicat. Enfin au-dessus du portail se trouve placé un Christ de jugement dernier entre la Vierge et saint Jean.

Il est intéressant pour terminer cette rapide description de chercher à quelle école régionale il convient de rattacher la sculpture de Thann. Ce n'est pas assurément aux ateliers de Strasbourg dont l'activité s'était ralentie après le premier tiers du XIVe siècle et dont l'art avait

(1) Une scène fort curieuse retrace la pénitence d'Adam dans le Jourdain, c'est là une représentation unique dans la statuaire monumentale du moyen âge. Elle se retrouve par contre dans un certain nombre de manuscrits (B.N. ms. fr. 95 et 1837).

atteint un degré de perfection bien supérieur, c'est en Souabe qu'il faut aller chercher les éléments du style pittoresque que nous avons rencontré au portail de Saint-Thiébaut. Les sculptures de Gmund et d'Augsbourg révèlent déjà ces influences, à Ulm elles deviennent évidentes et c'est là peut-on dire que s'est élaboré tout le programme iconographique mis en exécution à Thann. Nous retrouvons à Ulm la triple ordonnance du portail, le tympan supérieur est consacré à la vie de la Vierge, tandis que les tympans inférieurs retracent le voyage des Mages, le récit légendaire s'interrompt ici aussi à la Nativité du Christ et la division en registres maintenue encore dans les parties hautes a disparu dans les parties basses. Une crucifixion à multiples personnages se trouve sculptée sur un autre tympan (1), la synthèse de ces deux œuvres fournit exactement l'ordonnance du portail de Thann.

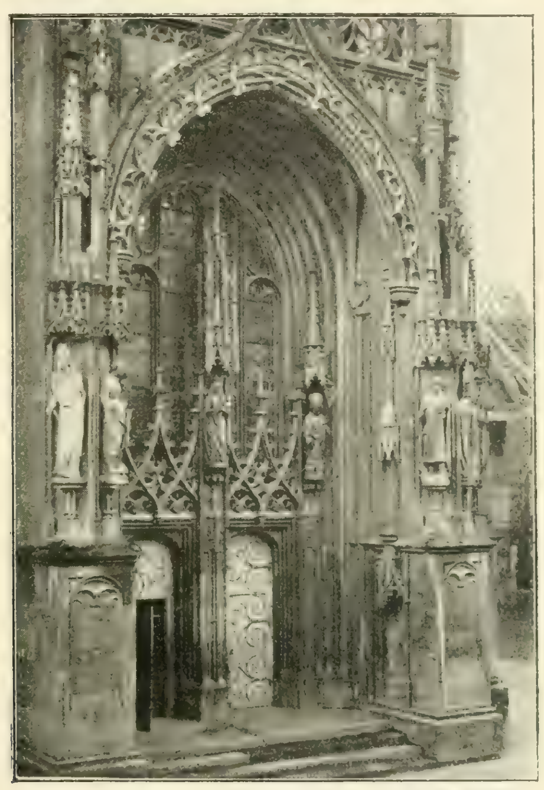
Les sculptures d'Ulm étaient en place dès 1390, l'atelier de Thann dut entrer en activité vers cette époque pour achever son œuvre vers 1420 (2), car la statuaire du porche nord, datée du milieu du xve siècle, trahit un style plus avancé.

Elévation latérale. — La nef est épaulée par des colonnes qui s'arrêtent sous les pinacles de la balustrade et par des arcs-boutants dont les culées sont traversées par une coursière et amorties par d'élégants pinacles ajourés. Au sud, la vieille tour, dont le blocage est revêtu d'un crépi, s'élève à côté de la sacristie voûtée d'ogives ; le pignon de son toit en batière est orné d'arcatures.

(1) Tympan du portail nord, le portail consacré à la vie de la Vierge et au cortège des Mages se trouve au midi.

(2) L'étude du costume permet d'arriver au même résultat. Le vêtement court et surtout la cuirasse n'apparaissent qu'à la fin du xive siècle. D'autre part, l'usage du camail bientôt remplacé par l'armure de plates ne s'est pas perpétué au delà du premier quart du xve siècle.

Au droit de la première travée du bas-côté nord, un porche s'ouvre sous une terrasse bordée d'une balustrade flamboyante. Son archivolte à redents tréflés, dont le cordon en accolade se termine par un fleuron, encadre



Stuber phot.

Portail nord.

une voûte tapissée de nervures qui se recoupent en formant des losanges. Au fond, une grande baie divisée par trois meneaux est en partie masquée par les gâbles entrecroisés des deux portes et par leur réseau tréflé. Sur le trumeau, une statue moderne de la Vierge est abritée

sous un dais qui ressemble à une flèche ajourée. Les niches du même genre qui décorent les piédroits du portail et les contreforts voisins renferment trois statues du XVe siècle : celle de saint Jean, datée de 1456, celles du pape Léon X et de saint Morand tenant la grappe de raisin dont il se nourrit pendant tout un carême, mais les autres sont modernes. Le chevet à pans coupés est flanqué de contreforts amortis par des glacis concaves et décorés de niches et de pinacles. A la base du toit règne une balustrade flamboyante.

Clocher. — Cette tour latérale, flanquée d'une tourelle d'escalier ajourée, se divise en deux étages carrés revêtus de hautes arcatures tréflées et percés sur chaque face d'une longue baie en accolade. Sur la plate-forme entourée d'une balustrade se dresse une flèche octogone, bâtie de 1506 à 1516 par Remy Faesch qui s'inspira de celle de la cathédrale de Strasbourg. Ses huit piles, reliées par des arcs tréflés, correspondent à des arêtiers garnis de crochets (1) : les triangles intermédiaires sont remplis par un réseau de soufflets et de mouchettes où se détache le monogramme de l'architecte.

Mobilier. — L'intérieur de cette église, en dehors d'une porte, dont les pentures du XVIe siècle, étudiées par Viollet-le-Duc, sont un gracieux exemple de ferrures étampées et burinées, contient encore quelques échantillons de l'art de la ferronnerie, avec la grille du XVe siècle qui ferme la chapelle méridionale et la rampe de la chaire qui est plus jeune.

(1) Dès le XIIIe siècle, l'architecte de la flèche de Senlis monta quatre arêtiers indépendants sur les quatre clochetons. Les flèches de Caudebec et de Notre-Dame de l'Epine, ajourées comme celle de Thann, sont des œuvres du style flamboyant.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Abside et clocher de Thann.

Il faut remarquer des restes de peintures murales intéressantes et surtout les stalles du xive siècle. Mais quelques miséricordes ont été remplacées à différentes époques et les parcloses, sauf trois dont les panneaux sont anciens, tous les personnages qui les couronnent, la galerie qui surmonte le rang inférieur, les hauts dossiers et les dais du rang supérieur sont une œuvre moderne exécutée récemment par M. Klem. On doit noter encore deux statues de bois, saint Thibault et la Vierge à l'Enfant, qui remontent au xive et au xve siècle.

Enfin, une suite de huit verrières, du plus haut intérêt, garnissent les fenêtres du chœur. Démontées et mises à l'abri, durant la dernière guerre, elles ont été restaurées et replacées par les soins de M. Gaudin et de son fils. Datées du xve siècle par des inscriptions, elles portent cependant l'empreinte d'une technique plus ancienne, mais se rattachant à l'art des peintres verriers de la Bourgogne, en dehors de toute influence germanique. La première qui porte l'écu des Habsbourg et la date de 1422 est consacrée à la création du monde par Dieu le Père couronné d'une tiare et entouré d'anges. Les scènes de la Genèse se poursuivent dans les parties hautes. La baie suivante représente un sujet fort curieux qui se retrouve dans la rose de l'église Saint-Georges de Sélestat : Dieu apparaît tenant à la main une banderole sur laquelle est écrit un des dix commandements, au-dessous on voit les hommes obéir ou manquer au devoir prescrit. Les deux fenêtres suivantes sont entièrement consacrées à la vie du Christ, tandis que la cinquième retrace la légende de la Vierge. La sixième verrière qui se rattache directement au cycle des vitraux de la cathédrale d'Ulm, reproduit quelques-uns des miracles les plus célèbres de saint Thiébaut, la fondation de Thann, la guérison d'un possédé, d'autres encore dont le souvenir nous a été conservé dans le *Tomus miraculorum* rédigé vers 1460 par le curé

Nicolas Wolfach. Les deux dernières fenêtres, de moindres dimensions, nous montrent sainte Catherine, saint Antoine



Stuber phot.

Vitrail des miracles de saint Thibaut.

et saint Georges, puis les saints patrons de l'Alsace devant lesquels s'agenouille le donateur, un archiduc autrichien.

Bibliographie. — Schenk : *Das Théolbaldsbüchlein*, Fribourg, 1628. — Schœpflin : *Alsatia illustrata*, Colmar, 1761. — De Golbéry : *Antiquités de l'Alsace*, Mulhouse, 1828. — *Petite chronique de Thann*, Mulhouse, 1855. — *Grande chronique de Thann*, Colmar, 1864. — Mossmann : *L'église Saint-Thiébaut de Thann*, dans la *Revue d'Alsace*, 1873. — Kraus : *Kunst und Alterthum im Ober-Elsass*, Strasbourg, 1883. — Lempfrid : *Kaiser Heinrich*

der Heilige am Münster zu Thann. Strasbourg. 1897. — Bruck : *Die Elsæssiche Glasmalerei*. Strasbourg. 1902. — Sanoner : *Description des portails de l'église Saint-Thibaut de Thann*, dans la *Revue de l'Art chrétien*. 1904. — Polaczek : *Denkmæler der Baukunst im Elsass*. Strasbourg. 1906. — Lempfrid : *Die Thanner Théobaldssage und der Beginn des Thanner Munsterbaues*, dans le *Bulletin des Monuments historiques d'Alsace*. 2e série, t. XXI, 1906.

OTTMARSHEIM

Par M. J. BANCHEREAU

Lorsque Charlemagne eut construit la chapelle palatine d'Aix sur le modèle de Saint-Vital de Ravenne, de nombreuses églises rondes et polygonales s'élevèrent sur les bords du Rhin, où il nous reste, à Nimègue, une chapelle à seize pans, consacrée en 799, remaniée souvent et aujourd'hui en ruines ; à Essen, à l'est de la collégiale, une église ronde ; à Mettlach, près de Saarlouis, une église octogone sans bas-côtés, que l'on pourrait hésiter à croire une imitation, si un texte précis ne nous renseignait sur l'intention formelle de l'architecte.

Mais la copie la plus parfaite, celle qui offre le plus de rapprochements avec le monument d'Aix-la-Chapelle, est l'église d'Ottmarsheim, qui nous montre la persistance des modèles et demeure dans cette région le témoignage de la fidélité des architectes rhénans à la tradition carolingienne. Parmi les monuments disparus, il faut citer l'église ronde de l'abbaye de Honcourt, près de Villé, construite au XIIe siècle, qui possédait un collatéral annulaire, bordé de dix colonnes sans tribunes ; on peut supposer que cet édifice, démoli en 1782, fut inspiré d'Ottmarsheim.

Une église de plan rayonnant, de caractère très byzantin, fut, à la fin du IXe siècle, construite à Germigny-des-Prés (Loiret), c'est une exception dans le centre de la France. Il est vrai que des églises rondes ont existé sur plusieurs points de la France et quelques-unes sont encore debout, mais ce sont d'anciens baptistères ou des édifices de plan extraordinaire, comme à Neuvy-Saint-Sépulcre, à Charroux, à Saint-Bonnet-la-Rivière. Nulle part ailleurs

que sur les bords du Rhin, on ne rencontre une série de monuments qui s'inspirèrent pendant plusieurs siècles de la tradition carolingienne, dans leur plan comme les églises rondes du xe et du xie siècle, dans leur décoration comme les églises romanes du xiie siècle.

Nous ne possédons aucun document sur l'origine de l'église d'Ottmarsheim, nous savons cependant qu'au xie siècle, le comte Rodolphe d'Altenbourg fonda en ce lieu un couvent bénédictin qui relevait de Saint-Gall (1). Rodolphe, dont nous ignorons les dates de naissance et de mort, était fils de Lantold ou Kancelin, comte d'Altenbourg, mort en 990 (2) et frère de Radeboto qui fonda l'abbaye de Muri, au canton d'Argovie, en Suisse, et mourut vers 1027, et frère également de Wernher, évêque de Strasbourg, mort en 1028 (3). Nous savons encore (4), par un document de Henri IV, daté du 29 janvier 1063, que le pape Léon IX a consacré ce monastère ; or Léon fut pape de 1049 à 1054 et on lui attribue la consécration de nombreuses églises alsaciennes, lorsqu'il traversa son pays natal en 1049, à l'occasion du concile de Mayence. C'est donc dans la première moitié du xie siècle que nous devons placer la fondation de l'abbaye et tout porte à croire que la construction des bâtiments et de l'église put être terminée avant la fin de ce siècle.

Il n'est pas possible d'admettre que l'église actuelle soit un ancien temple de Mars, datant du ive siècle et transformé en basilique à l'époque franque, comme le veut Schœpflin (5) ; quant à l'origine du mot Ottmarsheim, personne ne soutient plus aujourd'hui l'étymologie

(1) Qui cella Ottmarsheim construxit. Fridolin Kopp, *Vindiciae actorum Murens*, préface, p. 8.

(2) *Chronique d'Einsideln*.

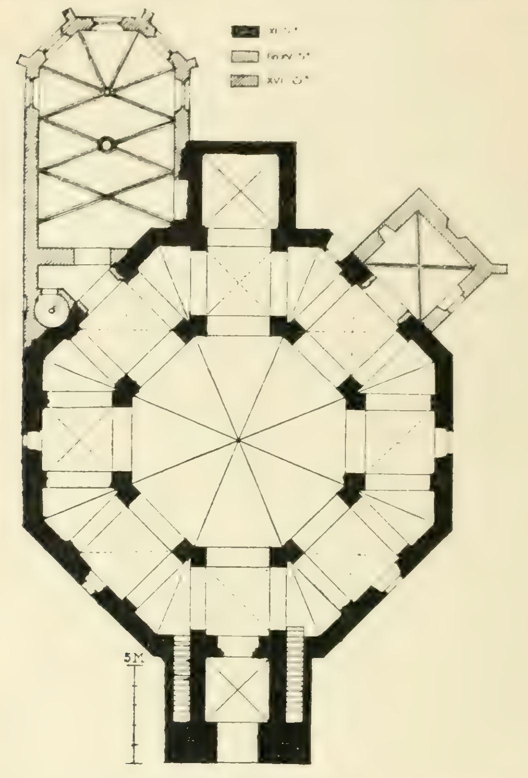
(3) Selon quelques auteurs, Wernher était frère de Ita, épouse de Radeboto.

(4) Schœpflin, *Acta diplomatica*, t. I, p. 170.

(5) *Alsatia illustrata*, t. I, p. 504.

fantaisiste *Ottonis Martis Templum*, et on admet plus logiquement que l'abbaye prit le nom d'Othmar, un des premiers abbés et le restaurateur de Saint-Gall.

L'abbaye de femmes d'Ottmarsheim se transforma en



E. Chauliat del.

Plan de l'église au rez-de-chaussée.

un chapitre gouverné par une abbesse et une maison de dames justifiant d'un certain nombre de quartiers de noblesse, chapitre qui fut supprimé à la Révolution.

Intérieur. — Le plan de l'église est un octogone régu-

lier, entouré d'un bas-côté tournant surmonté d'une tribune. Tandis qu'à Aix-la-Chapelle, les dimensions de l'édifice ont obligé l'architecte, en laissant huit pans à



J. Banchereau phot.

Intérieur de l'octogone.

la nef, d'en donner seize au collatéral; ici chaque face de la nef correspond à une face extérieure du bas-côté. Contre les pans oriental et occidental sont soudés un chœur et une tribune, mais il faut noter qu'un porche et une tribune analogues existaient à Aix-la-Chapelle,

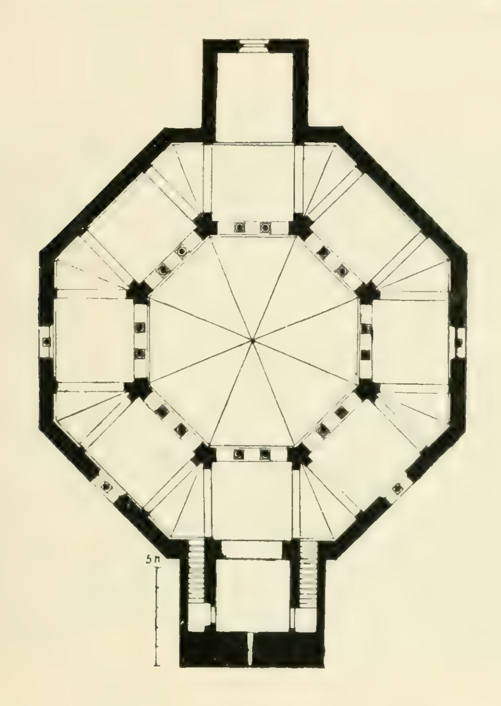
comme l'ont démontré les fouilles exécutées en 1910 et 1911 dans la basilique palatine (1).

L'octogone central est couvert d'une coupole sur tambour, dont les piles aux arêtes rectangulaires portent, à chaque étage, de grands arcs en plein cintre : au-dessus des arcs inférieurs, un cordon qui se compose d'une dalle chanfreinée règne autour de l'édifice au niveau du sol des tribunes. Les grands arcs supérieurs encadrent un triplet dont les baies en plein cintre sont de hauteur égale et séparées par des colonnes monolithes galbées : le tympan, au lieu d'être plein comme dans les églises byzantines, est étrésillonné par deux colonnes monolithes placées au-dessus des premières ; c'est une imitation complète de la chapelle d'Aix, où l'ordonnance est identique, mais les colonnes sont ici de grès commun, non de marbre antique. Les chapiteaux d'Ottmarsheim ne sont pas aussi riches, ils sont de forme cubique, sans décoration, placés sous un tailloir coupé par un simple chanfrein ; une trace d'astragale s'aperçoit sur le fût même de quelques colonnes, les bases sont formées de deux gros boudins séparés par une scotie et ne débordant pas l'un sur l'autre. Ces colonnes, ces chapiteaux et ces bases sont les seuls éléments décoratifs qui nous permettent d'attribuer cet édifice au milieu du XIe siècle, ce qui s'accorde avec les renseignements fournis par les rares documents actuellement connus. Des fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans chaque face du tambour, au-dessous de la coupole et semblent être les baies de la construction primitive.

Dans les bas-côtés, des doubleaux perpendiculaires au mur extérieur reposent, du côté de la nef, sur un ressaut des piles et contre le mur, sur une plate-bande ; ces dou-

(1) Paul Clemen, *Fouilles et explorations dans l'enceinte du palais impérial carolingien et de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle*, dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1912, p. 213.

bleaux tracent des carrés couverts de voûtes d'arêtes et des losanges irréguliers couverts de voûtes en berceau parallèles aux côtés de l'octogone et se coupant selon ses rayons. Dans la tribune, les doubleaux sont disposés de



E. Chaulíat del.

Plan au niveau des tribunes.

même, mais les parties carrées sont recouvertes, comme à Aix-la-Chapelle, de berceaux tronconiques inclinés de la nef vers l'extérieur selon la pente du toit, les losanges sont voûtés comme à l'étage inférieur. Dans chacune des faces de l'église s'ouvre à chaque étage une fenêtre, celles des bas-côtés sont en anse de panier et datent du XVIII[e] siècle, tandis que celles des tribunes

se composent de deux baies géminées en plein cintre, séparées par une colonne portant un chapiteau rectangulaire; elles sont l'œuvre d'une restauration récente Un dessin de Schœpflin (1) montre dans les tribunes et les bas-côtés des fenêtres en plein cintre semblables à celles du tambour de la nef, et l'auteur dit que celles des tribunes étaient les plus grandes.



Travée des tribunes.

L'étage inférieur du porche et du chœur sont tous les deux voûtés d'arêtes, mais la tribune du chœur est couverte d'un berceau, le porche n'est pas voûté sous le clocher qui le surmonte. Tandis qu'à Aix-la-Chapelle, on accédait à la tribune, comme dans les églises d'Asie Mineure et à Saint-Vital de Ravenne, par des escaliers en vis accolés au porche, à Ottmarsheim, les escaliers sont droits et pris dans l'épaisseur des murs latéraux.

(1) *Alsatia illustrata*, t. I, p. 505.

Les murs et les piles, construits en appareil fort irrégulier, étaient autrefois revêtus d'un enduit lisse très dur qui fut enlevé vers 1909, lors d'une restauration importante : des traces de cet enduit subsistent encore sous des restes de fresques dont quelques-unes ont subi une restauration exagérée et dont les autres sont fort difficiles à distinguer.

Dans le mur, du côté de l'évangile, il existe encore un petit tabernacle fort simple du XIV[e] ou du XV[e] siècle, fermé par une porte de fer.

Extérieur. — A l'extérieur, le monument n'offre d'autre particularité qu'une arcature lombarde sous la corniche de la nef. Le clocher qui surmonte le porche est une addition du XIV[e] siècle ; les tribunes sont couvertes d'un toit en appentis, et la coupole d'un pavillon. Schœpflin pense que la toiture fut montée après coup et qu'à l'origine, la coupole et les voûtes des tribunes constituaient la seule couverture de l'édifice ; cette hypothèse est fort plausible, car il en était, paraît-il, de même pour la chapelle d'Aix ; la disposition inclinée des berceaux des tribunes devait donner à la toiture l'aspect de ces côtes de melon que nous rencontrons fréquemment dans les miniatures.

Chapelles. — L'église était à la fois paroissiale et conventuelle, les habitants avaient l'usage de la partie inférieure, l'abbaye jouissait de la tribune. Vers la fin du XV[e] siècle, une abbesse, qui d'après la tradition fut Ursule d'Anselsheim, dont on constate à cette époque la présence à l'abbaye, fit construire une petite chapelle de plan rectangulaire, plantée normalement au côté sud-est de l'octogone. Elle n'a qu'une travée, voûtée d'ogives dont les branches, ornées d'un simple filet entre deux cavets, retombent sur des culots moulurés ; elle était

primitivement éclairée par trois fenêtres en tiers-point encadrant un arc trilobé, celles placées au chevet et du côté de l'évangile sont aveuglées, tandis que celle placée du côté de l'épître a été agrandie et s'ouvre en anse de panier, comme les fenêtres des collatéraux.

Une autre chapelle fut construite à une époque postérieure, elle constitue un édifice distinct, orienté comme l'église à laquelle il est accolé ; on y accède par une porte en plein cintre s'ouvrant dans le côté nord-est de l'octogone, fermée d'une grille de fer forgé de la fin du XVI[e] siècle. On pénètre d'abord dans une sorte de vestibule de plan triangulaire, percé à l'est d'une baie du côté de la chapelle et, au nord, d'une porte aujourd'hui murée, conduisant aux bâtiments conventuels ; un escalier en vis, partant du vestibule, donne accès direct à la tribune sans passer par l'église. Nous pouvons presque avec certitude attribuer la construction de cette chapelle à Agnès de Dormentz, économe en 1554, abbesse en 1581, morte en 1584, dont les armes se retrouvent intactes sur sa pierre tombale, sur une clef de voûte de la chapelle et, mutilées mais encore fort lisibles, accompagnées du millésime 1582, sur le linteau de la porte actuellement murée qui s'ouvrait vers l'abbaye. La chapelle comprend deux travées et un chevet polygonal, elle est voûtée d'ogives dont les nervures, ornées d'un filet entre deux cavets, se terminent en pénétration dans les murs. Les trois clefs de la voûte portent : la première, les armes de l'abbaye (1), la seconde un œil aveugle, la troisième, où viennent converger les nervures du chevet, les armes d'Agnès de Dormentz (2). De grandes fenêtres en tiers-point, dans chacun des pans du chevet, éclairent la chapelle ; près de l'entrée, dans la paroi sud, une large baie, aujourd'hui bouchée, s'ou-

(1) De gueules à 9 besans d'or, posés 3, 3 et 3.
(2) Écartelé aux 1 et 4, à un quintefeuille, aux 2 et 3, à un anneau d'or dont le chaton est orné d'un cabochon.

vrait dans le chœur même de l'église et permettait d'assister aux offices. Le sol de la chapelle est pavé de grandes plates tombes ; contre le mur occidental, au-dessus de la porte, sont placés six médaillons funéraires du XVIIe siècle, ornés d'armoiries et de lambrequins.

Mobilier. — Des carreaux de terre cuite remontant aux XIIe et XIIIe siècles pavaient autrefois certaines parties de l'église, ils ont été récemment dispersés dans des musées et remplacés par des carreaux de céramique modernes qui reproduisent plusieurs des dessins anciens.

Dans l'église et à l'extérieur, sont adossées au mur des plates tombes d'abbesses dont quelques-unes fort belles mériteraient plus de respect.

Il ne reste des bâtiments conventuels que des constructions du XVIIe et du XVIIIe siècle, sans intérêt architectural. Dans le village on voit une maison de bois du XVIIe siècle, dont le cabinet d'angle en encorbellement est assez richement sculpté.

BIBLIOGRAPHIE. — *Gallia christiana nova*, 1860, t. XV. — Schœpflin : *Alsatia illustrata*, Colmar, 1751, t. I. — Golbery et Schweighauser : *Antiquités d'Alsace*, 1828, t. I. — Schnase : *Die Kirche zu Ottmarsheim*, *Künstblatt* 1843. — Bürckhardt : *Die Kirche zu Ottmarsheim*, Bâle, 1844 et Mulhouse, 1875. — *Congrès archéologique tenu à Strasbourg en* 1859. — Kraus : *Künst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, 1876, t. II. — A. Schulte : *Kloster Ottmarsheim*, Insbruck, 1886. — Dehio : *Handbuch des Künstdenkmæler.*

SIXIÈME EXCURSION

GUEBWILLER

Par M. DESHOULIÈRES

Si l'on en croit la *Chronique de Guebwiller*, cette ville n'aurait été fondée qu'en 1124 par le tanneur Jean Miller, venu pour exercer son industrie sur les bords de la Lauch, mais cette chronique, œuvre du prieur Séraphin Dietler qui vivait au XVIIIe siècle, ne doit être consultée qu'avec une certaine réserve pour les événements un peu anciens. Il semble résulter, au contraire, des titres de l'abbaye de Murbach que, dès le VIIIe siècle, les religieux du monastère avaient créé une ferme, le *manse Gebunwilare*, à l'entrée de la vallée où ils étaient venus eux-mêmes se grouper. Deux modestes chapelles auraient suffi aux besoins du culte durant de longues années, car c'est au XIIe siècle que fut construite l'église paroissiale, dédiée à saint Léger, preuve du développement de la fondation primitive.

Soumise à la puissance des fiers abbés de Murbach, la ville devait en éprouver les conséquences sous la forme de troubles et de secousses produits, tant par des agressions étrangères que par l'impatience des habitants à subir le joug du monastère dont ils dépendaient. Celui-ci ayant fait entourer Guebwiller d'une enceinte fortifiée et ayant hérissé les montagnes environnantes de châteaux, simples postes militaires pour défendre des positions stratégiques, les nombreuses attaques qui menacèrent la cité

furent presque toujours vaines : les routiers du XIVe siècle ne parvinrent pas à s'en emparer. Le 13 février 1445, les Armagnacs voulurent la surprendre, mais ils ne purent y entrer, car la place dut son salut à une femme. Brigitte Schiklin, qui ameuta si bien la population que l'assaillant effrayé se retira en désordre, laissant sur le terrain cordes et échelles destinées à l'assaut. L'un de ces engins est encore visible dans l'église Saint-Léger où il a été déposé.

Au XVIe siècle, Guebwiller entrait dans la ligue des paysans qui pillèrent l'église des Dominicains, le 8 mai 1525, et la guerre de Trente ans ne devait pas l'épargner.

En 1764, Clément XIII ayant sécularisé l'abbaye de Murbach, les religieux vinrent s'établir à Guebwiller et y formèrent un chapitre noble sous le titre d'*Insigne collégiale équestrale de Murbach.* Sous la Révolution, les habitants de Saint-Amarin vinrent piller et ravager le palais abbatial et les maisons des chanoines, mais la ville avait retrouvé son indépendance.

ÉGLISE SAINT-LÉGER

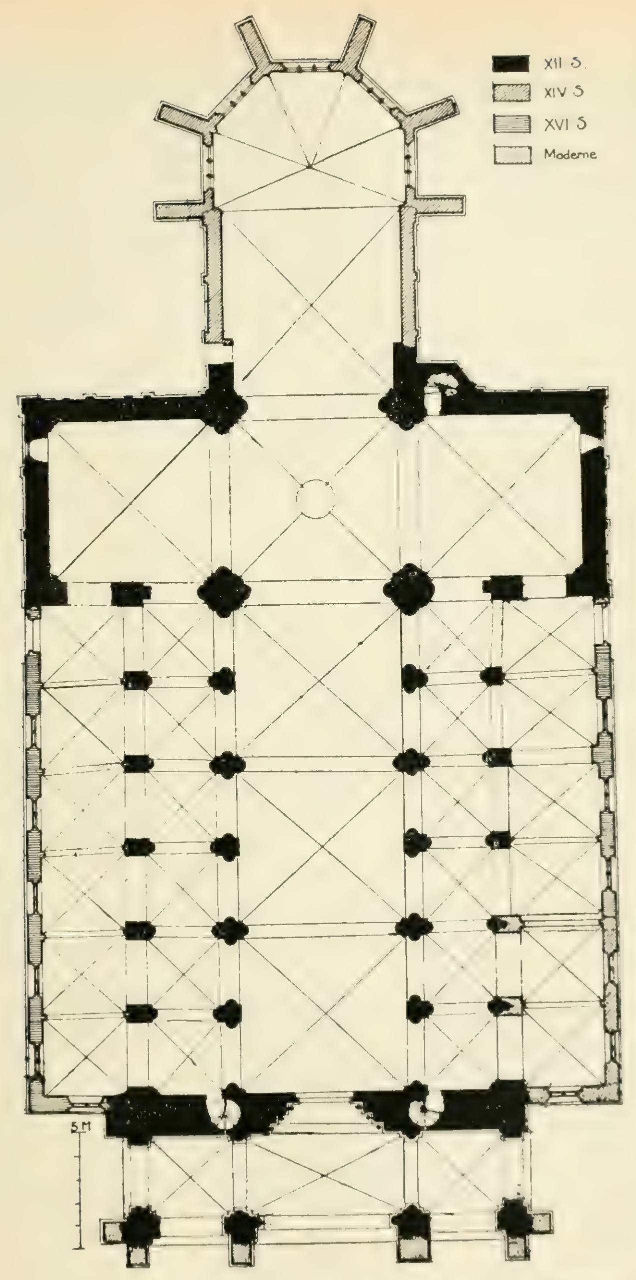
L'église Saint-Léger aurait été consacrée en 1134 en présence d'Adelberg de Habsbourg et de Rodolphe de Lentzbourg. Cette tradition, confirmée cependant par Schœpflin, s'accorde mal avec l'architecture et nous préférons adopter ici les dates de construction indiquées par la *Chronique de Guebwiller*, 1142-1182. C'est en effet dans la deuxième moitié du XIIe siècle qu'il convient de placer le gros œuvre et non pas à la fin du XIe siècle, comme l'avance Viollet-le-Duc. Mais le chœur et l'abside n'auraient été bâtis qu'au XIVe siècle, tout au moins dans leurs parties hautes, s'il faut en croire cette inscription qui se trouvait sur l'un des contreforts du chevet : « *Anno Do-*

« *mini MCCCXIII in die Sancti Martini primarius lapis* « *positus est* », et qui a été retrouvée en 1843. De nombreuses modifications suivirent : en 1336 la foudre détruisit la flèche de la tour centrale qui ne fut remontée qu'en 1488, comme l'atteste une inscription. L'ébranlement fut-il général et atteignit-il les tours de la façade et le transept ? Toujours est-il que d'énormes arcs-boutants partant du sol et portant la date de 1473 furent placés aux angles du croisillon sud et de la tour méridionale. Ils figurent encore sur des gravures du XIXe siècle. C'est sans doute à ces travaux que fait allusion la *Chronique de Guebwiller* en mentionnant une reconstruction de l'église et des clochers effectuée entre 1468 et 1478.

A la fin du XVIe siècle les murs latéraux furent crevés pour l'aménagement d'un second collatéral, car sur les clés de voûte on lit la date de 1580 ; en même temps disparurent les petites fenêtres, véritables meurtrières, qui les éclairaient. Ces bas-côtés extrêmes furent recouverts d'un toit prolongeant celui de la nef et qui aveugla les fenêtres hautes formées de deux baies romanes géminées, disposition que M. Bœswillwald fit disparaître plus tard. C'est également à la fin du XVe siècle ou au XVIe siècle que le chœur fut entièrement remanié. Au XVIIe ou au XVIIIe siècle, on aurait refait tous les arcs de la nef, les arcades du clocher et on substitua une grande arcade en plein cintre aux trois arcades qui portaient originairement la façade entre les deux tours.

L'inscription suivante placée sur la baie du clocher central : *Renov.* 1860. *Lejeune architecte. Stoeclin entrepreneur*, dit, sans le détailler, quelle fut l'œuvre du XIXe siècle à laquelle il faut associer le nom de M. Bœswillwald.

Aujourd'hui le plan de cette église, dont l'orientation n'est pas régulière, comporte un porche flanqué de deux clochers donnant accès à une nef de trois travées doubles accostées de deux bas-côtés. Le transept suit, dépourvu



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Plan de l'église Saint-Léger.

d'absidioles, mais surmonté d'un clocher central. Le chœur se compose d'une seule travée précédant une abside pentagonale. La construction est faite en grès rouge du pays, réfractaire à toute patine ce qui rend difficile la distinction des parties primitives de celles qui ont été modifiées.

Porche. — Le porche, placé en avant de la nef, est ouvert sur trois faces. Il comprend trois vaisseaux voûtés de quatre branches d'ogives dont les tores uniques convergent autour d'une clef, l'agneau crucifère décore celle du milieu. Les doubleaux intermédiaires se composent d'un double rang de claveaux, aux arêtes vives, qui repose sur une colonne accostée de deux colonnettes engagées. Leurs chapiteaux ont une corbeille cubique, très écrasée, sous des tailloirs moulurés de baguettes mal dégagées. Les bases sont cerclées d'une large scotie et de deux tores reliés au socle par des griffes en forme d'éperons.

La porte donnant accès à la nef est en plein cintre et surmontée d'une archivolte composée de trois boudins que séparent des rangées de claveaux ornés de palmettes, de perles, de dents de scie et de fleurettes à quatre pétales. Sur le tympan, le Christ, au nimbe crucifère, est représenté bénissant et tenant un livre. De chaque côté sont deux personnages non nimbés et les pieds chaussés : celui de droite est une femme la tête ceinte d'une couronne et serrant un lis entre ses doigts tandis que de l'autre côté un homme au visage ondulé d'une courte barbe tient un phylactère. La tradition voit dans cette représentation la Vierge et saint Léger. Quoi qu'il en soit, la sculpture, comme celle que l'on rencontre dans la plupart des églises rurales de l'Alsace à cette époque, est grossière, car le ciseau d'un ouvrier inhabile vient se heurter à un grès très ingrat.

Les colonnes qui supportent l'archivolte sont ornées



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Portail de l'église.

de cannelures droites ou en hélice, d'entrelacs et de grosses perles ; des demi-rosaces sont gravées sur les jambages.

Nef. — Les trois travées de la nef sont séparées par une pile forte et subdivisées par deux arcades secondaires en tiers-point qui retombent sur une pile faible.

La pile forte est formée d'un massif rectangulaire flanqué, vers l'axe de l'église, d'une colonne soutenant le doubleau qui sépare les travées et de deux autres destinées aux ogives ; de chaque côté une seule colonne reçoit la retombée des grandes arcades brisées, tandis qu'au revers les doubleaux et les ogives des collatéraux reposent ensemble sur une unique colonne.

La pile faible est semblable, mais elle reste nue vis-à-vis de la nef, aucune colonne n'y étant soudée de ce côté. Les bases et les chapiteaux sont ici semblables à ceux du porche et un tailloir continu couronne également toutes les corbeilles. Au-dessus des arcades principales formées d'un seul rouleau mouluré s'ouvrent des fenêtres modernes.

La voûte, encadrée de formerets qui reposent maladroitement sur leurs supports, est établie sur un plan carré minutieusement calculé d'après l'étroitesse des arcades secondaires soutenant chacune un compartiment. Les quatre branches d'ogives sont moulurées d'une bande entre deux tores, profil assez rare en Alsace, mais qui cependant se rencontre à Rouffach ; elles convergent autour de petites clefs évidées. Mais il importe de noter qu'ici, et dans le plus grand nombre des églises de la région, ce système lombard ne comporte pas de doubleaux intermédiaires passant par la clef pour venir reposer sur la pile faible ainsi qu'on le voit dans certaines régions qui ont adopté l'alternance, comme par exemple en Normandie.



Nef de Saint-Léger de Guebwiller.

Bas-côtés. — Les bas-côtés, dont l'étroitesse a permis l'établissement de travées carrées en nombre double de celles du vaisseau principal, sont voûtés de quatre nervures toriques dépourvues de clefs sur leur point de rencontre.

Au XVIe siècle les murs latéraux furent démolis pour créer un collatéral qui consiste plutôt en une série de chapelles, car si celui du nord correspond à toute la longueur de la nef, celui du sud n'a été établi qu'en face de ses deux dernières travées et ne fut poursuivi jusqu'à la tour méridionale que par M. Bœswillwald.

Les ogives de leurs voûtes se composent d'un filet faisant saillie entre deux cavets et le système de pénétration qui les relie aux colonnes, engagées dans les contreforts primitifs, atteste leur jeunesse malgré le style des clefs demeuré archaïque. Contre le mur, des arcatures, profondes comme des enfeux, garnissent les parties basses tandis que des fenêtres sans ornements distribuent la lumière à travers des arcs en tiers-point

Transept. — Le transept reproduit, dans le système de ses voûtes, sur ses chapiteaux et ses bases, des dispositions analogues à celles de la nef. Il faut cependant noter, dans le carré, l'œil central ménagé pour le passage des cloches, le massif cruciforme, flanqué de quatre colonnes, des piles qui le séparent du vaisseau central, tandis que l'arc triomphal du chœur repose sur un dosseret dont les chapiteaux restés cubiques se distinguent par quelques feuillages appliqués avec un art peu habile. Les bases se composent d'un gros tore unique, comme autour de certaines colonnes à Lautenbach.

Des arcades, brisées et à double rouleau, font communiquer le carré et les croisillons qui sont éclairés, au nord et au sud par une rose, à l'est et à l'ouest par une seule fenêtre, également sans remplages ; le passage

dans les bas-côtés extrêmes est assuré par des arcades surbaissées.

Chœur. — L'unique travée du chœur et le chevet à cinq pans portent l'empreinte du XVIe siècle. Les ogives de leurs voûtes sont piriformes et pénètrent directement dans de minces et larges supports engagés contre le mur. La clef qui orne la voûte du chevet est garnie de feuillage, mais les six longues fenêtres qui l'éclairent ont conservé malgré leur âge un remplage tréflé et rayonnant, archaïsme que nous avons relevé dans beaucoup de réseaux du XVIe siècle, en Alsace.

Extérieur. — Le porche s'ouvre, sous la façade, par une baie en plein cintre, accostée de deux autres baies en tiers-point qui correspondent à la souche des tours, étayées par des contreforts à double glacis. Au-dessus règne un cordon de billettes qui repose sur de petites arcatures en plein cintre, à faible relief, non moulurées, et établies sur des modillons à double volute.

Dans la partie centrale, une rangée de hautes arcatures est surmontée de trois baies également en plein cintre, placées entre deux autres arcatures et qui éclairent une ancienne chapelle dédiée à saint Michel. Enfin apparaît le pignon, souligné par un bandeau semblable à celui qui règne au-dessus des portes. Les rampants sont bordés par une corniche qui rappelle les bandes lombardes, mais dont les branches, étagées suivant l'inclinaison du toit, se terminent par des perles. Le pignon tapissé de losanges évoque l'aspect de celui du croisillon nord de Saint-Étienne de Beauvais.

Les mêmes bandeaux délimitent les deux premiers étages des tours éclairées par une étroite meurtrière, tandis que le sommet est ajouré d'une double rangée de fenêtres en plein cintre, aux profondes voussures et recoupées par deux baies



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Façade de Saint-Léger de Guebwiller.

tréflées que surmonte un tympan percé d'un petit oculus. Les deux flèches de pierre octogones se dressent sur une corniche.

Mais alors que le clocher sud est orné d'une corniche semblable aux cordons inférieurs et que sa flèche est flanquée de petits pyramidions, l'autre est décoré d'une corniche tréflée, ce qui est rare en Alsace, et les rampants de sa flèche sont coupés par huit pignons, suivant le modèle des clochers rhénans.

Bien que toute cette façade ait été très restaurée par M. Bœswillwald, les gravures du milieu du XIXe siècle nous prouvent que toutes ses dispositions et son ornementation ont été fidèlement respectées. Les contreforts seuls, entièrement neufs, ont suivi une disposition nouvelle qu'exigeait la solidité du monument.

Malgré les voûtes qui garnissent cette église, aucun arc-boutant ne vient appuyer l'élévation latérale. C'est une preuve que nous nous trouvons devant un édifice resté roman, dont les voûtes d'ogives sont construites, à vrai dire, comme des compartiments d'arêtes — ce qui est la règle dans les pays du Rhin — sur lesquels les nervures sont placées comme le seraient des couvre-joints. Pour les maintenir, il a suffi d'appliquer contre le mur des contreforts très plats qui viennent couper la corniche au-dessous du comble. Celle-ci, de faible relief, est composée d'une tablette ornée de feuillages stylisés alternativement ronds et pointus qui ont l'aspect d'un Ω. Au-dessous, de petites arcades perlées reposent sur la double volute des modillons. Il faut comparer cette corniche avec celles de Rouffach et de Pfaffenheim.

Le toit des bas-côtés extrêmes descend en appentis sur une simple tablette ornée de billettes, archaïsme remarquable à la fin du XVIe siècle.

La tour octogonale de la croisée s'élève sur des trompillons recouverts de glacis au-dessus desquels sont assis des personnages grossièrement sculptés et où Viollet-

le-Duc a cru reconnaître, d'une façon très arbitraire, les quatre vents ou les quatre saisons. Mais ce que l'éminent architecte fait remarquer, avec toute sa compétence, c'est comment la nature des excellents matériaux a permis au constructeur de ne donner au mur de l'octogone qu'une faible épaisseur de 0 m. 80 sans même les lier par des parpaings. L'étage inférieur n'est maçonné qu'en moellons parementés extérieurement. Les huit pans de la flèche de pierre sont cantonnés d'acrotères.

Une tourelle d'escalier se dresse dans l'angle formé par le croisillon nord et le chœur contre lequel, et du même côté, a été construite la sacristie, voûtée d'ogives, près de l'abside pentagonale, épaulée par des contreforts à doubles glacis.

Mobilier. — Cette église ne possède aucun objet mobilier remarquable en dehors des stalles du XVIIIe siècle qui garnissent le chœur.

ANCIENNE ÉGLISE DES DOMINICAINS

C'est en 1215 que l'abbé de Murbach fonda à Guebwiller un couvent de Dominicains, avec le concours des seigneurs de la maison de Waldner dont plusieurs reçurent dans l'église une sépulture qui a disparu. Mais ce ne serait qu'en 1312 qu'aurait été posée la première pierre de celle-ci, comme en témoigne une inscription gravée sur un des contreforts. Cependant, l'édifice, aujourd'hui affecté à des services municipaux, présente tous les caractères du XVe siècle.

Il se compose d'une nef flanquée de bas-côtés, suivie directement et sans l'intermédiaire d'un transept, d'une abside polygonale flanquée seulement au nord d'un absidiole. Une tourelle, formant clocher, se dresse contre le mur méridional.

Les cinq travées de la nef, très élevée et convertie en halle, sont séparées des bas-côtés par une file de colonnes recevant en pénétration de grandes arcades brisées, moulurées d'un tore entre deux cavets et terminé par une large bande. Elle est, ainsi que les bas-côtés, recouverte d'un plancher de bois. En avant du chœur s'élève un jubé de pierre presque intact ; ses six arcades en tiers-point pénètrent, comme les ogives de ses voûtes, dans les supports revêtus de consoles destinées à des statues mutilées et sont surmontées d'écoinçons évidés de quatre lobes.

Des cloisons modernes ont isolé le chœur aménagé en salle de musique. On y retrouve encore ses quatre travées suivies d'une abside à cinq pans. Le tout est couvert de voûtes d'ogives émoussées par un filet, qui reposent sur des culots et sont assemblées autour de clefs. L'éclairage est distribué par de hautes lancettes garnies d'un remplage flamboyant.

Extérieur. — La façade très nue est ajourée d'une porte en plein cintre au-dessus de laquelle s'ouvre une large fenêtre en tiers-point. Au sud, une autre porte latérale renferme, dans un cintre également brisé, un tympan décoré d'anges thuriféraires, tandis qu'à côté s'élance l'élégante tour polygonale du clocher. Elle est épaulée par des contreforts et tronquée, au niveau d'ouvertures géminées garnies de trilobes, pour former une sorte de lanterne remplaçant une flèche qui semble n'avoir pas été prévue.

Peintures. — Cette église conserve encore d'importantes peintures murales qui, malgré leurs dégradations, attestent un réel mérite. On distingue surtout, dans les parties hautes, les apôtres, parmi lesquels on reconnaît saint Jean dans la chaudière, saint Christophe ; la Crucifixion et les onze mille vierges peuvent aussi s'identifier. Au fond

du jubé, la vision de sainte Catherine de Sienne, qui venait d'être canonisée en 1461, est représentée dans un très beau style. Kraus aurait lu sur ces peintures les dates de 1493 et 1498. Cependant elles semblent appartenir à deux époques plus éloignées l'une de l'autre, celles du jubé paraissant les plus anciennes.

Bâtiments réguliers. — Les bâtiments réguliers étaient placés au nord de l'église autour d'un cloître voûté qui existe encore avec ses arcades en plein cintre, ses colonnes et ses chapiteaux qui supportent directement la toiture. On retrouve même la sacristie ou salle du trésor, voûtée d'ogives qui renferme une Vierge du XIVe siècle, puis vient la salle capitulaire fortement modifiée et le réfectoire facilement identifié par la chaire du lecteur qui fait saillie à l'extérieur. Mais l'hôpital, aménagé dans tous les bâtiments conventuels, en a dénaturé le caractère principalement par l'adjonction d'un oratoire dont les peintures dissimulent une construction moderne.



Dr Loison phot.

Vierge du couvent des Dominicains.

EGLISE NOTRE-DAME

L'église Notre-Dame, dite église *chapitrale* et *nouvelle église*, fut construite vers 1760 par le dernier prince-abbé

de Murbach, Casimir de Ratsamhausen, lorsque le chapitre quitta l'abbaye pour venir s'établir à Guebwiller. L'architecte Beuque, de Besançon, en traça le plan et en dirigea la construction, tout au moins dans les parties basses. Il eut pour successeur Ritter qui éleva la coupole. En 1775, le chœur dut subir certaines réparations qui n'étaient terminées qu'en 1779.

C'est un monument en grès rouge orienté vers l'ouest dont le style pompeux du XVIIIe siècle ne parvient pas à dissimuler le plan ordinaire des églises rhénanes de l'époque romane. Il comprend, en effet, une nef et des bas-côtés, un



Dulong de Rosnay phot.

Nef de l'église Notre-Dame.

transept dont le carré est surmonté d'une console sur pendentifs, tandis que l'extrémité des croisillons est drrondie. Le chœur se termine par une abside flanquée de aeux absidioles. Sur la façade s'élèvent deux tours : celle de gauche est demeurée inachevée.

La nef est séparée des collatéraux par des colonnes corinthiennes qui supportent des entablements. Elle est voûtée en berceau plein cintre coupé par des doubleaux ornés de caissons et qui la divisent en compartiments percés de lunettes pour laisser passer le jour des fenêtres. Les bas-côtés sont couverts d'un plafond également orné de caissons.

Les croisillons sont surmontés d'une balustrade bordant des tribunes et les pendentifs de la coupole sont décorés de sculptures représentant les quatre Pères de l'Eglise : saint Gérôme, saint Augustin, saint Ambroise et saint Grégoire. La disposition de la nef se poursuit dans le chœur ainsi que la balustrade des croisillons.

La façade est composée d'une double ordonnance de colonnes ioniques portant chacune une architrave. Entre les colonnes de l'étage supérieur, surmonté d'un fronton triangulaire, sont disposées les statues des Vertus théologales. Des colonnes flanquent également les étages des tours, mais celle de droite porte seule une calotte sphérique.

Mobilier. — Il faut surtout remarquer le maître-autel au-dessus duquel est sculptée, entre la mort de saint Denis et celle de saint Louis, une Assomption, œuvre du sculpteur Sporrer dont la fille Hélène aurait dessiné les stalles du chœur, le buffet d'orgues et la chaire de marbre blanc dont les ornements ne sont qu'un trompe-l'œil dissimulant du plâtre.

Plusieurs tombes de la famille des Kœmpff d'Angrœt se trouvent dans le collatéral gauche.

HOTEL DE VILLE

La ville de Guebwiller a conservé peu de vieilles maisons pour lui donner le cachet pittoresque qui caractérise certaines villes d'Alsace. Seul l'hôtel de ville, œuvre de l'archi-

tecte Mainhart Heller, quoique très restauré, représente l'architecture civile du XVIe siècle. Il attire l'attention par ses fenêtres moulurées sous un linteau droit, mais divisées par un meneau cruciforme, au fin profil torique, et surtout par la loggia établie en encorbellement sur la façade. C'est une tourelle à cinq pans qu'éclairent des ouvertures en anse de panier barrées par un meneau horizontal. Les moulures qui se recoupent dans les ébrasements sont décorées de gorges en hélice et de losanges. Au-dessous, des caissons rectangulaires sont rehaussés de peintures très réparées sur lesquelles on lit la date de 1513 et on distingue l'écu des abbés de Murbach portant en sautoir l'épée et la crosse et chargé d'une levrette et d'une étoile.

La partie supérieure de la tour est entourée d'une balustrade flamboyant surmontée de créneaux. Contre un angle une Vierge du XVIe siècle est placée dans une niche sous un dais.

Bibliographie. — *Archives de la commission des monuments historiques*, t. I, dessins et texte de M. Bœswillwald, 1855-1872. — Braun : *Notice sur l'église chapitrale, aujourd'hui paroissiale de Guebwiller*, 1843. — Golbery (de) : *Antiquités de l'Alsace*, Mulhouse, 1828. — Grandidier (l'abbé) : *Œuvres historiques*, t. V. — Kraus : *Kunst und Alterthum in ober Elsass*, Strasbourg, 1876. — Laborde (comte de): *Les monuments de la France*, Paris, 1835. — Levrault, de Morville et Mossmann : *Musée pittoresque et historique de l'Alsace*, 1860. — Mossmann : *La chronique des Dominicains de Guebwiller*. — Schœpflin : *Alsatia illustrata*, Colmar, 1761. — Winterer (l'abbé) : *L'abbaye de Murbach*, Guebwiller, 1867. — Viollet-le-Duc : *Diction. de l'architecture*, t. IV, p. 316.

MURBACH

Par M. DESHOULIÈRES

Une charte, dont il est vrai l'authenticité paraît douteuse à l'auteur de l'*Alsatia diplomatica*, fait connaître qu'en 726 Thierry IV affranchissait de la juridiction royale la fondation que le moine Pirmin, chassé par les Alamans du monastère de Reichenau près Strasbourg, établissait *in loco qui vocatur vivarius peregrinorum qui antea appellatur Muorbach.* On a voulu voir dans cette première dénomination l'indice d'une colonie précédemment installée dans ce même lieu par les disciples écossais de saint Colomban. Ce point n'est pas prouvé d'une façon certaine, mais la venue de saint Pirmin est confirmée par l'acte de donation, publié par Schœplin, que lui fit en 728 Eberhard d'Eguisheim, comte d'Alsace, et qui, paraît-il, ne soulève pas de critiques.

L'établissement ne tarda pas à devenir très riche puisque, à un certain moment, son pouvoir s'étendait sur les deux rives du Rhin et pénétrait d'un côté dans le Palatinat et de l'autre jusqu'en Suisse, où Louis le Germanique lui avait, en 844, donné le territoire de Lucerne.

Cette prospérité eut cependant à subir un rude assaut lors de l'invasion des Hongrois qui s'emparèrent de l'abbaye en 929, la ruinèrent, dispersèrent les religieux, dont sept même furent massacrés sur les flancs du ballon de Guebwiller dans un champ qui reçut le nom de *Mordfeld.* Mais elle ne tarda pas à se relever et le pape Léon IX la confirma dans tous ses privilèges que lui reconnut en même temps l'empereur d'Allemagne Henri III. Imprudence fatale,

car, détenteurs d'une telle souveraineté, les religieux ne tardèrent pas à devenir de véritables seigneurs, nobles et puissants, qui affirmèrent leur autorité au détriment de leur caractère monacal. Pour être admis parmi eux il fallait faire preuve de seize quartiers de noblesse et la réception des moines s'opérait avec un cérémonial comparable à celle d'un chevalier. Quant à l'abbé, il se parait du titre de prince du Saint-Empire.

Cependant, en 1764, le pape Clément XIII sécularisa l'abbaye de Murbach et ses religieux vinrent alors s'établir à Guebwiller et y fondèrent un chapitre noble qui prit le nom d'insigne collégiale équestrale de Murbach. Nous avons vu qu'il devait être dissous à la Révolution ; les chanoines furent dispersés, leurs habitations détruites, mais les titres, sauvés, trouvèrent un refuge dans les archives de Colmar.

C'est dans la bibliothèque de Murbach que fut trouvé, en 1515, le manuscrit, inconnu jusqu'alors, des œuvres de Velleius Paterculus.

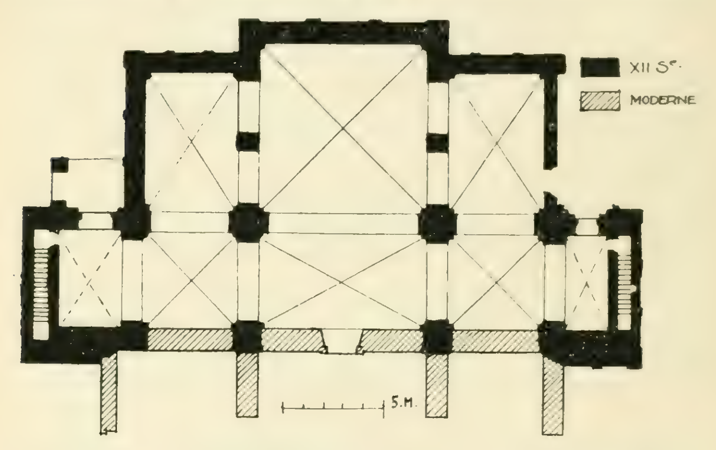
ÉGLISE

L'église abbatiale de Murbach aurait été consacrée en 1139, sous l'abbé Bertolfe, en l'honneur de saint Léger, mais, d'après les *Annales de Murbach*, d'autres travaux furent effectués peu après, et une nouvelle dédicace en fut faite en 1227 par Widegernus, évêque de Strasbourg. A vrai dire, aucune construction du XIIIe siècle ne subsiste dans ce monument qui ne nous semble pas pouvoir être très antérieur au milieu du XIIe siècle.

D'ailleurs, les textes font défaut qui nous permettraient de faire l'histoire de l'édifice, et même de dire quand la nef, qui était recouverte d'un plafond de bois, fut démolie. Nous pouvons cependant présumer qu'elle avait 25 pas

de long et 12 de large, car certains supports, demeurés dans le cimetière créé sur son emplacement, et qui, au siècle dernier, avaient servi de soubassement à un chemin de croix, permettent de s'en rendre compte. Une gravure de Silberman, datée de 1745, nous la représente déjà ruinée, mais on distingue ses petites fenêtres hautes et le pignon de sa façade qui était percée de trois baies en plein cintre et décorée de bandes lombardes.

Les seules parties qui subsistent aujourd'hui sont le transept et le chevet et elles se trouvaient elles-mêmes,



E. Chauliat del.

Plan du chevet.

naguère, dans un état de dégradation misérable : les voûtes étaient écroulées, les tours étaient dépouillées de leurs élégantes flèches et la galerie qui les reliait n'existait plus. D'importantes restaurations eurent lieu au XIXe siècle et au commencement du suivant.

Nous nous trouvons aujourd'hui en présence d'un édifice tronqué, mais dont l'imposante silhouette, d'un style grandiose et sévère, détache sa masse de grès rouge sur la sombre verdure d'une vallée sauvage pour frapper le

visiteur par le plus saisissant effet. Son plan est facile à tracer : un transept surmonté de deux clochers et un chevet plat accosté de deux chapelles qui se terminent également par un mur droit et avec lequel il communique par deux arcades, suivant la mode bénédictine. Le tout est recouvert de voûtes, œuvre de la récente restauration, mais aucun témoin ne nous permet d'en apprécier la sincérité.

Le carré du transept est très élevé et sa voûte est soutenue par quatre branches d'ogives rectangulaires reposant sur des culots. Il est délimité par de grandes arcades en plein cintre, aux arêtes nues, placées sur des piles cruciformes où des impostes, moulurées d'un tore mal dégagé, tiennent lieu de chapiteaux. Les croisillons sont au contraire peu élevés et sectionnés en deux travées, l'une voûtée comme le carré, l'autre recouverte d'un berceau en plein cintre ; deux fenêtres de même forme, nues et sans remplage, y distribuent la lumière.

Une disposition analogue se retrouve dans le chœur qui était recouvert de peintures dissimulées sous le crépissage moderne : mêmes voûtes d'ogives, élevées sur des culots placés ici sur de petites colonnettes, même disposition des fenêtres, placées trois par trois en deux rangées superposées. Deux arcades arrondissent leur courbe en demi-cercle au-dessus des impostes de supports rectangulaires, pour assurer la communication avec les chapelles. Celles-ci sont divisées en une double travée et voûtées d'arêtes établies sur un retrait du mur percé à mi-hauteur d'un oculus sous un bandeau.

Mais au-dessus, et à la suite d'une petite salle au plafond de charpente et meublée d'un autel, l'architecte a construit des tribunes dont les voûtes d'arêtes sont séparées en deux travées par un doubleau reposant sur des colonnes aux chapiteaux cubiques, élevées sur des bases toriques. Ces tribunes prennent jour sur le chœur par de petites

baies en plein cintre géminées qui reposent sur des colonnettes surmontées de ce tailloir trapézoïdal que les Lombards ont importé aussi bien en Catalogne qu'en Alsace où nous en retrouvons de nombreux spécimens, d'abord sur les clochers mêmes de l'église de Murbach, puis ailleurs, comme à Surbourg, dans le cloître de la chapelle Sainte-Marguerite d'Epfig, etc.

On sort de l'église par une sorte de porche voûté d'arêtes et disposé à l'extrémité du croisillon septentrional. La porte est montée sur des colonnettes dépourvues de bases et qui se dressent directement sur des socles ornés d'une baguette mal dégagée.

Extérieur. — Si l'intérieur de cet édifice demeure nu et sans ornements, l'extérieur présente, au contraire, un singulier contraste, avec sa riche ornementation qui cependant conserve un style sévère en raison du peu de relief de ses voussures, de ses corniches et de ses contreforts. Ces derniers sont de véritables bandes lombardes qui, plutôt qu'elles ne contrebutent le chevet, le renforcent jusqu'en son milieu, en venant se perdre dans la courbe des fenêtres, construites de claveaux alternativement blancs et rouges, dans une ordonnance voulue pour en rompre l'uniformité.

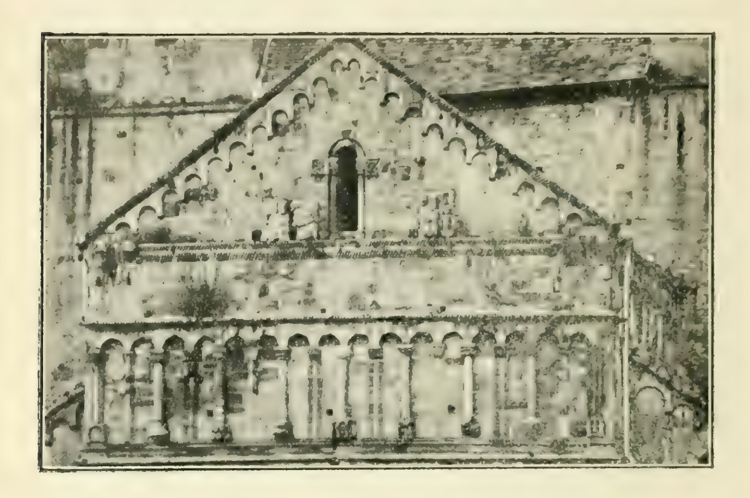
Puis au-dessus règne une rangée d'arcatures de même forme, disposées au moyen de colonnettes très variées : les unes sont nues, les autres, très diversement ornées, sont lisses dans leur partie supérieure et cannelées en hélice dans leur moitié inférieure ; quelques-uns de ces supports sont même simulés et remplacés par une série de trous cubiques qui dessinent leur silhouette sur le mur. Les bases, suspendues en encorbellement, sont également très diverses: certaines sont des têtes formant de gros modillons ; ailleurs, ce sont des socles polygonaux revêtus de petites arcatures renfermant des fleurs et des motifs variés. Puis on voit



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Chevet de l'abbatiale de Murbach.

encore des colonnes établies sur un autre fût inférieur soutenu par un tas de billettes. Les chapiteaux enfin demeurent dans cette même note si variée, tantôt cubiques, tantôt formés par des rangs de torsades. Le pignon domine l'ensemble, que l'on pourrait comparer plutôt à une façade qu'à un chevet ; ses rampants sont bordés d'une corniche



Pignon du chevet.

composée d'arcatures aux branches étagées sous une tablette chargée de billettes. Au milieu s'ouvre une petite fenêtre en plein cintre accostée de deux colonnettes et qui sépare un double groupe de sculptures grossières et archaïques, en ronde bosse, représentant des scènes difficiles à interpréter : dans l'un on voit un personnage assis, tandis qu'un autre semble l'entretenir avec mystère ; dans l'autre, un homme tient un vase au-dessous d'une étoile (?) qui paraît briller dans le ciel. On y a vu la représentation de la donation faite par le comte Eberhard à saint Pirmin. Ne s'agirait-il pas plutôt de l'adoration des mages?

Le pignon du croisillon méridional est établi sur les

mêmes données, mais avec moins de richesse ; nous y retrouvons la même corniche et les mêmes bandes lombardes. Sur sa face orientale s'ouvre une petite porte en plein cintre surmontée d'un gâble plein ; l'archivolte, aux arêtes vives, repose sur les chapiteaux cubiques, décorés de fines palmettes, de colonnes monolithes aux bases tori-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Portail du croisillon sud.

ques. Sur le tympan deux lions affrontés, inspirés certainement par des dessins d'étoffes orientales, se regardent dans un encadrement de rinceaux et de palmettes exécutés dans un très faible relief. L'élévation du croisillon nord est complètement nue.

Les deux tours carrées sont reliées par un simple toit qui remplace la galerie détruite. La tour sud est aveugle sur sa face ouest et une série d'arcatures remplace les deux étages de fenêtres qui éclairent les autres côtés ainsi que sa voisine, elles sont disposées sur des colonnettes monolithes surmontées de tailloirs lombards.

Mobilier. — Dans un enfeu très restauré établi au XIVe siècle contre le mur intérieur du croisillon sud, se trouve le tombeau du comte Eberhard d'Eguisheim élevé à la même époque. La statue du comte, en pierre — et à une certaine époque barbouillée de peintures — le représente en gisant, revêtu d'une longue robe aux plis droits, un couteau de chasse à la main et coiffé d'un chaperon d'où s'échappent les boucles de sa chevelure. L'ensemble, imprégné d'un grand caractère artistique, présente une souplesse et un accent de vérité qui laissent loin derrière cette œuvre beaucoup de statues funéraires de l'Alsace, plus molles et plus grossières. Sur la pierre on lit ces deux lignes :

Pro tibi donatis Leodegarii junge beatis
Perpetue vives cœlis supra omnia dives.

Dans l'autre bras du transept il faut remarquer un autel roman en pierre dont la table est creusée en cuvette, le devant est décoré de médaillons, de losanges et de rubans.

Enfin, à côté a été dressé le monument élevé en 1706 par Célestin Beroldingen à la mémoire des sept religieux tués par les Hongrois dans le Mordfeld. Il porte l'inscription suivante :

Nostro(rum) fratru(m) iacet hic (funus) tumulatum.
Vini (ou Vim) rosei finis pertulit iste cinis.
Hinc bene migrabant quos Hunni (mo)rtificabant Hos Deus in cœlis lætificare velis.
Celestinus L(eber) (baro) a Beroldingen coa(djutor) murl et Ludr.
VII fratrum manibus hoc mausoleum posuit anno 1706 *idus Sept.*
Claudis multo(rum) p(re)sens lapis ossa virorum
In te(m)plo veteri ia(m) pride(m) digna
Horum placatus sustinuit tege teneri (pe) reatus
Nos vice dando pari p(er) eor(um) vota iuvari.

Enfin, il nous faut mentionner les très curieuses ten-

tures qui jadis tapissaient l'intérieur de l'église. Elles représentaient les principaux bienfaiteurs de l'abbaye ainsi que les abbés qui s'étaient succédé depuis sa fondation jusqu'au XIIe siècle. Chacun tenait une banderole sur laquelle on pouvait lire les libéralités dont ils avaient été les donateurs et les bénéficiaires. Ces tapisseries existaient encore au temps de l'abbé Barthélemy d'Andlau (1447-1477) qui les avait fait décrire par un de ses moines.

BATIMENTS MONASTIQUES

Les bâtiments réguliers s'étendent au sud de l'église. On y voit encore, noyées dans des constructions modernes, une salle voûtée d'arêtes qui devait être un cellier et une vasque godronnée, sans doute le lavabo de l'entrée du réfectoire.

Bibliographie. — Golbery (de) : *Antiquités de l'Alsace*, Mulhouse, 1828. — Grandidier : *Annales Murbacenses*, Paris, 1900. — Id. : *Œuvres historiques*, t. V et t. VI. — Kraus : *Kunst und Alterthum in ober Elsass*, Strasbourg, 1876. — *Lettres du frère Sigismond à l'abbé Barthélemy d'Andlau sur les anciennes tapisseries de l'abbaye de Murbach* dans *Mém. de la Soc. des Mon. hist. de l'Alsace*, Strasbourg, 1866. — Mosmann : *L'élection d'un prince-abbé de Murbach en* 1601, Guebwiller, 1883. — Id. : *La Chronique des Dominicains de Guebwiller*, Guebwiller, 1841. — Schœpflin : *Alsatia illustrata*, Colmar, 1761. — Winterer (l'abbé) : *L'abbaye de Murbach*, Guebwiller, 1867.

LAUTENBACH

Par M. DESHOULIÈRES

La rive gauche de la Lauch ne faisait pas partie du domaine de l'abbaye de Murbach, aussi Lautenbach, bien que très voisin de celle-ci, conserva son indépendance. Ses origines religieuses remonteraient au IXe ou au Xe siècle, époque où, sur son emplacement, aurait été fondé par des moines venus de Honau, près Strasbourg, un monastère bénédictin qui, au XIIIe siècle, devait être transformé en un chapitre de chanoines dépendant du diocèse de Bâle, mais relevant de l'évêché de Strasbourg.

C'est alors, sans doute, entre 1137 et 1183, s'il faut en croire Kraus, que fut construite l'église actuelle dédiée à saint Michel. Mais, depuis, elle devait subir d'importantes transformations ; une inscription lapidaire, encastrée dans les murs de l'édifice, indique en effet les dates suivantes comme celles des travaux importants dont elle fut l'objet : 1603 *renov.*, 1701 *renov.*, 1767 *renov.*, 1814 *renov.*, 1891 *renov.* Ces chiffres peuvent s'accorder avec l'étude architecturale du monument et avec ce que nous savons de son histoire. C'est à la fin du XVe siècle que l'abside dut être refaite et c'est au XVIIe siècle que les deux tours carrées de la façade furent découronnées de leurs flèches. Une tour centrale les remplaça, elle fut également détruite, et au XIXe siècle le restaurateur moderne voulut rendre à la façade ses flèches primitives. Celle du nord fut seule achevée, tandis que le pignon était l'objet d'une reconstruction complète. Entre temps, l'aspect de la nef était complètement dénaturé par un placage dans



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Porche de l'église de Lautenbach.

le goût du XVIIe ou du XVIIIe siècle et le chœur lui-même était remanié dans le style gothique de son dernier état.

Il est d'ailleurs assez difficile, comme dans beaucoup d'autres monuments de l'Alsace, construits avec ce grès rouge du pays, à l'aspect pittoresque, mais sur lequel le temps n'applique aucune patine, non seulement de reconstituer l'aspect primitif de l'église de Lautenbach, mais de distinguer les parties anciennes de celles reprises par un restaurateur qui n'a pas pris le soin d'y laisser des témoins pour justifier son œuvre.

Cependant le porche de la façade a conservé son caractère roman dans son gros œuvre et dans le plus grand nombre de ses détails. Il forme un ensemble du plus haut intérêt, composé de trois vaisseaux séparés par une file de supports. Ceux de l'entrée sont des piles rectangulaires terminées, aux extrémités, par des colonnettes engagées dont les chapiteaux sont remplacés par des impostes décorées de palmettes. Les autres supports sont des colonnes monolithes et tronconiques, très fréquentes dans les églises de l'Alsace. Les chapiteaux sont soulignés par des câbles qui font office d'astragale ; ils sont eux-mêmes, ainsi que leurs tailloirs, de forme polygonale et ornés de palmettes d'une sculpture très méplate. Les bases très épaisses, suivant un modèle commun dans la région, se composent de deux gros tores, séparés par une large scotie, le tore inférieur débordant sur un socle orné de rinceaux auquel il se rattache par des griffes.

Au-dessus des grandes arcades en plein cintre sont établies des voûtes d'ogives, au profil torique comme les doubleaux, et qui s'élèvent, contre le mur, sur des colonnettes engagées dans des dosserets. Leurs quatre branches se réunissent directement au centre et sans l'intermédiaire de clefs. Un cordon court le long de la muraille, il a le même profil que les tailloirs des colonnettes engagées

dont il n'est que la continuation : un biseau chargé de billettes au-dessus d'une bande décorée de trois câbles superposés. Si l'accès extérieur demeure libre sous trois arcades en plein cintre, la porte qui communique avec la nef est surmontée de trois voussures toriques qui se



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Voûtes du porche.

recourbent, avec le même rayon, au-dessus de colonnettes monolithes. Les chapiteaux sont ornés d'une sculpture très originale qui se poursuit dans une frise composée, comme leurs corbeilles, de scènes vivantes difficiles à interpréter. Ce sont des personnages et des animaux fantastiques, monstres dont les têtes humaines sont affron-

tées, représentation de supplices qui n'ont aucun rapport avec ceux du jugement dernier, mais où il faut plutôt chercher ces groupements étranges qu'affectionnaient les artistes du moyen âge. Les bases ont un profil spécial qui consiste en un gros tore unique surmonté d'un simple cavet.

De chaque côté du porche sont des salles non voûtées qui correspondent à la base des tours. Celle du sud a été transformée en prison.

L'étude de l'intérieur du monument est forcément entravée par la restauration qui en a travesti le caractère. On se trouve en présence d'une nef et de deux bas-côtés qui semblent être une œuvre du XVII[e] ou du XVIII[e] siècle. Cependant, en examinant l'architecture avec attention, on y retrouve aisément une ossature romane, car il est facile de constater que, sous l'enduit moderne, les supports sont, alternativement, des piles fortes rectangulaires et des colonnes tronconiques — aujourd'hui cannelées — couronnées de ces chapiteaux polygonaux que nous avons rencontrés sous le porche. Les bases, d'ailleurs, sont restées primitives avec leurs deux tores, leur large scotie et leurs griffes. Ces piles étaient destinées à porter de grandes arcades en plein cintre qui délimitaient les collatéraux. Le tout était sans doute surmonté d'un plafond plat, comme à Surbourg, malgré l'opinion de Kraus qui prétend avoir vu des amorces d'ogives dissimulées sous la charpente.

A la suite on retrouve les quatre arcades qui soutenaient le carré du transept recouvert primitivement d'un plancher s'étendant sur les croisillons. Un chevet plat termine le chœur.

Extérieur. — Au-dessus des baies d'entrée du porche, l'étage supérieur est décoré de bandes lombardes et ajouré d'une seule fenêtre que domine un pignon refait. Les tours

rectangulaires s'élèvent sur un rez-de-chaussée orné de hautes arcatures.

Sur l'élévation latérale, les traces des fenêtres primitives apparaissent encore, bouchées à la suite des restaurations postérieures. Au sud, on trouve, encastré dans la muraille,



H. Heuzé phot.

Linteau du portail sud.

un linteau sur lequel sont représentés des animaux fantastiques à visage humain et luttant sous une série de trois arcatures. Les scènes sont traitées avec un mouvement et un art qui se rencontrent rarement dans la région.

Le chœur est épaulé par deux contreforts d'angle et éclairé par deux lancettes, tandis qu'une grande fenêtre au remplage rayonnant s'ouvre au-dessus d'une série d'arcatures trilobées.

Mobilier. — Cette église possède de belles stalles du xve siècle dont cependant les dossiers ont été refaits ultérieurement et une chaire remarquable qui date du xviie siècle. Le pavillon, lourdement chargé de volutes et de feuillages, est surmonté d'un saint Michel brandissant d'une main son glaive et tenant de l'autre une balance dont l'un des plateaux est soulevé par un démon qui cherche ainsi à abaisser l'autre sur lequel se tient un petit personnage en prières. Dans les cartouches rectangulaires de la cuve

sont représentés les quatre Evangélistes et le Bon Pasteur. On doit encore noter un retable consacré à la Vierge et à sainte Anne et un petit autel du XVIIe siècle dédié à saint Wendel.



Vitrail de l'abside.

Des vitraux qui garnissaient les fenêtres, un seul est conservé dans la baie de l'abside. Il remonte à l'époque gothique et représente la Vierge et l'Enfant entourés de saint Michel ou saint Georges et de saint Gengoult, patrons

de l'église, puis le Christ en croix assisté par les anges et ayant à ses pieds saint Jean et les saintes femmes. Le Père Éternel domine l'ensemble.

Bâtiments conventuels. — Les bâtiments du chapitre, en grande partie détruits se trouvaient au nord de l'église. Il n'en reste qu'un long couloir voûté de nervures en losanges.

Bibliographie. — Golbery (de) : *Antiquités de l'Alsace*, Colmar, 1828. — Huot : *Des Vosges au Rhin*, Paris, 1866. — Kraus : *Kunst und Alterthum in ober Elsass*, Strasbourg, 1876. — Laborde (Cte de) : *Les monuments de la France*, t. II, Paris, 1835. — Levrault, de Morville et Mossmann : *Musée pittoresque de l'Alsace*, 1860. — Schauenbourg (Baron de) : *Mém. sur les verrières d'Alsace* dans le *Congrès archéologique de Strasbourg*, 1859.

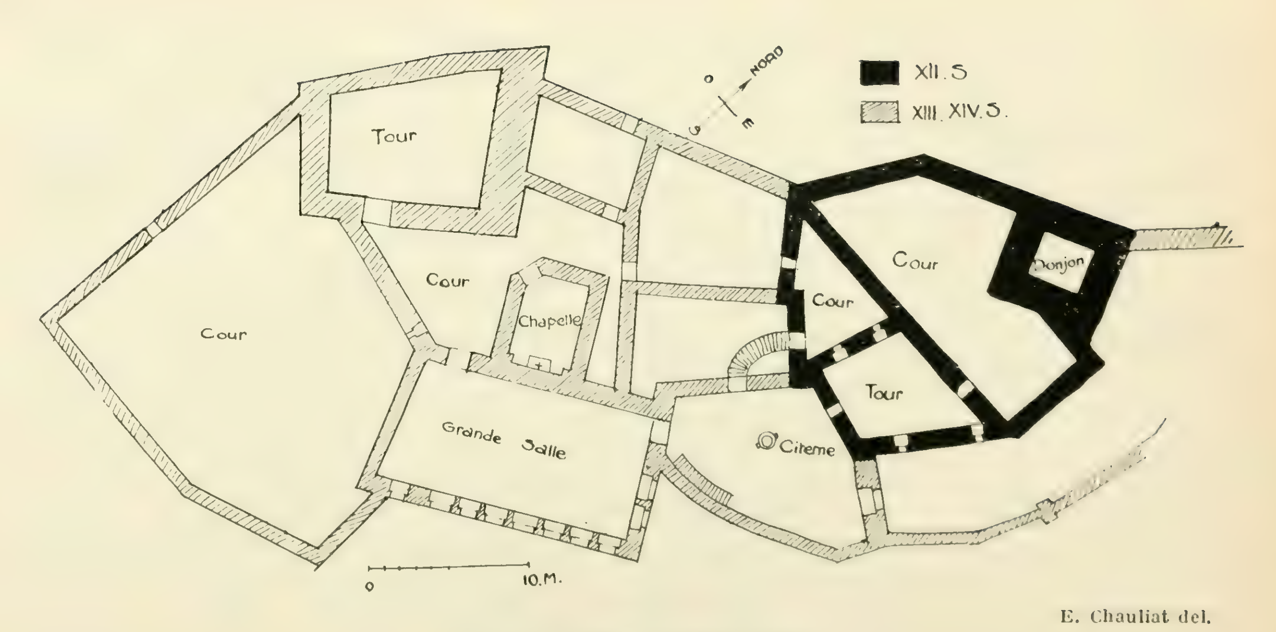
SEPTIÈME EXCURSION

CHATEAU SAINT-ULRICH

Par M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

Au sommet d'une haute colline boisée qui domine la vallée du Strengbach et la ville de Ribeauvillé se dressent les ruines imposantes du célèbre château Saint-Ulrich qui appartenait au XIVe siècle aux seigneurs de Ribeaupierre. Des chartes en font mention en 1341 et en 1371, mais son origine remonte au XIIe siècle, comme le prouvent les caractères du donjon et d'une salle voisine. Sa chapelle, consacrée à saint Ulrich, est citée en 1435. Encore habité au commencement du XVIIe siècle, il fut abandonné pendant la guerre de Trente ans. Son plan très irrégulier forme une série de grands pans coupés qui englobent au nord-ouest le château roman, peut-être mentionné dans un acte de 1144, qui se compose d'un donjon, d'une tour polygonale et d'un bâtiment où habitait le seigneur. A un niveau très inférieur s'élève entre deux cours, à côté de la chapelle, une grande salle gothique de la fin du XIIIe siècle. Le château est flanqué à l'est d'une tour ronde et au sud-est d'une tour carrée. On y entrait à l'est par des escaliers qui longeaient un mur et qui se terminaient dans la cour supérieure.

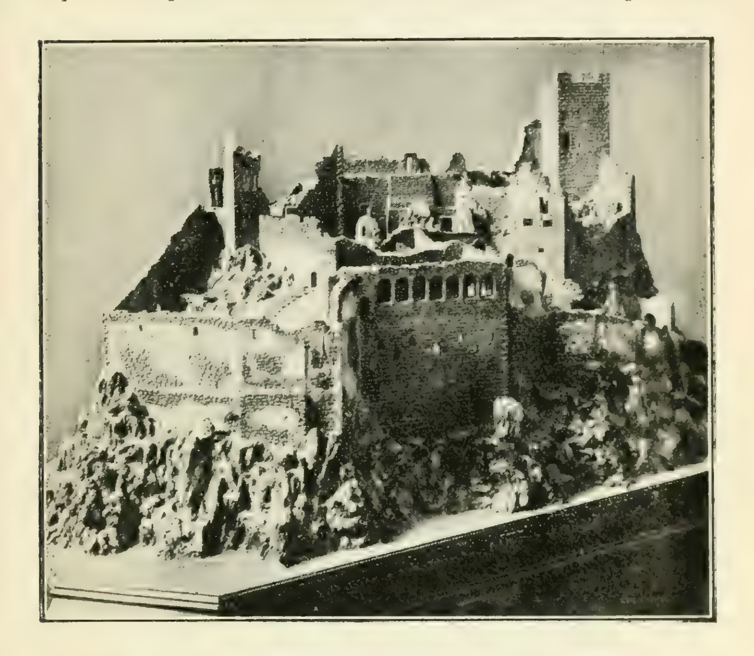
Le donjon carré du XIIe siècle est bâti au point culminant : les assises de granit du soubassement, extraites du sol du plateau, sont surmontées de pierres de grès rouge taillées en bossage, de 0 m. 25 à 0 m. 40 de hauteur, qu'il a fallu apporter du fond de la vallée comme celles des autres parties du château. Une baie en plein cintre



E. Chauliat del.

Plan du château Saint-Ulrich.

donnait accès au premier étage recouvert d'un plancher de bois comme les autres ; au sommet des murs très épais. on ne voit plus trace du crénelage qui devait entourer le toit en pavillon. Au pied du donjon s'élèvent une tour à pans coupés et au nord-ouest un logis éclairé par une



Modèle du château au musée de Mulhouse.

petite fenêtre dont le linteau, soutenu par une colonnette centrale, est orné sur les deux faces de deux arcs en plein cintre simulés. Le tympan d'une autre baie cintrée, encadrée par un boudin continu, est garni d'une tige entre deux palmettes. La cheminée, flanquée de deux colonnettes à chapiteaux cubiques, était surmontée d'une hotte conique dont on voit encore les arrachements. Dans la cour voisine se trouve une grande citerne ronde dont la coupole s'appuie sur quatre nervures cruciformes.

La grande salle gothique qui n'a jamais servi de chapelle, comme l'avait cru M. de Caumont, peut se comparer à celles des châteaux de Druyes (Yonne) et de



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Fenêtre de la grande salle.

Senlis. Recouverte d'un plafond de bois, comme tous les autres bâtiments du château, elle mesure 17 mètres sur 9 et s'élève au-dessus d'une cave éclairée par des baies carrées. On y entrait à l'ouest et au sud par une porte en plein cintre encadrée par un boudin. Elle est éclairée au nord par sept fenêtres en plein cintre et à l'ouest par

deux baies de la même forme encore intactes ainsi que leurs bancs de pierre. Des boutons de fleurs se détachent sur l'arête en biseau des jambages et des archivoltes. Ces fenêtres d'excellent style étaient divisées par un meneau qui a disparu et par deux arcades en plein cintre découpées dans le même linteau. Dans chaque tympan s'ouvre un losange ou un cercle, un quatre-lobes en diagonale ou un quatre-feuilles régulier avec quatre pointes intermédiaires ou encore un oculus à huit angles aigus. Des perles, des pointes de diamant ou des petites rosaces forment un cordon en bordure. Au nord, une porte donne accès dans une tour ronde : à l'ouest, on remarque une armoire cruciforme qui se compose de deux arcades. Un dessin de Rothmuller représente l'étage supérieur ajouré par des baies gothiques : on y pénétrait au sud par une porte dont le tympan est échancré en forme de trapèze. Comme le château Saint-Ulrich n'est cité que dans des chartes du XIVe siècle, plusieurs archéologues ont reculé jusqu'à cette époque la date du grand logis qui doit remonter au dernier tiers du XIIIe siècle.

La véritable chapelle, de plan rectangulaire, qui se trouve au sud-est de la salle gothique n'était pas voûtée : sa porte est en plein cintre, comme les baies géminées qui s'ouvrent au-dessus de l'autel primitif. Plus haut, on voit des fenêtres tréflées dont une archivolte est bordée de perles, comme la baie en tiers-point du pignon. Il faut attribuer les murs inférieurs de cette chapelle au XIIIe siècle, mais les parties hautes furent remaniées au milieu du XIVe siècle.

En traversant la cour au nord de la chapelle, on franchit à l'angle nord-est du château une poterne surmontée de quatre arcs de décharge surbaissés qui s'appuient sur des corbeaux en quart de rond, puis on descend dans une pièce carrée qui communique avec une autre. Enfin, au sud-est du château, s'élève une tour carrée dont l'appa-

reil est en bossage : elle se relie par des courtines au donjon et au grand logis et communique au sud avec un bâtiment ruiné où des corbeaux très saillants portaient les poutres des planchers.

Bibliographie. — Dietrich : *La chapelle du château Saint-Ulrich*, dans la *Revue d'Alsace*, 1860, p. 413. — Golbery et Schweighauser : *Antiquités de l'Alsace*, 1825. — Kraus (Franz-Xaver) : *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, t. II, p. 545. — *Ramé* (A.) : *Notes sur quelques châteaux de l'Alsace*, dans le *Bulletin Monumental*, t. XXI, 1855, p. 187. — Schœpflin : *Alsatia illustrata*, 1751, t. II. p. 109. — Winkler (G.) : *Les ruines du château Saint-Ulrich*, dans le *Bulletin de la Soc. pour la conservation des Mon. hist. d'Alsace*, 2e série, t. XIII, 1888, p. 151.

SÉLESTAT

Par M. GEORGES DURAND

Le nom de Sélestat figure pour la première fois dans un diplôme de Thierry IV daté de 728. C'était une villa royale où Charlemagne et ses successeurs jusqu'à Charles le Gros firent plusieurs séjours, et qui, vers la fin du XIe siècle, se trouva, avec la plus grande partie du domaine qui en dépendait, en la possession de la puissante maison de Hohenstaufen. Celle-ci avait d'ailleurs de grands biens en Alsace, et les empereurs issus de cette famille, notamment Frédéric Barberousse, firent de cette province leur résidence favorite.

C'est à eux que la ville de Sélestat dut son extension et sa clôture de remparts. Plus tard elle fit partie de la fameuse fédération des dix villes impériales d'Alsace, dont elle garda toujours les archives.

On ne peut parler de Sélestat sans évoquer le souvenir de son école latine et de sa société littéraire qui, du milieu du XVe siècle au milieu du XVIe, brillèrent du plus vif éclat et d'où sortirent un très grand nombre des plus illustres humanistes de l'Allemagne, parmi lesquels Jacques Wimpfeling († 1528) et Beatus Rhenanus († 1547), l'ami d'Érasme.

Malgré bien des mutilations, bien des destructions, dont beaucoup postérieures à 1870, Sélestat peut compter comme une des plus intéressantes parmi les villes de l'Alsace presque toutes si riches en monuments.

ÉGLISE SAINT-GEORGES

C'est la primitive et jadis unique, aujourd'hui la principale église paroissiale de Sélestat. C'est elle qu'en allemand on appelle le « Münster », qu'il faut bien se garder de traduire par « cathédrale ».

Située immédiatement au sud du terrain de l'ancienne villa carolingienne, elle passe pour occuper l'emplacement d'une chapelle dédiée à la Sainte-Croix qui existait déjà sous Charlemagne. Un diplôme d'Othon Ier de 953 parle de l'église de Sélestat. En 1320, elle apparaît sous le vocable de Notre-Dame ; celui de Saint-Georges ne semble être devenu en usage qu'au xve siècle.

Dans son état actuel, elle consiste en une vaste basilique de style français, d'aspect somptueux, longue de 50 mètres, construite en grès rouge où se mêlent des carreaux d'un granit gris assez grossier. Suivant la mode du pays, les remplissages des voûtes sont en moellonnage enduit.

Elle comprend un premier transept formant T à l'ouest, une nef avec bas-côtés, un second transept à l'est et un chœur à chevet plat flanqué de deux chapelles polygonales.

Sur sa construction, nous ne possédons aucun document antérieur à la fin du xive siècle, époque où elle était déjà terminée, sauf que le chœur fut alors agrandi.

Comme la cathédrale de Strasbourg, avec laquelle elle a d'ailleurs des liens de parenté, elle eut sous le nom d'*œuvre de Notre-Dame* son *œuvre* ou *fabrique* qui administrait les biens affectés à sa construction et à son entretien et qui subsista jusqu'à la Révolution, et sa *maison de l'œuvre* qui, en 1530, l'église terminée, fit place à l'école latine.

On ne sait depuis quand Jean Obrecht était maître de l'œuvre lorsqu'il fut élu au conseil de ville en 1388. Devenu bourgmestre en 1440, il fut remplacé à la tête de l'œuvre par maître Mathis, après lequel la municipalité fit venir de la célèbre communauté des maçons de Strasbourg, maître Erhart Kindelin qui semble avoir joui de son temps d'une grande notoriété. Il fut même appelé de Sélestat en 1419 pour faire partie de la commission chargée d'examiner les travaux d'érection de la fameuse flèche de la cathédrale de Strasbourg. Après lui on trouve encore d'autres maîtres de l'œuvre, mais il ne restait alors plus rien d'important à faire à l'édifice.

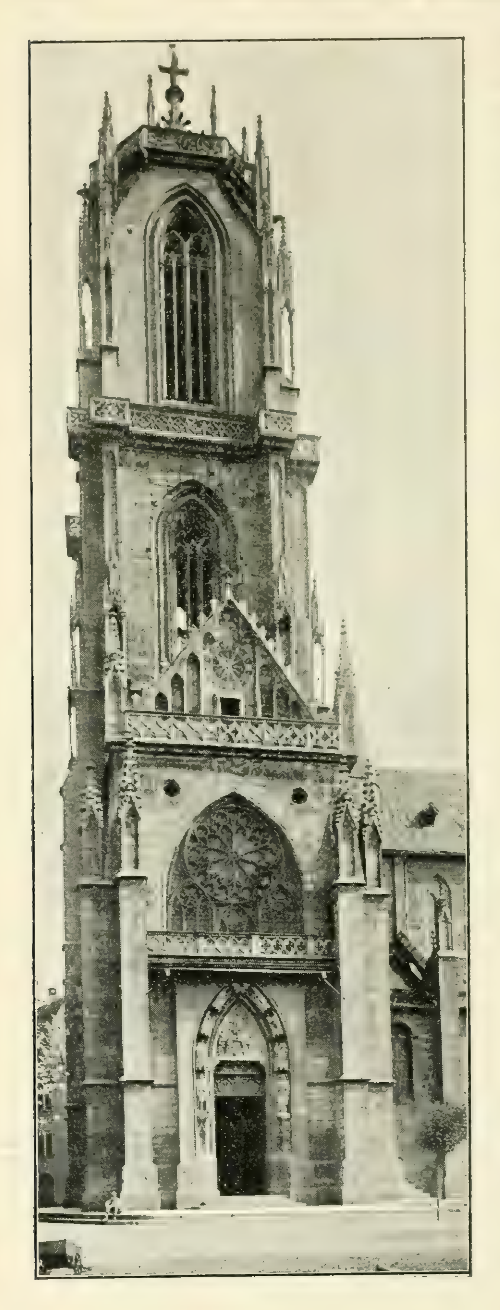
De 1847 à 1865, l'église fut l'objet d'une restauration complète par l'architecte Ringeisen.

A travers une apparente unité de style dans l'ensemble, et qui ne manque pas d'un certain charme, on découvre aisément d'assez notables différences dans les diverses parties de la construction. On y sent un travail assez lent, fait par bribes, parfois à de courts intervalles, avec de nombreux changements de mains. Comme dans les pays éloignés de la terre classique de l'architecture française, on s'y trouve souvent en présence de particularités, d'anachronismes archéologiques assez déroutants.

Tout cela demanderait une étude approfondie qui dépasserait de beaucoup les limites imposées à la présente notice. Nous ne pouvons qu'en donner une idée sommaire.

La construction paraît s'échelonner dans un laps de temps allant à peu près du début du XIIIe siècle à celui du XVe.

Transept occidental. — C'est une œuvre du style rayonnant encore peu avancé, avec deux travées à chaque croisillon et voûtes sur croisées d'ogives simples, dont les nervures sont profilées suivant un tore aminci avec méplat



entre deux tores plus petits dégagés par des cavets. Les supports sont des faisceaux de colonnettes aux chapiteaux de feuillages sous de minces tailloirs polygonaux.

La façade occidentale est percée d'une porte en cintre fort aigu et de fenêtres longues et étroites à un seul meneau central. A l'extrémité nord, une porte plus ancienne a été rapportée d'ailleurs; nous en reparlerons. La face sud est la partie la plus ornée, sinon la mieux composée : elle présente une porte également très aiguë, richement et déli-

E. Lefèvre-Pontalis phot.

Clocher de Saint-Georges.

catement sculptée (1) et surmontée d'un large fenestrage dont le motif principal est une rose rayonnante.

La haute tour carrée qui monte à près de 60 mètres du sol au-dessus de la croisée ne manquerait pas d'élégance si elle était terminée d'une façon un peu moins tronquée. Ses deux étages s'ouvrent sur chaque face par deux hautes fenêtres à remplage rayonnant séparées par des galeries de même style. On y remarque des refaçons du XVIIe siècle.

La place nous manque pour examiner la question de savoir si ce transept, qui est certainement plus récent que la nef, en remplace un autre plus ancien, ou s'il fut bâti après coup pour agrandir l'édifice.

Nef. — On y distingue deux et même trois époques différentes.

Les murs extérieurs des bas-côtés, qui sont la partie la plus ancienne de l'église, doivent remonter au début du XIIIe siècle, c'est-à-dire à la fin de la période que les archéologues allemands appellent de *transition*, « Uebergang », où plus ou moins d'éléments du style français s'introduisent dans la structure romane.

A l'intérieur, des demi-colonnes avec chapiteaux à crochets et épais tailloirs carrés sont adossées au mur, correspondant à des contreforts de faible saillie à l'extérieur. Une porte en plein cintre à trois ressauts moulurés sur colonnettes annelées (2) s'ouvre sur la face sud. Une autre porte à peu près semblable se voit à l'extrémité nord du transept occidental, où elle a été certainement rapportée (3). Une porte en plein cintre plus petite, formée de deux tores descendant le long des jambages et arrêtés

(1) Cf. les portes latérales ouest de la cathédrale de Strasbourg et la porte principale de l'église de Nieder-Haslach. — La statuaire est moderne.

(2) Le bas-relief du tympan est moderne.

(3) Voyez ci-dessus.

par en bas par un congé en volute, se voit au bas-côté nord. Les fenêtres ont été refaites au XIXe siècle.

Les murs gouttereaux ainsi que les voûtes de la nef et des bas-côtés sont d'un style beaucoup plus avancé, marquant plutôt la fin du XIIIe siècle.

Il y a en tout six travées égales ; mais les quatre dernières de la grande nef vers l'est sont couvertes par deux voûtes sexpartites avec piliers alternativement forts et faibles, modèle de voûte très usité dans les premiers édifices français, mais qui se perpétua assez longtemps, notamment en Bourgogne et en Champagne. Les piliers forts sont à huit colonnettes et les faibles à quatre. Les deux autres travées vers l'ouest sont couvertes chacune d'une croisée d'ogives simple avec piliers à huit colonnettes chacun. L'ordonnance générale de toutes ces travées est à peu près la même.

Au lieu de triforium, la nudité du mur correspondant à la toiture des bas-côtés n'est interrompue que par une petite ouverture rectangulaire. Il en résulte quelque chose de triste et de froid, d'autant que les fenêtres hautes, n'occupant pas toute la largeur de la travée, comme généralement dans la région, sont petites, fort simples et sans mouluration.

Les grandes arcades et les nervures de la voûte ont leurs arêtes simplement abattues en forme de cavet. Les clefs de voûtes, décorées de feuillages, sont souvent, par archaïsme, flanquées de petites têtes humaines à la rencontre des ogives (1). Les chapiteaux sont, les uns à crochets feuillus, les autres ornés de frondaisons au naturel, avec tailloirs octogonaux peu élevés.

Les arcs-boutants paraissent avoir été refaits lors de la construction du transept occidental ; il faut remarquer qu'aux travées doubles, ceux qui correspondent

(1) Cf. la nef de la cathédrale de Strasbourg.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef de Saint-Georges de Sélestat.

aux ogives de recoupement sont plus élevés que les autres. On voit encore la trace des anciens sous les combles des bas-côtés. La corniche extérieure est soutenue par une suite de modillons d'une forme singulière.

Transept oriental et chapelles. — Cette partie de l'église paraît un peu plus ancienne que les murs gouttereaux de la nef, et un peu moins que les murs extérieurs des bas-côtés. Le profil des nervures diffère peu de celui des nervures de la nef ; ici aussi, les clefs de voûtes sont accompagnées de petites têtes.

Suivant un système très usité en Bourgogne, en Champagne et jusqu'à Saint-Denis, on a évité, dans cette partie de l'édifice, de donner aux contreforts une trop grande saillie à l'extérieur, en en reportant une partie à l'intérieur, avec une galerie de circulation à l'appui des fenêtres qui passe à travers les contreforts (1).

Les fenêtres des chapelles sont de simples lancettes celles du transept, de plus grandes dimensions, sans toutefois occuper la totalité des travées, ont des remplages fort simples.

Les chapiteaux, à tailloirs carrés, sont sculptés d'un rang de crochets épanouis ; dans les chapelles, quelques-uns sont ornés de feuillage au naturel.

Extérieurement, à l'extrémité du croisillon sud, s'ouvre une porte en cintre brisé peu aigu à deux ressauts moulurés, sur colonnettes lisses avec chapiteaux à crochets (2) Au sud, a été percée après coup une très petite porte dans ce style bizarre inventé par les maîtres allemands et surtout souabes de la fin de l'époque flamboyante, et qui consiste à donner aux formes flamboyantes l'aspect de bâtons noueux entrecroisés, souvent garnis de capricieuses et luxuriantes frondaisons d'assez mauvais goût.

(1) Cf. les bas-côtés de la cathédrale de Strasbourg.
(2) Le bas-relief du tympan est moderne.

Une tour octogonale fort simple, de hauteur médiocre, s'élève sur la croisée. La haute pyramide de pierre qui la surmonte a été élevée par l'architecte Ringeisen à la place d'une de ces toitures bulbeuses si à la mode, surtout en Alsace, au XVIIIe siècle.

Chœur. — Entre les deux chapelles latérales du XIIIe siècle, il y eut certainement un chœur polygonal du même temps, de plain-pied avec celles-ci, ou à peu près. Ce chœur dut être, par la suite, jeté par terre pour être reconstruit dans des dimensions plus vastes. Par une lettre du 21 janvier 1415, Antoine Pancerini, cardinal du titre de Sainte-Suzanne, patriarche d'Aquilée, accorda des indulgences en faveur de la construction du nouveau chœur « non modicum sumptuose decoratus ». On ne sait à quel état d'avancement était alors ce chœur ni la part que les maîtres Jean Obrecht, Mathis et surtout Erhart Kindelin ont pu avoir dans sa construction. Quoi qu'il en soit, il appartient encore au style rayonnant tirant à sa fin. C'est à peine si l'on y peut soupçonner par endroits des tendances vers le style flamboyant.

Très légèrement plus large que la grande nef, et sans parler de l'étroite travée qui le précède et qui appartient encore aux constructions du XIIIe siècle, il comprend trois travées un peu oblongues dans le sens transversal, voûtées sur croisées d'ogives simples, dont les profils sont très analogues à ceux du transept occidental, et il se termine carrément à l'est.

Une large fenêtre, à remplage découpé avec recherche, occupe la presque totalité de chaque travée à droite et à gauche, ainsi que le chevet.

Au droit des contreforts, des groupes de colonnettes reçoivent les retombées des voûtes. Entre leurs chapiteaux à feuillages au naturel avec abaques polygonaux et les sommiers de la voûte, d'élégants tabernacles

surmontés de dais sculptés étaient destinés à recevoir des statues (1).

Ce chœur est surélevé de douze marches au-dessus de la nef, et ses deux travées vers l'est sont construites sur une sorte de hall voûté de quatre croisées d'ogives simples retombant à pénétration sur un lourd et bas pilier central. Les nervures de cette voûte ont seulement leurs arêtes creusées en forme de cavet, avec clefs où sont sculptés les animaux évangéliques.

Ce hall primitivement ouvert sur ses trois côtés nord, est et sud, pour servir de passage public, fut par la suite fermé par d'ignobles cloisons que l'architecte Ringeisen remplaça par des remplages en pierres vitrés, ce qui en fait actuellement une véritable crypte.

Mobilier et vitraux. — Les différentes portes de l'église ont presque toutes conservé leurs vantaux primitifs avec de curieuses pentures en fer.

Malgré bien des destructions et des « restaurations » presque aussi funestes, on peut encore admirer quelques belles verrières anciennes.

La rose qui forme la principale partie du fenestrage à l'extrémité sud du premier transept renferme un très remarquable vitrail du XIVe siècle d'un superbe coloris, représentant dans des quatre-feuilles les dix commandements de Dieu. Au bas de la rose, dans les deux triangles curvilignes entre celle-ci et le fenestrage inférieur, on voit l'Annonciation accompagnée du donateur et de la donatrice avec leurs armes, dans lesquelles on a cru reconnaître celles de la famille de Blotzenheim.

Dans les quatre grandes fenêtres occidentales de ce premier transept, on a placé en 1896, au milieu de gri-

(1) Celles qui s'y trouvent actuellement sont modernes, comme la balustrade ajourée qui fait le tour du chœur, extérieurement à la base du comble.

sailles modernes, douze panneaux reconstitués avec des fragments retrouvés à la mairie de Sélestat (Annonciation, Visitation, Évangélistes, XIIIe siècle ; anges musiciens, fin XVe ou début XVIe siècle).

Les deux grandes fenêtres nord et sud du transept occidental renferment deux belles verrières du XVIe siècle provenant des fenêtres du chœur, mais successivement « restaurées » et complétées au XIXe siècle par Maréchal, de Metz, puis par F.-X. Zettler, de Munich. Elles représentent différentes scènes, l'une de la vie de sainte Catherine, l'autre de celle de sainte Agnès, au milieu d'architectures de ce bizarre style flamboyant feuillu si à la mode dans les pays germaniques, dont nous avons déjà parlé, mêlé et d'éléments empruntés à la Renaissance.

La somptueuse chaire à prêcher en pierre sculptée, peinte et dorée, de style Renaissance, d'une extrême richesse et soutenue par un Samson, porte la date MDLV (1555) et les initiales H R en gothique, accompagnant une marque de tailleur de pierres.

Les parcloses et les accoudoirs des stalles du chœur, en bois sculpté, paraissent dater des environs de l'an 1500 : têtes d'hommes et de monstres d'une très bonne exécution et de beaucoup de caractère.

Sur les deux dernières travées du bas-côté sud se trouvait jadis une petite chambre ayant servi de bibliothèque à Beatus Rhenanus, qui avait légué ses livres à la ville de Sélestat. Quand on restaura l'église, au XIXe siècle, ce souvenir ne fut pas jugé suffisant pour lui sacrifier le désir de remettre le tout dans son état primitif, et elle fut impitoyablement détruite. On en voit encore quelques traces sous les combles du collatéral.

ÉGLISE SAINTE-FOY

Par une charte de 1094, Hildegarde, probablement déjà veuve de Frédéric de Hohenstaufen, et ses enfants avec elle firent, on ne sait pourquoi, donation à l'abbaye bénédictine de Sainte-Foy de Conques-en-Rouergue d'une église « in Sleztat, ad instar Dominici Sepulcri sitam » et consacrée par Othon, évêque de Strasbourg, l'un des fils de Hildegarde ; cette église était accompagnée d'une « curti monachorum officinis apta » et dotée de quelques biens. L'abbaye de Conques y établit un prieuré sous sa dépendance. Les moines qu'elle envoya y apportèrent des reliques et une image de sainte Foy qui devinrent en grande vénération, si bien que le vocable de Sainte-Foy finit par supplanter celui du Saint-Sépulcre.

En 1614, l'évêque de Strasbourg céda l'église et une partie des bâtiments du monastère abandonné par les moines depuis la fin du XVe siècle, aux Jésuites qui y établirent un collège.

Entre autres changements et mutilations, ceux-ci élevèrent tout aussitôt sur les bas-côtés de l'église de vastes tribunes en style gothique dégénéré — elles portaient la date de 1616 — auxquelles ils donnèrent vue sur la nef, en éventrant les lunettes des voûtes sous les formerets, et ils couvrirent le tout d'une seule et immense toiture. Au siècle suivant, ils surmontèrent la tour du nord par un troisième étage de mauvais style, à toiture bulbeuse.

Lors du concordat de 1803, l'église fut conservée comme seconde paroisse.

Après un débadigeonnage en 1878 et un commencement de restauration en 1887, l'architecte Winkler, conservateur des monuments historiques, fut chargé en 1889

d'entreprendre une totale remise à neuf de l'église, au moyen d'une subvention du gouvernement. Ces travaux, conduits avec autant d'ignorance que d'indiscrétion, furent l'objet, même de la part des archéologues allemands, de très vives et très justes critiques, auxquelles on peut en ajouter d'autres. M. Winkler aurait pu en éviter beaucoup s'il s'était donné la peine d'aller voir les églises pourtant si voisines de Saint-Dié.

Rien de ce qui apparaît au-dessus du sol dans l'édifice actuel, ne remonte évidemment à l'église bâtie au XIe siècle par Hildegarde, mais les fouilles de 1890 ont fait découvrir une crypte dans le carré du transept et les fondations d'une abside qui ont dû en faire partie (1).

L'église est une construction très homogène élevée rapidement, pour ainsi dire, d'un seul jet dans un beau style roman de la seconde moitié du XIIe siècle, et qui nous est parvenue presque complète.

Beatus Rhenanus y avait encore vu des vitraux portant cette inscription :

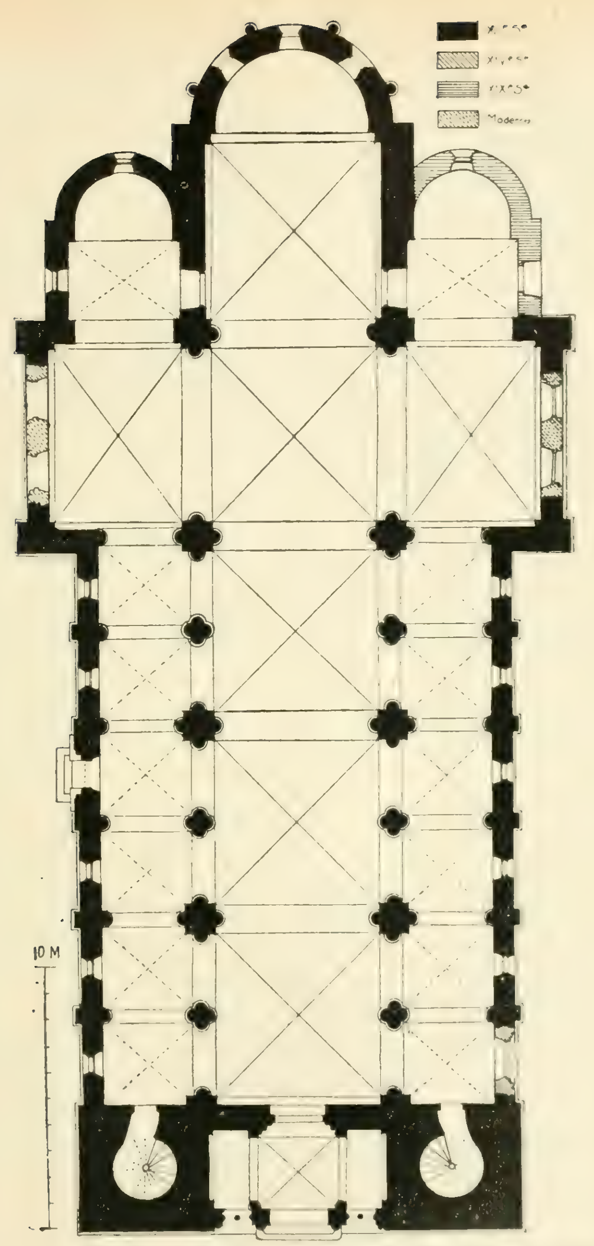
Tempore quo rediit superatis Mediolanis
Nos rex romanus fieri jussit Fridericus

La prise de Milan par Frédéric Barberousse eut lieu en 1162. L'inscription ne permet guère de contester que l'église ait été terminée ou à peu près à cette date, et cependant sa comparaison avec les églises de Saint-Dié permet difficilement de la faire remonter si haut (2).

Bâtie en grès rouge de Schirmeck, auquel viennent souvent se mêler, comme à Saint-Georges, des carreaux de granit gris, c'est une basilique voûtée, longue de 34 mètres,

(1) A gauche, le cadavre d'une femme du XIIe siècle avait été recouvert de mortier, ce qui permit d'obtenir un moulage de la tête. Cf. Dacheux (Chanoine), *Sainte-Foy de Schlestadt et ses tombes*, 1893, pl.

(2) Voy. G. Durand, *Eglises romanes des Vosges*, p. 332, et G. Dehio. *Handbuch der deutschen Kunstdenkmaler*, t. IV, p. 356.



Arch. Mon. Hist. d'Alsace.

Plan de Sainte-Foy.

avec porche, nef à trois travées doubles, bas-côtés, transept et une travée de chœur, terminée par une abside semi-circulaire, entre deux absidioles précédées chacune d'une petite travée carrée.

On a déjà souvent remarqué la parenté évidente et étroite de cette église avec le côté sud de la nef de la cathédrale et avec la petite église de Saint-Dié. Elle est vraisemblablement de la même main. Bien plus, comme nous l'avons montré ailleurs (1), si les églises de l'Alsace et de la Lorraine au XIIe siècle présentent encore quelques caractères communs découlant pour la plupart d'une origine commune carolingienne et lombarde, elles se distinguent nettement les unes des autres par de notables différences. Une des principales consiste dans la persistance systématique en Alsace des bandes lombardes avec cordons d'arceaux et leur presque total abandon par les maîtres lorrains. Mais leur absence à Sainte-Foy est loin d'être le seul point de contact de cette église avec celles de la Lorraine, nous en constaterons bien d'autres dans le cours de la description. C'est une église beaucoup plus lorraine qu'alsacienne.

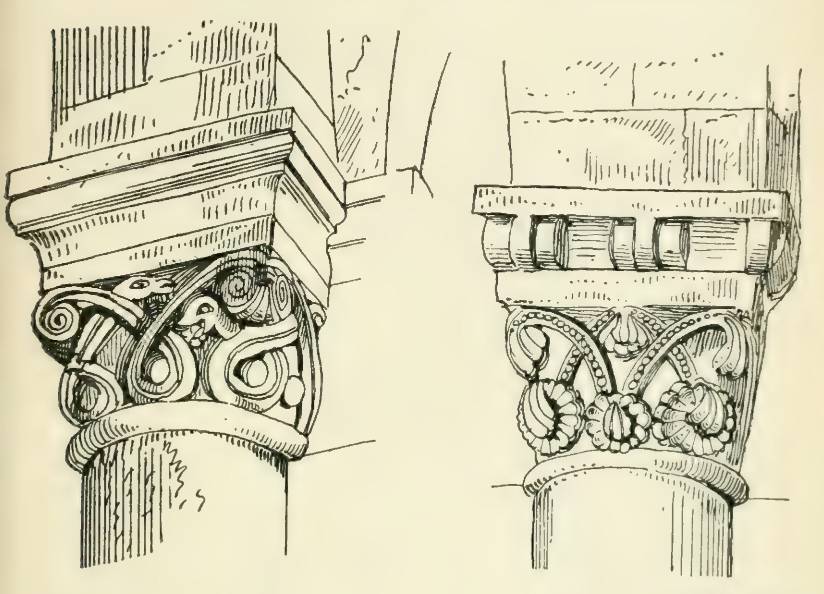
Décoration. — Les profils sont ceux de toute la région lombardo-germanique, suivis également en Lorraine ; les bases attiques fort hautes sont garnies de griffes tantôt en forme de courges, tantôt composées d'une sorte de cartouche recouvrant le tore inférieur et se retournant en volutes dans les angles.

Si nous passons à la sculpture, nous nous trouvons en plein art lorrain : chapiteaux à feuilles d'eau terminées en crochets, tantôt renflées démesurément, tantôt croisées et contrariées, d'une forme si originale (2) inconnue en

(1) G. Durand, *Eglises romanes des Vosges.*

(2) Cf. Haute-Seille, Sainte-Marie-aux-Bois (Meurthe-et-Moselle), Morlange (Moselle), cathédrale de Saint-Dié, Oreilmaison (Vosges).

Alsace ; chapiteaux formés de fleurs de lis renversées, aux pétales très aigus, et réunies par des chevrons perlés (1) ; chapiteau cubique dont le bas des lobes est mouluré en forme de croissant, comme aux églises de Saint-Dié ; dans



E. Chauliat del.

Chapiteaux de la nef.

les arcs et cordons, torsades, alignements de rosaces, de palmettes entourées d'une sorte de double volute en forme de C, suites de sortes de fleurs de lis posées tête-bêche et réunies par des tiges perlées en forme d'S ; corniches à billettes avec, sous chaque joint, un modillon formé d'un dé agrémenté de billettes, etc., en un mot toute la gamme ornementale un peu grasse et rebondie affectionnée des artistes romans de la Lorraine.

(1) Ce chapiteau se retrouve identique à Blanzey, Gézoncourt (Meurthe-et-Moselle), aux Templiers de Metz, à Étival (Vosges).

Intérieur. — Toutes les voûtes sont en moellonage enduit. Celles de la grande nef, du transept et du chœur sont sur croisées d'ogives simples. Suivant une mode assez particulière, dont il y a de rares exemples en Alsace (1), mais qui est courante et, on peut le dire, caractéristique dans toute la région à l'ouest des Vosges jusqu'à Wassy inclusivement, les ogives profilées suivant un gros boudin n'ont pas de supports particuliers, mais vont se perdre en s'amincissant en forme de cône entre le doubleau et le formeret. Un petit chapiteau sculpté marque le départ de l'amincissement. Il n'y a pas de clefs sculptées à la rencontre des ogives. Les bas-côtés sont voûtés d'arêtes.

Les grandes arcades sont en cintre brisé, forme rare dans les églises romanes aussi bien en Alsace qu'en Lorraine (2), mais appareillées comme des pleins cintres, avec clefs. Il n'y a pas trace de tirants en bois, comme on en voit aux églises de Saint-Dié. Doubleaux, formerets et arcades sont à arêtes vives, sans moulures.

De même qu'à la petite église de Saint-Dié, les piliers principaux sont formés d'un massif carré flanqué de quatre demi-colonnes, et les piliers intermédiaires d'un faisceau de quatre demi-colonnes dont celle qui regarde la nef ne porte rien.

Un cordon en plate-bande, soutenu par une suite de grosses billettes garnies d'une sorte de collier, fait le tour de l'église à la base de la lunette des voûtes, en contournant l'abside dont il forme l'unique décoration intérieure. Ce genre de cordon, très fréquent en Lorraine, ne se voit guère en Alsace.

Lorsque M. Winkler a supprimé les tribunes, au lieu de faire simplement contourner par ce cordon les colonnes

(1) Rosheim, Marmoutier, cathédrale de Strasbourg (chapelle Saint-André), auxquelles il faut ajouter des travées du cloître de la cathédrale de Bâle.

(2) Les grandes arcades des églises de Saint-Dié sont en plein cintre.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Nef de Sainte-Foy de Sélestat.

des piliers intermédiaires qui ne portent rien, comme à la petite église de Saint-Dié, il a donné à celles-ci des chapiteaux d'un style innommable, en les raccordant au mur par des talus d'un pitoyable effet.

Crypte. — Lors de la dernière restauration de l'église, on retrouva sous le premier arc triomphal les restes d'un caveau que Beatus Rhenanus avait encore connu et que les Jésuites avaient fait combler. Il fut alors l'objet d'une restauration qui équivaut presque à une reconstruction. Il consiste principalement en un espace carré d'environ 2 m. 50 de côté, couvert d'une voûte d'arêtes. Le profil des impostes des quatre piédroits rectangulaires fort bas qui supportent les formerets de cette voûte, quoique assez bien taillé, est encore peu ferme et peut bien remonter aux dernières années du XIe siècle ; il justifie l'opinion qui considère cette crypte comme provenant de l'édifice élevé par Hildegarde.

Extérieur. — La façade occidentale comprend deux tours carrées à peu près complètement nues jusqu'à une hauteur d'environ 16 m. 75 et renfermant dans leur milieu un escalier à vis. Les deux derniers étages, séparés par des cordons sculptés, présentent sur chacune de leur face une grande richesse : en bas, une triple arcature en plein cintre retombant sur des colonnettes ; en haut, une baie géminée de même ; le cintre des deux baies est contourné par un cordon de billettes qui se retourne en manière de gradins dans les angles de la tour, motif assez bizarre dont nous avons montré ailleurs le caractère lorrain (1).

(1) G. Durand, *Eglises romanes des Vosges.* — On a eu tort de rapprocher ce motif des espèces d'acrotères qui garnissent les clochers d'Isomes (Haute-Marne), de Saint-Martin-d'Ainay, à Lyon, de Guebwiller (Haut-Rhin), de Gurzy-le-Château (Côte-d'Or), etc.

Avant 1889, le dernier étage manquait à la tour sud ; M. Winkler l'a construit de toutes pièces semblable à celui de la tour nord dont il a démoli l'étage supplémentaire du XVIIIe siècle. Il termina les deux tours par de ces



Façade avant la restauration.

flèches rhomboïdales si fréquentes dans la province rhénane, mais inusitées en Alsace et surtout en Lorraine, et qui sont ici du plus désastreux effet (1).

(1) La même erreur fut jadis commise à Saint-Pierre et Saint-Paul de Neuwiller.



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Porche de Sainte-Foy de Sélestat.

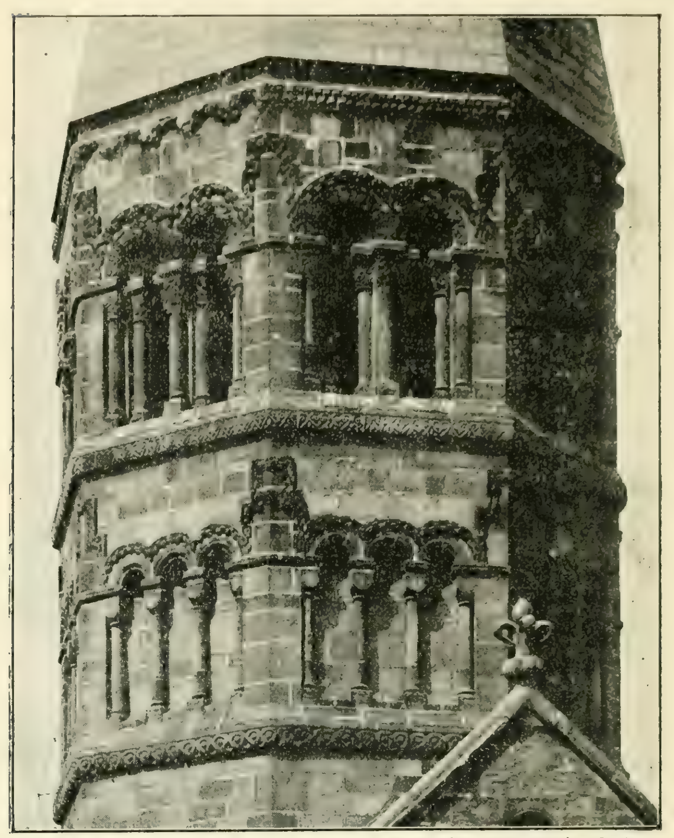
Entre les deux tours est un porche divisé transversalement en trois travées ; à celle du milieu correspondent une voûte d'ogives et la porte en plein cintre à trois ressauts sculptés qui retombent sur des colonnettes, avec tympan. Au-dessus est une tribune donnant sur la nef. La façade extérieure de ce porche est percée d'une porte très simple entre deux baies géminées à colonnette centrale ; au-dessus règne une triple arcature surmontée d'un ordre de colonnettes reposant alternativement sur les retombées et sur les clefs de l'arcature inférieure et allant rejoindre une corniche sculptée. Très employée par les maîtres lorrains, cette disposition, que nous retrouverons encore à l'abside, est à peu près inconnue en Alsace. Les deux colonnettes à droite et à gauche de la porte reposent sur des lions couchés, suivant une coutume bien connue et assez répandue surtout dans la région lombardo-germanique (1). Le pignon supérieur est de M. Winkler. Il faut voir dans l'ordonnance de cette façade un reste de tradition carolingienne (2).

Les contreforts de faible saillie qui garnissent les collatéraux sont plutôt des sortes de pilastres ornés de chapiteaux sculptés, sur l'un desquels on voit un monstre à corps humain et tête de bête se tirant une épine du pied. Après la suppression des tribunes, M. Winkler a donné à ces collatéraux un couronnement qui n'est pas sans laisser prise à la critique. La plupart des fenêtres sont également neuves. Une petite porte romane s'ouvre dans la face nord. Une autre, plus petite, sans ébrasement, se voit dans la face sud, ainsi que les restes d'une porte paraissant dater du XIVe siècle.

(1) Ces figures de lions ont été refaites par M. Winkler; les anciennes, qui paraissent pourtant encore assez bien conservées, ont été mises au musée de Sélestat.

(2) Cf. l'église élevée sous Charlemagne par Angilbert à Saint-Riquier (Somme) ; les églises de Marmoutier (Bas-Rhin) et de Marsal (Lorraine), XIIe s.

Les murs gouttereaux de la nef ont été refaits de toutes pièces par M. Winkler qui les a garnis de contreforts ornés de chapiteaux sculptés et de talus imités de ceux des bas-



E. Lefèvre-Pontalis phot.

Clocher central.

côtés, ce qu'il aurait évité de faire s'il avait vu les églises de Saint-Dié. Pour la corniche, celle du chœur encore subsistante lui en a fourni le modèle. Celle-ci est composée de deux rangs de billettes, mais ce qui lui donne un caractère absolument original, c'est qu'immédiatement au-dessous,

de distance en distance, sont placées des pierres sur lesquelles sont sculptés en bas-relief de petits personnages, des têtes d'hommes ou d'animaux, etc. (1).

L'abside, à la base de laquelle des fûts de colonnes interrompus semblent marquer une reprise dans la construction, a une ordonnance conçue tout à fait dans le même esprit que dans les églises lorraines. Elle comprend une triple arcature dont les arcs en plein cintre encadrent trois grandes fenêtres. Au-dessus, est un ordre de colonnettes posées sur les clefs et sur les retombées des arcs, comme nous l'avons déjà vu à la façade, qui supportent alternativement avec de petites consoles sculptées une série d'arceaux laissés simplement équarris (inachevés ?). Un des chapiteaux de ces colonnettes représente une Mélusine, sujet que l'on retrouve à la cathédrale de Saint-Dié.

Les absidioles, qui avaient presque totalement disparu, sauf les parties inférieures de celle du nord, ont été refaites par M. Winkler.

La grande tour octogonale, qui s'élève à 43 mètres du sol sur la croisée du transept, reproduit les mêmes divisions et la même décoration que le haut des tours de la façade, y compris les retours en gradins dans les angles. Une haute flèche de pierre aux côtés légèrement bombés et presque entièrement nue la surmonte.

A l'angle nord de la tour nord, on remarque dans l'appareil une pierre sculptée assez fruste où l'on croit reconnaître une scène de chasse (2).

HÔPITAL

L'hôpital est installé dans l'ancien couvent des Dominicains fondé en 1258.

(1) Les extrémités du transept défigurées par les Jésuites ont été presque entièrement refaites en 1887.

(2) Il n'est pas rare de rencontrer dans les églises d'Alsace et de Lorraine des pierres sculptées ainsi mêlées à l'appareil sans ordre et sans raison apparente, par exemple à Marmoutier (Bas-Rhin), à Murbach (Haut-Rhin), à Rollainville (Vosges).

L'église assez vaste, aujourd'hui découpée en tous sens pour renfermer divers services de l'hôpital, est construite sur le modèle presque uniforme de la plupart des églises des religieux mendiants de la région aux XIIIe et XIVe siècles (1) : nef et bas-côtés non voûtés, chœur très long voûté d'ogives dont le profil est formé de deux cavets et retombe sur des consoles en forme de pyramides curvilignes, avec clefs sculptées de feuillages ; grandes et longues fenêtres dont les remplages n'existent plus ; le tout d'une extrême simplicité non dénuée d'élégance.

Il reste encore un cloître également fort simple dont les parties les plus anciennes semblent remonter au XVe siècle.

ÉGLISE DES RÉCOLLETS

Presque semblable et à peu près contemporaine, mais mieux conservée était l'ancienne église des Récollets qui, depuis 1619, occupaient l'ancien couvent des Frères mineurs fondé en 1280. Après la Révolution elle servit de magasin, puis de marché, jusqu'en 1881, époque où la nef fut détruite et le chœur restauré pour servir au culte protestant. Il faut remarquer l'élégante petite flèche de pierre de style flamboyant qui s'élève à l'angle nord-est.

PORTES

De l'ancienne enceinte du moyen âge subsistent deux portes surmontées chacune d'une haute tour : l'une est la *Fausse porte* ou *Tour de l'horloge* datant du XIVe siècle et remaniée en 1614, époque à laquelle appartiennent ses

(1) Frères mineurs puis Récollets de Sélestat, Dominicains de Colmar, Dominicains de Guebwiller, Frères mineurs de Bâle, Clarisses de Kœnigsfelden (Suisse), etc.

parties supérieures et une grande peinture murale (1) au-dessus de la porte vers l'extérieur. L'autre tour est la *Tour aux Sorciers*, dont l'étage inférieur, appareillé en bossages avec de curieux gonds de pierre, remonte vers l'an 1300. Le reste, en briques, est plus moderne.

VIEILLES MAISONS

Comme la plupart des villes de l'Alsace, Sélestat présente presque à chaque pas des maisons anciennes. Sans avoir la valeur artistique de celles qu'on peut voir à Strasbourg ou à Colmar, elles ne sont cependant pas sans intérêt. En général, elles ne remontent pas au delà de la fin du xve siècle. Dans beaucoup domine un style Renaissance assez particulier, souvent d'une maladresse naïve, avec un goût un peu pédantesque pour les inscriptions latines et de curieuses prétentions épigraphiques, à quoi l'influence de la célèbre société littéraire n'est certainement pas étrangère. Cela n'empêche pas dans d'autres édifices le style flamboyant dégénéré de s'attarder jusqu'en plein xviie siècle. Les façades du xviiie siècle sont assez nombreuses. Nous ne pouvons que citer très brièvement.

L'hôtel de l'abbaye d'*Ebermunster* de l'ordre de Saint-Benoît, commencé en 1541 par l'abbé Georges Richenbach, dont le riche portail Renaissance est orné de médaillons aux effigies bûchées d'illustres personnages de l'antiquité et du moyen âge avec leurs noms en latin, et d'une longue inscription dans la même langue. A l'intérieur, escalier à vis et curieuse porterie avec les médaillons intacts de Romulus et de Remus.

Les prétentions humanistes sont peut-être plus grandes encore dans la maison du maître maçon de la ville, Stephan Ziegler, construite en 1530 et 1544, dans l'ornementation Renaissance de laquelle entrent des médaillons représen-

(1) Restaurée en 1880.

tant les architectes et savants de l'antiquité : Archimède, Philocrate, Philolaus, etc.

De l'ancienne Commanderie de Saint-Jean de Jérusalem fondée en 1265, il subsiste encore quelques restes intéressants de la Renaissance.

Mentionnons enfin, parmi beaucoup d'autres, la maison du « Petit Giessen », avec sa bretèche, son escalier à vis, son balcon de bois, sa porte de style Renaissance avancé, et une inscription datée de 1615.

Faute de place, nous ne pouvons que citer pour mémoire le musée et la riche bibliothèque dont le *Livre des miracles de sainte Foy*, ms. du XIIe siècle, et la très précieuse bibliothèque léguée à la ville par Beatus Rhenanus forment les principaux joyaux.

Bibliographie. — L. Dacheux : *Sainte-Foy de Schlestadt, son saint sépulcre et ses tombes.* Strasbourg, 1893, in-8°. — L. D[acheux] : *Geschichtliche Notizen über die S^a^ Fideskirche zu Schlettstadt*, dans le *Bull. pour la conserv. des M. H. de l'Alsace*, 1893. — A. Dorlan : *Notices historiques sur l'Alsace et principalement sur Schlestadt.* Colmar, 1843, in-8°. — Id. : *Etude sur l'église paroissiale de Schlestadt.* 1860, in-4°. — Dorlan : *Les transformations d'une place forte alsacienne des origines à nos jours. Histoire architecturale et anecdotique de Schlestadt.* Paris, 1912, 2 vol. gr. in-8°. — J. T. M. Fritsch : *L'église Saint-Georges à Schlestadt.* Mulhouse, 1856, in-12. — J. Gény : *S^a^-Fides Buchlein.* Strasbourg, 1894, in-8°. — Id. : *Führer durch Schlettstadt und Umgegend*, 1899, in-12. — Id. : *Führer durch Schlettstadt.* Berlin, 1903, in-8°. — Fr. Hœber : *Die Frührenaissance in Schlettstadt*, dans la *Revue alsacienne illustrée*, t. XIV, 1912. — Ant. Seder : *Der Grabfund in Schlettstadt. Archæologische Studie*, dans le *Bull. pour la conserv. des M. H. de l'Alsace*, 1893. — Straub : *Un miracle de saint Jacques le Majeur représenté dans l'église*

Saint-Georges à Schlestadt, dans la *Revue cathol. d'Alsace*, t. II. — Vatin : *L'église Saint-Georges de Schlestadt*, dans la *Revue d'Alsace*, 1860. — C. Winkler : *Bericht über die bei Restaurirung der S. Fides zu Schlettstadt im Jahre* 1892 *gemachte Funde*, dans le *Bull. pour la conserv. des M. H. de l'Alsace*, 1893. — Claude Champion : *Croquis d'Alsace, Sélestat*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1922. — Plus les ouvrages généraux.

LA COLLECTION SPETZ A SÉLESTAT

Par M. l'Abbé J. WALTER

La ville de Sélestat conserve, en attendant un sort définitif, la fameuse collection de Georges Spetz exposée dans la grande salle de lecture de la Bibliothèque municipale. Cette riche collection réunit des objets d'art variés en ameublement, tapisserie, peinture, sculpture, orfèvrerie, faïence de toutes les époques du passé artistique alsacien.

Tout pénétré de l'amour de son pays, M. Spetz, d'Isenheim, a senti s'éveiller en lui, avec les goûts artistiques, la passion de réunir ce qui est beau. Il a fait ses premières acquisitions en s'imposant des sacrifices, car c'est sa bourse de jeune homme qui devait faire tous les frais de ses emplettes ; je crois même pouvoir affirmer que le jeune collectionneur n'était pas très encouragé par les siens. M. Spetz père, homme sérieux et pratique, aurait voulu faire de son fils un industriel capable de continuer les bonnes traditions de sa maison, il n'a réussi qu'à en faire un artiste. Quoi qu'il en soit, M. Georges Spetz sut se monter une galerie d'antiquités dont quelques exemplaires sont de véritables chefs-d'œuvre d'une rare beauté. Notons qu'il collectionnait en un temps où les amateurs trouvaient encore une riche moisson dans les greniers d'églises, chez les antiquaires et parfois dans des familles nécessiteuses ou peu respectueuses de leur passé.

Pendant la guerre, M. Spetz mourut et immédiatement ces richesses furent mises sous séquestre allemand parce que les héritiers, la famille Carpentier, étaient en France. Grâce à l'intervention opiniâtre de MM. Kubler et Klem, de Colmar, la collection put être conservée en Alsace, au lieu de prendre le chemin de l'Allemagne, comme ce fut le cas pour le Rembrandt du musée de Colmar.



Vierge de la collection Spetz.

Déjà cette ville espérait enrichir son magnifique musée de cette collection, lorsque après la guerre les nouveaux propriétaires se décidèrent à la mettre en vente. La municipalité de Sélestat offrit comme dernier asile la salle de lecture de la Bibliothèque pour l'exposition de ces objets. Toutefois, les époques gothique et de la Renaissance y figurent seules.

Il est regrettable qu'il n'existe pas de catalogue raisonné de ce musée particulier, ne serait-ce que pour honorer la mémoire de son ancien propriétaire. La collection une fois vendue et dispersée à l'étranger entraînera dans l'oubli le nom de M. Georges Spetz.

Parmi les objets dont nous regretterons le plus la disparition, nous citons la très belle Vierge d'Isenheim dont le vêtement forme des plis si savamment drapés. C'est une sculpture sur bois qui remonte à l'an 1500 environ. La grandeur majestueuse de la Reine s'unit avec l'intimité de l'affection maternelle. L'artiste a donné à l'Enfant Jésus les caractéristiques de la double nature divine et humaine, soit l'oiseau, symbole de la divinité créatrice, et la pomme de grenade, symbole de la passibilité humaine. Cette œuvre sort sûrement d'un atelier local, comme les grandes statues du retable du couvent des Antonites de la même abbaye d'Isenheim, qui perpétuent aussi bien la gloire du génial Mathias Grünewald que celle de Hans de Haguenau.

Une délicieuse Nativité du milieu du xve siècle nous arrête. La finesse du travail rivalise avec l'art du plus discret réalisme. Quoique moins avancé que la grande Vierge, ce groupe est d'une perfection étonnante. Il doit sortir du même atelier que les deux beaux morceaux du musée de l'Œuvre Notre-Dame à Strasbourg. Cette Nativité fut achetée par M. Spetz à Colmar.

Une grande tapisserie exécutée à Arras, d'après un dessin d'Albert Dürer, représente : à gauche, la dernière

gloire et la chute de la Babylone pécheresse ; à droite, la vision de la Jérusalem céleste, scènes tirées de la suite de l'Apocalypse. Parmi les autres tapisseries, l'une, d'origine bâloise, est d'un style décoratif très heureux : des bêtes symboliques, avec des banderoles au texte rimé, s'entrelacent dans les rinceaux comme dans une grande enluminure. Un saint Henri du XVIe siècle, également du couvent d'Isenheim, une magnifique crédence, un trône et une table du XVIIe siècle, probablement œuvres de Sambin, sont d'art bourguignon. Puis c'est un groupe de la Sainte Famille qui représente, avec un accent si populaire et un réalisme si touchant, deux paysannes alsaciennes en la Vierge et sainte Anne. Ce groupe ornait jadis l'église des Récollets à Rouffach. Un triptyque provenant de l'église paroissiale de Sélestat montre toute la légende des saints Joachim et Anne, tirée de l'évangile apocryphe de saint Jacques. Ensuite il faut remarquer un certain nombre de grandes et de petites figures, de bustes gothiques, témoins fidèles de la grandeur des XIVe et XVe siècles en Alsace.

D'autres trésors s'étalent encore sur les tables disposées dans la salle. Des huches gothiques se voient à côté de meubles de la Renaissance, des plats hispano-mauresques à fulgurants reflets métalliques à côté de magnifiques faïences de Strasbourg, Moustier, Rouen ou Delft. Des coupes et des calices, des cuivres repoussés, des étains de Briot et d'Enderlin à côté des verres de Venise et des broderies en or nué.

Dans cette passionnante originalité d'antiquités alsaciennes nous voyons encore des reliques admirables. C'est ce très beau tableau du martyre de sainte Marguerite qui, quoi qu'on en dise, n'est pas de Schongauer. Il appartint au couvent des Unterlinden, à Colmar, ainsi que son pendant, le martyre de saint Philippe. Ensuite nous citerons des burettes en vermeil ayant appartenu à Casimir de



Collection Spetz. — La Sainte Famille.

Ratsamhausen, dernier prince-abbé de Murbach, qui fit construire la magnifique église de Notre-Dame à Guebwiller ; des gobelets en argent au poinçon de Strasbourg dont l'un est un ern-becher orné de scènes représentant la moisson et dont l'autre, datant du XVI[e] siècle, est orné de vues de Strasbourg et des Vosges.

Les petits vitraux intéressants sont en grande partie suisses.

Signalons encore un hanap en verre de Bohême de 1594 avec l'image de l'empereur Maximilien et les Grands Électeurs portant les insignes de l'Empire. Ce verre remarquable était propriété du roi Max de Bavière qui, plus tard, le confia à M. de Hoën, juge de paix à Ribeauvillé ; c'est dans cette ville que M. Spetz l'a découvert.

Cette riche collection est encore exposée à Sélestat. Sera-t-elle vendue et dispersée à tous les vents? Sa perte serait irréparable pour l'Alsace et, autant ce serait un crime d'en priver notre province, autant celui qui assurerait sa conservation mériterait bien de la mémoire de M. Spetz et de notre glorieux passé artistique.

Bibliographie. — Hallays (André) : *A travers l'Alsace.* Paris, 1919, p. 28. — Laugel (A.) : *La collection Spetz*, dans la *Revue alsacienne illustrée.*

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE
DE METZ, STRASBOURG, COLMAR

ORDRE DES EXCURSIONS

Lundi 21 *juin.* — Metz. 9 heures, visite des restes de l'enceinte gallo-romaine, de l'ancienne église Saint-Pierre, de la chapelle des Templiers, de l'église Saint-Vincent et de la cathédrale.

Après-midi, 14 heures, réception à l'Hôtel de Ville. Visite du musée, de la porte des Allemands et de l'église Saint-Martin. Départ pour Strasbourg.

Mardi 22 *juin.* — Strasbourg. 10 h. 30, séance d'ouverture dans le palais de l'Université.

Après-midi. Visite des vieilles maisons et du musée alsacien.

Mercredi 23 *juin.* — 8 h. 30, départ en train spécial pour Marmoutier, visite de l'église. 11 h. 30, départ en chemin de fer pour Saverne, visite. 13 h. 30, départ pour Neuwiller.

20 h. 30, séance du soir dans le palais de l'Université.

Jeudi 24 *juin.* — Strasbourg. 8 h 45, visite de l'église Saint-Thomas et de la cathédrale.

Après-midi, visite de l'église Saint-Pierre-le-Jeune et du musée du Palais de Rohan.

20 h. 30, séance du soir dans le palais de l'Université.

Vendredi 25 *juin.* — 9 h. 50, départ en train spécial pour Rosheim, visite de l'église. 13 h. 25, départ pour Andlau, visite de l'église. 16 h. 50, départ pour Colmar.

20 h. 30, assemblées générales ordinaire et extraordinaire des membres de la Société française d'archéologie.

Samedi 26 *juin.* — 8 h. 45, départ de Colmar en train spécial pour Kaysersberg, réception par la municipalité. Visite de l'église et des vieilles maisons.

Après-midi. Colmar, visite des églises Saint-Martin, des Franciscains et des Dominicains, de la chapelle du Lycée, du musée et des vieilles maisons.

20 h. 30, séance du soir à l'ancienne Douane.

Dimanche 27 *juin.* — Excursion à Riquewihr, réception par la municipalité, visite de la ville.

Lundi 28 *juin.* — 7 h. 15, départ en train spécial pour Rouffach, visite des églises Saint-Arbogast et des Franciscains. Vieilles maisons. 9 h. 30, départ pour Thann, visite de l'église. 13 heures, départ pour Ottmarsheim, visite de l'église. Départ pour Mulhouse, réception par la municipalité, visite du musée.

Mardi 29 *juin.* — 8 h. 30, départ en train spécial pour Guebwiller, visite des églises Saint-Léger, des Dominicains et de Notre-Dame. Après-midi, Murbach et Lautenbach.

20 h. 30, séance de clôture dans les bâtiments de l'ancienne Douane.

Mercredi 30 *juin.* — 7 h. 30, départ en train spécial pour Ribeauvillé, visite du château de Saint-Ulrich. 12 heures, départ pour Sélestat, visite des églises Sainte-Foy et Saint-Georges, des vieilles maisons et de la bibliothèque.

BUREAU DU CONGRÈS

Président :

M. Eugène Lefèvre-Pontalis, directeur de la Société.

Membres du Bureau :

M. François Deshoulières, directeur-adjoint de la Société
M. Raymond Chevallier, secrétaire général de la Société.
M. Henri Heuzé, secrétaire général de la Société.
M. Jules Banchereau, trésorier de la Société.
M. Emile Delaunay, trésorier-adjoint de la Société.

Secrétaires généraux :

M. Roger Clément, conservateur de la Bibliothèque et du Musée, à Metz.
M. Paul Gélis, inspecteur des Monuments historiques d'Alsace, à Strasbourg.
M. J. Schædelin, secrétaire de la Société Schongauer, à Colmar.

LISTE DES MEMBRES

MM.

Adam (l'abbé Henri), secrétaire général de l'évêché, à Metz.

*André-Michel, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, 59, rue Claude-Bernard, Paris.

(1) Les noms des membres de la Société française d'archéologie sont marqués d'un astérisque.

*Anthon (Marc), étudiant, 26, rue Schweighausen, à Strasbourg.

*Arbois de Jubainville (Paul d'), archiviste du département, inspecteur de la S. F. A, 35, rue Mazelle, à Metz.

*Aubert (Marcel), bibliothécaire au Cabinet des Estampes, 13, rue des Saints-Pères, Paris.

Azemar (Mlle Jeanne), 3, place Malesherbes, Paris.

*Babut (le commandant), président de la Société française de Numismatique, 23, rue des Gatines, Paris.

*Banchereau (Jules), trésorier de la S. F. A., 6, quai Barentin, à Orléans.

*Banchereau (Mme), même adresse.

*Bégule (Lucien), inspecteur de la S. F. A., 3, rue Sala, à Lyon.

Berninger (Jules), architecte, 6, quai Kléber, Strasbourg.

*Berny (Gérard de), 41, rue de l'Amiral-Courbet, à Amiens.

*Besnard (Alfred), architecte-expert, inspecteur de la S. F. A., 54, rue des Abbesses, Paris.

*Bigot (A.), correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences de Caen, château de Mathieu, Calvados.

Birckel, architecte du Gouvernement, 22, rue de l'Espérance, à Mulhouse.

*Blanchet (Adrien), membre de l'Institut, membre du comité d'honneur, 10, boulevard Emile-Augier, Paris.

Blin (le docteur Edmond), 4, faubourg de Pierres, Strasbourg.

Bloch (Georges), ingénieur architecte, 28, rue Rapp, Colmar.

*Blot (Georges), architecte, 7, rue Barye, Paris.

*Boinet (Amédée), bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, membre du Conseil de la S. F. A., 286, boulevard Raspail, à Paris.

*Boinet (Léon), 38, quai d'Orléans, à Paris.

*Boislisle (J.-M. de), 1, avenue de Tourville, à Paris.

*Bonnet (Emile), inspecteur de la S. F. A., 11, rue du Faubourg-Saint-Jaumes, à Montpellier.

*Bouillet (le docteur), 17, rue de l'Annonciation, à Paris.

*Bour (l'abbé R.-S.), professeur d'histoire et d'archéologie au Grand Séminaire de Metz, 5, rue d'Asfeld, à Metz.

*Bousquet (Mme Fernand de), 12, rue Vézelay, à Paris.

*Bouvet (Georges), avocat, 1, Grande-Rue, Marnes-la-Coquette, par Ville-d'Avray (Seine-et-Oise).

Braemer (Max), sculpteur, 3, quai Saint-Thomas, à Strasbourg.

*Brichet (Paul), 23, rue des Arènes, à Angers.

*Brune (le chanoine Paul), curé doyen de Lons-le-Saunier (Jura).

*Buggenoms (Louis de), président de l'Institut archéologique liégeois, 40, rue Courtois, Liége.

*Carry (le Dr Amédée), 54, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon.

*Chamberet (le comte de), 9, rue de Prony, à Paris.

*Chappedelaine (le comte Jean de), au Mesnil-Soleil, par Morteaux-Coulibœuf (Calvados).

*Chappée (Julien), au Cogner, Le Mans.

*Chevallier (Raymond), secrétaire général de la S. F. A., au Bois-de-Lihus, par Estrées-Saint-Denis (Oise).

*Christen (le docteur Edouard), 29, rue Sainte-Sophie, à Versailles.

*Clanché (l'abbé G.), curé de Dieulouard (Meurthe-et-Moselle).

*Clément (Roger), conservateur de la Bibliothèque et du Musée de Metz, 24, rue Tête-d'Or, à Metz.

*Coenen (l'abbé), aumônier de la prison, délégué de l'Institut archéologique, 44, rue du Baneux, à Liége.

*Collomp (Joseph), 22, rue d'Artois, Paris.

*Coninckx (Hyacinthe), secrétaire du Cercle archéologique de Malines, 11, rue du Ruisseau, à Malines.

*Cormier (Valéry), juge de paix, à Chef-du-Bois, par la Forêt-Fouesnant (Finistère).

*Corvisart (le général baron), 26, rue Sainte-Sophie, Versailles.

*Couneau, 4, rue du Palais, à La Rochelle.

Cromback (Lucien), architecte du Gouvernement, 22, rue du Général-de-Castelnau, Strasbourg.

*Crusel (René), 9, place Sainte-Catherine, à Abbeville.

*Danis (Robert), architecte en chef du Commissariat de la République à Strasbourg, délégué de la Société des Architectes diplômés par le Gouvernement.

*Daussy, 22, place du Change, à Compiègne.

*Delaage (Henri), architecte, 90 *bis*, rue de Varenne, à Paris.

*Delagarde (Emile), 8, rue Dumont-d'Urville, à Paris.

Delahache (Georges), directeur des Archives et de la Bibliothèque de la ville, 8, place de l'Hôpital, Strasbourg.

*Delaunay (Emile), trésorier-adjoint de la S.F.A., 28, rue Guilhem, Paris.

*Deloncle (Pierre), chef de service à la section historique de l'état-major général de la Marine, 33, avenue de Suffren, Paris.

*Demaison (Louis), inspecteur général de la S. F. A., 12, boulevard Raspail, Paris.

*Deshairs (L.), conservateur de la Bibliothèque des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli, Paris.

*Deshoulières (François), directeur adjoint de la S. F. A., 49, rue de la Tour, Paris.

*Deshoulières (Mme François), même adresse.

*Devèze (Mlle Geneviève), 56, rue de Créqui, à Lyon.

*Doyon (Pierre), 26, rue Boissière, à Paris.

*Duchateau (Louis), 57, rue de l'Amiral-Ronac'h, à Dunkerque.

*Dulong de Rosnay (Joseph), 29, rue Daru, à Paris.

*Dumas (Joseph), 13, rue de la République, à Saint-Etienne (Loire).

*Dumolin (Maurice), ancien élève de l'Ecole Polytechnique, 16, avenue Pierre-Ier-de-Serbie, Paris.

*Dupont (Emile), directeur des Docks, 12, quai de Marseille, Le Havre.

Eckel (Auguste), archiviste du Bas-Rhin, 21, rue de l'Observatoire, Strasbourg.

*Epery (le docteur René), inspecteur de la S. F. A., 6, place Grangier, à Dijon.

*Estus-Lamb (Mme), 14, place Vendôme, à Paris.

*Faure (Maurice), avocat, 11, quai Jean-Jaurès, Vienne (Isère).

*Fayolle (le marquis de), inspecteur général de la S. F. A., au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre (Dordogne).

*Fontenioux (J. du), 9, rue de l'Université, Paris.

Forrer (le docteur R.), conservateur du Musée archéologique et du Musée lapidaire, Strasbourg.

*Forts (Philippe des), au château d'Yonville, par Hallencourt (Somme).

*Fossé-d'Arcosse (André), 15, rue Saint-Antoine, à Soissons.

*Fradin (l'abbé Jean), à Chavagne-en-Paillers.

*Furcy-Raynaud (Marc), 120, avenue des Champs-Elysées, Paris.

Gass (le chanoine), secrétaire de la Société d'archéologie de Strasbourg.

Gava (l'abbé Jules), aumônier de l'Hospice civil, Saverne.

*Gélis (Paul), inspecteur des Monuments historiques de l'Alsace, inspecteur de la S. F. A., 3, place de la République, Strasbourg.

*George (Jean), 44, rue Montmoreau, à Angoulême.

*Germain de Maidy (Léon), inspecteur divisionnaire de la S. F. A., 26, rue Héré, à Nancy.

*Gleyze (Edmond), à Clermont (Oise).
*G'Sell (Gaston), 68, rue Damrémont, Paris.
*Guérin-Boutaud (Alexis), notaire, 2, rue de la Gendarmerie, à Angoulême.
*Guerlin (Henri), 67, rue de Grenelle, Paris.
*Guichard (Joseph), aux Brosses, par Saint-Berthévin (Mayenne).
*Guiffrey (Jean), conservateur au Musée du Louvre, 34, boulevard Bonne-Nouvelle, à Paris.
*Hansy (Théodore de), consul de France, 28, rue d'Assas, à Paris.
*Harlé d'Ophove (Mme), 11, rue Boissière, à Paris.
*Heuzé (Henri), secrétaire général de la S. F. A., 8 *bis*, rue Daumesnil, à Vincennes (Seine).
*Heuzé (Mlle Yvonne), même adresse.
*Houdard (Georges), 1, rue Amiral-Joinville, à Neuilly (Seine).
*Hue (Mme), 2, rue Victor-Hugo, à Rennes.
Institut Archéologique Liégeois, 13, quai de Maestricht, Liége.
*Jacottey (Paul), avocat, 14, rue La Fontaine, Paris.
*Jardin (Mlle Anne-Marie), 5, rue Antoine-Arnauld, Paris.
*Jourdan du Mazot (Emile), 20, rue Saint-Trohé, à Nevers (Nièvre).
*Kergorlay (Mlle Anita de), 6, rue Mesnil, Paris.
Kirch (l'abbé J.-P.), curé de Welferding-lès-Sarreguemines.
*Klem (Théophile), sculpteur, 14, rue du Moulin, à Colmar.
*Kœchlin (Raymond), 32, quai de Béthune, à Paris.
Krebs (Mme Robert), à Colmar.
La Chaise (le baron de), membre de la Commission d'architecture et des beaux-Arts d'Alsace et de Lorraine, 8, rue de la Garde, Metz.
*La Chauvinière (le marquis Léon de), au Parc Beaumanoir, Yzeure (Allier).

*La Lance (le commandant), rue de l'Atrie, à Nancy.

* Laloy de Giroucourt (Mme), à Bouxières-aux-Dames, par Champigneulles (Meurthe).

La Revelière (le marquis de), 19, rue Sellenick, à Strasbourg.

*La Roche-Guyon (le duc de), 18, boulevard des Invalides, à Paris.

*Larrieu (le docteur), à Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise).

* La Selve (Hippolyte), ingénieur, 22, quai de Tilsitt, à Lyon.

*Laudet (Mme Fernand), 2, rue Gribeauval, Paris.

*Laugel (Anselme), 24, rue de la Forêt-Noire, à Strasbourg.

*Lavèvre (Henri de), au château de Lavèvre (Cher).

*Lefèvre (René), 51, rue Pergolèse, à Paris.

*Lefèvre-Pontalis (Eugène), professeur à l'Ecole des Chartes, directeur de la S. F. A., 13, rue de Phalsbourg, à Paris.

*Lefèvre-Pontalis (Mme Eugène), même adresse.

*Le Grain (Mme), 28, avenue Hoche, Paris.

*Lemaire (Mme), 4, rue Jean-Goujon, Paris.

*Le Roy (Léon), 6, rue de Grammont, Compiègne.

*L'Estourbeillon (le marquis de), ancien député, inspecteur divisionnaire de la S. F. A., 4, rue du Vieux-Colombier, Paris.

*Leudet (Robert), 72, rue de Bellechasse, Paris.

Lévy (M.-H.), professeur à l'Université de Strasbourg, 10, place Saint-Etienne, à Strasbourg.

*Liocourt (le capitaine de), délégué de la H. C. I. T. R., à Rüdesheim.

*Liocourt (François de), à Eclaron (Haute-Marne).

*Loison (le docteur), 9, rue du Plat, à Lyon.

*Loppinet (Fernand), conservateur des forêts en retraite, 45, rue du Faubourg-Saint-Jean, à Nancy.

*Lortz (Prosper), architecte, 42, rue Faber, à Paris.
*Losseau (Léon), avocat, 37, rue de Nimy, à Mons (Belgique).
*Lotte (Maurice), architecte, 10, rue de Constantinople, Paris.
*Lutz (Jules), pasteur en retraite, ancien conservateur du Musée historique de Mulhouse, 59, rue des Ecoles, à Bischwiller.
*Lyon (Mme), 1, rue Alphonse-Daudet, à Paris.
Magnienville (le capitaine de), 10, rue Chauffour, à Colmar.
*Mareuse (Edgard), 81, boulevard Haussmann, à Paris.
*Martinet (Mme L.-A.), 36, rue de Lisbonne, Paris.
*Masure (le chanoine), archiviste du diocèse de Lille, membre de la Commission historique du Nord, 34, rue d'Angleterre, à Lille.
Mathis (Charles), rue de la Victoire, à Niederbronn.
Matthieu (Ernest), avocat, secrétaire du Comité provincial des monuments du Hainaut, à Enghien (Belgique).
*Mayeux (Albert), architecte des Monuments historiques, à Lagny (Seine-et-Marne).
Michaux, avocat, 43, rue Serpenoise, à Metz.
*Michel-Dansac (Robert), membre du Conseil de la S. F. A., 20, rue de Lisbonne, Paris.
*Mimerel (Antoine), 205, boulevard Saint-Germain, à Paris.
Mougenot, architecte délégué de la Société des Architectes diplômés par le Gouvernement, 16, rue de la Préfecture, à Epinal.
*Monnier (Mme André), 5, rue de Surène, Paris.
*Moreau (le docteur René), à Sens (Yonne).
*Motet (le contre-amiral), 33, rue Jean-Macé, à Brest.
Musée Historique de Mulhouse, rue des Bonnes-Gens.
Nac-Connel (Mme Olivier), 10, rue des Etudiants, à Strasbourg.

*Nansot (Mme T.), 10, place Hoche, Versailles.
*Noailly (Mme Paul), 69, rue de Courcelles, Paris.
*Orrillard (le docteur), 75, rue Gilbert, à Châtellerault.
*Paisant (Alfred), président honoraire du Tribunal civil, 5, rue Baillet-Reviron, à Versailles.
*Patry (le pasteur Raoul), 8, place de l'Université, Strasbourg.
*Percy-Cox (George), Stone House Godalming, Surrey (Angleterre).
*Perdrizet (Paul), professeur à l'Université, 22, rue Oberlin, à Strasbourg.
*Perrin de Puycousin, président de la Société des Amis des Arts et Sciences, à Tournus (Saône-et-Loire).
*Perroy (Mme), 83, boulevard Saint-Michel, Paris.
Peter (Charles), notaire à Hagange.
*Piccioni (Mme), 1, rue Bassano, à Paris.
*Plauche-Gillon, 8, place Carrière, à Nancy.
*Poirée (Elie), 1, rue Gay-Lussac, Paris.
*Pontnau (Raymond), avocat, Saint-Sulpice-la-Pointe (Tarn).
Le Président de la Société Industrielle, Mulhouse.
*Puig y Cadafalch (don José), architecte, président de l'Institut d'Estudis Catalans, à Barcelone.
*Ramet (Mme), 10, rue Edouard-Fournier, Paris.
*Ranquet (Henri du), 9, rue Savaron, à Clermont-Ferrand.
*Rhein (André), secrétaire du Comité de publication de la S. F. A., 11, rue Neuve, à Versailles.
*Rhein (Mme André), même adresse.
*Rhein (Frédéric), même adresse.
Rietsch, architecte du Gouvernement, place Neuve, à Colmar.
*Rincquesen (Mme Jean de), 9, rue Cernuschi, à Paris.
*Roy (Lucien), architecte en chef des Monuments historiques, 50, rue du Rocher, à Paris.

*Sabatier (Charles), à Nogent-sur-Seine (Aube).

*Saintenoy (Paul), membre de l'Académie royale d'Archéologie, vice-président de la Société royale d'Archéologie, 123, rue de l'Arbre-Bénit, à Bruxelles.

*Saint-Venant (Julien Barré de), inspecteur divisionnaire de la S. F. A., 1, rue de la Petite-Armée, Bourges.

Schædelin (J.), juge au tribunal, 20, rue Wilson, à Colmar.

Scherrer (l'abbé J.-P.), curé de Bouste, par Hettange-la-Grande.

Scheurer-Frey (André), Logelbach (Haut-Rhin).

*Schnæbelé, médecin-major de 1re classe, chef du Centre de Réforme, Colmar.

*Serbat (Louis), membre du Conseil de la S. F. A., 8, rue de Chateaubriand, Paris.

Société d'Histoire Naturelle de Colmar, 5, rue du Canard, à Colmar.

Stambach (Jacques), architecte du Gouvernement, 24, rue Geiler, à Strasbourg.

Steiner, conservateur des Forêts, 11, avenue Joffre, Colmar.

*Supplisson (Maurice), 25, rue Boursault, Paris.

*Talpomba (Paul), 3, rue Franklin, à Paris.

*Tetard (le général), 40, rue de l'Echiquier, à Paris.

*Thellier de la Neuville (Pierre), 49, rue Ampère, Paris.

*Thiollier (Noël), notaire, inspecteur de la S. F. A., 10, rue du Général-Foy, à Saint-Etienne.

*Thiria (Michel), conseiller des Beaux-Arts pour la Lorraine, 50, place Saint-Louis, Metz.

Thiry (H.), architecte du Gouvernement, 4 *bis*, rue de La Haye, à Metz.

*Tillet (Jules), architecte en chef des Monuments historiques, 76, rue de Miromesnil, à Paris.

*Touchet (le colonel marquis de), 135, rue Saint-Jean, à Caen.

*Valois (Jules de), membre du Conseil de la S. F. A., 74, boulevard Raspail, à Paris.

*Villemereuil (Adrien de), 52 *bis*, boulevard Saint-Jacques, Paris.

*Viollier (D.), sous-directeur du Musée National, à Zurich (Suisse).

*Vitry (Paul), conservateur au Musée du Louvre, 16 *bis*, avenue des Sycomores, à Paris.

*Walter (l'abbé Joseph), inspecteur de la S. F. A., bibliothécaire-archiviste, à Sélestat (Bas-Rhin).

Waltz (André), conservateur du Musée, 9, boulevard du Champ-de-Mars, Colmar.

*Wenz-Chaponnière (Emile), 44, avenue de la Grande-Armée, à Paris.

Werner (L. G.), conservateur des Musées historiques de Mulhouse, 9, rue d'Illzach, Mulhouse.

Wichersheimer (le Dr), administrateur de la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg, 32, rue du Barrage, à Schiltigheim.

*Willemsen (Gustave), président du Cercle archéologique du pays de Waës, 15, rue de la Station, à Saint-Nicolas-de-Waës (Belgique).

Winter (le Dr Emile), à Thann.

*Zanote (Mlle Blanche), 12, quai d'Epizy, à Joigny (Yonne).

RÉCEPTION A L'HOTEL DE VILLE DE METZ

Le lundi 21 juin, le membres du Congrès étaient reçus solennellement à l'Hôtel de Ville, par M. Winsbach, maire de Metz. On remarquait à cette réunion MM. Adrien Blanchet, membre de l'Institut, délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, E. Lefèvre-Pontalis, directeur de la Société française d'archéologie, le général Berthelot, gouverneur de Metz, le vicaire général Wagner, représentant Mgr l'évêque en tournée de confirmation, Deshoulières, directeur-adjoint de la Société française d'archéologie, Danis, directeur des Beaux-Arts de l'Alsace et de la Lorraine, d'Arbois de Jubainville, archiviste de la Moselle, Roger Clément, conservateur du musée, l'abbé Bour, professeur d'archéologie au Grand Séminaire de Metz, Raymond Chevallier et Heuzé, secrétaires, Banchereau, trésorier adjoint, E. Delaunay, trésorier, Demaison, inspecteur général de la Société française d'archéologie, etc.

M. le maire de Metz a souhaité en ces termes la bienvenue aux membres du Congrès :

Messieurs,

Je suis particulièrement heureux de vous souhaiter la bienvenue dans notre Hôtel de Ville de Metz, à l'occasion de la 83e session de vos magnifiques Congrès, que vous tenez successivement dans toutes nos villes de France.

La tâche accomplie par votre société depuis 1834, date de sa fondation, est déjà immense, les comptes rendus que vous publiez après vos sessions en sont le durable témoignage. Aussi les pouvoirs publics ont-ils, de tout temps, favorisé votre association et l'ont reconnue d'utilité publique. Mieux encore, le Gouvernement se fait représenter spécialement à vos congrès et c'est ainsi que nous avons aujourd'hui l'honneur de saluer ici M. Adrien Blanchet, membre de l'Institut,

représentant M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui voudra bien, nous l'espérons, prendre tout à l'heure la parole.

Ce n'est pas la première fois, Messieurs, que votre Société choisit notre ville pour ses assises annuelles. En juin 1846, en effet, elle tint, huit jours durant, les séances générales de sa treizième session dans ce salon où nous vous retrouvons aujourd'hui.

M. de Caumont, votre illustre fondateur et premier président, avec sa haute autorité et son incomparable dévouement, dirigeait les débats auxquels prirent part de nombreux savants et où furent abordés les principaux problèmes de l'archéologie historique et préhistorique de notre territoire. L'étude du passé passionnait alors toute une pléiade de Messins distingués, dont je m'en voudrais de ne point saluer ici la mémoire : Auguste Prost, Victor Simon, Charles Robert, le chanoine Rollin, l'abbé Perin, le comte de Coëtlosquet, le baron d'Huart, le colonel Parnajon. Leurs travaux nous sont restés comme témoins de leur activité éclairée et ils sont, pour leurs successeurs, une inépuisable source de documents comme aussi un exemple qu'ils se proposent de suivre.

C'est par les études historiques et archéologiques que notre vieille cité, mieux connue, apparaîtra comme l'une des villes de France les plus dignes du respect et de l'admiration des peuples. C'est dans cet esprit, Messieurs, que s'est regroupée la Société d'histoire et d'archéologie lorraine à Metz. Elle garde ses traditions de labeur intense et soutenu et les produits de son travail appartiendront désormais au patrimoine scientifique de la France. Je suis heureux de saluer ici son président, Monsieur le Préfet de la Moselle, ainsi que les représentants de l'Académie Nationale de Metz et de la Fédération Lorraine des Lettres et des Arts, de même que tous les sociétaires et membres de ces savantes Compagnies qui ont voulu, par leur présence ici, marquer leurs sympathies pour la Société française d'Archéologie et renouer ainsi solennellement les liens qui unissent à jamais le monde savant de Metz à la science française.

Ainsi donc, Messieurs, à soixante-quatorze ans de distance, vous avez refait aujourd'hui le même pèlerinage que vos devanciers de 1846. Et que d'événements depuis ce temps ! 1870-71, — 1914-18 ! Mais passons sur cette douloureuse période de l'occupation allemande et soyons tout à la joie d'être réintégrés à la Mère-Patrie.

Sous la présidence de votre éminent directeur, M. Eugène Lefèvre-Pontalis, professeur à l'École des Chartes, assisté de savants distingués comme M. Paul Vitry, conservateur au Musée du Louvre, M. Amédée Boinet, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, et de ceux de nos concitoyens qui s'intéressent aux choses de notre histoire, vous avez étudié nos plus remarquables monuments du passé qui ont eu la bonne fortune de rester debout malgré les multiples changements que Metz a subis depuis lors.

Hier déjà, favorisés par un temps splendide, vous avez excursionné dans notre belle vallée de la Moselle, que vous avez admirée en la remontant de Metz à Moulins. Vous y avez visité le château de Fabert, puis vous êtes montés à Chazelles et à Scy, où vous avez trouvé des monuments datant du XIIe siècle. De cette esplanade de Scy, vous avez eu sous les yeux cet incomparable panorama, qui vous a rappelé les beaux sites de la Seine, vus de la terrasse de Saint-Germain, et vous en fûtes, Messieurs, tout enthousiasmés.

Demain le compte rendu du Congrès de votre société publiera de savantes études, illustrées de nombreuses gravures, qui feront connaître à la France moderne ces vieux survivants de notre histoire locale. Grâce à vous, notre cité sera mieux connue et, en la faisant connaître mieux, vous la ferez apprécier et aimer davantage.

Aussi bien, Messieurs, suis-je heureux de vous dire la gratitude de la ville de Metz, en exprimant l'espoir que votre visite d'aujourd'hui — que les circonstances ont rendue un peu brève — sera suivie d'une autre, plus longue, par la suite, dans ce pays messin et lorrain où tant de souvenirs du passé restent encore à étudier et où vous êtes assurés, Messieurs, de trouver toujours un chaleureux accueil.

M. le Préfet de la Moselle a voulu saluer à son tour le délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Il a témoigné sa joie de présenter aux congressistes une Lorraine demeurée toujours très française et dont le patriotisme n'a pu être ébranlé par de longues années passées sous le joug de l'Allemagne.

M. Blanchet, membre de l'Institut, représentant de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, prononce alors le discours suivant :

MONSIEUR LE MAIRE,
MONSIEUR LE PRÉFET,
MESSIEURS,

Dans son livre intitulé « Au pays du Rhin », Jean-Jacques Weiss a rappelé, qu'après 1870, sous la lourde atmosphère allemande, les Messins, pour se consoler dans leur détresse, aimaient à évoquer « le temps français ». Maintenant, l'ère détestée est entrée dans le Passé ; vos poitrines respirent un air plus léger et votre « Mutte » peut sonner des airs joyeux, qui sont les échos des battements de vos cœurs libérés !

Deux de vos anciens échevins, Jacques Praillon, sous Henri IV, et Philippe Praillon, sous Louis XIII, avaient une devise qu'ils ont

placée sur des petites monnaies de votre cité : en latin, *Patientia Victrix*, et, en français, *Endurer pour durer*. Pendant quarante-huit ans, les Messins ont enduré pour *durer*, car ils voulaient *durer*, ayant la foi dans le retour du « temps français ».

Permettez-moi de rappeler ici, aujourd'hui, le nom d'un homme qui a le droit à nos souvenirs, doublement, car il fut un dévoué conseiller municipal de Metz, et, en 1846, il écrivit, pour la première visite du Congrès archéologique de France, deux notices sur les monuments religieux de Metz. Auguste Prost, mêlé si douloureusement aux événements désastreux de 1870, fut cependant un de ceux qui conservèrent la foi dans un avenir meilleur. Non seulement par ses nombreux et excellents travaux dont je ne saurais faire ici un plus long éloge, mais aussi par ses fondations à l'Institut de France et à la Société Nationale des Antiquaires de France, il eut toujours un but unique, qui était de glorifier le nom de Metz. Il travailla pendant une longue vie pour sa ville, pour votre ville, prévoyant même tout ce qu'on pourrait faire pour retracer l'histoire de son pays, après sa propre mort. Il disait fièrement : « C'est à Metz que sont les principales « attaches de ma vie, à Metz que son malheur rend peut-être plus « chère encore à ses enfants. »

Aujourd'hui, les trois vieux évêchés, Metz, Toul et Verdun, sont réunis, comme au XVIe siècle, dans les plis d'un drapeau où la gloire impérissable a remplacé l'étoffe déchiquetée par la mitraille !

Dans sa tombe, Auguste Prost percevra les vibrations du souvenir ému que nous lui adressons.

Au nom de Monsieur le Ministre de l'Instruction publique, je salue la noble cité de Metz !

Enfin, M. Lefèvre-Pontalis tient à remercier les orateurs précédents et, en particulier, M. le Maire de Metz. Il retrace la carrière de l'Académie de Metz, qui a su résister à l'emprise allemande et qui vient de célébrer son centenaire. Il évoque la mémoire d'Auguste Prost, le savant historien de sa ville natale qui fonda en 1858 la Société d'archéologie de la Moselle dont les *Mémoires et documents* forment une collection de quarante-deux volumes. Il remercie M. Roger Clément, secrétaire général du Congrès, notre inspecteur M. d'Arbois de Jubainville et M. Amédée Boinet, auteur du guide de Metz, des éminents services qu'ils ont rendus à notre Société. Puis, au nom de tous ses confrères, il salue cette terre française dont le trop long passage des Germains n'a pas

pu réussir à ternir l'éclat, malgré des monuments, tels que la gare et l'hôtel des Postes, qui reflètent autant de mauvais goût que de prétention. Enfin, il annonce qu'un certain nombre de médailles ont été réservées aux savants de la Lorraine ; il proclame leurs noms et fait ressortir leurs mérites.

SÉANCE D'OUVERTURE DU 22 JUIN 1920 A STRASBOURG

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

La séance d'ouverture de la quatre-vingt-troisième session du Congrès archéologique de France s'est tenue à Strasbourg, dans la grande salle du palais de l'Université.

On remarquait, aux côtés de M. E. Lefèvre-Pontalis et sur les premiers rangs, MM. Alapetite, commissaire général de la République, Blanchet, membre de l'Institut, délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, l'abbé Müller, député du Bas-Rhin, Œsinger, adjoint au maire de Strasbourg, excusé, Vigier, conseiller de préfecture, remplaçant M. le Préfet du Bas-Rhin, excusé, Pfister, membre de l'Institut, doyen à la Faculté des Lettres, vice-président de la Société des Monuments historiques d'Alsace, Deshoulières, directeur adjoint de la Société française d'archéologie, Laugel, président de la Commission permanente du Conseil supérieur et de la Société des Monuments historiques d'Alsace, Danis, directeur des Beaux-Arts d'Alsace et de Lorraine, Gélis, inspecteur des Monuments historiques d'Alsace, inspecteur de la Société française d'archéologie, Kiener, Perdrizet, Rocheblave et Sabatier, professeurs à l'Université, Schneider, président de la Société des Amis des Arts de Stras-

bourg, Hugo Haug, secrétaire de la Société du Vieux Strasbourg, Delahache, directeur des archives municipales de Strasbourg, Klein, bibliothécaire en chef, Eckel, archiviste du département du Bas-Rhin, Forrer, conservateur du musée archéologique de Strasbourg, P. Vitry et Guiffrey, conservateurs au musée du Louvre, le chanoine Schickelé, Raymond Chevallier et Heuzé, secrétaires généraux, Banchereau et E. Delaunay, trésorier et trésorier-adjoint de la Société française d'archéologie, le marquis de Fayolle, inspecteur général, L. Bégule, le chanoine Brune, le marquis de l'Estourbeillon, inspecteurs divisionnaires, Marcel Aubert, Boinet, Michel-Dansac, J. de Valois et Serbat, membres du Conseil de la Société française d'archéologie, de Buggenoms, président de l'Institut archéologique liégeois, etc.

M. E. Lefèvre-Pontalis déclare la séance ouverte et donne la parole à M. Laugel, président de la Société des Monuments historiques d'Alsace, qui prononce le discours suivant :

Messieurs,

Au très grand honneur d'avoir, au nom de la Société pour la conservation des Monuments historiques d'Alsace, à vous souhaiter la bienvenue dans notre ville de Strasbourg, s'ajoute encore l'immense satisfaction de pouvoir renouer, et pour toujours, les très anciennes relations qui unissaient notre Compagnie à la Société française d'archéologie.

Ces relations, vous savez par suite de quelles douloureuses circonstances elles ont dû être rompues : pendant près de cinquante ans, la science française, sous quelque forme qu'elle se présentât, était impitoyablement proscrite de toutes les manifestations officielles de notre activité intellectuelle ; des hommes qui se vantaient d'être les agents d'une culture supérieure, mais qui, en réalité, ne rêvaient que d'imposer au monde un régime de despotique oppression, s'étaient mis en tête de nous séparer à tout jamais de la France que nous regardons comme l'inspiratrice naturelle de nos idées, de la France, dont la pensée limpide et claire était, pour nous, comme la source bienfaisante où, depuis des siècles, nous alimentions les plus nobles facultés de notre esprit.

Oui, nous avons connu cette torture d'être soustraits à la force évocatrice de notre idéal, d'être arrachés du sol où nous étions habitués à trouver les éléments nécessaires au développement normal de notre esprit, et d'être transplantés sur une terre ingrate où ne poussaient qu'arrogance et tyrannie; nous avons traversé une période néfaste au cours de laquelle tout ce que nous aimions était systématiquement dénigré, et où la science n'était plus qu'une esclave docile condamnée à propager les doctrines égoïstes et brutales du pangermanisme.

L'archéologie, elle-même, était outrageusement exploitée car, dénaturant les faits et niant les réalités, les savants allemands ont cherché à accréditer l'opinion que l'archéologie était une science essentiellement germanique, — et Dieu sait où elle a été conduite par les professeurs pompeux et outrecuidants que nous avons connus. C'est son Excellence von Bode, directeur du musée de Berlin et grand maître de tous les musées allemands, qui présidait aux destinées de notre musée strasbourgeois ; M. von Bode dont on a dit avec raison (1) : « qu'il était le type le plus accompli du fonctionnaire prussien, prétendant à l'infaillibilité, dépourvu de goût, mais imposant tyranniquement son opinion, tour à tour chambellan et caporal, doucereux et hautain ». C'est lui qui acheta, on s'en souvient, comme œuvre de Léonard, un buste anglais en cire de 1846, et qui, mis en présence de mille preuves de son erreur, y persévéra obstinément, usant de menaces et de représailles à l'égard de ceux qui eurent l'audace de le contredire. C'est lui qui pourvoyait de certificats d'authenticité des douzaines de tableaux de second et de troisième ordre. C'est lui qui voulait que toute peinture fût nettoyée à fond, polie et repolie de façon à ressembler le plus possible à une copie récente ! Et quand, parfois, il était contredit par quelque homme de goût, tel Tschudi — qui était suisse — il ne manquait pas d'invoquer l'autorité souveraine de l'empereur, juge suprême en tout, comme un écolier va se plaindre au maître, quand ses camarades se moquent de lui.

Puis voici un autre grand pontife, M. Bodo Ebhardt, qui reconstruisit à neuf notre vieux Haut-Koenigsburg ; comme s'il était intéressant de connaître l'idée que cet architecte se faisait d'un château féodal alsacien. Pour nous donner cette idée, n'aurait-il pas suffi que M. Bodo Ebhardt exposât un modèle en plâtre de l'édifice tel qu'il le rêvait, et était-il nécessaire de dépenser plusieurs millions pour réaliser une œuvre d'un goût douteux, et pour détruire à tout jamais un témoignage authentique et précieux. Le château du Haut-Koenigsburg restauré n'est plus qu'un cadavre à qui l'on aurait, par de savants maquillages, essayé de rendre les apparences de la vie ; et tout ce que l'on peut en dire c'est qu'à aucune époque de son

(1) Salomon Reinach, *La Science caporalisée.*

histoire, il n'a été tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, parce que, n'ayant pas été bâti d'un seul coup, et, ayant, au cours des âges, été utilisé dans les buts les plus différents, par les propriétaires les plus divers, il n'a jamais présenté ni cette somptuosité, ni cette unité dont l'a affublé le génie de M. Bodo Ebhardt. J'ajouterai que pour arriver à faire voter les crédits nécessaires à cette malencontreuse restauration, le gouvernement n'hésita pas à avoir recours aux plus basses manœuvres. En Allemagne, la politique donne lieu aux plus odieux marchandages, et met en balance les choses les plus disparates. C'est ainsi qu'on fit espérer aux représentants du peuple alsacien que s'ils se montraient accommodants et s'ils consentaient les sacrifices d'argent que leur demandait l'empereur, les échafaudages du Haut-Koenigsburg deviendraient le gibet où seraient pendues les lois d'exception dont alors souffraient les Alsaciens. Voter les crédits, c'était se procurer le plaisir de revoir les parents et les amis de France à qui l'accès du pays était interdit ; voter les crédits, c'était retrouver l'exercice des libertés les plus essentielles.

Et les crédits furent votés, et les échafaudages furent dressés, et s'ils servirent, en effet, de gibet, ce fut, hélas ! à nos dernières espérances et à nos dernières illusions.

Enfin, c'est encore un autre architecte, M. Tornow, qui déshonora la cathédrale de Metz en la parant d'un portail soi-disant gothique en remplacement de celui de Blondel, et qui détonne, de la façon la plus déplorable, avec la simplicité noble et distinguée du vieil édifice. La statue du prophète Daniel a imprimé à tout l'ouvrage un cachet de mauvais goût et de surcharge qui en fait comme une sorte de carte d'échantillons où sont, pêle-mêle, entassées les réminiscences de la plus prétentieuse banalité. C'est une sorte de pot-pourri architectural. Et si je ne craignais d'abuser de votre patience, je vous raconterais, en détail, l'histoire des transformations que l'on voulait faire subir à la pauvre cathédrale de Metz ; cette histoire serait intéressante à plus d'un titre, car elle montrerait à quel degré de servilisme envers l'autorité impériale étaient arrivés des hommes qui se vantaient de représenter la science et l'art allemands.

En tous les cas, nous pouvons bien dire aujourd'hui que nos vénérables monuments l'ont échappé belle, et que la victoire de la France les a arrachés à un redoutable danger, car du moins ils seront préservés, à l'avenir, des restaurations et des truquages. Les Allemands, dans leur insupportable orgueil, entendaient donner des leçons à nos vieux maîtres d'œuvre eux-mêmes dont ils jugeaient les conceptions trop vulgaires ; et, entre leurs mains, nos églises et nos cathédrales n'auraient plus été, à la longue, que des éditions revues, corrigées et augmentées, mais sans saveur et sans originalité.

L'archéologie pourtant, tout en ne s'occupant que du passé, nous fournissait aussi, bien souvent, l'occasion de songer au présent et de rêver à l'avenir. Partout, sur cette vieille terre d'Alsace, abondent

les témoignages qui nous prouvent que, depuis les temps lointains où les tribus celtiques étaient établies sur les bords du Rhin, et même au delà, notre pays était docile aux leçons de l'Occident. Depuis l'époque où nos ancêtres construisaient la célèbre enceinte de Sainte-Odile, jusqu'au XIIIe siècle, quand un architecte inconnu éleva la nef de notre cathédrale de Strasbourg, et jusqu'au XVIIIe siècle, quand Robert de Cotte bâtit, pour le cardinal de Rohan, le charmant palais que vous connaissez, l'influence occidentale se fait nettement sentir. Partout, nous constatons la trace profonde que la civilisation française imprimait à nos idées. N'est-ce pas un résumé des connaissances françaises qu'Herrade de Landsberg nous donnait dans son *Hortus Déliciarum?* N'est-ce pas d'une œuvre française que s'inspira Gotfrid de Strasbourg, quand il composa son poème de Tristan et Yseult? Jamais, à aucun moment de son histoire, l'Alsace n'est demeurée insensible à l'action française, dont, parfois sans même s'en douter, elle attendait la glorieuse impulsion.

C'est ainsi que les monuments eux-mêmes entretenaient en nous la pieuse conviction que l'avenir ne pouvait s'affranchir du passé, et qu'il était impossible de concevoir une Alsace indépendante de la France, son éternelle inspiratrice.

C'est ainsi, encore, que l'archéologie qui, pour beaucoup, est une science d'un intérêt purement rétrospectif, était devenue pour nous une science toute d'actualité, parce qu'elle nous fortifiait dans notre haine de l'Allemand. En parlant de la Gaule, c'est à la France que nous pensions ; et quand nous nous plaisions à constater l'influence autrefois exercée en Alsace par les propagateurs de *l'opus francigenum*, nous pensions que l'*opus francigenum*, l'œuvre française, devait, tôt ou tard, être reprise, et continuée pour la plus grande gloire de la Patrie.

Aujourd'hui ce moment est venu, et s'il nous est donné de saluer en vous, Messieurs les congressistes, les apôtres fervents de l'art français, je vous prie de nous considérer comme dignes de prendre part à vos nobles travaux, car, pour nous comme pour vous, les monuments que la France, au cours des siècles, a élevés sur tous les points de son territoire et qui font l'admiration du monde sont la floraison superbe du génie immortel de la France ; pour nous, comme pour vous, les bombardeurs de Reims, les destructeurs de Louvain et de Namur, ne sont que des Barbares ; pour nous comme pour vous, la patrie française n'a pas besoin d'être reconstruite à neuf, car, éternellement, elle trouvera dans le cœur et dans l'esprit de ses enfants les éléments de sa force et de sa grandeur.

M. A. Blanchet, membre de l'Institut, délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, prend alors la parole en ces termes :

Monsieur le Commissaire général,
Monsieur le Doyen,
Mesdames, Messieurs,

Je sens tout le prix de l'honneur qui m'est fait aujourd'hui.

Etre appelé à représenter le Ministère de l'Instruction publique, ainsi que le Comité des travaux historiques et scientifiques au 83e Congrès archéologique de France, à Strasbourg, c'est participer au rayonnement d'une journée utile à la Science et douce au cœur de tous les Français.

Mais cet honneur a son amertume, et, même dans un jour si beau pour notre archéologie nationale, je ne puis oublier qu'un grand savant avait, presque sans interruption, depuis le Congrès de Bourges, en 1898, rempli la mission de représenter le Ministère et le Comité, aux assises annuelles de la florissante Société française d'archéologie pour la conservation des Monuments historiques.

Beaucoup d'entre vous ont pu admirer l'érudition, l'élégance et l'à-propos avec lesquels Antoine Héron de Villefosse savait, dans chaque province de France, rendre hommage aux travailleurs et évoquer quelque page du passé. Sa prédilection le portait vers les antiquités de la Gaule qu'il connaissait parfaitement, et, tantôt il vous entretenait du trésor d'argenterie romaine, trouvé dans le Maine-et-Loire ; tantôt il vous traçait un tableau historique de la province de Reims ou encore vous parlait de la marine des vieux Armoricains.

Il avait aussi le culte de l'amitié et le temps n'est pas très lointain, où, au Congrès d'Angoulême, il consacra à Jules de Laurière des pages pleines d'émotion, qui rappelaient leur communauté de goûts et de pensées et leur respect des traditions françaises. Il est juste que je rende ici hommage au savant éminent, qui fut mon maître et dont je recueille avec douleur une part d'héritage scientifique ; et si je m'acquitte si brièvement de ce pieux devoir, c'est parce que vous entendrez certainement l'éloge d'Héron de Villefosse, prononcé par le Président du Congrès, qui a pu, pendant vingt ans, apprécier le charme de sa personne, la profondeur de sa science, l'élévation de son caractère.

Au moment de commencer vos travaux, veuillez me permettre de jeter un coup d'œil en arrière. Il y a plus de soixante ans, Arcisse de Caumont, assisté de l'abbé Le Petit, vint au-devant du groupe important des archéologues alsaciens. A la tête de ceux-ci étaient l'abbé Straub, qui fut un des grands travailleurs de cette province, Maximilien de Ring, le colonel de Morlet, l'archiviste Louis Spach, le professeur Jung, bibliothécaire de la ville de Strasbourg, Louis Levrault, le Dr Eissen, le baron de Schauenbourg. Tous collaborèrent par leurs recherches érudites au précieux volume qui résuma les travaux du Congrès, consacrés au passé de l'Alsace. La réunion de 1859 marqua le début d'une ère d'activité très féconde pour l'étude des

antiquités de ce pays, dont les deux départements comptèrent, après le Congrès, cent dix-huit membres de la Société française d'Archéologie.

Aussi, votre visite aux monuments d'Alsace sera comme un pèlerinage où les fils reviendraient, après bien des années, pour retrouver les souvenirs des parents disparus, et pour respirer le parfum d'une terre dont on était exilé ! Les hommes ont passé : ce qui est resté vivant et invariable, c'est le cœur du vrai Strasbourg alsacien et c'est avec ce cœur tout vibrant, j'en suis certain, que la Société française d'Archéologie est accueillie. Elle accourt ici, moins pour prêcher la bonne parole que pour renouer des liens d'amitié, que l'injustice des hommes avait remplacés par des chaînes étrangères.

En 1859, la visite scientifique de la Société française d'Archéologie avait été motivée par la récente création de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace. N'est-ce pas une très grande cause de joie de voir encore aussi vivantes deux Sociétés dont le labeur passé, dignement accompli, est un sûr garant de l'œuvre future, de plus en plus utile?

Nous savons que, pour la sauvegarde des vieux monuments, la Société strasbourgeoise, née en 1855, a marché avec ardeur sur les traces de sa sœur de Caen, fondée en 1834, et dont les membres se comptent maintenant par centaines. Aujourd'hui, les deux Sociétés sont guidées, l'une par un homme dont la science et les talents s'allient au plus pur patriotisme ; l'autre par l'éminent professeur à l'Ecole nationale des Chartes, qui dirige les destinées de l'œuvre de Caumont, depuis vingt années, avec la doctrine la plus sûre et le dévouement le plus admirable. Je tiens à réunir les noms de MM. Anselme Laugel et Eugène Lefèvre-Pontalis, pour leur offrir un témoignage de gratitude et pour marquer la nouvelle union des deux sociétés sœurs, séparées pendant tant d'années.

Nous serions injustes si nous omettions de rappeler la part prise dans le labeur commun par la Société des Sciences, Agriculture et Arts du Bas-Rhin, puis par la Société des Arts, Sciences et Lettres de Strasbourg, ainsi que par la Société industrielle de Mulhouse. Il faudrait citer aussi les noms de tous les bons ouvriers, qui ont collaboré à tant de recherches, faites patiemment sur le passé si curieux de la vieille Alsace ; mais ils sont trop nombreux et d'autres voix doivent succéder à la mienne.

Vous allez suivre fidèlement M. Lefèvre-Pontalis, secondé avec tant de zèle et d'habileté par M. Deshoulières, directeur-adjoint de la Société, ainsi que par MM. Banchereau, Heuzé, Gélis, Schædelin, Boinet, Rhein et Aubert.

Laissez-moi seulement vous rappeler que plusieurs journées de votre programme, en 1920, auront le même emploi que celui donné par vos prédécesseurs, à leurs heures d'étude, au mois d'août 1859. Vous visiterez Saverne, Neuwiller, Sélestat, et d'autres localités

dignes de votre attention. Mais vous ne pourrez plus voir l'ancienne bibliothèque publique de Strasbourg ; ni les stèles de la déesse *Sirona* et du soldat *Lepontius* ; ni la coupe de verre, contemporaine de l'empereur Maximien Hercule ; ni la mesure de bronze portant le nom du *corrector Septimius Theodotus* ; ni le célèbre manuscrit de l'*Hortus deliciarum* de l'abbesse Herrade de Landsperg ; ni les soixante-dix-sept panneaux décorés par les Linck, pour la Chartreuse de Molsheim, et bien d'autres monuments précieux qu'une dévastation barbare a ravis à la Science et à l'Art, au mois d'août 1870.

Si l'œuvre de maître Erwin fut alors moins maltraitée que celle de Jean d'Orbais, à Reims, de 1914 à 1918, c'est que la durée du supplice fut moins longue et les instruments moins puissants ; mais l'esprit des bourreaux était le même. Dans ces temps où la civilisation veut se persuader à elle-même qu'elle grandit, ce n'est pas assez que les hommes fournissent encore un nombre si douloureux de martyrs sublimes ; un grand rôle de souffrance est dévolu même aux monuments qui sont la gloire des siècles passés ! Et si nous ne pouvons éclairer certains peuples, qui ne voient pas au delà d'eux-mêmes, essayons du moins d'instruire ceux de nos compatriotes, qui sont encore indifférents, et d'enseigner à ceux qui l'ignorent, que le respect des vieux monuments est une forme de la piété pour les parents disparus et que c'est aussi une des sources de l'amour du Pays. La légende strasbourgeoise du Fronhof, dans sa version la plus répandue, est plus qu'une légende : c'est un symbole admirable. Tous les monuments qui subsistent, du plus grand au plus petit, ont été élevés par les mains de nos pères et conservent dans la matière un reflet de leur pensée.

Aimons et respectons les monuments, comme des souvenirs de famille, et, pour les aimer, apprenons à les connaître.

C'est un but élevé que le Congrès archéologique poursuivra pour sa part, et cette part, déjà belle, ne cessera de grandir, pour l'honneur de la France !

M. E. Lefèvre-Pontalis prononce ensuite le discours suivant :

Monsieur le Haut-Commissaire,
Mesdames, Messieurs,

Au milieu de l'élite intellectuelle et scientifique qui m'entoure, dans cette Université reconquise en même temps que l'antique cité romaine d'*Argentoratum*, je me fais l'interprète de la profonde émotion des membres du Congrès, en songeant à tous ceux qui se sont sacrifiés pour nous rendre la frontière du Rhin, limite de notre vieille Gaule, et en vous proposant d'acclamer nos grands chefs, nos héroïques soldats et nos frères d'Alsace qui ont vécu d'espérance pendant un demi-siècle.

Il se réalise en ce moment, mes chers confrères, le rêve que vous avez caressé pendant les années tragiques de la guerre, au milieu du flux et du reflux des batailles, sous le coup des deuils les plus cruels et à l'aube des victoires définitives. Vous êtes les pères et les mères des libérateurs qui ont mis fin au joug germanique, à l'interdiction de notre belle langue française, à l'insolence des vainqueurs de 1870 qui sont devenus les vaincus de 1918, après avoir été refoulés en Champagne, comme les Huns d'Attila. Les sinistres oiseaux de proie qui se sont abattus pendant quatre ans sur nos plus belles provinces ont commencé par incendier Louvain et par martyriser la Belgique avant de détruire pierre par pierre nos cathédrales, nos églises rurales, nos châteaux, nos fermes, nos usines et nos maisons. L'année dernière, j'ai eu à la fois l'honneur et la douleur de faire visiter Reims aux étudiants de Strasbourg. En voyant la cathédrale sans toiture, avec ses voûtes crevées par les obus, en regardant les statues calcinées et décapitées dont les belles draperies s'effritent de plus en plus, ils donnaient libre cours à leur indignation, en citant tous les mensonges accumulés par la presse et la kultur pour justifier la haine destructrice de ces Germains que Tacite a peints de main de maître et dont la fourberie se confond avec la passion du butin.

Les Strasbourgeois ont vu les Allemands à l'œuvre en 1870 quand 193.000 obus se sont abattus sur leur ville, quand les barbares ont incendié la charpente de la cathédrale et abattu la pointe de sa flèche, quand ils ont brûlé la bibliothèque où se trouvait l'*Hortus deliciarum*, ce joyau de la miniature et de l'iconographie du XIIe siècle, et quand ils organisaient des trains de plaisir pour que leurs compatriotes se repaissent de l'horrible spectacle d'un bombardement méthodique.

Comment n'aurais-je pas songé à toutes ces odieuses dévastations qui caractérisent les invasions germaniques et à l'Alsace captive, en habitant à Paris la rue de Phalsbourg et en décrivant chaque année à mes élèves la cathédrale de Strasbourg. Elle m'apparaissait sur l'écran comme à travers les mailles d'un filet et les redents tréflés de sa grande rose me semblaient retomber comme les anneaux d'une lourde chaîne. Aujourd'hui nos poilus montent la garde sur le Rhin, la statue de Guillaume Ier est renversée et le faux prophète Guillaume II, dans sa niche de pierre, a vu passer devant la cathédrale de Metz nos généraux et nos héroïques soldats, en songeant à l'incertitude des prédictions humaines.

Les archéologues qui sont venus de toutes nos provinces assister à notre Congrès ne seront plus obligés d'étudier les monuments de l'Alsace à travers des livres allemands et ils publieront bientôt des études nouvelles où la clarté française remplacera la lourdeur de la kultur qui excelle à dénaturer l'histoire. Vous allez parcourir la belle vallée du Rhin et remonter le cours de ses affluents, en voyant

constamment à l'horizon la chaîne des Vosges qui ne sépare plus les fils d'une même patrie. Chemin faisant, vous rendrez hommage au labeur infatigable des cultivateurs de l'Alsace qui mettent en valeur une terre fertile et vous serez frappés du caractère sérieux de nos chers compatriotes qui ont horreur de la légèreté, de la blague et de l'improvisation, mère de bien des erreurs. Ils ne se décident à prendre un parti qu'après de mûres réflexions et l'attachement au pays natal se confond dans leur cœur avec l'amour de la France. L'âme de l'Alsace, que M. le député Muller définissait si bien dans une séance récente de la Chambre, ne peut se comparer qu'à celle de la Bretagne. Nos éminents confrères MM. René Bazin et André Hallays nous la font bien comprendre parce qu'ils ont su décrire ces vieilles demeures où les traditions ancestrales se sont conservées intactes et traduire les sentiments de ceux qui les habitent. La psychologie doit se faire l'auxiliaire de l'archéologie quand on veut goûter le charme des villages alsaciens.

C'est un grand honneur pour notre Société que la présence de M. Alapetite, commissaire général. à notre séance d'ouverture. En s'associant à toutes les manifestations littéraires et scientifiques qui se succèdent à Strasbourg, il nous prouve l'intérêt qu'il porte à notre œuvre bientôt séculaire. Mgr Ruch a bien voulu se faire représenter par M. le chanoine Schickelé, doyen du chapitre, et M. le préfet du Bas-Rhin a délégué à cette réunion son chef de cabinet M. Vigier. Je tiens à remercier notre cher confrère, M. Adrien Blanchet, membre de l'Institut, délégué de M. le ministre de l'Instruction publique, qui prend part à notre Congrès, comme les années précédentes ; nous profiterons en même temps de sa science et de son amabilité. En excusant l'absence de M. Schlumberger, membre de l'Institut, et de M. l'abbé Wetterlé, député du Bas-Rhin, qui font partie de notre Comité d'honneur, je souhaite la bienvenue à M. Danis, directeur des Beaux-Arts, qui veut bien mettre à notre disposition les plans des églises alsaciennes, à M. Pfister, doyen de la Faculté des Lettres, à MM. Vitry et Guiffrey, conservateurs au Musée du Louvre, à M. de Buggenoms, ancien président de l'Institut liégeois, qui vient nous apporter le salut fraternel de la Belgique.

Heureux de voir au milieu de nous notre inspecteur général, M. le marquis de Fayolle, j'adresse mes meilleurs vœux de rétablissement à son collègue M. Demaison qui a dû s'aliter à Metz après avoir été renversé par un cycliste. Nos inspecteurs, M. le marquis de l'Estourbeillon, M. Alfred Besnard, délégué de la Société centrale des architectes, M. Bégule, M. le chanoine Brune, M. d'Arbois de Jubainville, archiviste de la Moselle, M. Bonnet, le Dr Épery, sont toujours de fidèles congressistes, mais nos deux nouveaux inspecteurs du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, M. Gélis et M. l'abbé Walter, ont des titres particuliers à notre gratitude pour leur aimable pro-

messe de concourir à l'illustration du futur volume. M. Roger Clément et M. Schædelin, secrétaires généraux de cette session, nous ont rendu de grands services à Metz et à Colmar.

Notre Congrès de 1859, présidé par M. de Caumont, a laissé des germes féconds en Alsace. Les abbés Straub et Guerber, le baron de Schauenbourg, M. l'archiviste Spach, M. l'architecte Klotz en furent les meilleurs artisans et leurs mémoires sur les vitraux, sur le mobilier des églises, sur l'architecture militaire sont toujours utiles à consulter. Ils avaient fondé, en 1855, la Société pour la conservation des Monuments historiques dont notre Société fut la marraine. Ses *Bulletins* et ses *Cahiers d'archéologie* qui renferment tant d'excellents articles forment une collection de trente volumes. Sous la présidence de notre dévoué confrère Anselme Laugel, elle a pris un nouvel essor, tandis que le Dr Bucher, directeur de la *Revue alsacienne illustrée*, et fondateur du Musée alsacien, s'efforçait de faire mieux connaître les artistes locaux et de raviver les vieux souvenirs qui s'attachent aux meubles et aux anciens costumes.

Autour des Sociétés savantes se sont groupés les archéologues d'hier, comme Adolphe Seyboth, les chanoines Dacheux et Keller, MM. Schneegans, Schweighauser, l'abbé Siffer et ceux d'aujourd'hui, comme le Dr Forrer, auteur de tant de belles fouilles préhistoriques et romaines, M. Delahache qui a si bien décrit la cathédrale de Strasbourg, les chanoines Schickelé et Gass, l'abbé Walter qui se passionne pour la reconstitution de l'*Hortus deliciarum*, M. Lutz, M. André Waltz, M. Réau qui vient d'étudier les œuvres de Mathias Grunewald, M. Riff, M. Mathis, M. Dollinger et notre jeune confrère M. Fels. En même temps, l'Université de Strasbourg où professent MM. Grenier, Rocheblave et Perdrizet reprend les traditions de clarté, d'analyse et de généralisation qui sont familières à notre enseignement national.

Le programme de notre Congrès qui se déroule de Metz à Thann peut paraître trop chargé pour ceux qui ne sont pas habitués à nous suivre, mais grâce aux trains spéciaux, grâce au dévouement et à l'expérience de MM. Chevallier, Heuzé et Banchereau, nos sept excursions se feront sans fatigue. Les auteurs du Guide, MM. Deshoulières, Durand, Boinet, Banchereau, Rhein et votre directeur vous expliqueront les édifices qu'ils ont étudiés à votre intention, en cherchant à résoudre les problèmes de leurs remaniements.

L'architecture romane, dont vous verrez de beaux spécimens à Marmoutier, à Neuwiller, à Murbach, à Guebwiller et à Ottmarsheim, est imprégnée d'influences lombardes et les premiers monuments gothiques du XIIe siècle sont caractérisés par le gros tore de leurs voûtes d'ogives qui ressemblent encore à des voûtes d'arêtes, mais bientôt l'architecture gothique s'affine à Rouffach et à Wissembourg, avant de s'épanouir dans la nef de la cathédrale de Strasbourg. Si l'influence champenoise est moins apparente dans cet admirable

monument qu'à la cathédrale de Metz, elle se manifeste néanmoins dans la coursière des bas-côtés, dans les statues de l'église et de la synagogue, réplique de celles de Notre-Dame de Reims, où l'architecte Erwin trouva le modèle précoce des lignes verticales de la façade, chef-d'œuvre du style rayonnant. Vous trouverez sans doute que sa restauration extérieure aurait pu être plus discrète et que sa tour centrale moderne ne produit pas un heureux effet, mais comment qualifier les peintures de Saint-Pierre le Jeune, de Saint-Georges d'Haguenau et de tant d'autres églises alsaciennes, les retables munichois et tant d'autres exemples du mauvais goût germanique? Heureusement les châteaux du moyen âge n'ont pas subi le même sort que le Haut-Kœnigsbourg et leurs ruines si pittoresques se dressent encore sur les ballons des Vosges.

Les vieilles maisons de pierre et de bois de Strasbourg, de Colmar, de Riquewihr, de Kaysersberg que leurs habitants conservent avec soin au lieu de songer à les démolir se distinguent par le caractère de leur façade et la hauteur de leur toiture. Enfin, quand notre art du XVIII[e] siècle pénétra en Alsace à la suite de Robert de Cotte, de Massol et de Robert Le Lorrain, les cardinaux de Rohan firent bâtir leurs somptueux palais de Strasbourg et de Saverne, tandis que les fenêtres des hôtels et des maisons se décoraient de mascarons souriants ou grimaçants. Quel contraste entre cette élégante architecture, dont notre confrère M. André Hallays a fait ressortir toutes les finesses, et les maisons des nouveaux quartiers de Strasbourg, écrasées par la lourdeur du palais impérial, de l'hôtel des postes, de l'Université et de tant d'autres bâtiments qui ressemblent à des casernes.

Chaque année, j'ai le plaisir d'annoncer les distinctions et les récompenses échues à nos confrères et de leur adresser mes cordiales félicitations. M. René Bazin vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur et MM. Jean Guiffrey et Rapine ont été promus chevaliers. M. André Hallays a obtenu l'un des grands prix de l'Académie Française et M. de la Roncière le prix Gobert. La Société centrale des Architectes a décerné son jeton d'or à M. Jules Formigé et des médailles d'argent à MM. Laffillée, Ventre et Chauliat. Notre éminent confrère, M. André Michel, va professer l'histoire de l'art français au Collège de France et M. Paul Vitry est monté en grade au Musée du Louvre.

L'archéologie française et notre Société, si durement éprouvées pendant la guerre par la perte de Joseph Déchelette, mort au champ d'honneur, comme trente-deux de nos confrères, ont été frappées l'année dernière d'un deuil cruel par le décès d'Antoine Héron de Villefosse, le grand maître de la science des antiquités de la Gaule et de l'épigraphie romaine. Né en 1845, il avait été un brillant élève de l'École des Chartes, mais en 1869, dès qu'il fut nommé attaché au département des Antiques au Musée du Louvre, il trouva sa

voie en suivant les cours de Léon Renier. Dans la soirée dramatique du 24 mai 1871, au moment où l'incendie des Tuileries venait de se propager à la bibliothèque du Louvre, il se mit avec son chef Barbet de Jouy et M. Morand à la tête de l'équipe des gardiens qui s'apprêtaient à couper les combles pour sauver nos collections nationales. Heureusement l'arrivée propice de nos troupes chassa les défenseurs des dernières barricades !

Chargé de trois missions dans le département de Constantine et en Tunisie en 1873, 1874 et 1877, il vécut sous la tente et rapporta une ample moisson d'inscriptions romaines : c'est à lui que l'on doit l'installation de la salle d'Afrique inaugurée au Louvre en 1895. Il eut la grande joie de voir entrer au musée le magnifique trésor de Bosco-Reale qu'il a décrit avec le plus grand soin. Au Comité des Travaux Historiques, à la Société des Antiquaires de France dont il ne manquait jamais une séance, ses rapports et ses communications si claires se distinguaient par la forme et par d'ingénieuses comparaisons. Ses nombreux correspondants dont il était l'ami le tenaient au courant de leurs découvertes et profitaient de ses conseils. Nul ne savait mieux rendre justice aux efforts des Sociétés savantes : c'est ainsi qu'il patronna la reprise des fouilles d'Alésia par la Société des sciences de Semur. A la Commission des Monuments historiques, il se montrait toujours partisan résolu de la conservation des vieilles pierres trop souvent supprimées par les restaurateurs.

En 1871, notre regretté confrère Anatole de Barthélemy l'avait présenté à notre Société, puis il était devenu l'ami d'Arthur de Marsy qui l'avait entraîné dans nos Congrès où il représentait le ministre de l'Instruction publique depuis 1898. Pendant seize ans, nous l'avons entendu prononcer à la séance d'ouverture un discours toujours original et varié sur les antiquités romaines de telle ou telle région de la France. Il ne manquait jamais d'encourager les débutants, de mettre en relief l'œuvre de nos lauréats et nous profitions tous de ses causeries dans les musées et dans les monuments. En collaborant au *Bulletin Monumental*, en insérant dans les volumes de nos sessions de savants articles, comme le recueil des inscriptions romaines de Fréjus, il a contribué à donner une plus grande valeur à nos publications. Quand le Conseil de notre Société résolut de former un Comité d'honneur en 1907, son nom fut inscrit en tête de la liste pour rendre hommage à toute une vie de labeur et de dignité.

Qu'il eût été heureux de nous accompagner dans l'Alsace reconquise, mais la joie qu'il éprouva le jour de l'armistice où il présidait une séance du Comité des Travaux historiques était voilée de tristesse et d'amertume. « Si la cathédrale de Reims, disait-il, « se dresse encore comme une ombre vengeresse au milieu des ruines « qui l'entourent, d'innombrables documents, des manuscrits pré- « cieux ont été dispersés ou soustraits, des œuvres d'art d'un prix

« inestimable ont pris le chemin de l'étranger. Partout le pillage « et le vol ont été organisés administrativement et avec une maî- « trise consommée. Nous saurons revendiquer par tous les moyens « en notre pouvoir et sans nous lasser les trésors qui nous ont été « ravis. » Hélas ! quelle serait sa désillusion s'il constatait que son vœu est resté platonique et qu'aucune des œuvres d'art et des statues volées par les Allemands n'a repris sa place dans nos églises dévastées. Que sa noble existence, embellie par l'amour du sol natal, serve d'exemple à tous ceux qui veulent rester fidèles aux traditionsde désintéressement dont la science française a le droit d'être fière !

Le vicomte de Ghellinck-Vaernewyck, sénateur, ancien président de l'Académie royale d'archéologie, membre de notre Comité d'honneur, avait l'agréable mission de représenter le gouvernement belge à nos Congrès. Ses comptes rendus de nos excursions, illustrés par ses clichés, étaient de véritables volumes où l'histoire s'associait à l'archéologie pour donner au lecteur une image plus exacte de nos villes, de nos abbayes et de nos paroisses. Bibliophile très érudit, notre confrère avait réuni une magnifique collection de livres rares et de reliures dans son château d'Elseghem où il était resté au milieu des envahisseurs pendant que ses fils combattaient pour la délivrance de la Belgique. Aussi quelle fut sa douleur quand il vit vers la fin de la guerre son parc sillonné de tranchées et sa bibliothèque livrée au pillage. Sa maladie de cœur s'aggrava et il fut condamné à l'inaction. Il nous laissera le souvenir de sa courtoisie : les liens d'amitié qui l'unissaient aux membres de notre Société me font un devoir de m'associer à la douleur de sa famille.

Notre inspecteur divisionnaire, M. Philippe Lauzun, tour à tour historien et archéologue, avait partagé sa vie entre la Société académique d'Agen dont il a fait revivre le passé et la Société archéologique du Gers. Issu d'une ancienne famille de Valence-sur-Baïse, son souvenir restera toujours lié à notre Congrès d'Agen dont il rédigea le Guide et dont il fut l'âme en 1901. Il avait étudié l'architecture militaire de cette région, en signalant les particularités des châteaux gascons de la fin du XIIIe siècle, comme ceux de Sainte-Mère et du Tauzia, qui sont des logis fortifiés bâtis sur le même plan. Ses monographies de l'abbaye de Flaran, des châteaux de Bonaguil, de Gavaudun, de Balarin, d'Herrebouc et de Nérac, du moulin de Barbaste, son *Inventaire des piles gallo-romaines du sud-ouest*, ses *Souvenirs du vieil Agen* sont autant de preuves de son zèle archéologique. Lettré fort délicat, il était un des meilleurs collaborateurs de la *Revue de l'Agenais* où il avait débuté en 1875. Éditeur des lettres de Marguerite de Valois conservées à la bibliothèque de Pétrograd, il avait tracé son itinéraire en Gascogne, d'après ses livres de comptes. Sa bibliographie qu'il avait pris soin d'établir avant sa mort comprend 164 numéros. Son activité, la droiture de

son caractère, la fermeté de ses convictions et son dévouement à ses amis resteront toujours associés à sa mémoire.

Le comte Charles Lair, inspecteur divisionnaire de l'Anjou, qui avait réuni une magnifique collection d'orfèvrerie, de porcelaines et d'objets d'art, était un des plus fidèles habitués de nos Congrès, comme le comte Charles de Beaumont dont la mort tragique, causée par un accident de voiture en Périgord, nous a tous profondément émus. Élève de l'école du Louvre, notre sympathique confrère, qui était dans la force de l'âge, remplissait les fonctions d'inspecteur du Loir-et-Cher, mais comme il s'était fixé en Touraine, au château de Chatigny où il avait découvert les restes d'une villa romaine, la plupart de ses travaux généalogiques et numismatiques concernent des familles ou des monnaies de cette province. Il aimait à étudier les tapisseries flamandes et les œuvres d'art de la Renaissance. Sa monographie de l'église de Montbron a paru dans le Congrès d'Angoulême avec un article qui renferme la description du donjon de Piégut au pied duquel il repose. L'archéologie avait pour lui beaucoup d'attraits, mais l'amitié qu'il avait vouée à beaucoup de nos membres lui faisait aussi goûter le plaisir de se retrouver chaque année au milieu de nous.

Le Dr Birot, notre inspecteur du Rhône, était un élève de M. Bégule qui lui avait communiqué le feu sacré qui anime les véritables archéologues. Son étude iconographique sur les chapiteaux de l'église d'Ainay, à Lyon, insérée dans notre Congrès d'Avallon et illustrée de ses belles photographies, est une de ses rares publications, car sa nombreuse clientèle lui laissait peu de loisirs. M. Brouard, inspecteur de l'Aube, architecte des Monuments historiques, avait contribué à l'illustration du Congrès de 1902, en relevant les plans des églises de Troyes.

Je tiens à rendre également un dernier hommage à M. Charles Roux, ancien député, qui s'était fait l'apôtre de l'art provençal, à M. le chanoine Jossier, auteur d'une monographie de Saint-Urbain de Troyes, à M. l'abbé Juteau qui avait sondé les murs de sa chère église de Saint-Jean de Châteaudun, à M. le Dr Barbat, président des Amis de Charlieu, qui avait sauvé plusieurs maisons gothiques de cette ville, à nos regrettés confrères MM. Beurdeley, le grand collectionneur, Casati de Casatis, l'historien de la Renaissance, Gabriel Martin, Léon Mesnard, sans oublier M. Serrano Fatigati, ancien président de la Société espagnole des excursions, le chanoine Van Caster, l'érudit archéologue de Malines, et M. Nicolle Godfray, trésorier des États de l'île de Jersey, qui aimait à suivre nos Congrès et qui avait fait à notre Société un si cordial accueil à Saint-Hélier, en 1884.

Mes chers confrères,

Notre Congrès alsacien et lorrain de 1920, qui a réuni 211 adhésions, prouve que nos ancêtres de 1859 auront toujours des succes-

seurs épris de nos vieux monuments et décidés à lutter contre le vandalisme sous toutes ses formes. Réunis aujourd'hui dans cette ville de Strasbourg deux fois chère à nos cœurs par son long martyre et par sa fidélité patriotique, prenons l'engagement solennel, comme les protestaires de 1871, de ne jamais désespérer du triomphe de la justice sur la violence. Au XIIe siècle, nos imagiers représentaient le courage militaire sous les traits d'une femme coiffée d'un heaume et tenant un grand écu qui transperce de sa lance un monstre aplati sous ses pieds. N'est-ce pas l'image de la France qui a terrassé le pangermanisme au moment où il s'apprêtait à étouffer la civilisation latine et à enchaîner les peuples qui luttaient avec nous pour sauver la liberté du monde? Dans les excursions que vous allez faire au pied des Vosges, vous serez accueillis avec enthousiasme par les municipalités et les habitants, vous passerez sous des arcs de verdure, vous récolterez une ample moisson de notes archéologiques et de souvenirs patriotiques, mais n'oubliez jamais qu'en serrant la main de nos frères d'Alsace, vous avez senti leur cœur qui battait pour la France.

M. de Buggenoms, président de l'Institut archéologique liégeois, en l'absence du délégué officiel du gouvernement belge, tient à remercier M. le Président de ce qu'il vient de dire sur son pays, et de l'éloge qu'il a fait du regretté vicomte de Ghellinck-Vaernewyck qui a, durant de longues années, représenté la Belgique dans le Congrès de la Société française d'archéologie. Il se sent particulièrement heureux d'assister à celui qui se tient aujourd'hui en Alsace et en Lorraine, terres qui, jadis, avec la Belgique, formèrent le royaume éphémère de Lotharingie, rempart de la culture latine contre les assauts de l'invasion germanique. Il termine ainsi :

« Lors de la guerre terrible, que nous venons de traverser, ce rempart a tenu bon, hélas ! avec beaucoup de deuils et de sang versé. Ce sang français et belge, répandu en commun, a scellé à jamais l'union des deux pays. Si, à Dieu ne plaise, le barbare voulait s'en prendre encore à notre liberté et à notre civilisation, l'Alsace, la Lorraine et la Belgique seraient de nouveau la barrière contre laquelle la rage teutonne viendrait se briser impuissante. »

Enfin la parole est donnée à M. Danis, directeur des Beaux-Arts de l'Alsace et de la Lorraine, qui lit le rap-

port suivant sur le service des Monuments historiques dans ces deux régions :

MONSIEUR LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL,
MONSIEUR LE DOYEN,
MESDAMES, MESSIEURS,

Notre président a bien voulu me demander de faire une communication au Congrès sur le service des Monuments historiques en Alsace et en Lorraine, depuis l'armistice.

Hier, vous visitiez la cathédrale de Metz, demain, vous examinerez en détail celle de Strasbourg. Nous y avons entendu, dans toutes les deux, les *Te Deum* de délivrance. Aux sentiments de douleur qui nous y étreignaient avant la guerre, a succédé la joie que l'on éprouve à retrouver des parents après une longue séparation.

Ces chefs-d'œuvre de l'*opus francigenum* ont été rendus à la France ; notre service doit veiller à leur conservation, ainsi qu'à celle de tous les autres monuments classés.

C'est pour moi un grand honneur et une lourde charge, que d'être, ici, comme directeur de l'Architecture et des Beaux-Arts, le vigilant gardien de notre patrimoine et de nos traditions nationales.

Nos deux provinces reconquises vivent actuellement sous un régime transitoire, et nous nous sommes préoccupés d'introduire certaines lois françaises. En particulier, l'arrêté du commissaire général de la République, en date du 20 juin 1919, a rendu applicables à l'Alsace et à la Lorraine, les dispositions de la loi du 31 décembre 1913, sur le classement et la conservation des Monuments historiques.

En vertu de cet arrêté, qui a force de loi depuis le 17 octobre 1919, le classement d'un immeuble parmi les Monuments historiques, en Alsace ou en Lorraine, est prononcé par le Commissaire Général de la République sur la proposition du Directeur de l'Architecture et des Beaux-Arts, après avis de la Commission de l'Architecture et des Beaux-Arts.

Cette commission qui a remplacé une commission locale, est composée de neuf membres qui ont été nommés par M. Millerand.

Ce sont :

MM. Bœswillwald, inspecteur général des Monuments historiques ; le docteur Bucher ; le baron de la Chaise ; André Hallays ; Hubert, conservateur au Musée de Saint-Germain ; Raymond Koechlin ; Lalou, membre de l'Institut, inspecteur général des Bâtiments civils et Palais nationaux ; Laugel ; l'abbé Muller, député d'Alsace.

Le directeur de l'Architecture et des Beaux-Arts en est le rapporteur, et elle a comme président de recteur de l'Université de Strasbourg, directeur général de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Charléty.

J'étais heureux de l'occasion qui m'était offerte aujourd'hui de le remercier publiquement de son dévouement de tous les instants et du ferme appui qu'il nous a donné, sans compter, en toutes circonstances, et de lui exprimer, devant vous, ma plus vive reconnaissance. Mais une dépêche, laissant peu d'espérance, l'a brusquement appelé hier, à Paris, au chevet de l'un des siens et cette pénible circonstance augmente encore la peine que nous cause son absence.

Cent soixante-huit monuments se trouvaient classés au moment de l'armistice, mais il reste à inscrire un certain nombre d'édifices intéressants, écartés systématiquement, à cause de leur caractère français, par les Allemands, et particulièrement les monuments de notre école du XVIIIe siècle.

La Commission a déjà donné un avis favorable à plusieurs des propositions qui lui ont été faites. C'est ainsi qu'avant de prendre la présidence du Conseil, M. Millerand a pu signer l'arrêté classant le château des Rohan à Strasbourg. Quatre autres classements ont été signés et vingt sont actuellement à l'étude.

La conservation des derniers champs de bataille a été étudiée et l'arrêté du 20 juin 1919 en permet le classement. Les sommets de l'Hartmannswillerkopf, du Linge, de la Tête des Faux, témoins de tant d'héroïsme, et où reposent tant de nos soldats, seront pieusement défendus contre toute profanation. Les curieuses substructions des plates-formes des canons à longue portée, qui, du Nampont et de Zillisheim, bombardaient Nancy et Belfort, vont être également conservées.

L'inventaire général de toutes les richesses monumentales et artistiques de nos deux provinces, continué par l'administration allemande, n'est terminé que pour l'arrondissement de Saverne, mais cet important travail est remis en bonnes mains et va pouvoir être poursuivi.

Nous n'avons à déplorer, dans nos monuments classés, que peu de pertes irréparables causées par la guerre. En Alsace, l'édifice le plus menacé était l'église Saint-Thiébault, de Thann, mais dans cette ville occupée par nos troupes dès le mois d'août 1914, l'autorité militaire française a pris à temps des mesures de protection : les vitraux, les statues, les stalles, les orgues furent évacués sous le feu de l'ennemi ; les portails furent protégés par des revêtements ; aussi la remise en état de cet édifice a-t-elle pu être entreprise dans de bonnes conditions.

A Thann, le service s'occupe également de restaurer la Halle au blé, la Tour des Cigognes, et différentes maisons particulières. A Vieux-Thann, les travaux de réparation du chœur, de la nef et du clocher sont poursuivis. A Cernay, la porte de Thann, bien qu'incendiée, a pu être sauvée de la ruine et nous sera conservée. A Guebwiller, les travaux de restauration de l'église sont terminés. Il en sera très prochainement de même pour les églises de Wattwiller, Thierenbach, Soultz, Murbach.

En Lorraine, les anciennes églises de Lidrezing, Craincourt, Fossieux, Cheminot, dévastées par la guerre, ainsi que le château d'Aulnois ont également nécessité d'importantes études préparatoires et les travaux de réparation sont en cours d'exécution.

Je suis heureux de signaler le dévouement absolu dont n'ont pas cessé de faire preuve, depuis leur nomination au printemps de 1919, nos deux architectes, inspecteurs des Monuments historiques, M. Gélis pour l'Alsace et M. Herpe pour la Lorraine.

Si nous n'avons pas de travaux de conservation importants à prévoir pour la cathédrale de Metz, il n'en est pas de même à Strasbourg. En entrant dans la cathédrale, vous avez pu constater que tout le fond de la nef est entièrement isolé par un échafaudage qui monte jusqu'à la naissance de la voûte.

Depuis fort longtemps, les architectes se sont préoccupés de certains tassements qui auraient déjà été observés pendant la construction de la tour, terminée en 1439 ; le constructeur qui prépara les fondations de la nouvelle façade n'avait évidemment pas prévu les changements de plans de ses successeurs et l'augmentation considérable du poids total, causée par la grande hauteur qu'ils donnèrent à la flèche.

Au xv[e] siècle, pour diminuer ces tassements, on maçonna une partie du triforium et de la première fenêtre de la nef. Au xvii[e] siècle, le premier pilier de la nef présenta des fissures légères auxquelles on n'attacha pas grande importance, mais en 1907, comme elles devenaient inquiétantes, on décida de le fretter entièrement. L'étude faite à cette époque a conduit à l'exécution des très importants travaux de reprise en sous-œuvre que nous examinerons après-demain et qui ont pour but le renouvellement total des fondations du gros pilier intérieur qui supporte la flèche.

Nous prévoyons, en 1920, d'autres travaux, car l'entretien de l'ensemble des Monuments historiques a été négligé pendant la guerre, et nous comptons, en particulier, reprendre les travaux de remise en état des deux châteaux des cardinaux de Rohan à Strasbourg et à Saverne.

Nous espérons que vous suivrez nos efforts et que, venant fréquemment dans nos provinces, vous serez à même d'en apprécier les résultats.

SÉANCE DU MERCREDI SOIR 23 JUIN

Présidence de M. DESHOULIÈRES.

Prennent place au bureau : MM. E. Lefèvre-Pontalis, A. Blanchet, Laugel, le marquis de Fayolle.

M. le Dr Blind fait une communication sur les ossuaires de l'Alsace qui peuvent se diviser en trois groupes : charniers spécialement construits pour pourvoir à l'insuffisance des cimetières, cryptes d'églises placées au milieu des cimetières et chapelles isolés. Il passe en revue les ossuaires qui existent encore en Alsace, comme celui de l'église Sainte-Marguerite d'Epfig dont l'origine peut remonter au XIe siècle, celui de Dambach, du XIVe siècle, la chapelle Saint-Michel de Kaysersberg du XVe siècle, etc. MM. Lefèvre-Pontalis, Deshoulières et le marquis de Fayolle ajoutent quelques observations.

M. Ch. Mathis présente les photographies de trois monuments gothiques : le château de la Warenbourg, construit par l'évêque Conrad de Lichtenberg, l'église d'Oberbronn, qui date du début du XVe siècle, et l'Altkirch de Reichshoffen. Il en retrace l'histoire et en décrit l'architecture. M. A. Blanchet ajoute quelques observations.

M. Laugel donne certains détails sur l'érection du mausolée du maréchal Clarke, élevé dans le cimetière de Neuwiller.

M. le chanoine Gass, secrétaire de la Société des Monuments historiques d'Alsace, expose l'histoire du château de Mutzig, qui fut reconstruit à neuf en 1630, puis transformé, plus tard, par les cardinaux de Rohan, pour en faire une résidence des évêques de Strasbourg.

SÉANCE DU JEUDI 24 JUIN

Présidencc de M. DESHOULIÈRES.

Prennent place au bureau : MM. E. Lefèvre-Pontalis, le professeur Müller, député du Bas-Rhin, P. Vitry, A. Boinet.

M. le professeur Müller fait une communication sur l'abbaye de Murbach, dont l'église, consacrée en 1015, fut détruite en 1830. Elle était précédée d'un vaste porche, comparable à celui de Marmoutier, le chœur suivait un transept reconstruit à l'époque gothique et sur lequel s'élevaient deux tours. La décoration devait être intéressante, si on en juge par un chapiteau représentant le Christ bénissant. Le cloître, qui était important, n'existe plus.

M. le professeur Müller expose ensuite, avec des modèles en relief, les différents projets qui ont été étudiés pour l'élévation de la cathédrale de Strasbourg.

M. le pasteur Jules Lutz, ancien conservateur du musée de Mulhouse, étudie les vitraux de l'église Saint-Etienne de Mulhouse, démolie en 1859. Ces vitraux, déjà étudiés lors du dernier Congrès archéologique de Strasbourg, par M. le baron de Schauenbourg, datent de la première moitié du XIVe siècle et du XVe siècle. Ils sont inspirés par le *Speculum humanæ salvationis* que M. Lutz connaît mieux que personne, car il a collaboré avec M. Perdrizet pour en donner une nouvelle édition. On y voit l'histoire du Salut accompagnée des préfigures empruntées à l'Ancien Testament, aux Apocryphes et à l'histoire profane ; puis la suite des Œuvres de Miséricorde, la lutte des Vertus et des Vices, les portraits de saint Jean-Baptiste, de saint Josse, d'un évêque, etc.

Lors de la démolition de l'église, ces vitraux furent

emballés dans des caisses, puis, en 1905, confiés à un verrier de Munich, M. Zettler, qui les restaura, sous la direction de savants munichois, avec une certaine habileté technique, mais avec une ignorance grossière de la composition et des légendes qu'il s'agissait de reproduire. Placées alors dans le nouveau temple, les verrières furent encore démontées pendant la dernière guerre. Elles doivent prochainement reprendre leur place. Mais M. Lutz demande au Congrès d'émettre un vœu pour qu'il soit apporté les corrections possibles destinées à réparer les erreurs commises par les restaurateurs de Munich et que les parties manquantes soient remplacées par de simples grisailles, plutôt que par des sujets de qualité douteuse.

Ce vœu sera présenté à la séance de clôture du Congrès.

M. Paul Vitry retrace la carrière de Robert Le Lorrain qui fut l'élève de Girardon et le maître de Pigalle. Il commente ses œuvres principales qui se voient dans la chapelle de Versailles, dans l'hôtel Soubise à Paris et dans le palais de Rohan à Strasbourg; enfin, il rappelle son éloge présenté à l'Académie des Beaux-Arts par son collègue, l'abbé Louis Gougenot. M. Deshoulières ajoute quelques observations.

M. Forrer, conservateur au musée de Strasbourg, décrit l'enceinte romaine de l'antique Argentoratum; il la compare à l'enceinte de Saverne et expose le résultat des fouilles, entreprises, avec le concours de la Société des Monuments historiques d'Alsace, qui ont permis d'en retrouver le périmètre.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ORDINAIRE ET EXTRAORDINAIRE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE

L'Assemblée générale ordinaire des membres de la Société française d'archéologie a été tenue le vendredi 25 juin dans la salle de l'ancienne Douane de Colmar.

La séance est ouverte à 20 h. 30, sous la présidence de M. E. Lefèvre-Pontalis.

L'assemblée ratifie les nominations de MM. Adrien Blanchet, membre de l'Institut, et de M. Pirenne, recteur de l'Université de Gand, comme membres du Comité d'honneur, en remplacement de MM. Héron de Villefosse et le vicomte de Ghellinck, décédés.

Il est ensuite procédé aux élections pour combler les vacances du conseil d'administration ; le nombre des votants est de 137. Obtiennent 136 voix et sont élus pour six ans : MM. le baron de Baye, le chanoine Brune, Henri Macqueron, Noël Thiollier, Robert Triger, le vicomte Pierre de Truchis, J. de Valois, sortants et rééligibles.

Pour sortir en 1922, M. Jules Tillet, en remplacement de M. le comte Charles de Beaumont, décédé.

Pour sortir en 1923, M. Anselme Laugel, en remplacement de M. Adrien Blanchet, nommé membre du Comité d'honneur.

Pour sortir en 1925, MM. André Ramet, le chanoine Urseau et Marcel Aubert, en remplacement de MM. le comte Lair et Ph. Lauzun, décédés et de M. P. Dubois, démissionnaire.

La parole est donnée à M. le trésorier pour exposer l'état moral et financier de la Société pour l'année 1919. Les comptes présentés sont approuvés à l'unanimité et

des remerciements sont votés à M. le trésorier pour le soin qu'il apporte à l'accomplissement de sa mission.

La séance ordinaire est levée à 21 heures et la séance extraordinaire est ouverte aussitôt. M. le Président constate que le quorum prévu par les statuts est atteint et que l'assemblée peut valablement délibérer. La parole est donnée à M. Banchereau, trésorier, qui expose que jusqu'à ce jour, la Société a pu, avec la très modique cotisation versée par ses membres, remplir toutes ses obligations et publier des volumes fort importants contenant les comptes rendus de ses Congrès annuels. En raison du renchérissement actuel de toutes choses et particulièrement des prix élevés demandés par les imprimeurs, le conseil d'administration s'est vu dans l'alternative de renoncer aux publications ou de trouver des ressources nouvelles. Il ne peut être question, un seul instant, de cesser la publication des volumes ni même d'en trop réduire l'importance, car notre Société n'a pas le droit de quitter la place qu'elle occupe parmi les Sociétés savantes et elle doit continuer de faire annuellement paraître ses comptes rendus des Congrès qui constituent un des répertoires les plus précieux de notre architecture nationale. C'est aux membres de la Société seuls que le Conseil peut demander de lui procurer les ressources indispensables à la vie scientifique de la Société, et en conséquence il a décidé de tenir aujourd'hui cette assemblée générale extraordinaire pour l'inviter à lui fournir les moyens de continuer une œuvre universellement appréciée dans le monde savant. Il propose de porter la cotisation à vingt francs et comme conséquence d'élever le rachat de la cotisation à trois cents francs ; ces mesures ne devant prendre effet que pour l'année 1921.

Après une courte discussion, l'Assemblée à la presque unanimité décide l'augmentation proposée de la cotisation.

La séance est levée à 21 h. 30.

SÉANCE DU 26 JUIN A COLMAR

Présidence de M. DESHOULIÈRES

Prennent place au bureau : MM. E. Lefèvre-Pontalis, Liben, premier président de la Cour d'appel de Colmar, Scheurer, vice-président de la Société Schongauer, le général de Champvallier, commandant la 8e brigade de dragons, Waltz, conservateur du musée Schongauer, Kœnig, président de la Société d'histoire naturelle.

M. Liben trace l'histoire de la Société Schongauer qui compte déjà soixante-treize ans d'existence et énumère ses nombreux travaux.

M. Deshoulières remercie M. Liben, félicite la Société Schongauer de son activité scientifique et exprime sa gratitude à MM. le général Champvallier, Waltz, Kœnig, Scheurer et Schœdelin qui honorent cette séance de leur présence.

M. l'abbé Walter, archiviste bibliothécaire de Sélestat, commente le retable d'Isenheim du maître Mathias Grunewald, exposé au musée des Unterlinden et explique le symbolisme de cette œuvre.

M. le capitaine Champion, qui a été reprendre à Munich les tableaux de Schongauer que les Allemands comptaient s'approprier, se livre à une étude critique sur le peintre de la *Vierge aux roses.*

SÉANCE DU 29 JUIN A COLMAR

Présidence de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

Prennent place au bureau : MM. Vernet, secrétaire général de la Préfecture, Liben, premier président de la Cour d'appel de Colmar, Deshoulières, directeur adjoint de la Société française d'archéologie, Scheurer, vice-pré-

sident et Schœdelin, secrétaire général de la Société Schongauer, les colonels Doreau, Altoffer, de Conegliano, Barrard et Burtschall, le chanoine Beuchat, Waltz, conservateur du musée Schongauer, Kœnig, président de la Société d'histoire de Colmar.

M. Lefèvre-Pontalis, prenant la parole, retrace les traits caractéristiques de l'architecture romane en Alsace, où l'influence lombarde est si visible. Il exprime tous les sentiments de reconnaissance qu'éprouvent les membres du Congrès pour l'accueil enthousiaste et profondément sincère dont ils ont été l'objet pendant leur séjour dans les chères provinces reconquises. Il assure enfin que l'ère des restaurations abusives et peu scrupuleuses est passée, et que le gouvernement français aura à cœur de conserver et d'entretenir avec piété et respect les monuments si nombreux et si attachants d'Alsace.

M. P. Vitry, conservateur au musée du Louvre, expose ensuite les caractères généraux de la sculpture en Alsace du XIIIe au XIVe siècle.

M. Deshoulières donne lecture des vœux émis au cours du Congrès et qui sont les suivants :

Par M. le marquis de Fayolle : classement, comme monument historique, de la maison de bois du quartier de la Petite France à Strasbourg, ancienne tannerie, qui donne, par son caractère et son pittoresque, une valeur archéologique toute spéciale à l'ensemble des constructions de ce coin de la vieille ville.

Par M. P. Vitry : protection par les soins du service des Monuments historiques des bas-reliefs mutilés, en grès, du château de Saverne, qui proviennent de l'édifice antérieur à l'incendie du XVIIIe siècle et sont actuellement encastrés dans le mur de clôture, à côté des cuisines de la caserne.

Par le même : exposition dans une des salles du château du Haut-Kœnigsbourg d'une collection de documents

graphiques, montrant l'état du château antérieur aux restaurations allemandes, et pose d'une inscription lapidaire, judicieusement composée, pour faire suite aux pompeuses et mensongères légendes où Guillaume II proteste de ses sentiments envers l'Alsace et noter, au moins, la date de la rentrée des Français en Alsace et particulièrement dans le château impérial.

De M. Deshoulières : remise en place des anciens vitraux de Saint-Etienne de Mulhouse, suivant leurs dispositions primitives et conformément aux indications suggérées par les travaux de M. Lutz.

Du même : suppression dans l'église des Dominicains de Guebwiller du plancher qui divise l'élévation du chœur et désaffectation, comme marché, de la nef qui serait, sinon rendue au culte, tout au moins affectée à un musée.

De M. Banchereau : dégagement et rétablissement, dans son état primitif, de la pile de la tribune de l'église d'Ottmarsheim qui a été remplacée.

Du même : mise à l'abri, dans l'intérieur de l'édifice, des pierres tombales, exposées aux eaux pluviales, et laissées au dehors des églises d'Andlau, d'Ottmarsheim et de Soulzbach, en raison de l'intérêt documentaire qu'elles présentent.

Du même : conservation par les soins de l'administration des Monuments historiques de certaines maisons du moyen âge et de la Renaissance de l'Alsace, notamment la maison romane de Rosheim, la maison des dîmes de Kaisersberg, et les maisons de Ricquewihr et d'Ammerschwir.

Du même : protection par un grillage, ou mise à l'intérieur de l'édifice, et en bonne lumière, du fragment de tympan avec inscription du nom de *Irmengart*, placé actuellement contre le mur extérieur de l'église d'Andlau.

Du même : moulage de la frise et des sculptures du portail d'Andlau.

Du même : destruction des végétaux parasites qui

poussent entre les joints du chevet de l'église de Murbach, en cachent les sculptures et nuisent à sa conservation.

Ces vœux sont adoptés à l'unanimité.

M. Deshoulières proclame le nom des lauréats à qui la Société française d'archéologie a accordé des médailles à l'occasion de sa quatre-vingt-troisième session.

Médailles de vermeil.

M. P. d'Arbois de Jubainville, archiviste départemental, à Metz, offerte par Mme Jules Lair.

M. l'abbé Bour, professeur d'archéologie au Grand-Séminaire de Metz.

M. le chanoine Muller, professeur d'archéologie à l'Université de Strasbourg.

M. Anselme Laugel, président de la Société pour la conservation des Monuments historiques de l'Alsace, offerte par M. E. Mareuse.

M. Robert Forrer, conservateur du musée de Strasbourg.

M. Delahache, directeur des archives et de la bibliothèque de Strasbourg.

M. A. Boinet, bibliothécaire-adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève, offerte par M. E. Lefèvre-Pontalis.

La Société Schongauer, à Colmar, offerte par M. Michel-Dansac.

Prix Emile Travers.

M. Roger Rodière, pour l'ensemble de ses travaux archéologiques sur l'Artois et la Picardie.

Médailles d'argent.

M. Roger Clément, conservateur des musées et de la bibliothèque de Metz.

M. E. Herpe, architecte de la cathédrale de Metz.

M. l'abbé Thiriot, curé de Servigny-les-Raville.

M. l'abbé Clanché, curé de Dieulouard.

M. le chanoine Aimond, offerte par M. E. Lefèvre-Pontalis.

M. Gélis, inspecteur des Monuments historiques de l'Alsace, offerte par M. Alfred Besnard.

M. J. Banchereau, trésorier de la Société française d'archéologie.

M. J. Lutz, ancien conservateur du musée de Mulhouse.

M. l'abbé Walter, bibliothécaire-archiviste de la ville de Sélestat.

M. Schœdelin, secrétaire de la Société Schongauer.

M. Jules Roussel, conservateur-adjoint du musée de sculpture comparée du Trocadéro, offerte par M. Deshoulières.

M. Charles Pierre, architecte-adjoint de la cathédrale de Strasbourg.

M. Jean Gaudin, peintre verrier, offerte par M. E. Lefèvre-Pontalis.

M. le capitaine de Liocourt.

M. Stuber, offerte par un membre du Congrès.

La Société archéologique de Riquewihr, offerte par M. E. Lefèvre-Pontalis.

La Société archéologique de Kaysersberg, offerte par Mme Piccioni.

Médailles de bronze.

MM. Philippe Claus, Jacques Esbach, Georges Schirman, Joseph Schottel, Edouard Bourgest, Joseph Werling, Joseph Lurion, ouvriers de la cathédrale de Strasbourg.

M. Deshoulières, avant que le Congrès ne soit clos, tient à dire, une fois de plus, combien la Société française d'ar-

chéologie a été heureuse de se retrouver en Alsace et de venir fraterniser avec des Sociétés qui, comme la Société Schongauer, ont fait preuve d'autant de vitalité que de patriotisme.

La Société fondée par A. de Caumont, présidée par L. Palustre et de Marsy, avait déjà, en 1859, été reçue en Alsace avec le prestige que lui donnaient ses directeurs. L'autorité de M. E. Lefèvre-Pontalis lui a valu, cette année, un accueil non moins flatteur.

Les liens qui se sont resserrés aujourd'hui seront profitables à tous ; mais, si les membres du Congrès ont beaucoup appris en Alsace, ils ont été surtout profondément touchés en retrouvant des cœurs qui n'ont jamais cessé de battre pour la France.

RÉCEPTION A KAYSERSBERG LE 26 JUIN

En arrivant à Kaysersberg, les membres du Congrès étaient reçus par M. Joseph Rieder, maire et président de la Société archéologique de Kaysersberg, qui voulut les conduire dans le charmant hôtel de ville du XVIIe siècle pour leur offrir un vin d'honneur, servi par les jeunes filles de la ville, revêtues de leur costume alsacien.



Dr Loison phot.

Jeunes filles de Kaysersberg.

M. le Maire a levé son verre en l'honneur de la Société française d'archéologie et de son directeur, en lui disant la joie de ses administrés de recevoir des frères dont ils ont été longtemps séparés.

M. E. Lefèvre-Pontalis a remercié M. le Maire de ses paroles qui ont trouvé un écho dans le cœur de tous les congressistes, heureux de pouvoir, en visitant la belle Alsace, toujours si française, lui exprimer leur sympathie et leur affection. Il porte un toast aux habitants de Kaysersberg et à la Société archéologique de la ville.

M. Deshoulières a tenu à remercier les jeunes filles de Kaysersberg d'avoir bien voulu verser elles-mêmes le vin pétillant de leurs vignes et surtout d'avoir donné l'émouvante vision de la cocarde tricolore piquée sur les larges rubans de leur coiffure.

RÉCEPTION A RIQUEWIHR
LE DIMANCHE 27 JUIN

Le dimanche 27 juin, M. E. Lefèvre-Pontalis, accompagné du bureau de la Société française d'archéologie et d'un groupe important de congressistes, se rendait à Riquewihr. Il était reçu par MM. Zeyer, président, et Waltz, secrétaire de la Société d'archéologie de Riquewihr. Après avoir parcouru les rues de la ville et avoir visité les vieilles maisons et les constructions civiles de cette pittoresque cité, les congressistes se sont rendus à la mairie où M. le Maire leur a offert un vin d'honneur. M. le Maire et M. E. Lefèvre-Pontalis ont échangé un toast patriotique.

RÉCEPTION A MULHOUSE LE LUNDI 28 JUIN

Le lundi 28 juin, la Société française d'archéologie était reçue par la municipalité à l'Hôtel de Ville de Mulhouse, puis elle se rendit au musée historique dont le conservateur, M. Werner, leur fit les honneurs.

RÉCEPTION A LAUTENBACH LE MARDI 29 JUIN

En arrivant à Lautenbach, les congressistes étaient accueillis par une délégation des habitants comprenant M. le Maire de Lautenbach, M. l'abbé Hug, curé de la paroisse, la Société des chantres et les élèves des écoles parmi lesquelles les petites filles avaient revêtu leurs costumes alsaciens. Une de ces dernières a pris la parole en ces termes :



H. Heuzé phot.

Groupe à Lautenbach.

« C'est de tout cœur que nous souhaitons la bienvenue aux membres du 83e Congrès de la Société française d'Archéologie. Toute l'Alsace-Lorraine a tressailli de joie à votre arrivée, car nous savons tout l'intérêt que vous portez à nos monuments, à notre histoire, à tout notre passé. Et nous qui représentons l'avenir nous vous remercions d'être venus dans notre Lautenbach et de porter tant d'intérêt à notre vieille et vénérable église, une mutilée de la terrible guerre. Grâce à la bienveillance du Gouvernement de la douce France, grâce aussi à votre intérêt et à votre appui, elle sera restaurée, elle sera guérie et elle continuera à être le lieu saint où nous irons prier le Très-Haut pour qu'il conserve, qu'il bénisse notre chère mère-patrie : Vive la France ! »

M. E. Lefèvre-Pontalis a remercié l'élève de cette touchante allocution, qui a trouvé un écho dans tous les cœurs. Il a ensuite félicité M. l'abbé Hug de sa courageuse attitude, durant la guerre, qui lui valut de longs mois de détention dans les geôles allemandes, mais ses paroissiens étaient soutenus par l'espérance de la victoire des armées françaises. Enfin, il a assuré la population de la joie éprouvée par tous les membres du Congrès en constatant la fidélité alsacienne vis-à-vis de la patrie française.

RÉCEPTION A SÉLESTAT
LE MERCREDI 30 JUIN

En arrivant à Sélestat le 30 juin, les membres du Congrès ont passé sous les arcs de verdure préparés en leur honneur par la municipalité. Au déjeuner, M. Bastier, sous-préfet, leur a souhaité la bienvenue en ces termes :

Mesdames, Messieurs,

Les archéologues, dit-on, jouent avec les siècles, mais vous comptez aujourd'hui avec les minutes. Aussi je vous dirai laconiquement : Soyez les bienvenus dans cette antique cité, si digne de votre attention. Les plus grands souvenirs historiques et les plus légendaires la hantent. Vous y verrez de remarquables monuments de tous les siècles. Dans l'atmosphère sereine flotte encore le parfum d'un délicat humanisme. Le sympathique vice-président de notre Société Sélestadienne des Lettres, Sciences et Arts, M. l'abbé Walter, l'un des vôtres, vous sera un guide précieux. Il vous fera admirer avec quelle harmonie la ville évolua au cours des ans, sans altérer jamais son caractère. Les murailles de Vauban ont serti sans violence la citadelle du moyen âge, et les beaux hôtels du grand siècle, suivant les volutes des vieilles ruelles, ont fait bon voisinage, sans les offusquer de leur faste, avec les demeures de la Renaissance.

Les transformations faites depuis 1870 n'ont pas attenté à la physionomie de Sélestat. La germanisation demeure ici, et dans la plénitude du terme, excentrique. C'est ce pigeonnier géant, couleur serin, qui cache en ses flancs, paraît-il, un château d'eau. C'est cette école gigantesque dont les toits paradoxaux abriteraient

mieux de colossales girafes... Le cœur de la cité est resté fidèle à sa beauté ancestrale, comme le cœur des habitants le fut à la patrie.

Messieurs, vous dévouez votre pensée à la science, mais ce n'est point un hasard qui amène vers nous tous ces congrès qui se succèdent. Ici s'exprime un désir unanime de relier la province d'Alsace à la France par ces percées, qui, à travers le roc des Vosges ou la muraille de Chine méticuleusement édifiée par la Prusse, mettront, en deçà et au delà, tous les Français de plain-pied. Et vous êtes venus avec une émotion qui n'est pas moins profonde pour être plus objective et plus érudite.

Vous souvenez-vous du beau mot de Fromentin : « La valeur est la part de lumière que recèle la couleur. »

Votre excursion scientifique prend toute sa valeur de l'affection nostalgique qui attire ici tous les Français.

M. le Maire vous disait, avec l'ardente éloquence d'un Alsacien qui a souffert longtemps et qui a vu enfin le jour resplendissant du retour, toute sa fierté de vous accueillir en sa ville libérée.

Laissez-moi, puisqu'il est encore permis à un sous-préfet d'être arrondissementier, vous exprimer ma gratitude au nom de tout l'arrondissement. Il renferme des sites émouvants, des monts baignés de mystère, des vals et des plaines somptueux. Mais sa parure suprême, c'est que non seulement par sa situation géographique, il est le centre de la vieille Alsace, de l'Alsace éternellement jeune. Ici, c'est vraiment le cœur de l'Alsace qui bat, de l'Alsace stoïquement fidèle, et si bellement française.

M. E. Lefèvre-Pontalis remercie M. le sous-préfet et M. le maire de leurs aimables paroles, en portant un toast à la ville de Sélestat et à M. l'abbé Walter, notre inspecteur du Bas-Rhin, dont le zèle archéologique mérite tant d'éloges. Il est persuadé que tous ceux qui vont repasser les Vosges pour rentrer dans leurs foyers n'oublieront jamais les émouvantes journées du Congrès de Metz et de Strasbourg, l'accueil si touchant qu'ils ont reçu dans les villes, comme dans les paroisses rurales, et l'affectueuse sympathie de leurs excellents confrères d'Alsace.

TABLE DES MATIÈRES

GUIDE DU CONGRÈS

Metz, par M. Amédée Boinet

Strasbourg

Première excursion.

Seconde excursion.

Colmar, par M. André Rhein

Septième excursion.

Procès-verbaux des séances.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES PLANCHES ET FIGURES

PARIS. — SOC. GÉNÉR. D'IMPR. ET D'ÉDIT., 71, RUE DE RENNES.

LISTE GÉNÉRALE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE (1).

31 AOUT 1922

Bureau.

MM. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS, *directeur*, 13, rue de Phalsbourg, à Paris (XVII) (2).
François DESHOULIÈRES, *directeur-adjoint*, 49, rue de la Tour, à Paris (XVI) (3).
Raymond CHEVALLIER, *secrétaire général*, au Bois-de-Lihus par Estrées-Saint-Denis (Oise).
Henri HEUZÉ, *secrétaire général*, 8 *bis*, rue Daumesnil, à Vincennes (Seine).
Jules BANCHEREAU, *trésorier*, 6, quai Barentin, à Orléans (Loiret).
Emile DELAUNAY, *trésorier-adjoint*, 28, rue Guilhem, à Paris (XI).
Fernand HUARD, *conservateur des Collections*, 8, rue de l'Académie, à Caen (Calvados).

(1) MM. les membres de la Société dont les noms seraient omis sur cette liste ou qui auraient à indiquer des rectifications pour leurs noms, prénoms, qualités ou domicile, sont priés d'en informer M. E. Delaunay, 28, rue Guilhem, à Paris (XIe).
(2) M. le Directeur reçoit le mercredi matin.
(3) M. le Directeur-Adjoint reçoit le vendredi matin.

Comité d'honneur.

1. M. Maurice BARRÈS, de l'Académie française.
2. M. Gustave SCHLUMBERGER, membre de l'Institut.
3. M. Maurice PROU, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole des Chartes.
4. M. André MICHEL, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
5. M. Emile MALE, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
6. M. Adrien BLANCHET, membre de l'Institut.
7. M. Paul LÉON, membre de l'Institut, directeur des Beaux-Arts.
8. M. Camille ENLART, directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro.
9. M. Henri NODET, inspecteur général des Monuments historiques.
10. M. l'abbé WETTERLÉ, député.
11. M. Maurice FENAILLE, membre de l'Institut.

M. John BILSON, vice-président honoraire du Royal Archaeological Institute, membre de la Société des Antiquaires de Londres.

M. Albert NAEF, président de la Commission fédérale des Monuments historiques de la Suisse.

M. Henri PIRENNE, membre de l'Académie royale de Belgique, recteur de l'Université de Gand.

Conseil d'administration.

MM.

M. AUBERT.
J. BANCHEREAU.
Baron de BAYE.
L. BÉGULE.
J. BERTHELÉ.
Alfred BESNARD.
A. BOINET.
Baron de BONNAULT.
Raymond CHEVALLIER.
Docteur COUTAN.
L. DEMAISON.
F. DESHOULIÈRES.
Georges DURAND.
Marquis de L'ESTOURBEILLON.
René FAGE.
Marquis de FAYOLLE.
Ph. DES FORTS.
L. GERMAIN DE MAIDY.
Roger GRAND.
André HALLAYS.
H. HEUZÉ.

MM.

F. HUARD.
E. JARRY.
L. LABANDE.
A. LAUGEL.
Eug. LEFÈVRE-PONTALIS.
P. de LONGUEMARE.
H. MACQUERON.
F. MARTIN-SABON.
R. MICHEL-DANSAC.
A. RAMET.
H. du RANQUET de GUÉRIN.
L. RÉGNIER.
A. RHEIN.
L. SERBAT.
Henri STEIN.
Noël THIOLLIER.
J. TILLET.
R. TRIGER.
Vicomte P. de TRUCHIS.
Chanoine URSEAU.
Paul VITRY.

Inspecteurs généraux.

1. M. Robert TRIGER, au Mans.
2. M. le marquis de FAYOLLE, à Périgueux.
3. M. Louis DEMAISON, à Reims.
4. M. Georges DURAND, à Amiens.

Inspecteurs divisionnaires.

1re **division.**

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne et Oise.
M. le baron de BONNAULT d'HOUET, à Compiègne.

2e **division.**

Seine, Seine-et-Oise et Seine-et-Marne.
M. Alfred BESNARD, à Paris.

3e **division.**

Calvados, Manche, Orne, Eure et Seine-Inférieure.
M. Louis RÉGNIER, à Evreux.

4e **division.**

Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Finistère, Morbihan et Loire-Inférieure.
M. le marquis de l'ESTOURBEILLON, à Vannes.

5e **division.**

Sarthe, Mayenne et Maine-et-Loire.
M. le chanoine URSEAU, à Angers.

6e **division.**

Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Loiret et Eure-et-Loir.
M. Eugène JARRY, à Orléans.

7e **division.**

Cher, Indre, Nièvre et Allier.
M. Julien BARRÉ DE SAINT-VENANT, à Bourges.

8e **division.**

Vendée, Deux-Sèvres, Vienne, Charente et Charente-Inférieure.
M. Emile GINOT, à Poitiers.

9e **division.**

Haute-Vienne, Creuse, Corrèze et Dordogne.
M. René FAGE, à Verneuil-sur-Vienne (Haute-Vienne).

10e **division.**

Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Gers, Hautes-Pyrénées et Basses-Pyrénées.
M. l'abbé MARBOUTIN, à Agen.

11e **division.**

Tarn-et-Garonne, Tarn, Lot et Aveyron.

12e division.

Haute-Garonne, Aude, Pyrénées-Orientales et Ariège.

M. F. PASQUIER, à Toulouse.

13e division.

Hérault, Gard, Ardèche et Lozère.

M. Joseph BERTHELÉ, à Montpellier.

14e division.

Bouches-du-Rhône, Vaucluse, Var, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Alpes-Maritimes et Corse.

M. Léon LABANDE, à Monaco.

15e division.

Rhône, Ain, Savoie, Haute-Savoie, Isère et Drôme.

M. Lucien BÉGULE, à Lyon.

16e division.

Puy-de-Dôme, Cantal, Haute-Loire et Loire.

M. Noël THIOLLIER, à Saint-Etienne.

17e division.

Côte-d'Or, Yonne et Saône-et-Loire.

M. le vicomte Pierre de TRUCHIS, à Dijon.

18e division.

Doubs, Jura et Haute-Saône.

M. l'abbé PERROD, à Lons-le-Saunier (Jura).

19e division.

Meuse, Meurthe-et-Moselle, Vosges.

M. Léon GERMAIN de MAIDY, à Nancy.

20e division.

Marne, Ardennes, Aube et Haute-Marne.

M. le baron J. de BAYE, au château de Baye (Marne).

21e division.

Haut-Rhin, Bas-Rhin et Moselle.

M. le chanoine MULLER, à Strasbourg.

22e division.

Alger, Constantine, Oran et Tunisie.

Le R. P. DELATTRE, à Carthage.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

1914-1918

Jules BARATTE.
Georges BAREUZAI.
Pierre de BEAUDREUIL.
Pierre BLONDEL.
François BOUCHER.
Robert CHEVALLIER.
André DAVILLIER.
Joseph DECHELETTE.
Maxime DIDIER.
Alfred ELY-MONBET.
Pierre FOUGERON.
René FRANCEZ.
Georges GIRARD.
Marcel GODET.
Jacques GUEDON.
le vicomte Alfred de la BARRE de NANTEUIL.
René LEBLOND.
Lucien LÉCUREUX.
Alexandre LEGRAND.
Julien LE SÉNÉCAL.
Paul MÉGARD.
Jacques MERCIER.
Robert André MICHEL.
Marc MIMEREL.
H. MOUTON.
Maurice MURAIRE.
Jean PERRENET.
Henri POCHET.
Marcel REYMOND.
Robert ROGER.
Pierre SIBIEN.
le baron GODEFROY DE VILLEBOIS-MAREUIL.

LISTE DES MEMBRES

Les noms des *membres fondateurs* sont en italique.

Ain.

Inspecteur : M. le Dr Nodet.

Chalandon (Mme Henry), au château de la Grange-Blanche, par Trévoux, et à Paris, 49, rue de Lille (VII).
Nodet (*le Dr Victor*), à Bourg.
Truchis de Varennes (*le baron Carle de*), au château de la Durandière, par Saint-Sorlin-en-Bugey.

Aisne.

Inspecteur : M. L. Broche.

Albuféra (Mme la duchesse d'), au château de Montgobert, par Villers-Cotterets, et à Paris, 55, rue Saint-Dominique (VII).
Bayet (Jean), professeur au Lycée de Laon, et à Paris, 17, rue Vauquelin (V).
Broche (Lucien), archiviste du département, à Laon.
Delagarde (Emile), au château d'Ecuiry, par Septmonts, et à Paris, 10, rue de Courcelles (VIII).
Devigne (l'abbé Félix), curé de Notre-Dame, à La Ferté-Milon.
Dike (*Mme Anne*), au château de Blérancourt.
Firino (Roger), au château de Fontenoy, par Vic-sur-Aisne, et à Paris, 3, avenue Montaigne (VIII).
Fossé d'Arcosse (André), 15, rue Saint-Antoine, à Soissons.
Marcé (*Maurice de*), au château de Lizy, par Anizy, et à Paris, 184, boulevard Haussmann (VIII).
Moreau-Nélaton (Etienne), à Fère-en-Tardenois, et à Paris, 73 *bis*, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII).
Prudhomme (Maurice), 4, rue de Signier, à Laon.
Royer (Eugène), pharmacien, à La Ferté-Milon.

Allier.

Inspecteur : M. le chanoine CLÉMENT.

CAPELIN (Edgard), 81, rue de Bourgogne, à Moulins.
CLAYEUX (Edmond), au château des Gouttes, par Jaligny, et à Paris, 6, rue de Villersexel (VII).
CLÉMENT (le chanoine Joseph), 2, rue du Chambon, à Moulins.
FRAIX DE FIGON (Louis de), à Baluftières, par Cosne-sur-l'Œil.
LA BOUTRESSE (Roger de), au château des Quillets, par Trezelles.
LA CHAUVINIÈRE (Léon de), au château du Parc, à Yseure.
MONTLIVAULT (Mme la vicomtesse Jacques de), les Bordes, par Gennetines.
MORAND (Gabriel), 20, avenue Nationale, à Moulins.
MOREAU (René), architecte, 9, avenue Nationale, à Moulins.
QUEYROI (Gustave), 31, rue de Bourgogne, à Moulins.
QUIRIELLE (Roger de), à Montaiguet.

Alpes (Basses-).

BRUN (l'abbé Prosper), curé-doyen, à Manosque.
CHAIS (Maurice), ancien magistrat, à Riez.
MAUREL (l'abbé M.-J.), 5, place de l'Hôtel-de-Ville, à Manosque.

Alpes (Hautes-).

Inspecteur : M. G. DE MANTEYER.

Manteyer (*Georges de*), ancien membre de l'École de Rome, archiviste départemental, à Manteyer, par La Roche-des-Arnauds.

Alpes-Maritimes.

Inspecteur : M. R. LATOUCHE.

ACHARD (l'abbé Arthur), curé de Carros.
BAUDE (le chanoine Marius), archiprêtre de Grasse.
Bosc (*Ernest*), 111, rue de France, à Nice.
GOBY (Paul), 5, boulevard Victor-Hugo, à Grasse.
GRIP (Maurice le), villa Magnolia, à Cannes, et à Paris, 15, rue Duroc (VII).
LATOUCHE (Robert), archiviste du département, 15, rue des Ponchettes, à Nice.
POUZET (le docteur Paul), 1, square Mérimée, à Cannes, et à Privas (Ardèche).

Ardèche.

Inspecteur : M. le Dr BONNARD.

BÉCHETOILLE (Marcel), banquier à Annonay.
BENOIT D'ENTREVAUX (Florentin), au château de Boissonnade, par Privas.

Ardennes.

Inspecteur : M. l'abbé LALUYAUX.

Graffin (*Roger*), docteur en droit, au château de Belval-Bois-des-Dames, par Buzancy.
HUSSON (Mlle Marie), 2, rue Blanpain, à Sedan.

LALUYAUX (l'abbé), curé de Novy-Chevrières, par Rethel.
Liebbe (Elias), à Thugny, par Rethel, et à Paris, 48, rue Pergolèse (XVI).
MORANVILLÉ (Henri), archiviste-paléographe, à Autry, et à Paris, 112, boulevard Péreire (XVII).

Aube.

Inspecteur : M. Robert DORÉ.

Bauffremont (le prince Th. de), au château de Brienne-le-Château, et à Paris, 87, rue de Grenelle (VII).
DORÉ (Robert), archiviste paléographe, à Champignol, et à Paris, 10, rue du Lunain (XIV).
SABATIER, 80, avenue Kléber, à Nogent-sur-Seine.
SOUCIN (Mme Jules), 51, rue de la Grande-Tannerie, à Troyes.
VALTON (Maurice), 29, rue de la Paix, à Troyes.

Aude.

Inspecteur : M. A. CROS-MAYREVIEILLE.

Combéléran (Gaston), 15, rue de la Gare, à Carcassonne.
CROS-MAYREVIEILLE (Antonin), président honoraire du Tribunal civil, 3, quai Victor-Hugo, à Narbonne.
POUX (Joseph), archiviste départemental, à Carcassonne.
ROUZAUD (Henri), percepteur, à Narbonne.

Bouches-du-Rhône.

Inspecteur : M. A. VÉRAN.

BONNECAZE (Raymond), 40, cours Mirabeau, à Aix.
BRUN (Robert), archiviste-paléographe, à Pélissanne.
CAMMAN (Léon), ancien notaire, 14, cours National, à Tarascon.
FASSIN (Emile), conseiller doyen honoraire à la Cour d'appel d'Aix, à la Montealde, par Arles.
LESQUIER (Jean), professeur à la Faculté des Lettres, 15, rue des Minimes, à Aix.
MARIN DE CARRANRAIS (François de), La Marine, chemin de Sainte-Marthe, à Marseille.
MICHAUD (Valère), lieutenant de vaisseau, 7, cours Lieutaud, à Marseille.
VÉRAN (Auguste), architecte des Monuments historiques, à Arles.

Calvados.

Inspecteur : F. HUARD.

ANGEBAULT (Mme Alfred), à Trouville-sur-Mer.
ANQUETIL (Eugène), avocat, 23, rue Saint-Floxel, à Bayeux.
BEAUJOUR (Alphonse), au château de Rots, par Bretteville-l'Orgueilleuse.
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE CAEN.
BIGOT (Alexandre), doyen de la Faculté des Sciences, au château de Mathieu.
Blangy (le comte Auguste de), au château de Juvigny, par Tilly-sur-Seulles.

BOIVIN-CHAMPEAUX (Paul), sénateur, au château de Moyaux, et à Paris, 13, quai d'Orsay (VII).
BOYER (Mlle Rachel), de la Comédie-Française, au château de Brécy, et à Neuilly-sur-Seine, 19, boulevard d'Inkermann.
CHAPPEDELAINE (le comte Jean de,, au château de Mesnil-Soleil, par Morteaux-Coulibœuf.
DECAUX (le Dr Charles), 26, place Gambetta, à Lisieux.
DESLANDES (le chanoine G.), bibliothécaire de l'Evêché, à Bayeux.
DESPORTES (Léopold), avoué, 15, rue Condorcet, à Lisieux.
DUBOSQ (l'abbé Th.), supérieur du Grand Séminaire, à Bayeux.
FORMIGNY DE LA LONDE (Robert de), au château de La Londe, par Beuville.
FOY (le comte Fernand), conseiller général, au château de Barbeville, par Bayeux, et à Paris, 8, rue du Cirque (VIII).
Gérard (*le baron Maurice*), député, à Maisons, par Bayeux, et à Paris, 85,. rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII).
GOUJON (Louis), banquier, rue de la Mairie, à Falaise.
HARDY (l'abbé V.), curé de Bonnebosq.
HUARD (Fernand), architecte, 8, rue de l'Académie, à Caen.
HUNGER (Victor), à Verson, et à Paris, 7, rue d'Astorg (VIII).
LEGRAS (Aimable), entrepreneur, à Colomby, par Thaon.
LEMONNIER (S. G. Mgr), évêque de Bayeux et Lisieux, à Bayeux.
LÉTIENNE (le Dr Auguste), la Sauvagerie, à Vierville-sur-Mer.
LONGUEMARE (Paul de), 19, place Saint-Sauveur, à Caen.
MAINTIEN (l'abbé), curé de Sept-Vents, par Caumont.
Maulde (*Mme de*), 12, rue Saint-Louis, à Caen.
MOIDREY (le baron de), 40, boulevard Herbet-Fournet, à Lisieux.
MOISY (Alexandre), 57 boulevard Herbert-Fournet, à Lisieux.
OLIVIER (Auguste), 34, rue Demolombe, à Caen.
PRENTOUT (Henri), professeur à la Faculté des Lettres, 46, rue Basse, à Caen.
ROBLOT-DELONDRE (Mme Maurice), au château d'Hébertot, par Saint-Benoît-d'Hébertot.
SAINT-QUENTIN (le comte DOYNEL DE), sénateur, au château de Garcelles, par Bourguébus, et à Paris, 3, rue de Magdebourg (XVI).
Sauvage (*Norbert*), 36, rue des Chanoines, à Caen.
TESNIÈRE (Paul), avocat, 20, place Saint-Martin, à Caen.
TOUCHET (le colonel, marquis de), au château de Baron, par Evrecy.

Cantal.

Inspecteur : M.H. DU RANQUET.

Charente.

Inspecteur : M. J. GEORGE.

GEORGE (Jean), receveur municipal honoraire, 44, rue Montmoreau, à Angoulême.
GUÉRIN-BOUTAUD (Alexis), notaire, 2, rue de la Gendarmerie, à Angoulême.
MATHÉ-DUMAINE (Auguste), au château de Lèche, par Ruelle-sur-Touvre.

Musnier de Pleignes (Paul), inspecteur général des Finances, au château de Fontechevade, par Montbron, et à Paris, 4, Rond-Point de Longchamp (XVI).

Rabec (Narcisse), 4, rue des Fossés, à Cognac.

Sazerac de Forge (Émile), préfet honoraire, 12, rue de la Préfecture, à Angoulême, et à Paris, 6, rue Danton (VI).

Charente-Inférieure.

Inspecteur : M. Georges Musset.

Guyard (Mme Anne), route de Rochefort, à Tonnay-Charente.

Musset (Georges), avocat, conservateur de la bibliothèque, rue Gargoulleau, à La Rochelle.

Vaux de Folletier (François de), archiviste départemental, 10, rue Fleurian, à La Rochelle.

Cher.

Inspecteur : M. P. de Goy.

Bengy-Puyvallée (Antoine de), château de Villecomte, par Sainte-Solange.

Bengy-Puyvallée (Maurice de), château de Villecomte, par Sainte Solange.

Béreux (Jean), conservateur de la bibliothèque municipale, 1, rue du Coin-Haslay, à Bourges.

Dervieu (le lieutenant-colonel), 1, rue Michelet, à Bourges.

Deshoulières (François), au château de l'Isle-sur-Arnon, par Ids-Saint-Roch, et à Paris, 49, rue de la Tour (XVI).

Deshoulières (Mme François), mêmes adresses.

Des Méloizes (le marquis), 18, rue Jacques-Cœur, à Bourges.

Dubois de La Sablonnière (Pierre), 61, rue des Arènes, à Bourges.

Fumichon (Pierre de Loynes de), 74, rue de Dun, à Bourges.

Gauchery (Paul), ingénieur-architecte, à Vierzon.

Gauchery (Robert), architecte, 11, rue du Four, à Bourges.

Gohin (Mme Louis), à Bagneux, par le Châtelet-en-Berry, et à Paris, 91, rue de Sèvres (VI).

Goy (Pierre de), à Osmery, par Dun-sur-Auron.

Lavèvre (Henri de), au château de Lavèvre, par Dun-sur-Auron, et à Paris, 181, rue de la Pompe (XVI).

Maillé (la duchesse de), au château de Châteauneuf-sur-Cher, et à Paris, 4, avenue Henri-Moisson (VII).

Mallard (Gustave), ancien magistrat, 36, rue Manuel, à Saint-Amand.

Mortemart (le marquis de), au château de Meillant, et à Paris, 13, rue Las-Cases (VII).

Ritter (Camille), professeur au Collège de Sancerre.

Saint-Venant (Julien Barré de), inspecteur des Eaux et Forêts en retraite, 1, rue de la Petite-Armée, à Bourges.

Corrèze.

Inspecteur : M. André Fage.

Fage (André), architecte diplômé, au château du Puy-de-Val, par Saint-Paul, et à Bordeaux, 148, boulevard du Président-Wilson.

Faurie (l'abbé Jean), à Forgès.
Forot (Victor), au Bourelou, près Tulle.
Marret (l'abbé P.), curé-doyen de Noailles.
Viallemaringe (l'abbé A.), curé de Saint-Pardoux-la-Croisille, par Laroche-Canillac.

Côte-d'Or.

Inspecteur : M. le Dr Epery.

Broussole (le docteur), 109, rue J.-J.-Rousseau, à Dijon.
Carnot (le colonel Sadi), au château de La Rochepot, par Nolay, et à Paris, 27, rue Jean-Goujon (VIII).
Carnot (Mme Sadi), mêmes adresses.
Épery (le docteur René), à Alise-Sainte-Reine, par Les Laumes, et à Dijon, 6, place Grangier.
Laurent (Jacques), conservateur-adjoint à la Bibliothèque, 8, rue Notre-Dame, à Dijon.
Saint-Seine (le marquis de), à Saint-Seine-sur-Vingeanne, et à Paris, 23, rue Galilée (XVI).
Truchis (le vicomte Pierre de), au château de Dracy, par Vitteaux.
Valby (le docteur Hippolyte), 7, avenue du Parc, à Dijon.

Côtes-du-Nord.

Inspecteur : M. G. Lefort.

Ely-Monbet (Mme), à Maël-Carhaix.
Genet (Émile), architecte, à Perros-Guirec.
Lefort (Georges), architecte, 14, boulevard de la Gare, à Guingamp.
Rosambo (Louis de), château de Rosambo, par Lanvellec, et à Paris, 5, rue François Ier (VIII).

Creuse.

Inspecteur : M. L. Lacrocq.

Autorde (Fernand), archiviste départemental, à Guéret.
Lacrocq (Louis), avocat, 7, rue Ferrague, à Guéret.
Mazet (Albert), à Saint-Sulpice-le-Donzeil, et à Paris, 26, boulevard des Batignolles (XVII).

Dordogne.

Inspecteur : M. le comte A. de Saint-Saud.

Babut (le commandant), à Montfaucon, par le Fleix, et à Paris, 23, rue des Gatines (XX).
Bourdeille (le marquis Henri de), au château de Bourdeille, et à Paris, 11, rue Mignard (XVI).
Challe (Maurice), château de Losse, par Saint-Léon-sur-Vézère.
Fayolle (le marquis Gérard de), au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre, et à Périgueux, 18, rue du Plantier,
Lavergne (G.), archiviste départemental, à Périgueux.
Roudeau (Henri), 16, rue Victor-Hugo, à Périgueux.
Roumejoux (Mme Anatole de), à Rossignol, par Chalagnac.
Saint-Saud (le comte de), au château de La Valouze, par La Roche-Chalais, et à Bordeaux, 25, cours Pasteur.

Doubs.

DUVERNOY (le docteur Marcel), à Valentigney.

Drôme.

Inspecteur : M. VALLENTIN DU CHEYLARD.

BELLET (Mgr), président de la Société archéologique, à Tain.
BELMONT (Augustin), au château de Mondy, par Bourg-de-Péage.
BOUVIER (Claude), attaché à la Banque de France, à Montélimar.
BOVET (Georges), notaire à Crest.
MALIZARD (Alexandre), rue Madier-de-Montjau, 61, à Valence-sur-Rhône.
VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), rue Corne-Roche, à Montélimar.
WITTE (le baron Jehan de), au château de Suze-la-Rousse, et à Paris, 14, rue Jean-Goujon (VIII).

Eure.

Inspecteur : M. le chanoine PORÉE.

Bibliothèque Canel à Pont-Audemer.
BONNENFANT (l'abbé Georges), 3, rue du Meilet, à Evreux.
BRETOCQ (l'abbé Gabriel), curé des Bottereaux, par Rugles.
BRU (l'abbé), curé de Gouville, par Damville.
CHEVALLIER (l'abbé Émile), curé-doyen, à Damville.
CIVILLE (le vicomte Robert de), au château de Boury, par Gisors.
FOSSEY (l'abbé), curé-doyen, à Bourgtheroulde.
GIRAUD (le docteur A.), aux Andelys,
IZARN (Jean), rue Victor-Hugo, à Evreux, et à Paris, 90, avenue Victor-Hugo (XVI).
JOIN-LAMBERT (Mme André), au château de Livet, par Pont-Authon, et à Paris, 50, avenue Victor-Hugo (XVI).
LAMBERT (Georges), économe, secrétaire de la Commission administrative de l'Hôpital, à Gisors.
LUCAS (l'abbé Joseph), curé de Daubeuf, par Les Andelys.
PORÉE (le chanoine Adolphe), curé de Bournainville, par Thiberville.
RÉGNIER (Louis), 17, rue du Meilet, à Évreux.
SAUTIN (René), architecte, rue Meurdrac, aux Andelys.
SEHET (Georges), notaire, rue Edouard-Isambard, à Pacy-sur-Eure.
SOCIÉTÉ LIBRE DE L'EURE (la).

Eure-et-Loir.

Inspecteur : M. Roger DURAND.

BONNARD (Louis), 15, rue des Grenets, à Chartres, et à Paris, 119, rue de Courcelles (XVII).
Dulong de Rosnay (*Joseph*), à Frazé, par Brou, et à Paris, 29, rue Daru (VIII).
DUPARC (Georges), 22, boulevard de la Courtille, à Chartres.
DURAND (Roger), imprimeur, 12, rue Serpente, à Chartres.
DUVERGIE (Jules), 1, rue des Vieux-Rapporteurs, à Chartres.
Gobillot (*René*), 16, rue Saint-Mesme, à Chartres, et à Paris, 74, boulevard Raspail (VI).
JUSSELIN (Maurice), archiviste départemental, 9, rue du Cardinal-Pie, à Chartres.

LE DIBERDER (Mme Henri), 10, rue du Coq, à Châteaudun.
LORIN (Charles), peintre verrier, 38, rue de la Tannerie, à Chartres.
MERLET (René), archiviste honoraire, 15, rue de Beauvais, à Chartres.
MOUTON (Armand), architecte de la ville et des hospices, 6, rue du Palais-de-Justice, à Chartres.

Finistère.

Inspecteur : M. Ch. CHAUSSEPIED.

ABGRALL (le chanoine Jean-Marie), à Quimper.
CHAUSSEPIED (Charles), architecte des Monuments historiques, impasse Saint-Joseph, à Quimper.
CORMIER (Valery), au manoir du Chef-du-Bois, par Forêt-Fouesnant.
LAAGE (Mme J. de), 24, rue Amiral-Linois, à Brest.
MOTET (le contre-amiral), 35, rue Jean-Macé, à Brest.
PICQUENARD (le docteur), 29, rue de Brest, à Quimper.
WAQUET (Henri), archiviste départemental, à Quimper.

Gard.

Inspecteur : M. le lieutenant-colonel ESPERANDIEU.

ANTOINE (Louis), boulevard Gambetta, à Alais.
AUDEMARD (Fernand), au château de Boissières, par Nages-et-Solorgues.
ESPERANDIEU (le lieutenant-colonel Émile), membre de l'Institut, conservateur du Musée de Nîmes, et à Clamart (Seine), 208, avenue Victor-Hugo.
FALGAIROLLE (Prosper), archiviste de la ville, à Vauvert.
GENDRONNEAU (le commandant P.), 35, rue d'Aquitaine, à Nîmes.
Granet (Léonce), à Roquemaure.
LAPORTE (Adolphe), architecte à la Compagnie de la Grand'Combe, à La Levade.
LUNEAU (Victor), pharmacien, au Pont-Saint-Esprit.
RAPHEL (Max), architecte diplômé, 36, rue Clérisseau, à Nîmes.

Garonne (Haute-).

Inspecteur : M. E. SAINT-RAYMOND.

CALMETTE (Joseph), professeur à la Faculté des Lettres, 60, rue Bayard, à Toulouse.
FAUR DE PIBRAC (le comte Raoul du), 8, rue Rouquière, à Toulouse, et au château de Pibrac.
GUITTARD (Eugène), éditeur, 7, rue Ozenne, à Toulouse.
PASQUIER (Félix), archiviste du département, 6, rue Saint-Antoine-du-T., à Toulouse.
Rivières (le baron Jean de), 16, rue Velane, à Toulouse, et à Peyriac-de-Mer (Aude).
SAINT-RAYMOND (Edmond), 51, rue des Paradoux, à Toulouse.
SUERA DE SALAA (le docteur Marcel), 5, rue des [illegible], à Toulouse.

Gers.

Inspecteur : M. de Sardac.

Branet (Alphonse), place Salluste-du-Barthas, à Auch.
Carrère (Henri), avocat, à Marciac.
Mellis (Maxime de), au château de Bivès, par Saint-Clar.
Pagel (René), archiviste du département, 13 *bis*, rue Victor-Hugo, à Auch.
Pins (le comte Odon), au château d'Aulagnères, par Valence-sur-Baïze.
Sardac (le docteur Jules de), conservateur du Musée archéologique, à Lectoure.

Gironde.

Inspecteur : M. A. Brutails.

Barde (Louis), professeur à la Faculté de droit, 15, rue J.-J.-Rousseau, à Bordeaux.
Bardié (Armand), 49, cours Georges-Clemenceau, à Bordeaux.
Bourcier (Louis), 87, rue de la Trésorerie, à Bordeaux.
Brutails (Auguste), membre de l'Institut, 25, rue d'Aviau, à Bordeaux.
Eichthal (Mme la baronne d'), au château de Saint-Selve, et à Paris, 16, avenue Victor-Emmanuel III (VIII).
Ferbos (René), 62, quai des Chartrons, à Bordeaux.
Fournié (le docteur H.), médecin inspecteur en retraite, 66, rue des Remparts, à Bordeaux.
Laurière (Ferdinand de), 33, rue Caussans, à Bordeaux.
Mareuse (Edgar), à Bordeaux, 15, rue Jean-Jacques-Rousseau, et à Paris, 81, boulevard Haussmann (VIII).
Pierredon (Mlle Henriette de), au château de Puisseguin.
Ricaud (Théodore), 65, cours d'Alsace-et-Lorraine, à Bordeaux.

Hérault.

Inspecteur : M. Émile Bonnet.

Alias (Abert), Inspecteur honoraire des Contributions directes, 18, rue de la Merci, à Montpellier.
Baudoui-Salze (Paul-L.), La Baume, villa Eliane, Montpellier.
Berthelé (Joseph), archiviste du département, 36, rue des Patriotes, à Montpellier.
Bonnet (Émile), avocat, conservateur du Musée archéologique, 11, rue du Faubourg-Saint-Jaumes, à Montpellier.
Caizergues de Pradines (le docteur Raymond), 11, rue des Trésoriers-de-France, à Montpellier.
Cazalis de Fondouce (Paul), ingénieur, 18, rue des Etuves, à Montpellier.
Cellier (Jean), à Cournonterral.
Favas (Joseph), à Montagnac.
Gervais (le docteur Henri), 2, place Pétrarque, à Montpellier.
Naud (Luc), sous-archiviste du département, 2, rue François-Périer, à Montpellier.
Sahuc (Joseph), ancien notaire, à Saint-Pons.

Sicard (Joseph), 4, rue Montpellieret, à Montpellier.
Société archéologique de Montpellier, à Montpellier.
Villemagne (l'abbé), curé de Castelnau-le-Lez, par Montpellier.
Vitalis (Hubert), membre du Conseil supérieur du Travail, 1, rue Fleury, à Lodève.

Ille-et-Vilaine.

Inspecteur : M. H. Bourde de la Rogerie.

Bourde de la Rogerie (Henri), archiviste du département, 14, rue de Vincennes, à Rennes.
Déprez (Eugène), professeur à la Faculté des Lettres de Rennes.
Hardouin (le docteur Paul), professeur à l'École de médecine, 4, rue Nationale, à Rennes.
Hüe (Mme E.), 2, rue Victor-Hugo, à Rennes.
Jénouvrier (Mlle Magdeleine), au château de Saint-Buc, par le Minihic-sur-Rance, et à Paris, 6, rue Coëtlogon (VI).
Joüon des Longrais (Frédéric), au château de la Martinière, à Vézin, par Rennes, et à Paris, 145, rue de Rennes (VI).
Le Gonidec de Traissan (le comte), 3, quai Chateaubriand, à Rennes.
Maquet (Charles), lieutenant-colonel, commissaire du Gouvernement près le Conseil de Guerre du Xe Corps d'Armée, 12, rue Brizeux, à Rennes.
Pocquet du Haut-Jussé (Barthélemy), bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, 8, rue de Robion, à Rennes, et à Paris, 12, rue Stanislas (VI).

Indre.

Inspecteur : M. Joseph Pierre.

Blanchemain (Paul), au château de Castel-Biray, à Oulches, par Saint-Gaultier, et à Paris, 113, boulevard Saint-Michel (V).
Desjobert de Prahas (Raymond), 13, place Lafayette, à Châteauroux.
Lauradour (Louis de), au château de Jovard, par Bélâbre.
La Véronne (le comte Geoffroy de), au château du Bouchet, par Rosnay, et à Paris, 121 *bis*, rue de Grenelle (VII).
Loubaud (Mlle Jeanne), rue de la République, au Blanc.
Pierre (Joseph), directeur de la *Revue du Berry*, au château de Charon, par Cluis.

Indre-et-Loire.

Inspecteur : M. L. de Grandmaison.

Bobeau (Octave), à Cormery.
Bonodeau (Albert), avocat, à Preuilly-sur-Claise.
Branicki (le comte Xavier), au château de Montrésor, et à Paris, 24, rue de Penthièvre (VIII).
Briand (Paul), conservateur du Musée de la Société archéologique, 110, rue du Boisdenier, à Tours.
Grandmaison (Louis de), ancien archiviste départemental, 13, rue de l'Archevêché, à Tours.

HARDION (Jean), architecte en chef des Monuments historiques de Maine-et-Loire, 4, rue Traversière, à Tours.
LEMAIRE (Mme E.), au château des Genêts, par Villeloin-Coulangé, et à Paris, 4, rue Jean-Goujon (VIII).
MARCHESNÉ (Charles), membre de l'École française de Rome, à Cérelles, et à Paris, 13, rue du Cherche-Midi (VI).
Margueritte (René), à Malvau, par Amboise.
MARSAY (le vicomte Henri), à la Chartreuse-du-Liget, par Montrésor, et à Paris, 18, rue Boissière (XVI).
MEFFRE (Marcel), à Beaugaillard, Saint-Avertin, et à Paris, 234, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII).
MEFFRE (Mme), mêmes adresses.
ROUGÉ (Jacques), à Ligueil.
SAGEY (Louis), directeur honoraire de la Banque de France, 62, boulevard Béranger, à Tours.

Isère.

Inspecteur : M. Maurice FAURE.

BILLION (Alexandre), impasse du Bon-Secours, à Saint-Marcellin.
BLANCHET (Augustin), ingénieur des Arts et Manufactures, au château d'Allivet, à Renage.
BLANCHET (Victor), maire de Rives.
DARESTE DE LA CHAVANNE (Mme), à Anjou.
DURET (Philibert), avoué honoraire, rue Vimaine, à Vienne.
Faure (Maurice), avocat, 11, quai du Rhône, à Vienne.
FOURNIER (Francisque), 6, rue du Champ-de-Mars, à Bourgoin.
JONAGE (le vicomte Marcel de), au château de Chamagnieu, par Crémieu.
JONAGE (le vicomte Louis de), même adresse.
NODLER (le comte Henri), château de Bel Accueil, par Jallieu.
RECOURA (Georges), bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, 2, rue Marcel-Benoit, à Grenoble, et à Paris, 65, rue Madame (VI).
Sitre (le docteur Antoine), 3, place aux Herbes, à Grenoble.
TESTE DU BAILLER (Alphonse), notaire, à Vienne.

Jura.

Inspecteur : M. J. COURTOT.

COURTOT (Jean), ingénieur, à Dôle, et à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), 14, parc de Montretout.
MONNIER (Mme André), au château de Baudin, par Sellières, et à Paris, 5, rue de Surène (VIII).
PERROD (l'abbé Maurice), aumônier du Lycée, 9, rue du Puits-Salé, à Lons-le-Saulnier.

Landes.

Durrieu (le comte Paul), membre de l'Institut, au château de Durrieu, par Grenade-sur-l'Adour, et à Paris, 74, avenue Malakoff (XVI).
GABARRA (l'abbé), curé de Capbreton.

Loir-et-Cher.

Inspecteur : M. le Dr LESUEUR.

CHAUVALLON (Pierre), architecte, 14, rue de l'Écu, à Romorantin.
GALLOPIN (Abel), ancien magistrat, place du Maréchal-Foch, à Montoire-sur-le-Loir.
GÉRARD (Alphonse), au château de la Fosse, par Montoire, et à Paris, 16, rue Bayard (VIII).
GRENOUILLOT (André), architecte des Monuments historiques, « Le Paradis », Ménars-le-Château, et à Paris, 191, avenue du Maine (XIV).
GRENOUILLOT (Jules), architecte en chef des Monuments historiques, 12, rue Saint-Honoré, à Blois.
GUIGNARD DE BUTTEVILLE (Ludovic), à Sans-Souci, par Chouzy-sur-Cize.
LESUEUR (le docteur Frédéric), 10, rue du Palais, à Blois.
MONTRICHARD (le comte Roland de), au château de Saint-Gervais, par Blois, et à Paris, 31, quai d'Orsay (VII).
PETIT (l'abbé Augustin), curé de Souesmes.
PILTÉ (l'abbé Edmond), curé de Monteaux.
PLAT (l'abbé Gabriel), rue du Puits, à Vendôme.
REDOUIN (Émile), place d'Armes, à Romorantin.
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE DU VENDÔMOIS, au Musée de Vendôme.

Loire.

Inspecteur : M. J. DUMAS.

ACHARD (l'abbé Auguste), 28, rue de la Bourse, à Saint-Étienne.
BERTHÉAS (Émile), 2, rue Denis-Excoffier, à Saint-Étienne.
BERTHÉAS (Mme Émile), même adresse.
BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE LA VILLE DE SAINT-ÉTIENNE, au palais des Arts, à Saint-Étienne.
BRASSART (Gabriel), imprimeur, à Montbrison.
CHANUT (l'abbé Paul), professeur au Collège Saint-Michel, 11, rue Emile, à Saint-Etienne.
CHOLAT (Auguste), à Chalain d'Uzore.
CHOLAT (Joseph), 16, rue des Jardins, à Saint-Etienne.
CHOLAT (Lucien), 6, place Marengo, à Saint-Étienne.
David (*Hippolyte*), 23, rue de la République, à Saint-Étienne.
DÉCHELETTE (Mme Joseph), 22, rue de la Sous-Préfecture, à Roanne.
DESVERNAY (Mme la comtesse), au château de Chenevoux, par Néronde, et à Paris, 108, rue du Bac (VII).
DUMAS (Joseph), 13, rue de la République, à Saint-Étienne.
FERRARY (Adolphe), notaire, à Charlieu.
Fraisse (*Henri*), 57, rue Michelet, à Saint-Etienne.
GIRON (Jean-Jacques), président de la Chambre syndicale des tissus, 7, place de la Badoullière, à Saint-Étienne.
GUITTON (Adrien), ingénieur, 5, rue Mi-Carême, à Saint-Etienne.
LEMERLE (Jules), directeur du Crédit Lyonnais, à Roanne.
MONTUCLARD (Mathieu), architecte, place Paul-Bert, à Saint-Étienne.
RONY (Ennemond), 7, rue du Palais-de-Justice, à Montbrison.

Roullier (Christian), artiste peintre, à Saint-Nizier, par Pouilly-sous-Charlieu, et à Paris, 26, rue Théry (XVI).
Roullier (Mme C.), mêmes adresses.
Testenoire-Lafayette (Mlle Marguerite), 28, rue de la Bourse, à Saint-Étienne.
Thiollier (Mlle Emma), 28, rue de la Bourse, à Saint-Étienne.
Thiollier (*Noel*), notaire, 10, rue du Général-Foy, à Saint-Étienne.
Thiollier (Jacques-Philippe), 28, rue de la Bourse, à Saint-Étienne.
Thiollier (Philippe), à Saint-Pulgent, par Saint-Martin-la-Sauveté.
Vallat (Antoine), château d'Aubigny, par Sury-le-Comtal.
Vitaut (le docteur Louis), à Charlieu.

Loire (Haute-).

Inspecteur : M. A. Casati.

Badiou (Charles), avocat, place du Breuil, au Puy.
Blanc (Alphonse), avoué, à Brioude.
Casati (Auguste), avocat, au château de Mézire, par Arvant, et à Paris, 12, rue des Acacias (XVII).
Crozet (le marquis du), à Cumignat, et à Paris, 25, rue de Lubeck (XVI).
Flaghac (le baron Jehan de), château de Flaghac, par Saint-Georges-d'Aurac, et à Paris, 21, rue du Colonel-Moll (XVII).
Jacotin (Antoine), archiviste du département, à Beaurepaire, par Brives-Charensac.
Jourda de Vaux (le vicomte Gaston de), 26, boulevard Saint-Louis, au Puy.
Polignac (le comte Melchior de), au château de la Voûte-Polignac, par la Voûte-sur-Loire, et à Paris, 4, rue Galliera (XVI).

Loire-Inférieure.

Inspecteur : M. G. Ferronnière.

Boutin (l'abbé Joseph), à Oudon.
Dresnay (vicomte Maurice du), secrétaire d'ambassade, au château du Dréneuc, par Fégréac.
Ferronnière (Georges), architecte, conservateur du Musée lapidaire, 15, rue Voltaire, à Nantes.
Kervenoaël (le vicomte Émile de), 3, rue Tournefort, à Nantes.

Loiret.

Inspecteur : M. le chanoine G. Chenesseau.

Auboyer (le docteur René), 42, rue d'Alsace-Lorraine, à Orléans.
Audoux (Arthur), 2, quai Saint-Laurent, à Orléans.
Banchereau (*Jules*), 6, quai Barentin, à Orléans.
Banchereau (*Mme J.*), même adresse.
Baron (Adrien), notaire, 21, rue d'Illiers, à Orléans.
Beaucorps (le vicomte Charles de), archiviste-paléographe, au château de Latingy, par Pont-aux-Moines, et à Orléans, 1, rue Saint-Pierre-Lentin.
Beaulieu (Henri), à la Mainderie, par les Choux, et à Paris, 14, rue Ampère (XVII).
Chenesseau (le chanoine Georges), professeur à l'école Sainte-Croix, 19, rue du Colombier, à Orléans.

Chevrier (Mme P.), à Châtillon-Coligny, et à Paris, 65, avenue Kléber (XVI).
Fougeron (Paul), 55, rue de la Bretonnerie, à Orléans.
Fougeron (Étienne), même adresse.
Garsonnin (le docteur Maurice), conservateur du Musée historique de l'Orléanais et du Musée Jeanne-d'Arc, 24, boulevard Saint-Vincent, à Orléans.
Jarry (Eugène), archiviste-paléographe, 8, place de l'Étape, à Orléans.
Johanet (Lucien), 65, rue de Patay, à Orléans.
Jouvellier (Pierre), 5, rue de la Lionne, à Orléans.
La Bourdonnaye (le comte Roger de), au château de Lazin, Olivet, et à Paris, 37, rue de Moscou (VIII).
Marcillac (Jean de), 26, quai du Châtelet, à Orléans.
Perrault (l'abbé Henri), école Sainte-Croix, 19, rue du Colombier, à Orléans.
Pommier (Alexandre), juge au Tribunal civil, 7, boulevard Rocheplatte, à Orléans.
Ponroy (Marcel), 6, Belle-rue-Saint-Laurent, à Orléans.
Ponroy (René), 27, faubourg Madeleine, à Orléans.
Ponroy (Roger), 1, rue du Commandant-Arago, à Orléans.

Lot.

Inspecteur : M. Jean Fourgous.

Fourgous (Jean), sous-inspecteur du service commercial de la Cie d'Orléans, Tour-de-Faure, par Saint-Circq-Lapopie, et 61, rue du Coteau, à Athis-Mons (Seine-et-Oise).
Viré (Armand), à la Cave, par Souillac, et à Paris, 8, rue Lagarde (V).

Lot-et-Garonne.

Inspecteur : M. l'abbé Marboutin.

Marboutin (l'abbé Raoul), curé de Dolmayrac, par Agen.

Maine-et-Loire.

Anis (Louis), avocat, 11, rue de l'Abreuvoir, à Saumur.
Bazin (René), de l'Académie française, à Saint-Barthélemy, et à Paris, 6, rue Saint-Philippe-du-Roule (VIII).
Beignet (Auguste), architecte, 4, rue de la Préfecture, à Angers.
Bizard (René), au château d'Epiré, par Savennières, et à Paris, 3, rue de la Terrasse (XVII).
Blacas (le duc de), au château de Beaupréau, et à Paris, 81, rue de Grenelle (VII).
Bricard (Ernest), architecte des Monuments historiques, 9, rue Célestin-Port, à Angers.
Brichet (Paul), 23, rue des Arènes, à Angers.
Dampierre (le marquis de), archiviste-paléographe, au château du Chillon, par Le Louroux-Béconnais, et à Paris, 101, rue du Bac (VII).
Houdebine (l'abbé T.-L.), professeur à l'Institution libre de Combrée.
Moreau des Briostières (Geoffroy), au château de la Chouannière, par Le Lion-d'Angers.

Nepveu (André), château de la Buronnière, à Juvardeil, par Châteauneuf-sur-Sarthe.
Pinier (chanoine), directeur de l'Externat Saint-Maurille, à Angers.
Urseau (le chanoine Charles), 21, montée Saint-Maurice, à Angers.

Manche.

Inspecteur : M. Paul Lecacheux.

Dalimier (Joseph-Henri), 7, rue du Séminaire, à Avranches.
Lecacheux (Paul), archiviste départemental, 8, place Sainte-Croix, à Saint-Lô.
Le Cerf (Georges), lieutenant de vaisseau, hôtel du Casino, à Cherbourg, et à Paris, 15, avenue Malakoff (XVI).
Lemuet (Léon), rue de Bulsard, à Coutances.
Rostand (André), au château de Flamanville.

Marne.

Inspecteur : M. H. Krafft.

Alard (Jules), architecte, 35 *bis*, rue Courmeaux, à Reims.
Baye (le baron Joseph de), au château de Baye, et à Paris, 58, avenue de la Grande-Armée (XVII).
Beausseron (Georges), 14, rue Saint-André, à Reims.
Charbonneaux (Charles), 5, boulevard Desaubeau, à Reims.
Charbonneaux (Jacques), notaire, 11, rue Saint-Rémy, à Epernay.
Guillaume (le docteur E.), 63, boulevard de la République, à Reims, et à Paris, 5, rue Coëtlogon (VI).
Favret (l'abbé Pierre), hôpital Auban-Moët, à Epernay.
Krafft (Hugues), 20, rue Thiers, à Reims, et à Paris, 42, rue de Lübeck (XVI).
Mauroy (Philippe), architecte, 185, rue des Capucins, à Reims.
Maybel (Maurice), architecte, 14, rue Titon, à Châlons-sur-Marne.
Paillard (Etienne), 6, rue du Mouton, à Vitry-le-François.
Paris (Gabriel-Paulin), sculpteur, rue du Marché, à Avenay.
Paul-Simon (Jacques), peintre-verrier, 44, rue Ponsardin, à Reims, et à Paris, 117, rue Notre-Dame-des-Champs (VI).
Robinet (Georges), 31, rue du Champ-de-Mars, à Reims.
Robinet (Mlle Henriette), même adresse.
Sarazin (Charles), 24, rue Kellermann, à Reims.
Savy (Paul), 5, rue de Courcelles, à Reims.
Thomas (René), ingénieur, 5, rue Ernest-Renan, à Reims.
Walbaum (Edouard), à la Gouvillonne, à Chenay, par Merfy.

Marne (Haute-).

Inspecteur : M. Émile Humblot.

Bailly (Paul), avocat, à Roches-sur-Rognon.
Brocard (le docteur Michel), rue Pierre-Durand, à Langres.
George (l'abbé), 3, cours Roger, à Langres.
Humblot (Émile), sénateur, membre de la Commission des Monuments historiques, à Joinville, et à Paris, 18, rue des Fossés-Saint-Jacques (V).
Liocourt (François de), à Eclaron.

MONTREMY (François de), au château de Nomécourt, par Joinville, et à Paris, 38, avenue Marceau (XVI).
Richier (*Clément*), à Nogent-en-Bassigny.

Mayenne.

Inspecteur : M. L. GARNIER.

BATARD (Henri), 12, rue de Solférino, à Laval.
DUCHEMIN (Henri), 87, rue Victor-Boissel, à Laval.
GARNIER (Louis), architecte, 35, rue de Nantes, à Laval.
GUICHARD (Joseph), aux Brosses, par Saint-Berthevin.
GUINEBRETIÈRE (Léon), élève à l'Ecole des Beaux-Arts, 65, rue de Solférino, à Laval, et à Paris, 137, rue de Vaugirard (XV).
HÉLIAND (le comte Joseph d'), 27, rue Marmoreau, à Laval.
OZOUVILLE (le comte Georges d'), au château de la Roche-Pichemer, par Montsûrs.
RAMARD (Guy), avocat, 19, place Hardy-de-Levaré, à Laval.

Meurthe-et-Moselle.

Inspecteur : M. L. GERMAIN DE MAIDY.

BOYÉ (Pierre), avocat président de la Société d'archéologie lorraine, 53, rue Hermite, à Nancy.
CLANCHÉ (l'abbé G.), curé de Dieulouard.
Germain de Maidy (*Léon*), 26, rue Héré, à Nancy.
LA LANCE (Commandant), 3, rue de l'Atrie, à Nancy.
LALOY (Mme), à Bouxières-aux-Dames, par Champigneulles, et à Paris, 30, rue Washington (VIII).
LOPPINET (Fernand), conservateur honoraire des Eaux et Forêts, 83, rue Isabey, à Nancy.
Plauche-Gillon (*Joseph*), 8, place de la Carrière, à Nancy.

Meuse.

Inspecteur : M. H. BERNARD.

BERNARD (Henri), avocat, 6, place des Regrets, à Saint-Mihiel.
BRAY (Lucien), avoué, 8, rue Lapique, à Bar-le-Duc.
L'HUILLIER (le colonel Henri), 5, rue Nève, à Bar-le-Duc.
RETTET (Léon), 69, boulevard de La Rochelle, à Bar-le-Duc.

Morbihan.

Inspecteur : M. Roger GRAND.

CAMAS (le baron Filhol de), au manoir de Ruliac, par Vannes.
GRAND (Roger), professeur à l'École des Chartes, au manoir de Kerverho, par Arradon, et à Paris, 10, rue Cimarosa (XVI).
HALGOUET (le comte Hervé du), au manoir de Coetsal, par Sainte-Anne-d'Auray, et à Paris, 10, rue Cimarosa (XVI).
LALLEMENT (Léon), avocat, 4, rue des Vierges, à Vannes.
LA MARTINIÈRE (Jules de), archiviste du département, 29, rue Thiers, à Vannes.
LANTIVY (le comte de), au château de Lantivy, par Vannes.
LA REVELLIÈRE (le marquis de), au château de Porcé, par Arradon, et à Paris, 101 *bis*, rue du Ranelagh (XVI).

L'ESTOURBEILLON (le marquis Régis de), 10, place de l'Évêché, à Vannes, et à Paris, 4, rue du Vieux-Colombier (VI).

Moselle.

Inspecteur : M. D'ARBOIS de JUBAINVILLE.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (Paul d'), archiviste départemental, 35, rue Mazelle, à Metz.
BIBLIOTHÈQUE de Metz, à Metz.
BOUR (l'abbé R. S.), professeur d'histoire et d'archéologie au Grand Séminaire de Metz, 5, rue d'Asfeld, à Metz.
CLÉMENT (Roger), conservateur du Musée et de la Bibliothèque de Metz, 24, rue Tête-d'Or, à Metz.
HERPE (Ernest), architecte en chef des Monuments Historiques en Lorraine, 10, place Saint-Etienne, à Metz.
THIRIA (Marcel), 50, place Saint-Louis, à Metz.
VAULGRENANT (le général Albert de), commandant la 1re division aérienne, à Metz.

Nièvre.

Inspecteur : M. Léon MIROT.

ARMAILLÉ (Mme la vicomtesse d'), au château du Tremblay, par Vandenesse, et à Paris, 3, boulevard de La Tour-Maubourg (VII).
BAZIN (la générale), 33, rue Gambetta, à Nevers.
BROT (l'abbé Louis), curé doyen de Saint-Benin d'Azy.
JOURDAN DU MAZOT (Émile), 20, rue Saint-Trohé, à Nevers.
MAUMIGNY (le vicomte J. de), au château de Cheugny, par Nevers.
MIROT (Léon), archiviste aux archives nationales, à Clamecy, et à Versailles (Seine-et-Oise), 75, rue Royale.

Nord.

Inspecteur : M. E. DUBUISSON.

CHARVET (Mme Jean), 83, Grande route de Béthune, à Loos.
DAMAY-MATHIAS (Mme A.), même adresse.
DANNIN (Mlle V.), 44, boulevard de Paris, à Roubaix.
DUBUISSON (Émile), architecte diplômé, 22, rue Marais, à Lille.
DUCHATEAU (Louis), 57, rue de l'Amiral-Ronac'h, à Dunkerque.
DUCROCQ (Georges), à Lannoy.
FOUCART (Paul), juge au Tribunal civil, 236, boulevard Victor-Hugo, à Lille.
GAVELLE (Émile), directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Lille, 17 *bis*, rue Charles-de-Muyssart, à Lille.
GIARD (René), 2, rue Royale, à Lille.
GORISSE-MATHIAS (Mme M.), 1, place Carnot, à Loos.
HENNION (Georges), avocat à la Cour d'appel, 15, rue Saint-Jean, à Douai.
LACOSTE (Paul), ingénieur civil, 87, rue Nationale, à Lille, et à Paris, 55, rue Lhomond (V).
LE GLAY (André), avocat, 4, rue des Dominicains, à Douai.
LEPRINCE-RINGUET, architecte, rue Albert-Durieux, à Cambrai.
MASURE (le chanoine E.), archiviste du diocèse de Lille, 34, rue d'Angleterre, à Lille.

MÉREÜIL (Albert de), 42, rue Jean-de-Bologne, à Douai.
MORAEL (Gustave), conseiller général du Nord, 2, quai de la Visite, à Dunkerque, et à Paris, 2, boulevard Émile-Augier (XVI).
NICQ-DOUTRELIGNE (Constant), architecte, 15, boulevard Faidherbe, à Cambrai.
PAGE (Édouard), à Lannoy-du-Nord.
ROBERT (Jean), banquier, 13, rue Léon-Gambetta, à Cambrai.
SCRIVE (Henri), 8, square Jussieu, à Lille.
SCRIVE (Olivié), 1, rue du Lombard, à Lille.
Société Nationale d'Agriculture des Sciences et des Arts, 8 *bis*, rue d'Arras, à Douai.
TAFFIN DE VEZON (Léon), 29, rue du Trichon, à Roubaix.
THÉODORE (Emile), conservateur général des Musées du Palais des Beaux-Arts, 197, rue Solférino, à Lille.
THULIEZ (l'abbé Édouard), curé de Saint-Druon, à Cambrai.
TIBERGHIEN (Mme Charles), 27, rue du Dragon, à Tourcoing.
TOUSSAINT (Jules), avocat, 8, rue Saint-Jean, à Douai.
TURPIN (Pierre), peintre-verrier, 3, rue des Canonniers, à Lille.
VILAIN (Paul), architecte, 24-26, rue Catel-Béghin, à Lille.

Oise.

Inspecteur : M. le docteur LEBLOND.

Barret (l'abbé Eugène), curé-doyen de Formerie.
BEAUDRY (l'abbé A.), secrétaire de l'Évêché, à Beauvais.
BLAIN (André), le Châtelet, à Choisy-au-Bac.
BOIGNARD (le docteur), à Méru.
Bonnault d'Houet (le baron X. de), 1, place du Château, à Compiègne.
BRÉDA (le comte Jean de), au château du Plessis-Brion, par Thourotte.
BRÉDA (la comtesse Jean de), même adresse.
BRISSART (Maurice), 17, rue du Pré-Saint-Médard, à Creil.
Chevallier (Raymond), au Bois-de-Lihus, par Estrées-Saint-Denis.
CHEVALLIER (Mlle V.), 7, rue de la Sous-Préfecture, à Compiègne.
CLAPARÈDE (Paul-Hubert), architecte, 106, rue du Connétable, à Chantilly.
CROUZET (le docteur), 31, rue Victor-Hugo, à Creil.
DAUSSY (Paul), 22, place du Change, à Compiègne.
Dubloc (Edouard), docteur en droit, 11, rue de Pierrefonds, à Compiègne.
Failly (le comte M. de), à Compiègne, et à Paris, 12, rue Clément-Marot (VIII).
GASCHING (Louis), 10, rue de Pierrefonds, à Compiègne.
GLEYZE (Edmond), receveur de l'Enregistrement en retraite, à Clermont.
GOND-GELLÉ (Alexandre), 11, cours Guynemer, à Compiègne.
HARLÉ D'OPHOVE (Mme Etienne), au château de Chevrières, et à Paris, 11, rue Boissière (XVI).
Jourdain (Octave), notaire, 8, rue de Gruny, à Noyon.
LA PERCHE (Mme Paul), 11, avenue Thiers, à Compiègne, et à Paris, 37, rue Jean-Goujon (VIII).
LEBLOND (le docteur Victor), 74, rue des Halles, à Beauvais.

Le Roy (Léon), villa Normande, 6, rue de Grammont, à Compiègne.
Parmentier (le docteur René), 22, rue des Fontaines, à Clermont.
Pépin-Lehalleur (Adrien), au Castel-Michel, à Compiègne, et à Paris, 7, rue Nitot (XVI).
Quignon (Hector), professeur au Lycée, 5, rue Louis-Borel, à Beauvais.
Ribes (le comte Jean de), au château de Saint-Just, par Bornel, et à Paris, 50, rue de la Bienfaisance (VIII).
Sibien (Mme), à Clairoix, par Compiègne, et à Paris, 22, rue de Tocqueville (XVII).
Société académique de l'Oise, à Beauvais.
Théry (le docteur L.), 18, rue Joseph-Leprince, à Compiègne.

Orne.

Inspecteur : M. H. Tournoüer.

Amiard (Louis), architecte des Monuments historiques, 26, rue de la Banque, à Flers.
Cenival (Pierre de), conservateur des Archives, à Rabat (Maroc), et château de la Marce, par Ecouché.
Foulon (Eugène), à Laigle.
Germiny (le comte Maxime de), archiviste paléographe, à Saint-Maurice-du-Désert, par la Ferté-Macé.
Tournoüer (Henry), au château de Saint-Hilaire-des-Noyers, par Colonard, et à Paris, 5, boulevard Raspail (VII).

Pas-de-Calais.

Inspecteur : M. R. Rodière.

Adam (Jean), notaire, à Marquise.
Bellet (Charles), juge honoraire au Tribunal civil, 2, rue Deville, à Boulogne-sur-Mer.
Besnier (Georges), archiviste départemental, Préfecture d'Arras.
Dambricourt (Auguste), 20, rue Saint-Bertin, à Saint-Omer.
Decroos (Jérôme), notaire honoraire, 51, Grande-Place, à Saint-Omer.
Dusautoir (l'abbé A.), 12, rue des Tribunaux, à Saint-Omer.
Latteux (Louis), au château de Denacre, par Boulogne-sur-Mer.
Lecointe (Paul), 15, rue du Poirier, à Saint-Omer.
Legrand (Charles), 5, rue Gambetta, à Saint-Omer.
Pas (Justin Deschamps de), 10, rue Omer-Play, à Saint-Omer.
Rincquesen (Louis de), au château de Rinxent.
Rodière (Roger), place Verte, à Montreuil-sur-Mer.
Sangnier (Georges), à Blangermont, par Frévent.
Sens (Georges), 8, rue de l'Arsenal, à Arras.
Stérin (le docteur Abel), à Hesdin.
Sturne (Émile), sculpteur, 110, rue de Dunkerque, à Saint-Omer.

Puy-de-Dôme.

Inspecteur : M. G. Rouchon.

Andrieu (le capitaine Charles), commissaire-rapporteur près le Conseil de Guerre, à Clermont-Ferrand.

CHARVILHAT (le docteur Gaston), 4, rue Blatin, à Clermont-Ferrand.
DARGNAT (A.), architecte, 53, rue de Lyon, à Thiers.
DOUISSARD (l'abbé Adrien), curé de Heume-l'Eglise. par Rochefort-Montagne.
LUZUY (l'abbé Ludovic), curé de Mozac, près Riom.
MARRET DE KOËL (Yan Stuart), banquier et publiciste, 7, place des Ecoles, à Billom.
MAURIN (le docteur Émile), 9, boulevard de la Pyramide, à Clermont-Ferrand.
Ojardias (*Albert*), à Thiers, et à Paris, 12, rue Guénégaud (VI).
PONTGIBAUD (le comte de), au château de Pontgibaud.
RANQUET DE GUÉRIN (Henri du), 9, rue Savaron. à Clermont-Ferrand.
RANVIER (Louis), rue de l'Ancienne-Mairie, à Billom.
ROUCHON (Gilbert), archiviste du département, 21, rue Fontgiève, à Clermont-Ferrand.
ROUGANE DE CHANTELOUP (le comte Marcel), 47, boulevard de Gergovie, à Clermont-Ferrand, et à Paris, 5, rue du Boccador (VIII).
SALVETON (Henri), au château de Nonette, par le Breuil-sur-Couze.
SALVETON (Mme H.), même adresse.
TEILHARD DE CHARDIN (Emmanuel), à Sarcenat, par Orcines.

Pyrénées (Basses-).

Inspecteur : M. A. Paul LORBER.

ANDRAL (Gabriel), architecte diplômé, 14, rue Porte-Neuve, à Pau.
BAUBY (Léopold), conservateur du musée, 33, rue Bayard, à Pau.
LORBER (Paul), archiviste du département, 38, avenue Thiers, à Pau.

Pyrénées (Hautes-).

AGRAIN (le vicomte Henri d'), villa Massabielle, à Argelès.

Pyrénées-Orientales.

Inspecteur : M. l'abbé SARRÈTE.

ARAGON (Henry), au Château-Roussillon, par Perpignan.
CARSALADE DU PONT (S. G. Mgr de), évêque de Perpignan.
SARRÉTE (l'abbé Jean), avenue du Vernet, à Perpignan.
TRENET (Louis), architecte, 8, rue Quéya, à Perpignan.

Rhin (Bas-).

Inspecteur : M. P. GÉLIS.

ANTHON (Marc), 15, rue Ohmacht, à Strasbourg.
BIBLIOTHÈQUE DE L'INSPECTION DES MONUMENTS HISTORIQUES en Alsace. Ex-palais impérial, à Strasbourg.
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE de Sélestat.
DANIS (Robert), directeur des Beaux-Arts en Alsace-Lorraine, place de la République, à Strasbourg.
DELAHACHE (Georges), 8, place de l'Hôpital, à Strasbourg.
GÉLIS (Paul), inspecteur des Monuments Historiques d'Alsace, 9, rue du Maréchal-Pétain, à Strasbourg, et à Paris, 114, boulevard Saint-Germain (VI).

Grenier (Albert), professeur à l'Université, 1, rue Turenne, à Strasbourg.
Laugel (Anselme), 24, rue de la Forêt-Noire, à Strasbourg.
Muller (l'abbé), député, 9, boulevard du Maréchal-Joffre, à Strasbourg, et à Paris, 11, rue Casimir Périer (VII).
Patry (le pasteur Raoul), 8, place de l'Université, à Strasbourg.
Perdrizet (Paul), professeur à la Faculté des Lettres, à Strasbourg.
Walter (l'abbé Joseph), bibliothécaire-archiviste, à Sélestat.

Rhin (Haut-).

Inspecteur : M. l'abbé Walter.

Bernal (Jean), 75, Grande-Rue, à Moosch, et à Carrières-sur-Seine (S.-et-O.), 119, Grande-Rue.
Klem (Théophile), sculpteur, 14, rue du Moulin, à Colmar.
Liocourt (le capitaine de Lallemant de), du 152e Régiment d'Infanterie, 21, rue Wilson, à Colmar.
Magnienville (Charles de), capitaine au 12e Régiment de dragons, à Colmar.
Munsch (Conrad), 100, rue de la République, à Guebwiller, et à Versailles, 31, rue de Beauvau.
Schnæbelé (le docteur), médecin-major de 1re classe, 34, rue Schlumberger, à Colmar.
Société d'Archéologie de Kaysersberg.
Wetterlé (l'abbé), député, rue Roesselmann, à Colmar.

Rhône.

Inspecteur : M. le Dr Loison.

Aynard (*René*), 19, rue de la République, à Lyon.
Baboin (Mme Léonce), 28, place Bellecour, à Lyon.
Barraud (Joannès), 10, place Carnot, à Lyon.
Barriquant (J.), architecte, 10, rue Centrale, à Lyon.
Bégule (Lucien), 3, rue Sala, à Lyon.
Benoit (Louis), architecte, 2, quai de Bondy, à Lyon.
Beyssac (*Jean*), 15, quai de la Bibliothèque, à Lyon.
Blanc (Jean), 1, quai d'Occident, à Lyon.
Boissieu (Maurice de), 12, rue Vaubécour, à Lyon.
Canat de Chizŷ (Noël), 14, rue Henri-IV, à Lyon.
Carry (le docteur Amédée), 54, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon.
Chagny (l'abbé A.), 41, rue de la Charité, à Lyon.
Chappuis (René), ingénieur, 21, rue de l'Orangerie, à Lyon.
Condamin (le chanoine James), doyen de la Faculté des Lettres à l'Institut catholique, 26, place Bellecour, à Lyon.
Desgeorge (Robert), 24, rue du Plat, à Lyon.
Desjardins (Paul), architecte adjoint des Monuments historiques, 28, rue d'Enghien, à Lyon.
Devèze (Mlle Geneviève), 56, rue de Créqui, à Lyon.
Flachaire de Roustan (Bruno), 5, rue Général-Plessier, à Lyon.
Gallavardin (le docteur Louis), 6, quai Jules-Courmont, à Lyon.
Goullioud (le docteur), 7, quai de Tilsitt, à Lyon.
Jullien (*l'abbé André*), 12, quai de Tilsitt, à Lyon.
Keller-Dorian (Georges), 28, rue Confort, à Lyon.

LA SELVE (Hippolyte), industriel, 22, quai de Tilsitt, à Lyon.
LOISELEUR (Augustin), capitaine du génie en retraite, 24, rue du Plat, à Lyon.
LOISON (le docteur Eugène), 9, rue du Plat, à Lyon.
MOREL (Ennemond), 27, quai de Tilsitt, à Lyon.
NOUVELLET (Etienne), 6, rue Pravaz, à Lyon.
PEISSON (l'abbé Eugène), 145, rue Créqui, à Lyon.
POIDEBARD (Alexandre), professeur de droit à l'Institut catholique, 18, rue de Jarente, à Lyon.
Poidebard (Robert), 11, rue de Jarente, à Lyon.
RICHARD (Paul), 24, rue Confort, à Lyon.
TROLLIET (Victor), 30, route d'Heyrieux, à Lyon.
VIGNON (le commandant Georges), 13, boulevard de la Côte, à Villeurbanne.
VILLARD (Pierre), 6, quai d'Occident, à Lyon.

Saône (Haute-).

JANNOT (Rodolphe), juge, 34, rue de Breuil, à Vesoul.

Saône-et-Loire.

Inspecteur : M. Léonce LEX.

BARBENTANE (le comte Roger de), au château du Plessis, par Blanzy, et à Paris, 30, quai de Tokio (XVI).
BILLOUT (le docteur Gabriel), 18, rue Changarnier, à Autun.
FRÉMINVILLE (J. de la Poix de), archiviste honoraire, au château de Saint-Micaud, par le Puley.
GADANT (René), conservateur du Musée de l'Hôtel Rolin, 2, rue des Marbres, à Autun.
GUILLARD (l'abbé Jean-Marie), au petit Séminaire de Rimont, par Buxy.
Leusse (le Comte Godefroy de), château d'Hurigny.
LEX (Léonce), archiviste du département, à Mâcon.
PAPILLON (Mlle Hélène), 2, rue des Marbres, à Autun.
PERRIN DE PUYCOUSIN, avocat, au château de Putigny, par Tournus.
SOCIÉTÉ ÉDUENNE (la), à Autun.
VIREY (Jean), à la Chevanière, Charnay-lès-Mâcon, par Mâcon.

Sarthe.

Inspecteur : M. Gabriel FLEURY.

Baudreuil (Jean de), La Cour de Broc, par le Lude.
BEAUCHESNE (le marquis Adelstan de), à La Roche-Talbot, par Sablé, et à Paris, 8, avenue Marceau (VIII).
CALENDINI (l'abbé Paul), curé-doyen de Ballon.
CHAPPÉE (Julien), au Cogner, 2, route de Rouillon, au Mans.
DURAND (Georges), 1, rue de Fleurus, au Mans.
FLEURY (Gabriel), imprimeur, 28, place de la République, à Mamers.
FRESNAYE (la vicomtesse de la), château de Vadre, par Courcelles.
GALPIN (Gaston), député, à Assé-le-Boisne, par Fresnay-sur-Sarthe, et à Paris, 61, rue La Boétie (VIII).
LORIÈRE (Édouard de), au château de Moulin-Vieux, par Avoise.
MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), au château de Couléon, par Tuffé.

Pinoteau (*le baron Maurice*), à Bois-Hunault, par la Chartre-sur-le-Loir, et à Paris, 16, boulevard Émile-Augier (XVI).
Pinoteau (Mme la baronne), mêmes adresses.
Singher (*Gustave*), au château d'Isaac, par Le Mans.
Société historique et archéologique du Maine (la), au Mans.
Tétard (le général), à Pontvallain, et à Paris, 40, rue de l'Echiquier (X).
Triger (Robert), docteur en droit, rue de l'Ancien-Évêché, au Mans.

Savoie.

Oncieu de Chaffardon (le marquis Antoine d'), au château de Chaffardon, par Saint-Jean-d'Arvey.

Seine (1).

Inspecteur : M. A. Boinet.

Aclocque (Mme), 10, rue Lord-Byron (VIII).
Allain-Targé (René), président de Chambre à la Cour des Comptes, 1, rue Frédéric-Bastiat (VIII).
Allemagne (Henry d'), archiviste-paléographe, 30, rue des Mathurins (VIII).
Allez (Mlle), 35, avenue du Bois-de-Boulogne (XVI).
Amor (Mme Paul), 44, avenue d'Iéna (XVI).
Antony-Thouret (Pierre), 10, rue Coëtlogon (VI).
Appert (Edmond), 7, rue Le Tasse (XVI).
Arboval (Henri d'), 4, avenue des Gobelins (V).
Archambault (Maurice), 42, rue Desrenaudes (XVII).
Ardoin (Edmond), ingénieur, 1, rue des Archives (IV).
Argenti (Mme Auguste), 21, rue La Pérouse (XVI).
Arnaud (Mme Odette), 11, rue de Téhéran (VIII).
Arnoult (Paul), 48, rue de Château-Landon (X).
Arpentinier (Albert), 75, rue de Ménilmontant (XX).
Arrivot (Mlle M.-L.), archiviste-paléographe, 160, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII).
Aubé (Mme J.), 50, rue Copernic (XVI).
Aubert (*Marcel*), conservateur-adjoint au Musée du Louvre, 8, cité Vaneau (VII).
Aubry (Henry), 26, rue George-Sand (XVI).
Auguste-Dormeuil (*Louis*), 32, rue La Boétie (VIII).
Avenet (Alfred), avocat, 15, rue Joseph-Bara (VI).
Avon (Mme), 4, avenue du Président-Wilson (VIII).
Azémar (Jean), avoué, 3, place Malesherbes (XVII).
Azémar (Mme Jean), même adresse.
Babeau (Albert), avocat, 50, rue de Monceau (VIII).
Babelon (Ernest), membre de l'Institut, Conservateur à la Bibliothèque Nationale, 30, rue de Verneuil (VII).
Barbarin (Charles), conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 15, rue Vauquelin (V).

(1) L'indication de la rue seule est donnée pour tous les membres qui habitent Paris. Le chiffre entre parenthèses indique le numéro de l'arrondissement.

BARBAUDY (Gabriel), 36, rue Notre-Dame-de-Lorette (IX).
BARBET (Alexandre), 47, rue de Liége (VIII).
BARBET-MASSIN (Mme Marcel), 60, rue Courcelles (VIII).
BARBIER (Louis), architecte diplômé, 45, rue de Sèvres (VI).
BARBIER (René), avocat, 90, boulevard Péreire (XVII).
Barrère (*Henry*), géographe, 21, rue du Bac (VII).
BARRÈS (Maurice), de l'Académie française, député, 100, boulevard Maillot, à Neuilly-sur-Seine.
BASALO (Louis), architecte, 6, rue de Monceau (VIII).
BAUDICOUR (Paul de), 91, boulevard Saint-Michel (V).
BAUDRIER (l'abbé Pierre), 52, rue de Bourgogne (VII).
BAUDRIER (Robert), 60, rue Pierre-Charron (VIII).
BAVELIER (Louis), attaché d'ambassade, 12, rue Clément-Marot (VIII).
BAZIN (Germain), 4 *bis*, rue du Bac, à Suresnes.
BEAUVAIS (Augustin de), conseiller référendaire à la Cour des Comptes, 181, rue de la Pompe (XVI).
BELLIN (le docteur Léon), 97, rue du Bac (VII).
BELLOCQ-FEUQUIÈRES (Mme de), 32, rue Washington (VIII).
BÉNARD (Marcel), 5, rue de Rigny (VIII).
BENGESCO (Mlle), 7, rue des Saints-Pères (VI).
BERCHON (Mlle Louise), 14, rue de l'Armorique (XV).
BERNARD (Mme G.), 39, rue des Mathurins (VIII).
BERRET (Louis), vérificateur des Bâtiments civils, 17, rue André-del-Sarte (XVIII).
BERTAUX (Mme Marie), 4, rue César-Franck (XV).
BERTHELOT (Eugène), architecte, 7, rue Andrieux (VIII).
BERTRAND (Émile), architecte, 137, avenue de Wagram (XVII).
BESNARD (Alfred), architecte-expert, 54, rue des Abbesses (XVIII).
BESNARD (Charles-Henri), architecte en chef des Monuments historiques, 16, rue de Bagneux (VI).
Bessières (*René*), 155, faubourg Poissonnière (IX).
BEZANÇON (le docteur Paul), 51, rue de Miromesnil (VIII).
BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE, 14 et 16, rue Spontini (XVI).
BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE L'ART DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS, à la Sorbonne.
BIBLIOTHÈQUE DE L'UNION CENTRALE DES ARTS DÉCORATIFS, au Palais du Louvre, pavillon de Marsan.
BIDEAUX (Gaston), artiste-peintre, 19, quai Saint-Michel (V).
BIGNON (Paul), 12, rue de Berry (VIII).
BIRAGUE D'APREMONT (René de), 73, rue de Vaugirard (VI).
Blanchet (*Adrien*), membre de l'Institut, 10, boulevard Émile-Augier (XVI).
BLÉRY (Albert), bibliothécaire du Conseil Municipal de Paris, 25, rue Henri-Monnier (IX).
BLOT (Georges), architecte, 7, rue Barye (XVII).
BOESPFLUG (Émile), 22, rue de Châteaudun (IX).
BOINET (Amédée), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 286, boulevard Raspail (XIV).
BOINET (Léon), 38, quai d'Orléans (IV).
BOISLISLE (Jean de), archiviste-paléographe, 1, avenue de Tourville (VII).

Boisnard (Mme Henri), 25, rue Marbeuf (VIII).
Bompard (Ernest), sous-chef de division à la Cie des Chemins de fer de P.-L.-M., 235, rue Saint-Honoré (I).
Bonnafous (Jean), éditeur, 123, boulevard Saint-Germain (VI).
Bonnaire (Etienne), 42, rue des Petits-Champs (II).
Bonnet (Arthur), ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, 106, boulevard de Courcelles (XVII).
Bonneville de Marsangy (Mme Robert de), 19, rue de Miromesnil (VIII).
Bordeaux (Paul), 20 *bis*, avenue de Neuilly, à Neuilly-sur-Seine.
Bouché (Alexandre), 68, rue du Cardinal-Lemoine (V).
Bouillet (le docteur Pierre), maire du XVIe arrondissement de Paris, 17, rue de l'Annonciation (XVI).
Bouilliant (Mme A.), 22, rue du Général-Foy (VIII).
Bourceret (Mme), 3, rue Christophe-Colomb (VIII).
Boursier (Ernest), huissier près le Tribunal civil, 45, rue de Lyon (XII).
Bousquet (Mme F. de), 12, rue Vézelay (VIII).
Bouteil (le docteur Paul), 87, boulevard de Magenta (X).
Boutillier du Retail (Armand), conservateur à la Bibliothèque et au Musée de la Guerre, 35, rue Vineuse (XVI).
Bouvard (Georges), 61, rue Madame (VI).
Bouvet (Henri), 181, boulevard Saint-Germain (VII).
Bouvry (Frédéric), 47, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII).
Braibant (Charles), chef du service des Archives de la Marine, 20, rue de l'Estrapade (V).
Braun, notaire, à Saint-Maur-les-Fossés.
Bricard (Georges), 2, quai de Tokio (XVI).
Brière (Gaston), conservateur adjoint au Musée du Louvre, 113, boulevard Beaumarchais (III).
Brion (Paul), 1, place du Panthéon (V).
Brizard (René), avocat, 59, boulevard Malesherbes (VIII).
Brossard (Mme la comtesse de), 15, rue Saint-Didier (XVI).
Brot (Félicien), 123, rue de Grenelle (VII).
Brunet (Emile), architecte en chef des Monuments historiques, 94, rue de Sèvres (VII).
Burat (Mme A.), 4, rue Quentin-Beauchart (VIII).
Burnand (Robert), archiviste-paléographe, 3, rue Gay-Lussac (V).
Burthe d'Annelet (le baron André), 21, rue d'Aumale (IX).
Cagnat (René), secrétaire perpétuel de l'Académle des Inscriptions et Belles-Lettres, 25, quai Conti (VI).
Cailleux (Alexandre), architecte, conservateur du Musée municipal de la ville de Saint-Denis, 11, rue Franciade, à Saint-Denis.
Cailleux (Gaston), architecte, 23, rue des Ursulines, à Saint-Denis.
Cailleux (Mme Gaston), même adresse.
Caix de Chaulieu (Mme la baronne de), 1, rue Beaujon (VIII).
Calary de Lamazière (Mme Raoul), 4, rue Jean-Goujon (VIII).
Capet (Eugène), conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 138, rue Houdan, à Sceaux.
Cartault (Georges), ingénieur en chef des Ponts et Chaussées et de la Cie P.-L.-M., en retraite, 106 *bis*, rue de Rennes (VI).
Caton (Mme), 18, rue Gustave-Courbet (XVI).

Cavaignac (Mlle H.), 30, rue de Verneuil (VII).
Cavaroc (Mme Félix), 10, rue de la Paix (II).
Chabrol (Léonce), 6, rue Baudin (IX).
Chalory (André), professeur au lycée Carnot, 38, rue de Vaugirard (VI).
Chamberet (le comte de), 9, rue de Prony (XVII).
Chapon (Albert), 46, rue du Bac (VII).
Charageat (Mlle Marguerite), 77, boulevard Voltaire (XI).
Chariot (Pierre), 9, rue Lagrange (V).
Charpentier (Mme André), 16, avenue de l'Opéra (I).
Chateau (le général), 17, rue Duroc (VII).
Chatellier (Charles), entrepreneur, 41, rue de Richelieu (I).
Chauliat (Eugène), architecte en chef des Monuments historiques, 8, place de Vaugirard (XV).
Cherrier (Maurice), 19, rue Servandoni (VI).
Chesneau (Mme Henri), 86, rue de l'Université (VII).
Chotard (Maurice), conseiller maître près la Cour des Comptes, 14, rue du Cherche-Midi (VI).
Chrétien-Lalande (Marcel), architecte diplômé, 34, rue Fortuny (XVII).
Chrismant (Gaston), instituteur, 5, villa des Lyanes (XX).
Claude-Lafontaine (Lucien), 7, rue La-Tour-des-Dames (IX).
Clesse (Georges), ancien notaire, 51, avenue Mozart (XVI).
Collet (Olry), ingénieur, 73, boulevard du Montparnasse (VI).
Collin (André), architecte en chef des Monuments historiques, 4, rue César-Franck (XV).
Collinet (Paul), professeur à la Faculté de Droit, 3, place Malesherbes (XVII).
Collomp (Joseph), sous-directeur honoraire au Ministère de l'Intérieur, 22, rue d'Artois (VIII).
Contenson (Louis de), ingénieur, 69 *bis*, rue Charles-Laffitte, à Neuilly-sur-Seine.
Cordey (*Jean*), bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, 136, rue d'Assas (VI).
Cormeray (Emile), sous-directeur honoraire au Ministère de la Justice 21, rue de Moscou (VIII).
Cornu-Thénard (Mme), 6, place Saint-Sulpice (VI).
Cornudet (Antoine), 262, boulevard Saint-Germain (VII).
Coutard (Mme la comtesse de), 12, rue du Bouquet-de-Longchamp (XVI).
Crèvecœur (Lionel de), archiviste-paléographe, 75, avenue Kléber (XVI).
Croze (la baronne de), 12, avenue Georges V (VIII).
Curmer (Louis), 14, rue Pérignon (VII).
Dacbert (René), architecte, 6, rue de Navarin (IX).
Dailly (Mme), 49, rue Cortambert (XVI).
Dailly (Mme Pierre), 182, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII).
Danner (Mme), 31, rue de Paris, à Colombes.
Dassy (*Léon*), 7, rue Lagrange (V).
Deck (Mlle Suzanne), 17, rue Saint-Pierre, à Neuilly-sur-Seine.
Decroix (Edmond), 90, boulevard Garibaldi (XV).

Defert (Henri), président du Touring-Club, 1, rue Blaise-Desgoffe (VI).
Delaage (Henri), architecte, 90 *bis*, rue de Varenne (VII).
Delapalme (Mme Félix), 250 *bis*, boulevard Saint-Germain (VII).
Delaunay (Mme Edgar), 63, rue de la Faisanderie (XVI).
Delaunay (*Emile*), 28, rue Guilhem (XI).
Delesalle (Paul), 9, rue Adolphe-Yvon (XVI).
Deloncle (Pierre), directeur des Archives au Ministère de la Marine, 33, avenue de Suffren (VII).
Demaison (Louis), correspondant de l'Institut, archiviste honoraire de Reims, 12, boulevard Raspail (VII).
Demenais (Lucien), architecte, 188, boulevard Malesherbes (XVII).
Demêtre (Auguste), 142, rue de Courcelles (XVII).
Deneux (Henri), architecte en chef des Monuments historiques, 185, rue Belliard (XVIII).
Deneux (*Mme Henri*), même adresse.
Deschamps (*Paul*), archiviste-paléographe, 37, rue Vaneau (VII).
Deslandres (Mme), 21, rue de Téhéran (VIII).
Despras (Pierre), bibliothécaire à la Bibliothèque du Sénat, 22 *bis*, rue Jouffroy (XVII).
Desprez (Mme Yves-Henry), 38, avenue Hoche (VIII).
Destors (Léon), architecte diplômé, 7, rue de Logelbach (XVII).
Detourbet (*Robert*), secrétaire d'ambassade honoraire, 29, rue de Lubeck (XVI).
Diey (Octave), chef de bureau au Crédit Foncier de France, 9, rue du Printemps (XVII).
Donard (Louis-Eugène), 38, quai d'Orléans (IV).
Douillard (Joseph), architecte, 6, rue Saulnier (IX).
Douvillé (Henri), membre de l'Institut, 207, boulevard Saint-Germain (VII).
Doyon (Pierre), 26, rue Boissière (XVI).
Dubarle (Mme Robert), 15, avenue d'Iéna (XVI).
Dubois (S. E. le Cardinal), Archevêque de Paris, 32, rue Barbet-de-Jouy (VII).
Dubois (Joseph), 25, rue Franklin (XVI).
Duceux (Oscar), 55, rue de Châteaudun (IX).
Ducoing (Alexis), 46, rue de Provence (IX).
Dudouy (Arsène), professeur, 34, quai de Boulogne, à Billancourt.
Ducroquet (docteur Charles), 92, rue d'Amsterdam (IX).
Dufour (Mme G.), 41, rue d'Amsterdam (IX).
Dufresne (Mme Augustin), 2, rue Logelbach (XVII).
Dugas (Émile), auditeur au Conseil d'État, 68, rue Gay-Lussac (V).
Dumolin (*Maurice*), ancien élève de l'École polytechnique, 16, avenue Pierre-Ier-de-Serbie (XVI).
Dumon (Raoul), 10, rue de la Chaise (VII).
Duplan (Jean), homme de lettres, 78, boulevard Maillot, à Neuilly-sur-Seine.
Dupleix (André), peintre-verrier, 3, villa du Parc-Montsouris, 26, rue Nansouty (XIV).
Durand (Eugène), sous-chef honoraire au sous-secrétariat des Beaux-Arts, 1, rue de Fleurus (VI).
Durel (René), 112, avenue Kléber (XVI).

Durouchoux (*Maurice*), 33, rue Saint-Guillaume (VII).
Duthoit (Louis), architecte, 150, rue Lafayette (X).
Duval (Charles), architecte, 26, rue Fabert (VII).
Duval (*Gaston*), archiviste-paléographe, 18, rue Séguier (VI).
Duvau (René), 32, avenue de la Grande-Armée (XVII).
Duvignau de Lanneau, 31, rue de Liège (VIII).
Eggimann (Charles), éditeur, 11, rue de l'Odéon (VI).
Enjalbert (Paul), 11, avenue Charles-Floquet (VII).
Enjalbert (Mme Paul), même adresse.
Enlart (Camille), directeur du Musée de sculpture comparée, membre de la Commission des Monuments historiques, 8, place de Breteuil (XV).
Epremesnil (*le vicomte Michel d'*), 5, rue de Lota (XVI).
Escard (Paul), 3, rue Clotaire (V).
Escarra (Edouard), 66, rue de Lisbonne (VIII).
Espagny (la vicomtesse d'), 172, boulevard Haussmann (VIII).
Estus-Lamb (Mme C.), 11, rue de Lyon (XII).
Etcheberry (Joseph), 18, rue Brézin (XIV).
Ewald (Mme Eugène), 54 *bis*, rue Cardinet (XVII).
Ewald (Mme Louis), 14, avenue Bosquet (VII).
Ewald (*Mme Robert*), 74, avenue de Wagram (XVII).
Ewald-Heuzé (Mme Charles), 4, rond-point de Longchamp (XVI).
Faber (René), chef de bureau honoraire au Ministère de l'Agriculture, 21, rue de Varenne (VII).
Faralicq (Paul), inspecteur commercial de la Cie des Chemins de fer de P.-L.-M., 47, rue de Lyon (XII).
Farce (Mlle Jeanne), 66, rue Madame (VI).
Farradeske (Mme M.), 5, rue de Thann (XVII).
Fattet (Paul), 20, boulevard Malesherbes (VIII).
Fauchey (Philippe), notaire honoraire, 21, rue de Longchamp, à Neuilly-sur-Seine.
Febvre-Longeray (Albert), architecte, 7, rue de Montenotte (XVII).
Fenaille (*Maurice*), membre de l'Institut, 14, rue de l'Elysée (VIII).
Féret du Longbois (Henry), avocat, 59 *ter*, rue Bonaparte (VI).
Ferron (la vicomtesse Alain de), 98, rue de Rennes (VI).
Ferroud (Laurent), 16, avenue Daumesnil (XII).
Filliatre (Robert), 324, rue Lecourbe (XV).
Flipo (Vincent), bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Institut, 39, rue de l'Abbé-Grégoire (VI).
Fontenioux (Joseph du), 46, rue Blanche (IX).
Formigé (Jules), architecte en chef des Monuments historiques, 52, quai de Tokio (XVI).
Fossa (le colonel François de), 19, rue Clément-Marot (VIII).
Fouret (André), 13, rue de Miromesnil (VIII).
Fourreau (Armand), 78, rue Bonaparte (VI).
Francis (l'abbé G.), 426, avenue de Paris, à Saint-Denis.
Frémy (le comte), archiviste-paléographe, 11 *bis*, rue Casimir-Périer (VII).
Gaboriaud (Léo-Abel), 38, rue de Liège (VIII).
Gaignaison (Mlle Thérèse), 160, boulevard Haussmann (VIII).
Gaigneron (*le vicomte Elie de*), 3, place du Palais-Bourbon (VII).
Galdemar (Mme Pierre), 15, rue Paul-Louis-Courier (VII).

Gallot (Charles), 1, avenue Herbillon, à Saint-Mandé.
Gamard (Léon), 53, rue Claude-Bernard (V).
Gambette (Ernest), 55, rue de Clignancourt (XVIII).
Garbe (Henri), avocat à la Cour d'appel, 66, rue de Rennes (VI).
Gaudin (Félix), peintre-verrier, 6, rue de la Grande-Chaumière (VI).
Gaudin (Jean), peintre verrier, même adresse.
Gauthier (Henri), 26, rue du Rocher (VIII).
Genuys (Paul), architecte en chef des Monuments historiques, 91, rue de Rennes (VI).
Germette (Henri), avocat, 25, avenue de Wagram (XVII).
Germette (Mlle Marguerite), 10, cité Vaneau (VII).
Gers (Paul), 56, avenue du Bois-de-Boulogne (XVI).
Geuser (le capitaine Emmanuel de), 9, avenue Frémiet (XVI).
Gillot (Paul), 80, rue Lauriston (XVI).
Girard (Joseph), professeur à l'École des Sciences politiques, 28, place des Vosges (IV).
Girard-Foulc (Paul), 1, rue de Monbel (XVII).
Giraud (André), 23, rue Bréa (VI).
Giraudier (Gustave), élève à l'École des Beaux-Arts, 15, boulevard Montparnasse (VI).
Godillot (Alexis), ingénieur, 2, rue Blanche (IX).
Grandjean (Charles), inspecteur général honoraire des Monuments historiques, 119, boulevard Saint-Germain (VI).
Granet (Mme André), 1, rue Rabelais (VIII).
Grange (Achille), imprimeur, 113, boulevard de l'Hôpital (XIII).
Guérin (Mme), 3, place Malesherbes (XVII).
Guerlin (Henri), 67, rue de Grenelle (VII).
Guiffrey (Jean), conservateur au Musée du Louvre, 34, boulevard Bonne-Nouvelle (X).
Guionic (François), 53, rue de Boulainvilliers (XVI).
Guiot (Fernand), 102, rue du Cherche-Midi (VI).
Guitton (Jean), 104, rue de Vaugirard (VI).
Hallays (André), membre de la Commission des Monuments historiques, 33, boulevard Raspail (VII).
Hansy (Théodore de), consul de France, 28, rue d'Assas (VI).
Hardy (Louis), architecte, 11 *bis*, rue Lecuirot (XIV).
Hatt (Jacques), docteur en droit, 16, rue de Chazelles (XVII).
Hautecoeur (Louis), conservateur-adjoint des Musées nationaux, 193, rue de l'Université (VII).
Havard (Adrien), 29, rue du Clos (XX).
Héliot (Pierre), 21, avenue de Paris, à Vincennes.
Hémin (Marcel), 15, rue Géraldy, à Bois-Colombes.
Henrion (Mme Léon), 32, avenue Henri-Martin (XVI).
Hermès (Émile), 16, place Delaborde (VIII).
Héron de Villefosse (Mme Antoine), 16, rue Washington (VIII).
Hertz (Alfred), chef d'escadron en retraite, 86, avenue de Breteuil (XV).
Hervé (Mme la générale), 16, avenue Bosquet (VII).
Hervé (Lucien), référendaire honoraire au Sceau de France, 5, rue de l'Alboni (XVI).
Heuzé (Henri), 8 *bis*, rue Daumesnil, à Vincennes.
Heuzé (Robert), même adresse.

HOPPENOT (Paul), archiviste-paléographe, 103, boulevard Malesherbes (VIII).
HOUDART (Georges), 1, rue Amiral-Joinville, à Neuilly-sur-Seine.
HOUEL (Mme Pierre), 92, rue de Varenne (VII).
Huard (*Georges*), bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, 48, rue de Vaugirard (VI).
HUBIN (Jean), 25, rue de Marignan (VIII).
HUGUET (Mme Albert), 12, rue Beaurepaire (X).
HUIGNARD (Henri), architecte, 1, square du Croisic (XV).
HULOT DE COLLART (le baron Paul), 39, avenue du Roule, à Neuilly-sur-Seine).
Hyde (*James-H.*), 67, boulevard Lannes (XVI).
IDRAC (Pierre), astronome à l'Observatoire de Meudon, 15, rue Mansart (IX).
JACCOTTEY (Paul), avocat, 14, rue Lafontaine (XVI).
JACQUEMIN (Léon), 108, rue de Rennes (VI).
JACQUETON (Gilbert), 39, avenue de Breteuil (VII).
JACQUIN (Étienne), architecte-expert, 178, rue de Crimée (XIX).
JARDIN (Mlle A.-M.), 5, rue Antoine-Arnauld (XVI).
JARRIAND (Emile), 24, rue de la Ville-l'Evêque (VIII).
JOLY (Daniel), 9, rue d'Anjou (VIII).
JONQUIÈRE (Paul), 11, rue Bayard (VIII).
Jordan (*Edouard*), chargé de cours à la Sorbonne, 48, rue de Varenne (VII).
JOUAUST (le docteur Maurice), 4, rue Frédéric-Bastiat (VIII).
JOUBIN (André), 18, rue Spontini (XVI).
JOUOT (Maurice), avocat, 91, rue du Cherche-Midi (VI).
JOURDAN (Mlle Olympe de), 14, rue Clerc (VII).
KALKER (André), 26, rue Lalo (XVI).
KAMMERER (Charles), 82 *bis*, rue Charles-Laffitte, à Neuilly-sur-Seine.
KECK (Achille), ancien chef de service à la Préfecture de la Seine, 42, rue Gay-Lussac (V).
KERGORLAY (Mlle A. de), 6, rue Mesnil (XVI).
KESTERNICH (Louis), professeur au Lycée Carnot, 58, boulevard Péreire (XVII).
KILLIANI (le commandant Charles), 10 *bis*, rue Daguerre (XIV).
KNOERTZER (Mme), 11 *bis*, rue du Colisée (VIII).
KOECHLIN (Raymond), 32, quai de Béthune (IV).
KULIKOWSKI (Frédéric), 7, rue Drouot (IX).
LABBÉ DE LA MAUVINIÈRE (Henri), conseiller référendaire à la Cour des Comptes, 41, rue Boissière (XVI).
LABEYRIE (A.), 30 *bis*, rue Lantiez (XVII).
LABOURET (Auguste), peintre verrier, 42, rue du Cherche-Midi (VI).
LACAVE-LAPLAGNE (le docteur Jean), 8, rue Pasquier (VIII).
LADAN-BOCKAIRY (Mme Émile), 37, rue de Longchamp (XVI).
LAFFILLÉE (Henri), architecte, 43, rue de Beaune (VII).
LAFOLLYE (Paul), architecte, 23, rue Louis-le-Grand (II).
LAGNY (Ferdinand), avoué honoraire, 34, rue Raynouard (XVI).
LAILLER (Jean), bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, 82, avenue de Wagram (XVII).
LAIR (Mme Jules), 8, rue Bossuet (X).

Lantz (Gaston), juge au Tribunal civil, 128, boulevard Saint-Germain (VI).
Lantz (Mme Gaston), même adresse.
Laour (Georges), 37, rue Galilée (XVI).
Largentaye (Mlle J. de), 29, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII).
La Roncière (Charles de), conservateur à la Bibliothèque Nationale, 46, rue Jacob (VI).
La Serre (Georges de), 26, rue de l'Université (VII).
Laudet (Mme Fernand), 2, rue de Gribeauval (VII).
Lauer (Philippe), bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, 25, boulevard Jules-Sandeau (XVI).
Laurens (Henri), 6, rue de Tournon (VI).
Lauriston-Boubers (Olivier de), 5, rue Christophe-Colomb (VIII).
Lavallée (Pierre), conservateur de la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, 49, rue de Naples (VIII).
Lavollée (Robert), archiviste-paléographe, 16, rue Christophe-Colomb (VIII).
Le Bon (Georges), administrateur honoraire de l'Enregistrement, 116, boulevard de Grenelle (XV).
Leboucq (Ernest), avoué, 29, rue des Pyramides (I).
Leboucq (Mme Ernest), même adresse.
Lecaron (Émile) 50, avenue de Malakoff (XVI).
Le Corbeiller (Maurice), député, 81, rue de Grenelle (VII).
Lederlin (Henry), 155, avenue Victor-Hugo (XVI).
Lefèvre (Louis-Eugène), 36 *bis*, rue Jouffroy (XVII).
Lefèvre (Mlle Madeleine), 5 *bis*, rue Schœlcher (XIV).
Lefèvre (René), avocat, 51, rue Pergolèse (XVI).
Lefèvre-Pontalis (Eugène), professeur à l'École des Chartes, membre de la Commission des Monuments historiques, 13, rue de Phalsbourg (XVII).
Lefèvre-Pontalis (Mme Eugène), même adresse.
Léger (*Louis*), 44, avenue de La Bourdonnais (VII).
Le Grain (Mme L.), 28, avenue Hoche (VIII).
Legrand (Paul), 4, rue Édouard-Detaille (XVII).
Legrand (René), architecte, 5, rue Montrosier, à Neuilly-sur-Seine.
Legriel (*Paul*), architecte, 97, boulevard Haussmann (VIII).
Leisse (P.-L.), ingénieur, 12, rue Alfred-Laurant, à Boulogne-sur-Seine.
Lematte (Louis), pharmacien, 4, rue des Moines (XVII).
Lemoine (Henri), archiviste-adjoint de la Seine, 2, rue Léopold-Robert (XIV).
Lenglet (le docteur Eugène), 9, rue Vézelay (VIII).
Léon (Paul), membre de l'Institut, directeur des Beaux-Arts, 15, rue de la Pompe (XVI).
Le Roux (Alfred), 157, boulevard Haussmann (VIII).
Leroy (Mme A.), 29 *bis*, rue Demours (XVII).
Leroy (Mme J.), 15, boulevard Poissonnière (II).
Le Senne (Eugène), 73, boulevard Haussman (VIII).
Lesmaris (Albert), avocat, 4, rue de Babylone (VII).
Le Sourd (*Auguste*), archiviste-paléographe, 189, boulevard Saint-Germain (VII).
Letterman (Mlle), 5, rue Edmond-Valentin (VII).

Leudet (Robert), 72, rue de Bellechasse (VII).
Levallois (Marcel), 82, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII).
Linche (Mme Jean de), 9, rue de Lille (VII).
Lisch (Georges), architecte diplômé, 5, boulevard Raspail (VII).
Loisel (Jacques), 11, rue Casimir-Périer (VII).
Londe (le docteur P.), 15, rue d'Athènes (IX).
Lorieux (Mme Edmond), 67, rue de Courcelles (VIII).
Lortz (Prosper), architecte, 42, rue Fabert (VII).
Los Rios (Ricardo de), 24, rue Denfert-Rochereau (V).
Lot (Mlle Henriette), 25, rue de Bourgogne (VII).
Lotte (Maurice), architecte diplômé, 10, rue de Constantinople (VIII).
Loup (Mme), 24, rue Eugène-Manuel (XVI).
Luzu (Roger), 9, rue Gounod (XVII).
Lyon (Ernest), archiviste-paléographe, 87, rue de Courcelles (XVII).
Lyon (Mme J.), 1, rue Alphonse-Daudet (XIV).
Macquaire (Raphaël), 39, avenue Rapp (VII).
Maestracci (Mme H.), 17, rue Chasseloup-Laubat (XV).
Mahler (François), 52, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII).
Maillé (la Marquise de), 6, rue du Colonel-Combes (VII).
Maillot (Ernest), 195, rue de l'Université (VII).
Male (Émile), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres, 11, rue de Navarre (V).
Malle (Mme Albert), 11, rue Magellan (VIII).
Mamelsdorf (Mlle Alice), 120, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII).
Manville (Armand), architecte, 31, rue Saint-Lazare (IX).
Marande (Max de), 182, boulevard Haussmann (VIII).
Marchand (Jean), archiviste paléographe, 15, rue Chomel (VII).
Marchandise (Joseph), 20, rue Daru (VIII).
Marchandon de la Faye (Maurice), architecte, 5, rue de la Station, à Sceaux.
Marcou (Frantz), inspecteur général des Monuments historiques, 29, rue Bonaparte (VI).
Maréchal (Adrien), 61, rue Manin (XIX).
Margerin (Mme Paul), 14, rue de l'Entrepôt (X).
Margerin (Mlle Germaine), même adresse.
Margerin (Mme René), 46, rue Franklin, à Asnières.
Margerin du Metz (Ernest), 32, rue Cassette (VI).
Mariani (Mme Robert), 74, boulevard du Montparnasse (XIV).
Marnier-Lapostolle, 8, place de l'Opéra (IX).
Martin (Mlle Marie), 126, boulevard Raspail (VI).
Martin-Chabot (Fernand), archiviste aux Archives nationales, 37, rue de Lille (VII).
Martin du Gard (Roger), archiviste-paléographe, 9, rue du Cherche-Midi (VI).
Martin-Sabon (Félix), ingénieur des Arts et Manufactures, 5 *bis*, rue Mansart (IX).
Martin-Sabon (Mme), même adresse.
Martinet (Mme L. A.), 36, rue de Lisbonne (VIII).
Marvaud (Angel), 5, avenue du Général-Tripier (VII).
Masson (Jean), 38, rue Saint-Sulpice (VI).
Massougnes des Fontaines (le Comte de), 21, avenue de Tourville (VII).

Maubert (Guillaume), 45, rue Michel-Ange (XVI).
Maubert (Mme G.), même adresse.
Mauduit (Alphonse), 71, boulevard Saint-Michel (V).
Maufroy (René), juge au Tribunal civil, 95, rue de Rennes (VI).
Mauger (Henri), commissaire-priseur, 15, rue de Douai (IX).
Maurice (*Jules*), 15, rue Vaneau (VII).
Max-Laval (Mme), 14, rue des Fermiers (XVII).
Mayeux (Albert), architecte en chef des Monuments historiques, 39, rue Joubert (IX).
Meffre (Jacques), 18, rue d'Aumale (IX).
Mégret (Mlle Lola), 27, rue de Longchamp (XVI).
Meillassoux (Paul), 33, avenue Rapp (VII).
Mersier (Albert), 4, avenue du Coq (IX).
Meugy (Charles), inspecteur général des Ponts et Chaussées, 26, rue Guynemer (VI).
Meyer (le docteur Henry), 25, rue de Pétrograd (VIII).
Michel (André), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 59, rue Claude-Bernard (V).
Michel-Dansac (*Robert*), avocat, 20, rue de Lisbonne (VIII).
Michels (Paul-Louis), 17, rue Saint-Pierre, à Neuilly-sur-Seine.
Michon (*L.-M.*), archiviste-paléographe, 26, rue Barbet-de-Jouy (VII).
Mignard (Louis), 168, rue du Faubourg-Saint-Antoine (XII).
Mimerel (*Antoine*), 205, boulevard Saint-Germain (VII).
Monestier (Richard), 20, rue du Vieux-Colombier (VI).
Monbrison (Hubert de), 14, avenue d'Eylau (XVI).
Monmarché (Marcel), directeur des *Guides Joanne*, 30, boulevard Carnot, à Bourg-la-Reine.
Monnier (Jean), 12, rue de l'Abbé-de-l'Epée (V).
Monnier (Laurent), 5, rue de Surène (VIII).
Monnier (Louis), 58, rue de La Rochefoucauld (IX).
Montgon (Mlle de), 6, rue Léonard-de-Vinci (XVI).
Montlivault (le comte Guy), 12, boulevard de Courcelles (XVII).
Morel-Freppel (Paul), avocat, 7, rue Margueritte (XVII).
Moreux (Jean-Charles), architecte, 11 *bis*, rue de Milan (IX).
Morgan (Albert), 17, rue de la Paix (II).
Mottar (Ferdinand), architecte diplômé, 10, place Delaborde (VIII).
Mouchot (Victor), 89, rue de Vaugirard (VI).
Mun (le comte Gabriel de), archiviste-paléographe, 4, avenue Marceau (VIII).
Mutiaux (Eugène), ancien magistrat, 66, rue de la Pompe (XVI).
Neveux (Pol), membre de la Commission des Monuments historiques, 88, boulevard de La Tour-Maubourg (VII).
Noailly (Mme P.), 69, rue de Courcelles (VIII).
Nocard (Albert), ingénieur des Arts et Manufactures, 114, avenue de Wagram (XVII).
Nodet (*Henri*), inspecteur général des Monuments historiques, 40, boulevard des Invalides (VII).
Nodet (Henri), fils, architecte en chef des Monuments historiques, même adresse.
Noel (le docteur André), 31, rue Marbeuf (VIII).
Noel (Léon), auditeur au Conseil d'Etat, 15, rue Vignon (VIII).

NOEL (Mme M.), 12, rue des Beaux-Arts (VI).
NOINVILLE (la comtesse M. de), 9, avenue de La Bourdonnais (VII).
NORMAND (Paul), architecte, 34, rue des Martyrs (IX).
ODELIN (Gabriel), 77, boulevard de Montmorency (XVI).
OLIVE (Gustave), architecte diplômé, 2, rue de Berne (VIII).
OLIVIER (le docteur Ad.), 6, rue de Maubeuge (IX).
OLIVIER (le docteur Eugène), 116, rue de Rennes (VI).
OLIVIER (Henri), 118, boulevard Richard-Lenoir (XI).
OUTARDEL (Georges), 1, boulevard Saint-Germain (V).
PAGÈS (Gustave), sous-chef de division au P.-L.-M., 41, rue de Lyon (XII).
PAILLET (André), avocat à la Cour d'Appel, 15, rue Portalis (VIII).
PAISANT (Marcel), secrétaire d'Ambassade honoraire, 7, rue Pasquier (VIII).
PANGAUD (Auguste), 56, boulevard Pasteur (XV).
PANGE (le comte Pierre de), 2, rue Barbet-de-Jouy (VII).
PAQUET (Pierre), architecte en chef des Monuments historiques, 1, square du Croisic (XV).
PARENT (Pierre), architecte, 20, boulevard des Invalides (VII).
PARTENAY (Mme G.), 19, avenue de La Bourdonnais (VII).
PATIN (Alfred), architecte diplômé, 20, avenue Daumesnil (XII).
PAUCHON (Mme G.), 82, rue Charles-Laffitte, à Neuilly-sur-Seine.
PAUL-DAUPHIN (Bernard), 4, rue Benjamin-Godart (XVI).
PAUL-FRANÇOIS (Edme), avocat à la Cour d'Appel, 6, rue Freycinet (XVI).
PAUL-FRANÇOIS (Mme Edme), même adresse.
PAVIE (Fernand), 111, quai d'Orsay (VII).
PECOURT (Mme), 40, rue de Villejust (XVI).
PEIGNON (Mme), 83, boulevard de Sébastopol (II).
PÉLADAN (Mme J.), 24, rue Alphonse-de-Neuville (XVII).
PELLET (Mme M.), 78, rue Bonaparte (VI).
PELOUX DE SAINT-ROMAIN (Antoine du), 224, boulevard Saint-Germain (VII).
PELOUX DE SAINT-ROMAIN (Mme A.), même adresse.
PELOUX DE SAINT-ROMAIN (Mlle), même adresse.
Pépin (*Eugène*), docteur en droit, 44, rue de Lévis (XVII).
PERROY (Mme P.), 83, boulevard Saint-Michel (V).
PETIET (Henri), 4, rue de Logelbach (XVII).
PETIT (Maxime), conseiller maître à la Cour des Comptes, 70, rue d'Assas (VI).
PEYNAUD (Charles), 4, rue de la Glacière (XIII).
PICARD (Georges), 2 *bis*, rue Bénouville (XVI).
PICHON (le baron Lionel), 50, rue Gandon (XIII).
PICCIONI (Mme C.), 1, rue Bassano (XVI).
PILLET (Maurice), architecte diplômé, 7, rue Coëtlogon (VI).
PINARDON (Lucien), reviseur au contrôle des travaux d'architecture de l'Etat, 30, rue Chauvelot, à Malakoff.
PIOT (Stéphane), 85, boulevard Haussmann (VIII).
PLIVARD (le docteur H.), 94, rue de Varenne (VII).
PLOCQUE (Mme Marcel), 60, rue Pierre-Charron (VIII).
POIRÉE (Élie), conservateur honoraire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1, rue Gay-Lussac (V).

Poly (Émile), 47, rue de l'Aqueduc (X).
Porgès (Mme Hélène), 33, avenue des Champs-Élysées (VIII).
Poussielgue-Rusand (Maurice), orfèvre, 3, rue Cassette (VI).
Poussielgue-Rusand (J.-M.), même adresse.
Préteux (Pierre), 32, rue Madame (VI).
Prieur (Albert), avocat, 13, rue du Vieux-Colombier (VI).
Prieur (Jules), 75, boulevard Beaumarchais (IV).
Prieur (Lucien), architecte, 119, rue Legendre (XVII).
Prisset (Maurice), conseiller référendaire à la Cour des Comptes, 11 *bis*, rue de Cluny (V).
Prost (Henri), 6, rue Cernuschi (XVII).
Prou (Maurice), membre de l'Institut, professeur à l'École des Chartes, 75, rue Madame (VI).
Prou (Mme Maurice), même adresse.
Prud'homme (Marcel), architecte, 29, rue Madame (VI).
Puymaigre (le comte de), 7, rue de Constantine (VII).
Rabutaux (Mme Henri), artiste-peintre, 31, rue Vineuse (XVI).
Rabutaux (Jean), avocat, 4, rue Scheffer (XVI).
Ramet (André), 10, rue Édouard-Fournier (XVI).
Ramet (Mme), même adresse.
Rapine (*Henri*), architecte en chef des Monuments historiques, 11, rue du Montparnasse (VI).
Réau (Louis), agrégé de l'Université, 54, rue de la Faisanderie (XVI).
Récy (le comte Georges de), 52, avenue Bosquet (VII).
Rémy (Philippe), 16, rue Jules-Claretie (XVI).
Renault (Mme), 15, rue Poussin (XVI).
René-Henry (Clément-Paul), ingénieur des Arts et Manufactures, 26, avenue de Villiers (XVII).
Reslut (Mme Alice), 121, boulevard Haussmann (VIII).
Reullier (Mlle Hélène), 15, rue de Châtenay, à Fontenay-aux-Roses.
Révenaz (Mme Alexis), 11 *bis*, rue Jean-Goujon (VIII).
Rey (Léon), archiviste-paléographe, 11, rue Galilée (XVI).
Ribail (Mlle S.), 46, rue d'Amsterdam (IX).
Rincquesen (Jean de), inspecteur des Finances, 9, rue Cernuschi (XVII).
Risler (Georges), membre du Conseil supérieur des habitations à bon marché, 115, avenue des Champs-Élysées (VIII).
Rivière (Louis), 91, rue Jouffroy (XVII).
Rivoire (*Auguste*), architecte diplômé, 67, rue Condorcet (IX).
Robaglia (Marcel), ingénieur en chef des Chemins de fer de ceinture, 7, rue d'Artois (VIII).
Robert (Victor), 83, rue de Richelieu (II).
Robillon (Henri), avocat à la Cour d'appel, 10, rue Pelouze (VII).
Roche (Denis), 99, boulevard Raspail (VI).
Rochette de Lempdes (Victor), 6, cité Vaneau (VII).
Rodocanachi (Emmanuel), 54, rue de Lisbonne (VIII).
Roederer (la vicomtesse Jean), 11 *bis*, rue Jean-Goujon (VIII).
Roger-Levé (Mme R.), 52, rue de Vaugirard (VI).
Rollin (le docteur Auguste), 138, rue de Rivoli (I).
Romieu (Jean), président de Section au Conseil d'État, 5, rue Herschel (VI).

ROSCHER (Gustave), 47, quai de Grenelle (XV).
ROSSIGNOL (Henri), ingénieur en chef adjoint au chemin de fer du Nord, 46, rue de Dunkerque (IX).
ROSSIGNOL (Lucien), vétérinaire, 213, rue du Faubourg-Saint-Martin (X).
ROSTAND (Jules), 45, rue de Courcelles (VIII).
ROUGE (Eugène), 32, rue Cassette (VI).
ROUGÉ (le vicomte Bonabes de), 37, rue Cortambert (XVI).
ROULEAU (Pierre), 5, rue du Marché-Saint-Honoré (I).
ROUSSEL (Jules), conservateur adjoint du Musée de Sculpture comparée, 7 *bis*, rue Mignon, à Champigny-sur-Marne.
Roussier (*Paul*), archiviste du Ministère des Colonies, 8, rue Dupont-des-Loges (VII).
ROUX DE VENCE (Mme Ch.), 11, square de Messine (VIII).
ROY (Lucien), architecte en chef des Monuments historiques, 50, rue du Rocher (VIII).
RUILLET (Edouard), 23, rue Miollis (XV).
RUPRICH-ROBERT (Gabriel), inspecteur-général adjoint des Monuments historiques, 8, rue Vavin (VI).
SABOURET (Victor), ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, 4, rue La Trémoille (VIII).
SAINTE-ANNE-LOUZIER inspecteur général adjoint des Monuments historiques, 16, rue Pouchet (XVII).
SAINT-LÉON (le comte de), archiviste-paléographe, 61, rue Pierre-Charron (VIII).
SAINT-PAUL (Robert), 8, place des États-Unis (XVI).
SALLEZ (Lucien), inspecteur général adjoint des Monuments historiques, 167, rue de Rennes (VI).
SANONER (Georges), 2, rue de la Muette (XVI).
SANSON (Jean), architecte, 25, rue de Lübeck (XVI).
SARDOU (Pierre), architecte en chef des Monuments historiques, 27, avenue de la Grande-Armée (XVI).
SAYVE (le marquis de), 20, avenue Rapp (VII).
SAYVE (la comtesse Jean de), 13, avenue Bosquet (VII).
SCHITZ (Christian), 10, rue Charlot (III).
SCHLUMBERGER (Gustave), membre de l'Institut, 29, avenue Montaigne (VIII).
SCHNEIDER (Albert), architecte, 20, rue des Belles-Feuilles (XVI).
SCHNEIDER (René), maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 2, rue Guichard (XVI).
SÉBERT (Mlle Thérèse), 11, rue du Regard (VI).
SELIGMAN (Georges), banquier, 3, avenue du Parc-Monceau (VIII).
Serbat (*Louis*), archiviste-paléographe, 8, rue Chateaubriand (VIII).
Serbat (*Mme Louis*), même adresse.
Servant (*Georges*), archiviste-paléographe, 14, place Delaborde (VIII).
SIMETTE (Mlle Marguerite), 28, rue Boissy-d'Anglas (VIII).
SIMON-BARBOUX (Jacques), 14, quai de la Mégisserie (I).
SIMONET (Mme Abel), 18, rue d'Orléans, à Neuilly-sur-Seine.
SIMONET (René), architecte, 62, rue Boursault (XVII).
SIMONNET (Mme C.), 13, rue Cortambert (XVI).
SIRY (Mme Jacques), 31, rue de Lubeck (XVI).
SISSEL (Mme C.), 6, cité Rougemont (IX).

Skepper (Henry E.), 103, avenue Parmentier (XI).
Socard (Edmond), peintre verrier, 18, rue Brochant (XVII).
Société des Architectes diplômés par le Gouvernement, 59, rue de Grenelle (VII).
Société centrale des Architectes français, 8, rue Danton (VI).
Soehnlin (Joseph), 6, rue Anatole-de-la-Forge (XVII).
Sorel (Émile), 24, rue de Bondy (X).
Sorel (Mme Maurice), même adresse.
Souchon (Joseph), archiviste honoraire, 11, rue Bridaine (XVII).
Soulange-Bodin (Henry), 18, rue d'Aguesseau (VIII).
Soussay (le vicomte de), conseiller de légation ,26, rue Boissière (XVI).
Stein (Henri), conservateur aux Archives nationales, 38, rue Gay-Lussac (V).
Surleau-Goguel (Georges), conseiller référendaire à la Cour des Comptes, 21, boulevard Delessert (XVI).
Surre (Mlle Berthe), 31, boulevard Voltaire (XI).
Surre (le capitaine Henri), 6, rue Thibaud (XIV).
Tallois (Mme Paul), 155, avenue de Wagram (XVII).
Talpomba (Paul), capitaine en retraite, 3, rue Franklin (XVI).
Tarride (Mlle Blanche), 104, rue Saint-Dominique (VII).
Terrasse (Charles), membre de l'Ecole française de Rome, 47, rue La Fontaine (XVI).
Thellier de la Neuville (*Pierre*), 49, rue Ampère (XVII).
Thevenot (Georges), chef de bureau au P.-L.-M., 5, rue Mornay (IV).
Thierry (Louis), architecte de la ville de Paris, 42, rue Faidherbe (XI).
Thiers (Adolphe), architecte, 56, rue de Rome (VIII).
Thoinot (Mme C.), 169, boulevard Saint-Germain (VI).
Thomson (Mme), 57, avenue Kléber (XVI).
Thorens-Dolfus (Mme), 14, rue Christophe-Colomb (VIII).
Thouet (Robert), 85, rue Turbigo (III).
Thouet (Mlle Madeleine), même adresse.
Tillet (*Jules*), architecte en chef des Monuments historiques, 76, rue de Miromesnil (VIII).
Tillet (Mme Jules), même adresse.
Tisné (Mme Robert), 191, rue Saint-Honoré (I).
Tourneux (Mme Maurice), 16, quai de Béthune (IV).
Trévise (le duc de), 1, avenue Victor-Emmanuel-III (VIII).
Trouvelot (Jean-Marie), architecte en chef des Monuments historiques, 15, rue de Poissy (V).
Vaillant (Alcide), architecte, 24, rue Gay-Lussac (V).
Vallery-Radot (*Jean*), bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, 1, rue Georges-Bizet (XVI).
Vallery-Radot (Mme Maurice), 112, boulevard de Courcelles (XVII).
Varigard (Mme Léon), 32, rue Mathurin-Regnier (IV).
Vasseur (Charles), sculpteur, 108, rue de Bagneux, à Montrouge.
Vatin-Pérignon (Mme Emile), 15, boulevard Delessert (XVI).
Vaudoyer (Albert), conseiller référendaire à la Cour des Comptes, 157, avenue de Wagram (XVII).
Vaufrey (Raymond), 37, rue Denfert-Rochereau (V).
Vayssaire (André), avocat, 26, rue Friant (XIV).
Veau (André), 8, rue Lazare-Carnot, à Clamart.

VENTRE (André), architecte en chef des Monuments historiques, 35, rue de Valois (I).
VERDÉ-DELISLE (Mme Gaston), 24, rue Clément-Marot (VIII).
VERHILLE (Henri), ancien élève à l'École des Chartes, 52, rue de Bourgogne (VII).
VERGIE (Enguerrand de), 242 *bis*, boulevard Saint-Germain (VII).
VERRIER (Édouard), 60, rue de l'Amiral-Roussin (XV).
Verrier (Jean), archiviste paléographe, 29, rue Bonaparte (VI).
VÉRY (A.), ingénieur, 4, rue du Cloître-Notre-Dame (IV).
VÉRY (Mme Michel), 17, rue Jean-Leclaire (XVII).
VIC (Jean), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, 17, rue d'Assas (VI).
VIELLIARD (Mlle Jeannne), 36, avenue de l'Observatoire (XIV).
Vignot (Mlle Marguerite), 30, rue de Lille (VII).
VILLEMANT (Pierre), 28, avenue Hoche (VIII).
VILLEMEREUIL (Adrien de), 52 *bis*, boulevard Saint-Jacques (XIV).
VIMONT (Mlle Madeleine), 158, rue de Rivoli (I).
VIMONT (le docteur Maurice), 8, rue Etienne-Marcel (II).
Violle (James), sous-intendant militaire, 6, rue Oudinot (VII).
Visme (Armand de), avocat, 174, boulevard Haussmann (VIII).
VITRY (Paul), conservateur au Musée du Louvre, 16 *bis*, avenue des Sycomores (XVI).
VULIN (Paul), 16, rue Claude-Vellefaux (X).
WALLOIS (Maurice), 35, rue Jouffroy (XVII).
WARESQUIEL (la comtesse M. de), 7 *bis*, place du Palais-Bourbon (VII).
WENZ (Emile), 44, avenue de la Grande-Armée (XVII).
WILLAME (Paul), 40, boulevard du Montparnasse (XV).
WISLIN (Charles), 28, rue Ballu (IX).
ZELTNER (Pierre de), 27, rue de Tocqueville (XVII).

Seine-et-Marne.

Inspecteur : M. le baron de NOIRMONT.

BOITTE (Mlle Alice), 17, rue d'Avon, à Fontainebleau.
DELONDRE (Louis), au prieuré de Saint-Loup-de-Naud, par Longueville.
Fromont (Jean), notaire, à Lagny.
GONSE (Joseph), 63 *bis*, rue Saint-Faron, à Meaux.
Lesourd (Paul), avocat, 22, rue Saint-Faron, à Meaux.
LUGOL (Georges), député, 13, boulevard Jean-Rose, à Meaux.
MILLON (le docteur René), 194, rue Grande, à Fontainebleau.
NOIRMONT (le baron Jacques de), au château de Suisnes, par Grisy-Suisnes, et à Paris, 7, avenue Constant-Coquelin (VII).
PUIS (Louis), notaire, 41, boulevard Jean-Rose, à Meaux.
SATIN (Marcel), architecte diplômé, 18, rue de Martimprey, à Meaux.
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE PROVINS.
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE LA BRIE, à Meaux.
TILLION (Lucien), juge de paix, à Donnemarie-en-Montois.

Seine-et-Oise.

Inspecteur : M. A. RHEIN.

ASSOCIATION PROVINCIALE DES ARCHITECTES FRANÇAIS, 15, rue Neuve, à Versailles.

Aubert (Madame), 4, rue de la Coutellerie, à Pontoise.
Balesdent (Robert), à Evecquemont, par Vaux-sur-Seine.
Beaurenaud (l'abbé Jean), curé d'Ennery, par Pontoise.
Biver (*le comte*), au château de Villiers-le-Bâcle, par Gif, et à Paris, 14, rue de Prony (XVII).
Biver (*le Comte Paul*), 4, rue des Bordeaux, à Jouy-en-Josas.
Biver (*la comtesse*), même adresse.
Bonnet (le docteur J.), médecin-chef de l'Asile de Maison-Blanche, à Neuilly-sur-Marne.
Bossavy (A.), inspecteur des P. T. T., 12, avenue de Paris, à Versailles.
Bourgerie (Ulysse), 35, rue du Rôle, à Brunoy.
Bouvet-Mézières (Georges), avocat, 1, Grande Rue, à Marnes-la-Coquette, par Ville-d'Avray.
Bull (C.-Gaston), Bel Orient, à Vétheuil.
Christen (le docteur Édouard), 29, rue Sainte-Sophie, à Versailles.
Courcel (Valentin de), archiviste-paléographe, à Montcourcel, par Athis-Mons, et à Paris, 20, rue de Vaugirard (VI).
Depoin (*Joseph*), rue Basse, à Pontoise, et à Paris, 150, boulevard Saint-Germain (VI).
Deslandres (Émile), à Sainte-Mesme, par Dourdan.
Digard (Georges), professeur à l'Institut catholique de Paris, 55, rue Galliéni, à Versailles.
Gauthier (Lucien), architecte en chef des Monuments historiques, 54, rue de Paris, à Houdan.
Gouin (Henry), abbaye de Royaumont, par Asnières-sur-Oise, et à Paris, 4, avenue Vélasquez (VIII).
Grand (Mlle Marie), 9, rue des Grandes-Bordes, à Corbeil.
Gréban (Raymond), notaire, 52, rue de Paris, à Saint-Germain-en-Laye.
Hémery (commandant René), 15, rue Grétry, à Montmorency.
Hirschauer (Charles), conservateur de la Bibliothèque de la Ville, 5, rue Gambetta, à Versailles.
Jouvin (Henri), notaire, à Villiers-le-Bel.
Komarnicki (Edmond de), 17, rue Bastier-de-Bez, à Montgeron.
Lamain (Maurice), commis principal aux Archives, 2, rue Gilbert-de-Guingand, à Versailles.
Lambert-Desbuttes (Albert), receveur particulier des finances, à Rambouillet.
La Roche-Guyon (le duc de La Rochefoucauld), au château de La Roche-Guyon, et à Paris, 18, boulevard des Invalides (VII).
Larrieu (*le docteur*), à Montfort-l'Amaury.
Le Boucher (Alfred), 38, rue des Calèches, à Chatou.
Leconte (Bernard), 211, Grande Rue, à Vaux-sur-Seine.
Lefebvre des Noettes (le Comte), à Bièvres.
Lefèvre-Pontalis (Germain), archiviste-paléographe, au château de Boissy, par Taverny, et à Paris, 118, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII).
Le Gigan des Portes (Mme A.), les Bruyères, rue du Point-du-Jour, à Montgeron.
Lelong (le général), 2, rue d'Yerres, à Montgeron.
Le Touzé (Léon), 24, rue de l'Ermitage, à Versailles.

Le Touzé (Mlle Louise), 24, rue de l'Ermitage, à Versailles, et à Paris, 82, rue de Grenelle (VII).
Lorin (Félix), avoué, 2, rue de Paris, à Rambouillet.
Maigret (Mme Henri), 80, boulevard de Versailles, à Saint-Cloud, et à Paris, 11, rue Delaborde (VIII).
Maille (Ernest), professeur au lycée Hoche, 65, boulevard de la Reine, à Versailles.
Martin (Albert), 11, rue des Ecoles, à Sèvres.
Mauboussin (Georges), abbaye d'Hérivaux, par Luzarches, et à Paris, 29, avenue Victor-Emmanuel-III (VIII).
Maussang (Marx), architecte, 46, rue de la Roche, à Pontoise.
Moidrey (le baron Etienne de), commandant en retraite, 19, rue Louis-Hervé, à Versailles.
Nansot (Mme A.), 10, place Hoche, à Versailles.
Pératé (André), conservateur du Musée National, à Versailles.
Peyronnet (le comte Henri de), 9, rue Sadi-Carnot, à Rambouillet.
Pinel-Maisonneuve (le docteur Lucien), 2, rue de la Fontaine, à Bièvres.
Plancouard (Léon), à Cléry-en-Vexin, par Magny-en-Vexin.
Pluche (*Mlle Frédérique*), au château de Saint-Ouen-l'Aumône, et à Paris, 52, rue d'Amsterdam (IX).
Pluche (*Mlle Marguerite*), mêmes adresses.
Pluche (*Mlle Thérèse*), mêmes adresses.
Plumon (Maurice), 3, rue Sainte-Victoire, à Versailles.
Prinet (Max), archiviste-paléographe, 10, rue d'Anjou, à Versailles.
Raillard (Marcel), receveur des Finances, 27, rue des Petites Bordes, à Corbeil.
Rhein (*André*), archiviste-paléographe, 11, rue Neuve, à Versailles.
Rhein (*Mme André*), même adresse.
Rhein (*Frédéric*), même adresse.
Rodot (Romain), ingénieur, 29, rue du Rôle, à Brunoy.
Rouquerol (Mme la générale), 7, rue Colbert, à Versailles, et à Paris, 97, boulevard Malesherbes (VIII).
Salze (Edmond), 3, avenue de l'Église, au Chesnay.
Wira (Gaston), architecte, 10 *bis*, rue de Lafayette, à Versailles.

Seine-Inférieure.

Inspecteur : M. le Dr Coutan.

Allinne (Maurice), 95, rue Ecuyère, à Rouen.
Auvray (Émile), architecte, 12, rue des Arsins, à Rouen.
Baron (Jacques), 35, rue Ambroise-Fleury, à Rouen.
Baron (Mlle Madeleine), 13, quai de la Bourse, à Rouen.
Basset (Alfred), consul de Suisse, 2, rue Pleuvry, au Havre.
Beaurepaire (Charles de), avocat, 13, rue Roullaud, à Rouen.
Bidault (Edouard), 2, rue Bihorel, à Rouen.
Blanquart (*l'abbé François*), 74, rue Orbe, à Rouen.
Caumont (l'abbé Jules), curé de Cauville, par Octeville-sur-Mer.
Chirol (*Pierre*), architecte diplômé, 22, rue de Buffon, à Rouen.
Costa de Beauregard (*le comte Olivier*), au château de Sainte-Foy, par Longueville.
Coutan (*le docteur Ferdinand*), 10, rue d'Ernemont, à Rouen.

Cusson (le docteur Henri), à Yerville.
Deglatigny (Louis), 29, rue Blaise-Pascal, à Rouen.
Desprez (Mme Henry), au château de Maniquerville, par Tourville-les-Ifs, et à Paris, 86, boulevard de Courcelles (XVII).
Devisme (Jean-Baptiste), peintre-verrier, 6, rue Restout, à Rouen.
Du Bois de la Villerabel (S. Gr. Mgr André), archevêque de Rouen, à l'Evêché.
Dubois (l'abbé Joseph), curé-doyen de Bolbec,
Dubreuil (Louis), 6, rue Amédée-Méreaux, à Rouen.
Dufour (Dr L.), 76, rue de Mer, à Fécamp.
Dupont (Émile), directeur des Docks, 12, quai de Marseille, au Havre.
Duveau (Mlle Émilie), 55, rue Saint-Patrice, à Rouen.
Édouard (l'abbé Paul), curé d'Arques-la-Bataille.
Fiévet (Jules), agent commercial des Chemins de fer de l'État, 25, quai d'Orléans, au Havre.
Geuser (Mme Antoine de), 56, boulevard de Strasbourg, au Havre.
Gruzelle (C.), à l'Asile de Quatre-Mares, à Sotteville-lès-Rouen.
Guillerault (Octave), 85, rue de Tourneville, au Havre.
Lafond (*Jean*), 17, place de l'Hôtel-de-Ville, à Rouen.
Lefebvre (*Paul*), 22, place Beauvoisine, à Rouen.
Lepel-Cointet (Mme Éric), à l'abbaye de Jumièges, et à Paris, 15, rue de Marignan (VIII).
Masson (André), archiviste-paléographe, 9, rue de Campulley, à Rouen.
Mauger (Robert), 4, rue Emile-Zola, au Havre.
Mério (le chanoine Eugène), 57, rue Beauvoisine, à Rouen.
Monfray (Albert), ingénieur des Arts et Manufactures, à Deville-lès-Rouen.
Morel (Charles), 8, place de la Rougemare, à Rouen.
Morin (le docteur Alexandre), 81, rue Saint-Maur, à Rouen.
Petit (le docteur Paul), maire, Manoir d'Hygie, par Quincampoix.
Prevost (*Gustave*), ancien magistrat, 52, rue Chasselièvre, à Rouen.
Quenedey (Raymond), chef de bataillon au 39e rég. d'infanterie, 79, rue Thiers, à Rouen.
Rousseau (Edmond), conservateur du Musée de la Bénédictine, 51, rue Charles-le-Borgne, à Fécamp.
Roys-d'Eschandelys (*le marquis des*), au château de Gaillefontaine, et à Paris, 11, boulevard Latour-Maubourg (VII).
Senn (Olivier), 48, rue Félix-Faure, au Havre.
Sery (l'abbé F.), 41, route de Neufchâtel, à Rouen.
Société de Géographie commerciale du Havre, 5, rue Lord-Kitchener, au Havre.
Soclet (Alfred), directeur des Tramways du Havre, 7, rue Michel-Yvon, au Havre.

Sèvres (Deux-).

Inspecteur : M. Loirette.

Gerbier (Camille), avenue de Limoges, à Niort.
Loirette (Gabriel), archiviste départemental, à Niort.

Somme.

Inspecteur : M. Henri Macqueron.

Berny (Gérard de), chalet de Diane, à Monchaud-les-Quend.

Collombier (Félix), 112, rue Saint-Jacques, à Amiens.
Crusel (René), 9, place Sainte-Catherine, à Abbeville.
Devisse (l'abbé Georges), curé de Sainte-Anne, rue Vulfran-Warmé, 59 *bis*, à Amiens.
Durand (Georges), correspondant de l'Institut, archiviste du département, 22, rue Pierre-l'Ermite, à Amiens.
Forts (Philippe des), au château d'Yonville, par Hallencourt.
Gigon (Paul), ancien notaire, 12, rue Dijon, à Amiens.
Grosriez (Fernand du), 38, rue de la Tannerie, à Abbeville.
Guyencourt (le comte Robert de), 1, rue Gloriette, à Amiens.
Lamy (Charles), président du Tribunal de Péronne, 15, rue Gribeauval, à Amiens.
Ledieu (Léon), 12, rue Porion, à Amiens.
Lefrançois-Pillion (Mme A.), 46, rue Lemattre, à Amiens.
Macqueron (Henri), 24, rue de l'Hôtel-Dieu, à Abbeville.
Ricquier (Olivier), percepteur, à Ault.
Société des Antiquaires de Picardie (la), à Amiens.
Velliet (Joseph), 42, rue Millevoye, à Amiens.
Watel (Pierre), à l'Abbaye, Saint-Valery-sur-Somme.

Tarn.

Inspecteur : M. Jean Laran.

Andrieu (Jean), greffier du Tribunal civil, 42, rue du Séminaire, à Albi.
Bessery (Théodose), à Lavaur.
Fort (le chanoine Edmond), curé-archiprêtre de Gaillac.
Laran (Jean), bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, 15, boulevard Alsace-Lorraine, à Castres, et à Paris, 1, rue du Val-de-Grâce (V).
Pontnau (Raymond), à Saint-Sulpice-la-Pointe.
Tonnac (*Mme de*), à Castelnau de Montmiral.
Tournier (Henry), au château d'Aiguefonde.

Tarn-et-Garonne.

Inspecteur : M.

Claustres (Jean), professeur au lycée, 51, rue du Moustier, à Montauban.
Dugué (Joseph), conservateur du Cloître, à Moissac.
Momméja (Jules), à Moissac.
Souleil (Maurice), secrétaire général de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, 5, rue du Fort, à Montauban.

Var.

Inspecteur : M. de Dainville.

Dainville (Maurice de), archiviste départemental, 13, rue de l'Observance, à Draguignan.
Gavoty (Mme J.), à La Viguière, par Brignoles, et à Paris, 16, rue Daubigny (XVII).
Guillibert (S. G. Mgr), évêque de Fréjus.

Vaucluse.

Inspecteur : M. J. Girard.

Colombe (le docteur G.), 25, rue Petite-Fusterie, à Avignon.
Eysseric (*Joseph*), 14, rue Duplessis, à Carpentras.
Girard (Joseph), conservateur du Musée Calvet, 12, rue de la Croix, à Avignon.
La Forest Divonne (le comte Jean de), château de Malijay, par Jouquières.
Laurens de Rouvroy (*le comte Léon*), 15, rue Bouquerie, à Avignon.
Musée Calvet, à Avignon.
Riéty (Louis), architecte, 12, rue Saint-Charles, à Avignon.
Saint-Priest d'Urgel (le vicomte Charles de), 21, rue Petite-Fusterie, à Avignon.
Sautel (l'abbé), 6, rue Saint-Thomas-d'Aquin, à Avignon.

Vendée.

Inspecteur : M. René Vallette.

Fradin (*Jean*), 82, boulevard d'Angleterre, à La Roche-sur-Yon.
Grélier (*l'abbé Charles*), à Challans.
Vallette (René), directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, à Fontenay-le-Comte.

Vienne.

Inspecteur : M. Émile Ginot.

Chauvet (Gustave), ancien notaire, 30, rue du Jardin-des-Plantes, à Poitiers.
Chevallier-Rufigny (Paul), lieutenant colonel en retraite, 4, rue du Lycée, à Poitiers.
Chotard (André), magistrat, 17, boulevard Félix-Faure, à Châtellerault.
Deloche (Maximin), château de la Brillière, par Verrières.
Du Fontenioux (*Alfred*), avocat, 4, cité de la Traverse, à Poitiers.
Duvau (Jules), ancien député, 74, boulevard de Blossac, à Châtellerault.
Eygun (François), 12, rue Th.-Renaudot, à Poitiers.
Ginot (Émile), conservateur de la Bibliothèque de Poitiers, 16, rue de la Tranchée, à Poitiers.
Gossin (Eugène), 15, rue des Ecossais, à Poitiers.
Grimouard (le vicomte Henri de), 4, rue de l'Etude, à Poitiers.
Orrillard (Dr A.), 75, rue Gilbert, à Châtellerault.
Pouliot (Maurice), 6, rue Saint-Denis, à Poitiers.
Touchois de Belhoir (Auguste), 35, rue Renaudaut, à Poitiers.
Vergie (Georges de), au château de Touffou, par Bonnes, et à Paris, 78, rue de la Tour (XVI).

Vienne (Haute-).

Inspecteur : M. A. Demartial.

Berger (Aubert), 13, rue des Charseix, à Limoges.
Bibliothèque communale de la Ville de Limoges.
Caillet (Louis), conservateur de la Bibliothèque, 2, rue Vochave, à Limoges.
Chigot (Francis), peintre-verrier, 3, rue de la Courtine, à Limoges.
Cuvillier (Mme Paul), le Petit Confolens, par Droux, et à Paris, 19, boulevard Beauséjour (XVI).

Demartial (André), 23, boulevard Louis-Blanc, à Limoges.
Fage (René), au Mas-du-Puy, par Verneuil-sur-Vienne et à Neuilly-sur-Seine, 10, rue de l'École-de-Mars.
Laborderie (Albert de), 9, cours Jean-Pénicaud, à Limoges.
Lacrocq (Albert), 18, rue Turgot, à Limoges.
Marin-Thézard (Mme), 2, rue de la Préfecture, à Limoges.
Société archéologique du Limousin, à Limoges.
Vandermarcq (Pierre), 14, rue Mirabeau, à Limoges.

Vosges.

Inspecteur : M. André Philippe.

Basile (Paul), principal du Collège, à Remiremont.
Fels (Etienne), à Hielle, par Vécoux.
François (Zacharie-Émile), à Dommartin-lèz-Remiremont.
Philippe (André), archiviste du département, conservateur du Musée, à Épinal.
Puton (Bernard), procureur de la République, à Remiremont.
Reulle (Bernard de), rue de la Clé-d'Or, à Epinal.
Schwab (Léon), docteur en droit, 19 *bis*, rue Thiers, à Épinal.

Yonne.

Inspecteur : M. Ch. Porée.

Bigault (Paul), au château des Garniers, par Bléneau, et à Paris, 39, avenue de Breteuil (VII).
Bull (E.-Thomas), le Clos, à Champs-sur-Yonne.
Campenon (Mme Vve), 13, rue Dame-Nicole, à Tonnerre.
Chartraire (le chanoine), conservateur de la cathédrale, à Sens.
Cotty (Mme Amédée), 30, rue de Paris, à Sens.
Courtois (Pierre), étudiant en droit, 94, rue de Paris, à Auxerre.
Foin (Léon), à Mailly-la-Ville, et à Paris, 10, rue Mayran (IX).
Foin (Mlle Cécile), mêmes adresses.
Gillot (Henri), à Saint-Florentin.
Goussard (Georges), président du Tribunal civil, à Avallon.
Hardy (Charles), 4, rue du Pont, à Tonnerre.
La Loge d'Ausson (Paul de), à Châtel-Censoir.
Langlois (Mlle S.), villa Suzette, avenue d'Epineuil, à Tonnerre.
Long-Dupaquit (Mlle Thérèse), à Chablis.
Moreau (le docteur René), rue Beaurepaire, à Sens.
Porée (Charles), archiviste du département, 2, rue Cochois, à Auxerre.
Roussel (Henri-Armand), 16, cours Tarbé, à Sens.
Roy (Maurice), conseiller référendaire à la Cour des Comptes, au château du Chesnoy, par Sens, et à Paris, 20, avenue Rapp (VII).
Tryon-Montalembert (le marquis de), au château de La Ferté-Loupière, et à Paris, 5, rue Monsieur (VII).
Zanote (Mlle Blanche), 12, quai d'Epizy, à Joigny.

Tunisie.

Delattre (le R. P.), conservateur du Musée Lavigerie, à Saint-Louis de Carthage.

Territoire de la Sarre. — Pays-Rhénans.

Turrel (Mme Emile), haut-commissariat français, à Coblence.
Vigneron (Paul), attaché aux mines de la Sarre, Heingarten, 22, à Sarrebruck.

MEMBRES ÉTRANGERS

Belgique.

Béhault de Dornon (Armand de), sous-directeur au Ministère des Affaires étrangères, avenue de la Couronne, à Bruxelles.
Béthune (le baron François), professeur à l'Université, 34, rue de Bériot, à Louvain.
Bibliothèque de l'Université de Gand.
Bouvier (Mlle Henriette), 24, rue d'Édimbourg, à Bruxelles.
Braun (Alexandre), sénateur, président de la Faculté d'Art et d'Archéologie, 102, rue du Prince-Royal, à Bruxelles.
Buggenoms (Louis de), avocat, 40, rue Courtois, à Liége.
Casier (Joseph), consul du Paraguay, 3, rue des Deux-Ponts, à Gand.
Coenen (l'abbé), aumônier de la Prison, à Liége.
Coninckx (H.), 11, rue du Ruisseau, à Malines.
Cumont (Franz), conservateur des Musées royaux, professeur à l'Université de Gand, 75, rue Montoyer, à Bruxelles.
Delpy (Adrien), architecte, 63, rue Belliard, à Bruxelles.
Demeuldre (Aimé), président du Cercle archéologique, 38, rue Neuve, à Soignies.
Destrée (Joseph), conservateur honoraire des Musées royaux, 123, chaussée Saint-Pierre, Etterbeeck, à Bruxelles.
Devigne (Mlle Marguerite), 49, rue du Moulin, à Woluvé-Saint-Pierre.
Donnet (Fernand), administrateur de l'Académie des Beaux-Arts, secrétaire de l'Académie royale d'Archéologie, 45, rue du Transvaal, à Anvers.
Flandre (Mme J. de), 74, square Marie-Louise, à Bruxelles.
Goblet d'Alviela (le comte), membre de l'Académie royale de Belgique, 10, rue Taider, à Bruxelles.
Hambye (Adolphe), ancien notaire, 26, rue du Onze-Novembre, à Mons.
Hambye (Paul), ingénieur, 21, rue de l'Abbaye, à Ixelles-Bruxelles.
Havenith (commandant), adjoint d'État-major, 2, place Quetelet, à Bruxelles.
Hoste (Hubert), architecte, Lindenhof, à Saint-Michel-lès-Bruges.
Institut Archéologique Liégeois, 14, rue Fabry, à Liége.
Jonghe (le vicomte Baudouin de), président de la Société royale de Numismatique, 60, rue du Trône, à Bruxelles.
Lagasse de Locht, président de la Commission royale des monuments, directeur des bâtiments civils, 167, chaussée de Wavre, à Bruxelles.
Lambert (le colonel Paul), président du Cercle archéologique de Mons, 69, boulevard du Roi-Albert, à Mons.

LECOINTE (Mlle Élisa), 99, rue de l'Arbre-Bénit, à Bruxelles.
LOE (le baron Alfred de), conservateur, délégué du Musée du Cinquantenaire, 82, avenue d'Auberghem, à Bruxelles.
LOSSEAU (Léon), avocat, 37, rue de Nimy, à Mons.
MAERE (le chanoine), professeur d'archéologie à l'Université, 29, rue des Récollets, à Louvain.
MATTHIEU (Ernest), secrétaire du Comité provincial des monuments du Hainaut, à Enghien.
MORET (l'abbé Justin), membre de la Commission Royale des Monuments, curé de Sur-le-Metz-Couthuin.
NIMAL (Henry de), vice-président de la Société archéologique, 145, avenue Molière, à Bruxelles.
PIRENNE (Henry), membre de l'Académie royale de Belgique, recteur de l'Université, 126, rue Neuve-Saint-Pierre, à Gand.
SAINTENOY (Paul), architecte du Roi, membre de la Commission des Monuments royaux, président de la Société belge d'archéologie et d'histoire, membre de l'Académie royale d'archéologie, 123, rue de l'Arbre-Bénit, à Bruxelles.
SMET-DUHAYON (Joseph de), 22, chaussée de Courtrai, à Gand.
SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), président du Tribunal civil et président de la Société historique, 45, rue Royale, à Tournai.
TAHON (Victor), ingénieur, 40 *a*, rue Breydel, à Bruxelles.
VAN DEN GHEYN (le chanoine Gabriel), président du Cercle historique et archéologique, 13, avenue des Moines, à Gand.
VAN OVERBERGH (Cyrille), secrétaire général honoraire du ministère des Sciences et des Lettres, 102, chaussée Vleurgat, à Bruxelles.
VAN PUYVELDE (L.), professeur, président de l'Institut supérieur d'art et d'archéologie, à Gand.
VERLAND (Ernest), inspecteur général des Beaux-Arts de Belgique, membre de l'Académie royale de Belgique, 5, Grand'Place, à Tervueren.
WILLEMSEN (G.), président du Cercle archéologique du Pays de Waes, 15, rue de la Station, à Saint-Nicolas-Waes.

Danemark.

BULL (Tage Edwin), docteur en droit, 24, Stranstrade, à Copenhague.
JOERGENSEN (Johannes), correspondant de l'Institut de France, à Charlottenlund.
KINCH (le docteur K.-F.), 3, Toihusgade, à Copenhague.
SCHMIDT (Valdemar), professeur à l'Université, à Copenhague.

Espagne.

BOSCO (Don Ricordo Velasquez), membre de l'Académie royale de San Fernando, directeur de l'École centrale d'Architecture, 4, plaza Santa-Barbara, à Madrid.
CABELLO Y LAPIEDRA (Don Luis), architecte, 5, rue Columela, à Madrid.
COLA Y GOITI (Don José), corr. de l'Acad. R. de San-Fernando, à Vitoria.
ECHANDIA (Excmo. Sr. Don Rafael GAZTELU, marquis de), corr. de l'Acad. R. de l'Histoire, à Pampelune.

Galindo (abbé Pascual), archiviste du chapitre, 6, rue Zurita, à Saragosse.

Gil y Gabilondo (Don Isidro), ancien conservateur du Musée archéologique, à Burgos.

Gomez-Moreno (Don Manuel), professeur au Centre d'Etudes historiques, Castellana, 66, à Madrid.

Iturralde y Suit (Don Juan), corr. de l'Acad. R. de l'Histoire, à Pampelune.

Lampérez y Romea (Don Vincente), architecte, corr. de l'Acad. R. de l'Histoire, 4, rue Columela, à Madrid.

Martorell i Trabal (François), secrétaire de l'Institut d'Etudis Catalans, Antic de Saint-Jean, 1-3-1, à Barcelone.

Oloriz (Don Hermilio de), archiviste de la Navarre, corr. de l'Acad. R. de l'Histoire, à Pampelune.

Pavia y Birmingham (Don Joaquim), architecte, corr. de l'Acad. R. de San-Fernando, 32, rue San Marcial, à Saint-Sébastien.

Puig i Cadafalch (Don Joseph), architecte, président de la Section d'Archéologie de l'Institut d'Estudis Catalans, Provença, 231, à Barcelone.

Salas Ricoma (Don Ramon), architecte provincial, 25, Rambla Castelar, à Tarragone.

Soraluce (Don Pedro de), corr. de l'Acad. R. de l'Histoire, à Saint-Sébastien.

Etats-Unis.

Barr-Ferree, 249, West 13th Street, à New-York.

Boyle O'Reilly (miss Élisabeth), 951, Lexington avenue, à New-York.

Frothingham (le docteur), secrétaire de l'Institut archéologique, à Princetone.

Hamlin (Alfred), directeur de l'École d'architecture de Columbia University, 105, Morningside avenue, à New-York.

Kingsley-Porter (Arthur), Elmwood, Elmwood & nit. Auburn Cur. Cambridge (Massachusetts).

Ludlow (Thomas W.), Cottage Lawn, Vonkers, à New-York.

Potter (Armand de), 1122, Broadway, à New-York.

Robins (Mme Herbert), 1034, 5e avenue, à New-York.

Stohlman (Frédéric), Gradnate Collège, à Princeton (New-Jersey).

Wagner, président de l'Institut libre des sciences, à Philadelphie.

Whittemore (Thomas), professeur à Columbia University, à New-York.

Grande-Bretagne.

Bartleet (le Révérend Edwin-Berry), The Vicarage, Much Wenlock, Shropshire.

Belœ (E.-M.), F. S. A., Chase Lodge, King's Lynn-Norfolk.

Bilson (John), architecte, F. S. A., vice-président honoraire de l'Institut royal archéologique, Hessle, Yorkshire.

Bothamley (C. H.), membre du Royal Archéological Institut, Weston Super Mare.

Brakspear (Harold), architecte, F. S. A., Vice-président de l'Institut royal archéologique, Corsham, Wiltshire.

Cox (Percy), Stone House, Godalming, Surrey.
Dillon (le vicomte), F. S. A., vice-président honoraire de l'Institut royal archéologique, Ditchley, Enstone, Oxfordshire.
Dudley-Mills (le colonel), Broadlands, à Grouville, Jersey.
Floyer (le Révérend John Kestell), the Rectory, Esher Surrey.
Fordham (Sir George), Odsey-Ashwell, Baldock, Herts.
Gosselin-Grimshawe (H.-R.-H.), membre de l'Institut royal archéologique, Bengeo Hall, Hertford.
Grisel (A.-C.-F.), professeur, 79, Queen Street, à Newton-Stewart (Écosse).
Hardinge-Tyler (G.-D.), M. A., F. S. A., Secrétaire de l'Institut royal archéologique, 19, Bloomsbury Square, Londres. W. C. 1.
Herbert-West (le R. G.), conférencier à l'Université d'Oxford, Selsey, Stroud, Gloucestershire.
Howorth (Sir Henry K.), K. C. I. E., D. C. L., F. R. S., F. S. A., président de l'Institut royal archéologique, 45, Lexham Gardens, Londres, W. 8.
Langhorne (le Rév. William Henry), Morden, Surrey.
Lindley (Miss), 74, Shooters Bill Road, Blackheat, Londres S. E. 3.
Maitland (John Pelham), ingénieur, Lestrem House, Lyndhurst Road, à Hove, Sussex.
Minet (Mlle Susan), Hadam Hall, Little Hadam, Herts.
Navarro (A. F. de), Court Farme, Broadway, Worcestershire
Nicolle (Edmond), avocat à la Cour Royale, 3, Norfolk Terrace, à Saint-Hélier, Jersey.
Parsons (le Révérend R.-G.), Birch Rectory, Rusholme, Manchester.
Peers (Charles-Reed), architecte, F. S. A., secrétaire de la Société des Antiquaires de Londres, inspecteur des Monuments historiques, 4, Lansdowne Road, Wimbledon, Londres, S. W. 20.
Pernet (le docteur Georges), 20, Devonshire Place, n° 1.
Perowne (Edward S. M.), solicitor 7, Great James Street, Bedford Row, Londres W. C. 1, et à Paris, 5, rue Meyerbeer (IX).
Renton (I. Hall), Rowfold Grange, Billingshurst, Sussex.
Robinson (le Très Révérend J. Armitage), D. D., F. S. A., doyen de Wells, Dearnery, Wells, Somerset.
Roulin (Dom E.), Filey, Yorkshire.
Rowley (Walter), F. S. A., Alder-Hill, Meanvood, Leeds.
Rudd (Walter R.), secrétaire de la Société archéologique Norfolk et Norwich, The Mount, Thorpe Hamlet, à Norwich.
Rutland (James Alfred), 43, Teddington Park, Teddington, Londres S. W., et à Paris, 63, rue Sainte-Anne (II).
Smith (S. Harold), barrister at law, H. S. S., B. A., 2, Temple Gardens, Londres, E. C. 4.
Stephenson (Mill), F. S. A., 38, Ritherdon Road, Upper Tooting, Londres, S. W. 17.
Thompson (A. Hamilton), F. S. A., South Place, Gretton, Kettering.
West (le R. G. Herbert), conférencier à l'Université d'Oxford, 48, Park Road, Gloucester.
Willis (Cloudesley S.), Ewell, Surrey.
Wilde (E. Hugh. N.), 35 B, Mecklenbourg Square, Londres W. C. 1.
Wilmott (Miss), Warley Place, Great Warley, Essex.

Italie.

Andrade (le commandeur Alfredo d'), directeur du Bureau des Monuments historiques du Piémont et de la Ligurie, Palazzo Madama, à Turin.

Boni (le commandeur Giacomo), 30, via Genova, à Rome.

Cesa-Bianchi (Paolo), architecte de la cathédrale de Milan.

Ehrlé (le R. P.), préfet de la Bibliothèque Vaticane, au Palais du Vatican, à Rome.

Grossi (le professeur Vincenzo), attaché au Musée égyptien, à Turin.

Lanciani (le professeur Rodolfo), 24, piazza Saluttio, à Rome.

Milani (Albano), 9, via Principe-Eugenio, à Florence.

Monneret de Villard (le professeur Ugo), 5, Via Goito, à Milan.

Pecci (le comte Camille), 14, Circo Agonale, place Navone, palais Doria, à Rome.

Pigorini (le commandeur), directeur du Musée préhistorique et ethnographique, 26, via del Collegio Romano, à Rome.

Ricci (Corrado), directeur général des Beaux-Arts, 11, piazza Venezio, à Rome.

Salinas, correspondant de l'Institut de France, professeur d'archéologie, directeur du Musée national de Palerme.

Zorzi (le comte Alvise Piero), ancien directeur du Musée royal archéologique, à Cividale.

Luxembourg.

Kemp (J. H. A.), membre effectif de l'Institut Grand-Ducal, conservateur du Musée archéologique, à Luxembourg.

Monaco.

Labande (Léon), correspondant de l'Institut, conservateur des Archives du palais, 10, rue du Tribunal, à Monaco.

Norvège.

Fett (Harry), conservateur au Musée national, secrétaire de la Société des Monuments historiques, à Christiania.

Pays-Bas.

Gallois (Henri), conservateur-adjoint du Musée de La Haye, 7 korte Vyverberg, à La Haye.

Kalf (Jan), directeur du Bureau Royal des Monuments historiques, 3, van Imhoffplein, à La Haye.

Von Oppen, bourgmestre, à Maestricht.

Pérou.

Vergne (le Dr Ed.), Médecin de la Mission militaire française, à Lima.

Portugal.

Cunha (Augusto José de), président de l'Association royale des Architectes civils et des Archéologues portugais, à Lisbonne.

Fortes (José), avocat, juge du district de Porto, correspondant de l'Institut de Coïmbre, 125, rua da Rainha, à Porto.

Russie.

BROBINSKOY (S. E. le comte Alexis Alexievitch), président de la Commission archéologique, 58, rue Galernaïa, à Pétrograd.
OUVAROFF (la comtesse), présidente de la Société archéologique, à Moscou.

Suède.

ROOSWAL (Johnny), professeur à l'Université d'Upsal, 24, Norr Mâlarstrand, à Stockholm.

Suisse.

BERNOUILLI (le docteur Chr.), administrateur de la Bibliothèque de l'Université, à Bâle.
BESSON (l'abbé Marius), professeur au Séminaire, 22, rue Saint-Pierre, à Fribourg.
BURCKHARDT-FINZLER (le docteur Alfred), conservateur du Musée archéologique, à Bâle.
DECOPPET (Camille), conseiller fédéral, à Lausanne.
FAVRE (Camille), archiviste-paléographe, rue du Monnetier, à Genève.
FOREL (Alexis), maison Blanchenay, à Morges.
FOREL (Mme Emmeline), même adresse.
GODET (Philippe), professeur à l'Université, à Neuchâtel.
GROSS (le docteur), à Neuveville.
MOLIN (Aloys de), professeur à l'Université, conservateur du Musée cantonal d'antiquités, à Lausanne.
MONTAUDON (Raoul), à Fossard, par Chêne-Bourg.
NAEF (Albert), architecte, président de la commission fédérale des Monuments historiques, Haute-Combe, avenue Ruchonnet, à Lausanne.
RODT (Édouard de), architecte, conservateur du Musée historique, 45, Junkerngasse, à Berne.
Société suisse des Monuments Historiques, au Musée national, à Zurich.
VIOLLIER, sous-directeur du Musée national, à Zurich.
ZEMP (le professeur J.), vice-directeur du Musée national, à Zurich.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUES

Liste des Sessions (1)

		Prix des volumes
1834	CAEN (2).	
1835	DOUAI.	
1836	BLOIS ; *Vire, Alençon, Le Mans.*	
1837	LE MANS.	
1838	TOURS ; *Clermont-Ferrand.*	
1839	AMIENS ; *Le Mans.*	
1840	NIORT.	
1841	ANGERS ; *Le Mans, Cherbourg, Lyon, Vienne.*	
1842	BORDEAUX ; *Rouen, Strasbourg.*	
1843	POITIERS ; *Le Mans, Angers, Nantes, Vannes.*	
1844	SAINTES ; *Coutances, Nîmes.*	
1845	LILLE ; *Tournai, Reims, Evreux.*	
1846	METZ ; *Trèves.*	
1847	SENS ; *Tours, Angoulême, Limoges.*	
1848	*Falaise, Bernay, Trouville*	3 fr.
1849	BOURGES.	épuisé.
1850	AUXERRE, CLERMONT-FERRAND ; *Cluny.* .	6 »
1851	LAON, NEVERS ; *Gisors, Orléans*	4 »
1852	DIJON ; *Sens, Toulouse.*	épuisé.
1853	TROYES ; *Les Andelys, Bayeux, Laval* . . .	6 »
1854	MOULINS ; *Dijon, Avranches.*	6 »
1855	CHALONS-SUR-MARNE, AIX-EN-PROVENCE, AVIGNON	6 »

(1) Tous les volumes antérieurs à 1848 sont épuisés.

(2) Les comptes rendus des premiers Congrès se trouvent dans les volumes du *Bulletin Monumental* ; ceux de 1836 et de 1838 à 1844 imprimés dans le même recueil, ont été tirés à part. A partir de 1845 les *Congrès archéologiques* forment une publication absolument distincte du *Bulletin Monumental.*

Les noms mis en CAPITALES indiquent les villes où ont été tenus des Congrès, ceux en *italiques* désignent soit les villes où ont eu lieu des séances générales, soit les provinces ou départements où la Société a organisé des excursions.

*

1856 Nantes ; *Verneuil, Le Neubourg, Louviers*. 3 »
1857 Mende, Valence ; *Grenoble* . . . . . . 3 »
1858 Périgueux, Cambrai ; *Louviers, Alençon, Lisieux*. . . . . épuisé.
1859 Strasbourg ; *Rouen, Saint-Lô, Vire* . . 10 »
1860 Dunkerque ; *Le Mans, Cherbourg* . . . 3 »
1861 Reims ; *Laigle, Dives, Bordeaux*. . . . 3 »
1862 Saumur, Lyon ; *Le Mans, Elbeuf, Dives* . 5 »
1863 Rodez, Albi ; *Le Mans* . . . . 4 »
1864 Fontenay-le-Comte ; *Evreux, Falaise, Troyes* . . . . 4 »
1865 Montauban, Cahors, Guéret . . . . . 3 »
1866 Senlis, Aix, Nice . . . . 3 »
1867 Paris ; *Pont-Audemer* . . . . 3 »
1868 Carcassonne, Perpignan, Narbonne, Béziers ; *Montpellier, Rouen* . . . . . 3 »
1869 Loches . . . . 3 »
1870 Lisieux ; *Moulins* . . . . 3 »
1871 Angers ; *Le Mans, Anvers* . . . . . . 3 »
1872 Vendome. . . . . 5 »
1873 Chateauroux . . . . 5 »
1874 Agen, Toulouse . . . . épuisé.
1875 Chalons-sur-Marne . . . . épuisé.
1876 Arles. . . . . 10 »
1877 Senlis ; *Département du Lot* . . . . . 6 »
1878 Le Mans ; Laval ; *Département des Basses-Alpes* . . . . 6 »
1879 Vienne ; *Milanais* . . . . 6 »
1880 Arras, Tournai ; *Franche-Comté*. . . . 3 »
1881 Vannes ; *Bernay et le département du Gers*. 3 »
1882 Avignon. . . . . 3 »
1883 Caen ; *Coutances, Jersey, Fréjus*. . . . 6 »
1884 Pamiers, Foix, Saint-Girons. . . . . 6 »
1885 Montbrison, Roanne. . . . . épuisé.
1886 Nantes . . . . 6 »

1887	Soissons, Laon ; *Reims*	épuisé.
1888	Dax, Bayonne	8 »
1889	Evreux ; *Dreux.*	8 »
1890	Brive ; *Tulle*	8 »
1891	Besançon ; *Dôle, Salins et Montbéliard.*	10 »
1892	Orléans ; *Blois et le Loir-et-Cher.*	10 »
1893	Abbeville ; *Comté de Kent (Angleterre).*	10 »
1894	Saintes, La Rochelle	10 »
1895	Clermont-Ferrand.	10 »
1896	Morlaix, Brest.	10 »
1897	Nimes.	10 »
1898	Bourges.	10 »
1899	Macon	10 »
1900	Chartres.	10 »
1901	Agen, Auch.	10 »
1902	Troyes, Provins	10 »
1903	Poitiers.	10 »
1904	Le Puy	12 »
1905	Beauvais.	15 »
1906	Carcassonne, Perpignan.	épuisé.
1907	Avallon, Auxerre.	épuisé
1908	Caen	15 »
1909	Avignon.	15 »
1910	Angers, Saumur	15 »
1911	Reims.	50 »
1912	Angoulême	15 »
1913	Moulins, Nevers	15 »
1914	Brest, Vannes	20 »
1919	Paris	25 »
1920	Strasbourg	
1921	Limoges	

On trouvera l'analyse détaillée des volumes des Congrès et du Bulletin Monumental dans la *Bibliographie des Travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés Savantes de la France*, dressée par R. de Lasteyrie et E. Lefèvre-Pontalis et les suppléments publiés par M. A. Vidier, ainsi que dans le *Répertoire d'Art et d'Archéologie*, publié depuis 1910 sous la direction de M. Marcel Aubert.

BULLETIN MONUMENTAL

ORGANE OFFICIEL

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE

PUBLIÉ PAR

M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS

Directeur de la Société

Le *Bulletin Monumental,* fondé en 1834, par Arcisse de Caumont, est consacré à l'étude de nos antiquités nationales et des monuments du moyen âge. Cette revue, dirigée aujourd'hui par M. E. Lefèvre-Pontalis, directeur de la Société française d'Archéologie, professeur à l'École des Chartes, paraît chaque année en deux fascicules qui renferment des mémoires, des mélanges et une chronique ; elle est illustrée de figures dans le texte, de nombreuses photogravures et de planches hors texte.

Le prix de l'abonnement est de 30 francs par an pour la France et pour l'étranger.

En faveur des Membres de la Société française d'Archéologie souscrivant chez le Trésorier, le prix de l'abonnement est réduit à 25 francs.

Les années antérieures à 1886 et les tables, ainsi que les années 1896, 1898, 1908 et 1909 sont épuisées.

Les années 1891 et 1892, 1899 et 1900, 1914 et 1919 ne forment qu'un volume pour deux années.

Les volumes de 1886 *à* 1911 *sont cédés au prix de* 15 *francs, les volumes de* 1912 *à* 1920, *au prix de* 20 *francs.*

Pour s'abonner, s'adresser à M. Émile Delaunay, trésorier-adjoint de la Société, 28, rue Guilhem, Paris (XIe).

Les demandes de volumes de Congrès et du *Bulletin Monumental* doivent être également adressées à M. E. Delaunay ; les ouvrages demandés sont expédiés contre envoi de fonds, port à la charge du destinataire.

Compte de Chèques-Postaux de la Société : **N° 278.21 - Paris.**

PARIS. — SOC. GÉNÉR. D'IMPR. ET D'ÉDIT., 71, RUE DE RENNES.

PARIS — SOC. GÉNÉR. D'IMPR. ET D'ÉDIT., 71, RUE DE RENNES.



